REVUE AFRICAINE

VOLUME 25 ANNÉE 1881

JOURNAL DES TRAVAUX
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE
PAR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ
SOUS LA DIRECTION DU PRÉSIDENT

PUBLICATION HONORÉE DE SOUSCRIPTIONS DU MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DB L'ALGÉRIE
DES CONSEILS GÉNÉRAUX DES DÉPARTEMENTS D'ALGER ET D'ORAN.

ALGER
A. JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

CONSTANTINE
A RNOLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
RUE DU PALAIS

PARIS
CHALLAMEL AÎNÉ, LIBRAIRE,
30, RUE DES BOULANGERS.

1881

REVUE AFRICAINE

JOURNAL DES TRAVAUX

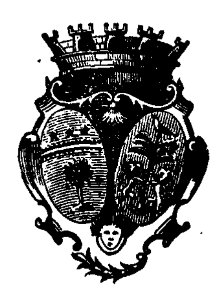
DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

PAR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

SOUS LA DIRECTION DU PRÉSIDENT

PUBLICATION HONORÉE DE SOUSCRIPTIONS
DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE,
DES CONSEILS GÉNÉRAUX DES DÉPARTEMENTS D'ALGER ET D'ORAN



VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

ALGER
ADOLPHE JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

CONSTANTINE
BRAHAM, LIBRAIRE
RUE DU PALAIS

ORAN
ALESSI, LIBRAIRE
PLACE KLÉBER

PARIS
CHALLAMEL, LIBRAIRE
5, RUE JACOB, 5

1881



OFFICE DES PUBLICATIONS UNIVERSITAIRES
1, Place Centrale de Ben Aknoun (Alger)

COMPOSITION DU BUREAU

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

POUR L'ANNÉE 1881

HISTOIRE

DES

ROIS D'ALGER

PAR

Fray Diègo de Haëdo, abbé de Fromesta

TRADUITE ET ANNOTÉE

PAR

H.-D. DE GRAMMONT

(Suite. — Voir les nos 139, 140, 141, 142, 143 et 144)

CHAPITRE XXI

Hassan Pacha, Vénitien, vingt-deuxième Roi.

§ 1er.

Hassan Pacha, Renégat Vénitien, succéda à Rabadan Pacha. Étant tout jeune garçon, il naviguait sur un vaisseau Esclavon ou Ragusain, où il servait de commis à l'écrivain ; ce vaisseau fut pris, dans un combat, par Dragut-Reïs, Roi de Tripoli ; Hassan devint esclave des Turcs et fut amené dans cette ville. Son nom chrétien était Andretta ; il tomba en partage à un Turc Levantin, qui le fit renier et le garda longtemps avec lui ; puis, étant mort sans enfants, tous ses biens et ce même Andretta ou Hassan échurent à Dragut. Quand ce dernier eut été tué à Malte, en 1556, et qu'Ochali lui eut succédé, en s'emparant de tout son héritage, Hassan devint l'esclave du nouveau Pacha, et, comme il fut toujours astucieux,

plein de savoir-faire, d'audace et de désinvolture, il gagna, tant par ces qualités que par des *veillaqueries* (1) familières aux Turcs, la faveur d'Ochali, quand celui-ci fut nommé Roi et Gouverneur d'Alger, il le fit son Elami, c'est-à-dire Trésorier ou Intendant général. Il continua à remplir les mêmes fonctions auprès de lui, quand il fut Grand Amiral en Turquie, et, comme il était d'une nature très ambitieuse et très active, il occupa tous les offices chez son maître, même le commandement des esclaves captifs, qui le craignaient comme un diable, à cause de sa cruauté et des supplices qu'il leur infligeait. Plus tard, Ochali lui donna le commandement d'une galère; quand il prit la mer avec son patron, il eut toujours soin de composer sa chiourme des meilleurs rameurs qui se trouvaient dans le bagne; ils étaient aussi les plus battus et les mieux rossés de toute la flotte, en sorte que sa galère était toujours en avant des autres. Il se trouvait avec Ochali à la prise de la Goulette, et, en 1577, il en obtint, à force d'importunités, le Gouvernement d'Alger, quoique celui-ci, comme il le dit souvent, craignît, connaissant bien le caractère d'Hassan, qu'il n'eût avec la Milice d'Alger, race indomptable, les mêmes désagréments qu'il avait eus lui-même autrefois. Il fut cependant nommé, et Ochali lui donna une de ses galères et cinq autres galères Turques bien armées, avec lesquelles il partit de Constantinople, à la fin de mai 1577, emmenant avec lui Mustapha de Xilo, Renégat de cette île, pour commander la flotille pendant le voyage.

§ 2.

Il était à peine nommé, que quelques-uns des Renégats d'Ochali, qui partaient avec lui et qui le détestaient à

(1) *Vellaquerias*. — Le mot ne peut pas se traduire exactement en français. C'est un terme méprisant qui laisse entendre de basses complaisances et des actes infamants.

cause de sa cruauté et de sa basse condition, firent le complot de le tuer en route et de se sauver en terre Chrétienne avec la galère. Mais, comme on était près d'arriver à Malvasia, ville de Morée, trois de ces Renégats s'étant disputés avec un jeune garçon Vénitien nommé Xavan, qui était un des auteurs et un des chefs de la conspiration, celui-ci découvrit le complot à Hassan en lui nommant ses complices. Hassan, arrivé à Malvasia, fit attacher par le bras gauche un de ces Renégats, nommé Jusuf, de nation Grecque, à la pointe de l'antenne de sa galère, et le fit percer cruellement de flèches; il fit mettre un autre Renégat Grec, nommé Amuça, dans une barque où on l'étendit, tout nu, sur une planche, attaché, par les pieds et les mains, à quatre cordes sur chacune desquelles tira une galère lancée à toutes rames, et il le fit mettre ainsi en quatre quartiers; plus tard, en arrivant à Coron, ville de Morée située à 100 milles plus loin, il fit attacher, par le bras droit, à la pointe de l'antenne de sa galère, un autre Renégat Calabrais, nommé Reyeb, et le fit tuer à coups de flèches. Il fit mettre le reste des conjurés à la chaîne, après s'être longtemps laissé supplier de leur faire grâce de la vie pour cette fois.

§ 3.

Il arriva à Alger le 29 juin 1577, le jour même des Apôtres saint Pierre et saint Paul, et commença d'abord (contre toute justice) par s'emparer de tous les esclaves aptes à payer une bonne rançon, qui appartenaient aux Reïs, aux Turcs, aux Mores et à Rabadan Pachalui-même, ce qui était la meilleure manière possible de se procurer de l'argent. Personne n'osa s'opposer à sa volonté, excepté le Caïd Mohammed le Juif, qui ne voulut jamais consentir à se laisser prendre un Chevalier de Malte et deux prêtres qui étaient ses esclaves, ce qui leur coûta quatre ans et demi de la plus terrible captivité qu'on ait

jamais subie à Alger et dans la Barbarie. En outre, il força les Reïs et les Corsaires, qui ne payaient auparavant aux Rois que le septième de leurs prises, à en donner le cinquième, et il ne laissa aucun d'eux armer un bâtiment sans se faire comprendre pour une part personnelle dans les chances de l'entreprise. De plus, il fit acheter beaucoup de blé, duquel il y avait alors disette à Alger et dans le Royaume, en fit faire du pain et le fit vendre ; il agit de même pour le beurre, l'huile, le miel et les légumes, si bien que les Janissaires lui disaient plus tard en face que tout ce qui se vendait au marché était à lui, excepté les choux et le cresson. Il augmenta beaucoup le tribut des Mores et des Arabes, et, comme pendant les trois ans que dura son gouvernement, il y eût une grande famine à Alger, il les força de payer en blé et en orge, qu'il fit vendre ensuite, dans toutes les villes et bourgades du Royaume, à ces mêmes Mores et Arabes, en retirant le double du prix pour lequel on le lui avait donné. Il fit aussi le commerce de la viande, se procurant une grande quantité de moutons qu'il vendit aux boucheries, par l'intermédiaire de quelques Mores, ses affidés. Il ramassa aussi presque toute la monnaie d'argent, c'est-à-dire les aspres, qu'il y avait à Alger, et fit faire chez lui de la nouvelle monnaie par des orfèvres Chrétiens, ses esclaves, transformant l'ancienne en aspres de Turquie, qu'il envoyait à Constantinople, où l'argent était très recherché; avec le reste, qu'il mélangea avec beaucoup d'alliage, il fit faire des aspres d'Alger. De plus, il ne permit de vendre des captifs, soit en public, soit de gré à gré, ni à aucun d'eux de se racheter, sans qu'auparavant on ne l'eût amené devant lui ; et s'il lui semblait qu'on pût y gagner seulement trente écus, il le payait à son patron et s'en emparait (1) ; et ensuite le malheureux captif avait des

(1) Le droit de préemption et de retrait des captifs avait toujours appartenu aux Pachas ; c'était un de leurs droits régaliens, et Haëdo le constate lui-même dans plusieurs passages du *Dialogo de los Martyres*.

milliers d'écus à débourser pour se racheter. D'après l'ancien usage, les Rois accordaient le courtage des cuirs et des cires que les marchands Chrétiens achètent à Alger à un Turc ou à un More, qui peut seul les acheter aux Indigènes et les vendre aux Chrétiens ; désirant garder ce gain pour lui, il s'empara de cette charge et fit faire l'achat et la vente par ses Renégats ou ses serviteurs Mores. L'usage était encore que les marchands Chrétiens pussent vendre librement après avoir payé les droits, et que le Roi, s'il achetait quelque chose, le payât comme les autres ; mais il voulut qu'on lui présentât les marchandises avant le payement des droits, et il choisissait ce qu'il voulait et pour le prix qui lui plaisait ; encore ne payait-il que très tardivement, après mille importunités, offrant en payement des cuirs pourris que personne ne voulait plus prendre, et si le marchand n'en voulait pas, il devait se résigner à perdre le tout. Avec la même avarice, il exigea que les Turcs payassent, comme le font les Mores, les droits de succession, dont ils avaient toujours été exemptés jusque-là, ou qu'ils abandonnassent l'héritage, et, sinon, qu'ils renonçassent aux paies-mortes qu'ils touchaient presque tous ; mais il ne put pas obtenir cela, parce qu'ils se révoltèrent tous contre lui. Quant à la justice, il la rendit comme une bête féroce, principalement contre les pauvres Chrétiens ; car, lorsqu'un Chrétien était pris cherchant à fuir, il le faisait saisir par ses esclaves et brûler vif en leur présence ; il faisait bâtonner les autres jusqu'à la mort, et leur coupait lui-même les narines et les oreilles, ou faisait exécuter ce supplice devant lui (1).

Mû par le désir de s'emparer d'un vaisseau Catalan et de rendre captifs les neuf marins Chrétiens de l'équipage, il suborna (cela fut su de tout le monde) des Turcs qui firent cacher deux Chrétiens Catalans dans ce vaisseau,

(1) Cervantes, dont ce terrible homme fut le patron, nous en a laissé un portrait tout à fait semblable à celui d'Haëdo.

qui était une jolie saëtie ; puis il envoya visiter le bâtiment, et quand on y eut trouvé les captifs, s'en empara, ainsi que de l'équipage, qu'il mit à la chiourme de sa galère. Il pendit de ses propres mains, dans son palais et dans sa chambre même, un de ses esclaves nègres qui avait commis un vol domestique. De son temps, la Limosna de Portugal arriva à Alger avec des Pères Théatins qui venaient faire des rachats d'esclaves; comme ils avaient apporté quatorze mille écus de quatre et de huit réaux, il s'en empara sans raison, les paya aux Pères comme il le voulut, et bien moins que ce qu'ils valaient dans le pays. Enfin, il fit tant d'injustices, d'extorsions, de violences et de vols, que les Turcs et les Mores invoquaient Dieu contre lui, et un des principaux Marabouts, ou Chaciz, dans une procession que faisaient les Mores pour demander de la pluie, parce qu'il n'en était pas tombé depuis dix mois (d'avril 1578 jusqu'en février 1579), lui dit en face que c'était à cause de ses péchés que Dieu ne donnait pas d'eau.

En ce moment, se trouvait à Alger le Renégat Morat-Reïs, de nation Arnaute (que nous nommons Albanais), fils de parents Chrétiens, tombé à douze ans au pouvoir du corsaire Carax Ali, un des Capitaines les plus fameux d'Alger (1); ce Morat étant un garçon bien doué, son patron lui avait donné une galère de dix-neuf bancs, pour qu'il l'accompagnât en course, comme il l'avait fait plusieurs fois, donnant de nombreuses preuves de son habileté, de sa valeur et de son intrépidité, qualités qu'il montra bien clairement en 1565, lorsque la flotte Turque attaqua Malte; car, s'étant séparé de son maître pour

(1) De Thou le nomme *Caraccioli* et *Caragiali*. Le jour de la bataille de Lépante, il alla, seul, reconnaître la flotte Chrétienne, en compter les bâtiments et en évaluer les forces; cet acte d'audace le mit en relief. En 1568, lorsque le prince de Piombino avait tenté de prendre Bône par surprise, Carax Ali, à la tête de la flotille algérienne, l'attaqua et le força de se retirer après un rude combat. (De Thou, *Histoire universelle*, t. V, p. 509, et t. VI, p. 233.)

aller en Corse avec le vaisseau qu'il lui avait donné, arrivé à Pianosa, qui est près de l'île d'Elbe, non loin de Piombino, son vaisseau s'étant brisé contre un rocher, il trouva moyen de ne perdre que la coque, sauvant toute sa chiourme et tout ce que contenait la galiote, présage certain de la grande fortune qui lui était réservée. Il cacha dans une caverne ses captifs, ses voiles, ses rames et agrès, et passa quarante jours dans l'île, jusqu'à l'arrivée fortuite de quatre galiotes Turques qui allaient en Corse, sur lesquelles il embarqua ce qu'il avait caché et revint à Alger, où se trouvait son patron Carax Ali, qui, pour le punir de l'avoir quitté et de n'avoir pas été à l'attaque de Malte, lui enleva tous les Chrétiens qu'il avait ramenés; cela fut cause que Morat-Reïs, très mécontent de son maître, le quitta, très désireux de faire la course pour son compte, afin de se relever et de réparer son échec. Il arma une galiote de quinze bancs, bien pourvue de tout le nécessaire, et s'en fut avec elle sur les côtes d'Espagne, où il prit trois brigantins qui allaient à Oran, avec cent quarante Chrétiens; cette victoire fut si rapide qu'il arriva à Alger, à sa grande joie, sept jours seulement après son départ. Depuis ce moment, il eut l'affection des Corsaires et des habitants, et son patron lui arma un vaisseau de dix-neuf bancs pour continuer la course qu'il faisait avec tant de succès. Le premier voyage que Morat fit avec cette galiote fut en compagnie d'Ochali, Roi d'Alger, qui, sorti en course avec quatorze vaisseaux, prit quatre galères de Malte, près de Licata, en Sicile (comme nous l'avons raconté); il s'en fallut de peu qu'Ochali ne fît tuer Morat, à cette occasion; celui-ci tenait la tête de la flotte avec un autre corsaire nommé Kara Oja, qui commandait une galère de vingt-quatre bancs, et ils attaquèrent ensemble la galère de Malte la *Sainte-Anne*, qui était restée seule à attendre le choc des Turcs. Ochali, voyant qu'on lui avait manqué de respect au point de chercher à le précéder et à lui enlever l'honneur de cette prise, qu'il pouvait faire avec sa

galère sans l'intervention de Morat, faillit le punir sévèrement; toutefois, il dissimula sa colère, par égard pour Carax Ali. Après le départ de ce dernier pour Constantinople, Morat-Reïs résida à Alger, partant souvent en course, faisant de grosses prises et bien du mal à la Chrétienté. Ces captures le rendirent si riche qu'il devint un des plus grands Corsaires d'Alger et un de ceux qui nous châtièrent le plus durement de nos péchés. Nous n'en fîmes que trop la triste expérience en 1578 (1), lorsque, sortant d'Alger, au mois de janvier, avec huit galiotes, partie à lui, partie à cinq autres Reïs de ses amis, il suivit la côte de Barbarie jusqu'à Porto-Fariña, lieu situé à quarante milles de Tunis, où il resta plus de deux mois à cause du mauvais temps, ravitaillé par le Roi de cette ville jusqu'au moment où le temps lui permit de continuer son expédition; il passa alors en Calabre avec ses vaisseaux, resta en relâche pendant assez longtemps (suivant la coutume des Corsaires) dans les petites baies qui sont sur la côte, jusqu'à ce que, un matin qu'il se trouvait près de Policastro, il découvrit deux galères de Sicile, dans lesquelles se rendait en Espagne le Duc de Terranova, Président et Capitaine général, qui gouvernait la Calabre. Morat donna si vivement la chasse à ces galères, avec ses huit vaisseaux, que six d'entre eux en atteignirent une, nommée le *Saint-Ange*, qui, ayant gagné le large, fut prise très aisément sans que personne pût s'en échapper. Morat-Reïs, avec sa galiote et une autre qui le suivit, attaqua la capitane de Sicile, en laquelle se trouvait Terranova, qui, se voyant moins fort que l'ennemi, prit le parti d'aborder à l'île de Capri, qui est à trente milles de Naples. Et, y étant arrivé, il se jeta à terre et se sauva avec la plupart des passagers et de

(1) Ce fut dans cette course qu'Haëdo fut pris. Nous sommes tout au moins certain que c'est à la même date, et le ton personnel que prend ici l'auteur nous est une preuve surérogatoire qui ne manque pas de valeur.

l'équipage, laissant la galère et la chiourme au pouvoir des Turcs, qui attaquèrent à l'Ave-Maria du soir. Cette entreprise aventureuse augmenta le crédit et la réputation du Renégat, qui s'en retourna très content et triomphant, sans entreprendre autre chose pour le moment (1). Lorsqu'il fut arrivé à Alger, au mois de juin, le Roi Hassan Vénitien lui prit la Capitane du Duc, dont il venait de s'emparer, la fit tirer à terre et arranger pour son usage, et s'en servit depuis ce temps-là.

Revenons au récit de ce que fit Hassan pendant son gouvernement. Tout d'abord, désireux de se faire craindre par la Chrétienté comme grand corsaire, il sortit d'Alger, le 20 juillet 1578, avec quinze galères et galiotes, et se rendit à Matifou, d'où il partit le 30 du même mois, emmenant avec lui tous les navires qui étaient venus se joindre à lui, c'est-à-dire vingt-deux galères et galiotes et quatre brigantins, que les Turcs appellent frégates; ce jour-là, il s'en fut jusqu'à Mayorque, où il débarqua du monde, le 1er août, pour s'emparer d'un petit bourg voisin; comme les Turcs commençaient le pillage, arrivèrent des cavaliers et des arquebusiers de Mayorque et d'autres endroits, qui les forcèrent à se rembarquer, emmenant toutefois avec eux trente personnes, la plupart femmes et enfants. De là, il se rendit à Iviça, où il débarqua encore; les Turcs vinrent jusqu'aux fortifications de la ville, y perdirent soixante hommes et furent obligés de se retirer. Il se dirigea ensuite vers Alicante

(1) Ce Morat-Reïs fut un des premiers qui, au mépris des traités et des ordres du Grand Seigneur, attaquèrent des navires Français. Sa tête fut demandée par nos ambassadeurs, et il ne parvint à la sauver qu'en changeant de résidence. On lit dans une lettre de M. de Germigny à Henri III : « Commandement exprès a été donné pour » faire appréhender et conduire lié aux fers en ceste Porte ung nom- » mé Morat-Reïs, grand Corsaire de la coste de Barbarie, qui est le » principal auteur des susdites prinses et voleries, avec saisissement » des biens, facultez, marchandises et esclaves qui se retrouveront » en ses mains. » (*Négociations*, t. IV, p. 124.)

et rencontra, près de cette ville, un navire de six mille *salmas*, qui venait de Gênes ; il le prit rapidement, y fit quatre-vingt-dix captifs, tant des passagers que de l'équipage, s'empara des riches marchandises qui s'y trouvaient, et, sans poursuivre davantage sa course, retourna vers Alger, où il arriva le 11 août, en sorte que, en comptant le jour où il partit de Matifou, qui fut le 30 juillet, il ne resta que douze jours pour l'aller et le retour de ce voyage, qui fut le premier et le dernier qu'il fit pendant son règne.

§ 4.

L'hiver suivant (le Roi Don Sébastien de Portugal étant mort), le Roi Philippe II d'Espagne avait la prétention de s'emparer du Portugal à la suite de la mort du Cardinal Don Henri, successeur de Don Sébastien. Connaissant les divisions qui existaient dans ce royaume, au sujet de la succession au trône, Philippe faisait de grands préparatifs de guerre pour donner la prépondérance à son parti. Au printemps de 1579, il avait fait rassembler beaucoup de troupes et de vaisseaux dans toute l'Andalousie, le port de Cadix et autres lieux. Quand on apprit cette concentration à Alger, ainsi que les perpétuelles arrivées de troupes en Espagne qui se faisaient par une foule de vaisseaux et de galères chargés d'infanterie et de munitions, que les corsaires rencontraient chaque jour et de tous côtés, les Algériens furent pris d'une frayeur très grande et générale (1) ; ils crurent que tous ces préparatifs étaient faits contre eux ; aussi Hassan Pacha s'empressa-t-il de faire fortifier en grande hâte le château et la tour qu'Hassan Pacha, fils de Barberousse, avait fait bâtir autrefois à un mille d'Alger, sur la colline où l'Empereur Charles-Quint, de glorieuse mémoire, avait

(1) Voir les *Négociations* déjà cit., t. III, p. 756, 764, etc.

(comme nous l'avons dit précédemment) planté son pavillon quand il était venu attaquer Alger, en l'an du Seigneur 1541. Nous avons décrit en détail dans la *Topographie d'Alger* (1), à laquelle nous renvoyons le lecteur, cette forteresse avec son château rond, ses quatre tours en carré, ses terre-pleins et ses bastions qui en faisaient un ouvrage très respectable. On ne peut nier que dans cette œuvre, qui dura toute l'année 1579, et une partie de 1580, Hassan Pacha n'ait montré beaucoup de soin et d'activité ; il était souvent là, depuis le matin jusqu'à la nuit, faisant travailler les Chrétiens, les Mores et Juifs de la cité qu'il forçait à la besogne, les taxant à tant de travail par jour. En même temps, en 1579 et 1580, où une terrible famine fit mourir comme des mouches une quantité infinie de Mores et d'Arabes pauvres d'Alger, Hassan Pacha eut la charité de faire donner à tous les morts un suaire d'étoupe ou de linge grossier pour les enterrer. On compte que depuis le 17 janvier 1580 (jour de la Pâque des Mores, nommé par eux la fête du mouton) jusqu'au 17 février, il mourut de faim, dans les rues d'Alger, cinq mille six cent cinquante-six Mores ou Arabes pauvres. Pendant cette année et la moitié de l'autre, on reçut de plus en plus de nouvelles des grandes forces que le Roi d'Espagne amassait à Cadix et à d'autres endroits ; malgré tous les avis que recevaient le Roi, les Turcs et la Milice, ils ne pouvaient savoir contre qui ces forces allaient être dirigées et cela continuait à tenir Alger dans une grande terreur ; Hassan Pacha ne cessait d'envoyer un grand nombre de galiotes et de frégates prendre langue à la côte d'Espagne. Et quand on lui amenait quelque Chrétien qui lui paraissait de bon jugement, il s'enfermait avec lui dans sa chambre et le fatiguait de demandes, n'épargnant rien pour obtenir une certitude ; il ne put pourtant jamais l'avoir, jusqu'au moment où l'armée Espagnole pénétra en Portugal. Pendant que

(1) Caput IX.

régna cette terreur, il fit plusieurs fois prévenir le Sultan et son patron Ochali des craintes que lui inspirait l'Espagne et demanda du secours (1). Et comme on disait que le Roi de Fez s'alliait contre lui avec les Chrétiens, il envoya un des principaux Marabouts d'Alger pour lui persuader de ne pas le faire. Comme, d'autre part, son avarice ne diminuait pas, que les vexations qu'il faisait subir aux villages de l'intérieur étaient graves et continuelles, les Janissaires ne pouvant dissimuler les grandes plaintes qu'ils avaient à faire de lui, rédigèrent un long mémoire sur ses fautes et sur son mauvais gouvernement, et envoyèrent cette plainte au Sultan par une galère, dans laquelle ils firent embarquer quelques-uns des principaux Mores de l'intérieur, et, Sidi Bou Taïb, Marabout et *Chaciz* de la principale Mosquée, leur délégué, avec trois Boulouks Bachis les plus anciens d'entre eux, tous chargés d'informer le Sultan de ce qui se passait, de lui demander justice d'Hassan Pacha, et de le prier d'envoyer un nouveau Roi à Alger.

§ 5.

Cette galère partit, avec les députés et les plaintes dirigées contre Hassan, le 16 novembre 1579, et resta quelque temps à Bizerte, pour y attendre le départ de Rabadan Pacha, qui cessait d'être Roi de Tunis. Elle arriva à Constantinople à la fin de janvier 1580. Ochali apprenant cette nouvelle, et connaissant les griefs qu'on venait faire valoir contre son Renégat qu'il avait fait nommer Roi d'Alger, chercha à dissuader les envoyés Turcs ou Mores, de se plaindre au Sultan; mais ce fut en vain, tellement ils étaient offensés des tyrannies d'Hassan. L'ambassade parvint donc au Grand Seigneur, qui, lorsqu'il eut connaissance des exactions du Pacha, leur promit de le châtier exemplairement. Pour leur donner un homme capable de punir Hassan, et de gouverner Alger, il fit appeler Djafer Pacha, Renégat Hongrois, eunuque qui l'avait servi et porté sur ses bras dans son enfance, et qui gouvernait une province en Hongrie avec une renommée méritée de justice. Pendant ce temps là, Hassan, ayant suborné à Alger quelques Caïds et d'autres notables Turcs et Mores, fit un faux mémoire en riposte à celui de la Milice et l'envoya à Ochali, avant que Djafer Pacha ne fut arrivé à Constantinople. Le Capitan Pacha alla avec ce mémoire trouver la mère du Sultan, le lui montra, lui fit en même temps un présent de trente mille écus, et obtint d'elle qu'elle parlât à son fils pour apaiser sa colère. Cependant Djafer était arrivé et fut chargé par le Sultan de faire une enquête à Alger sur les deux affirmations contradictoires; dans le cas où Hassan serait reconnu coupable, il devait lui faire couper la tête. Mais Ochali s'arrangea si bien que la mère du Sultan ordonna à Djafer d'être indulgent en tous cas pour Hassan et, en même temps, Ochali donna à Djafer vingt mille écus pour les frais de son voyage, afin de l'engager à la douceur.

Au mois d'avril de cette année, Morat Reis sortit d'Alger avec un autre Corsaire, et, ayant mis le cap sur les côtes Romaines, ils arrivèrent à un lieu nommé *Janutti* (port de Toscane); là ils aperçurent deux galères du Pape qui faisaient le long de cette côte un voyage de plaisance avec leur Général, nouvellement promu par Grégoire XIII; Morat, qui n'avait que deux galiotes, n'osait pas attaquer les galères chrétiennes et était per-

(1) Il demanda aussi du secours à la France. M. de Juyé écrivait de Constantinople, le 19 mai 1579, à M. de Villeroy, pour lui faire savoir qu'Euldj-Ali l'avait prié, de la part d'Hassan, de demander au Roi la permission de se procurer à Marseille des munitions de guerre et des agrès. L'ambassadeur avait répondu qu'il était inutile que le Grand Sultan en fit une demande spéciale, et que, si Hassan se conduisait bien à l'égard des Français, on lui procurerait tout ce dont il avait besoin (*Négociations*, t. III, p. 800).

plexe, lorsqu'il eut la chance de voir arriver Amosa Reïs et Ferru Reïs, corsaires quiårataient avec deux autres vaisseaux ; il leur fit part de leur projet et tous quatre se résolurent à attaquer les galères du Pape qui venaient d'arriver et de s'arrêter au port de Saint-Étienne, se doutant si peu de ce qui les attendait que le Général et la plus grande partie des soldats étaient descendus à terre pour se livrer à la chasse et à d'autres amusements. Morat et ses compagnons, ayant trouvé les galères abandonnées, les prirent sans difficulté ni résistance, et les emmenèrent immédiatement avec la chiourme, parmi laquelle il y avait beaucoup de clercs et de religieux condamnés en punition de leurs délits ; à la vérité, les Turcs firent peu d'autres captifs ; car presque tout le reste de l'équipage présent s'était sauvé à terre dans les barques pendant les quelques instants où cela leur fut possible. Morat Reïs revint à Alger avec cette prise ; il y arriva au mois de juin, partagea le butin avec ses compagnons, donnant sa part à chacun, et fut reçu avec une grande joie par toute la ville ; Hassan Pacha prit pour lui la capitane du Pape et fit un ponton de l'autre navire pour fermer une brèche du môle. Djafer Pacha arriva à Alger le 29 août 1580, ne s'occupa pas des affaires d'Hassan et le laissa en liberté. Celui-ci partit d'Alger le 19 septembre suivant avec onze vaisseaux, quatre à lui et à son Kahia, tous armés de ses esclaves et de ses Renégats, et sept de Constantinople qui avaient servi d'escorte à Djafer.

A son départ, c'était un homme de trente-cinq ans, de haute taille, maigre, les yeux brillants et sanglants, avec un nez effilé aux larges narines, la bouche fine, la barbe rare, châtaine tirant sur le rouge ; tout son visage décelait son mauvais caractère. Il eut à Alger, d'une Renégate esclave, un fils qui mourut au bout d'un an ; il le fit enterrer (avec un de ses neveux qui était venu de Venise le retrouver, s'était fait Turc à sa sollicitation, et était mort un an après) dans une Kouba très bien sculptée qui est la première qu'on rencontre en sortant de la porte

Bab-el-Oued. Il avait encore une fille de trois ans, qui naquit aussi à Alger. Arrivé à Constantinople, il put, grâce à l'influence de son patron Ochali et surtout à la protection de la mère du Sultan, faire oublier toutes les mauvaises actions qu'il avait commises pendant qu'il gouvernait Alger.

CHAPITRE XXII

Djafer Pacha, vingt-troisième Roi.

§ 1er.

Djafer Pacha, qui gouverne Alger en ce moment, (1581) est, comme nous l'avons dit, Hongrois (1), et fut pris, étant enfant, en même temps que sa mère, un frère déjà grand et une sœur, dans une incursion que les Turcs firent en Hongrie. Comme ils étaient tous de belle apparence, ils furent offerts à la mère du Sultan qui règne aujourd'hui et devinrent serviteurs dans son palais ; pendant l'enfance du Grand Seigneur, Djafer, qui était Renégat et eunuque, le portait continuellement entre ses bras. Cela lui valut plus tard l'affection du Souverain, de laquelle il ne démérita pas par ses actions ; car ayant été chargé de plusieurs gouvernements et entre autres d'un Pachalik très important en Hongrie, il s'y montra toujours juste, droit, doux, affable et, en même temps grand justicier et terrible pour les brigands

(1) M. de Maisse écrivait à Henri III, au mois de mars 1586 : « L'on » doubte de la mort du Jaffer Bassa, lequel est subject du roy, natif » de Dieppe, et est estimé entre eux très vaillant homme. » *(Négociations*, t. IV, p. 373). Après son départ d'Alger, il fut nommé pacha à Tauris, pour commander l'armée contre la Perse.

Il en résulta, qu'au moment où le Sultan reçut (comme nous l'avons dit) les réclamations d'Alger, il l'y envoya pour châtier Hassan Pacha, Vénitien, qui y exerçait mille tyrannies; il le choisit comme très apte à faire justice et à restaurer un Royaume qui était presque perdu. Il arriva à Alger, comme nous l'avons dit, le 24 août 1580, et le contentement de tous en fut immense. Il ne fit pas justice d'Hassan pour les raisons que nous avons données plus haut; il est vrai qu'il fit emprisonner quelques Caïds Turcs, tels que le Caïd Daüt et le Caïd Bendali, auxquels on reprochait d'être complices de quelques-unes des fautes d'Hassan; mais, peu de jours après, il les fit relâcher, n'ayant rien découvert sur leur compte. Il tranquillisa et ramena à l'obéïssance tous les Turcs et Mores d'Alger et du Royaume, promettant à tous paix, équité et justice, disant à tous et tout haut qu'il n'était pas venu à Alger pour s'enrichir, attendu que ce qu'il possédait lui suffisait jusqu'à la fin de ses jours et qu'il n'avait pas d'enfants à qui laisser son héritage. Il amena avec lui sa mère, qui, comme l'assurent des gens de la maison du Roi, et comme c'est un fait notoire à Alger, y vit plutôt en Chrétienne qu'en Turque ou Renégate. Il amena aussi avec lui son frère cadet, Renégat et eunuque comme lui. Jusqu'aujourd'hui, 8 mars 1581, qui font huit mois qu'il règne et gouverne, au moment où j'écris ces lignes (1), on n'a remarqué en lui ni vice ni méchanceté, et l'on n'a jamais appris qu'il ait fait de mal à personne. Il est très compatissant pour les Chrétiens; si on lui en amène un qui ait voulu s'enfuir (c'est la coutume de les amener dans ce cas au Roi) ou

(1) Il est bon de noter cette phrase, qui nous apprend clairement qu'Haëdo écrivit son *Epitome* pendant sa captivité, bien que l'ouvrage n'ait paru qu'en 1612. A partir de ce moment, il ne parlera plus que par ouï-dire, et on devra beaucoup moins se fier à ses assertions, souvent émises sur la foi de gens mal renseignés eux-mêmes. C'est ce qui explique les erreurs fréquentes que nous rencontrerons à dater de 1582.

qui ait cherché à s'emparer d'une barque pour s'échapper, il en est quitte pour des réprimandes et pour dix, douze ou quinze coups de bâton. Quant à ses esclaves, il a ordonné depuis son arrivée qu'on ne leur mit pas la chaîne et qu'on ne les bâtonnât pas sans son ordre exprès; il leur fait donner de bons vêtements et une bonne nourriture. Tout le vin qui lui vient des droits perçus sur les navires Chrétiens qui viennent en vendre à Alger, il le fait distribuer à ses esclaves, au lieu d'exiger qu'on le lui paie en argent, comme le faisaient ses prédécesseurs. Il a fait savoir à tous les marchands Chrétiens et aux Pères de la Limosne qui se trouvaient à Alger, d'écrire en Espagne et à toute la Chrétienté, qu'on pouvait librement venir pour le commerce ou pour effectuer des rachats, et qu'il promettait de montrer par ses actions qu'on n'avait plus affaire à Hassan Pacha, vu qu'il n'était pas venu à Alger pour s'enrichir, mais pour y faire bonne justice à tout le monde. Le Khalifa qu'il avait amené de Constantinople ayant excité les plaintes de sa maison par sa brutalité et ses intrigues, fut renvoyé et remplacé. Quelques Janissaires s'étant plaints de ce que leur Agha (qui était cependant venu avec Djafer de Constantinople) avait commis de mauvaises actions, qu'il les privait arbitrairement de leur paie, et qu'il avait extorqué à d'autres de l'argent et des présents, il le cassa de son grade, après avoir obtenu le consentement de la milice, sans lequel aucun Roi ne pourrait prendre une pareille décision. Cela se passa au commencement d'avril de cette année 1581.

§ 2.

Il résulta de ces mesures que les Agha et Khalifa, que le Roi avait chassés, se concertèrent avec le Caïd Turc Bendali, qui, comme nous l'avons dit, avait été emprisonné par le Roi, lors de son arrivée à Constantinople,

en même temps que le Caïd Daût, pour avoir trempé dans les fautes d'Hassan Pacha. Bendali était alors au moment de quitter Alger, avec une mahalla de quatre cents Turcs, à la tête de laquelle le Roi l'avait mis pour aller châtier quelques Arabes révoltés. Les conjurés obtinrent de lui (qui avait conservé un grand ressentiment de son arrestation), qu'il subornât à prix d'or les Janissaires et les soldats placés sous ses ordres. On dit qu'un More d'Alger, très riche, nommé Caxès, avait donné cet argent; ils devaient se rendre à Alger et tuer le Roi; il était convenu entre eux que l'Agha prendrait sa place; que le Khalifa recouvrerait son emploi, c'est-à-dire la lieutenance de la Royauté, et que Bendali serait Beglierbey, ou Capitaine Général de la milice; ils avaient promis à Caxès des Caïdats et une grosse récompense. Pour faire réussir ce projet, l'Agha et le Khalifa, qui avaient été longtemps Janissaires, et avaient conservé dans la milice des amis nombreux et très affectionnés, surtout dans la mahalla que commandait alors Bendali, communiquèrent leurs desseins à leurs partisans, les séduisirent par leurs offres et leurs promesses, en sorte que beaucoup d'entre eux s'associèrent au complot et promirent d'y amener les autres pendant l'expédition. Bendali se chargea de les décider; il se trouvait alors à six journées d'Alger, et, désireux d'en finir, il fit des ouvertures à la plupart de ses soldats qui, alléchés par ses promesses et par l'espoir de s'enrichir (c'est ce que ces barbares désirent le plus), se rangèrent à son parti. Mais comme il s'était ouvert de son dessein à quatre vieux soldats, Boulouks Bachis, ceux-ci répondirent que, même au péril de leur vie, ils ne consentiraient pas à une telle méchanceté et trahison envers le Sultan. Cette fidélité eut le pouvoir de ramener dans l'ordre ceux qui étaient déjà pervertis; ils mirent le Caïd Bendali aux fers, et informèrent le Roi de ce qui se passait. Cet avis arriva à Alger le 30 avril, et le Roi l'ayant reçu fit arrêter très vite et très secrètement l'Agha et le Khalifa, qu'il

enferma dans une prison bien sûre de son palais, les faisant charger de lourdes chaînes aux bras et au cou, séparés l'un de l'autre; il divulgua la cause de leur emprisonnement et rendit publiques les lettres que les Janissaires lui avaient écrites à ce sujet; il dépêcha un chaouch à ceux-ci avec une lettre qui leur donnait l'ordre de tuer Bendali et de lui couper la tête. La nuit suivante, qui fut le 1er mai, à minuit, le Roi fit sortir de la prison le Khalifa et l'Agha, leur fit couper la tête dans un souterrain et les fit enterrer dans le jardin (1) qui est contigu à son palais. Le matin arrivé, il laissa courir le bruit qu'ils s'étaient enfuis, et fit publier qu'il donnerait cent doubles de paie mensuelle et mille doubles de récompense à celui qui les lui amènerait ou qui lui dirait où ils se trouvaient. Le 8 mai, arrivèrent quelques Janissaires envoyés par leurs camarades de la mahalla avec la tête de Bendali, duquel le Roi fit confisquer tous les biens, ce qu'il avait fait trois jours auparavant pour les trésors et les esclaves de l'Agha et du Khalifa. Caxès se cacha pendant quelque temps et trouva plus tard de si bons médiateurs, qu'il obtint le pardon de son crime, en donnant au Roi Djafer une grosse somme, qui, selon ce qu'on m'a affirmé, se montait à trente mille ducats.

§ 3.

A la fin de mai, Ochali arriva à Alger avec soixante galères à fanal; il allait à la conquête du Royaume de Fez, et voulait en chasser le Chérif pour le punir de la mauvaise volonté qu'il manifestait envers la Porte (comme nous l'avons dit dans le chapitre XX). Ochali, qui haïssait Djafer Pacha, parce qu'il n'avait pas traité aussi bien qu'il le lui avait demandé son Renégat Hassan Vénitien, prit occasion de la nécessité où il se trouvait de se pourvoir des choses nécessaires à son entreprise, pour le dé-

(1) Jenina.

posséder de beaucoup d'esclaves et d'agent; cela causa un grand mécontentement au Roi, qui fut cependant forcé de se soumettre, Ochali étant supérieur à tous ceux qui gouvernaient les Provinces de l'Empire, et maître absolu pour tout ce qui concernait la guerre. Il voulut emmener avec lui la Milice d'Alger, tant à cause du besoin qu'il en avait pour son expédition que pour se venger de l'injure qu'il en avait reçue du temps où il gouvernait à Alger, d'où il avait été forcé de s'enfuir devant leurs menaces de mort (comme nous l'avons raconté). Quand il leur ordonna de s'embarquer, ceux-ci, craignant sa haine, s'y refusèrent, déclarant qu'ils n'obéiraient qu'à un ordre exprès du Sultan ; ils ajoutaient qu'il n'était pas juste de faire la guerre à un aussi bon Roi que le Chérif de Fez, qui ne leur avait jamais fait de mal et ne leur inspirait aucun soupçon pour l'avenir; ils demandaient à Ochali d'envoyer immédiatement cinq galiotes pour aviser le Sultan de tout ce qui se passait, et celui-ci le fit, mettant ces navires sous le commandement de son Renégat Morat Agha. Dans ces galiotes, les Janissaires envoyèrent un Marabout renommé parmi eux, nommé Sid Bou Tika, avec des lettres pour le Sultan, dans lesquelles ils lui soumettaient les motifs de leur conduite et le suppliaient de ne pas permettre à Ochali, si fin et si astucieux, de s'emparer de Fez, parce que s'il conquérait ce Royaume, ayant une si puissante armée et déjà maître de Tripoli, où commandait un de ses Renégats, il pourrait facilement se soulever et se rendre Seigneur de toute la Barbarie (1). Les galiotes partirent d'Alger à la fin de mai et

(1) Haëdo nous montre bien clairement ici l'opposition que fit toujours la Milice au projet de la réunion de tous les royaumes de l'Afrique septentrionale. C'est en partageant ces défiances jalouses que la Porte perdit l'occasion d'assurer sa prépondérance dans la Méditerranée, et laissa les Pachaliks des côtes Barbaresques en proie aux discordes et à l'indiscipline des Janissaires. Plus tard, lorsqu'elle vit ces États se soustraire un à un à son obéissance, elle put regretter le passé.

arrivèrent rapidement à Constantinople, ne s'étant arrêtées qu'à Modon et Galipia.

Au commencement de ce même mois, Morat-Reïs partit d'Alger avec huit galères, et suivit toute la côte de Barbarie, du Ponent jusqu'au détroit; de là, il gagna Lagos, où il rencontra deux vaisseaux Bretons qui retournaient chez eux chargés de sel et ayant à bord plus d'un million de pièces de quatre et de huit réaux; il entoura ces vaisseaux avec ses galiotes, faisant un grand feu d'artillerie et d'arquebuses, et malgré la valeureuse défense des Bretons, qui répondirent aux Turcs par un tir bien nourri (car ils étaient très bien armés), après un rude combat des deux côtés, les Turcs coulèrent un des navires, duquel il ne se sauva que quatorze personnes qui furent prises; l'autre continua seul la lutte, mais finit par être forcé de se rendre et tomba au pouvoir de Morat-Reïs, qui, avec cette riche capture d'argent et de captifs. s'en retourna à Alger, où il arriva le 24 août; il y trouva Ochali et fut forcé de lui donner la plus grande partie de l'argent de la prise, pour subvenir aux frais de son armement.

En ce temps-là, Arnaute Mami, Capitan d'Alger, partit en course avec quatorze galères; pendant les deux mois que dura son expédition, il ne fit pas d'autre prise que celle d'un Chrétien aveugle, dans l'île de Turçia, et revint à Alger à la fin de juillet; il y trouva les cinq galiotes qui avaient été à Constantinople avec le Marabout Sid Bou Tika, envoyé de la Milice; ce voyage n'avait pas duré plus d'un mois, et le Sultan Amurat avait envoyé l'ordre à Ochali de renoncer à son entreprise, qu'il déclarait contraire à sa volonté; il le menaçait de lui faire couper la tête, s'il contrevenait à ses ordres. Ochali partit donc d'Alger, où il avait attendu les commandements du Grand Seigneur. Il revint à Constantinople avec sa flotte, au mois d'octobre (1), et s'occupa avec activité et par tous

(1) Les Indigènes s'étaient soulevés, et le pays était en proie à l'anarchie la plus complète. (Voir les *Négociations*, T. IV, p. 85.)

les moyens possibles de faire nommer de nouveau au gouvernement d'Alger son Renégat Hassan Vénitien (1); il obtint ce résultat en quelques jours; Djafer Pacha avait régné vingt mois environ, du mois d'août 1580 à mai 1582; il s'en alla en juin, avec six vaisseaux, deux à lui, et quatre de ceux qui avaient escorté Hassan Pacha, son successeur. Quand Djafer Pacha partit d'Alger, il était âgé de soixante ans, de haute taille, robuste, eunuque, très juste et plus compatissant pour les captifs Chrétiens que ne l'avaient été tous ses prédécesseurs.

CHAPITRE XXIII

Hassan Pacha Vénitien, vingt-quatrième Roi.

§ 1er.

Hassan Pacha Vénitien fut nommé une deuxième fois Roi d'Alger, sur les grandes instances qu'en fit au Sultan son patron Ochali; il partit de Constantinople avec onze galiotes, dont sept à lui et quatre à son maître, au mois d'avril 1582, et arriva à Alger au mois de mai (2).

(1) D'après une lettre de M. de Germigny à Catherine de Médicis, ce fut Ramadan qui fut nommé à Alger : « Commandement a été » bâillé et recommandé à Ramadan-Bassa, nouvellement party et dé» pesché pour vice-roi en Alger, et duquel j'ay souvent escrit à » V. M.; mesme pour faire appréhender et conduire lié aux fers en » ceste Porte ung nommé Morat-Reis, grand Corsaire, etc. » (Loc. cit., t. IV, p. 124.)

(2) Voir la note précédente. Les choses ne se passèrent point comme Haëdo les décrit : Ramadan fut nommé et vint à Alger, où les habitants se soulevèrent contre lui, ainsi que le prouve une lettre de M. de Maisse au Roi, du 30 août 1584. « Assan-Aga s'est retiré » en Argier, et les habitants du païs ont faict entendre au G. S. » qu'ilz luy obéiront très volontiers, mais qu'ilz ne vouloient souf» frir autre gouverneur que luy; qui est une espèce grande de sou» lèvement parmy telles gens. » (Loc. cit., t. IV, p. 213.)

Avant sa venue, en mars, Morat Reïs était sorti avec neuf galères, côtoyant les côtes d'Espagne, sans avoir fait de prises; après avoir doublé le cap Saint-Vincent, il rencontra une galère Espagnole, nommée *la Renommée*, qui avait été séparée de ses neuf conserves par une bourrasque qui l'avait surprise la veille; la galère Chrétienne, en voyant les neuf Turques, les prit pour ses compagnons, et tomba ainsi déplorablement entre les mains de l'ennemi. Morat mit sur sa prise quelques Janissaires, et se rendit avec elle à Tenez, ville située à cent vingt milles à l'ouest d'Alger; il l'envoya de là à destination, et se dirigea sur Alicante avec ses vaisseaux. Pendant le voyage, un captif Chrétien lui offrit, en échange de sa liberté, de lui procurer la prise d'un bourg, situé entre Alicante et l'île de Bendorni, à trente milles à l'est d'Alicante. Morat accepta le marché et débarqua nuitamment avec six cents mousquetaires, qui s'avancèrent à plusieurs milles dans l'intérieur des terres, saccagèrent et pillèrent ce bourg, y prenant plus de cinq cents personnes, tant grandes que petites; exemple des grands malheurs qu'entraîne la captivité, puisque ceux qui sont au pouvoir de ces brigands infidèles leur servent de lumière pour nous nuire! Il retourna à Alger avec ses captifs et son butin, et y arriva avec un temps favorable, le 1er juin. Hassan Pacha reprocha très rudement à tous les Reïs d'être devenus bien timides et négligents de leurs devoirs, puisqu'ils avaient cessé de faire la course (à l'exception de Morat-Reïs); il leur déclara que, dorénavant, il faudrait faire comme par le passé, leur ordonna de mettre leurs navires en bon état, et les réunit au port d'Alger, où ils se trouvèrent au nombre de vingt-deux galères ou galiotes, avec lesquelles il partit sans plus attendre, et se dirigea vers les îles de Saint-Pierre, en Sardaigne, dans les petites baies où ils se cachèrent, avec l'intention de saccager un bourg nommé Iglesia; mais les insulaires les ayant découverts, et s'étant mis en armes, ils

changèrent de dessein et vinrent à la plage d'Oristan, dans le même Royaume ; là, ils débarquèrent quinze cents Mousquetaires, et, ayant pris pour guide un captif Chrétien, ils entrèrent à quarante milles dans l'intérieur, et y saccagèrent un bourg nommé Polidonia, où ils prirent sept cents personnes ; et quoiqu'ils eussent été chargés par quinze cents cavaliers et beaucoup de fantassins, ils en furent quitte pour la perte d'une trentaine de Turcs, qui furent tués dans un défilé. Hassan, ayant embarqué ses prises, passa à l'île de Mal-de-Ventre, en face d'Oristan, et y arbora la bannière de rachat, ce qui fit accourir les habitants du Royaume pour traiter de la rédemption des captifs qui venaient d'être faits ; il en demandait trente mille ducats ; les Sardes n'en offrant que vingt-cinq mille, il rompit les négociations et partit, fort en colère, pour l'île de La Asinara, où il répartit les sept cents captifs entre ceux qui les avaient pris, et fit espalmer ses navires ; il y tint conseil avec ses Reïs sur ce qu'il y avait à entreprendre. Avant la clôture de la discussion, un captif Corse lui offrit, en échange de sa liberté, de lui procurer facilement la prise d'un bourg Corse fort riche, nommé Monticello. Cet avis lui sembla bon, et il promit la liberté au Chrétien, si sa proposition était suivie d'effet. Il se mit immédiatement en route, et, débarquant la nuit mille mousquetaires, il saccagea et pilla le bourg, en y prenant quatre cents personnes, se rembarqua sans résistance, prit avec ses vaisseaux la route de Gênes, et un dimanche, au point du jour, ravagea un autre bourg nommé Sori, situé à sept milles à l'est de Gênes, y prenant cent trente personnes, sans autre perte que celle de quatre Turcs qui furent tués à coups de pierres du haut des fenêtres. La nuit précédente, le Prince Jean-André Doria était arrivé d'Espagne à Gênes avec dix-sept galères ; aussitôt qu'il apprit l'incursion de la flotte Turque, il sortit du port dès le matin pour aller l'attaquer ; mais le Roi d'Alger fit si bien, que les galères de Doria ne purent le découvrir ; il

continua sa course du côté de la Provence, et le Prince jugea bon de rentrer au port.

§ 2.

Peu de jours avant ces événements, le Vice-Roi de Sicile Marc-Antoine Colonna était parti pour l'Espagne avec douze galères, mandé par le Roi Philippe II ; en passant au cap de Noli, il rencontra lesdites galères de Gênes qui venaient d'Espagne, et ne voulut pas abaisser le pavillon de la Capitane qu'il montait devant la Réale de l'Amiral Jean-André, ainsi qu'il eût dû le faire, suivant l'usage, bien qu'il fût un des plus grands et des plus anciens Princes d'Italie ; mais son orgueil ne voulut pas se soumettre à cette obligation ; cela excita le courroux de Doria, qui le poursuivit avec ses galères pendant plusieurs milles, et qui, ne pouvant atteindre la Capitane, fit tirer un coup de canon. Immédiatement, Don Pedro de Leïva, Général de ces galères, monta dans sa frégate, vint trouver le Prince avec les onze galères qu'il commandait, et lui affirma qu'il avait été empêché de donner le salut par la défense formelle du Vice-Roi ; cette explication ne satisfit pas beaucoup Jean André, qui cependant laissa les onze galères suivre la Capitane qu'elles rejoignirent à Villafranca de Nice, et s'en retourna directement à Gênes. Les vingt-deux galiotes d'Alger, étant sur la côte de France (1), reçurent des informations sur ces douze galères, qu'elles suivirent depuis Caborojo jusqu'à Marseille sans pouvoir les découvrir ; poursui-

(1) Une lettre de Henri III à M. de Maisse, du 4 août 1584, nous donne quelques détails sur cette campagne : « Assan-Aga, roy d'Al- » ger, a séjourné huict jours aux isles de Marseille, après avoir pour- » suivy le Doria jusques à trois milles de Gênes, et failly à rencon- » trer Marc Antonio Colonna, cestuy-ci ayant receu en son passage » toute faveur et assistance de mes ministres, ce qui luy a donné » moyen d'eschapper ledit rencontre. » (*Négociations*, t. IV. p. 300.)

vant leur route vers la côte de Barcelone, elles arrivèrent, un matin, avant la pointe du jour, à Cadaques, et mirent à terre un peu de monde et une pièce d'artillerie, pour assiéger cette ville et la piller ; les Turcs entrèrent dans quelques fermes, où ils prirent cinq Chrétiens qui donnèrent des nouvelles des douze galères et assurèrent qu'elles étaient à Palamos, sans méfiance, et qu'ils pourraient ainsi les prendre facilement; voyant, en outre, que Cadaques résistait plus qu'ils ne l'auraient pensé, et qu'ils couraient grand risque d'y être battus, ils se dirigèrent vers Palamos pour attaquer les galères Siciliennes ; leur dessein ne réussit pas, parce qu'ils manquèrent leur atterrissage, à cause de l'obscurité de la nuit, et qu'au lieu d'entrer à Palamos, ils allèrent plus loin à l'Ouest, à une ville nommée Saint-Félix de Rijoles, située à quatorze lieues de Barcelone, et, y trouvant quelques saëties, ils crurent voir les galères qu'ils cherchaient et les attaquèrent; ils furent ensuite très courroucés de leur insuccès, et, ne pouvant plus espérer faire du mal à nos galères, ils poussèrent en avant et saccagèrent un bourg nommé Pinéda, situé à huit lieues de Barcelone, où ils prirent cinquante personnes ; ensuite, voyant que sur toute cette côte on connaissait leur arrivée et que tous les habitants y étaient en armes, ils ne cherchèrent plus à entreprendre quelque chose d'importance, et cinglèrent vers l'embouchure de la rivière d'Althea, près d'Alicante, où ils débarquèrent. Hassan Pacha fit dire à des Morisques (qui lui avaient écrit, quatre mois auparavant, de venir les chercher avec ses galiotes pour les transporter à Alger) de s'embarquer avec leurs familles ; pour faciliter cette opération, il envoya deux mille mousquetaires Turcs pour assurer leur route; c'est ainsi que s'embarquèrent environ deux mille Morisques, tant hommes que femmes; Hassan reprit avec eux la route d'Alger, et rencontra chemin faisant un navire Ragusain de cinq mille *salmas*, qui venait de Pulla et allait à Cadix avec une cargaison de blé; il prit sans difficulté ce bâtiment, qui fut depuis racheté par son propriétaire, nommé le Capitaine Gaspard de Vicencio, Ragusain, pour neuf mille écus, en comprenant dans le rachat le pilote écrivain et la cargaison ; le capitaine eut un délai de trois mois pour payer la rançon. Cette course dura environ trois mois, du mois de juin au milieu d'août 1582 (1). Hassan retourna à Alger triomphant et enrichi de butin et de captifs ; là il s'occupa de ses fermes et métairies (comme c'était sa coutume), pendant tout le temps que lui laissaient les soins du gouvernement, jusqu'à l'arrivée de son successeur Mami-Arnaute, qui eut lieu au mois de mars de l'année suivante 1583 (2). Hassan Vénitien partit d'Alger au mois de mai, ayant gouverné environ un an ; il s'embarqua avec douze vaisseaux, huit à lui, et quatre de ceux qui avaient escorté Mami ; il fut ensuite Pacha de Tripoli, en Barbarie, où il resta deux ans (3). Depuis, le Sultan le fit grand Amiral ; il montra dans cette charge autant d'habileté et de valeur que son maître Ochali, et on peut dire qu'il fit encore plus de mal que lui à la Chrétienté; il quitta Alger très mécontent d'être privé si rapidement du profit que lui rapportait ce gouvernement, ce qu'il donna bien à entendre à son départ, disant avec beaucoup de doléances que jusque là il n'avait pas su ce que valait Alger. Il mourut depuis à Constantinople, empoisonné, comme son maître Ochali, par Cigala (4) qui était envieux de lui,

(1) Cette date est fausse : voir la note précédente.

(2) Même observation qu'à la note précédente.

(3) En juillet 1588, un an après la mort d'Euldj-Ali. — En réalité, Hassan ne fut que le Khalifa de ce Pacha, qui conserva jusqu'à sa mort le titre de *Beglierbey d'Afrique*. (Voir les *Négociations*, passim). Quant à Hassan lui-même, il gouvernait encore Alger au mois de novembre 1587. (*Négociations*, déjà cit., t. IV, p. 619).

(4) Ce Cigala était fils du vicomte Scipion Cigala, Génois. Il avait été pris tout jeune par les Turcs en même temps que son père, à la

et désirait lui succéder dans sa charge d'Amiral, comme cela arriva, en effet, après sa mort.

H.-D. de Grammont.

(*A suivre.*)



bataille des Gelves, et s'était fait musulman. Il fut Pacha et généralissime sous le nom de Sinan-Pacha, épousa une des filles du Sultan Achmet, et parvint aux plus hautes dignités de l'empire.

NOTES
POUR SERVIR A
L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION
DANS LE SUD DE LA PROVINCE D'ALGER
DE 1864 A 1869

SECONDE PARTIE

(Suite. — Voir les n°s 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143 et 144.)

IX

État des affaires dans la province d'Alger à la fin de novembre 1864. — Une colonne de 1,500 hommes est reconnue suffisante pour y maintenir la situation. — Le commandement de cette colonne mobile est donné au colonel Margueritte. — Le général Jusuf remonte dans le Nord avec le reste des troupes de sa colonne. — Deux colonnes d'observation sont établies, l'une à Aïn-el-Oucera, l'autre à Tniyet-el-Ahd. — Résultats des opérations des colonnes de la province d'Alger. — Deux mots sur le général Jusuf. — Le général et ses troupes regagnent le Tell. — La colonne Margueritte ravitaille la colonne Deligny à Tadjrouna. — Expédition du général Deligny sur l'ouad Zergoun. — Il obtient la soumission de plusieurs tribus rebelles de son commandement. — Marches de la colonne Margueritte.

L'expédition du général Ducrot contre les Sahri-Oulad-Brahim

était l'heureux couronnement des marches et opérations exécutées, depuis le mois d'août, dans la province d'Alger. Toutes les populations qui avaient pris part à l'insurrection, c'est-à-dire toutes nos tribus du Sud, étaient rentrées dans le devoir, et avaient regagné leurs territoires. Notre autorité était de nouveau reconnue de la ligne de ceinture du Tell jusqu'au-delà du poste de Laghouath. Toutefois, il restait à réorganiser le pays, qui avait été si profondément troublé. Bien qu'administrative, cette besogne, n'en avait pas moins besoin d'être appuyée par la présence des troupes; les tribus nouvellement soumises tenaient essentiellement d'ailleurs à se sentir couvertes et protégées. On ne pouvait donc songer encore à faire rentrer dans le Tell les colonnes expéditionnaires; tout ce qu'il était possible de faire, pour le moment, c'était d'alléger les colonnes de leurs hommes fatigués, de leurs malingres, et de ne conserver que ceux qui étaient en état de continuer la campagne, et de fournir les marches que pouvaient nécessiter les éventualités; il fallait surtout tenir le marabouth en respect, et être toujours prêt à parer aux incursions qu'il pourrait être tenté de faire en pays soumis.

Sans doute, le marabouth, depuis la soumission de nos tribus, avait vu se réduire considérablement les forces dont il disposait; mais il lui restait cependant assez de monde parmi les tribus de l'ouest de la province d'Oran, lesquelles sont, pour la plupart, attachées d'une manière particulière aux descendants de Sidi Ech-Chikh, pour songer à tenter quelque nouvelle aventure dans notre Nord, ne fut-ce que pour se venger des populations qui avaient abandonné sa cause. Sid Mohammed-ould-Hamza avait été rejeté dans le sud de la province d'Oran, et il avait devant lui la colonne de cette division; il n'était donc pas supposable qu'il essayât de risquer — pour le moment du moins — un mouvement offensif sur la province d'Alger, où les tribus qui avaient suivi ses drapeaux étaient tout disposées à lui résister, et dont l'état de misère auquel il les avaient réduites ne lui permettait plus d'ailleurs d'en rien tirer ou attendre. Une colonne de 12 à 1,500 hommes seulement paraissait donc devoir suffire pour répondre à tous les besoins.

Telle fut d'ailleurs l'appréciation du Gouverneur général, qui prescrivit au général Jusuf de former et de laisser une colonne légère à Laghouath, et d'en donner le commandement au colonel Margueritte, que sa valeur militaire, son long séjour comme commandant supérieur dans le pays, et son existence passée au milieu des populations indigènes, parmi lesquelles son nom était légendaire, désignaient d'une manière toute particulière pour remplir cette importante mission. Cette colonne, forte de 1,500 hommes environ, se composait de trois bataillons d'infanterie, — Zouaves, Chasseurs à pied, Tirailleurs algériens, — de deux escadrons de Chasseurs d'Afrique, et d'une section d'Artillerie de montagne. Son rôle était l'observation ou l'action, selon les circonstances; elle devait, en outre, faire les ravitaillements qui lui seraient demandés par les commandants des colonnes de la province d'Oran, voire même concourir à leurs opérations, à la condition toutefois de ne pas trop s'éloigner du sud de la province d'Alger, et de ne point le laisser découvert; car il importait surtout d'assurer la tranquillité des tribus qui étaient rentrées dans le devoir, de les protéger contre les tentatives du marabouth, et, en même temps, de les contraindre, au besoin, à remplir les obligations de l'aman qui leur avait été accordé.

La colonne Margueritte était constituée le 29 novembre; elle restait campée à Ras-el-Aïoun, à 2 kilomètres au nord de Laghouath.

Le 30, le général Jusuf prenait, avec les autres troupes, la route de Djelfa, et allait camper à Sidi-Makhlouf; il dressait ses tentes le 1er décembre à Aïn-el-Ibel, et arrivait le 2 à Djelfa, où le colonel Archinard, qui y rentrait le même jour, lui remettait les prisonniers et otages provenant de l'expédition du général Ducrot sur les Sahri-Oulad-Brahim, et 2,000 moutons, résultat de la razia opérée sur la même tribu.

Après avoir séjourné jusqu'au 4 décembre à Djelfa, où il avait réorganisé les tribus des Oulad-Naïl, le général Jusuf, qui s'était fait suivre de la colonne Archinard, allait camper successivement le 5, aux Rochers-de-Sel, le 6 à Gueltet-es-Sthol, et, le 7, à Aïn-Oucera. Pendant que le général séjournait les 8 et 9 sur ce point, le colonel Archinard poursuivait sa route sur

Médéa, où il arrivait le 10, et reprenait le commandement de son régiment — le 1er de Tirailleurs algériens — après huit mois d'expédition.

L'insurrection n'était évidemment pas terminée ; le marabouth avait encore avec lui de nombreux contingents qui s'étaient joints aux Oulad-Sidi-Ech-Chikh, et son oncle, Sid El-Ala, tenait l'extrême Sud avec les Châanba et les Harazlia. De la province d'Alger, il ne restait attachée à la cause du chef de l'insurrection que la tribu des Oulad-Chaïb, qui avait fait défection le 16 avril, après avoir tué son kaïd, Sid Djelloul-ben-Msâoud, et attaqué l'escadron du 1er de Spahis qui était en observation à Thaguin (1). A cette tribu s'étaient jointes quelques individualités de toutes les tribus des cercles de Boghar et de Laghouath, — particulièrement des Oulad-Mokthar, — qui s'étaient compromises d'une façon toute particulière, et qui avaient à redouter notre sévérité.

La mission active de nos troupes dans la province d'Alger paraissait donc terminée ; mais il restait à préparer la réorganisation politique et administrative du pays, à étudier le taux de la contribution de guerre et des amendes à imposer ou à infliger, selon le degré de leur culpabilité, soit aux tribus défectionnaires, soit aux fonctionnaires indigènes qui avaient été les meneurs ou les entraîneurs des populations dont l'administration leur avait été confiée, et qui avaient, en partie, employé contre nous une influence et un pouvoir qu'ils tenaient de l'autorité française. Au reste, après une commotion aussi violente et encore toute récente, il eût été plus qu'imprudent, et surtout très impolitique, de ne point conserver sous notre main les moyens de parer instantanément aux éventualités qui pouvaient se produire dans notre Sud, eu égard à la mobilité d'esprit des populations sahriennes. Sans doute, dans ce mouvement insurrectionnel, il y avait beaucoup à pardonner ; il fallait y faire la part de l'entraînement, examiner si c'était la force ou la bonne volonté qui en avait été la cause déterminante. Il convenait peut-être aussi de tenir compte des conditions toutes particulières dans lesquelles

(1) Nous renvoyons le lecteur à la première partie de cet ouvrage, où nous avons fait *in extenso* le récit de cette malheureuse affaire.

se trouve le peuple arabe, et ne point trop lui en vouloir de ce que ce n'est pas de notre côté qu'il cherche son libérateur ou son rédempteur. On devait s'attendre aussi aux intrigues, aux compétitions, aux agitations que ne pouvaient manquer de soulever, de produire les ambitions personnelles, tant que les commandements indigènes ne seraient point reconstitués.

Il fut donc décidé que des colonnes dites d'*observation* resteraient prêtes à reprendre la campagne au premier signal. L'une, serait établie à Aïn-el-Oucera, au centre des tribus du cercle de Boghar, l'autre, l'ancienne colonne Liébert, continuerait à stationner à Tniyet-el-Ahd.

La première, celle d'Aïn-el-Oucera, fut composée d'abord des troupes revenues de Laghouath, lesquelles furent successivement remplacées par des détachements tirés du Tell qui n'avaient point encore fait expédition. Constituée à l'effectif de 1,800 hommes, cette colonne fut placée sous les ordres du colonel Arnaudeau, du 34e d'infanterie.

La colonne Liébert, qui, depuis le 28 novembre, occupait la position de Frenda, fut rappelée à Tniyet-el-Ahd. Les troupes dont elle se composait furent relevées successivement et placées ensuite sous les ordres du colonel d'Aubeterre, du 37e d'infanterie. Le général Liébert, qui la commandait depuis le 5 septembre, rentrait à Miliana, chef-lieu de sa subdivision.

La formation de ces colonnes qui, à moins d'événements imprévus, doivent rester stationnaires, termine la série des marches qu'a nécessitées la seconde phase de l'insurrection. La colonne mobile de Laghouath continuera seule à remplir le rôle actif qui avait été assigné à celle du général Jusuf.

En résumé, si cette seconde partie des opérations n'a point été signalée par des faits d'armes retentissants autres que celui d'El-Atheuf-el-Mekam (Aïn-Malakoff), elle n'en a pas moins été fertile en résultats importants : d'abord, les colonnes dirigées par le général Jusuf ou par ses lieutenants ont empêché la contagion insurrectionnelle avec la province de Constantine ; ensuite, elles ont rendu de sérieux services à la province d'Oran — le foyer de l'insurrection — par leur invasion si opportune du Djebel El-Eumour, qu'elles ont rendu soumis, deux fois en quelques mois

au commandant de la province de l'Ouest ; elles ont aussi, en ne leur laissant ni repos, ni trêve, et en leur enlevant les fourrages et les eaux, réduit les tribus défectionnaires de la province d'Alger à la plus affreuse misère, situation qui les a contraintes — et sans coup férir — à implorer l'aman et la faveur de rentrer sur leurs territoires, et à solliciter l'accès du Tell, cette mère des Sahriens. Ces colonnes ont donné à ces populations, si faciles à entraîner, une sévère leçon qui, si elles ne les maintient point dans l'avenir, rendra tout au moins la génération actuelle moins docile aux conseils de nos ennemis, et aux suggestions des fauteurs de troubles et de désordre; car les marches incessantes, impitoyables de nos troupes, en ne leur laissant point un moment de répit, en les poussant implacablement devant elles, et en les rejetant dans les régions inhospitalières de l'extrême Sud, les vouaient à une ruine certaine par la perte de leurs troupeaux, et à tous les maux qui s'abattent sur les grandes agglomérations dont la misère a résolu de faire sa proie. En effet, les gras et beaux troupeaux, si bien en laine et en chair avant la défection de ces populations, diminuent chaque jour tués par la faim et par la soif, et toutes les routes suivies par l'émigration sont jalonnées de leurs carcasses desséchées. C'est là un important résultat ; car, les frapper dans leurs biens, laisse dans l'esprit des Arabes des traces plus durables, des souvenirs plus vivaces, plus terribles, que la perte de quelques centaines de leurs guerriers morts dans la guerre sainte. Ils ont pu se convaincre aussi que le désert n'est plus un abri pour eux, et que nous pouvons les y atteindre même par les chaleurs torrides de l'été. Nous ajouterons que la lourde contribution de guerre à laquelle ils ont été imposés assurait la ruine — pour quelques années du moins — de ces inconstantes et irréconciliables populations.

Si ces succès furent achetés par de grandes fatigues pour nos troupes, dont les marches incessantes n'étaient interrompues que par les besoins des ravitaillements, au moins ne coûtèrent-elles, pour ainsi dire, pas une goutte de sang à nos admirables soldats, lesquels, dans la province d'Alger, ne laissèrent point aux mains de l'ennemi un seul képy dont il pût faire un trophée. Du reste, il faut bien le dire, les colonnes montrèrent, sous cette température de feu, par ces marches et contre-marches — souvent incompréhensibles pour elles — dans le pays du sable et de la halfa, dans ces régions sans eau et sans ombre, par le froid glacial de l'hiver, et sans moyens de chauffage, par ces boues indépêtrables qui arrêtaient les convois, par ces nuits diluviennes qui, d'un ravin desséché, faisaient instantanément un torrent qu'il fallait traverser avec de l'eau jusqu'à la ceinture, par ces longues et fatigantes étapes dans les terrains rocailleux qu'il fallait parcourir les pieds empaquetés dans des chaussures plus ingénieuses que résistantes, avec ces uniformes en loques rapetassés avec plus d'art que d'étoffe, et illustrés par un ravaudage des plus fantaisistes et des plus imprévus. Mais grâce à leur indomptable énergie et à leur excellent esprit, grâce surtout à l'incessante sollicitude de leur chef, dont la plus instante préoccupation était d'alléger leurs misères, et de leur épargner les privations qui n'étaient point inévitables, nos soldats parvinrent à mener à bien cette œuvre d'autant plus difficile qu'elle était dépourvue de tout stimulant.

Jamais, à aucune époque de l'histoire de la guerre algérienne, les ravitaillements n'avaient présenté de semblables difficultés ; plusieurs fois, elles ont été presque surhumaines ; ainsi, par exemple, le convoi amené de Boghar à Djelfa par l'énergique général Ducrot est resté légendaire dans la province d'Alger. Quoi qu'il en soit, et malgré les obstacles sans nombre et sans cesse renaissants qui s'opposaient à la marche des convois, les vivres n'ont cependant jamais manqué au soldat, aussi loin même que les besoins de la poursuite entraînaient nos colonnes. En effet, là où les rebelles manquaient de vivres, d'eau et de pâturages pour leurs troupeaux, nos convois, remarquablement échelonnés, nous pourvoyaient largement de ce qui était nécessaire à la vie, à la marche et au combat.

Aussi dirons-nous — et on l'a vu, du reste — que les opérations du général Jusuf dans le Sud de sa province en 1864, ont été conduites de la façon la plus remarquable, eu égard surtout aux difficultés de toute nature qu'il eut à vaincre ou à surmonter, tant sous le rapport des rigueurs torrides ou glaciales de la température, que sous celui du manque presque absolu des

moyens de transport utilisables dans les expéditions sahriennes ; nous voulons parler des chameaux. Le général a déployé, pendant les quatre mois d'été et d'automne qu'ont durés ses opérations dans le Sud de son commandement, toutes les ressources de son intelligence active, de sa parfaite connaissance de la guerre dans les régions désertiques, et du caractère et de la manière de combattre des Nomades. Ces opérations — qui closent sa vie militaire — ont été conduites avec une sage prudence, sans recherche du brillant, de ce faux brillant qui ne nous présente jamais d'autre résultat que des morts à regretter sans profit pour notre cause, tout au contraire. Nous avons d'ailleurs pu comparer, au cours de ce récit, les avantages de la méthode employée par le général Jusuf, avec celle dont ont fait usage quelques commandants de colonnes plus braves qu'expérimentés de la province d'Oran. D'un côté, le succès sans effusion de sang ; de l'autre, l'insuccès et des désastres.

Nous ne voulons pas rechercher si le général Jusuf était aussi peu administrateur qu'on le lui a reproché ; mais ce que nous savons, et tous ceux qui ont expéditionné sous ses ordres ne l'ignorent pas plus que nous, c'est que peu d'officiers généraux, ou commandants de colonnes, montrèrent plus de sollicitude que lui pour le bien-être et les intérêts du soldat, — dont il était adoré, — et pour amoindrir les misères inhérentes à la guerre dans des régions sans ressources, et où il faut tout emporter avec soi, voire même l'eau. Jamais, avec lui, sa troupe n'a attendu sa ration de vivres ou sa solde, et, très souvent, le mouton de razia est venu augmenter sensiblement la maigre gamelle du soldat. Pour notre compte, nous préférons cette administration — tout incorrecte qu'elle puisse être — à celle — plus réglementaire — qui laisse le soldat mourir de faim et de soif.

Nous ajouterons, pour en finir, que le général Jusuf, qui ne se ménageait pas, avait laissé sa santé dans cette difficile et pénible expédition. La façon dont on l'accueillit en haut lieu à son retour du Sud, qu'il venait de pacifier, acheva ce que les fatigues et les tracasseries avaient commencé. Nous reviendrons plus loin sur ce triste sujet, le jour où le paquebot de France

rapportera son cadavre à Alger, et, nous avons le regret de le dire, ce jour sera proche.

Après avoir présidé à l'organisation de la colonne d'Aïn-el-Oucera pendant les journées des 8 et 9 décembre, et avoir fait connaître aux tribus du cercle de Boghar les conditions de l'aman qui leur avait été accordé, le général Jusuf reprenait, le 10, avec les troupes qui regagnaient le Tell, la route de Bokhari, où il arrivait le lendemain 11. Le 14, il rentrait à Alger, après quatre-vingt-quinze jours d'expédition, dont soixante-dix de marche, pendant lesquels sa colonne avait parcouru 1,537 kilomètres.

Mais la colonne mobile, mise aux ordres de l'actif et énergique colonel Margueritte, ne devait point s'endormir sous les palmiers de la verte oasis de Laghouath : dès le 3 décembre, tous les corps qui la composaient étaient approvisionnés en vivres et en munitions.

Le 5, elle se mettait en marche dans la direction du sud-ouest : sa mission était le ravitaillement, à Tadjrouna, de la colonne Deligny, qui rentrait d'une expédition de quinze jours dans les parages de l'ouad Zergoun. Après avoir fait sa grande halte au Kheneg-el-Djenn, la colonne Margueritte allait camper dans la Dhaïet-el-Aguel, sur un beau r'dir entouré de térébinthes séculaires.

Elle faisait sa grande halte, le 6, devant El-Haouïtha, et allait prendre son bivouac sur les puits de l'ouad Guemen. Le 7, elle arrivait à Tadjrouna, où l'attendait la colonne Deligny.

Cet officier général s'était porté, en descendant l'ouad Zergoun, jusqu'au r'dir de Thir-el-Habchi, poussant devant lui des populations dont une partie se jetait sur sa droite, et une autre sur sa gauche, tandis que des tentes des Oulad-Chaïb, des Bou-Aïch et des Oulad-Mokhtar, du cercle de Boghar, ainsi que des gens des Oulad-Madhi de Bou-Sâada, essayaient de fuir vers le sud ; mais, désespérant d'échapper à la colonne qui les talonnait, ces tentes — qui étaient des plus compromises — s'étaient vues réduites à demander l'aman Elles avaient été dirigées sans retard sur leur pays.

En revenant sur ses pas, le général Deligny recevait, à Me-

cherâ-ez-Zebara, la soumission des populations qui s'étaient jetées, devant sa poursuite, dans l'est et dans l'ouest; elles se composaient de la majeure partie des Harar et des Oulad-Khelif, du cercle de Tiharet, et enfin des Adjalat, du Djebel El-Eumour.

Le général avait pris des mesures pour rapatrier ces retardataires sur leurs campements. Les gens des Oulad-Iâkoub, qui, chassés de l'ouad Zergoun, paraissaient tout d'abord vouloir chercher un refuge dans le bassin d'El-Loua, se décidèrent à revenir sur leurs pas et à demander l'aman.

La rentrée des dernières fractions dissidentes des Adjalat achevait de reconstituer le Djebel El-Eumour. Le commandant de la province d'Oran s'était d'ailleurs porté au cœur du massif, à El-Khadhra, pour réorganiser ce pays si bouleversé. Cette opération terminée, le général était retourné sur Tadjrouna pour y prendre le ravitaillement que lui amenait la colonne Margueritte.

En résumé, le mouvement du général Deligny sur l'ouad Zergoun, dont les pluies avaient rempli les r'dir, avait eu cet important résultat de forcer à la soumission les derniers dissidents du cercle de Boghar, lesquels étaient rentrés sur leurs territoires. Du reste, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le général Jusuf avait réuni ces insoumis à Djelfa et à Aïn-el-Oucera, et leur avait fait connaître les conditions de l'aman qui, sauf ratification du Gouvernement général, leur était accordé.

Les quelques douars des Oulad-Naïl et des Arbâa, qui s'étaient réfugiés dans le Sud-Est, avaient été rencontrés, près de Ngouça, par des goums des Oulad-Zekri, du cercle de Biskra, qui les avaient razés impitoyablement. A la suite de cette aventure, les fuyards s'étaient décidés à demander l'aman et à reprendre le chemin de leur pays.

En arrivant à Dzioua, le colonel Seroka avait reçu une députation des Oulad-Aïça, fraction des Oulad-Naïl. Ce *midâd* (1) avait été renvoyé au général commandant la province d'Alger, à qui il appartenait de régler les conditions de l'aman.

A la date du 8 décembre, le kaïd de Touggourt, venu au camp

(1) Réunion, députation, conférence.

du colonel Seroka, donnait des nouvelles satisfaisantes de son commandement.

Sa mission terminée, la colonne Margueritte quittait Tadjrouna le 8, et prenait une direction nord-ouest. Elle allait camper sur le vaste et beau r'dir d'El-Mekhebeur.

Laissant Aïn-Madhi sur sa gauche, la colonne dressait ses tentes, le 9, sur le plateau d'El-Mekhedeur-El-R'orab. Le 10 décembre, elle s'établissait à Er-Rcheg, où elle séjournait jusqu'au 17, y faisant du bois pour les besoins de la manutention de Laghouath.

Le 12, quelques groupes appartenant aux Oulad-Naïl et aux Arbaâ, groupes qui, par suite de leur éloignement dans le Sud, n'avaient pu se présenter plus tôt, vinrent faire leur soumission au colonel Margueritte, qui les autorisait à rentrer dans leur pays.

La colonne reprenait son campement sous Laghouath le 18 décembre. Elle se remettait en marche, le 19, dans la direction de Ksir-el-Haïran, et dressait ses tentes dans une dhaïa desséchée : l'équipage d'eau (tonnelets à dos de chameaux) permettait de faire une distribution de ce liquide aux troupes de la colonne. Le 20, elle bivouaquait sur un plateau pierreux, à 500 mètres de Ksir-el-Haïran, point sur lequel elle devait rester plusieurs jours pour recevoir la soumission des quelques rebelles ratardataires qui s'étaient réfugiés dans l'extrême Sud.

La plaine de l'ouad El-Aroug est couverte de douars appartenant à diverses fractions des Arbaâ.

La colonne lève son camp de Ksir-el-Haïran, le 26, pour rentrer à Laghouath, où elle arrive le lendemain 27. Elle en repartait le 28, et bivouaquait sur les puits du Kheneg. Le 29, elle campait à Dhaïet-en-Nemeur ; le 30, elle allait coucher à l'ouad Koïba et buvait à ses puits, sur lesquels elle faisait séjour le 31.

Devenue sans objet, la colonne d'observation de l'Ouanseris, commandée par le lieutenant-colonel Cerez, et qui avait été établie, le 3 septembre, au bordj des Beni-Indel pour protéger le pays contre les incursions du marabouth, cette colonne, disons-nous, est dissoute le 1er janvier 1865, et ses éléments regagnent leurs garnisons respectives. Cette troupe, qui était en même

temps de soutien et de réserve, avait eu à faire, le 18 septembre, sur l'ouad El-Ardjem, près de l'Aïn-Indel, une démonstration qui, d'ailleurs, avait suffi pour déjouer les tentatives des rebelles, et pour leur ôter toute velléité d'envahir le territoire des tribus qui habitent au sud du massif de l'Ouanseris.

La colonne Margueritte va camper, le 1er janvier 1865, sur les puits de Ras-el-Msâad ; le 2, à El-Gueçâa ; elle fait sa grande halte, le 3, à El-Menia, sur l'ouad Zergoun ; elle dressait ses tentes, à deux heures, à Mekob-el-Meguerchi, au confluent de l'ouad de ce nom et de l'ouad El-Menia.

Un vent violent et glacial souffle sur le camp pendant la nuit du 3 au 4, et renverse les tentes. Le Djebel El-Eumour est couvert de neige.

Le 4, la colonne fait sa grande halte au milieu des *gour* (1), et va camper sur une dhaïa desséchée. La tempête continue, et la violence du vent ne permet pas de dresser les tentes.

Le 5, la colonne se dirige sur l'Oglet-Ben-Debban. A dix heures, elle découvrait, sur sa gauche, une émigration considérable filant dans la direction de Tadjrouna. Ce sont des nezla du cercle de Laghouath qui, ayant abandonné la cause du marabouth, rentrent dans leur pays après avoir obtenu l'aman. Sid Mohammed-ould-Hamza est à leur poursuite avec 4 ou 500 cavaliers, et il va les atteindre ; mais il a aperçu la colonne ; il tourne bride brusquement, s'enfonce dans l'ouest et disparaît.

La colonne Margueritte remonte vers le Nord, le 6, pour protéger la retraite des nezla que poursuivait le marabouth ; elle campe sur la rive gauche de l'ouad El-Meguerchi, dont les r'dir ont de l'eau en abondance. Le 7, elle bivouaque sur les flaques d'eau de l'ouad Melsen, et, le 3, sous El-Maïa. Ce ksar est complètement désert : razés successivement par les colonnes Jusuf et Deligny, ses habitants ont abandonné leurs demeures et se sont enfuis. Le 9, laissant Tadjrouna sur sa gauche, la colonne pose

(1) *Gour*, au singulier, *gara*, espèce de mamelon à squelette rocheux qui se dresse à pic dans les plaines sahriennes, et dont le sommet, qui atteint quelquefois 60 mètres d'élévation, se termine par une large plate-forme.

son camp à Ras-Ben-Maïa ; elle est, le 10, sur le r'dir de Mektel-El-Djilali, où elle séjourne le 11 et le 12 janvier.

Les résultats de cette marche active de la colonne Margueritte n'étaient pas sans importance : toutes les fractions rebelles des Oulad-Naïl étaient rentrées dans le devoir ; quelques tribus de la province d'Oran, les Thouafir et les Oulad-Iâkoub entre autres, avaient demandé l'aman ; le marabouth était rejeté dans l'extrême Sud, au-delà de l'ouad Zergoun ; le goum avait fait une razia de soixante-dix troupeaux de moutons (1), dont deux appartenaient à Sid Kaddour-ould-Hamza, le frère cadet du marabouth Sid Mohammed ; nos cavaliers indigènes avaient pris, en outre, des troupeaux de bœufs, des tentes, des tapis, et ils avaient tué ou blessé aux rebelles un certain nombre des leurs.

La colonne allait bivouaquer, le 13, près du Kheneg, à 5 kilomètres des puits, et elle reprenait, le 14, son emplacement de Ras-el-Aïoun, où elle séjourne jusqu'au 19. Elle se préparait, pendant ce temps, à une expédition qui, selon toutes probabilités, ne devait pas avoir moins d'une vingtaine de jours de durée ; elle opèrera dans la direction de Brizina, de concert avec la colonne de Géryville. Le commandant de la colonne mobile profitait de ce séjour pour remettre les chameaux en chair ; ils sont envoyés sur les pâturages de Metlili, au nord de Laghouath.

La colonne se remettait en marche le 20 janvier, et allait camper à Dhaïet-el-Ma ; elle dressait ses tentes, le 21, à Dhaïet-Thin-Safoun, le 22, sur le r'dir de Mektel-El-Djilani, le 23, à El-Gueçâa, et le 24, sur l'ouad El-Menia, dans le lit de sable duquel elle creusait ses puits.

Le goum, sous les ordres de Ben-Naceur, est envoyé, le 25, en reconnaissance dans l'Ouest. La colonne attendra son retour dans son bivouac d'El-Menia.

La colonne est employée au forage d'un grand nombre de puits, opération consistant à déblayer le sable sous lequel coulent les eaux de l'ouad, à une profondeur de 1 mètre 50 environ. Deux cents hommes du 16e de Chasseurs à pied creusent, d'après les indications du colonel Margueritte, deux puits d'un

(1) Le troupeau de moutons est ordinairement de 100 têtes.

très large diamètre qui permettaient d'abreuver les chevaux jusqu'au 29 janvier.

La reconnaissance rentre le 28 ; elle a poussé une pointe audacieuse dans la direction de Metlili, oasis située au sud du pays des Beni-Mzab. Cette course du goum n'a point été infructueuse; car, ayant rencontré les troupeaux du marabouth, nos cavaliers avaient pu les razer tout à leur aise, et sans que les bergers osassent s'y opposer sérieusement.

Le *guebli* (vent du Sud) soulève, pendant les journées des 28 et 29, d'immenses colonnes de sable qui tournoient en trombes dans l'espace, et qui ont pour résultat de combler les puits et de rendre le bivouac d'El-Menia inhabitable. La colonne lève son camp le 30, et va coucher sur la route d'El-Maïa. Ce campement étant dépourvu d'eau, on y distribue celle restant dans les tonnelets de l'équipage.

La colonne mobile arrive, le 31 janvier, devant le ksar El-Maïa, et y dresse ses tentes. Elle séjourne sur ce point jusqu'au 5 février, attendant des nouvelles des colonnes de la province d'Oran, qui se sont portées du côté d'El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh, et qui pourraient avoir besoin de son concours.

Sans nouvelles du général Deligny, qui, probablement, s'est enfoncé dans l'Ouest à la suite du marabouth, le colonel Margueritte lève son camp d'El-Maïa le 5 février, et prend une direction nord-est; il passe devant Tadjrouna, et va faire son bivouac *à sec* à Ras-Ben-Noumi. L'équipage de chameaux fournit l'eau à la colonne, laquelle campe, le 6, sur le r'dir de Mektel-el-Djilali. Elle couche, le 7, sur la dhaïa de l'ouad Koïba, et elle y séjourne, le 8, pour y faire du bois destiné à l'approvisionnement du poste avancé de Laghouath. La colonne bivouaque, le 9, à Kheneg-el-Djenn ; elle arrivait à Laghouath le 10, et posait son camp sous les murs de cette place, où elle séjournait jusqu'au 15 février.

Mais retournons dans la province d'Oran, où viennent de se passer de graves événements. Cette fois, heureusement, c'est un succès que nous avons à enregistrer, succès qui, une fois de plus, vient donner raison à notre théorie sur l'emploi de la ca-

valerie indigène ; car il a été obtenu sans le concours — immédiat, du moins, — des forces françaises, dont le rôle, dans cette circonstance, s'est borné au soutien — plus moral qu'effectif — des goums engagés.

Colonel C. TRUMELET.

(*A suivre.*)

VISITE

AU

PAYS DES KHOMAÏR
(KROMIRS)

EXTRAITS TRADUITS de l'ouvrage " **TRAVELS IN THE FOOTSTEPS OF BRUCE** " par le Lieutenant-Colonel PLAYFAIR, Consul général de S. M. Britannique, publié à Londres en 1877.

Mon intention était, depuis le commencement de mon voyage, de traverser la frontière algérienne près du Kef, et de me diriger au Nord jusqu'à La Calle, mais un passage du dernier rapport commercial de mon collègue, M. Wood, agent et consul général de S. M. B. à Tunis, me fit changer de plan.

Dans ce passage, il dit : « Les Kabyles habitent les montagnes situées entre le Pachalik de Tripoli et le sud de la Régence de Tunis, de même que les chaînes qui forment la frontière Ouest entre la Tunisie et l'Algérie. Les premiers sont dociles et soumis, comparés aux Kabyles de l'Ouest, qui reconnaissent à peine l'autorité du gouvernement. Ceux-ci sont jaloux, méfiants et inhospitaliers. Ils ne permettent pas aux étrangers, pas même aux Arabes, de visiter leurs demeures, qui sont protégées par des montées rudes et entourées d'épaisses fo-

rêts. Il est impossible de donner une idée, même approximative, de leur nombre ; mais nous savons qu'ils peuvent mettre environ 18,000 hommes sous les armes. »

Ceci s'accordait avec les renseignements qui m'avaient été fournis de tous côtés, et, en Algérie, on ne croyait pas à la possibilité de traverser la frontière près de La Calle. J'avais cependant beaucoup voyagé parmi les Kabyles de l'Algérie, tant dans la chaîne du Djurdjura que dans les montagnes de l'Aurès, et je ne croyais pas beaucoup à leur extrême férocité. Je résolus donc, à tout hasard, d'en faire l'expérience, et mon compagnon, le comte de Kingston, montrait la même ardeur.

Partis d'El-Badja, nous arrivions, après un court voyage, à la résidence du cheikh Mourad, chef de la tribu des Amakin. Ce brave homme ne fut pas du tout content de nous voir, et ne nous offrit même pas un bol de lait ; mais, après quelques pourparlers, il envoya son khalifa nous conduire jusqu'à Tabarque, et nous montrer le meilleur moyen de traverser la rivière, si cela était possible, ce dont il doutait. Ses craintes étaient malheureusement trop bien fondées, car, arrivés sur la rive droite de l'oued El-Kebir, qui se jette dans la mer près de l'île de Tabarque, nous trouvâmes la rivière profonde et rapide, et infranchissable pour les bêtes, surtout les bêtes chargées. Quoique l'île et le fort du Bey fussent en vue, à une distance seulement d'environ un kilomètre et demi, nous n'eûmes d'autre alternative que de rebrousser chemin, et de demander l'hospitalité dans quelque douar appartenant à la tribu si redoutable des Khomaïr. La mine des gens de notre escorte s'assombrit ; mais, comme nous savions par expérience qu'ils étaient extrêmement courageux quand il n'y avait pas de danger, insolents et exigeants lorsqu'ils étaient sûrs de ne pas rencontrer de résistance, mais doux comme des agneaux lorsqu'ils se trouvaient au milieu de gens qui bravent l'autorité du Bey et qui n'auraient pas permis d'intervention de leur part, nous fîmes peu de cas de leurs

pressentiments, et, sous la conduite du khalifa de Mekna, nous approchâmes d'un des plus grands douars qui fussent en vue et y demandâmes l'hospitalité pour la nuit.

Les habitants parurent nous regarder avec méfiance et ne nous reçurent pas d'une façon très cordiale ; cependant, le propriétaire du gourbi le mit à notre disposition. Cette habitation, d'une superficie d'environ quinze pieds carrés, exhalait une odeur fétide, et le sol était couvert d'un fumier liquide. Notre expédition se composait de dix personnes, sans compter mon compagnon et moi ; la famille de notre hôte augmentait ce nombre de quatre ou cinq femmes et enfants : il était donc impossible de passer la nuit dans ce bâtiment. En dépit donc des regards effrayés de notre escorte, nous résolûmes de dresser notre tente dans le voisinage. Nous avions à peine achevé cette opération et commencé la préparation de notre dîner de viandes conservées, à l'aide d'une lampe à esprit-de-vin, qu'un cercle d'individus, aux regards farouches, se forma autour de nous et surveilla nos mouvements avec une gravité étonnée. Ils nous permirent de prendre notre repas sans nous interrompre ; après quoi, nous commençâmes à les amuser en leur montrant nos compas, nos baromètres, et par des tours d'adresse ; mon compagnon, qui est un parfait tireur, les étonna par l'exactitude de son tir. Cependant, je crois que ce n'est que lorsque nous eûmes ouvert un pot de confitures de framboises, que nous leur distribuâmes, que nous réussîmes entièrement à gagner leur amitié. Leur froideur s'évanouit tout d'un coup, de la façon la plus amusante, et nous devînmes les meilleurs amis possibles.

L'oued El-Kebir, qui, sur une partie de son cours, prend le nom d'oued Ez-Zan, ou rivière des chênes, est l'ancien Tusca, qui formait la limite entre la province romaine d'Africa et la Numidie. Elle continua à servir de

limite entre les diverses puissances qui succédèrent à l'occupation romaine, et ensuite entre les Pachaliks d'Alger et de Tunis. Après l'occupation française de l'Algérie, la limite fut fixée bien plus à l'Ouest. Sur quelques cartes, on appelle cette rivière l'oued Barbar. Ce nom est aujourd'hui inconnu ; il est donné, sans doute, sur l'autorité de Marmol, qui accompagna l'expedition de Charles-Quint en Afrique, et qui, après avoir suivi l'étendard de ce monarque pendant vingt ans, fut fait prisonnier et resta sept ans et huit mois en captivité. Voici ce qu'il dit à ce sujet : « L'Hued-yl-Barbar est une autre grande rivière qui prend sa source dans le grand Atlas, près de la ville de Lorbus, dans le royaume de Tunis. Elle fait tant de détours et de sinuosités dans les montagnes que le voyageur qui va de Bône à Tunis la traverse vingt-cinq fois, et sur tout son cours, il n'y a ni pont ni bateau. Elle se jette dans la mer près du port de Taburc, à six lieues de la ville de Begge (El-Badja). »

La vallée qu'elle traverse est d'une fertilité et d'une beauté remarquables ; il est impossible d'en concevoir une plus propre à la colonisation, ou une localité qui pût être plus facilement transformée en un centre prospère d'agriculture et d'industrie. A Tabarque, elle a une largeur de deux milles, et de là elle remonte, au milieu des montagnes, à une distance inconnue. Elle est plate, couverte de moissons et de pâturages, et parsemée de tous côtés de beaux arbres. Elle est traversée par trois cours d'eau : au centre, par l'oued El-Kebir, ancien Tusca ; à l'Est, par l'oued Es-Sahila ; et à l'Ouest, par l'oued El-Ahmer. En ce moment, elle est pestilentielle, et la mortalité, dans les troupes en garnison à Tabarque, est très grande, quoique les soldats soient changés tous les deux ou trois mois. Après notre départ de l'oued Zergâa, nous rencontrâmes, sur la route d'El-Badja, de petits groupes d'individus souffrant de la fièvre qui avaient fait partie de la garnison, et qui retournaient à Tunis pour se remettre. A notre question : « Venez-

vous de Tabarque ? », la réponse était toujours affirmative.

La cause de cette insalubrité est si évidente et le remède si simple, qu'on ne peut s'empêcher de s'étonner que les indigènes ne l'aient pas appliqué dans leur intérêt. Le district que j'ai désigné, dans mon ouvrage, sous le nom de « Pays de sable », commence à Tabarque et forme une chaîne de collines de sable qui ferme l'entrée de la vallée, excepté à l'endroit où les rivières convergent et se jettent dans la mer. La vallée est si plate, qu'il n'y a aucun écoulement naturel dans les rivières qui la traversent; il en résulte que, l'eau de la pluie ne pouvant descendre dans la mer, la terre devient un marais et reste dans cet état jusqu'à son desséchement par l'évaporation. Pendant cette opération de la nature, le résultat inévitable, les fièvres paludéennes, se fait sentir avec force.

Lorsqu'une épidémie envahit subitement le pays, elle trouve ce district tout prêt à la recevoir. L'abbé Poiret, qui visita Tabarque peu de temps après Desfontaines, en 1785, donne des détails navrants sur les ravages de la peste pendant l'année qui précéda sa visite. Des tribus entières furent emportées, et la garnison turque périt, à l'exception de 5 ou 6 soldats; l'île fut deux fois entièrement dépeuplée, et les récoltes perdues, faute de mains, tandis que des troupeaux de moutons et de chèvres parcouraient le pays sans que personne les réclamât.

Quelques canaux, disposés de manière à faire passer les eaux dans les torrents qui traversent la plaine, porteraient bien vite remède à ce mal et convertiraient la vallée en ce qu'elle devrait être : l'un des districts les plus beaux et les plus sains de la Régence.

Elle possède tout ce qu'il faut pour la rendre prospère : de grands champs propres à la culture du blé, et des prairies, le tout irrigable en été ; de nombreux troupeaux, une belle race chevaline, une quantité illimitée de beaux bois, surtout du chêne, des forêts de liège, et, ce qui est

très important, le voisinage de la mer, un mouillage sûr et facile, au moins pour les navires d'un faible tonnage.

Le pays doit certainement être riche en minerais. On m'apporta un spécimen de minerai de plomb ramassé près de Tabarque. Je le fis examiner par la Compagnie anglaise des mines d'Aïn-Barbar ; il contenait 72.70 % de plomb et 150 grammes d'argent par tonne.

Le 27 avril, de bon matin, nous partîmes pour Tabarque. L'oued El-Kebir avait baissé de plusieurs pieds dans la nuit, et, quoique l'opération ne se fît pas sans difficulté, nous réussîmes à passer en sûreté, aidés de plusieurs Khomaïr à pied et à cheval qui traversèrent plusieurs fois le lit de la rivière pour fouler la boue, afin de lui donner une certaine consistance.

Une course rapide sur un gazon doux et élastique nous amena sur le rivage de la mer, vis-à-vis l'île de Tabarque. Le bateau que nous attendions n'était pas encore arrivé ; le mauvais temps qui régnait depuis plusieurs jours l'avait non-seulement empêché d'arriver, mais avait forcé un certain nombre de bateaux employés à la pêche du corail à se réfugier à l'ancre, de sorte que l'endroit présentait une activité et un mouvement qui ne lui étaient pas habituels.

On nous informa que, le soir précédent, un Arabe était arrivé, porteur d'une lettre du commandant supérieur de La Calle, mais que, voyant que personne n'avait connaissance de nos mouvements, il s'en était retourné, emportant la lettre ; nous ignorions donc son contenu. Nous apprîmes plus tard que le commandant nous priait de passer par la côte et d'éviter, autant que possible, l'intérieur du pays des Khomaïr, ajoutant qu'il nous rencontrerait et qu'il nous offrirait l'hospitalité de son camp sur la frontière. Si cette lettre nous était parvenue, nous aurions sans doute accepté son invitation, mais nous aurions aussi manqué la course la plus agréable et la plus instructive de toute notre expédition.

J'ai plusieurs fois fait la remarque, je pense, qu'il y avait toujours quelque trait du paysage plus beau que le précédent; ceci est certainement vrai. Notre route avait été si bien tracée, commençant par les plaines peu intéressantes et brillantes du Sahel, passant à travers les riantes collines du Tell et finissant dans la magnifique chaîne de Nefsa et des Khomaïr, que chaque jour l'étape était plus belle que la précédente.

L'île de Tabarque est située près du rivage; le détroit qui la sépare de la terre a un quart de mille à l'Ouest, et un mille à l'Est. Elle possède une petite rade très fréquentée par les bateaux employés à la pêche du corail, lorsque le temps ne leur permet pas de travailler, et les navires d'un plus fort tonnage viennent se réfugier quelquefois à l'est de l'île. L'île a une hauteur d'environ 400 pieds, et se termine par un pic, sur lequel on voit les ruines d'un château du moyen âge. Comme résidants, il n'y a que le Miralai commandant les troupes, qui occupe la seule chambre habitable du château, et un Italien, Sr Lancella, qui est l'agent du Bey, et qui fournit aux bateaux de pêche les provisions qui leur sont nécessaires.

Anciennement, Thabraca était une colonie romaine; après la défaite de Gildon, sous le joug duquel l'Afrique avait gémi pendant 12 ans, par son frère Mascezel, il chercha à s'échapper par mer; mais, ayant été poussé par des vents contraires, dans le port de Tabarque, il fut fait prisonnier et se suicida, en l'an 398.

Notre séjour à Tabarque fut de courte durée; nous n'y restâmes que le temps nécessaire pour obtenir du Miralai commandant les troupes, un Khomaïr digne de confiance, pour nous guider jusqu'à La Calle et pour nous protéger de son influence. Il décida le cheikh Si El-Hadj Hassan, personnage d'une grande honorabilité, à nous accompagner, et trois autres se joignirent à nous pour nous accompagner. Nous refusâmes absolument le

concours des Hanbas du gouvernement ou des Spahis du kaïd de Béja, car nous savions qu'ils n'étaient pas en grande faveur auprès des Khomaïr, et qu'ils ne pourraient pas nous être très utiles dans ces montagnes. Pendant toute la durée du voyage, leur présence avait été un vrai cauchemar pour nous; il est certainement impossible de voyager dans les possessions du Bey sans eux, mais ils gâtent beaucoup le plaisir du voyageur, en lui faisant sentir que, quoi qu'il fasse, des contributions sont constamment exigées des pauvres indigènes, pour son compte.

Pour nous, le mal était moindre, parce que je pouvais communiquer avec les indigènes; mais le voyageur qui ne parle pas la langue arabe est entièrement à leur merci.

Il y a deux routes entre Tabarque et La Calle; la première suit la côte, c'est celle que le commandant désirait nous faire prendre. Elle est plus courte, mais très difficile pour les bêtes de somme; comme elle passe à travers un pays presque inhabité, le voyageur court moins de risque d'être ennuyé par les Khomaïr. La seconde traverse le centre de leur pays; elle est plus longue et bien plus intéressante; un Chrétien ne devrait cependant pas la prendre sans être assuré à l'avance d'être protégé. C'était cette région inconnue, qui, jusqu'à présent, n'a jamais, à ce que je sache, été visitée par un Européen, que nous voulions explorer.

La tribu des Khomaïr, comme on prononce généralement ce nom, — plus correctement Akhmaïr au pluriel, et Khomaïri au singulier, — est une des plus grandes et des plus importantes de la Régence de Tunis. Nous ne pûmes arriver à nous former une opinion exacte sur leur nombre, mais, d'après ce que l'on dit, ils ont au moins 20,000 guerriers, si ce n'est plus. Ils sont tout prêts à reconnaître la suzeraineté du Bey, et l'appellent Saïdna — notre seigneur, — pourvu que leur obéissance s'arrête là; mais ils lui refusent absolument le droit de se mêler de leurs affaires intérieures, et ils ne paient ni

taxes ni contributions. Au contraire, leurs cheiks demandent à être subventionnés, et ils reçoivent de temps en temps des cadeaux de *kisowa*, ou vêtements. Notre guide nous assura que le pays était autrefois infesté de lions et de léopards, et qu'on y trouvait des cerfs en grande quantité. Il y a encore des indigènes qui se rappellent avoir vu ces trois espèces d'animaux; mais, à présent, il n'en existe plus. Ce qui rend la chose plus extraordinaire, c'est que, dans certains districts de l'Algérie, bien plus civilisés, surtout du côté des frontières tunisiennes, on rencontre encore des lions et des panthères en assez grand nombre, et les cerfs abondent dans les forêts et les montagnes des Beni-Salah.

Nous avions passé la soirée d'une manière aussi agréable qu'instructive, parmi nos nouveaux amis, et nous étions ravis à l'idée qu'en allant à La Calle, nous devions traverser leur pays, et que, peut-être, en une autre occasion, nous pourrions le visiter plus complètement. Comme nous le pensions, ce que l'on racontait de leur barbarie et de leur férocité était extrêmement exagéré; je dois pourtant avouer que je n'aimerais pas à m'avancer dans leurs possessions, sans être accompagné d'un membre influent de la tribu qui se rendrait garant de ma sécurité.

Nous quittâmes Tabarque à 9 heures 15 du matin, en suivant la rive gauche de l'oued El-Ahmeur (rivière rouge), le plus occidental des trois cours d'eau qui arrosent la vallée de l'oued El-Kebir. Nous marchions vers le Sud-Ouest, sur une route assez bien entretenue, que le gouvernement tunisien a établie pour le transport des bois de charpente jusqu'au littoral. Même aux jours les plus secs, la rivière a toujours un volume d'eau assez considérable; en ce moment, elle était gonflée par plusieurs jours de fortes pluies; de larges ruisseaux et des torrents venus de la montagne descendaient, à courte distance les uns des autres, et venaient apporter leur

tribut à la rivière. Les rives étaient, en quelques endroits, couvertes de lierre et de fougères, et partout, de beaux arbres formaient une ombre épaisse. C'étaient des ilex, des chênes zan (quercus mirbeckii), des trembles, et des aubépines d'une taille assez haute pour mériter le nom d'arbres forestiers.

Une profusion de fleurs sauvages de toutes les nuances : pimprenelle bleue, centaurée, valériane, cistes blancs et roses, myrte, églantine et genêts, tapissaient le sol.

Au lieu de koubas, si répandues dans les autres parties du pays, les tombeaux des saints sont marqués, ici, par de petits tas de pierres, quelques pots cassés et une ou deux dalles blanches enfoncées au milieu. La première de ces tombes que nous rencontrâmes était celle de Sidi Bou-Fernan (monseigneur le père des chênes-lièges), qui, avant d'être un saint, avait possédé une grande quantité de ces arbres si utiles.

Lorsque notre guide passa devant ce rustique autel, il s'arrêta un moment, éleva devant lui ses mains tout ouvertes, comme si elles eussent été un livre, et murmura une courte prière. Le bon Hadji est lui-même un saint homme, ayant fait le pélerinage de la Mecque; il est enchanté d'apprendre que j'ai été en Arabie, que j'ai vu Jérusalem et surtout Kérouan, après la Mecque et Médine, la cité sainte par excellence pour les musulmans occidentaux. Il ne se fatigue pas de raconter à tout venant cette étonnante histoire, et d'affirmer que les Anglais sont les plus fidèles amis du Sultan, étant eux-mêmes presque des mahométans. Ce n'est pas lorsqu'on se trouve au cœur du pays des Khromaïrs qu'il faut essayer de combattre cette assertion.

Après avoir chevauché pendant cinq milles environ nous traversâmes l'oued El-Ahmeur, et nous arrivâmes dans le pays appelé El-Baïadah; ce n'est plus, aujourd'hui, qu'une lande couverte de bruyères; le feu a dû détruire l'immense forêt, ainsi qu'en témoignent de

nombreux troncs d'arbres noircis par l'incendie. Çà et là, on rencontre encore quelques pins d'Alep, quelques genévriers ; au sommet de la montagne, à environ 1,100 pieds au-dessus de la mer, sous un chêne gigantesque, nous observâmes les premiers vestiges de la colonisation romaine dans ces parages. Il ne reste que quelques pierres taillées, mais elles ne laissent place à aucun doute sur leur origine.

Nous descendîmes dans la vallée des Oulad-Sidera, longue d'environ quinze à vingt milles, et s'ouvrant vers le Nord-Ouest; nous y arrivâmes à l'endroit de sa plus grande largeur, un peu plus d'un mille. Plus bas, les montagnes se rapprochent et forment une gorge étroite, appelée Khangat-el-Haddid (la gorge de fer); mais, comme la route que nous suivions courait en sens contraire, nous ne pûmes voir ce passage. Par delà, apparaissait de nouveau le haut pic du Djebel Attatfa; quant aux montagnes qui enserrent la vallée, elles n'ont pas, paraît-il, d'autres noms que ceux des tribus qui l'habitent.

Si un poète ou un peintre voulait représenter la vallée consacrée à « la douce paix », il ne pourrait mieux faire que de prendre pour modèle la vallée des Oulad-Sidera. Elle est admirablement cultivée dans toute sa longueur, et, de toutes parts, de gais et bruyants ruisseaux rejoignent la rivière qui l'arrose. Les pâturages y sont abondants et riches, et le rouge éclatant de certains trèfles, contrastant avec la brillante couleur jaune des autres espèces, répandues sur un tapis d'herbe verte, fraîche et humide encore des dernières pluies, ajoutaient au paysage une splendeur inconnue aux contrées plus septentrionales.

Non-seulement sur les bords de la rivière, mais sur le penchant des collines, et même, en certains endroits, sur toute l'étendue de la vallée, s'élèvent des arbres de dimensions plus ordinaires. En général, le chêne-liège d'Afrique n'atteint pas à la taille de celui d'Espagne; pour-

tant, nous en avons vu là quelques-uns qui ne mesuraient pas moins de 50 à 60 pieds, et dont les troncs avaient 4 pieds de diamètre. J'ai observé là ce que je n'avais vu nulle part, si ce n'est à la fontaine des Princes, dans la forêt d'Edough : de vieux arbres, de diverses essences, dont les branches étaient couvertes, à leur surface supérieure, d'une épaisse couche de mousse, de laquelle émergeaient de gros bouquets de différentes fougères. C'est le meilleur témoignage en faveur du climat, car, dans un pays soumis à une chaleur et une sécheresse excessives, surtout s'il était exposé à ressentir le siroco, une telle végétation ne pourrait pas survivre à un seul été.

Dans la région que nous traversâmes, les villages sont partout soigneusement cachés à la vue, et leurs emplacements ont été choisis, élevés sur les crêtes des montagnes, dans un double but, sans doute, de défense et d'occupation du moins d'espace possible.

Les chaumières sont grossièrement construites et malpropres, formées ordinairement de branches d'arbres et de diss grass, quelquefois recouvertes avec un enduit de terre. Vers la partie la plus élevée de la vallée de l'Oulad-Sidera, à l'ombre de quelques anciens et grands oliviers dont il est impossible de reconnaître l'âge, on trouve les ruines d'une ferme romaine. Les murs ont encore, dans quelques endroits, une hauteur de quinze pieds, bâtis de petites pierres taillées au marteau ; les angles des murs sont de pierres plus finement taillées, et de distance en distance, il y a des piliers de pierres semblables dans les murs. L'intérieur était tellement rempli de ronces et d'herbes sauvages, que nous ne pûmes découvrir aucune trace de cloisons.

Nous vîmes plus haut d'autres ruines, et l'on nous parla de beaucoup d'autres ; de sorte qu'il ne peut pas y avoir de doute sur l'occupation par les Romains, d'une manière sérieuse même, de ces montagnes inaccessibles.

Toute riante et paisible qu'elle paraisse, cette vallée est occupée par une race robuste et farouche, que l'on voudrait rencontrer plutôt comme des amis que des ennemis, et elle sert de refuge à tous les individus turbulents à qui il n'est plus possible de rester dans les plaines de Tunis ou sur les frontières de l'Algérie. Pendant que nous étions à examiner les ruines que je viens de décrire, plusieurs de ces gaillards de mauvaise mine s'approchaient de nous insensiblement, se cachant d'arbre en arbre, afin d'éviter d'être vus le moins possible. Cependant, ils n'eurent pas plutôt aperçu notre ami le Hadj, qu'ils eurent l'air de penser que tout allait bien; ils s'avancèrent de suite, le saluèrent avec beaucoup de respect, s'embrassant les mains réciproquement. Alors j'entendis par hasard une conversation à voix basse :

— Qui sont-ils?
— Des voyageurs anglais allant à La Calle.
— Par la vie du Prophète, sont-ils Anglais?
— Certainement, ou vous ne les auriez pas vus avec moi. Celui-ci a été en Arabie, à Jérusalem et à Kérouan.
— Wallah! A-t-il vraiment?...
— Vraiment, par la vie de votre tête.

Ceci parut les satisfaire entièrement. Nous devînmes d'excellents amis, et ils nous permirent d'examiner leurs armes et leurs curieuses gibecières en cuir, de la manière la plus affable. Chacun d'eux avait une petite épée droite, pas beaucoup plus longue que celle d'un jeune tambour anglais, avec un pistolet à pierre de forme ancienne, et deux ou trois gibecières en cuir d'un travail curieux; l'une contenant le briquet et la pierre à fusil, une autre de la poudre et des balles, une troisième un petit couteau; et plusieurs avaient une espèce de besace contenant divers objets. Ils s'amusèrent de notre témérité en venant dans leur pays, dans lequel ils nous assurèrent qu'aucun Européen n'avait encore passé; mais comme les Anglais étaient de si fidèles amis du Sultan,

et avaient l'habitude de visiter des lieux saints comme Kérouan et Jérusalem, — en effet, — presque mahométans, nous étions bienvenus et nous pouvions aller où bon nous semblait. Je leur demandai en riant ce qu'ils auraient fait si nous avions été des Français. Mon ami se mit à rire en grinçant les dents et me répondit en se passant le doigt sur le cou. Peut-être n'auraient-ils pas pris des mesures aussi extrêmes; mais il est tout à fait certain qu'il n'y a pas un homme, sur toute la frontière, qui permettrait à un Français d'avancer un pas après avoir été aperçu; et un Anglais même trouverait impossible d'y pénétrer, venant de l'Algérie. Les Khomaïr ressemblent beaucoup à d'autres Arabes, lorsqu'ils sont éloignés de la civilisation, sauvages et fanatiques lorsque leurs soupçons sont soulevés, mais dociles comme des enfants quand ils sont apaisés. Lorsqu'un voyageur peut les faire rire, la victoire est gagnée; c'est pourquoi nous avions si bien réussi avec le pot de confiture.

Les troubles s'étaient déclarés dans la Turquie d'Europe peu de temps avant notre visite, et nous vîmes avec beaucoup d'intérêt l'empressement avec lequel ils nous demandaient des nouvelles de la « Montagne Noire, » car c'est là le nom qu'ils donnent à tous les districts qui sont en mouvement; mais tout excités qu'ils étaient, et tout prêts qu'ils auraient été, sans doute, à marcher pour attaquer des Chrétiens dans leur voisinage, s'ils avaient pu par là favoriser la guerre sainte, je doute que, soit leur amour pour le Sultan, ou leur attachement pour El-Islam, les ait portés jusqu'à former un contingent pour aller au théâtre de la guerre pour le défendre.

Il ne nous fut pas possible de nous former une opinion du beau sexe dans cette heureuse vallée; chaque femme qui nous voyait à une distance, s'échappait dans les bois, épouvantée à la vue du spectacle inaccoutumé.

Vers deux heures et demie, nous arrivâmes à l'oued Froor, un torrent pittoresque de montagne, qui indique la frontière française; nous eûmes quelque difficulté à

faire passer nos bêtes de somme — plusieurs fois leurs charges ayant glissé, — et nous fûmes obligés de nous faire aider par quelques Khomaïr qui se trouvaient là, pour nous tailler un passage à travers les épaisses broussailles du côté tunisien. Ils furent extrêmement complaisants et prêts à nous aider dans nos difficultés, sans s'attendre aucunement à une récompense. L'un d'eux nous pria de lui venir en aide dans la peine où il se trouvait : son frère, qui avait une femme et un jeune enfant, s'était sauvé de l'autre côté de la frontière, à cause d'une querelle matrimoniale, et ne voulait pas entendre parler d'aucune proposition de réconciliation. Nous ne pûmes que lui conseiller de s'adresser aux autorités françaises, qui, dans ces cas là, sont toujours disposées à prêter leur concours.

Sur la frontière, leur gouvernement est extrêmement juste et paternel. La haine que leur portent des tribus comme celle des Oulad-Sidera, est la conséquence inévitable d'une administration bien organisée, venant se mettre en rapports rapprochés avec des sauvages qui ne sont contenus par aucun autre pouvoir que le leur.

Peu après avoir passé la frontière, nous vîmes, à notre gauche, sur le côté le plus éloigné d'un ravin escarpé, une ruine romaine importante. Nous n'eûmes pas le temps de la visiter, mais elle paraissait être ou une forteresse ou un grand établissement d'agriculture. Les indigènes ne purent pas me dire s'il y avait des pierres avec des inscriptions, mais ils dirent qu'il y avait des représentations de béliers et d'autres animaux sculptés sur les murs. Ceci est appelé par eux El-Kasr (le Palais), et la vallée Oued El-Kasr. C'est l'endroit marqué, sur la carte de M. de Sainte-Marie, « Ouksir R. R. ; » mais les contours du terrain, et surtout le cours de la rivière, sont indiqués, sur cette carte, d'une manière tout à fait incorrecte.

L'oued Froor, à l'endroit où nous le traversâmes, coule dans une direction Sud-Est ; mais il ne me fut pas possible de m'assurer de celle qu'il suit ensuite. Il paraissait être un affluent d'un autre torrent, qui probablement se joint à l'oued des Oulad-Sidera, et ne pas se diriger directement vers la Méditerranée.

La rivière des Oulad-Sidera coule dans une direction semblable, et elle est probablement un affluent de l'oued El-Kebir, dans la partie supérieure de son cours.

Les Français n'ont pas montré leur sagacité ordinaire en fixant les limites de leur colonie, ou plutôt je devrais dire que le désir d'éviter l'apparence même d'empiéter sur leurs voisins, et peut-être quelque pression de la part des autres puissances européennes, les a portés à abandonner beaucoup de territoire d'une grande valeur, qui, si l'on tient compte d'une prescription de dix-huit siècles, appartenait, sans aucun doute, à l'Algérie.

Après la chûte de Jugurtha (106 ans avant J.-C.), le pays entre la côte orientale de Tunis et l'Atlantique, était divisé en trois provinces : l'Afrique proprement dite, la Numidie et la Mauritanie. A des époques suivantes, celles-ci furent encore subdivisées ; mais deux grandes limites naturelles furent constantes pendant tous les changements politiques et géographiques de l'Afrique septentrionale : la rivière Tusca, ou oued El-Kebir, formait la limite orientale de la Numidie ; et la Molua, ou Molochath, la moderne Molouia, la limite occidentale de Mauritania Cœsariensis, la séparant de Tingitana, l'empire actuel du Maroc.

Ces limites continuèrent, presque jusqu'à l'époque de la conquête française, à limiter le territoire qui reconnaissait obéissance au Dey d'Alger et au Bey de Constantine. Quand il fallut fixer la question de limite actuelle, les Français réclamèrent naturellement la ligne de la Tusca à l'Est ; les Tunisiens prétendirent fortement que La Calle leur appartenait ; de sorte que l'on fit un compromis fixant le cap Roux comme limite, ce qui forme une frontière aussi peu satisfaisante et aussi indéfinie qu'il est possible de concevoir.

Il arriva la même chose à l'Ouest. Les Français réclamaient l'ancienne ligne; les Marocains demandaient la Tafna, et pour compromis, on accepta le Kiss, — une petite rivière dont le cours n'a pas plus de douze milles le long de la ligne de frontière. Ce dernier compromis était encore moins nécessaire, vu que le pays en dispute était alors sous la domination militaire des Français.

La conséquence est que l'Algérie n'a pas du tout de frontières naturelles, et elle a, de chaque côté de sa ligne, une des plus fortes, des plus guerrières et des plus turbulentes tribus de l'Afrique septentrionale : les Khomaïrs à l'Est, et les Beni-Snassen à l'Ouest.

R. L. PLAYFAIR.

HISTOIRE

DU

CHERIF BOU BAR'LA

CHAPITRE PREMIER

Apparition du cherif Mouley Mohamed ben Aoud et insurrection du Dira. — Principaux faits accomplis de 1845 à 1849. — Le cherif Mouley Brahim.

Depuis le moment où nous avons mis, pour la première fois, le pied dans la grande Kabylie, jusqu'à la conquête définitive de 1857, les cherifs ont été, pour ainsi dire, en permanence dans cette belliqueuse région. Le plus célèbre de ces agitateurs est, sans contredit, Mohamed ben Abd Allah, surnommé Bou Bar'la *(le père à la mule)*, qui, pendant quatre ans, nous a tenus constamment en haleine, nous a fait mettre en mouvement de nombreuses colonnes et nous a amenés à créer divers postes militaires, qui sont restés des points d'occupation.

C'est l'histoire de ce cherif que nous avons l'intention de raconter; nous nous effacerons le plus souvent possible, pour laisser parler les documents officiels qu'il nous a été possible de retrouver.

Avant d'entreprendre ce récit nous croyons utile de donner quelques détails sur les cherifs qui l'ont précédé

en Kabylie et qui ont été, en quelque sorte, ses précurseurs.

Le premier d'entre eux est Mouley Mohamed ben Abd Allah, surnommé Bou Aoud *(le père au cheval)*, qui apparut dans le Dira au commencement de septembre 1845. A cette époque nous n'occupions encore, dans la grande Kabylie, que la ville de Bougie, où notre garnison était à peu près bloquée, et la ville de Dellys, d'où nous avions une certaine action extérieure (1). En arrière, nos postes les plus rapprochés étaient Médéa et Bordj-bou-Areridj. Notre khalifa du Sebaou, Mohamed ben Mahiddin, nos aghas Ali el Haoussin ben Zamoum, des Flissat-Oum-el-Kil (2), Allal ben Ahmed Srir, des Ameraoua-Tahta et El Madani ben Mahieddin, de Taourga, qui relevaient directement d'Alger, couvraient la Mitidja contre les excursions des Kabyles. Si Ahmed Taïeb ben Salem, khalifa d'Abd el Kader, était fixé aux Beni-bou-Addou, sur le versant nord du Djurdjura ; il avait auprès de lui les débris de ses réguliers et un groupe de cavaliers arabes qui avaient suivi sa fortune et dont les rangs s'éclaircissaient de jour en jour, par suite des désertions qu'amenait le manque de ressources ; aussi ne demandait-il qu'une occasion de se mettre en campagne, pour conquérir du butin. Toutes les tribus de l'Oued-Sahel et de la Kabylie, à l'exception de celles comprises dans les aghaliks que nous avons nommés, n'avaient jamais été soumises et n'avaient jamais eu affaire à nos troupes.

Donc, au commencement de septembre 1845, apparut chez les Beni-Ameur, dans le Dira, un cherif connu sous le nom de Mouley Mohamed ben Abd Allah, dit Bou

(1) Le cercle de Dellys comprenait les Beni-Tour, Beni-Slyim, Beni-Ouaguennoun, les Flissat-el-Behar, Benni-Djennad, Ameraoua-Tahta.

(2) Son agalik comprenait les Flissat-Oum-el-Kil, les Beni-Khalfoun, les Nezlioua et les Guechtoula.

Aoud, se prétendant envoyé de Dieu, avec la mission de chasser les chrétiens du pays de l'Islam. C'était un homme jeune encore, brillant cavalier, qui avait été l'un des plus énergiques compagnons de Bou Maza dans le Dahara. Au printemps de 1845, pendant un moment de répit que nous avait laissé son chef, il avait fait un essai de soumission auprès du commandant de la subdivision d'Orléansville. Mécontent de l'accueil qu'il avait reçu et qu'il n'avait pas trouvé proportionné à son importance personnelle, il s'était évadé au bout de 24 heures et, accompagné de quelques cavaliers, qui avaient suivi sa fortune, il avait entrepris, poussé par Bou Chareb, qui avait été agha du Dira à l'époque où le pays obéissait à Abd el Kader, de relever pour son propre compte le drapeau de l'insurrection. La région où il se présentait s'était déjà soulevée contre nous, au mois d'avril précédent, et malgré la répression exercée par les colonnes des généraux d'Arbouville et Marey, la soumission y était encore fort incomplète.

Grâce aux agissements de Bou Chareb et d'un certain Mohamed ben Kouider, des Adaoura, le cherif se vit bientôt entouré des contingents des tribus du Djebel-Dira, de l'Ouennoura et des Adaoura. Il était dans les Ouled-Sellama lorsque le caïd des Ouled-Barka, Si Lakhedar ben Ali, et le caïd des Oulad-bou-Arif, Bel Kassem ben el Aldja, attirés par Mohamed ben Kouider, vinrent se présenter à lui pour lui faire leur soumission. Dans le camp du cherif se trouvaient des ennemis personnels de Si Lakhedar ; ils le dénoncèrent comme traître et demandèrent qu'il leur fût livré. Mouley Mohamed l'abandonna à leur vengeance ; ils le tuèrent lâchement et lui tranchèrent la tête. Le caïd des Oulad-Bou-Arif fut mis aux fers.

En même temps que ces faits se passaient, Ben Sidi Okba et Si Ahmed ben Amar, khalifas de l'Émir, soulevaient les Oulad-Nayls, en annonçant l'arrivée prochaine de ce dernier.

Le général Marey, commandant la subdivision de Médéa, ayant eu connaissance du soulèvement des tribus du Dira, envoya aussitôt à Guelt-er-Rous, dans les Ouled-Meriem, un goum de cent cavaliers de choix et 25 spahis, sous les ordres du khalifa de l'agha de l'Est, Ben Yahia ben Aïssa (actuellement bach agha du Titery) et du caïd du Dira supérieur, Si Amed ould el Bey bou Mezrag (aujourd'hui agha du Dira), pour arrêter les progrès de l'insurrection, en attendant qu'il pût aller lui-même sur les lieux avec une colonne.

Le cherif venait de s'installer à Aïn-Hazem, entouré de nombreux cavaliers. Ayant appris, le 17 septembre, que Si Ahmed ould el Bey était parti avec des spahis pour Médéa, afin d'y mettre en sûreté l'argent de l'impôt qu'il avait perçu, et que Ben Yahia était resté seul avec son goum très inférieur à celui dont il disposait, il résolut de l'attaquer sans plus tarder, afin de profiter de l'occasion qui se présentait. Il part secrètement d'Aïn-Hazem le soir même et arrive, vers le milieu de la nuit, devant le camp de Ben Yahia. Croyant surprendre ce dernier, il fond au galop avec son goum, pour l'envelopper. Ben Yahia avait été prévenu de son dessein par un espion et il était sur ses gardes ; il avait laissé les feux allumés sur l'emplacement du camp pour tromper le cherif, et il avait fait embusquer ses cavaliers à quelque distance, dans des terrains boisés. Mouley Mohamed ne trouva donc personne à Guelt-er-Rous. Il se jeta alors sur la ferka des Ahl-el-Oust, de la tribu des Djouab, qui avait été prévenue et qui se défendit énergiquement. Les cavaliers de Ben Yahia, les aidèrent en faisant une diversion sur les derrières de l'ennemi. Onze hommes des Djouab furent tués dans l'action. Le cherif poursuivit notre goum jusqu'à la ferka de Lounaïssia et le combat ne cessa qu'au jour. Une partie des Djouab fut razzée, mais Ben Yahia était parvenu à s'échapper, en ne perdant qu'un cavalier qui eut la tête tranchée.

Le général Marey était sorti de Médéa avec une co-

lonne comptant 2,400 baïonnettes, 250 cavaliers réguliers et 2 obusiers de montagne et il avait convoqué les goums du khalifa du Sebaou, Si Mohamed ben Mahieddin et du khalifat de la Medjana, Si Ahmed ben Mohamed el Mokrani ; il se trouvait à Tamda au moment où il apprit la nouvelle de la razzia des Djouab. Il se mit en marche contre le cherif, qui refusa le combat et battit en retraite vers Bouïra, afin d'aller donner la main à Ben Salem. Notre goum réussit à l'atteindre et il y eut un petit engagement qui coûta la vie à quelques hommes de part et d'autre.

Mouley Mohamed s'engagea dans les pentes sud du Djurdjura (1) et le général Marey se plaça en observation au pied des montagnes, en attendant, pour attaquer, l'arrivée de la colonne du général d'Arbouville, qui s'était mise aussitôt en route, de Sétif, pour prendre part aux opérations.

Après être resté quelques jours en observation au pied du Djurdjura, le général Marey fit mine de se retirer, pour aller faire vivre ses cavaliers sur les silos des Ouled-Dris, que nos tribus soumises aidèrent merveilleusement à vider. Enhardis par notre éloignement, les Kabyles se décidèrent, au bout de quatre jours, à descendre dans les plaines du Hamza leurs troupeaux affamés. Le 6 octobre, le général Marey revient sur ses pas et lance en avant les goums de Ben Mahieddin et du Titery, soutenus par les escadrons du colonel de Noë ; une magnifique razzia est le résultat de cette manœuvre et les insurgés sont de nouveau refoulés dans la montagne.

Le général d'Arbouville fait sa jonction avec le général Marey le 11 novembre et le 12 les deux colonnes attaquent le cherif dans son camp des Ouled-el-Aziz ; celui-ci est bientôt culbuté, ses tentes et ses bagages, ainsi

(1) On devrait écrire Jeurjera, suivant la prononciation, mais nous avons conservé l'orthographe généralement adoptée.

que ceux de ses adhérents, tombent en notre pouvoir. Ce combat nous avait coûté 6 tués et 40 blessés.

Depuis quelques jours un nouveau cherif, dont nous aurons plus tard occasion de parler, s'était joint à Mouley Mohamed ; c'était un aventurier connu sous le nom de Mouley Brahim. Au commencement de septembre, il avait séjourné quelques jours dans Médéa, sans éveiller de soupçons, puis il était allé dans les tribus de l'Est pour les exciter à s'insurger ; il faisait déjà de notables progrès, lorsque le général Marey détacha de sa colonne, pour lui donner la chasse, les aghas Amar bel Hadj el Arbi el Chour'ar et le caïd des Abid. Il parvint à échapper à toutes les recherches, grâce à la complicité des gens du pays et à gagner le camp des insurgés. Mouley Brahim arrivait sous le patronage de Si Ahmed ben Arous, marabout vénéré des Ouled-Allane, qui avait une branche de sa famille dans les Oulad-el-Aziz.

Ben Salem étant tombé malade, s'était retiré depuis près d'un mois ; l'accord ne régnait d'ailleurs plus entre les deux chefs et leur désunion avait son contre-coup dans le camp des rebelles. Les tribus étaient fatiguées de ces longues hostilités ; elles songeaient à leurs labours ; aussi, après le combat du 12, plusieurs soumissions eurent-elles lieu ; les Oulad-Dris obtinrent l'aman le 16 novembre et rentrèrent sur leur territoire. Tout faisait croire à un prompt apaisement et le général de division Bedeau, qui se trouvait du côté de Boghar, avait cru pouvoir appeler à lui la colonne du général Marey. Celui-ci après avoir, en passant, rétabli l'ordre dans l'Ouennour'a, arriva à Médéa le 22 novembre.

Cependant, la nouvelle du désastre que nous avions essuyé à Sidi-Brahim, colportée dans les tribus kabyles avec les exagérations les plus fantastiques, venait de réveiller les espérances des indigènes ; on disait que le sultan, après nous avoir écrasés dans la province d'Oran et avoir fait prisonnier le maréchal Bugeaud, s'avançait en triomphe vers la Kabylie ; et ces bruits, appuyés sur

des nouvelles certaines qui annonçaient l'arrivée d'Abd el Kader dans le Sersou, ne trouvaient plus d'incrédules.

Le 22 novembre, la colonne d'Arbouville, qui avait passé la journée de la veille à Bordj-Kherroub, est attaquée soudainement et avec acharnement par les Beni-Djaad, au moment où elle levait le camp. Rien ne faisait soupçonner cette agression ; car, peu d'instants auparavant, les Beni-Djaad étaient encore dans le camp, où ils apportaient du blé et de l'orge. Cette trahison avait été organisée par Ben Salem, qui était originaire de la tribu et y avait une grande influence, et qui était revenu se jeter dans la lutte avec de nouvelles forces.

Nos soldats se comportent avec une grande vigueur ; dans des combats corps à corps, livrés dans des chemins difficiles ; l'ennemi est partout repoussé, et les Beni-Djaad sont punis de leur trahison par l'incendie de leurs villages et la perte d'un grand nombre des leurs. L'effet moral de ce combat fut tout à notre avantage ; car, à peine la colonne avait-elle établi son camp à Souk-el-Tnin, que plusieurs douars de la plaine, trompant la surveillance des Kabyles, venaient faire leur soumission.

La situation était encore difficile, la colonne d'Arbouville étant trop faible pour faire seule face à l'orage ; les craintes étaient telles chez nos partisans, que notre khalifa Ben Mahieddin avait commencé ses préparatifs de fuite sur Alger.

N. ROBIN.

(A suivre.)

NOTE

SUR LE

COURS D'EAU APPELÉ " MAFRAG "

Chez tous les peuples, et surtout chez les Arabes, les noms géographiques ont une signification toujours vraie. Ils sont le miroir fidèle de la nature, ou des incidents de la vie de l'homme.

On commet donc une faute en altérant l'orthographe de ces noms et en employant un mot sans signification ou impropre à reproduire l'idée primitive, à la place d'un autre qui avait un sens juste et une valeur basée sur la configuration du lieu auquel il était appliqué.

Le cours d'eau appelé *Mafrag*, qui coule à l'extrémité Ouest du cercle actuel de La Calle, est connu par les Arabes sous le nom de Mafrar', et tout porte à croire, comme nous allons essayer de le démontrer, que telle est la véritable appellation qui lui convient.

La différence qui existe entre ces deux mots est considérable : le premier, Mafrag, vient de la racine *faraka* فرق être partagé, séparé, et veut dire : séparation, limite ; le deuxième, Mafrar', dérive de la racine *farar'a* فرغ être versé, répandu, et signifie : lieu où l'on verse, endroit qui sert de déversoir.

Il est utile, pour traiter notre sujet, de faire remarquer, tout d'abord, que les eaux qui arrivent dans la Méditerranée par la Mafrag proviennent de deux bassins secondaires, l'oued El-Kebir et l'oued Bou-Hadjar.

La première de ces rivières prend sa source au Djebel Dir, dans le voisinage des Beni-Mazzen, tribu frontière de la Régence de Tunis. Elle coule sous le nom d'oued Bou-Gous, du Sud au Nord, jusqu'au-dessus du bordj français de Remel-Souk (la parcelle du Marché). A partir de ce point, elle est connue sous la dénomination d'oued El-Kebir, et suit une direction Est-Ouest jusqu'à sa rencontre avec l'oued Bou-Namoussa (la rivière des Moustiques), nom que prend l'oued Bou-Hadjar dans la partie inférieure de son cours.

Quant à l'oued Bou-Hadjar, il naît au Djebel Zâtria, massif de la chaîne qui forme la limite entre le cercle de La Calle et celui de Soukahras, sur le versant des Oulad-Hezzez, fraction des Oulad-Messaoud du cercle de La Calle.

Cette rivière coule du Sud au Nord jusqu'à son point de jonction avec l'oued El-Kebir, dont le cours est décrit plus haut.

Les eaux de l'oued El-Kebir et de l'oued Bou-Hadjar sont, à leur rencontre, conduites à la mer par un canal naturel d'environ 3 kilomètres de longueur généralement connu sous le nom de Mafrag.

Certains géographes ont pris l'oued Bou-Hadjar pour une rivière qu'ils ont appelée oued Mafrag. D'autres ont avancé que le nom de Mafrag doit s'appliquer à la partie inférieure de l'oued El-Kebir.

Ces erreurs ont pu facilement se glisser dans certaines géographies ; car, en Algérie, ce n'est généralement qu'au bout d'un assez long séjour dans une région, qu'il devient possible de déterminer, d'une manière certaine, la source, le cours d'une rivière ou d'un fleuve, à cause des différentes dénominations sous lesquelles ils sont connus pendant leur parcours.

Si les cours d'eau de ce pays changent si souvent de nom, cela tient à ce que les indigènes, toujours divisés en tribus nombreuses, vivant dans un isolement complet, sont arrivés à méconnaître l'utilité d'admettre les mêmes dénominations pour tout le monde.

Quant à la différence qui existe entre les mots Mafrag et Mafrar', différence que nous avons signalée plus haut, elle porte sur les dernières lettres *g* et *r'* de ces deux noms.

Cette substitution de l'*r'* grasseyée en *g* n'a rien qui doive nous surprendre, attendu qu'on a fait subir ce changement à presque tous les noms de lieux dans la composition desquels entre la lettre *r'*. C'est ainsi que, au lieu de Mostar'anem, nous écrivons Mostaghanem, mot que nous prononçons Mostaganem ; que Bour'ar s'écrit Boghar, et que nous disons Bogar (1).

Cela posé, nous n'hésitons pas à dire que, en ce qui concerne le mot Mafrag, qui, écrit avec un *g*, signifie limite, cette substitution de l'*r'* en *g* a une certaine importance, en ce sens que certains auteurs ont pu penser, en prenant l'oued Bou-Hadjar pour l'oued Mafrag, que cette dernière appellation avait été donnée à ce cours d'eau, par les Arabes, pour désigner une limite entre deux contrées, peut-être même la séparation, à l'Ouest, entre l'Ifrikia des Romains et la Numidie.

Le nom de Mafrag donné au canal naturel dont nous avons parlé plus haut est une dénomination moderne : 1° Ptolémée fait mention de ce fleuve, qu'il appelle le Rubricatus ; 2° lorsque les Français Thomas Linches et Carlin Didier, qui s'associèrent, en 1524 (2), pour la pêche du corail, vinrent, en vertu des capitulations de Constantinople, dans le pays de La Calle, ils obtinrent des populations Arabes le droit de s'établir sur environ dix

(1) Il convient de rappeler ici que, de l'avis général des Orientalistes, le غ doit se transcrire par un *g* guttural et non par un *r'*. (Voir la *Lettre à M. Garcin de Tassy* sur la vraie prononciation du غ arabe, par P.-G. Du Mast, Paris, 1857, in-8). N. de la R.

(2) C'est en 1561 seulement qu'Antoine de Lenche, sieur de Moissac, fut autorisé à pêcher le corail sur les côtes barbaresques ; il ne fut installé à La Calle qu'en 1569, par Euldj Ali, ainsi que cela ressort clairement d'une lettre adressée par M. de Germigny à Henri III (1580), citée dans les *Négociations du Levant*, t. III, p. 830, note. (N. de la R.).

lieues de côtes, sur un territoire compris entre le cap Roux, à l'Est, et la rivière Sebâ, à l'Ouest.

Mais sur un espace de plus de 10 lieues à l'ouest du cap Roux, on ne rencontre aucune rivière, si ce n'est celle qui nous occupe.

Il est donc à présumer que la Mafrag d'aujourd'hui s'appelait, à cette époque encore, l'oued Sebâ, la rivière des Sebâ, du nom d'une tribu qui est, de temps immémorial, implantée sur le territoire qu'elle occupe encore de nos jours, sur les bords de ce cours d'eau.

Si les indigènes de la génération actuelle ne connaissent plus l'oued Sebâ, ils ne comprennent pas non plus ce qu'on veut leur dire lorsqu'on leur parle de la Mafrag. Ils ne désignent ce cours d'eau, depuis le confluent de l'oued El-Kebir et de l'oued Bou-Hadjar jusqu'à son embouchure, que sous le nom de la Mafrar', le déversoir.

Le mot Mafrag signifiant limite et n'étant donné qu'au canal qui conduit à la mer les eaux de l'oued El-Kebir et de l'oued Bou-Hadjar, il est peu probable que les Arabes aient songé à se servir d'une ligne aussi courte pour désigner une limite, une séparation.

Quant au mot Mafrar', qui veut dire : lieu où l'on verse, endroit qui sert de déversoir, c'est bien celui, croyons-nous, que les indigènes, dans leur esprit imagé, ont voulu appliquer à cette sorte de canal dans lequel se jettent, 3 kilomètres avant d'arriver à la mer, les eaux des deux rivières dont nous avons décrit le cours dans cette étude.

Baruch,
Interprète.
Membre correspondant de la Société historique algérienne.



LE TIMBRE DE LA REVUE AFRICAINE

ET

LES ARMES D'ALGER

Nos collaborateurs remarqueront qu'à dater du commencement de cette année 1881 (145e numéro de la *Revue)*, le timbre qui se trouvait au titre du volume annuel n'est plus le même. Cette modification a été décidée à la séance du mois de novembre 1880, pour les raisons suivantes :

L'ancien timbre, qui apparut, pour la première fois, au frontispice de la *Revue* en 1870, avait ce double désavantage de n'avoir aucune signification héraldique et de pécher contre les lois les plus élémentaires des compositions de ce genre. Nous savons, du reste, que c'était l'œuvre de quelque malheureux esclave, employé à la reconstruction de la Porte de la Marine, qui, sculpteur improvisé sous le bâton de l'argousin, avait cru décorer le fronton, en imaginant cet écusson sans goût et d'un horrible dessin.

La tradition disait cependant (très vaguement, il est vrai), que la ville d'Alger avait eu des armoiries ; en fait, il n'est pas impossible que l'orgueil d'un des derniers Deys ne lui ait fait penser à quelque chose de ce genre ; nous n'avons là-dessus aucune espèce de certitude. Cependant, la mémoire publique avait conservé le souvenir des emblèmes suivants : l'oranger chargé de ses fruits, les lions et les étoiles, et, depuis l'occupation française,

la ville d'Alger les avait introduits dans les Armes de fantaisie qu'elle s'est décernées à elle-même.

En faisant nos recherches de documents algériens à la Chambre de commerce de Marseille, nous eûmes l'occasion de remarquer, parmi les lettres des consuls *De Jonville* et *Thomas* (1) (1740-1749), quelques missives fermées par un cachet sur lequel se retrouvaient les mêmes attributs, et nous ne pûmes pas hésiter à reconnaître cet écu pour celui des Armes du Consulat d'Alger. Elles sont parfaitement composées, et d'une belle époque héraldique ; le dessin en est élégant, et les divers emblèmes (palmier, oranger, lions, tête de gorgone, phénix) se rapportent directement à l'Afrique ou à Alger même. Après en avoir pris soigneusement une empreinte, nous avons engagé la Société historique Algérienne à adopter ce timbre en remplacement de l'ancien, et notre proposition a été acceptée. Nous avons cru devoir écrire ces quelques lignes pour éclairer ceux de nos collaborateurs qui n'assistaient pas aux séances où la délibération a été prise.

H. DE GRAMMONT.



(1) Art. 479 et 481 des Archives. M. De Jonville (que M. Devoulx nomme à tort *Dejouville)* exerça les fonctions de consul de 1740 à 1743, bien qu'il ne fût que chancelier.

CHRONIQUE

A l'une des dernières séances de la Société, M. l'interprète militaire Ballesteros voulut bien appeler l'attention de nos collaborateurs sur la dénomination de *Mers-ed-Debban* (port aux mouches), donnée à la petite crique de la Pointe-Pescade. D'après lui, plusieurs indigènes prononceraient *Mers-ed-Deurban* (port aux porcs-épics) et ce nom serait rendu vraisemblable par la quantité de dépouilles de ces animaux qu'on rencontre encore dans le voisinage, et qu'on devait trouver en bien plus grande abondance, à l'époque où ces lieux étaient presque déserts. A la séance suivante, M. l'interprète militaire Meyer prit la parole à ce sujet, et présenta, en faveur de l'appellation jusqu'ici admise, les arguments que nous reproduisons un peu plus bas, et qui nous paraissent de nature à lever tous les doutes qu'on aurait pu concevoir :

1° En 460 de l'hégire (1067-1068 de notre ère) (il y a donc plus de 8 siècles), dans sa description de l'*Afrique septentrionale* (page 82 du texte arabe), Abou Obeïd el-Bekri cite entre autres ports ou criques : *Mersa-ed-Debban* مرسى الدبّان

2° Parmi les légendes, la plus curieuse est celle qui attribue la dénomination de cette crique aux fondateurs d'Alger ; la voici :

On raconte qu'à une époque très reculée, vingt des

hommes qui étaient venus en Afrique, à la suite d'Hercule le Lybien, abandonnèrent celui-ci, en passant dans le site charmant au milieu duquel trône la belle et pittoresque Alger, et résolurent de s'y installer et d'y construire une ville. Il s'agissait de choisir un emplacement qui réunît toutes les conditions de salubrité, afin d'y mener une vie tranquille et douce : les uns voulaient s'établir sur les rives d'*El-Harrach*, d'autres à l'endroit même où se trouve Alger, quelques-uns à la Pointe-Pescade. N'ayant pu s'entendre à ce sujet, ils finirent par convenir que la ville serait bâtie sur celui de ces trois points qui serait reconnu le plus salubre ; à cet effet, les vingt compagnons égorgèrent un mouton, (d'aucuns disent trois) et placèrent un tiers de la victime à chacun des trois endroits litigieux.

Deux jours après, ils allèrent reconnaître l'état de cette chair : à El-Harrach, elle était dans un état de décomposition avancée et comme pourrie ; à la Pointe-Pescade, elle avait été presque complètement dévorée par les mouches ; enfin, celle qui avait été laissée à Alger était encore saine, ce qui les décida à bâtir sur ce point une ville, à laquelle ils donnèrent le nom d'Icosium (du mot grec *Eikosi*, qui signifie vingt).

Quant à l'endroit où les mouches avaient dévoré la chair, il reçut le nom de Mers-ed-Debban.

Une deuxième légende dit que les vingt compagnons, ayant fait halte à la Pointe-Pescade dans l'intention de s'y établir, avaient été tellement tracassés par les mouches, qu'ils s'étaient enfuis en disant que c'était le port des mouches, et avaient transporté leur camp sur l'emplacement qu'occupe Alger ; que là, ils avaient trouvé le calme et le repos, et y avaient bâti leur ville.

La légende ajoute que les vingt compagnons s'étaient promis de régner en maîtres sur le pays, et que, pour atteindre ce but, ils s'étaient engagés à ne pas se marier, afin de ne pas introduire l'élément indigène au milieu

d'eux. Cependant, un des compagnons, trompant la surveillance des autres, fit connaissance d'une femme du pays et l'épousa secrètement, ce qui sauva les dix-neuf autres d'une mort certaine ; car les habitants, las de leur despotisme, formèrent le complot de profiter de la quiétude dans laquelle vivaient ceux-ci pour les égorger tous pendant la nuit et s'emparer de la ville ; la femme dévoila la conjuration à son mari, et celui-ci fut obligé d'avouer son mariage, en prévenant ses compagnons, qui se tinrent sur leurs gardes ; de sorte que lorsque les habitants se présentèrent, ils trouvèrent les portes fermées et furent repoussés avec de grandes pertes. Mais cette dernière partie de la légende semble apocryphe, ou tout au moins hors de sa date : les recherches modernes permettent de la rapprocher de nous, et de la faire descendre des âges fabuleux à la première moitié du XVI[e] siècle. Ce récit est, en effet, absolument semblable à celui que font les chroniques indigènes de la révolte des Baldis d'Alger contre Kheïr-ed-Din, et les circonstances rendent cette date beaucoup plus probable que la précédente ; car on sait que les fondateurs de l'Odjeac s'étaient interdit toute alliance légitime avec les femmes du pays, et, d'un autre côté, que leur tyrannie pesait beaucoup plus lourdement sur Alger que ne put jamais le faire celle des vingt compagnons d'Hercule.

Pour tous les articles non signés :

Le Président,

H.-D. DE GRAMMONT.



ALGER. — TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN.

NOTES
POUR SERVIR
A
L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION
DANS LE SUD
DE LA PROVINCE D'ALGER
DE 1864 A 1869

SECONDE PARTIE

(Suite. — Voir les nos 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144 et 145.)

X

Situation de l'insurrection dans la province d'Oran au commencement de 1865. — Le général s'établit à Géryville, où il prépare ses opérations d'hiver. — Il y reçoit la soumission des tribus voisines de ce poste. — Menacé par les colonnes Deligny et Margueritte, le marabouth, suivi de ses contingents, se réfugie dans le Djebel Tismert. — Le général Deligny se porte, par une marche rapide, sur les campements des rebelles, qui se retirent et vont prendre position entre l'ouad El-R'arbi et l'ouad En-Namous. — Physionomie du pays et de l'oasis de Benoud. — Le général prend les devants avec les goums et trois escadrons de cavalerie régulière. — Il surprend la deïra du marabouth et les campements des rebelles. — Combat de Garet-Sidi-Ech-Chikh. — Le marabouth y est blessé mortellement. — Les contingents rebelles sont battus et razés par nos goums. — Soumission de quelques tribus. — Mort de Sid

Mohammed-ould-Hamza chez les Oulad-Zyad. — Son jeune frère, Sid Ahmed-ould-Hamza, lui succède. — Sid El-Ala est battu, au sud d'Ouargla, par les goums de la subdivision de Batna. — En apprenant la mort de son neveu, Sid El-Ala accourt dans l'Ouest. — Le général Deligny revient sur Géryville, où il organise une colonne mobile qu'il place sous les ordres du colonel de Colomb. — Marches et opérations de la colonne Margueritte dans la province d'Alger. — Reprise des hostilités dans la province d'Oran.

Ainsi que nous l'avons dit dans le chapitre précédent, au commencement de l'année 1865, la province d'Alger était tout entière rentrée dans le devoir, à l'exception pourtant des Oulad-Chaïb et de quelques individualités trop compromises pour pouvoir espérer notre pardon.

L'insurrection avait été rejetée dans la province d'Oran, où l'apaisement était loin d'être fait : ainsi, le cercle de Géryville, presque en entier, était encore en insurrection, sauf une portion des Oulad-Yâkoub-ez-Zerara, des Ahl-Stiten et des Oulad-Sidi-En-Naceur. Les autres tribus et la moitié des Oulad-Yâkoub sont groupées autour de Sid Mohammed-ould-Hamza, qui les considère et les traite comme ses fidèles, et qui en a composé son makhzen.

Quant aux Thrafi, ils ont fui dans l'extrême Ouest, et se sont serrés autour du chef des Oulad-Sidi-Ech-Chikh-el-R'eraba, Sid Ech-Chikh-ben-Eth-Thaïyeb. Après avoir entraîné, par ses conseils, les Oulad-Sidi-Ech-Chikh-ech-Cheraga dans la rébellion, cet astucieux marabouth s'abstenait prudemment d'y prendre part ; son but, d'ailleurs, était d'user les Oulad-Hamza, ses rivaux.

Les choses en étaient là quand le général Deligny vint s'établir à Géryville, d'où il rayonnait pour assurer la soumission des tribus voisines de ce poste. Il y préparait, en même temps, son expédition d'hiver.

Pendant son séjour à Géryville, le commandant de la province d'Oran recevait la soumission des Makna, des Oulad-Sidi-Tifour et du ksar de Brizina, et leur accordait l'aman. Il était ordonné aux deux tribus d'aller camper au nord de Bou-Alam, s'appuyant, à l'ouest, aux Ahl-Stiten, et, à l'est, aux populations du Djebel

El-Eumour, ainsi qu'à la fraction soumise des Oulad-Yâkoub-ez-Zerara. Les Oulad-Sidi-En-Naceur avaient leurs campements au nord-ouest.

La raison de ces mesures était de garder l'est de Géryville, et de garantir ce poste contre l'éventualité de tentatives d'investissement de l'ennemi. Ces dispositions du général Deligny, en même temps qu'elles assuraient la sécurité du chef-lieu du cercle, mettaient les rebelles dans une situation assez critique : obligés qu'ils sont de rester groupés presque en totalité à l'est de l'ouad Seggar, sur les eaux d'El-Allega et du Haci-Bou-Zeïd, ils se trouvent menacés par la colonne Margueritte, laquelle, avec son extrême mobilité et l'activité intelligente de son chef, peut facilement pousser jusqu'à Kert, fondre inopinément sur leurs campements, et les mettre dans le plus grand désarroi. C'est à cette crainte qu'avaient cédé les Oulad-Sidi-Tifour, les Makna et le Ksar-Brizina, lesquels, restés isolés et en l'air par suite du mouvement précipité du marabouth dans l'Ouest, s'étaient trouvés dans la nécessité de se soumettre et de demander l'aman plus tôt qu'ils n'eussent désiré, sans doute, en arriver à cette pénible extrémité.

Sous la menace des colonnes Deligny et Margueritte, Sid Mohammed-ould-Hamza s'était réfugié dans le Djebel Tismert, au sud des ksour des Oulad-Sidi-Ech-Chikh, entraînant à sa suite, et loin de leur pays, des tribus dont la plupart étaient fatiguées de le suivre ; il est vrai de dire que, le danger passé, le marabouth reprenait son ascendant sur elles, et que ces populations se serraient de nouveau autour de lui. Son indomptable énergie, son influence religieuse leur rendaient sans peine l'espoir du succès, leur faisaient oublier leurs fatigues, leurs misères, leur ruine, et elles ne songeaient plus dès lors à se soumettre et à nous demander notre pardon.

Les rebelles restèrent ainsi groupés au sud d'El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh jusqu'au moment où ils apprirent la mise en mouvement de la colonne Deligny. Le commandant de la province d'Oran avait, en effet, quitté Géryville le 27 janvier, et s'était dirigé vers le sud-ouest. Craignant de le voir déboucher par El-Abiodh, les dissidents appuyèrent à l'ouest, et s'établirent sur

l'ouad El-R'arbi et sur l'ouad En-Namous, où ils paraissaient se croire hors de notre atteinte, bien que l'ancien commandant supérieur du cercle de Géryville, M. de Colomb, leur eût démontré, à différentes reprises, combien cette croyance était mal fondée.

Le marabouth était campé, de sa personne, au pied de Garet-Sidi-Ech-Chikh, près des ksour de Benoud, à 35 lieues sud-ouest d'El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh. Les campements des rebelles, dont les douars se développaient sur une étendue de plus de 10 kilomètres, couvraient celui de Sid Mohammed-ould-Hamza. Ils conservèrent cette disposition jusqu'au moment où ils apprirent le départ de Géryville de la colonne Deligny. Le général avait, en effet, ainsi que nous l'avons dit, quitté ce poste avancé le 27 janvier, prenant une direction sud-ouest.

Croyant, nous le répétons, le voir déboucher par El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh, les rebelles avaient appuyé légèrement à l'ouest, et s'étaient portés à une journée de marche de l'ouad El-R'arbi, c'est-à-dire entre ce cours d'eau et l'ouad En-Namous, position dans laquelle ils semblaient être persuadés qu'ils étaient à l'abri de nos coups.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de donner une idée du pays qui va servir de théâtre à l'une de nos plus importantes actions de guerre entre forces indigènes, affaire qu'une habile politique avait préparée, et qui n'était possible qu'avec cette sorte d'éléments.

L'ouad El-R'arbi, ou plutôt son principal affluent, naît entre le ksar ruiné de Sidi-El-Hadj-Ben-Ameur, au sud de Géryville, et Aïn-El-Kerma ; il passe par les ksour des Arbâouat et ceux d'El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh ; à la hauteur de ces derniers, il s'infléchit vers le sud-ouest, longe le Djebel Tismert, rencontre le ksar ruiné d'Et-Kharoua, et plonge droit dans le sud, après avoir reçu l'ouad Bou-Semr'oun vers le Djerf-Sidi-Bou-Hass, escarpements où il prend le nom d'ouad El-R'arbi.

C'est en ce point que s'ouvre le pays du fusil et de la peur (Blad-el-Mekahal, Blad-el-Khouf).

Des montagnes ardues, arides et tourmentées qui le dominent, débouchent par des kheneg (étranglements), c'est-à-dire par des

coupures étroites, l'ouad Seggar à l'est, l'ouad En-Namous et l'ouad Meçaoura à l'ouest, torrents impétueux au moment des grandes pluies, longues et larges traînées de sable et de cailloux brûlants quand les eaux se sont écoulées, ou lorsqu'elles ont été bues par le sol.

Ces grandes artères portent à la partie du Sahra qui est en deçà des Areg, un peu de cette vie éphémère que, pour leur compte, semblent répudier les coteaux et les ravins arides et rocailleux d'où elles descendent tumultueusement. En effet, les herbages qui poussent spontanément sur le passage de ces eaux n'ont point de vieillesse, et le soleil qui les a fait naître les tue dès qu'ils ont reçu la vie et la lumière.

Généralement, ces grandes gouttières versent leurs eaux hivernales, quand elles ont pu arriver jusque-là, dans des dhaya, qui forment de fraîches oasis d'où s'élèvent de magnifiques térébinthes.

Le ksar ruiné de Benoud, où s'est établi le jeune marabouth, est un lieu de délices au milieu des désolations du désert : c'est une espèce d'anse formée par les berges élevées de l'ouad El-R'arbi, lequel tourne brusquement en cet endroit, et court pendant 5 ou 6 kilomètres de l'ouest à l'est pour reprendre ensuite sa direction nord-sud. Les vents du nord et de l'est, le vent du sud, ce terrible *guebli*, chargé des sables brûlants qu'il a dérobés en passant aux dunes voisines, n'y ont point accès ; le vent d'ouest seul, tamisé par les tamarix de la rivière, y porte un peu de cette fraîcheur dont il s'est imprégné en traversant les brumes de l'Océan atlantique. Quelques bouquets de gigantesques palmiers, des puits d'eau fraîche, une riche végétation complètent ce ravissant Éden sahrien, qu'on apprécie d'autant mieux qu'on a été plus longtemps sevré de ces jouissances paradisiaques. Aussi, quel sentiment de bien-être n'éprouve-t-on pas quand, après avoir subi les chaudes et énervantes caresses du vent du désert, on dresse ses tentes, abrité par les hautes berges du cours d'eau, sous les arceaux formés par les palmiers, lesquels sont impénétrables aux rayons du soleil.

Benoud est encore une ruine des Beni-Amer, cette tribu légendaire de l'ouest de notre Sahra : on y remarque trois ksour,

deux sur les berges, et un autre à quelque distance, sur le sommet d'une gara taillée à pic. Ce dernier ksar, également ruiné, se nomme El-Merfoud (l'élevé). Quelques familles des Oulad-Sidi-Ech-Chikh, qui viennent tous les ans y faire la récolte des dattes, entretiennent deux ou trois maisons et le mur d'enceinte de celui de ces ksour qui est le plus voisin des palmiers. Ces familles peuvent trouver là un abri sûr contre tout ennemi qui viendrait de l'Ouest. Un puits, creusé dans l'enceinte, à une profondeur de 15 mètres environ, leur permettrait de tenir assez longtemps pour lasser la patience des pirates du désert, approvisionnés seulement pour une incursion rapide et de peu de durée.

Les puits qui sont sous les palmiers, dans le lit de la rivière, ont 4 mèt. 20 de profondeur; l'eau en est légèrement saumâtre; mais elle est d'une fraîcheur et d'une limpidité extrêmes.

Benoud et ses environs sont, par excellence, la région de l'*aroui*, le mouflon à manchettes. Les *Gour en-Nehas* — les Plateaux de Cuivre — sont les gîtes préférés de ces ovidés, lesquels se tiennent sur les sommets les plus escarpés et ne descendent que très rarement dans la plaine (1).

Nous le répétons, le général Deligny avait quitté Géryville le 27 janvier, et avait piqué droit dans le sud-sud-ouest avec sa colonne légère, composée des meilleurs éléments des troupes campées sous ce poste (deux bataillons d'infanterie aux ordres du colonel de Colomb, et trois escadrons de cavalerie commandés par le chef d'escadrons de Galliffet). Avec ces forces régulières, marchaient 800 chevaux des goums de la province d'Oran, parmi lesquels figuraient ceux des Harar, nouvellement soumis, et que commandait le chef de cette puissante tribu sahrienne, Sid El-Hadj-Kaddour-ben-Es-Sahraoui, qui était devenu, pour des raisons toutes particulières (2), l'ennemi acharné de son ami de la veille, Sid Mohammed-ould-Hamza.

(1) Capitaine de Colomb, commandant supérieur du cercle de Géryville (*Exploration des Ksour et du Sahra de la Province d'Oran*, 1857)

(2) L'une des femmes de l'agha du Djebel El-Eumour, Ed-Din-ben-

Fixé par ses *chouaf* sur les points occupés par les rebelles, le général Deligny entreprit de les surprendre en se portant, par une marche rapide, sur leurs campements. Sans doute, Sid Mohammed avait eu connaissance de la mise en mouvement de la colonne de Géryville; mais comme il la savait alourdie par de l'infanterie et par un convoi important, il comptait avoir tout le temps de s'enfoncer dans l'Ouest, et de mettre ainsi à l'abri de ses coups les populations qui suivaient encore sa fortune.

Il est évident que le commandant de la colonne d'Oran, qui connaissait les parages où il opérait, n'avait point la prétention de joindre les rebelles avec toutes les forces dont il disposait. Aussi, se décida-t-il à prendre les devants avec ses 800 chevaux de goums et ses trois escadrons de cavalerie régulière. L'infanterie devait suivre le mouvement, à distance nécessairement, mais en forçant sa marche de façon à se rapprocher le plus possible de la cavalerie.

Nous avons dit plus haut que les rebelles croyaient voir la colonne déboucher par El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh; mais le général Deligny, qui se savait surveillé de ce côté, avait pris la détermination de pousser sur les campements des insurgés par une direction opposée à celle par laquelle il était attendu. Le 4 février, à dix heures du matin, l'avant-garde de la colonne, composée de cavaliers du goum, et conduite par le chef des Harar, Sid El-Hadj-Kaddour-ben-Es-Sahraoui, débouchait à Garet-Sidi-Ech-Chikh, où étaient campées celles des forces des rebelles qui avaient pour mission de couvrir le douar de Sid Mohammed-ould-Hamza, lequel avait dressé ses tentes, nous l'avons dit, près de l'oasis de Benoud.

Sid El-Hadj-Kaddour fondit impétueusement sur les campements des insoumis, les traversa, en les culbutant, comme une trombe de fer et de feu, et, guidé par la haine, il piqua droit, l'œil étincelant, sur la daïra du chef de l'insurrection. Sid Ben-El-Hadj-Kaddour, le fils d'El-Hadj-Es-Sahraouï, et Sid Ben-Ha-

Yahya, parente d'El-Hadj-Kaddour, aurait été insultée, dit-on, par le marabouth, lors de son incursion dans cette montagne au mois d'août 1864.

dhri, l'aîné des fils de Sid Ahmed-ould-El-Kadhy, l'agha de Frenda, suivent de près le chef des Harar. Mais Sid Mohammed-ould-Hamza leur épargne la moitié du chemin : debout sur ses étriers, les bernous rejetés sur l'épaule droite, le fusil haut, il lance son cheval, — une noble bête, — qui se précipite par bonds au-devant de la nuée roulante des assaillants. Le lieu de la rencontre, le point où se trouvent les forces opposées, est *Oudian ez-Zenboudj*. On sent cette odeur de fer qui est particulière à la cavalerie arabe ; celle de la poudre monte bientôt à la tête des cavaliers et les enivre ; les crépitations de la fusillade se perdent dans ces espaces sans fin : les détonations sont sourdes, et pareilles à une toux de poitrinaire, et l'on ne se douterait point qu'on frappe la poudre, n'étaient les nuages floconneux qui flottent dans l'air poussés par la mêlée. Sid Mohammed-ould-Hamza, disons-nous, avec la magnifique audace de ses vingt ans, avec la conscience de la force que lui donne, à lui, le chef de la maison de Sidi Ech-Chikh, la puissance religieuse qui est attachée, depuis plus de trois siècles, au nom de son illustre et saint ancêtre, avec la sombre colère que lui fait monter du cœur à la tête ce qu'il appelle la trahison de Sid El-Hadj-Kaddour-ben-Es-Sahraoui, un marabouth comme lui, qui n'a pas honte de se faire l'auxiliaire des Chrétiens, et d'inonder de ses cavaliers, vrais éperviers de carnage, une terre toute remplie du souvenir de l'*ouali* le plus vénéré du Sahra occidental ; le jeune et brillant marabouth, bouillant de rage, et impatient de châtier le crime de son ennemi, a pris la tête de la charge, et, suivi des Oulad-Sidi-Ech-Chikh, ses fidèles cavaliers, il fond impétueusement sur les assaillants, dont il abat plusieurs de son fusil.

Mais c'est à lui personnellement qu'en a le marabouth des Harar ; il a soif de son sang ; son fils, Ben-El-Hadj-Kaddour, et le jeune Bel-Hadhri, l'aîné de l'agha-marabouth de Frenda, sont à ses côtés, et veulent, comme lui, la vie de Sid Mohammed-ould-Hamza ; ils l'entourent et l'assaillent à la fois. Le jeune marabouth leur fait tête : il blesse Ben-Hadhri, qui tourne autour de lui comme une bête fauve; il ne peut recharger son arme, et ses pistolets sont vides : c'est à coups de crosse de fusil qu'il se défend dès lors contre ces trois adversaires acharnés à sa perte : il

les traite de chiens fils de chiens, de traîtres à la cause sainte ; il leur jette à la face toutes les injures, toutes les malédictions. Son arme tourne au-dessus de leurs têtes comme tourne la meule du trépas ; mais ses ennemis, surtout les deux jeunes gens, sont d'habiles et vigouveux cavaliers ; ils évitent ses formidables coups, et sa massue ne rencontre que le vide.

La partie était trop inégale pour se prolonger davantage : une balle lui brise l'épaule ; une autre le frappe à la tête ; une troisième, tirée à bout portant, lui traverse la poitrine. Il tombe sanglant sous le ventre de son cheval ; mais ses cavaliers parviennent à l'emporter, mortellement atteint, hors du champ du combat.

La lutte prend dès lors des proportions inouïes, et tout-à-fait inusitées dans les conflits entre Arabes : les partisans du marabouth jurent par Dieu qu'ils le vengeront. La mêlée devient furieuse; bientôt il pleut du sang ; les rebelles se précipitent en désespérés au milieu des assaillants. Il y a quelque chose de sinistre dans ces sables qui restent muets sous les pieds des chevaux roulant cette tempête humaine, laquelle, sur son passage, tigre de flaques rouges les fauves solitudes où elle se meut. Les chevaux, qu'enivrent la poudre et les bruits de la mêlée, sont à l'unisson de leurs cavaliers : l'œil en feu, les naseaux tout grands ouverts, les oreilles droites et menaçantes, ils partagent leur fougue et leur rage ; leurs entrailles bondissent et grondent dans leurs flancs.

Les cadavres des deux partis sont gisants confondus sur le passage de l'ouragan : des selles se vident à chaque instant, et des chevaux errent effarés et sans maîtres autour du champ du combat.

Mais la chute du marabouth — qu'on croyait mort — ayant donné une nouvelle énergie à la résistance, il fallut bientôt engager toutes les réserves des goums, lesquelles, par un vigoureux et suprême effort, achevèrent la défaite des partisans du marabouth, qui durent céder le terrain en abandonnant leurs tentes restées debout, leurs bagages et leurs troupeaux.

Jamais, depuis le commencement de la campagne, les goums n'avaient déployé autant d'entrain, et montré pareil acharnement dans les combats contre leurs coreligionnaires. Il est vrai

de dire que nos goums étaient las de cet état de guerre qui durait depuis près d'un an, et qu'ils pensaient y mettre fin par la mort du chef de l'insurrection.

Les pertes des deux côtés avaient été énormes ; les nôtres s'élevaient au chiffre de cinquante cavaliers tués et de dix-sept blessés, et à une quarantaine de chevaux tués ou fourbus. On estime que celles des rebelles ont dû être supérieures aux nôtres.

Le butin a été immense, et nos goums eurent l'amer regret de manquer de moyens de transport suffisants pour emporter le tout ; ils en laissèrent sur le terrain de quoi charger des centaines de chameaux. Les chevaux eux-mêmes ployaient sous le faix des dépouilles de l'ennemi.

Dans sa dépêche datée de Benoud le 4 février, c'est-à-dire le jour même du combat, le général Deligny dit ceci : « Les goums ne faiblissant pas, je résistai à la tentation d'engager ma cavalerie régulière, convaincu que j'étais que le succès acquerrait une importance politique plus grande si je l'obtenais par l'emploi seul des Arabes. D'ailleurs, j'étais à douze lieues de toutes ressources, à huit lieues de l'eau, et la journée s'avançait. »

Le général avait agi d'autant plus sagement dans cette circonstance, que les indigènes devaient suffire à la tâche, et que ce n'est pas l'appoint de nos trois escadrons qui eût modifié la situation. Nos goums n'avaient besoin d'ailleurs ni de stimulant, ni d'appui ; car, dans cette journée, ils combattaient pour leur propre cause, celle de la haine que nourrissait Sid El-Hadj-Kaddour-ould-Es-Sahraoui contre le marabouth, particularité à laquelle il convenait d'ajouter la lassitude de l'état de guerre, qui les ruinait, et qui, depuis un an, leur enlevait tout repos, toute tranquillité. Ce serait, en effet, s'illusionner d'une singulière façon que d'attribuer au désir de faire nos affaires dans le Sud l'acharnement qu'ont montré nos goums dans le combat du 4 février ; il s'agissait bien de nous dans cette tuerie !

Quoi qu'il en soit, nous le répétons, le général Deligny a tiré parti très habilement de la division existant entre le chef des Harar et le marabouth Sid Mohammed-ould-Hamza ; car il est évident qu'une opération de ce genre ne pouvait être tentée avec

quelque chance de succès que par des forces indigènes, composées surtout de goums appartenant à la région du Sud, et connaissant bien le pays,

Dans ce combat, que nos goums n'hésitèrent point à livrer, bien que leurs admirables montures eussent trente-six heures de marche dans les jambes, que le terrain fût des plus difficiles, et qu'il fallût déloger l'ennemi de plusieurs positions presque inaccessibles à la cavalerie, le général cite, comme s'étant particulièrement distingués, Sid El-Hadj-Kaddour-ben-Es-Sahraoui, le fils de ce dernier, et celui de Sid Ahmed-ould-El-Kadhy, le jeune et brillant Bel-Hadhri. Le général se loue beaucoup aussi de l'entrain des goums, que dirigeait le commandant Dastugue, Directeur des Affaires arabes de la province d'Oran, secondé par le capitaine Pan-Lacroix, chef du Bureau arabe d'Oran.

Il serait assez difficile de préciser de quel fusil venait la balle qui a déterminé la glorieuse fin de Sid Mohammed-ould-Hamza ; tout ce qu'on en sait, c'est que le fils d'El-Hadj-Kaddour et celui de Sid Ahmed-ould-El-Kadhy se disputèrent l'honneur de lui avoir porté le coup mortel.

Cette belle journée avait été rude pour tout le monde ; car le combat n'avait pas duré moins de cinq heures, de dix heures du matin à trois heures de l'après-midi, et nous avons dit plus haut que la lutte avait été entamée après trente-six heures de marche.

Le général alla camper à Benoud, où il séjourna pendant quelque temps : il ramassait, chemin faisant, des tribus, des douars, des tentes, qu'il rapatriait. Le reste des populations qui avaient échappé à nos goums, était en fuite, dispersé, errant dans les sables.

Le général commandant la province d'Oran terminait sa dépêche au Gouverneur général par cette sorte de prévision qui, malheureusement, ne se réalisa pas : « Si les débuts de l'insurrection ont coûté la vie à Sid Sliman-ould-Hamza, tout porte à croire que la mort (1) de son frère et successeur, Sid Mohammed, en marquera la fin. »

(1) Sid Mohammed-ould-Hamza ne mourut de sa blessure que le 22 février, c'est-à-dire dix-huit jours après le combat d'*Oudian ez-*

Le combat de Garet-Sidi-Ech-Chikh eut pour résultat de ramener à nous le reste des tentes des Oulad-Yâkoub qui étaient encore en insurrection, et quelques fractions importantes des El-Ar'ouath-Ksal. On pouvait conclure de ce fait que la division se mettait parmi les révoltés, et que leur désorganisation était prochaine; ils furent, en effet, pendant quelques jours, comme affolés de terreur, et ne sachant à quel parti s'arrêter. Cet état de choses dura jusqu'au moment où l'on perdit tout espoir de sauver les jours du jeune marabouth; lorsqu'il fut reconnu que c'en était fait de lui, les Oulad-Zyad, très dévoués aux Oulad-Hamza et à la maison de Sidi Ech-Chikh, leur saint ancêtre, et ne voyant en lui qu'un martyr de la guerre sainte, le transportèrent pieusement dans leur tribu, où il mourut le 22 du mois de février, âgé de vingt ans environ.

Cet acte des Oulad-Zyad indiquait clairement qu'ils étaient loin de considérer comme perdue la cause des Oulad-Hamza, et qu'ils croyaient à la possibilité de continuer la lutte; aussi, s'empressèrent-ils de reconnaître pour chef et pour son successeur, le jeune frère du marabouth, Sid Ahmed-ould-Hamza. En relevant ainsi le drapeau de l'insurrection, tombé pour la seconde fois dans le sang des fils de Sid Hamza, les Oulad-Zyad et les Oulad-Sidi-Ech-Chikh-ech-Cheraga reprirent de leur ascendant, qui s'était singulièrement affaibli, sur les forces insurrectionnelles qui, dans l'Ouest, marchaient sous la bannière des Hamza, populations dont les ressources étaient loin d'être épuisées, et dont les goums étaient encore nombreux et unis; aussi, dans leurs rangs, le danger passé, ne fut-il plus question de soumission ou de demande d'aman.

Pendant que les événements que nous venons de raconter se passaient dans l'Ouest, Sid El-Ala, qui manquait absolument de ce que l'on a appelé *le nerf de la guerre*, était allé battre monnaie au Mzab et dans son ancien aghalik d'Ouargla. Le colonel Seroka, commandant la subdivision de Batna, avait, précisé-

Zenboudj, qui est connu officiellement sous la dénomination de *la journée de Garet-Sidi-Ech-Chikh*.

ment à la même époque, organisé à El-Hadjira des contingents indigènes, cavaliers et fantassins, pour tenter un coup de main sur les Châanba dissidents, campés au sud d'Ouargla. L'opération avait eu un plein succès : goums et fantassins avaient razé non-seulement les Châanba, mais encore une partie des Mekhadma ; ils leur avaient enlevé 2,200 chameaux, et un grand nombre de tentes avec ce qu'elles contenaient en butin.

Ces forces indigènes revenaient sur El-Hadjira, lorsque, le 10 février, à hauteur du Haci-Bou-Rouba, point situé à douze lieues sud d'Ouargla, elles rencontraient Sid El-Ala et Ben-Naceur-ben-Chohra, l'ancien chef des Arbaâ, à la tête d'un assez fort parti de Châanba et de Mekhadma. Nos goums n'hésitèrent pas à engager l'action : ils fondirent sur les rebelles, les culbutèrent, et leur firent éprouver des pertes sérieuses en tués et en blessés, tandis qu'eux-mêmes n'avaient qu'un tué et onze blessés.

Cet audacieux coup de main faisait le plus grand honneur à Sid Eth-Thaïyeb-ben-Harz-Allah, kaïd des Oulad-Zekri, à Sid El-Mihoub-ben-Chenouf, kaïd des Beni-Bou-Sliman, et à Sid Ismaïl, parent du kaïd de Touggourt, et chef des khiala de ce ksar.

Le mouvement vers Ouargla de Sid Bou-El-Akhras-ben-Gana, neveu du Cheikh-el-Arab, avec le goum des Nomades, avait contribué, dans une certaine mesure, au succès de cette opération.

Après cette affaire, Sid El-Ala, qui venait d'apprendre la mort de son neveu, était revenu en toute hâte vers l'Ouest dans l'espoir d'en recueillir la succession, ou, tout au moins, de reprendre la direction des affaires de l'insurrection. Avant qu'il quittât la région sud, les populations d'Ouargla et de Metlili, qui comptent parmi elles de nombreux *khoddam* (serviteurs religieux, affiliés) de Sidi Ech-Chikh, lui avaient fait leur soumission.

De leur côté, les Thrafi se tenaient à l'écart, et n'avaient point voulu continuer à servir la cause du nouveau chef de l'insurrection; ils campaient aux environs de Figuig. Se croyant menacés par une colonne française, qui avait fait un mouvement dans leur direction, et fidèles, d'ailleurs, à la politique d'abstention de Sid Ech-Chikh-ben-Eth-Thaïyeb, ils étaient remontés vers le nord, tout en appuyant en même temps sur l'ouest.

La mort de Sid Mohammed ayant paru au général Deligny

devoir terminer la campagne d'hiver dans la province d'Oran, cet officier général quitte Benoud et regagne Géryville, où il constitue une colonne mobile composée de deux bataillons du 17e d'infanterie (colonel de Colomb), du 1er bataillon d'Infanterie légère d'Afrique (commandant Duhousset), et de deux escadrons du 1er de Hussards (commandant de Galliffet), colonne qu'il place sous les ordres du colonel de Colomb, officier supérieur de grand mérite, et qui, ayant exercé, pendant de longues années, le commandement supérieur du cercle de Géryville, connaissait admirablement les chefs du parti insurrectionnel, et le terrain sur lequel il pouvait être appelé à opérer. Ces forces ont pour mission de s'opposer à toute tentative des rebelles sur le Tell, ou contre les populations soumises du Sud, auxquelles il assigne des campements autour de Géryville, et qu'il groupe sur les pâturages les plus à proximité de ce poste avancé. Grâce au bon choix de ces positions, et à la promptitude avec laquelle les tribus nouvellement soumises y furent réparties, il ne surgit aucune difficulté de ce côté, et elles purent jouir enfin de quelque tranquillité.

Ayant pourvu, par la constitution de cette colonne, aux exigences de la situation, le général Deligny, qui pouvait croire, comme il le dit dans son rapport sur l'importante affaire du 4 février, l'insurrection terminée par la mort de son chef, était remonté vers le Nord, et avait regagné Oran, le siége de son commandement. Nous verrons plus loin que, contrairement aux prévisions du commandant de la province, la mort de Sid Mohammed-ould-Hamza n'amena qu'une suspension d'hostilités, une trêve de courte durée.

Nous en profiterons pour reprendre le récit des marches et opérations effectuées, par la colonne mobile de la province d'Alger, autour et au sud du poste de Laghouath.

Nous avons laissé la colonne Margueritte campée sous les murs de Laghouath, où elle était arrivée le 10 février. Elle apprenait, dans la soirée de ce jour, que le chef de l'insurrection avait été blessé mortellement, le 4 de ce même mois, dans un combat que lui avaient livré nos goums à Garet-Sidi-Ech-Chikh, dans l'ouest de l'ouad El-R'arbi.

Après avoir séjourné sous Laghouath jusqu'au 15 février, la colonne se remettait en marche le 16 dans la direction d'El-Açafia, qu'elle dépassait, et allait camper à deux kilomètres au-delà de ce ksar, sur l'ouad qui arrose l'oasis.

Le commandant supérieur du cercle de Laghouath, l'énergique chef de bataillon Thomassin, du 1er de Tirailleurs algériens, accompagne le colonel Margueritte pour régler quelques affaires de sa compétence avec les tribus campées à Msâad.

Le 17, la colonne remonte le cours de l'ouad El-Açafia, traverse les montagnes, et suit dès lors la route directe de Msâad. Elle va dresser ses tentes à Et-Teïla, sur l'ouad de ce nom.

Elle bivouaque, le 18, sur un plateau dominant l'ouad Msâad, à deux kilomètres de l'oasis du même nom. Ce cours d'eau passe successivement au pied de trois ksour, distants l'un de l'autre d'environ 600 mètres, Msâad, Demmed et Hommeïdha.

La colonne séjourne près de Msâad les 19 et 20 février.

Le 21, elle bivouaque sur l'ouad El-Mergueb, près des ruines de l'ancien ksar de ce nom.

Les troupes séjournent sur ce point le 22. Le froid y est excessif : glace dans le lit de l'ouad.

Après avoir traversé le Djebel El-Mergueb, la colonne va prendre, le 23, son bivouac sous les murs du caravansérail de Sidi-Makhlouf.

Sa tournée terminée, elle rentre, le 24 février, dans son camp de Laghouath, où elle s'installe dans des conditions d'un séjour de quelque durée sur ce point.

La colonne Margueritte passe, en effet, le mois de mars dans son camp sous Laghouath, sans être appelée à opérer aucun mouvement.

Mais laissons cette colonne assurer, par sa présence, la sécurité du Sud de la province d'Alger, et voyons ce qui se passe dans celle de la province d'Oran, où la trêve, comme nous l'avions prévu, n'a pas tardé à être rompue.

Sid Mohammed-ould-Hamza, nous l'avons dit, était mort des blessures qu'il avait reçues, le 4 février, dans le combat d'Oudian-ez-Zenboudj, et c'était son frère, Sid Ahmed-ould-Hamza, l'héri-

tier reconnu de la *baraka*, c'est-à-dire de l'influence religieuse, qui relevait le drapeau de l'insurrection, arraché par la mort des mains de Sliman et de Mohammed-ould-Hamza. Sid Ahmed n'a que douze ans à peine; mais son oncle Sid El-Ala, qui est encore l'âme de cette révolte, soutiendra et guidera son troisième neveu, dans l'espoir qu'une balle française ou arabe viendra l'en débarrasser, ainsi que du dernier enfant de Sid Hamza, son frère, et lui permettra d'hériter, à son tour, le pouvoir religieux attribué au chef de la maison de son saint ancêtre, Sidi Ech-Chikh.

Dans les premiers jours de mars, l'insurrection parut vouloir relever la tête : El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh, cette Mekka du Sahra algérien, était redevenue le foyer de l'agitation et de l'intrigue. C'était là que les insurgés prenaient leur mot d'ordre; c'était dans ce sanctuaire du fanatisme que s'organisait cette prétendue guerre sainte dont Sid El-Ala était le fougueux apôtre et le vigoureux soldat. Il devenait dès lors urgent de prendre des mesures pour arrêter la contagion, et de prouver à l'agitateur qu'il ne nous avait pas encore lassés.

Nous continuerons, dans le chapitre suivant, le récit des faits qui se déroulèrent dans le sud de la province de l'Ouest à la suite de la reprise des hostilités.

Colonel C. TRUMELET.

(*A suivre.*)



HISTOIRE
DES
ROIS D'ALGER

PAR

Fray Diègo de Haëdo, abbé de Fromesta

TRADUITE ET ANNOTÉE

PAR

H.-D. DE GRAMMONT

(Suite. — Voir les nos 139, 140, 141, 142, 143, 144 et 145)

CHAPITRE XXIV

Mami Pacha Arnaute, vingt-cinquième Roi.

§ 1er.

Mami Pacha était Albanais ou Arnaute, ce qui est la même chose; étant enfant, il fit partie de ceux qu'on donne ordinairement en tribut au Sultan dans les provinces d'Epire, d'Albanie et de Grèce; il appartint ensuite à Carax Ali, Corsaire et Capitan d'Alger, duquel il fut Renégat avec Morat Reïs, dont nous avons raconté les pirateries; avec le temps, il se distingua par ses bonnes qualités, ce qui, avec l'appui d'Ochali, engagea le Sultan à lui donner le gouvernement d'Alger (1). Ce souve-

(1) C'est une erreur. Mami Arnaute ne fut jamais nommé Pacha d'Alger; il n'y exerça qu'un pouvoir usurpé et de peu de durée, à la suite du refus que firent les Algériens de recevoir Ramadan.

rain fit là un bon choix ; car Mami (1) s'occupa toujours du bien commun, gouvernant en paix et à la satisfaction universelle de tout le Royaume, où chacun faisait l'éloge de sa bonne administration et de sa justice.

Au mois de mai 1582, Morat Reïs sorti d'Alger avec trois galiotes, vint à un port de la côte de Barbarie appartenant au Roi de Fez, nommé Salé; il y fit mettre en état trois brigantins de quatorze bancs, et, s'étant procuré un pilote pratique de l'Océan, il partit, chaque galiote remorquant son brigantin, et prit la route des Canaries; comme il arrivait dans leur voisinage, le pilote lui dit qu'il craignait qu'on ne se fût trompé de route et qu'on n'eût été trop avant; Morat répondit que ce n'était pas possible, et, continuant son chemin, découvrit l'Ile de Lancelot; il fit amener les voiles et mettre en panne jusqu'à la nuit, pour qu'on ne pût pas l'apercevoir du rivage. Ce brigand profita si bien de la nuit qu'il débarqua tout au matin avec deux cent cinquante Turcs mousquetaires qui saccagèrent l'Ile, y prenant plus de trois cents personnes, parmi lesquelles se trouvaient la mère, la femme et la fille du gouverneur, et un gros butin; il ne rencontra aucune résistance, se rembarqua avec ses prises et se retira à une petite distance en arborant la bannière de rachat. Le Comte, échappé aux mains des Turcs par aventure, accourut pour racheter sa famille chérie et d'autres personnes auxquelles il portait affection; cela fait, le Corsaire s'en retourna par où il était venu. Ayant appris que Don Martin de Padilla, Grand Adelantado de Castille et Général des Galères d'Espagne, l'attendait avec dix-huit vaisseaux dans le détroit, décidé à ne pas le laisser passer sans lui montrer en quel danger il s'était mis, en allant jusqu'où jamais Corsaire d'Alger n'avait osé aller, il se retira à Larache, où cette crainte le fit rester un mois environ. Une nuit très obscure et tempê-

(1) Voir chap. XIX. — Il était le chef de la T[illegible]e des Reïs, et s'était déja mis à la tête de la révolte du temps d'Arab-Ahmed.

tueuse, il se résolut à pousser de l'avant, jugeant (et, c'était vrai) que, cette nuit là, l'Adelantado était rentré au port pour ne pas s'exposer à la tempête; il franchit le détroit, et fit ensuite tirer le canon pour annoncer qu'il était passé, et que la croisière devenait inutile. De là, il fut au cap de Gate et y rencontra Arnaute Mami avec trois galiotes; celui-ci lui apprit qu'un de ses fils était mort, ce qui fit qu'il ne continua pas sa campagne et qu'il s'en retourna à Alger bien désolé de cette mort; il y rentra au mois de septembre.

Pendant le reste du règne du Roi Mami, il n'arriva à Alger rien de digne de l'histoire; il exerça le pouvoir sans aucun trouble pendant un peu plus de trois ans, depuis le mois de mai 1583 jusqu'en juillet 1586 (1), où il lui fut envoyé un successeur, nommé Amat Pacha (2), qui, mû par son envie et son mauvais naturel, exigea que Mami lui donna trente mille écus avant de partir; celui-ci, n'ayant pas cette somme à sa disposition, fut forcé de se sauver avec une de ses galères au Cap Matifou où un Reïs lui amena ses enfants; en voyant qu'on les avait laissés aller librement, il se montra généreux et envoya à son successeur une cédule de vingt-cinq mille écus, donnant pour caution que cette somme serait payée prochainement par Arnaute Mami (3) et Morat Reïs avec deux de

(1) Au mois d'août 1585, Doria fit subir un terrible désastre aux Algériens : il battit leur flotte et leur prit dix-huit galères, dans le voisinage de la Corse. *(Négociations*, t. IV, p. 395.)

(2) Une preuve convaincante de la fausseté de ces dates se trouve dans le discours prononcé par M. de Lancosme à l'audience de réception d'Amurat III (15 avril 1586); il s'y plaint *des indignités et emprisonnements qui ont été faicts au Vice-Consul d'Alger Bionneau par Assan-Pacha*. Hassan était donc Pacha d'Alger en 1586. *(Négociations*, t. IV, p. 498.)

(3) *Sic*. S'il faut prendre ce récit au pied de la lettre, il y aurait eu un autre *Mami Arnaute*; cela est possible; mais j'ajoute peu de foi à tout ce chapitre, qui n'est confirmé par rien de connu. — La Chronologie de Rousseau cite un *Mami* en 1585, et, la même année, un *Moharrem*, auquel succéda en 1585 *Dali Ahmed*, le même qu'Haëdo appelle *Amat*; mais cette Chronologie est loin d'être exacte.

ses vaisseaux; il occupa ensuite le Pachalik de Tunis, où il resta trois ans, et plus tard à deux reprises différentes celui de Tripoli, donnant par sa bonté et son bon gouvernement la paix et la tranquillité à tous. Au moment où il partit d'Alger, c'était un homme de quarante ans, de grande taille, avec la barbe noire, très affable pour tout le monde et nullement cruel pour les chrétiens.

CHAPITRE XXV

Amat Pacha, vingt-sixième Roi.

§ 1er.

Amat Pacha était Turc de grande famille; il eut assez d'influence auprès du Divan du Sultan pour se faire donner le gouvernement d'Alger, qu'il désirait beaucoup; il y arriva au mois de juillet 1586, et défendit immédiatement à tous les Corsaires de sortir du port (1), parce qu'il désirait se mettre en personne à leur tête pour piller et faire du mal à la Chrétienté, comme l'avait fait Hassan Vénitien; disant qu'il n'était pas moins que lui, mais bien son supérieur et qu'il pouvait être son maître, comme en effet il l'avait été. Il réunit onze galères et galiotes bien armées avec lesquelles il partit d'Alger au mois de juin de l'année suivante 1587, et s'en fut droit à l'Ile de la Galite, située à trente milles de Tabarque, et de là à Bizerte; en mer, il prit un vaisseau de quinze cents

(1) Le motif de cette défense, qui fut faite, non par Ahmed, mais par Euldj Ali, nous est révélé par une lettre de M. de Lancosme : « L'on tient que ce subject luy a faict tenter ung desseing, qu'il avoit » de longue main, qui est d'estre faict bassa général de toute la » Barbarie, charge qu'aucun aultre n'a eu et qui seroit de très grand » poix;...... L'on ne scait encores si cela réussira, etc. » (*Négociations*, t. IV, p. 517.)

salmas chargé de bois de construction; il se dirigea ensuite vers l'île de Lustrica, en Sicile, où il fit espalmer ses galères, les pourvut de tout le nécessaire et partit un matin pour le golfe de Naples; il arriva sur la côte de Melfi, à une ville nommé Praya, y saccagea et pilla quelques magasins de marchandises, et s'empara des personnes qui les gardaient. De là il s'en fut le plus secrètement et le plus rapidement qu'il put sur les côtes Romaines, où il débarqua quelques-uns de ses Mousquetaires Turcs pour piller et faire tout le mal possible; mais il fut forcé de se rembarquer sans résultat, ayant été découvert par l'Amiral Jean-André Doria qui conduisait sa femme à Naples avec sept galères, et qui, ayant aperçu les galiotes Turques, leur appuya la chasse depuis midi jusqu'à la nuit. L'obscurité fut bien propice aux Algériens; car si leurs navires eussent été rejoints par les galères du Prince (comme cela fût arrivé si le jour eût duré plus longtemps) ils eussent couru grand danger d'être pris par lui; il avait déjà mis la main sur une galiote de vingt bancs; elle fut sauvée par Arnaute Mami, qui la remorqua avec sa galère dont la chiourme était très forte; mais la nuit étant arrivée, Doria cessa la chasse, et chacun poursuivit son voyage.

§ 2.

Après avoir couru cette aventure, le Pacha Amat prit le chemin de Monte-Cristo sans s'arrêter nulle part; de là il se rendit en Corse, au golfe de Saint-Florent, où il saccagea un bourg nommé Faringola; il y prit deux cent quarante personnes, avec lesquelles il gagna l'île de Rosa, et de là le pays de Gènes, où il débarqua pendant la nuit quelques Mousquetaires Turcs qui brûlèrent un petit nombre de maisons d'un bourg nommé Pra, situé à six milles de Gênes; ils prirent un homme et une femme. Sans faire plus de mal sur cette côte, il alla jusqu'aux îles

d'Hyères, en France, et s'y empara d'une frégate qui venait d'Espagne avec quatre mille écus; cette somme fut répartie entre tous les Janissaires présents; de là, il se dirigea vers les côtes d'Espagne sans pouvoir faire aucun mal, parceque les habitants étaient avertis de son arrivée; voyant cela, Amat se résolut à rentrer à Alger avec sa flotte, et y débarqua à la fin d'août, étant resté environ deux mois et demi en course. Ce fut le premier et dernier voyage qu'il fit pendant son règne, qui dura un peu plus de trois ans, du mois de juin 1586 au mois d'août 1589 (1); il ne cessa pendant ce temps d'envoyer ses galiotes en course, et elles revenaient toujours chargées de butin et de captifs. Après trois ans de règne, il lui fut envoyé un successeur, et il partit avec neuf vaisseaux pour aller gouverner Tripoli, où il fut tué dans une escarmouche qu'eurent les Turcs avec les Mores de ce Royaume, comme nous le raconterons en son lieu. Quand il partit d'Alger, il avait soixante ans, était grand justicier, et, tout orgueilleux qu'il fût, il gouverna d'une manière satisfaisante.

CHAPITRE XXVI

Heder Pacha, vingt-septième Roi.

§ 1er.

Heder Pacha était Turc; il obtint le gouvernement d'Alger par les moyens usités parmi les Mores et les Turcs pour acquérir les charges, c'est-à-dire l'argent et les cadeaux; il arriva au mois d'août 1589 (2), avec quatre galères données par l'Amiral.

(1) Voir chap. XX.

(2) Il se passa à cette époque un fait assez peu connu; le Grand Seigneur autorisa les Corsaires d'Alger à courir sus aux navires de Marseille, pour punir cette ville d'avoir pris le parti de la Ligue contre le Roi de France, son allié et ami. Malheureusement l'habitude fut plus facile à prendre qu'à perdre, et Kheder lui-même devait un jour payer de sa tête la continuation d'errements auxquels on l'encourageait lors de son début.

Au même moment rentrait à Alger Morat Reïs, qui était parti en course au mois d'avril en compagnie d'Arnaute Mami et d'Ali Mami, avec quatre vaisseaux bien armés; ayant suivi la côte de Barbarie, ils étaient venus à l'Ile de la Galite, située à trente milles de Tabarque, et de là s'étaient dirigés tous ensemble, après avoir fait leurs sortilèges accoutumés, vers la Sardaigne qu'ils dépassèrent et d'où ils arrivèrent près de Monte-Cristo; là, ils aperçurent quatre galères du Pape Sixte-Quint (1); Morat voulait attaquer, mais Arnaute Mami était d'un avis contraire, considérant que les galères étaient plus fortes que les galiotes et mieux pourvues de combattants. Il n'est pas étonnant que les deux Corsaires fussent d'avis différent, parce que, autant Morat était téméraire et disposé à affronter les difficultés, autant Arnaute était prudent et avisé; cela fut cause que Morat partit tout seul avec ses galiotes, furieux et dégoûté de ses compagnons; il alla au Phare de Messine et de là à la côte de Pulla, où il prit un vaisseau de quinze cents *salmas* avec trente canons; il l'attaqua seul avec un tel élan et un courage si désespéré, qu'il montra bien par là le mépris qu'il avait pour ses compagnons; il abandonna sa prise, qui était vide de marchandises, s'empara de l'équipage composé de quarante personnes, et de l'artillerie qui était bonne. De là, il vint croiser dans le canal de Malte, où, ayant rencontré une saëtie française qui venait de cette île, il en reçut avis qu'il était parti pour la Barbarie une galère de vingt-trois bancs, nommé la *Se-*

(1) Ce Pape avait fondé un armement permanent de dix galères à Civita-Vecchia, pour protéger les côtes des États Pontificaux contre les Corsaires. (De Thou, *Histoire universelle*, t. XI, p. 265.)

rena, que le Grand Maître envoyait pour s'informer de quelques bruits de révolte contre les Turcs, qui couraient à Tripoli. Ayant reçu cet avis, Mami se dirigea vers la Lampadouse avec l'intention d'attaquer cette galère s'il la rencontrait ; à cet effet, il resta quelques jours entre Lampadouse et Linosa, îles situées à quarante milles de Malte, ayant pendant ce temps-là fait des sortilèges dans son livre, comme c'est leur coutume (illusion véritablement diabolique !) ; il resta là jusqu'à ce qu'un matin, sortant de Linosa pour aller à la découverte, selon la coutume des Corsaires, il vit que la galère de Malte qu'il attendait était à environ dix milles de lui, remorquant un vaisseau qu'elle avait pris en Barbarie avec du butin et quelques captifs. Aussitôt qu'il l'eut aperçu, Morat, se tournant vers ses Janissaires et ses Levantins, leur dit avec beaucoup d'animation les paroles suivantes : « Frères, voici le jour où nous devons » tous montrer notre courage et notre valeur et nous » signaler comme de bons et braves soldats, sans crain- » dre de mourir dans une si belle occasion ; ainsi le veut » la profession des armes ; soyez donc prêts à conquérir » l'honneur et le butin au service de notre Prophète Ma- » homet. » A ces paroles tous s'offrirent à affronter immédiatement n'importe quel péril, et lui dirent de ne pas douter de leur bon vouloir, d'attaquer le vaisseau de ces chiens porteurs de croix, et qu'il serait à même de juger de leur courage ; ils prirent tout de suite les armes, et Morat dit aux rameurs chrétiens, qui étaient restés immobiles que, si Dieu était décidé à leur donner la liberté ce jour-là, il ne s'y opposerait pas (1) ; il mit immédiatement le cap sur la *Serena*, qui avait pris chasse, croyant être en face de plusieurs navires ennemis ; à environ quinze milles de l'Ile, le Capitaine de la galère Maltaise

(1) En effet, dans le cas où le combat lui eût été défavorable, la chiourme Chrétienne eût été délivrée, et les Turcs eussent pris sa place, selon l'usage.

ordonna à la vigie de la hune de lui dire combien elle voyait de vaisseaux Turcs ; celle-ci ayant répondu qu'elle n'en voyait qu'un, le Capitaine lui promit deux cents écus si cela se trouvait vrai ; quand ils en furent assurés, les nôtres, tenant la victoire pour certaine, tournèrent la proue contre la galiote, qui faisait feu de son canon de coursive ; au moment de l'abordage, notre galère eut une si mauvaise chance que les premiers combattants tués furent les canonniers, ce qui causa sa perte par le défaut de cette défense si importante ; il y eut encore une grande tuerie des autres soldats, qui se défendaient vigoureusement, et enfin la victoire resta à ce chien de Morat, qui fit captifs le peu de Chrétiens qui restaient vivants et donna la liberté aux Mores et aux Turcs de la chiourme. Il retourna en Barbarie avec cette prise, ayant la plus grande partie de ses Janissaires tués ou blessés ; à un cap voisin de Collo, il prit encore un brigantin de quatorze bancs qui venait de Mayorque avec un équipage de quarante-cinq hommes ; de là il alla en deux jours à Alger, emmenant avec lui la malheureuse galère *Serena* et la frégate Mayorquine, traînant derrière lui leurs étendards et leurs drapeaux, comme c'est la coutume des Corsaires, quand ils font quelque prise comme celle-là. Le Roi Heder, qui était arrivé depuis huit jours à Alger, lui envoya son cheval et une escorte de Janissaires pour l'amener à son palais en grande pompe.

§ 2.

En ce temps-là, un More du Royaume de Tripoli, nommé le Marabout Sidi Yahya, se souleva contre la tyrannie des Turcs, pour délivrer le Royaume de leur joug et de leur cruelle domination. Il réunit une armée de trente mille cavaliers Mores, et cinq cents captifs Chrétiens armés de mousquets, qui, pour conquérir leur liberté, s'engagèrent à bien le servir dans cette guerre ;

il se laissa diriger par eux, leur demandant conseil en toute occasion, et ils eussent sans doute réussi à chasser les Turcs de Tripoli, si le More eût reçu des nôtres l'aide qu'il en attendait ; pour avoir du secours par mer, il avait prié le Vice-Roi de Sicile, qui était alors Don Diégo Enriquez de Guzman, Comte d'Albe de Lista, de lui envoyer les galères du Royaume avec celles de Malte, promettant de remettre Tripoli à la discrétion du Roi d'Espagne ; il ne fut pas très heureux dans sa demande ; on ne lui envoya aucun secours de Sicile, et il ne reçut de Malte qu'une frégate chargée de poudre, de plomb et d'autres munitions, qui lui servirent un peu dans cette guerre ; le Sultan, sans perdre de temps et pour couper court à ce danger, envoya immédiatement son grand amiral Hassan Pacha pour apporter un remède opportun à cette révolte ; celui-ci partit de Constantinople en juillet 1589 (1) avec soixante galères, et, avant son départ, dépêcha deux galiotes bien armées, pour aviser Morat Reïs et les principaux Corsaires d'Alger et de Bizerte de venir se joindre sous Tripoli à la flotte Turque, qui arriva à la fin de juillet. Peu de temps après, Morat Reïs la rejoignit avec quatre galiotes sur lesquelles se trouvait une bonne troupe de Janissaires, et tous les Corsaires de Bizerte se conformèrent également à l'ordre de l'Amiral. Après avoir réuni ces forces, Hassan jugea bon d'envoyer quelques vaisseaux vers les côtes Chrétiennes pour s'informer de ce qui s'y passait, afin de pouvoir ensuite avec plus de sécurité exécuter les ordres du Sultan ; à cet effet, il délégua quatre Corsaires très habiles : Hadji Bali, auquel il donna le commandement, Amat Reïs, Suff Re-

(1) Ce fait est confirmé par une lettre de M. de Maisse à Henri III, du 8 juillet 1589 : « Le G.S. a faict sortir Assan-Aga, avec LX gallaires, et prenant les gardes de l'Archipelago, en fera cent ou six-vingt. Il va en Tripoly de Barbarie, où il doit estre maintenant, et mettra en despense le roy d'Espagne du costé de deça. (*Négociations*, t. IV., p. 734).

molar et le Castellano d'Ali (1) avec cinq galiotes ; ils gagnèrent la Sicile, près de laquelle ils prirent un navire de quinze cents *salmas* chargé de blé, qui venait de Pulla et un caramuchal chargé de vins de Calabre, capturant quatre-vingts personnes environ qui étaient dans les deux vaisseaux. Après le départ des corsaires, l'Amiral débarqua ses troupes, au nombre de douze mille hommes à pied et à cheval, et livra plusieurs combats aux troupes du Marabout ; l'habileté militaire des Turcs l'emporta toujours sur la mobilité de la cavalerie ennemie, quoiqu'elle fut supérieure en nombre, comme nous l'avons dit. Ensuite, l'Amiral, voyant que le temps favorable pour la navigation des galères se passait, parce que l'hiver arrivait, se montrant très dur et dangereux, se décida à se retirer avec ses vaisseaux, se fiant sur l'inconstance des révoltés, et pensant qu'avec le temps, et en laissant là un bon nombre de mousquetaires, la rebellion se calmerait, comme cela arriva en effet. Il partit à la fin d'octobre, licenciant les galiotes d'Alger et de Bizerte, et laissant à Tripoli l'armée de Tunis, qui était forte de deux mille mousquetaires, avec d'autres Mores à pied et à cheval, qui, dans cette guerre, s'étaient mis du côté des Turcs ; il y eut, quelques jours après, entre eux et les révoltés, une bataille générale dans laquelle la victoire resta aux Turcs. Et comme les Mores sont naturellement de peu de foi et très changeants (comme toutes les races viles), se voyant vaincus, ils commirent, pour obtenir leur grâce, une grande trahison ; ce fut le meurtre du Marabout Sidi Yahya, qui fut exécuté par ses propres amis, ceux auxquels il se fiait le plus et qui l'avaient choisi pour chef. Lui ayant coupé la tête, ils la portèrent aux Turcs, et le Royaume se trouva pacifié, et soumis de nouveau au pouvoir des Ottomans, dont la domination y fut plus solide que jamais. Amat Pacha fut tué dans cette guerre, d'un coup de lance ; il avait été, comme

(1) Sic.

nous l'avons dit, pourvu de ce gouvernement en quittant Alger, et cette nomination fut la cause de sa mort.

§ 3.

En l'année suivante, 1590, le Roi de Labès se souleva contre les Turcs, et, leur refusant l'obéissance, contraignit Heder Pacha à réunir une armée pour apaiser cette révolte ; à cet effet, il mit sur pied douze mille mousquetaires et mille spahis à cheval. Il partit pour Labès au mois de décembre de ladite année, réunissant le long de la route quatre mille cavaliers Mores, ses amis, qui l'avertirent que le Roi de Labès l'attendait avec trente mille cavaliers, que sa grande richesse et sa puissance lui avait permis de mettre en campagne ; cette grosse armée ne le rendait pas aussi fort que la position même de la ville de Labès, qui est élevée et très difficile à gravir ; c'est là qu'il avait concentré ses troupes ; Heder Pacha se résolut à aller l'y attaquer ; tout d'abord il ordonna que lorsqu'on serait arrivé au pied de la montagne sur laquelle est située la ville, et que les Turcs ne pouvaient gravir qu'un à un, à cause de l'altitude et des difficultés du terrain, on construisit, pour faciliter l'assaut, un bastion de terre et de troncs d'arbres, qui tiendrait bloqué le Roi révolté, et empêcherait son armée de recevoir des approvisionnements et autres secours ; il y eut plusieurs escarmouches, mais peu importantes ; car les assiégés n'osaient pas tenir en rase campagne contre les Turcs, qui faisaient de notables dégâts sur leurs terres, brûlant et détruisant leurs villages et leurs arbres sans aucune pitié ni miséricorde. Le succès final était douteux, lorsqu'un More très influent, qu'on appelait le Marabout, se posa en médiateur entre les deux Rois, représentant que c'était une grande honte et un énorme péché envers Dieu de se faire la guerre entre Princes Musulmans, ce qui les affaiblissait d'autant au profit des

Chrétiens, leurs ennemis naturels ; il les convainquit si bien par ses discours que la paix fut conclue, moyennant trente mille écus, que paya le Roi de Labès à celui d'Alger. Les deux armées se retirèrent et cela mit fin à cette guerre, qui avait duré deux mois.

Avant son départ, le Pacha avait armé quatre galiotes pour la course, et les Reïs n'ayant pas de Janissaires pour les équiper (parce qu'il avait été défendu à tous d'aller en course en ce moment-là, où leurs services étaient nécessaires pour la guerre contre le Roi de Labès), s'étaient vus forcés d'embarquer comme soldats des Mores de la campagne, des garçons de boutiques et des marins de commerce, qui, partis d'Alger et arrivés en Sicile, furent surpris par une grosse tempête ; deux bâtiments se perdirent ; l'un s'échoua à l'île des Mangueses, près d'Agusta, et l'autre se brisa sur un écueil près du Goze de Malte ; les deux autres se sauvèrent au cap Passaro et retournèrent à Alger bien chargés de Chrétiens pris en Calabre et en Pouille.

Au mois de mai 1591, Arnaute Mami, Morat Reïs et Dely Mami partirent d'Alger avec neuf galiotes et se dirigèrent sur Lustrica, île située à soixante milles de la Sicile ; là ils rencontrèrent huit galères de ce Royaume ; ni les uns ni les autres n'eurent le courage d'attaquer, et ce ne fut pas un petit bonheur pour les galiotes, qui étaient très dépourvues de monde pour se défendre, en sorte qu'il n'y a pas à douter que toutes, ou au moins la plus grande partie, n'eussent été prises par nos galères, si elles eussent osé combattre. Ayant échappé à ce danger, ils retournèrent à Alger, où ils arrivèrent au mois d'août sans s'être arrêtés nulle part, en grande peur de rencontrer de nouveau des galères Chrétiennes ; tel fut le bonheur de nos ennemis.

Au mois d'octobre suivant, il y avait dans les prisons de Castel Novo, quatorze Reïs de galiotes et de brigantins Algériens, qui avaient été pris à différentes époques et par diverses personnes. Parmi eux se trouvait un

Turc nommé Amosa, Capitan de Bizerte, où il occupait ainsi un certain rang; il était allé en course au mois d'avril 1590, avec une galiote à lui, de vingt-quatre bancs; ayant fait quelques bonnes prises sur les côtes d'Espagne, et désireux d'en faire d'autres, il était venu aux côtes Romaines, et y avait été pris avec son vaisseau par le fils du Prince Doria, qui revenait de Naples avec onze galères. Il y en avait un autre, qui était captif depuis vingt-six ans, nommé Mostafa Arnaute, célèbre Corsaire Algérien, homme puissant, marié avec une parente du Capitan Arnaute Mami, qui cherchait à le racheter; un autre se nommait Jafer, et avait été pris à Formentera, près d'Iviça, en 1586, ayant fait rencontre de dix-neuf galères Génoises qui portaient de l'argent en Italie (comme c'est l'habitude). Sept de ces galères, très fortes, attaquèrent les cinq galiotes Turques qui venaient d'arriver à Formentera; quoique les mariniers expérimentés conseillassent de se tenir tranquilles, et de ne pas quitter l'ancrage à cause du mauvais temps, leur Général les força de marcher. Ils arrivèrent sur les galiotes, et, à ce moment, survint une si grande tempête que trois de nos galères donnèrent à travers et se brisèrent en pièces; une autre fut clouée sur un écueil, qu'on retira depuis avec un énorme travail; des galiotes Turques, deux furent perdues; les trois qui restaient sortirent de la baie, et voyant la confusion qui régnait parmi les équipages des navires échoués, et que chacun ne pensait qu'à se sauver à terre, quelques Janissaires débarquèrent en armes près du lieu du naufrage et s'emparèrent d'une grande quantité de ceux qui s'étaient sauvés, en les assaillant à l'improviste à coups de mousquets; ils y gagnèrent encore une grosse somme que portaient les trois galères échouées; en sorte que le général n'eut pas l'embarras de frapper monnaie avec l'argent des Turcs, et put se décharger de son fer (1).

(1) C'est une raillerie d'Haëdo à l'adresse de l'Amiral vaincu; le mot *hierro*, qui veut dire *fer*, prend encore l'expression de *coin à frapper monnaie;* l'auteur joue donc sur les mots, en insinuant que l'insuccès des Chrétiens leur rendit ces derniers instruments superflus.

Cette perte fut grande, malgré la capture que firent les Génois des deux galiotes échouées, et du Reïs Jafer, Renégat Français (1), qui était Capitaine d'une d'elles. Avec ces trois Reïs, il y avait dans le château onze autres Capitaines de moindre qualité, dont neuf avaient été pris aux Alfaques par le fils du Prince Doria, et les deux autres par les galères de Naples; tous ces captifs désiraient recouvrer leur liberté, et cherchaient les moyens de la conquérir; les trois Reïs qui étaient mieux gardés que les autres, comme étant de plus grand prix, prièrent le Commandant du fort, Don Alvaro de Mendoce, de les laisser se réunir aux autres pour faire leur Pâque, ajoutant qu'il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient vus; le Commandant leur accorda leur demande, ne croyant pas à la possibilité de ce qui arriva. Cependant les Turcs qui, n'étant pas enfermés, vaquaient librement par le château, avaient porté dans la prison où étaient détenus les plus qualifiés d'entre eux, quelques cordes, pics et limes qu'ils avaient pris très secrètement aux ateliers de travail, et qu'ils cachèrent soigneusement; ils limèrent, du côté de la plage, une partie de la grille de fer de la prison dans laquelle ils étaient détenus, et y faisant un trou assez grand pour laisser sortir un homme, y attachèrent une corde par laquelle ils se laissèrent glisser; ensuite ils crevèrent avec le pic un pan de mur qui les séparait de la mer, et gagnèrent une frégate de huit bancs qui servait habituellement au Vice-Roi de Naples pour se promener en mer; ils s'y embarquèrent tous les quatorze, et se rendirent à l'Ile de Lustica où ils séjournèrent quelque temps; ils y prirent sept pêcheurs

(1) Rappelons à ce sujet que, d'après une lettre de M. de Maisse à Henri III, Djafer Pacha était Français et natif de Dieppe. — Peut-être s'agit-il du même personnage, ou de son frère. (*Négociations*, t. IV, p. 473).

Chrétiens. A ce moment, arriva à l'Ile un brigantin Turc qui allait en Corse; ils voulurent s'y embarquer; mais le capitaine ayant exigé d'eux qu'ils lui donnassent les sept Chrétiens, ils ne voulurent pas y consentir, et le brigantin partit sans les prendre, leur laissant de très mauvaise grâce quelques provisions de bouche avec lesquelles ils partirent de Lustica sur la frégate dans laquelle ils s'étaient enfuis; après avoir affronté de nombreux périls sur mer, ils arrivèrent à Bizerte où ils furent reçus à la grande joie des Turcs, qui célébrèrent par des salves de canon, des fêtes et des festins un succès aussi merveilleux.

Le Comte de Miranda, Vice-Roi de Naples, chercha activement à découvrir si leur fuite avait été due à quelque intelligence ou à quelque aide du dehors ou de l'intérieur du fort; il fit mettre à la torture les sentinelles et les gardiens auxquels incombait la surveillance pendant la nuit de l'évasion, et il ne put rien découvrir, sinon que l'habileté et le bonheur des Turcs leur avait fait recouvrer la liberté qu'ils désiraient tant.

Au mois de juin 1592, Arnaute Mami partit en course avec un de ses neveux et trois galiotes; arrivé au cap Corse, il rencontra les galères de Florence qui étaient parties en course en même temps que lui; celles-ci lui donnèrent une chasse si vive qu'elles prirent une galiote de vingt bancs, sur laquelle était le neveu d'Arnaute Mami; les deux autres et le Capitaine eurent le bonheur de s'échapper, mais il s'en fallut de bien peu qu'elles ne fussent prises; enfin, elles rentrèrent à Alger au mois d'août. En ce moment, y arrivait Chaban Pacha, qui venait de Constantinople pour gouverner Alger, ce qui causa une grande satisfaction à tous les habitants qui étaient très mécontents du gouvernement de Heder Pacha. C'était, à cette époque, un homme âgé, goutteux, peu charitable, orgueilleux, détestant les Chrétiens, maltraitant et tyrannisant tout le monde, comme nous le raconterons dans l'histoire de son second gouvernement à Alger.

CHAPITRE XXVII

Chaban Pacha, vingt-huitième Roi.

§ 1er.

Chaban Pacha partit de Constantinople pour aller gouverner Alger au mois de juin 1592; il y arriva dans les premiers jours d'août, et, aussitôt installé, jugea assez durement les agissements de son prédécesseur, à cause des nombreuses plaintes que lui en fit la Milice, qui, voyant venir un nouveau Roi, voulait se venger de l'ancien; pour ce motif, elle fit assembler le Divan (c'est ainsi qu'on appelle chez eux le Conseil) et on y décida l'envoi de quelques Boulouks Bachis à Constantinople, avec un beau présent pour le Sultan, et ordre de l'informer des grandes cruautés et tyrannies de Heder; ils choisirent comme Chef des Ambassadeurs Arnaute Mami, qui rentrait de la course; celui-ci, auquel la fortune était contraire depuis quelque temps, accepta volontiers cette mission qui l'éloignait d'Alger, désespéré qu'il était de ses malheurs qui ne faisaient qu'augmenter; en effet, après la perte de ses galiotes et de son neveu, il avait vu mourir un Renégat Français qu'il aimait beaucoup, et avait du emprisonner sa femme, qui se suicida quelques jours plus tard. Arnaute Mami partit d'Alger à la fin d'août 1592, avec quatre vaisseaux; un à lui, deux qui emmenaient Heder avec sa maison, et un autre appartenant à Mami Napolitano, dans lequel s'embarquèrent les Boulouks Bachis; en arrivant au Cap Passaro, en Sicile, il faillit être pris par les galères de Malte, dont la Capitane avait déjà investi la poupe de sa galiote; il eut cependant l'habilité de s'échapper avec ses vaisseaux, et arriva rapidement à Constantinople. Il n'y fut pas tenu compte des accusations de la milice contre

Heder Pacha, à cause de la mauvaise opinion qu'avait l'entourage du Sultan des Janissaires et du Divan d'Alger; l'ambassade s'en retourna dans deux frégates, courroucée et très mécontente du peu d'effet qu'avait eue sa démarche; Heder resta en paix, attendant l'occasion qui s'offrirait à lui de se venger. Chaban gouverna si bien qu'il satisfit tout le monde et se fit aimer et chérir. Il y eut de son temps une grande famine dans la ville et dans le Royaume (1), qu'il soulagea avec beaucoup de soin; dans l'hiver de l'année de son arrivée, il survint une si grande tempête, avec un vent si furieux, que le môle d'Alger fut presque entièrement détruit; la galère patronne de Morat Reïs, qui était la *Serena*, prise jadis aux Chevaliers de Malte, se trouvait alors dans le port; elle fut brisée ainsi que deux autres galères, chacune de vingt-deux bancs, et deux autres navires, l'un de douze cents *salmas* que les Corsaires avaient pris sur la côte d'Espagne, chargé de sucre, et un autre de six cents *salmas* d'huile, furent mis également en pièces; une saëtie française, qui se trouvait là, s'étant mise à l'ancre dans la rade pour se garantir de la tourmente, il survint une vague qui la coula à pic et on ne la revit plus jamais.

En l'année suivante 1593, Chaban Pacha envoya en course une galère de dix-sept bancs, qui fut prise la veille de la Noel à l'Ile de Lustica par Don Pedro de Leïva, Général des galères de Sicile.

En 1594, Morat Reïs sortit d'Alger au mois de mars, avec quatre galiotes, en compagnie de Jafer, Renégat Gênois, et de Mohammed Reïs y Fochali; il suivit la côte de Barbarie, arriva aux Iles Gelves, et ensuite à la Lampadouse, où il espérait rencontrer des vaisseaux Chrétiens, et, ayant fait là ses sortilèges diaboliques, il vint croiser devant les Sables de Barbarie, et découvrit un matin deux bâtiments qu'il reconnut tout de suite pour

(1) Il y eut aussi une grande peste, dite *de Tunis*. Elle dura trois ans, et désola tout le pays.

être des galères Chrétiennes; il donna aussitôt l'ordre que deux des quatre galiotes abattissent leurs mâts, et que chacune de celles qui étaient dématées se cachât derrière une de celles qui étaient restées grées, afin de ne pas montrer ainsi plus de deux des galiotes et d'amener les Chrétiens à venir attaquer les Turcs le plus tôt possible; sa ruse réussit, et la vigie de nos galères, croyant qu'il n'y avait que deux galiotes, ne voyant pas les deux autres qui étaient dématées, donna ce faux avis à son Capitaine, qui arriva avec la plus grande confiance pour attaquer; quand il fut tout près, Morat fit relever les mâts et s'élança sur l'ennemi; ces navires, la Capitane du Duc de Florence et le *Saint-Jean*, qui étaient partis en course vers la Barbarie, se voyant attaqués par quatre bâtiments, ne savaient plus s'il fallait fuir ou combattre, et passèrent quelque temps à discuter sur ce qu'on devait faire; cela donna le temps aux Turcs d'attaquer la Capitane où s'était réuni le Conseil de guerre; elle fut d'abord assaillie par une galiote de vingt bancs, qui étant trop basse, ne put l'aborder; Morat, venant ensuite, attaqua à tribord avec son vaisseau, et après avoir envoyé sa bordée, sauta dedans avec ses Turcs, et y tua quelques Commandeurs de Saint-Étienne et d'autres combattants; Jafer, Renégat Gênois, et le frère de Morat attaquèrent la galère *Saint-Jean* avec les deux autres galiotes; elle se défendit le mieux qu'elle put, tuant et blessant quelques Turcs; mais enfin, voyant sa Capitane prise, elle perdit courage et se rendit. Morat retourna à Alger avec cette capture si glorieuse et ses prisonniers, ayant de plus délivré beaucoup de Turcs et de Mores de la chiourme de ces galères; il arriva triomphant au mois de juillet, et repartit immédiatement avec autant de vaisseaux qu'il put en armer pour se réunir à l'Amiral Cigala, qui venait de partir de Constantinople avec cent vaisseaux Turcs, emmenant avec lui Arnaute Mami, comme pilote général de la flotte, à cause de son habileté. Cigala arriva dans les mers de Calabre au mois

de septembre, saccagea et brûla une ville nommée Rijoles, profanant les temples, détruisant les jardins, et faisant tous les dommages qu'ont coutume de faire ces barbares infidèles. Ils trouvèrent la ville inhabitée ; car tout le monde s'était enfui dans les montagnes à leur arrivée, en sorte qu'ils ne firent pas de prisonniers.

Notre flotte, c'est-à-dire les galères de Naples, Sicile et Gênes, qui avait été prévenue de l'arrivée de la flotte Turque, aurait pu arriver à temps pour éviter ces maux et ceux qui suivirent ; elle n'apparut qu'au moment où les Turcs, voyant que le temps devenait mauvais, et ne voulant pas mettre leurs vaisseaux en péril, rentraient à Constantinople. Au mois de mai de l'année suivante 1595, Morat Reïs sortit d'Alger avec trois galiotes, côtoya la Barbarie jusqu'à Monastir, ville située à douze milles de Sus ; il y prit trois brigantins de Trapani, ville de Sicile, avec tout l'équipage, composé de quatre-vingt-dix marins, qui étaient partis en course. Continuant sa route vers le cap Passaro, il y eut nouvelle de cinq galères de Malte qui étaient à Zaragoça, ville de ce Royaume; ces galères envoyèrent une frégate reconnaître les vaisseaux Turcs, qui étaient au nombre de trois, comme nous l'avons dit; elle expédia immédiatement un cavalier à toute vitesse donner avis à nos galères que les galiotes étaient arrêtées au cap Passaro; sur cet avis, elles partirent à la hâte pour y aller; arrivées à Vindicar, elles virent revenir leur frégate qui leur faisait signal de ferler les voiles, parce que les galiotes étaient à sa poursuite, et ne se doutaient pas de la présence des galères de la Religion; il faisait déjà presque nuit noire quand ils se découvrirent les uns les autres; les navires de Malte tournèrent de suite la proue contre les Turcs, qui, se voyant attaqués par cinq bâtiments, commencèrent à fuir, poursuivis par la Capitane de *Saint-Jean*, qui ayant une grosse avance sur ses compagnes, atteignit la galiote de Morat Reïs qu'elle couvrit de feu et qu'elle mit en grand péril ; celui-ci se tira du danger en plaçant

tous ses mousquetaires à la poupe, où ceux-ci se défendirent vigoureusement (encore qu'il en coûta la vie à beaucoup d'eux) ; ils tuèrent quelques-uns des Chevaliers de la galère et les canonniers qui constituaient sa principale force ; il se retira le plus vite qu'il put, et fut cependant encore attaqué par la Patrone de la Religion, à laquelle les Turcs résistèrent comme ils l'avaient fait à la Capitane ; ils la forcèrent de se retirer, ainsi que les autres; car elles vinrent chacune à leur tour attaquer le vaisseau de Morat, qui courut ce jour là une rude aventure. De cette manière, il s'échappa après avoir perdu beaucoup de monde, et avoir été blessé cinq fois (mais légèrement) par ces lions de l'Ordre de Saint-Jean, qui ont une si bonne griffe que je ne doute pas qu'un de ces jours ils ne s'emparent de lui, comme ils cherchent à le faire. De là, Morat se rendit avec son frère à Velone; l'autre Reïs, son compagnon, fut séparé de lui par une bourrasque; enfin, ils rentrèrent tous à Alger au mois de septembre, chargés de captifs et de butin. Cependant, Chaban était parti en juillet pour Constantinople, ayant gouverné Alger un peu moins de trois ans. A son départ, il était âgé de quarante-deux ans, petit, d'une faible constitution, affable et bienveillant pour tout le monde.

CHAPITRE XXVIII

Mostafa Pacha, vingt-neuvième Roi.

§ 1er.

Mostafa Pacha succéda à Chaban dans le gouvernement d'Alger (1); il n'y resta que quatre mois, de juillet

(1) C'est à lui qu'on attribue la fondation du Sour-er-Rozlan, sur l'emplacement de l'ancienne Auzia, pour assurer les communications entre Alger et Constantine.

à octobre 1595; pendant ce temps, il n'arriva rien qui soit digne d'être raconté. A son départ, il eut quelques désagréments avec son successeur Heder Pacha, mais il s'en vengea bien quand il revint plus tard gouverner Alger, comme nous le raconterons. Mostafa Pacha était un homme d'environ trente-cinq ans, de bonne famille, parent de son prédécesseur Chaban, ce qui fut cause des mauvais traitements que lui fit Heder en le remplaçant, comme on le verra au chapitre suivant.

CHAPITRE XXIX

Heder Pacha, Roi d'Alger pour la 2e fois, trentième.

§ 1er.

On peut dire qu'en tout temps, les dons et les présents ont été préférés à la vertu, à la raison et au mérite pour la nomination au Gouvernement d'Alger et à tous les Royaumes soumis à l'Empire Turc; mais jamais ce mauvais état de choses n'a été tel qu'aujourd'hui parmi les Turcs et les Mores; c'en est un exemple bien frappant que Heder Pacha ait été envoyé ici une deuxième fois, quoiqu'il eut donné une si mauvaise opinion de lui et tellement mécontenté tout le monde, et que son prédécesseur Mostafa ne gouvernât que depuis si peu de temps. De ce mal, il en résulta un autre (comme c'est habituel); ce fut que Heder, aveuglé par sa haine contre Chaban, qui lui avait succédé à Alger la première fois qu'il y avait régné, à cause de sa mauvaise conduite et des plaintes que les Algériens avaient fait de sa tyrannie, chercha à se venger de son prédécesseur Mostafa, parce qu'il était parent de son ennemi Chaban. La première chose qu'il fit, en arrivant, fut de taxer Mostafa à une somme de soixante mille doubles, qui font quinze

mille écus de notre monnaie; il ne lui épargna pas d'autres mauvais traitements, ce qui est l'habitude des gens vils, haineux et rancuniers; il donna à entendre que cet argent était destiné à reconstruire le môle, et à réparer le dommage causé par la tempête dont nous avons parlé, disant que Mostafa était obligé de faire ces réparations. La vérité est que telle n'était pas son intention, mais qu'il voulait garder cette somme pour lui, ce qu'il fit. Mostafa fut forcé d'en passer par là, et partit immédiatement pour Constantinople avec l'intention de chercher à reprendre le gouvernement d'Alger, et de faire repentir son ennemi du mal qu'il lui avait fait. Heder resta cette dernière fois à Alger de septembre 1595 à septembre 1596 et il n'arriva pendant cette période rien de remarquable (1).

CHAPITRE XXX

Mustapha Pacha, Roi d'Alger pour la 2e fois, trente-unième.

§ 1er.

Nous avons raconté avec quel chagrin et quelle haine contre son successeur Heder Mostafa Pacha était parti d'Alger pour Constantinople, ainsi que les causes qui l'excitaient à s'efforcer d'y retourner; il finit par réussir, grâce aux nombreuses sollicitations de ses amis et de ses parents, qui supplièrent très activement le Sultan Mohammet de lui rendre le Pachalik d'Alger, représen-

---

(1) Kheder paraît avoir été remplacé sur la demande de notre ambassadeur à Constantinople, et sur les plaintes de la Milice; pendant son gouvernement, l'anarchie fut complète à Alger; les Corsaires et les habitants s'étaient insurgés contre les Janissaires, qui avaient été forcés de venir à composition.

tant le peu de temps qu'il y avait passé, pendant lequel il n'avait pas démérité d'y retourner; ils ajoutaient que Heder Pacha s'y faisait détester de tous par sa cruelle tyrannie et son mauvais gouvernement. Tout cela, avec l'assaisonnement habituel d'une grande quantité de cadeaux et d'argent, qu'il donna à Cigala et aux Pachas du Grand Divan, fut cause que le Sultan le nomma de nouveau Roi d'Alger; il y arriva au mois de septembre 1596, au contentement général des habitants. Il commença immédiatement à exécuter son dessein, qui était de se venger de son ennemi et prédécesseur; pour cela, il exigea de lui trente mille écus, somme double de celle que celui-ci lui avait fait donner, annonçant que cette somme serait affectée à la reconstruction du môle d'Alger, que Heder n'avait pas fait réparer avec les quinze mille écus exigés sous ce prétexte; pour le vexer encore davantage, il fit publier, avec menace de peines très graves, que personne ne s'avisât d'acheter ni esclaves ni autres choses appartenant audit Heder; il fit cela pour le priver de l'argent comptant qu'il avait, ce qui fut excessivement sensible à celui-ci, qui partit d'Alger pour Constantinople, furieux et désespéré, et Mostafa resta très satisfait de la vengeance qu'il avait tiré de son ennemi ; telle est l'habitude parmi ces infidèles (1).

H.-D. DE GRAMMONT.

FIN.

(1) En terminant cette traduction, nous croyons devoir faire remarquer qu'à partir de 1581, époque à laquelle l'auteur quitta Alger, l'HISTOIRE fait presque entièrement défaut, et se trouve remplacée par des anecdotes concernant la Course et l'Esclavage. La raison en est, qu'à cette période, Haëdo est revenu à Messine, chez son oncle, archevêque de cette ville, et n'écrit plus que d'après les récits des captifs rachetés. Mais cela n'enlève que peu de chose à la haute valeur historique de ce livre, dont les allégations sont presque toujours en concordance exacte avec les documents officiels.

LES

BEN - DJELLAB

SULTANS DE TOUGOURT

NOTES HISTORIQUES

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite. — Voir les nos 133, 135, 136, 137, 140, 141 et 142)

Il va maintenant apparaître sur la scène deux personnalités qui pendant longues années tiendront tout le pays en mouvement. Le chérif Mohammed ben Abd-Allah d'abord, puis Nacer ben Chôhra, ancien agha des Larbaâ. Leur rôle a été trop important pour que nous ne leur consacrions pas quelques lignes destinées à les faire connaître. Les débuts de la carrière politique de Mohammed ben Abd-Allah ont été déjà racontés, avec tous les détails désirables, par le colonel Walsin Esterhazy et le capitaine Trumelet et nous renvoyons le lecteur désireux de s'instruire aux intérressants ouvrages de ces deux officiers (1). Nous devons sommairement rappeler ici que Mohammed ben Abd-

(1) Notice historique sur le Maghzen d'Oran, par le colonel Walsin Esterhazy, 1849, et, les Français dans le désert, par le capitaine Trumelet, 1863.

Allah, dit El Tlemçani, était un pauvre derviche des Oulad-Sidi-Cheïkh, de la province d'Oran, qui s'était fait remarquer par les pratiques d'une dévotion exagérée. Tous les vendredis, depuis plusieurs années, dit Walsin, il allait en pélérinage, pieds nus, au tombeau de Sidi Bou Medin, près de Tlemcen, et là, il passait des nuits en prière. C'était en 1842, Mouley Cheïkh Ali voulait renverser son rival Bou Hamédi, le kalifa de l'Emir Abd-el-Kader à Tlemcen; Mouley Ali, homme adroit et astucieux, comprenait bien que sa position ne lui donnait ni l'autorité, ni la force nécessaire pour se poser en compétiteur d'un lieutenant d'Abd-el-Kader; il choisit pour jouer ce rôle, cet homme revêtu du prestige religieux, mais qui par sa valeur personnelle ne pouvait, ni porter ombrage à son ambition, ni faire obstacle à son ardent désir du pouvoir. Mohammed ben Abd-Allah se laissa faire; l'autorité française favorisa l'élévation de ce nouveau prétendant, qui ne pouvait s'accomplir qu'aux dépens d'Abd-el-Kader. Au mois de janvier 1842, le gouverneur général Bugeaud prenait possession de Tlemcen et y établissait Mohammed ben Abd-Allah avec le titre de kalifa. Aveuglé par ses premiers succès qu'il ne devait qu'à la coopération des troupes françaises et du maghzen, il ose sortir de Tlemcen réduit à ses propres forces; Abd-el-Kader profite de sa faute et marche sur lui. Les gens de Mohammed ben Abd-Allah prennent la fuite sans combattre et lui même va se cacher au petit village d'Aïn-el-Hout. Mohammed ben Abd-Allah reconnu incapable de lutter contre Abd-el-Kader fut négligé; cet abandon, ce mépris, aliénèrent le cœur de cet ambitieux; il partit pour la Mecque en 1846. Hé bien, c'est ce même Mohammed ben Abd-Allah, ce marabout qui avait été impuissant à nous servir, qui maintenant venait se retourner contre nous, retrouvait toutes les forces du fanatisme et allait tenir en haleine, pendant quelques années, le sud des trois provinces de l'Algérie.

A la Mecque Mohammed ben Abd-Allah fit la rencontre d'un autre Algérien, tout aussi mal disposé que lui contre la France. C'était Si Mohammed ben Ali Senoussi, de la famille des Oulad-Sidi-Abd-Allah, marabouts des Medjaher, près Mostaganem. Senoussi, nous nous bornerons à le désigner par ce nom, mérite

aussi que nous le fassions connaître. Tant lui que les affiliés à l'ordre religieux qu'il a fondé, ont pris une part active à la plupart des insurrections survenues en Algérie depuis un quart de siècle et malgré maints échecs, il est à présumer que leur dernier mot n'est pas dit: l'espoir de reconquérir l'Algérie en en chassant les chrétiens, leur reste toujours.

Senoussi avait étudié à Mostaganem, à Mazouna, à Fez dans ces Zaouïas où le fanatisme ardent est entretenu tel que le feu des Vestales. Peu d'années après notre conquête il quittait le Maroc, se dirigeant vers l'Orient par l'Algérie — l'Algérie, sa patrie, hélas, souillée par l'infidèle. — Chemin faisant il s'annonçait comme un de ces zélateurs, de ces mainteneurs des mœurs et de la foi, qui sont les missionnaires des populations musulmanes. Ces apôtres volontaires n'ont jamais manqué dans l'Islanisme. Leur rôle consiste, suivant l'expression consacrée, à ordonner la pratique du bien et à interdire ce qui est illicite. Or, pour Senoussi rien n'était plus illicite que de vivre au contact du chrétien et de subir sa domination. Outre la satisfaction de mener ses contemporains dans la voie de la perfection, il avait par surcroît celle de se créer à lui-même une fort belle aisance et une vie agréable. Senoussi passa quelque temps au Dejebel-Amour — où il affirma sa mission par des miracles — mais il ne tardait pas à devenir suspect et la crainte d'être arrêté et livré aux chrétiens le fit s'éloigner vers Bousaâda puis à Aïn-Madhi où il entrait dans une caravane qui le conduisait à Ouargla et de là à Tunis. Voyageant sans cesse par terre, il passe à Kaïroun, à Gabès, à Tripoli, initiant le long du chemin ceux qu'il convertit à ses idées et qui seront plus tard pour lui de solides appuis.

A la Mecque, où il arrive enfin, il se met de nouveau à professer et son exaltation pour amener des réformes est telle que le grand chérif du temple sacré, fatigué de ses intrigues, l'expulse du Hedjadz. L'ex-khalifa Mohammed-ben-Abd-Allah, devenu son ami, tant par la communauté d'origine que par le même sentiment de rancunes, partit avec lui de la Mecque et c'est en Égypte qu'ils se réfugièrent ensemble. Au Caire Senoussi éleva encor la voix pour faire adopter ses réformes, mais le chef religieux de la ville lança contre lui une sorte d'anathème, sous forme de

proclamation, le dénonçant au peuple musulman comme un suppôt de Satan, portant le trouble dans le culte de l'Islam. Non content de cela on essaya d'empoisonner Senoussi pour s'en débarrasser et ce n'est que par miracle, disent ses adhérents, que le marabout survécut, bien qu'il ne restât plus sur son corps que la peau et les os. C'est à la suite de cette terrible épreuve que Senoussi confondit dans sa haine les Turcs aussi bien que les Chrétiens et depuis il avait constamment à la bouche les paroles d'un vieux santon de Mostaganem, Si Lakhdar ben Makhelouf, qui a dit jadis :

الترك والنصارى
الكل في زمرة
نقطعهم في مرة

« Les Turcs et les Chrétiens, je les classe tous dans la même » catégorie, je les taillerai en pièces tous en même temps. »

Mohammed ben Abd-Allah soigna son ami Senoussi avec un dévouement qui contribua à sa guérison et aussitôt qu'il fut en état de se mettre en route il le conduisait à Syoua, puis à El-Beïda dans le Djebel-El-Akhedar, au sud-est de la Tripolitaine où le marabout fondait sa première zaouïa qui allait devenir le refuge de tous les émigrés algériens fanatiques et ennemis par conséquent de notre domination. Les événements de février 1848 ne tardèrent pas à leur fournir l'occasion de manifester leur haine, non plus par des imprécations, mais par des actes énergiques. Quelques troupes avaient été rappelées d'Algérie; on disait la France en révolution, désorganisée, à la veille d'avoir à soutenir une grosse guerre européenne. Pour les indigènes c'était le prélude d'une débacle générale, l'heure de la délivrance allait sonner. Combien d'individus en haillons, propagateurs de fausses nouvelles, qui circulaient alors dans les tribus, portant comme un mot d'ordre pour soulever les populations contre nous. N'est-ce pas de la Mecque qu'à certaines époques est parti le signal des plus terribles insurrections, tant dans les Indes contre les Anglais, que contre nous en Algérie. Mais entre la Mecque et l'Algérie existe le nid de fanatiques Senoussiens, toujours prêts à s'armer pour la guerre sainte contre les Chrétiens. C'est de là que prit d'abord son essor le chérif Serour (1) qui alla lancer l'affaire de Zaâtcha et les insurrections kabyles dans la province de Constantine. Mais ce prudent personnage, après avoir réussi à parcourir le pays incognito, se disant simple quêteur des lieux saints, eut la précaution de s'éloigner du théâtre des événements qu'il avait préparés. Il retournait à Tripoli, suivant de loin les péripéties du siège de Zaâtcha et faisant dire des prières dans les mosquées pour le succès de la révolte qu'il se vantait publiquement d'avoir formentée contre nous. Quand on entre dans les détails, on découvre des particularités qui expliquent bien des choses jusque là mystérieuses. Tripoli avait alors pour gouverneur Izzet Pacha, turc aussi astucieux que fanatique, dont l'entourage nourrissait contre nous une haine à outrance. Son defterdar, c'est-à dire l'intendant général des finances était Ahmmed Effendi, le fils de Hamdan, l'ancien amin seka d'Alger, qui après avoir fait semblant de nous servir au début de la conquête, nous trahit et finit par se retirer à Constantinople avec sa famille. Donc, fanatisme d'une part et inimitié héréditaire de l'autre, chez ces deux hauts fonctionnaires Ottomans, tels étaient les sentiments de la petite cour Tripolitaine, à notre égard, se manifestant par une hostilité ouverte. On n'a pas oublié, en effet, que l'escadre de l'amiral de Lassusse dut se présenter devant Tripoli et menacer de la canonner si d'éclatantes satisfactions n'étaient pas accordées à M. Pelissier de Reynand, notre consul général, réclamant la liberté de deux français que le Pacha détenait dans les cachots de son château.

L'affaire de Zaâtcha avait eu l'issue que nous connaissons. Malgré la ruine de cette oasis et la mort de l'agitateur Bou Zian, chef de la résistance, l'ardeur était loin de se refroidir parmi les énergumènes. Le marabout Senoussi mettait, en effet, en campagne un nouveau champion : son ami le chérif Mohmmed ben

(1) Les Serour sont une branche de la famille chérifienne de La Mecque.

Abd-Allah lui-même, ayant mission d'aller soulever le Sud Algérien. L'ex-kalifa descendit à Tripoli chez le Defterdar, on pourrait presque dire chez Izzet-Pacha. Il n'avait pas encore révélé ses projets, aussi ne fit-on guère attention à cet étranger de passage. Mais on se rend compte du sujet des conciliabules entre lui et ses hôtes.

Mohammed ben Abd-Allah partit de Tripoli pour Ghadamès et se montrait dans le Souf au mois de février 1851. Les nombreuses lettres de recommandation qu'il apportait dans sa Djebira devaient le faire bien accueillir de tous les gens de religion. Dès le début il fit appel aux Souafa d'El-Oued et les pressa de s'unir à lui pour marcher contre Tougourt et détroner Abd-er-Rahman, leur ennemi. Mais les Souafa résistèrent aux suggestions de l'aventurier. Voyant bien qu'il perdait son temps de ce côté, le chérif poussait dans la direction de Ouargla où plus heureux, il ne soulevait pas encore des tribus entières, mais parvenait à recruter une bande de vauriens expulsés de leur pays et ne demandant qu'à vivre de rapines. C'est encore dans les rapports officiels de l'époque, fournis par le capitaine Seroka, que nous allons trouver le récit des premières prouesses du chérif Mohammed ben Abd-Allah. Avec les aventuriers qu'il a pu réunir, il enlève sur l'Oued-Retem 800 chameaux aux Oulad-Moulet. Ce premier succès augmente sa bande. La fraction des Oulad-Moulet, du cheïk Oumbarek, qui avait passé l'été dans les environs de Biskra, après avoir fait ses provisions de blé et d'orge, retournait vers l'Oued-Rir. Le 21 août elle était campée au puits de Stil, à vingt lieues de Biskra. A quatre heures du soir les Oulad-Moulet sont assaillis par un goum de cent cavaliers qu'appuient 300 fantassins montés sur des chameaux. Ils se défendirent avec le courage qui distingue les cavaliers de ces tribus. Onze furent tués, quinze blessés. Le cheïkh Oumbarek parvint à se sauver tenant son jeune fils d'une main sur le devant de sa selle et son fusil de l'autre. Son cheval avait reçu 13 blessures. Mohammed ben Abd-Allah avait épié les Oulad-Moulet; des espions surveillaient même à Sidi-Okba leurs achats de grains et s'informaient de l'époque de leur départ. Il était parti de Ouargla conduit par Ali ben Chtioui, guide renommé qui avait fait partie de la Nouba

de Biskra, d'où il avait déserté pendant le siège de Zaâtcha. Pour mieux dissimuler sa marche et éviter les batteurs d'estrade placés aux environs des puits du Sahara, il faisait porter à chaque chameau sept ou huit peaux de bouc pleines d'eau, évitant ainsi les chemins connus. Il s'était blotti avec tout son monde dans les ondulations où sont situés les puits de El-Baâdj, après avoir surpris les coureurs dont le cheïkh Oumbarek s'était fait précéder. Le coup fait à Stil, il s'était réfugié le jour même à Zerig; le lendemain matin il était à Dzioua, le soir il couchait à El-Alia où il avait entraîné dans son parti les Oulad-Sidi-Seliman, moitié de la grande tribu maraboutine des Oulad-Saïah, et il regagnait Ouargla.

Après ces exploits le chérif commença à tourner ses regards vers l'Oued-Rir. Selman ayant vu mettre en prison les deux serviteurs qu'il avait envoyés à Biskra pour plaider sa cause, ne pouvait rester à Temacin où le cheïkh lui faisait comprendre qu'il ne pouvait lui donner trop longtemps un asile compromettant; il se jeta alors dans les bras de Mohammed ben Abd-Allah et se posa dès lors en prétendant à la souveraineté de Tougourt. Mohammed ben Abd-Allah écrit partout qu'il va marcher sur Tougourt, l'enlever et entraînant à sa suite toutes les populations de l'Oued-Rir et du Souf, aller attaquer les Français jusque dans Biskra même. « Biskra, dit-il, ne pourra être secouru » parce que le Bey de Tunis, irrité contre les Français, marche » lui-même à la tête d'une nombreuse armée renforcée des se- » cours du Sultan. »

Instruits des projets du chérif on dut prendre quelques précautions. Tougourt ne pouvait être pris de vive force, mais une révolution, une trahison pouvaient ouvrir les portes. Dès le 11 septembre, Ben Djellab avait reçu à Tougourt un renfort de 120 cavaliers; 180 autres cavaliers, dont 50 spahis, étaient postés à Sâda. Les kaïds des Oulad-Saoula et du Zab-Chergui avaient 200 chevaux prêts à s'y rendre au premier signal. Un goum des Oulad-Zekri observait l'Oued-Itel. Le Commandant supérieur de Biskra pressait le retour des nomades et surtout des Selmia et des Rahman qui, propriétaires dans l'Oued-Rir, offraient toute garantie pour le défendre.

Le chérif de son côté employa tout le mois de septembre à recruter du monde. Il écrivit aux gens d'El-Oued, de Temacin, aux Saïd-Amor, nomades de Temacin, faisant appel à leur vieille haine contre Tougourt. — Enfin il se met en marche dans les premiers jours d'octobre à la tête de mille et quelques cavaliers et neuf cents fantassins, presque tous Chaâmba, Mekhadma. La petite oasis de Blidat-Amar est obligée de lui apporter la diffa. De là il va se camper à Mrassel, à l'est de Temacin. Malgré les conseils de Si Mohammed el Aïd, chef de la Zaouïa des Tidjania, qui prêchait la neutralité, les gens de Temacin vont saluer le chérif.

Dans la nuit du 4 au 5, le cheïkh de Tougourt qui avait reçu 400 cavaliers des nomades, arrivés à marches forcées des environs de Constantine, se met en mouvement avec toutes ses forces, c'est-à-dire plus de 600 chevaux et 1,500 fantassins. Contournant l'oasis de Temacin par le Nord-Est, il lance sa nombreuse cavalerie sur le camp du chérif et le rejette en désordre dans les palmiers. Les gens de Temacin, à la vue de Ben Djellab, leur ennemi mortel, ne se contiennent plus; ils prennent part à l'action et font à l'abri de leurs palmiers une fusillade qui force les goums victorieux à la retraite. Néanmoins ce combat était un grand succès pour Ben Djellab. On voulait, on espérait le bloquer dans les murs de Tougourt...; il venait de prendre l'offensive. Grâce à ses goums, quatre à cinq fois supérieurs à ceux de l'ennemi, il pouvait tenir la plaine. Ce premier engagement ne lui avait coûté que 5 tués et 5 blessés. Au chérif il coûtait 30 morts et 8 blessés.

Après avoir célébré l'Aïd-el-Kébir le 6 et 7, Ben Djellab se reporte contre l'ennemi, à l'abri des palmiers de Temacin. Cette fois le chérif se tient sur la défensive. Nos goums se lancèrent avec assez d'entrain, mais les fantassins dont c'était surtout l'affaire de combattre dans les jardins ne leur prêtent qu'un mol appui. Ils battirent en retraite aux premiers des leurs qui tombèrent.

Ben Djellab retourna à Tougourt, mais ce succès n'aveugla pas le chérif; il sait que des renforts arrivent continuellement à Tougourt, que de Biskra on y dirige des convois d'orge, ce qui annonce que cette cavalerie nombreuse doit y rester longtemps.

Le zèle des gens de Temacin commence à tiédir, les gens d'El-Oued s'obstinent à garder la neutralité. Mohamed ben Abd-Allah reprend le chemin de Ouargla.

Tougourt se remettait à peine de ces divers événements quand vers le milieu du mois de janvier 1852, Abd-er-Rahman ben Djellab tomba très gravement malade. La blessure sérieuse qu'il avait reçu quelques années avant s'était réouverte; les débauches, les abus auxquels il se livrait avait ruiné sa jeunesse, tout faisait présager sa fin prochaine. Abd-er-Rahman ben Djellab ne laissait que des enfants en bas âge; l'aîné, Abd-el-Kader, n'avait que sept à huit ans. Il y avait donc à craindre ou que l'Oued-Rir restât sous la domination spoliatrice et venale de la deïra des Ouled-Moulat régnant au nom du jeune Abd-el-Kader, ou que Selman, fort de ses droits ne vint se jeter dans Tougourt et y amener avec lui le chérif d'Ouargla, chez lequel il avait trouvé un asile.

Abd-er-Rahman sentant sa fin prochaine écrivit au général de Salles, commandant à Constantine, lui rappelant le dévouement dont il avait donné des preuves nombreuses à la France et terminait en demandant avec instance un titre de souverain de Tougourt en faveur de son fils aîné Abd-el-Kader, malgré son jeune âge.

Le général envoya immédiatement par courrier extraordinaire un diplôme provisoire pour Abd-el-Kader, où il spécifiait que le jeune enfant serait placé sous la garde de la mère de Ben Djellab. Si Ahmed bel Hadj ben Gana, kaïd des nomades Gharaba devait exercer le pouvoir jusqu'à nouvel ordre au nom de Abd-el-Kader. Par cette sage mesure le général pensait rassurer les partisans du cheïkh défunt, leur ôter toute arrière pensée à l'égard de Si Ahmed bel Hadj qu'ils auraient pu considérer comme venant s'assurer de l'autorité à l'exclusion de la famille des Ben-Djellab régnante depuis des siècles et rallier ses partisans pour résister aux tentatives qui pourraient être faites par Selman et le chérif d'Ouargla contre l'oasis de Tougourt et l'Oued-Rir'. Dans cet état de choses et en prévision de la mort d'Abd-er-Rahman Ben Djellab, Si Ahmed bel Hadj reçut l'ordre

de se rendre sur l'Oued-Itel, d'y concentrer toutes ses forces, d'avoir des affidés échelonnés, de façon à pouvoir, aussitôt la mort du cheïkh, gagner rapidement Tougourt et s'y installer comme protecteur du jeune Abd-el-Kader.

Si Ahmed bel Hadj, chef de la famille des Ben-Gana, après le cheïkh El Arab Bou Aziz, par son âge, sa réputation de prudence, surtout par l'influence de ses propres tribus, les Selmia et les Rahman, propriétaires dans l'Oued-Rir', convenait parfaitement à ce rôle; mais ce rôle exigeait de l'activité et de la hardiesse, il fallait proclamer bien haut que ce n'était pas pour lui qu'il agissait; tout cela manqua à Si Ahmed bel Hadj, et il trompa nos espérances.

Dès qu'il apprend la mort d'Abd-er-Rahman (le 25 janvier) au lieu de brusquer son entrée dans Tougourt, il tatonne, il écrit aux notables du pays pour sonder leurs dispositions, trahit ses projets personnels, donne le temps à la déira de s'emparer du pouvoir; aussi quand il se présente, on lui ferme la porte au nez. Aussitôt la déira et les notables de Tougourt nous écrivent et se plaignent de Si Ahmed bel Hadj au devant duquel ils étaient allés et qu'ils avaient bien accueilli, ignorant ses intentions et croyant qu'il venait faire ses compliments de condoléance. Mais Tougourt a toujours été le rêve des Ben-Gana, disaient-ils. Si Ahmed avait intrigué avec quelques-uns de ses partisans dans la place et il voulait y entrer et s'en faire proclamer le chef au détriment du jeune héritier légitime.

Les Français, ajoutaient-ils, ont adopté la tutelle des enfants du cheïkh défunt; nous demandons le diplôme et le cachet pour le jeune Abd-el-Kader. Sa grand'mère Lalla Aïchouch et la Djemâa sont là pour guider son jeune âge. Tougourt restera comme avant la fidèle amie du gouvernement d'Alger. Abd-er-Rahman sera instruit à faire mieux encore que son père si cela est possible.

Ahmed bel Hadj trouvant les portes fermées fit tirer quelques coups de fusil contre les remparts; cette provocation amena un engagement qui le fit repousser ainsi que ses goums et après cet échec honteux il s'en retourna camper à Tamerna.

L'Oued-Rir' dans les mains de cette domesticité rapace ne

nous offrait aucune sécurité pour l'avenir ; le champ y restait libre à toutes les intrigues, à toutes les haines locales... Selman pouvait venir y compliquer tout de ses prétentions appuyé du chérif d'Ouargla... Mais il n'y avait alors pas d'autre alternative ; accepter la régence de Lalla Aïchouch et de la Djemâa ou aller avec nos bataillons implanter un Ben-Gana dans Tougourt. La politique tracée pour le Sud, par le gouvernement, ne laissait aucun doute dans le choix. Un tédéir (brevet d'investiture) et un cachet furent envoyés au jeune Abd-el-Kader par le général commandant la province de Constantine.

Le tédéir et le burnous d'honneur arrivèrent à Tougourt dans les premiers jours de février; ils y furent reçus avec enthousiasme par la population qui était réellement attachée à la dynastie des Ben-Djellab. Selman, auquel comme le plus âgé revenait le cheïkhat suivant les traditions de la famille, n'étant pas là, Tougourt se ralliait autour du jeune Abd-el-Kader et repoussait l'intrônisation de la race étrangère des Ben-Gana ; si à ce sentiment des masses on ajoutait l'intérêt de la déira à gouverner sous le nom d'un enfant, on s'expliquera l'unanimité qui semblait régner dans l'Oued-Rir' ; mais elle devait être de peu de durée.

En effet, dès le commencement du mois de mars, Selman quittait le chérif et accourait d'Ouargla à Temacin où il était reçu à bras ouverts. Les gens de Temacin étaient les ennemis de la déira de Tougourt ; c'était cette déira qui avait entretenu dans l'esprit du cheïkh Abd-er-Rahman, l'ambition, vieille dans sa famille, de dominer Temacin. Temacin avait à cœur la soumission qu'elle avait été contrainte de faire au cheïkh Abd-er-Rahman en 1848. Le premier acte de la déira avait été d'interdire à l'Oued-Rir' tout commerce avec Temacin. Celle-ci, donc, devait accueillir avec empressement le compétiteur du fils de son ancien adversaire, l'ennemi juré des nègnes affranchis, des serviteurs qui dominaient alors à Tougourt.

Il était certain que l'arrivée de Selman allait précipiter quelque crise dans l'Oued-Rir'; malheureusement nous ne pouvions qu'être les spectateurs des événements, nous n'avions non-seulement pas les moyens de les maintenir, mais même de leur

imprimer une direction quelconque. Les Oulad-Moulat, les Selmia, les Rahman, sur lesquels nous avions cru d'abord pouvoir compter, n'avaient que trop laissé voir qu'ils étaient peu disposés à seconder l'implantation de l'autorité française dans l'Oued-Rir' et c'est parce qu'ils pensaient qu'une fois forts dans l'Oued-Rir' nous les astreindrions à payer l'impôt de leurs palmiers qui en avaient toujours été exempts...; c'étaient la tiédeur de ces nomades tout aussi bien que l'ambition personnelle en même temps que sa propre faiblesse qui avait fait échouer Si Ahmed bel Hadj, n'exécutant pas à la lettre nos instructions.

Pour sortir de ce rôle passif, on voulut essayer d'agir directement sur Selman et l'empêcher de se liguer plus longtemps avec le chérif. Un agent sûr lui fut envoyé à Temacin; il lui fit entrevoir que s'il venait à Biskra, il obtiendrait le pardon de ses fautes et que peut-être c'était pour lui le moyen le plus sûr d'arriver au but de son ambition; que les Français ne voyaient pas avec grand plaisir un enfant cheïkh de Tougourt. A Biskra, Selman ferait mieux apprécier l'intelligence, le courage que tout le monde lui prêtait, etc... Selman répondit qu'il ne mettrait jamais les pieds à Biskra, et montra une résolution inébranlable.

Notre agent prit alors à partie chacun des gens influents de Temacin; il leur représenta dans quelle position critique pouvait se mettre leur pays en se faisant le champion de Selman. Ce qui était arrivé en 1848 pouvait se renouveler; on pouvait jeter sur eux tous les goums du Sud pour les bloquer, tous les fantassins de l'Oued-Rir' pour couper leurs palmiers. Mais ces conseils ne furent pas mieux accueillis. La haine de Tougourt, le souvenir d'injures récentes, les succès de Mohammed ben Abd-Allah exaltaient toutes les têtes.

Pendant que nous employions nos derniers expédients pour rétablir le calme, Selman de son côté n'avait pas perdu de temps. Il fait appel aux Oulad-Saoud, Souafa de Kouinin, Tarzout et Zegoum, les anciens partisans de son père le cheïkh Ali; il gagne une moitié des Oulad-Moulat, il intéresse la masse à ses malheurs, à sa jeunesse; il rallie tous les ennemis de la déira, et ils en avaient beaucoup; puis, quand tout est préparé, le jeudi 25 mars, il se met en route avec 300 fantassins des Oulad-Saoud,

arrive non loin de Tougourt. Aussitôt la nuit close, cinquante des plus déterminés prennent les devants, se glissent dans le fossé jusqu'à une maison de Medjaria donnant sur le rempart. Les maîtres de la maison sont d'intelligence; une brèche est pratiquée dans le mur, les Oulad-Saoud sont introduits, ils courent aussitôt à la kasba; la porte leur en est ouverte par une quinzaine d'Oulad-Moulat qui y étaient arrivés la veille sous le prétexte de venir rendre hommage au jeune Abd-el-Kader. La déira surprise veut résister, mais la trahison qu'elle voit partout la paralyse. Quelques coups de fusil sont tirés; trois Oulad-Saoud sont tués, mais la kasba est bientôt entre les mains des partisans de Selman.

Au premier bruit Bou Chemal, le cheïkh du grand village de Nezla, Bou Chemal un des membres les plus influents de la Djemâa, un des serviteurs les plus dévoués d'Abd-er-Rahman ben Djellad, réunit les fantassins de Nezla, un millier environ et marche contre Selman et les Oulad-Saoud qui approchent de Tougourt. Mais déjà les gens de Tabesbert, village ennemi de Nezla, ont été grossir la troupe de Selman...; l'on sait bientôt que la kasba est au pouvoir de ses partisans. Au lieu de se battre on fraternise et c'est suivi de tout le monde que Selman affectant de conserver les vêtements pauvres et usés de l'exil, fait son entrée triomphale dans Tougourt.

On ne peut trop signaler l'habileté, l'adresse de ce jeune homme. Tant qu'il ne se sent pas bien installé, son premier soin est de rassurer la population. Il défend toutes représailles, il se fait amener les enfants d'Abd-er-Rahman, les embrasse, il promet hautement de leur servir de père; enfin, il inspire une telle confiance que dès le matin même de ce coup d'État, les boutiques s'ouvrirent et le marché se tenait comme d'habitude.

A notre égard son thème n'est pas moins adroit; il nous écrit qu'il ne s'est enfui de Tougourt que pour sauver sa tête compromise par les calomnies de quelques serviteurs du cheïkh Abd-er-Rahman; ne voulant pas rester à Temacin de crainte d'attirer quelque malheur sur cette ville, il ne lui restait pas d'autre asile que chez le chérif d'Ouargla. « Mon cousin est mort, ajou-» tait-il, d'après les usages en pratique de temps immémorial

« dans la famille des Ben-Djellab, c'est moi qui doit lui succé-
» der. Les populations m'ont appelé, je suis accouru, mais
» pour bien séparer ma cause de celle du chérif ennemi des
» Français, j'ai refusé les forces nombreuses que Mohammed
» ben Abd Allah mettait à ma disposition et je suis venu seul,
» fort de mes droits. »

Que pouvions-nous faire, sinon ce que notre politique dans le Sud avait fait jusques-là ? Subir les faits accomplis en cherchant à en tirer le meilleur parti possible. Il fallait subir Selman comme on avait subi le jeune Abd-el-Kader. Il fut répondu à la députation de Selman que les Français prenaient peu de part aux divisions intestines qui de tout temps avaient déchiré la famille des Ben-Djellab; que nous ne voulions qu'une chose, c'est que le cheïkh de Tougourt ne fît pas de l'Oued-Rir' l'asile et le marché des mécontents et des insoumis; que Selman n'avait encore rien fait pour mériter notre confiance, qu'il ne dependait que de lui de la gagner ; nous le jugerions à l'œuvre ; qu'il fermât le marché de Tougourt à nos ennemis. Bien des avances furent faites pour nous attacher Selman, mais dans nos relations avec lui, le point de départ était malheureusement trop fâcheux.

L'entrée de Selman à Tougourt fut un coup de fortune pour le chérif. Tous les marchés lui étaient fermés, la misère était dans son camp. Mais Nacer ben Chôbra vient annoncer que Selman est à Tougourt, que toutes les ressources de ce grand marché sont ouvertes. Dès ce moment, il y a échange continuel de courriers entre Selman et le chérif ; les Saïd-Oulad-Amor, nomades de Temacine, embrassent son parti ; les gens du Souf, toujours à l'affut des occasions de gagner de l'argent, envoient à son camp des caravanes chargées de grains, d'armes et de munitions qu'ils tirent de la régence de Tunis. Des espions du chérif sont saisis jusques dans Biskra ; ce sont les Atatcha qui viennent jusques sur nos marchés acheter des chevaux pour son compte.

Malgré l'arrivée des caravanes du Souf, les insoumis trouvaient la plus grande peine à vivre. Le nœud de la question était donc à Tougourt. Selman nous tiendrait-il ses promesses, fermerait-il son marché à leurs convois ? On redouble d'efforts pour gagner

Selman. Avances, promesses, tout fut prodigué. Mais Selman, par les traditions et la politique de Tougourt et pas sa propre situation vis-à-vis de nous était forcé de jouer un double rôle. Voyant nos hésitations à le reconnaître, il ménageait le chérif. Il comprenait bien que nous le subissions à Tougourt ; il savait tout le déplaisir que nous avait causé le renversement d'un ordre de choses établi par nous ; il le croyait même bien plus grand qu'il ne l'était en réalité ; il devait donc se préparer des alliés dans la prévision d'une descente de nous dans l'Oued-Rir'.

Tout annonçait qu'on approchait d'une crise. Des correspondances s'échangeaient avec le chérif et quelques individus des Oulad-Djellab et de Sidi-Khaled. On faisait courir le bruit de l'arrivée prochaine du deuxième fils de Bou Zian. C'était le seul dont la mort n'avait pas été matériellement constatée. Après la prise de Zaatcha, le fanatisme n'avait pas manqué d'exploiter cette sorte d'incertitude, mais ce mensonge était tombé de lui-même.

Les gens du chérif envoyaient vendre sur le marché de Tougourt 300 chameaux, fruit de leurs razzias et avec le prix achetaient du blé, des dattes, de la poudre, du plomb et des armes.

Un mois après plus de 500 chameaux revenaient se charger de provisions. Non-seulement Selman ouvrait ses marchés à nos ennemis, mais encore il allait en fantasia au devant d'un certain personnage qui se posait en lieutenant du chérif Mohammed ben Abd-Allah et qui n'était autre qu'un émissaire du grand marabout Senoussi, envoyé de la Tripolitaine pour examiner l'état des affaires. Cet émissaire annonçait qu'il allait au Souf recruter des partisans pour la guerre sainte.

Selman avait envoyé à Biskra un miad portant le tribut annuel de Tougourt, un cheval et un mahari de Gada. Tout fut retourné à Selman excepté le tribut que nous considérions comme venant de l'Oued-Rir' et non de lui. Dès lors nous nous attachions à séparer la cause de Selman de celle des populations du pays. Pendant que Selman nous envoyait des agents nous assurer de sa fidélité, nos coureurs surprenaient un de ses émissaires envoyé au chérif et porteur d'une lettre de lui pour le cheïkh de Tougourt. Mohammed ben Abd-Allah engageait son ami

Selman à se réjouir de ses succès ; il le priait de lui envoyer des drapeaux pour guider ses troupes dans la guerre sainte.

Il n'y eut plus de ménagements à garder. L'Oued-Rir' et le Souf étant en quelque sorte la base d'opérations des insoumis, puisqu'ils ne tiraient toutes leurs ressources que de ces deux régions. On les mit en état de blocus et toutes relations avec elles furent défendues à nos tribus.

Au mois de mars 1853 une colonne composée d'environ 500 chevaux, chasseurs d'Afrique et spahis, 500 hommes d'infanterie et 2 obusiers, sous les ordres du colonel Desvaux, était réunie à Biskra. Cette colonne devait faire une grande reconnaissance dans le Sud.

Pendant que nos troupes se promenaient ainsi, la question de Tougourt se compliquait plus que jamais. Aussitôt qu'il avait appris le départ de la colonne de Biskra, Selman ne douta plus qu'elle ne fût dirigée sur Tougourt. Avant de se disposer à faire les face aux ennemis étrangers, il songea à corriger et à terrifier les ennemis intérieurs. Il tenait en prison le cheikh Oumbarek des Oulad-Meulat, coupable à ses yeux de trop de sympathie pour les Français et il le fit mourir. Croyant les Oulad-Moulat effrayés il leur ordonne de venir camper devant Tougourt; ils se retirent au contraire dans les Zibans. Selman ordonne aux Nezla et aux Tebesbest, qui sont en quelque sorte les faubourgs de Tougourt, de porter toutes leurs richesses dans la ville et de venir s'y enfermer. Il y a quelques hésitations. Selman, soit que ces villages renferment beaucoup de partisans des enfants de l'ancien souverain, le cheïkh Abd-er-Rahman, soit que ses cruautés, ses exactions lui aient fait bien des ennemis dans la ville, il croit voir dans l'hésitation qu'on met à accomplir ses ordres un commencement de révolte.

Pour anéantir d'un seul coup toutes ces espérances, pour briser les seuls drapeaux qu'on puisse lever contre lui, le 18 mars il a la barbarie de menacer les quatre enfants du cheïkh Abd-er-Rahman.

On les étrangla et un cinquième enfant posthume était arraché du sein de sa nourrice et enfermé dans une chambre où il mou-

rait de faim. Leur grand'mère Lalla Aïchouch périssait elle aussi d'une manière tragique, mise dans une sorte d'armoire percée dans la muraille, on en murait la porte et elle succombait faute d'air et de nourriture. Les madjeria étaient les exécuteurs de ces atrocités.

L. Charles FÉRAUD.

(A suivre.)

UNE ÉMIGRATION ARABE

EN AFRIQUE

UN SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST

J'ai établi, dans un premier article, que les tribus barbares qui occupaient avant l'Islamisme les déserts orientaux de l'Afrique du Nord possédaient des légendes authentiques qui les faisaient venir d'*Arabie*. J'ai montré qu'elles portaient un nom *arabe*, suivaient une religion *arabe* et, qu'enfin, elles avaient laissé à travers l'*Égypte*, la Marmarique, la Cyrémaïque et la Tripolitaine, des traces vivantes de leur passage. Puis, j'ai conclu de cet ensemble de faits, que ces barbares étaient, bien réellement comme ils le prétendaient, originaires de l'*Arabie*. Il ne me reste plus à étudier qu'un seul point, savoir l'époque et les circonstances dans lesquelles s'est produite cette émigration d'Arabie en Afrique.

Ce ne sont pas les récits qui nous font défaut sur ce point ; tout au contraire, car il en existe une grande quantité épars çà et là dans les œuvres des écrivains de Damas et Baghdad, qui nous les présentent tous comme des légendes d'origine indigène.

Ces prétendues légendes sont de deux sortes : les unes traitent de la filiation des Berbères, les autres parlent de leur passage en Afrique. Les unes et les autres peuvent se diviser en trois groupes :

Le premier, fait naître directement ces peuples de quelque fils ou petit-fils de Sem, de Cham ou d'Abraham,

inconnu à la Bible, et rapporte leur expulsion de Syrie, tantôt à la période qui a immédiatement suivi le déluge, soit aux époques de Josué, de David ou même de Nabuchodonosor. Dans ce groupe, quelques récits rappellent ou parfois même reproduisent les prétendues légendes païennes qui couvaient en Grèce et à Rome sur l'origine des Numides;

Le deuxième groupe, attribue l'émigration de ces peuples et leur dénomination de Berbères, aux expéditions des rois Tobbas, dynastie arabe qui régnait jadis dans l'Yémen ;

Le troisième groupe, ramène cette émigration à la période plus moderne qui s'étend de Sil-el-Arim à la naissance de Mahomet.

Nous ne reproduirons aucune des légendes du premier groupe; le lecteur qui voudrait lesétudier, les trouvera réunies dans le chapitre de Ben-Khaldoun, qui traite de l'origine des Berbères (1). Nous les repousserons toutes en masse par une seule fin de non-recevoir. Toutes, en effet, sont entachées d'un vice originel qui les rend inacceptables ; elles supposent que les Nomades qui habitaient, au moment de la conquête arabe, les déserts de l'Afrique, avaient pu, d'âge en âge, conserver par le seul moyen de la tradition orale, des souvenirs précis sur leur origine, qui se seraient perpétués pendant 3800 ans, à partir du déluge, 2800 ans à partir d'Abraham, 2200 ans à partir de Josué, 1600 ans à partir de David. Cette proposition n'est pas soutenable, si puissante qu'on veuille se représenter la mémoire d'une tribu, même nomade. Nous avons d'ailleurs la preuve de son impossibilité par l'histoire légendaire des Arabes eux-mêmes. Ces peuples n'avaient pas quitté leur pays, et déjà faisaient usage de l'écriture avant l'époque de

(1) M. de Slane, t. I, p. 167 et suivantes de la traduction du *Livre des Exemples.* (Histoires des Berbères de Ben-Khaldoun.)

Mahomet ; pourtant, l'extrême limite de leurs filiations les plus vagues, ne dépasse pas un millier d'années ; c'est, en effet, au début de cette période que la critique moderne a fixé l'époque ou vivaient Himyer, Kehlan, Amron, les plus anciens des patriarches arabes, dont les noms n'ont pas été empruntés à la Bible.

La conséquence est qu'on doit regarder tous ces récits du premier groupe, non pas comme de vraies traditions indigènes, mais seulement comme des hypothèses avancées par les histoires musulmanes. A défaut de preuves, ces suppositions n'ont aucune valeur.

Parmi ces pseudo-légendes, j'ai dit qu'un certain nombre avait été emprunté aux écrivains de l'antiquité grecque et latine. Tels sont, par exemple, les récits qui font descendre les Berbères de *Fars* ou de *Sofak*. Ces récits nous ont été conservés par Ben-Coteïba, lequel prétendait que *Goliath* qui, disait-il, était le père des Berbères, était fils d'Heryal, fils de Djaloud, fils de Dial, fils de Cahtan, fils de *Fars*, personnage bien connu, et que *Sofak* était l'ancêtre de tous les Berbères. La présence de *Fars*, père des Persans dans cette généalogie nous rappelle qu'au dire de Salluste, les Numides provenaient d'émigrés Perses amenés par Hercule d'Orient en Espagne, et passés après sa mort d'Espagne en Afrique. La présence de *Sofak* est un souvenir visible de cette vaniteuse prétention du roi Juba II qui affirmait qu'il était descendant d'Hercule et de la veuve d'Antée, par Didore leur fils, et par Sophon fils de Didore et père des *Sofakes* (ou Syphaxes), Ben-Coteba a pris cette indication sinon à Juba II lui-même, au moins à Josèphe qui l'a reproduite, et l'a transportée des Numides aux Berbères.

La légende qui fait des Berbères un débri des Cananéens chassés par Josué de la Palestine n'est pas d'invention arabe. Chacun sait qu'on la trouve racontée avec de grands détails dans la guerre des Vandales de Procope. Cet historien racontait que les Cananéens vaincus s'étaient retirés vers l'Égypte ; mais que ce pays trop peuplé, n'ayant pu leur offrir d'asile, ils passèrent en Afrique, y élevèrent des villes nombreuses et s'étendirent jusqu'aux colonnes d'Hercule. « C'est là, ajoute l'auteur, qu'ils ont habité jusqu'à nos jours, en y parlant la langue phénicienne. Ils fondèrent un fort dans l'État de Numidie, fort dont la ville existe maintenant et se nomment Tigisis. Là se trouvent deux colonnes, faites de pierre blanche, élevées près d'une grosse source, elles portent gravées, en caractères phéniciens, l'inscription suivante en langue phénicienne : — Nous sommes ceux qui avons fui devant la face de Josué le brigand, fils de Noun. » Par un anachronisme bien digne de la critique Byzantine, Procope disait encore de cette émigration phénicienne, qui, si elle était vraie, serait de 1600 avant J.-C., que ce pays était auparavant habité par un peuple qu'on disait *autochtone*, parce qu'il y demeurait depuis des temps fort anciens, et que c'était aussi pour cette raison qu'on disait d'*Antée son roi*, celui qui avait lutté contre *Hercule* à Clipéa, qu'il était le fils de la Terre. Or, Hercule vivait en 1300, 300 ans après Josué !

D'ailleurs, cette opinion que les premiers habitants de l'Afrique étaient d'origine cananéenne, ne datait pas de Procope. Cent ans auparavant, Saint-Augustin en avait déjà planté le germe, quand il se demandait si une tribu voisine d'Hippone qui se nommait *Canani*, et qui parlait une langue sémitique, ne tirerait pas son nom de ce qu'elle était cananéenne d'origine ; mais, chez le savant évêque, ce n'était là qu'une interrogation, lancée en passant, et sur laquelle il n'a pas osé s'arrêter. Aussi, malgré cette illustre provenance, le récit de Procope ne trouvera pas grâce devant nos yeux : les 2000 ans qui séparent Josué de Saint-Augustin ne permettant pas de croire que ce soit là une légende qui ait pu se perpétuer dans la mémoire des Numides.

D'ailleurs, il suffit de remarquer l'époque où cette lé-

gende s'est produite, pour être fixé sur son origine. C'était le moment où le christianisme l'avait emporté définitivement chez les Romains sur les diverses religions païennes. Par un sentiment de piété qui ne laissait pas assez de place à la vraie critique, tous les érudits chrétiens s'ingéniaient à tout ramener à la Bible, et à élaguer de la science tout ce qui leur semblait en contradiction avec les Livres Saints. Pour ce qui n'en pouvait être expulsé, ils s'arrangeaient à le faire rentrer, par les hypothèses les plus hardies, dans les cadres de la Genèse et de l'Éxode. Au fond, ce n'était que suppositions dépourvues de preuves sérieuses, et récits trop souvents empreints d'une extravagance ridicule. Quoi qu'il en soit, ce genre d'écrits avait alors la vogue, et il n'est pas d'auteur chrétien où l'on n'en rencontre quelque exemple. Toute la chronologie d'Eusèbe est basée sur des hypothèses de ce genre. Pour donner un exemple de la hardiesse maladroite de ce système, on peut lire dans l'œuvre du savant évêque de Césarée, que le vieux Picus des Latins n'était autre que le Zeus des Grecs et que tous deux étaient le même personnage qu'Assur et que Nemrod, tout cela avancé, sans preuve ancune, mais avec une impertubable assurance. C'est dans ce monde d'affirmations étranges, qu'est née la légende des Cananéens, ancêtres des Numides. C'est au milieu d'elle qu'elle apparaît dans les œuvres de Jean d'Antioche, où elle se confond par la forme et par le fond, avec le reste des récits qui forment le fond du livre, et dans lesquels elle s'encadre tout naturellement. C'est là qu'il faut la lire pour bien la juger; elle y perd du premier coup, la faible apparence d'authenticité qu'elle semble avoir dans l'œuvre de Procope, où elle se produit seule, au milieu de récits véridiques et dégagée de tous le fracas de mensonges qui l'entourait à son origine.

Je range aussi dans la classe des fables, l'opinion qui rapporte aux expéditions de Nabuchodonosor, la fuite des Berbères en Égypte. Et tout d'abord je ferai remar-

quer qu'il s'est écoulé 1200 ans entre Nabuchodonosor qui régna de 604 à 561 et le commencement de l'ère musulmane, ce qui s'oppose à ce que cette légende ait été tirée de souvenirs nationaux. Mais, en outre, il est visible que ce récit a été emprunté à la Bible; car il donne à ce conquérant le nom de *Bakht-Nassar* qui provient de la forme biblique erronée : Nabuchodo*n*osor. Le vrai nom du roi babylonien était Nahon-Choudou*r*-Oussour, ce qui aurait donné, si on l'avait pris à la tradition, non pas la forme Bakht-*N*assar, mais la forme Bakht-*R*assar, avec un *r* au lieu d'un *n*.

II

A côté de ce premier groupe de récits greffés maladroitement sur la Bible, et dont je viens de prouver l'inanité, il en existe un autre aussi considérable, qui laissant les Livres Saints de côté, se rattache aux vieilles légendes nationales des Arabes, et attribue le passage des Berbères en Afrique à quelqu'un des rois Tobba, Dou'l-Carnaïn, Abraha-Dou'l-Menar, Ifrikos-ben-Abraha, Yasasin et Abou-Malek. Selon les traditions arabes, ces rois auraient fait de grandes expéditions en Maghreb et quelques-uns d'entre eux auraient même conduit leurs armées jusqu'à la mer Verte (Océan Atlantique). Le nom des Berbères aurait été donné aux envahisseurs par l'un de ces rois, parce qu'au moment où il les forçait à cette expédition, ils auraient murmuré (*berbera* en arabe). Selon d'autres, ce nom aurait été attribué non aux vainqueurs, mais aux vaincus, dont le langage semblait au roi conquérant, un bruit confus semblable à un murmure.

Ces explications futiles ne méritent guère d'être réfutées ; pourtant on les a reproduites de nos jours, sans paraître les trouver invraisembles. Je crois donc utile d'en prouver le peu de savoir.

Tous ces récits se rapportent à l'histoire des rois Tobba. Or, si rien n'est brillant et merveilleux comme cette légende dorée des temps antéislamiques, rien non plus n'est si faux et si menteur que ce cycle séduisant. Dès le premier coup d'œil, la science moderne l'a déclaré fabuleux, et c'est à peine s'il en reste, au profit de la véritable histoire, une vingtaine de noms et une généalogie.

Personne aujourd'hui ne croit plus en Europe aux marches victorieuses de ces prétendus conquérants : la critique, en effet, a fixé la période pendant laquelle ils ont vécu, entre l'année 120 avant et l'année 200 après Jésus-Christ. Or, pendant ces 350 ans, les annales de l'Égypte et de l'Afrique sont parfaitement connus, et l'on n'y trouve aucune place pour l'expédition violente et armée d'un envahisseur arabe, non-seulement jusqu'à l'Atlantique, mais même jusqu'à la vallée du Nil. Cette période, en effet, est pour l'Égypte, celle des Ptolemée, des douze Césars, des Flaviens et des Antonins.

Bien que la critique arabe n'ait qu'une courte vue, il se peut pourtant qu'elle ait compris qu'il y avait quelque difficulté a appliquer ces récits d'émigration à Ifrikos-ben-Abraha, le roi Tobba ; et c'est, peut-être, pour cela que certains auteurs ont substitué à cet Ifrikos, un homonyme fils de Caïs-el-Saisi. Mais une simple réflexion fait justice de cette prétendue légende : cet Ifrikos-ben-Caïs, est un personnage tout à fait imaginaire, dont il n'a été question dans l'histoire et dans les récits antéislamiques, que pour lui attribuer cette expédition. Du reste on n'a pas même dit où et quand il régnait.

Il y a encore la légende qui fait des Berbères le peuple d'En-Noman-ben-Seba ; mais cet En-Noman, fils d'Himyer, n'est pas plus authentique qu'Ifrikos-ben-Caïs ; aucune légende authentique n'en faisait mention. Du reste, s'il eût existé, c'eût été vers l'année 350 avant J.-C., c'est-à-dire à l'époque d'Artaxerxés Ochus, qui était alors maître de l'Égypte et au moment de la plus grande puis-

sance de Carthage. Nul ne croira, je pense, qu'aucun prince Arabe ait pu alors traverser l'Afrique en conquérant, non seulement sans résistance, mais sans que les historiens Grecs en aient entendu parler.

Que si l'on prétend qu'il s'agit d'En-Noman-ben-Yafar, dont la légende aurait fait En-Noman-ben-Himyer, parce qu'en effet il était descendant d'Himyer à la cinquième génération, cela nous rejetterait au temps de Ptolémée Philadelphe et de la première guerre punique ; une expédition arabe à travers l'Égypte y est encore moins vraisemblable qu'au siècle précédent.

Il est vrai que Ben-Abd-el-Berr à qui nous devons cette légende, semble croire que cet En-Noman était un des Princes qui ont vécu entre l'époque de Jésus-Christ et celle de Mahomet ; mais il faut remarquer qu'aucun de ces Princes n'était de la race d'Himyer : les uns étaient des rois Ghassanides de la race de Kehlan, les autres des Lakhmides de la descendance d'Amrou, tous par conséquent étrangers à la famille Himyarite : d'ailleurs, ces petits Princes, faibles vassaux, soit des empereurs Romains, soit des rois Perses, n'ont jamais eu la force de tenter des expéditions en Afrique, et l'histoire ne leur en attribue pas.

III

Après avoir écarté les légendes qui se rattachent à la Bible et aux exploits imaginaires des rois Tobba, il nous reste à rechercher la date de l'émigration qui nous occupe dans cette période de 5 ou 600 ans qui précède Mahomet. L'histoire arabe y est encore bien troublée par des récits imaginaires, mais cependant elle commence à s'y appuyer par des traditions réelles. Cette période est celle qui commence au *Sil-el-Arim*.

Ces mots *Sil-el-Arim* signifient l'*inondation de la digue*. On raconte à ce sujet qu'il existait dans le *Mar'eb*,

région de l'Yemen, une digue qui retenait les eaux venant des montagnes, et en formait un lac d'irrigation au-dessus de la plaine. Cette plaine était occupée par les Azdites, tribus de la race Sabéenne de Kehlan, laquelle, comme toutes les autres peuplades de cette région, était vassale des rois Tobba. Ceux-ci qui étaient aussi de race Sabéenne, mais de la branche d'Himyer, résidaient à Saba et tenaient sous leurs lois toute l'Arabie du Sud. Quant à l'Arabie du Nord, elle ne leur obéissait pas ; elle était partagée entre une foule de tribus indépendantes, les unes de la race des Arabes Purs, les autres de la race de Tharé, père d'Abraham. Les premiers, disait-on, descendaient de Sem par ses fils Lud et Aram. Parmi les autres, on comptait les Ammonites et les Moabites, fils de Loth, les Edomites fils d'Esaü, et les Amalékites, fils d'Amalek, fils du même Esaü. Mais la grande masse faisait remonter son origine à Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar, Les Arabes Purs demeuraient vers l'embouchure de l'Euphrate ; les Taréchites, autour de la Judée, sauf les Amalécites qui avaient aussi des établissements sur l'Euphrate, au milieu des Arabes Purs. Quant aux Ismaélites, ils s'étendaient au Midi des deux autres groupes et occupaient toute l'Arabie du nord, jusqu'aux territoires occupés par les tribus Sabéennes.

A un moment donné, les Azdites du Mor'eb s'aperçurent que leur digue allait se rompre, et dans cette prévision quittèrent le pays de peur d'être inondés. Ce déplacement causa dans tout l'Yémen un ébranlement profond, et il en résulta un soulèvement général des tribus Sabéennes contre les rois Sobba, leurs maîtres. Les Azdites enlevèrent à ces Rois l'hégémonie des populations de l'Arabie du Sud, après quoi, il entraînèrent ces nouveaux alliés et se lançèrent avec eux dans toutes les directions. La plus grosse part se dirigea sur l'Arabie du Nord ; après une lutte qui dura beaucoup d'années, ils finirent par enlever aux Taréchites leurs territoires de parcours et fondèrent dans le pays conquis, outre plu-

sieurs principautés nomades, les deux royaumes de Ghassan et d'Hira, si fameux dans la légende antéislamique. Le premier fut l'œuvre surtout des Azdites, il avait pour domaine l'Arabie Pétrée où il se substitua à la dynastie Ismaélite des Beni-Saleh ; le second, fut fondé par une bande mélangée d'Azdites, de Ghodamites (1) et de Lakhmites, qui alla sur le Bas-Euphrate s'établir au milieu des Amalécites et entrèrent dans leur confédération. Pendant quelque temps, les Rois de ce peuple mêlé furent pris tantôt parmi les anciens habitants du pays, tantôt parmi les nouveaux émigrés ; mais à la fin les nouveaux venus l'emportèrent sur les Amalécites et assurèrent le pouvoir à leur dynastie des Beni-Moundir. Les royaumes d'Hira et de Ghassan persistèrent jusqu'à l'époque de Mahomet et furent détruits par ses premiers successeurs.

Les écrivains de Baghdad ont déterminé d'une façon très inexacte la date du Sil-el-Arim, qu'ils ont fait remonter jusqu'au règne d'Alexandre le Grand, quelques-uns même jusqu'à l'époque de Salomon. La critique moderne, mieux armée et plus sévère, guidée d'ailleurs par quelques synchronismes qui avaient échappé aux auteurs Musulmans, en a ramené l'époque aux temps de l'ère Chrétienne. Les calculs des modernes, il est vrai, ne peuvent pas avoir eux-mêmes, faute d'éléments précis, une exactitude absolue ; et le fait est qu'ils varient selon les auteurs, assez fortement entre eux. Aussi, crois-je devoir les reproduire en quelques mots, pour que le lecteur puisse se former une opinion raisonnée sur la date de cet événement. C'est, en effet au moyen de cette date que je pourrai fixer celle où les Zenata sont passés d'Arabie en Afrique.

La cause principale des différences qui existent dans

(1) En arabe, leur nom s'écrit : جُذَمى ; mais je n'apprendrai rien aux arabisants en leur disant que dans l'antiquité le جـ se prononçait comme notre *g* dur : je crois même inutile d'en donner des exemples.

les calculs des modernes provient de la façon dont chacun d'eux a déterminé la durée des générations princières de l'Arabie. Les uns prirent pour base qu'il ne s'agit pas dans les généalogies que nous ont laissées les Arabes d'une génération moyenne, mais d'une génération d'aîné à aîné, attendu que, chez ces peuples le commandement se transmet en général par ordre de primogéniture. La-dessus, ils ont invoqué les mœurs des nomades, qui, se mariant très tôt, et à plusieurs femmes, ont bientôt des enfants mâles, et ont cru que la plus longue distance de temps qui pouvait exister entre la naissance du père et celle de son fils aîné ne pouvait dépasser 20 ans. Au lieu de 20 ans d'autres écrivains on compté 25 ans, d'autre 30, d'autres 35, ce qui est certainement exagéré. Je vais tout d'abord faire un premier calcul en me basant sur la moyenne de 20 ans, puis j'indiquerai quels résultats donnerait la même computation basée sur les moyennes de 25 de 30 et 35 ans.

Tous les orientalistes sont d'accord pour reconnaître dans Dhou-Lasar ou Dhi-Lasar des traditions arabes, le roi Hasar dont il est question dans l'œuvre de Strabon et contre lequel Alnis Gallus, lieutenant d'Auguste, dirigea une expédition en l'an 24 avant J. C. Or, Dhou-Lasar était le successeur de son frère Ifrikos-ben-Abraha. Si l'on admet qu'Ifrikos a quitté la vie quelques années avant l'expédition de Gallus, en l'an 30 par exemple, et à l'âge de 50 ans, il en résultera que Chamar fils d'Ifrikos (qui a été probablement l'aîné puisque lui et sa famille régnèrent ensuite) devait avoir alors 30 ans, et qu'Abou-Malek fils de Chamar et son successeur avait alors 10 ans (30 J.-C.). Akran, fils d'Abou-Malek et son successeur, dut en conséquence naître en l'année 20 avant J.-C. Ce prince régna 53 ans. En supposant même qu'il ait vécu 73 ans, ce qui est beaucoup pour un Arabe, il en résulte qu'il aura commencé à régner à l'âge de 20 ans, c'est-à-dire l'année même où commence l'ère chrétienne.

Or, il résulte des termes d'Abou-el-Féda et d'El-Ispani, que le Sil-el-Arim eut lieu tout au commencement du règne de cet Akran et peu après la mort d'Abou-Malek, ce qui place cet événement, au plus tard, en l'an 5 de notre ère. Cette année 5 sera donc aussi celle de l'émigration des Azdites, laquelle eut lieu sous le commandement des deux frères Amran et Amrou-Mozaïtra. En attribuant à ces deux chefs une quarantaine d'années d'âge, il en résultera que Thahba fils d'Amrou devait avoir alors 20 ans, et que son fils Djofna venait de naître (an 5 de J- C.). Si Thahba mourut à 50 ans, Djofna dut prendre le pouvoir en l'an 35. Or, ce fut ce Djofna qui dans le commencement de son règne, fonda à l'aide d'un empereur Romain, le royaume des Ghassanides, et ce fut presque aussitôt qu'une bande de ceux-ci (Lakm-Azd et Ghodam) alla créer en Irak le royaume de Hira. La fondation de ce royaume doit donc, d'après ces calculs, être fixée vers les années 40, 45, ou 50 de notre ère.

Que, si au lieu de 20 ans par génération, on en admet 25, 30 ou 35, l'émigration des Ghassanides à Hira devra être reportée aux années 70, 90, et 110, après la naissance de Jésus-Christ. En restant donc dans les généralités on peut donc dire du Sil-el-Arim qu'il eut lieu dans la 1re moitié du 1er siècle. C'était à cette fixation que je voulais faire aboutir cette digression un peu longue, mais indispensable à mon sujet.

Si approximative en effet qu'elle soit, elle permettra au lecteur d'apprécier avec plus de netteté la valeur des légendes qu'il nous reste maintenant à étudier.

IV

La première de ces légendes nous a été rapportée par El-Messaoudi : « Les Berbères, disait-il, sont des débris » de Ghassanides qui se dispersèrent à la suite du Sil- » el-Arim : ils s'enfuirent dans le Maghreb à la suite de » cet événement. »

« Les Berbères, d'après d'autres historiens, sont des » Amalécites. »

« Ils appartiennent, voulaient d'autres historiens, aux » tribus de Lakhem et de Ghodam : ils avaient habité la » Palestine ; mais ils en furent expulsés par un roi de » Perse. Arrivés en Égypte, ils ne purent obtenir des » maîtres du pays l'autorisation d'y rester. Aussi tra» versèrent-ils le Nil, d'où il se répandirent dans la ré» gion de l'Ouest. »

Ces trois traditions, complétées l'une par l'autre, ont sur celles que nous avons discutées jusqu'ici un avantage remarquable, car elles s'adaptent parfaitement aux détails de l'histoire ancienne, tels que nous les connaissons par les historiens Grecs et Latins et par les historiens Arabes les plus véridiques. Nous avons vu en effet qu'à la suite du Sil-el-Arim, les Azdites suivis d'autres tribus Sabéennes, parmi lesquelles figuraient les Ghodam et les Lakhem, se rendirent d'abord dans l'Arabie Pétrée où ils fondèrent le royaume des Ghassanides, et qu'une partie d'entre eux, ensuite, se portèrent sur le Bas-Euphrate et y créèrent, de concert avec les Amalécites, anciens habitants du pays, le royaume de Hira. Ghassanides, Amalécites, Ghodam et Lakhem se trouvaient donc, par leur position géographique, à portée d'être chassés de leur pays et refoulés sur l'Égypte par les grands souverains qui régnaient sur l'Orient. Il suffisait donc, et cela a dû se produire, que ces Arabes aient, dans une guerre entre les Empereurs Romains et les Rois des Rois, pris parti contre ceux-ci, pour que l'un d'eux les aient refoulés de l'Euphrate en Palestine et de Palestine en Égypte. Une fois là, ces nomades auront demandé aux gouverneurs Impériaux, maîtres du pays, la permission de s'y établir, mais ceux-ci peu soucieux de garder dans cette vallée riche et peuplée, ces alliés turbulents et pillards, ne pouvant d'autre part, faute de forces, les réinstaller dans leur patrie, auront préféré leur faire passer le Nil et les établir dans les déserts à l'Ouest de l'Égypte.

Et il y a une preuve que ces traditions et cette hypothèse sont d'accord avec la vérité, c'est que peu après l'époque de la fondation du royaume Hira, 40 ou 50 ans environ, nous voyons, par Ptolémée, que le désert à l'Ouest de l'Égypte était en partie occupé par des Ghodam, dont le nom grec *Ogdèmes* est la reproduction littérale du nom arabe Ghodam.

La mention d'un roi de Perse dans la légende pourrait même faire croire que le passage des *Ghodam*, à travers l'Égypte, n'a eu lieu que sous les Sassanides : mais outre que la mention de ce peuple en Afrique faite par Ptolémée, qui vivait au plus tard en 170, prouve que cet événement est antérieur à l'époque des Sassanides, il faut se rappeler que dans leurs légendes les Arabes confondent toujours les rois Parthes Arsacides avec les rois Perses Sassanides, sous la dénomination unique de *Rois de Perse* et que par conséquent la tradition qui précède peut très bien avoir eu en vue un roi Arsacide. La mention de Ptolémée prouve d'ailleurs que c'est là le vrai sens de la légende.

En résumant toutes ces données, on reconnaît à quelle époque les tribus nommées plus tard Berbères passèrent d'Arabie en Afrique. A une époque postérieure à la fondation des royaumes de Ghassan et d'Hira, les tribus qui les avaient fondés prirent parti, à l'instigation des Romains, contre un roi Parthe avec lequel les Romains étaient en guerre. Pour les punir, ce Roi les expulsa de l'Euphrate et de la Syrie, et les refoula sur le Nil. Les Gouverneurs impériaux n'ayant pas voulu les y garder, leur permirent de traverser le pays et de s'établir dans les déserts de l'Ouest. Il s'y fixèrent donc, y apportant les uns, les Louata, la religion des Taureaux Divins qu'ils avaient reçue des Amalécites, leurs pères, les autres, les Ghodam, le nom même qu'ils portaient depuis une longue antiquité. Je dis que les Louata étaient des

Amalécites; et en effet, des 5 ou 6 tribus (Israélites, Ammonites, Mabites, Edomites et Amalécites, qui avaient pu recevoir le culte des Taureaux Divins des anciens Cananéens et des Égyptiens), les uns Mabites, Ammonites et Edomites avaient renoncé à ce moment à la vie nomade et habitaient dans des maisons, les premiers dans les montagnes à l'est du Jourdain, les autres dans la montagne de Seïr, au sud de la Judée. Quant aux Ismaélites, comme dès l'abord ils s'étaient enfoncés en Arabie avant que les autres Taréchites se fussent rapprochés de l'Égypte, il n'est pas probable que chez eux l'ancien culte solaire de la Phénicie se soit jamais empreint des formes idolâtriques de l'Égypte. Reste les Israélites, mais à l'époque du Sil-el-Arim, il y avait déjà six siècles que les dix tribus, qui avaient formé le royaume d'Israël, avaient été transplantées en Orient, par Sargon, après la prise de Samarie, et pour les deux tribus qui entouraient Jérusalem et soutenaient jadis la famille de Juda, chacun sait qu'ils avaient rapporté de la captivité de Babylone un culte absolument spiritualiste, tout à fait dégagé des dernières erreurs idolâtriques que leurs ancêtres avaient pu conserver jusqu'au temps de Sédécias. De toutes ces tribus, les Amalécites que le hasard avait fait émigrer vers le Bas-Euphrate étaient les seuls Taréchites qui eussent gardé la vie nomade et les mœurs de leurs pères, et qui aient pu par conséquent garder avec les usages de leurs ancêtres, leur religion primitive des Taureaux Divins. C'est donc à eux forcément qu'il faudrait attribuer l'origine des Louata, quand bien même la légende ne nous apprendrait pas, comme on l'a vu, que les Berbères descendaient des Amalek. Cette concordance de la logique et des traditions ne peut, à mon avis, laisser aucune place au doute.

Si nous voulons maintenant fixer avec plus de précision la date de cette émigration, nous en trouverons les moyens dans l'histoire positive; nous avons vu en effet qu'elle supposait forcément, comme le veut d'ailleurs la

légende, une guerre des Parthes contre les Romains. Or depuis le Sil-el-Arim, qu'on le place en l'an 5 ou en l'an 110 après J.-C, les deux États restèrent en paix jusqu'au moment ou Trajan déclara la guerre au roi Kosroès, ce qui eut lieu en l'an 114; Or, comme d'autre part Ptolémée publia sa géographie vers l'année 140, ou au plus tard en 170, que d'ailleurs il n'est pas vraisemblable que l'émigration arabe ait eu lieu juste au moment même où Ptolémée allait produire son œuvre, on peut affirmer sans trop de chance d'erreur que les Louata et les Ghodam furent expulsés de l'Asie dans l'Afrique entre les années 114 et 150, dans une période de 30 à 40 ans.

V

On pourrait s'étonner pourtant que les Romains aient trouvé juste à point des territoires à donner à ces Barbares à l'ouest de l'Égypte, et en déduire que ce déplacement a été impossible. Cette déduction ne saurait se soutenir devant ce fait de la présence des *Ghodam* dans le pays, fait qui prouve que ce déplacement a eu lieu; je pourrais donc m'en tenir à cette preuve. Cependant je crois utile de faire remarquer qu'il s'est produit tout justement à cette époque, dans les désert dont il s'agit, un événement considérable, qui a rendu complètement vacant cette partie du territoire Libyen. Je prie le lecteur de me pardonner cette nouvelle digression.

On sait qu'à la suite d'une guerre contre les Juifs, Ptolémée Soter, le premier roi Macédonien d'Égypte, enleva à la Judée une grande partie de sa population et la transplanta dans les diverses régions qui formaient son royaume et qui étaient l'Égypte, l'île de Cypre, la Libye, la Marmarique et la Cyrénaïque. Traités doucement par ses successeurs, ces Juifs se reproduisirent en Égypte et formèrent même en Lybie et en Cyrénaïque des tribus nomades fort populeuses et forts puissantes. Ils conti-

nuaient à entretenir des relations incessantes, soit avec Jérusalem, où chaque année ils envoyaient de nombreux tributs pour l'entretien du culte et du temple, soit avec Babylone, où depuis Nabuchodonosor, il était resté une colonie juive fort riche et fort lettrée, qui faisait de cette ville une seconde Jérusalem. Au moment qui nous occupe, toute la race Juive, d'Orient en Occident, nourrissait en silence contre le peuple Romain, une haine atroce et implacable. Exaspérés par la prise de Jérusalem, par la ruine du Saint-Temple, par les cruautés épouvantables qu'avaient commises après leur victoire Vespasien et Titus, ils frémissaient de rage et ne se tenaient en paix dans l'Empire que par l'impuissance de se venger.

La guerre contre les Parthes éclata. Sur les instigations de Kosroès, les Juifs de Babylone firent briller avec tant d'éclat, aux yeux des Juifs sujets de Rome, l'espoir d'une vengeance complète et d'une restauration de la Judée indépendante, qu'ils se soulevèrent tous à la fois, en Cypre, en Égypte, en Libye et en Cyrénaïque (115 de J.-C.). Dans le premier feu de la révolte, ceux de la Cyrénaïque massacrèrent 200,000 sujets Romains, nombre considérable de victimes, qui prouve le nombre considérable des bourreaux et démontre ainsi l'existence de tribus juives nomades dans les déserts environnants, car la petite Cyrénaïque, avec ses cinq villes et ses faibles villages, était incapable de contenir, outre ces 200,000 hommes, tous ceux qui les avaient tués. La guerre fut acharnée. Dans leur fureur, les Juifs, en représailles des supplices atroces infligés dans le cirque par les Romains, aux captifs de Jérusalem, firent subir à leurs prisonniers des tourments abominables. On envoya contre eux des troupes et des généraux, troupes et généraux furent culbutés par les rebelles, qui, après avoir élu un roi, allèrent donner la main aux Juifs révoltés d'Égypte (116 de J.-C). Trajan, craignant que ce feu de rébellion n'embrasât la Mauritanie, envoya d'Orient en Afrique un de ses meilleurs généraux, Martius Turbo,

qui mit deux ans à terminer cette guerre, autre preuve qu'il eut affaire à des tribus nomades, car la Cyrénaïque n'eut pas donné tant de peine à réduire.

Par les cruautés que les révoltés avaient commises, on peut juger combien leur soulèvement fut réprimé avec dureté. Tout ce qu'il y avait de tribus juives dans le pays fut exterminé. Il ne s'en échappa que celles qui purent s'enfuir dans l'Ouest, où elles excitèrent une révolte des tribus Mauritaniennes qu'on eut encore à réprimer, mais qui ne le fut pas complètement et se maintint, plus ou moins dangereuse, jusqu'au règne de Marc-Aurèle. A l'abri de cette guerre, les tribus juives se maintinrent indépendantes dans l'Ouest, où les envahisseurs musulmans les retrouvèrent par la suite. Mais quant à la Cyrénaïque et à la Libye Marmarique, il résulta forcément de l'expulsion des Juifs un grand vide dans les terrains de parcours qu'elles contiennent, et cela explique comment les Romains purent donner facilement des terres aux Louata et aux Ghodam, et aux autres peuples nomades refoulés avec eux de Syrie en Égypte. Et non-seulement les Romains purent le faire, mais même ils y eurent intérêt, ne fût-ce que pour empêcher les Juifs de revenir dans leur ancienne patrie après le départ des troupes impériales. Ce fut au moyen d'un procédé analogue qu'on repeupla les villes et villages dont ils avaient détruit les habitants. Hadrien en l'année 121 y envoya des Colonies. Peut-être est-ce la même année qu'il appela les Louata et les Ghodam en Libye.

VI

En résumé, le lecteur a pu voir que mon assertion que les Berbères de l'Est ne vinrent en Afrique qu'au commencement du 2e siècle est partout fondée soit sur des passages de l'histoire positive, soit sur des légendes dont l'authenticité est peu contestable.

Si j'ai affirmé en effet que ces peuples étaient Arabes, c'est : 1° que c'était dit dans des légendes nationales, dont j'ai prouvé à ce propos le caractère véridique ; 2° c'est que le nom des uns (les Louata) était Arabe, que leur religion était arabe, et que la trace de leur passage resta longtemps marquée à travers l'Egypte, la Marmarique, la Lybye, la Cyrénaïque et la Tripolitaine ; 3° c'est que les autres (les Godham) ont apporté leur nom lui-même (Ogdem) d'Arabie en Afrique.

Si j'ai dit des Louata qu'ils étaient de race Amalécite, c'est : 1° que cette tribu n'a pu recevoir que des Amalécites, comme je l'ai prouvé, la religion des Taureaux Divins ; 2° que la légende confirme cette origine en faisant des Amalécites la souche de certains Berbères.

Si j'ai ajouté qu'ils furent chassés d'Arabie par un roi d'Orient, c'est : 1° que la légende l'affirme positivement ; 2° l'histoire constate que depuis la fondation du royaume de Hira, les Lakhm, les Godham et les Amalékites étaient établis dans des régions de l'Arabie qui les mettaient en contact avec les rois d'Orient, et les exposaient à en être facilement expulsés par ceux-ci ; 3° c'est, en outre, qu'une expulsion de ce genre est la seule cause plausible qu'on puisse admettre de cette émigration, dans la période historique dont nous nous occupons.

Si enfin j'ai fixé la date de cette expulsion au commencement du 2e siècle c'est : 1° que les Godham, originairement Zabéens, n'ont pu être exposés à une expulsion de la part d'un roi de l'Euphrate, qu'après qu'ils se furent établis dans les parties septentrionales de l'Arabie, ce qui n'eut lieu que par la fondation des royaumes de Ghassan et de Hira, c'est-à-dire à la fin du 1er siècle ou au commencement du 2e ; 2° c'est que, d'une part, l'asile donné par les Romains à ces exilés suppose presque forcément qu'ils s'étaient compromis pour l'Empire, et que par conséquent il y avait guerre entre les Romains et les Parthes, ce qui, depuis la fondation du royaume de Hira, ne se produisit qu'en l'an 114 ; 3° c'est, d'autre part, que le passage des Ghodam en Afrique était déjà effectué quand Prolémée publia son immortel ouvrage, entre les années 140 et 170 de notre ère.

Si j'ai proposé ensuite de préférence l'année 121 pour cette émigration, c'est qu'à ce moment un grand vide venait de se produire dans les déserts de l'Ouest, et qu'il y avait alors intérêt pour les Romains à y attirer des populations nouvelles.

J'ai dû dans cette étude supprimer bien des preuves de faits. Au cas où quelqu'un des lecteurs de la *Revue Africaine* y trouverait matière à objection, je lui serais reconnaissant de me fournir l'occasion de les produire.

Le Capitaine H. Tauxier,
Officier d'Académie.

SUR

QUELQUES INSCRIPTIONS

DES

ENVIRONS D'AUMALE

(Suite. — Voir les n°s 143 et 144)

Avant de poursuivre, il faut que je répare un oubli et deux erreurs. L'oubli le voici ; il a peu d'importance, mais en archéologie il est indispensable, autant que possible, de laisser le moins d'éléments d'investigation de côté ; les plus insignifiants se trouvent quelquefois prendre tout-à-coup une importance inattendue.

Parmi les lettres que m'avait adressées M. Delaporte, s'en trouvait une du 2 avril 1869, qui devait être placée en tête de l'analyse que je fais ici de cette correspondance ; je ne saurais dire comment elle s'est trouvée oubliée. Il me disait :

« Dans l'intérêt de la science je vous adresse ci-joint l'estampage de l'inscription d'une pierre tombale trouvée dans l'ancienne enceinte d'Auzia, sur la rive gauche de l'Ouêd Sour (1).

On y lit, comme vous pouvez le voir :

(1) C'est le nom que prend l'Ouêd Lekah'al sous les murs mêmes d'Aumale, qui avait reçu des Arabes la dénomination de *Sour el Ghozlân*, le Fort des Gazelles.

D M S
LVCIOSA PIA VIX.
ANNIS. XXVIII

« *Aux Dieux Mânes. Luciosa Pia qui vécut 28 ans.* »

» L et V de Luciosa forment un seul caractère.

» Au-dessus du cadre qui contient cette courte épitaphe, il y a un croissant en relief dans un cadre triangulaire.

» La pierre a été mise au jour en creusant une tranchée pour l'établissement d'un chemin de ronde autour de la nouvelle enceinte d'Aumale, à environ un mètre au-dessous de la surface du sol.

» Je profite de cette circonstance pour vous demander de me faire savoir si votre prédécesseur M. Berbrugger, a reçu le plan au 40,000e de la banlieue d'Aumale, sur lequel j'avais rapporté le tracé des fortifications actuelles et celui de l'ancienne enceinte d'Auzia, avec toutes les découvertes faites dans ladite banlieue, ainsi que les anciennes voies romaines. Ce plan m'avait demandé beaucoup de peine et je n'en ai gardé aucune trace (1).

Maintenant voici les deux erreurs.

La première est relative à cette inscription votive d'un temple de Saturne, que j'ai reproduite d'après la lettre du 7 juin 1870, de M. Grenade Delaporte, qui ignorait, comme moi, qu'elle eût été envoyée le 20 février 1867, à

(1) Dès mon entrée à la Bibliothèque, en octobre 1869, je me suis fort inquiété de rechercher quel pouvait avoir été le sort de l'utile travail de M. Grenade Delaporte. J'y mis d'autant plus d'intérêt que ce plan se rattachait, dans mes souvenirs, à une demande faite par moi, au Gouverneur général, plusieurs années auparavant. Je l'avais prié de vouloir bien donner des ordres pour qu'il fût dressé, dans chacune des quinze subdivisions, une carte semblable au plan de M. Grenade Delaporte. Les ordres ont été donnés, mais ils n'ont reçu que des commencements d'exécution. Quant à mes recherches à la Bibliothèque, elles n'eurent aucun résultat.

la rédaction de la *Revue africaine,* laquelle l'a publiée en l'accompagnant de nombreux détails, qui malheureusement, dès cette époque, ne l'avaient pas rendue plus complète. Nous renvoyons cependant au tome XI[e] de la *Revue,* pages 122-127. Le *Recueil* de M. Renier eût pu nous éviter cette redite, mais je n'en avais pas alors un exemplaire à ma disposition. Ce qui résulte du texte reproduit par M. Delaporte, c'est que depuis 1867, il est demeuré intact.

La deuxième erreur porte sur l'inscription que m'a envoyée M. Delaporte, en octobre 1873, celle du jeune Optatus et de ces deux femmes qui y sont traitées de RARISSIMAE, mot que j'avais singulièrement affaibli en lui donnant la forme de KARISSIMAE, très usitée dans les inscriptions tombales des Latins. Et quand elle m'a été signalée, j'allais la rectifier en me laissant aller à quelque allusion maligne, lorsque je me suis rappelé fort à temps, que nous étions là devant ce que j'appelle une *expression régionale,* d'un caractère spécial, et dont le sens est détourné de sa signification propre. On voit par une autre inscription d'Aumale, citée dans la *Revue Africaine,* que *Rarissima* répond tout simplement à *Karissima,* mais témoigne d'un sentiment plus affectueux (1).

(A suivre.) O. MAC CARTHY.

(1) L'ensemble des inscriptions funéraires de l'Algérie, et l'on peut dire du monde romain, montre que certains mots sont particulièrement employés dans des contrées plus ou moins étendues. Ceci provient de ce que les textes acceptés par les corporations de lapicides sortaient rarement des limites assignées à ces associations. Ainsi dans le pays de *Pomaria* (Tlemsên) et du *Numerus Syrorum* (La Maghnia) on se sert particulièrement, pour désigner une sépulture, des mots *Domus eternalis*, maison éternelle.

Pour tous les articles non signés :
Le Président,
H.-D. DE GRAMMONT.

Alger. — Typ. A. JOURDAN.

ESSAI D'ÉTUDES LINGUISTIQUES & ETHNOLOGIQUES SUR LES ORIGINES BERBÈRES

Depuis plus de 25 ans M. le général Faidherbe, dans divers ouvrages d'une grande valeur scientifique, soutient l'opinion que les Berbères doivent se rattacher à une race non sémitique, pré-aryenne, se rapprochant plus ou moins du type Kymri ; le savant auteur des *Recherches anthropologiques sur les tombeaux megalithiques de Roknia* ajoute que c'est surtout à la linguistique qu'il faut demander la solution du difficile problème des origines berbères.

Un essai dans ce sens a été fait en 1868, par M. Olivier, président de l'Académie d'Hippone, qui, au moyen de rapprochements glossologiques et grammaticaux a rattaché les Berbères aux Grecs (Iaones), aux Ibères et aux Celtes. Ce travail, où l'esprit le dispute à l'érudition a certainement une véritable valeur ; il nous a beaucoup servi, et, bien que nous soyons arrivés à des conclusions sensiblement différentes, nous devons le mentionner comme un des jalons qui nous ont le plus aidé à nous dégager de l'ornière battue du prétendu sémitisme berbère.

Cette origine sémitique est du reste depuis longtemps

repoussée en principe par M. Renan, l'homme du monde savant le plus compétent en matières hébraïques. La sûreté des méthodes scientifiques a, en effet, conduit l'éminent professeur à des conclusions en parfaite concordance avec l'impression produite, en Algérie par les Berbères, sur tous les gens éclairés et instruits qui ont vécu avec ce peuple d'une façon suivie et tant soit peu intime.

M. le général Hanoteau, MM. Letourneux, Duveyrier, O. Mac Carthy, Carette, Féraud, Pomel, etc., ont tous, à des degrés différents et sous des formes diverses, indiqué, comme probable ou possible, l'origine non sémitique des premières races berbères.

Et, plus récemment encore, le professeur Masqueray, dans ses remarquables études sur le Djebel-Aoures (1), reproduisait ainsi cette impression si vraie et si générale :
« ...En entendant ce langage de l'Oued-Abdi, si fluide
» qu'il semble éviter à dessin les gutturales et rechercher
» tous les efforts sifflants que peut admettre la langue
» humaine, sans jamais séparer par une seule voyelle
» sonore des suites de consonnes douces; parler aérien,
» chanté, retombant à chaque coup sur des finales en
» ène, îñe, elh, èlh, az, et ne s'arrêtant que sur des
» voyelles très longues et très ouvertes faites pour le
» repos des lèvres ; j'ai souvent songé à la langue alle-
» mande enrichie du th de l'anglais et de la ñ espagnole.
» Je ne sais quel retour vers le nord, quelle souvénance
» des régions froides et lointaines éveillaient en moi
» cette musique naturelle si étrangère au pays où elle se
» produisait. »

Cette impression nous l'avons nous-même ressentie bien longtemps, et dans ce même Aoures, et dans tous

(1) Voir *Revue Africaine*, 1877-1878 — *et Notes sur les Ouled-Daoud du Djebel-Aouras*. Alger, 1879. Librairie Jourdan.

les pays berbères où nos devoirs professionnels nous ont appelé à faire de fréquents séjours. Et, après de longues et patientes études sur le langage que nous entendions, après bien des tâtonnements et des hésitations, nous avons acquis la conviction que les Berbères représentent quelques-unes des branches détachées de ces antiques et vaillantes races Touraniennes qui, des plaines de la haute Asie, ont jeté leurs vigoureux rameaux aux quatre coins du vieux monde et jusque en Amérique.

C'est le résultat de ces études que nous allons essayer d'esquisser ici à larges traits et en résumant, du mieux que nous le pourrons, les éléments qui ont formé notre conviction et que nous présenterons quelque jour dans un travail spécial plus détaillé.

Alger, juin 1880.

PREMIÈRE PARTIE

LINGUISTIQUE

CHAPITRE Ier

Les Tifinar ou consonnes. — Leurs rapports avec les caractères cunéiformes. — Leur valeur hiéroglyphiques, idéographiques et phonétiques. — Lettres racines ; rapprochements linguistiques. — Consonnes complémentaires.

Dès les premiers âges du monde, et aussitôt que les hommes de l'âge de la pierre, réunis en société, eurent besoin de tracer, sur les rochers ou sur les troncs d'arbres, les signes de ralliements ou les indications sommaires utiles à leurs relations naissantes, ils employèrent un éclat de silex. Et, comme cet éclat, susceptible de rayer les rocs les plus durs, s'il est employé en suivant le sens de son arête, était en somme très friable et se brisait à la moindre inclinaison de la main deviant de la ligne droite, les premiers signes tracés furent des lignes droites, ou des composés de lignes droites, se coupant à angles vifs ou restant parallèles.

C'est là l'origine des premières runes scandinaves, c'est là aussi l'origine des *clous* des caractères cunéiformes, caractères qui, dans les types les plus archaïques, sont composés exclusivement ou à peu près de clous grêles, sans têtes bien marquées, et tout à fait différents de ceux façonnés avec un stylet sur les briques assyriennes et reproduits avec tant d'élégance par les caractères typographiques de l'imprimerie nationale.

Cette nécessité de ne faire que des lignes droites eut

encore pour résultat de forcer les premiers hommes qui voulurent dessiner un objet symbolique, c'est-à-dire un signe hiéroglyphique, à modifier la forme vraie et à y substituer une forme conventionnelle rectiligne : l'image du soleil fut ainsi amenée à être un carré.

Plus tard, à l'époque de la pierre taillée, quand l'homme sut façonner un poinçon, il put aussi faire dans le roc, ou sur les troncs d'arbres, des trous bien apparents, et il compléta ses premières indications rudimentaires par des *points* dont le nombre, la disposition et la place, modifièrent ou précisèrent dans tel ou tel sens les idées exprimées par les signes formés de lignes droites.

Ce fut là l'origine des *coins* de l'écriture cunéiformes, coins qui n'apparaissent que dans les types déjà moins archaïques que ceux composés exclusivement de clous, et qui ont débuté par n'être que de simples *points* et non pas des *coins* comme sur les briques assyriennes de la belle époque.

Les caractères berbères, tels qu'ils existent aujourd'hui chez les Touaregs, ou tels que nous les retrouvons dans les plus anciennes inscriptions numidiques, sont, comme les écritures cunéiformes, à peu près uniquement composés de traits rectilignes et de points.

Les sigles exclusivement tracés en *traits* sont nommés *tifinar ;* ceux tracés avec des points sont nommés *tiddebakin*.

La signification analytique du mot *tifinar* est « ce que a envoyé (a révélé) le Dieu Enn créateur. » Cette dénomination, sur laquelle nous reviendrons, montre que chez les berbères, comme chez tous les peuples très anciens, les caractères de l'écriture furent d'abord en usage chez les prêtres qui les présentèrent comme les effets d'une révélation surnaturelle : car, dans les premiers âges du monde, nous voyons partout le sentiment religieux se mêler intimement aux actes les plus ordinaires de la vie matérielle et dominer les conceptions les plus simples de l'intelligence et de la raison.

Ces tifinar, ou caractères « d'origine divine », étaient, dans les premiers temps, au nombre de dix seulement : dix, nombre sacré dont l'auréole mystique s'est perpétuée à travers les siècles chez tant de peuples Touraniens ou Ariens !

C'est à ce chiffre de 10, que se ramènent les consonnances essentielles et primordiales des principales langues indo-européennes, et c'est à ce chiffre de dix consonnes que se réduisent, en définitif, les premiers alphabets des Grecs et des Latins (1). C'était alors des alphabets bien imparfaits, mais ils suffisaient pour « les humbles commencements de la pensée et du langage (2). »

Ces dix tifinar étaient tout à la fois des signes hiéroglyphiques, des signes idéographiques et des signes phonétiques ; en voici la forme primitive, forme qui, pour neuf d'entre eux, est encore la même aujourd'hui :

I II ⊐ □ ⊡ ≺ + Λ ⋈ ⊟

Nous allons faire de chacune d'elles une étude sommaire, en indiquant, à côté des valeurs analytiques que

---

(1) Les grammairiens donnent ordinairement 11 consonnes aux alphabets primitifs grec ou latin : B C D F L M N P R S T.

β γ δ κ λ μ ν π ρ σ τ

Mais la similitude de B et P, en latin, permet de penser qu'il y a là une lettre adoucie postérieure à l'alphabet primitif.

De même en grec κ fait double emploi avec γ dont il n'est que la forte et β ou π avait sans doute le son de F qui existait certainement avant l'invention de la lettre φ qui n'appartient pas à l'alphabet primitif.

(2) « Un alphabet fort imparfait peut suffire pour les humbles » commencements de la pensée et du langage, mais avec les progrès » de l'esprit, un développement correspondant doit se produire dans » l'articulation des lettres. » Marc Muller, *Nouvelles leçons sur la science du langage*, t. I, p. 258.

nous avons déduites, les valeurs usuelles et pratiques qu'ont ces tifinar, comme lettres racines, dans le berbère moderne.

I

Valeur hiéroglyphique. — L'épieu planté en terre, forme symbolique sous laquelle la plupart des peuples Touraniens adoraient le dieu *Anou, An* ou *Enn (celui qui est un et toujours debout).*

Valeur idéographique. — *Enn, An* ou *Anou, Enyo,* le grand dieu ou la grande déesse nationale des Touraniens ; l'émanation et la manifestation de *Ilou,* le principe divin par excellence. *Enn* est le grand tout immense et unique, le chaos primitif, le *verbe* éternel et incréé, l'esprit et le souffle de Dieu, cause primordiale de tout, et dormant dans les ténèbres, à la surface des eaux, pour se manifester par le tonnerre, la grande voix de l'être suprême laissant entrevoir sa splendeur. — *Anou* est une ancienne divinité numide qui a laissé son nom à plusieurs montagnes en Berberie.

Valeur phonétique. — *N.* Nom moderne, *Ienn.*

Lettres-racines et radicaux d'une seule consonne

1. — I *En,* dire, parler (1) ;
2. — .I *Ina* (Zg.), tuer ;
3. — :I *Anou,* puits ;

---

(1) Le radical d'un verbe est en berbère la 2e pers. sing. de l'impératif, comme en allemand, en persan, en mantchoux, etc. C'est pour nous conformer à l'usage que nous traduisons les radicaux par l'infinitif.

4. — .ǀ *Ana* (Zg.), pleuvoir, :ǀ *Noua*, même sens, :ǀ *Nou*, pluie ;

5. — ≮ǀ *Eni*, voir ;

6. — ǀ *En, in* (K.), ici, là. — *En, in*, affixe zenaga s'ajoutant aux noms comme démonstratif des objets éloignés de ceux que l'on fait voir : — ǀ *En, in*, celui-ci, un, celui de. ǀ: *Ouen*, même sens ;

7. — ≮ǀ *Ini*, couleur, coloration, *nuance*, apparence ;

8. — ǀ≮ *Ien*, un. .ǀ *Ena* (Zg.), faire un, unifier, unir, lier, attacher ;

9. — ǀ *Enn* (Mz.), ǀ: *Eoun* (T.), monter à cheval, faire un avec sa monture, s'élever, gravir une montagne ;

10. — ǀ *In* et ǀ⁞ *hin, tente*, réunion de gens unis par les liens de famille, des gens ne faisant qu'*un* ; intérieur de la tente ;

11. — .ǀ *Ana*, frère, et .ǀ *Anna*, femme de l'oncle paternel, femme ayant la prééminence sur toutes les femmes ou filles de la famille. (Ces deux mots dérivent évidemment du précédent) ;

12. — .ǀ *Ena*, être cuit ;

13. — ǀ *En, in, N'*, préposition du génitif avec les sens de : de, en, etc. ;

14. — ǀ *En, in*, agent grammatical, signe de la première personne (de celle qui parle), signe du pluriel, du participe, etc. ;

15. — ≮ǀ *Eni* et ≮⁞ǀ sang (sens dérivé de 4 et 7).

De la valeur idéographique de ǀ *ienn* en berbère, on peut rapprocher :

Ωον, œuf, principe. — L'*Anou* touranien. — *Oannes* du

grec. — *Ana*, mère des dieux chez les anciens Irlandais. *Enyo*, la déesse de la guerre dont l'attribut était la lance. — Le sanscrit : *An*, respirer ; *Ana*, haleine, souffle. — Ναος, temple, chapelle. — Νεω, nager. — Νους, esprit, intelligence, âme. — Αον, fils de Neptune, ancêtre des *Oanes*, de l'*Aonie* ou Béotie. — Noé le patriarche du déluge. — Le latin *No*, nager. — Le gaëlique *Innis*, île. — Le brésilien *Ana*, Satan, l'esprit des ténèbres et du mal. — Le chinois *tien*, ciel (pour Dieu). — *An*, Dieu, maître, seigneur en summérien, ce qui devient *Unan* en medique et *Anin* en suzien et prend le sens de roi. — Ἀνω, en haut. — Enfin, Neptunus ou Poseidon, le dieux des eaux, ce que nous établirons plus tard. (Liv. II).

Des diverses valeurs de la lettre racine ǀ, *ienn* en berbère, on peut rapprocher :

1. — Ἠν, attique pour φημι, dis-je. — Ναι, Νη, certes, oui ! — L'allemand *Nennen*, nommer, appeler parler, dire. — ǀ⊡ *esan, éclair, tonnerre* (T. S.), formé de ⊡, S, avec, et de ǀ *en* (verbum Dei). — *Innuo*, latin, consentir. — Arabe, إن, *En*, certes ;

2. — ανυω, tuer, détruire. — Les indigènes croient que c'est le *bruit* du tonnerre qui *frappe* et qui tue : comparez à cette idée le latin *verberare*, frapper, qui a pour radical *verbum* ; .ǀ *Ina* est en réalité le coup de foudre qui frappe et tue ;

3. — *Anou* est à proprement parler « le trou circulaire » fait par la foudre en tombant. Cette idée existait, sans aucun doute, chez les anciens Romains qui, sur chaque point frappé par la foudre, élevaient un temple ou oratoire appelé putéal, de *putens*, puits ;

4. — αιωναω, arroser. — Ναω, couler. — *Nue, nuée*, nuage. ǀ⊐ *man, aman*, eau (formé de ǀ pluie et du préfixe ⊐ matière, chose de la pluie, d'où Eau). Le kimrique *an, on, aon*, rivière ; le bas latin, *Noa*, prairie maréca-

geuse; le français *Noue*, pré humide, bas ... humide. Sanscrit : *Navgas*, eau des nuées; le grec θυννος, thon, celui de la mer (formé de | pluie, eau, et du préfixe + T.);

5. — Νοεω, voir, remarquer, être prudent;

6. — Ἠνι, voilà, voici. Latin : *En*, voici;

7. — Ιον, brun. — *Iaone*, archaïque pour jaune;

8. — *Unus, un, unir, union, nouer*. — Sanscrit : *Nah*, réunir, lier. — νεω, filer. — Allemand : *Nahen*, coudre;

9. — Ἡνια, rênes, courroies. — ανα, en montant. — Ωον, œuf;

10. — Avec une aspiration similaire de celle usitée pour |⁝ *Ahni* dans certains dialectes berbères, le sanscrit *vana*, habitation. — Latin *in*, dans;

11. — *Ossete, an*, père. — Vieil allemand, : *Ano*, aïeul, *Ana*, aïeule. — Persan : *Nana*, aïeul maternel. — Beloutchi : *Nano*, aïeul maternel. — Kimrique : *Naïn*, aïeule. — Albanais : *Nan, nana*, père. — *Ana*, mère des dieux chez les Irlandais;

12. — Ἰαινω, réchauffer;

13. — Εν, dans, en. — Latin, *in*;

14. — أنا *ana*, moi (celui qui parle);

15. — Οινος, vin (rouge).

ǁ

Valeur hiéroglyphique. — Les deux traits, parallèles et égaux, comme symbole du dualisme qui forme le fond de toutes les religions primitives. — ǁ C'est le dieu suprême, *Ilou*, et son « reflet » c'est *Enn*.

Valeur idéographique. — Le dieu suprême *Ell, Ialaou, Iol*, ou *Aulus* des Numides, *Ilou* des Chaldéens et des

Touranniens; celui qui *est*, celui qui existe par excellence, le maître omnipotent de tout ce qui est; le beau, le bon, la divinité abstraite, l'essence divine et le principe même de l'existence de *Enn*.

Valeur phonétique. — *L*. Nom moderne, *Iell*.

Lettres-racines et radicaux d'une seule consonne

1. — ǁ *Ila*, la divinité suprême;
2. — ǁ *Ili*, être, exister;
3. — ǁ *El*, posséder. — ǁ *Oulli*, richesses : fille, troupeaux, etc.;
4. — ǁ *Elou*, être puissant. — ǁ *Loua*, peuple dominant;
5. — ǁ *Ell, ali*, être élevé, être haut. — *Ali*, monter;
6. — ǁ *Ell*, resplendir, être blanc;
7. — ǁ *Eli, elou*, être bon, beau, joli. — (*K. Ilali*, même sens. — *Ahlou*, être guéri);
8. — ≤ ǁ *Eloui*, conduire à la corde;
9. — ǁ *Ila*, feuille;
10. — ǁ ≤ *Il* (Zg.), fleuve;
11. — ǁ ≤ *Il*, pleurer (A.);
12. — ǁ : *Oul*, cœur (l'organe de la vie, de l'existence);
13. — Ħ ǁ *Ilal*, aider;
14. — ǁ ǁ *Ellou*, être de condition libre;
15. — ǁ : *Oula*, être semblable;
16. — ǁ : *Aoual*, parole;
17. — ǁ : *Ouali*, regarder (K.) *all*, inusité, œil, d'où le pluriel ⊓⊏ *allen* et *allouen*, yeux (K.);
18. — : ǁ *Iallou* (Zg.), nécessaire, obligatoire;

La valeur idéographique, que nous donnons pour || , est celle qui se retrouve dans toutes les langues originaires de l'extrême Orient, où la consonne L forme toujours la lettre essentielle du radical employé pour désigner l'être suprême.

En berbère, les diverses valeurs de la lettre racine || se ressentent toutes de l'idée religieuse, cependant on peut encore indiquer quelques rapprochements intéressants avec les vocables similaires des langues indo-européennes.

1. — *Iol, Ialaou, Aolus,* dieux numides connus par des inscriptions trouvées en Berberie. — Ιλεοω faire un sacrifice propitiatoire : Ουλαι et Ολαι, graines d'orge répandues sur la tête de la victime dans les sacrifices ;

2. — En tamoul, le verbe être : *ul*. — Latin, les démonstratifs de personne *ille, illa* ; français, *il, elle, lui;* anglais, *alive,* vivant ;

3. — Danois et celtique, *Alleu* (fief héréditaire). — Ολος, tout, complet, entier. — Λεια, butin, proie ;

4. — Λειων, lion. — anglais, *all,* tout ; allemand, *all,* tout ; Λιαν, moissons. — Αυλη, trop. — Λεων, étable. — Ουλος, gerbe de blé. — Béarnais, *Hill,* fille ;

5. — D'où les radicaux divers : || + *tell,* hauteur, || + *tala,* source (celle de la montagne), etc. — Latin, *ala,* aile (ce qui élève) ; *alo,* faire croître, faire grandir ; *allus,* élevé. — Sanscrit, *al,* augmenter. — Αειω, élever. — Ἰαλλω, lancer. — Celtique, *all, al,* haut. — على sur ;

6. — Ἡλιος, soleil. — Ἑλη et Ειλη, éclat du soleil. — Ηλιαω, briller comme le soleil ;

7. — Sanscrit, *ul,* bon. — Ελεεω, avoir pitié ;

8. — Ελαω, attique, pour Ελαυνω, conduire un char ;

9. — Υλη, feuillée, bois, forêt. — *Olea,* olivier, l'arbre par excellence ;

10. — *Ill, ille,* noms de rivières, Alsace et Bretagne. — Sanscrit, *IL,* courir. — Latin, *LUO,* laver, baigner, arroser. — Gaélique, *LI, LIA, LLI,* eau vive. M. Olivier fait remarquer à ce propos que dans presque toutes les langues indo-européennes il y a correlation entre les idées de montagne, eau et habitation : *Collis, couler, colere, etc.* (Voir *Recherches sur les origines des berbères,* 2[e] partie, p. 75 et *Bulletin de l'Académie d'Hippone,* n° 5, 1868) ;

11. — *Luo,* porter la peine, expier ;

15. — Bas-breton, *all,* autre. — Latin, *alius,* autre ;

A la lettre radical L || et à ses sens 1, 2, 4, 8, 14, on peut rattacher le mot français *loi,* espagnol *ley,* portugais et provençal *lei, lou.* — Wallon, *loü lur.* — La première *loi* fut chez tous les peuples une loi religieuse, une chose *liant* l'homme à Dieu, à || *ell* l'être suprême ; d'où le sens du radical *Li* dans *lier, liane, liasse, lien ;* d'où le mot *Liach,* qui, en bas-breton, est le nom de la pierre plate des dolmen, de la pierre sacrée, de la pierre d'Ell ;

17. — Le vocable *œil ;* catalan, *oill, ul ;* provençal, *ol, oel, uel ;* flamand *ouele :* Dieu n'est-il pas, chez les berbères comme chez tant d'autres peuples indo-européens, le Grand Voyant. — En tamachek I☐·:⊐ⵋI⊐ *Amanai, imokeran.*

⊔

Valeur hiéroglyphique. — Un réceptacle, un vase.

Valeur idéographique. — *Matrix, natura, materies.* — La nature génératrice, la matière engendrante, le

principe, ou mieux, la substance de la génération passive. L'espace, l'éther : la nature d'où tout sort et où tout rentre. — *Maia,* était le nom d'une des déesses numides, son nom est resté à plusieurs montagnes de Berberie.

Valeur phonétique. — *M.* Nom moderne, *Iemm.*

Remarque. — Bien qu'en principe la plupart des caractères tifinar n'aient ni haut, ni bas, il y a cependant un sens dans lequel ils sont employés plus souvent : pour la lettre *iemm,* ce sens est déterminé par l'obligation de maintenir le côté concave de la lettre vers la fin du mot. — La forme ci-dessus appartient donc à une écriture verticale de bas en haut, écriture que nous montrerons plus loin avoir été la plus ancienne. Dans les exemples ci-dessous, nous conformant à l'usage moderne d'écrire le tamachek de droite à gauche, notre ⊔ devient ⵎ.

Lettres-racines et radicaux d'une seule consonne

1. — ⵎ *Ma, em,* mère, auteur, possesseur, matière, amas;
2. — ⵎ *Imi,* bouche, fente, ouverture, débouché, exutoire, orifice. — :ⵎ *Oummou* (Zg.), porte;
3. — •ⵎ *Ama,* s'asseoir, être assis, rester, demeurer;
4. — ⵎ *Em,* être mort;
5. — ⵎ *Em,* prix, valeur, estimation, mesure;
6. — ⵎ *Ma,* comme;
7. — ⵎ *Ma,* qui? que? quoi? interrogatif;
8. — ⵎ *M,* affixe personnel signe du féminin;
9. — ⵎ *M,* préfixe grammatical (signe du passif, noms dérivés, etc).

Des diverses valeurs de la lettre racine *iem* ⵎ on peut rapprocher :

1. — Le sanscrit *mâ,* créer, produire; *am,* vénéré; *matar,* mère, qui est employé dans les Nida avec le sens de *créateur, auteur,* est formé de *mâ* et du suffixe *tar* qui, en sanscrit, est la formative des noms d'agent. — Dans la mythologie indienne, *Maïa* est le nom de la première femme, de la première vierge. — En mantchoux, *ama* signifie *père,* c'est-à-dire l'*auteur,* masculin. — Μαια, sage-femme; Dorien, aïeule. — αραω, j'entasse; αμά, ensemble; αιμα, sang, race, progéniture. — Arabe, أم *oum,* mère;

2. — *Imi,* bouche, se rattache à l'idée de maternité et d'engendrement. C'est le radical de *meat, meatus, meabilis,* etc. *Imi,* la *bouche,* c'est-à-dire celui qui parle, explique, peut-être les formes des pronoms de la 1re personne. *Me,* latin; *me, moi,* français; *am,* celtique; *m,* lapon; etc. — Εμεω, vomir;

3. — La mère est celle qui reste assise, qui demeure. Le composé ⵎ•⁚ *Kim,* s'asseoir, est plus généralement usité que ⵎ *Ama,* qui est resté surtout dans le Zenaga. Ce sens peut dériver aussi de ⵎ *em,* mort, car les morts berbères étaient jadis mis au tombeau accroupis ou *assis,* ainsi que cela a été constaté en fouillant les tombeaux mégalythiques en Berberie. — Ἡμαι, être assis;

4. — Mourir, c'est rentrer dans la nature. — En sanscrit, *yami* et *yama,* sont le premier couple humain qui, d'après les légendes vediques, paya son tribut à la mort. *Yama* devint le roi des *âmes,* le roi du Pitris et la personnification de *la terre après la mort;*

5. — Latin, *emo,* acheter. — Sanscrit, *ma,* mesurer. — αμα, avec ensemble;

6 et 7. — Sont des sens dérivés du n° 5. — Comparez le grec ομος, pareil, semblable.

L. RINN.

(A suivre.)

ABRÉVIATIONS

CONTENUES DANS

LES ORIGINES BERBÈRES

B............	Berbère, c'est-à-dire commun à presque tous les dialectes.
T............	Tamachekt.
T. N.	Id. (Touareg Nord).
T. S.	Id. (Touareg Sud).
Mz.	Mezabia (Beni-Mzab).
Zg.	Zenaga.
Zent. ou S....	Zenatia, dialecte saharien.
K...	Kabyle (Djurjura).
C............	Cheloka, Chelia (Marocain).
A............	Aores et Chaouïa.
A. E.........	Aores Est (Zenatia).
A. O.	Aores Ouest (Tamazirt).
B. M.	Beni Menacer.

VOYAGES EXTRAORDINAIRES

ET

NOUVELLES AGRÉABLES

PAR

MOHAMMED ABOU RAS BEN AHMED BEN ABD EL-KADER EN-NASRI

—

HISTOIRE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

(Suite. — Voir les nos 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140 et 144).

* جحافل الكفر قد حموا جوانبها * وعن دفاعهم عجز ابو قلمس *

Les armées de la chrétienté ont protégé la ville de tous côtés, et Abou K'elmès n'a pu les en repousser.

COMMENTAIRE

(الجحافل). — A'ntara disait à son épouse A'iba :

— Interroge les Fezzara sur la conduite que j'ai tenue, quand ils se sont approchés de moi comme une armée aussi serrée que la pluie versée par le nuage.

« Dès qu'ils ont vu les flammes de mon épée devenir plus éclatantes, ils ont brandi leurs sombres lances par haine contre moi. »

(حموا). Le premier qui eut une clientèle fut Koléib ben Rabia' El-Tar'labi. Le droit de patronage fut très en honneur chez les païens. Le Prophète coupa court à cette coutume. « Dieu seul, disait-il, et son Prophète ont droit de protection. »

Une députation de la tribu de Teimm était venue trouver le Prophète.

— Parle-moi de Zibrik'âne, dit ce dernier à O'mar ben El-Hitem.

— C'est un homme, répondit-il, auquel on obéit, qui protège ceux qui ont recours à lui.

— Prophète de Dieu, s'écria Zibrik'âne, O'mar me connaît encore d'autres qualités ; mais, par jalousie contre moi, il ne vous les indique pas.

— Prophète de Dieu, riposta O'mar, il n'y a pas de plus insensé que cet homme, chez lequel perce tout le caractère de son oncle maternel. Ce que je dis maintenant n'est pas moins vrai que ce que j'ai dit tout à l'heure.

Tant il est vrai, a remarqué le Prophète, que l'éloquence est une espèce d'ensorcellement.

Abou K'elmès est l'un de ces derniers rois Zianites, dont le superbe empire valut à ses vainqueurs une gloire ineffacable.

Le règne des Beni-Ziâne a passé ; leur pouvoir n'a trouvé nulle part de refuge assuré. Depuis leur chute, le vent des souverainetés prospères n'a plus soufflé sur les terres du Mar'reb, Toute voie de salut était désormais fermée pour Oran.

Les Espagnols ne se sont pas bornés à la possession d'Oran ; ils ont étendu leurs mains sur ses plaines, ont fait disparaître l'islamisme du beau ciel de cette capitale et y ont effacé tout vestige du monothéisme.

« Le temps et les jours, s'est écrié le poète, ne sont, comme tu le vois, que la perte de la fortune ou la séparation des amis. »

---

* وعاث دكٌ ببطحتيها مجتلبا * علينا لم يبل بنا مكثر الدبس *

Le Duc a ravagé les deux plaines ; il a réuni contre nous ses troupes et, sans prendre aucun souci de notre douleur, a attiré sur le pays d'inombrables désastres.

COMMENTAIRE

(دكٌ). — Ce Duc était capitaine des Chrétiens à Oran.

(بطحتيها). — Ces deux plaines sont Sirât et les contrées contiguës de Melâta et de El-K'â', dépendant du territoire des Souéid. Les historiens ont souvent désigné le territoire des Souéid sous le nom de *Bot'h'â* (plaine).

Le Duc armait contre nous les armées des Chrétiens et leurs alliés, les H'om'iâne, K'iza, Châfa' et autres méprisables Arabes. Et ces alliés, ô Croyants, étaient des tribus musulmanes !

« Lorsque la fortune te seconde, a dit Abou El-A'lâ El-Ma'rri, tu ne t'inquiètes point des tribus ni de leurs regards courroucés.

« Les tuniques qui couvrent leurs épaules tressaillent de crainte et leurs glaives frémissent de peur dans les fourreaux. »

Ces deux vers s'appliquent avec tant de justesse à la période historique que je décris, qu'on jugerait qu'ils ont été faits à l'intention du Duc, de cet ennemi de Dieu. Il y a parfois des rapports étranges entre les choses. Ainsi, quand Bedrâne bent El-H'assane ben Sahl fut amenée dans la demeure de son fiancé, son père, El-Mamoun, fit étendre sous ses pas un tapis parsemé de pierres précieuses qu'il tenait prêt pour cette circonstance.

El-Mamoun, étant arrivé dans la chambre nuptiale, fut émerveillé à la vue de tant de richesses. « Dieu bénisse Abou Nouâs ! s'écria-t-il. Ne croirait-on pas qu'il est ici, encore vivant, et qu'en présence de cet éblouissant spectacle nous entendons sa voix réciter ce vers, a propos du vin tombant dans la coupe :

« Les petits et gros bouillons ressemblent à des pierres précieuses dont serait parsemée une terre d'or. »

(مكثر الدبس). — Aussi loin que l'on puisse remonter dans les temps de l'ignorance, Charah'il est le premier homme qui fit la guerre. Il était des Beni Sa'd El-A'chira, branche des Medh'edj. De H'ad'ramout, il portait ses armes dans l'Yemène et même jusqu'à El-Bolk'à, en Syrie. Il avait avec lui cent cavaliers, tous enfants de son père. A sa mort, Nâbir'a, des Beni Dja'da, dit de lui :

« Nous sommes maintenant délivrés de Charah'il, de cet homme audacieux qui faisait accroire aux tribus que les étoiles luiseut le matin.

» A'lk'ama, le batailleur, atteignit trop tard notre terre, car le jour était sur son déclin, le soleil ayant quitté le zénith. »

S'il faut s'en rapporter aux traditions de notre pays, les Infidèles, au milieu du Xe siècle, dirigèrent un corps d'armée contre les populations commandées par Abou Mehdi Chéikh Sidi Aïssa ben Moussa El-Tedjani. Au moment où ce dernier était campé à l'est du fleuve du roi des Chrétiens, un vol d'alouettes s'abattit tout à coup devant lui et souleva un nuage de poussière avec de grands cris. Sidi Aïssa, qui savait juger de l'avenir par l'observation des oiseaux, donna immédiatement l'ordre de lever le camp et passa de l'autre côté du fleuve. Il venait à peine d'entrer dans une vaste forêt appelée Dar El-Hana (séjour de la tranquilité) que l'armée des Chrétiens et des Beni A'mer apparut sur la rive orientale du cours d'eau. Les Infidèles ne voyant personne revinrent sur leurs pas sans franchir le fleuve. Ils allèrent alors attaquer Ferrouh'a, territoire du chéikh Mohammed ben Yahya *Mok'ri El-Djinn* (professeur des génies). Ils rencontrèrent un parti de cavalerie des Beni A'bbad, branche des H'achem. Les deux troupes en vinrent aux mains. El-A'rouc'i resta au nombre des morts; il fut tué pour la foi au sud de la colline Kodiat A't'ya. Les Chrétiens coupèrent sa tête, s'emparèrent de sa jument et retournèrent à Oran. Ils assaillirent, à différentes reprises, la bourgade T'ork et finirent par en exterminer presque tous les habitants. La plus grande partie des survivants s'enfuirent. Telle est la cause de la ruine de cette localité.

Les Habra formaient la population de Sira. Ils eurent tellement à souffrir des agressions des Espagnols qu'ils ne tardèrent pas à disparaître. Leur tribu rompue, brisée, ne s'est plus reformée, d'une façon sensible, jusqu'à ce jour.

Ces faits se passaient au moment où les Musulmans, assiégés dans le château de El-H'amrâ (l'Alambra), à Grenade, par les soldats chrétiens et n'ayant plus à espérer aucun secours de leurs frères, abandonnèrent cette forteresse aux mains de leurs adversaires. Les Chrétiens leur accordèrent la vie sauve et leur permirent de sortir de la ville. Les vaincus abordèrent au port d'Arzeu. Les Habra, qui les guettaient, dépouillèrent de leurs richesses tous ceux qui eurent l'imprudence de quitter leurs navires.

En apprenant cet acte de barbare inhumanité, l'ami de Dieu, Si Mahammed Kaddâr, marcha contre ces populations inhospitalières, avec les milices des Souéid, et leur livra plusieurs combats. De leur côté, les troupes chrétiennes les attaquèrent à différentes reprises.

Les tribus des Habra eurent tellement à souffrir de ces doubles hostilités que leurs femmes réunies, la nuit, dans les gynécées, s'écriaient :

— Nous sommes entre deux feux : entre les Chrétiens du Duc et les Chrétiens de K'addâr. O Dieu conseille nous.

Ce genre de lamentations, qui se faisaient à haute voix, portait, dans le pays, le nom de *Tibrâche.*

Par Chrétiens de K'addâr, ces femmes désignaient les Souéid.

Nous avons déjà dit que les Habra et les Souéid ont la même origine.

Au nombre des personnages remarquables qui quittèrent Arzeu, se trouvait le grand saint, le savant illustre, Sidi Ahmed ben A'chir.

Ces faits eurent lieu dans le mois de chaouâl 1018. Lecteur, compare cette date avec celle donnée par Mohammed El-Mosnaouy, célèbre érudit, dont la vie restera un si grand exemple

de vertus inimitables que c'est en vain qu'on presserait les chameaux de course pour le rejoindre. Cet écrivain raconte que Grenade fut occupée par les Chrétiens en l'année 897, qui vit la fin de leurs conquêtes en Andalousie.

---

* ورج ارجاء هالها احاط بها * وغادر الشم من اعلامها طمس *

Quand il assiégea Oran, les environs tremblèrent. Il ruina les superbes monuments de cette ville et les changea en décombres poussiéreux.

COMMENTAIRE

(الشم). — Hammam ben R'âleb, surnommé El-Farazdek, a dit à la louange de Zéine El-A'bidine.

« Il a dans ses mains un jonc qui a une odeur d'autant plus agréable qu'elle se dégage d'un homme craignant Dieu et dont la partie osseuse du nez est relevée en bosse. »

H'assâne a ainsi loué les Beni-Djafna de R'ossâne :

« La blancheur des visages est le signe de la noblesse de leur race ; chez nos aïeux c'était la forme aquiline du nez. »

El-Khansa a dit dans l'oraison funèbre qu'elle prononça à la louange de son frère Dadjr ben O'mar, des Beni-Ech-Cherid, branche des Soléim :

« Certes, Dadjr des Tematem, servait de point de direction : il était comme un pic de montagne sur lequel on aurait allumé du feu. »

Il est ici fait allusion au feu que, dans leur extrême générosité, les Arabes faisaient allumer et entretenir par leurs esclaves

au sommet des montagnes, dans le but de guider vers eux les voyageurs. Le poète a dit :

« Lorsque l'hôte qu'ils espèrent vient à s'égarer, ils déploient à son intention des drapeaux de feu dans les ténèbres. »

(طمس). — La première chose que les chrétiens détruisirent, lors de leur entrée à Tolède, ce fut le minaret de la grande mosquée et sa chaire. Le Cheik El-Mok'âmi, dont il fait mention dans le *Mouroud Ed-D'amâne*, était assis auprès d'une colonne de la mosquée et regardait les Infidèles accomplir leur œuvre de démolition. Dieu le cacha à leurs regards, et il ne sortit de la mosquée que lorsqu'il eut fait une prière de trente inclinaisons de corps.

Pour justifier l'irrégularité orthographique du dernier mot de mon vers, irrégularité amenée par la rime, je citerai des exemples de pareille licence.

Abou Temam, dans l'oraison funèbre de Mohammed ben Nahchel, a dit :

« Il s'est enveloppé des vêtements rouges de la mort ; mais la nuit n'est pas tombée sur ces vêtements que déjà ils se sont transformés en brocart vert. »

Ce vers est précédé de celui-ci :

« Les épées tranchantes étaient aiguës dans la bataille ; après le combat, elles se sont trouvées émoussées. »

« Que puis-je espérer encore après le départ des gens de Moh'arrik ? Ils ont abandonné leurs campements. Après Yâd, ça été la terre des Khaouanek, puis Serîr, Bârek', le château de Sindad avec ses hautes tours.

« Les vents ont passé sur l'emplacement de leurs demeures ; on dirait qu'ils n'ont été là que comme une assemblée (aujourd'hui réunie, demain dispersée).

« Ils y vivaient dans l'abondance, à l'ombre d'un pouvoir fixé sur de solides colonnes. »

Lorsque la ville d'Achir, fondée, comme nous l'avons vu, pa[r] Ziri ben Menad, au pied du Dejbel Tit'eri, fut détruite par Ab[ou] Tachefine, roi abd el-ouadite à Tlemcène, un poète s'écria :

« Les traces de Achir de H'amza ont disparu. Tel est le temps : son œuvre est la ruine. »

• كانها ما حوت شمسا ولا قمرا • لم يدرهي الناس والعالى من النـــدس •

On eût dit ensuite que cette cité n'avait jamais été favorisée ni d'un soleil ni d'une lune, que son existence avait toujours été ignorée non-seulement du vulgaire, mais encore de tout érudit intelligent.

COMMENTAIRE

(ندس). — Mais Dieu a remis l'ordre dans les parties éparses et troublées de cette cité ; il a renoué la chaîne brisée de son existence en inspirant à notre prince victorieux l'idée de la délivrer du marasme qui la consumait. Mohammed Bey a de nouveau fiancé Oran aux Musulmans, qui appréciaient sa douce société et ses aimables relations. Cette cité, heureuse de voir son bonheur assuré pour toujours, s'est écriée : louange à Dieu, qui a éloigné de nous le deuil. Notre Dieu est clément et bienfaisant.

« Notre prince, me suis-je écrié, a réparé une brèche qui menaçait de s'étendre, et a arrêté le douloureux déchirement de nos cœurs.

» Il a porté remède aux désordres causés par les vicissitudes du temps, et a fait disparaître les traces de nos calamités. Les envieux ont vu leur secret espoir trompé.

» Il a redressé tous les torts causés à la ville frontière, et en a restauré toutes les parties défigurées. Il a su conduire cette œuvre au point désirable.

» Il a banni de notre cité la honte du polythéisme, de l'idolâtrie et la cause du châtiment. Que de choses vermoulues ont ainsi repris une tournure neuve !

» Il a délivré le pays du deuil qui l'emplissait tout entier et qui semblait avoir pénétré dans les cœurs d'une façon inébranlable.

» Il a arraché les voiles qui cachaient aux regards la lumière de la véritable voie. Maintenant, cette lumière éclaire ceux qui sont éloignés et inonde de ses feux ceux qui sont proches.

» Grâce à lui, les étoiles bienfaisantes sont arrivées à l'horizon du bonheur ; elles s'y élèvent et y atteignent la plus grande hauteur.

» Il a répandu ses dons sur tous les peuples des mondes ; les hommes ont fait de son nom un monument impérissable.

» Dans chaque contrée, il a traité avec bonté les hommes de la science, sans même attendre qu'ils vinssent réclamer ses faveurs.

» Il est digne d'être appelé l'unique de son siècle ; les enfants et leurs aïeuls parlent de lui avec orgueil.

» Que de choses glorieuses, mais tombées dans l'oubli, il a fait revivre, et que de choses vermoulues ont repris, par ses soins, une tournure neuve !

» Il réunit toutes les plus solides qualités, qui en font, parmi les monarques, un roi incomparable. »

Que Dieu accorde à notre prince une vie opulente ; qu'en le favorisant de longs jours, il fasse le bonheur de la nation. La divine Providence a mis le comble à ses bienfaits en l'envoyant au milieu de nous. La victoire et le salut l'accompagnent ; aussi son règne est-il une véritable bénédiction pour les grands et le peuple. Il est le soutien de la religion, la forteresse des Musulmans. Puisse Dieu lui faciliter la mission dont il l'a chargé et le conserver dans ses œuvres !

• خلا له الجو وامتدت يداه الى • ادراك ما لم تنل رجلاه ذو جـــس •

On a laissé au Duc, ce fourbe, le champ libre. Ses

mains se sont étendues pour prendre ce que ses jambes ne lui permettaient pas d'atteindre.

COMMENTAIRE

(خلا لك الجو). — « Gentille alouette qui es dans la prairie, tu as devant toi l'espace libre. Ponds, siffle et gratte la terre comme tu l'entendras. (Koléib ben Rabî' Et-Tar'labi.) »

Voici l'histoire de cette alouette :

Koléib s'était réservé la jouissance d'une prairie. Une alouette y pondit. C'est à cette occasion que Koléib s'adressa à l'oiseau dans les termes que nous venons de rapporter.

Un jour, la chamelle de Bâssous entra dans ce champ, marcha sur les œufs de l'alouette et les écrasa. Bâssous était alors l'hôte de son neveu Djessâs ben Morra Ech-Chîbani.

Koléib, en apprenant le malheur arrivé à son oiseau, courut à la chamelle et la tua d'une flèche qui l'atteignit à la mamelle. Quand Djessâs sut le meurtre de sa chamelle, il lança à Koléib une flèche et lui fit une blessure mortelle. C'est à cela que fait allusion le poète dans ces vers :

« Par ma vie, Koléib était un défenseur intrépide de son pays; et cependant, pour un crime plus pardonnable que celui que tu pourrais commettre, il a été couvert de son propre sang.

» Il avait percé d'une flèche la mamelle d'une vieille chamelle; à son tour, il a été percé d'un coup, comme le fut cette femme qui marchait couverte du manteau rayé des Yéménites. »

On dit proverbialement : « Plus susceptible que Koléib. » C'était un des trois personnages qui devinrent seigneurs des tribus de Rabia' et de Mad'ar. Sa mort provoqua une guerre de quarante ans entre les Tar'leb, dont le chef était Mohalhil, frère de Koléib, et les Beni-Chîbane. Chez les Chîbane, se trouvait Ibn A'bbâd, propriétaire de la jument Neâ'ma, dont la célébrité fut si grande pendant le cours de ces guerres. Et-Teneci rapporte

que El-H'âret ben A'bbâd s'empara, dans un combat, de Mohalhil qu'il ne connaissait pas.

— Prisonnier, lui dit-il, si tu me montres Mohalhil, je te rendrai la liberté.

— C'est moi qui suis Mohalhil, répondit le captif.

El-H'âret le délivra de ses fers.

Nous citerons ces vers de l'illustre chéikh Abou Ali El-H'osséine ben Abou Ech-Chah'nâ El-Ask'alâni :

« Se couvrir d'un voile, en imposer, se métamorphoser avec habileté, tendre avec effort vers la grandeur,

» Seraient chose excusable, si derrière cela on découvrait le talent du rôle. Malheureusement, on ne voit que l'insuffisance à la suite de ces personnages. »

Ce chéikh fut tué à Khazâna, prison au Caire (402).

Des gens parlaient un jour de Moa'wya. Omar les entendit.

« Assez de discours sur cet homme des Koréiche, leur dit-il. Vous ne pourriez prendre ce qui est au-dessus de sa tête qu'à la condition de vous soumettre à lui. »

Sid Ech-Cherif El-R'ornat'i, homme extraordinairement savant, législateur de sa langue, lettré et grammairien, dont les ouvrages en vers ont apparu dans les orients et les occidents avec toute la splendeur du soleil montant dans les ténèbres, dont les productions ont, plus que toutes autres, illustré et honoré les contrées et les localités qui ont eu le bonheur de le voir, a dit dans le commentaire de la *Mak's'oura* de El-H'azem : « Le roi des Chrétiens avait écrit à Ya'k'oub El-Mansour : « Je sais qu'à différentes reprises, vous vous êtes préparé à la guerre. Mais, en même temps que vous avanciez un pied, vous reculiez l'autre. Vous vous êtes vanté que 100 d'entre vous vaincraient 200 des nôtres. C'était bon jadis; mais maintenant, c'est le contraire qui est vrai, etc. »

Après avoir écouté ces paroles et en avoir compris toute la forfanterie, El-Mansour répondit :

« Il faut croire vos yeux et non vos oreilles. »

Tel est la cause de la bataille de El-Ark (Alarcos), dans laquelle furent tués 30 mille Infidèles et 5 mille faits prisonniers.

A ce propos, il est bon de rappeler ce que répondait, avant une bataille, un poltron auquel on disait : « Marche. »

« Ils m'ont dit : En avant. J'ai répondu : je ne suis pas un homme d'action. Je crains la casse de ma faïence.

» Si j'avais deux têtes, je ferais le sacrifice de l'une ; mais quand on a qu'une tête, si elle meurt, c'est là un mal incurable.

» Si au moins, on vendait des têtes de rechange au marché, j'agirais et je n'hésiterais pas à marcher ;

» Je ferais des orphelins et des veuves. Après ces considérations admettez-vous que l'on puisse marcher aux combats ? »

Ce n'est pas ainsi que s'exprimait El-Antara :

« Je ne fuis pas lorsque j'entends le fracas des combats. Ce n'est pas en fuyant que l'homme recule son terme.

---

* وسارسيرته بينا من اعقبه * وكلهم مقتبو ارجوا ومردنس *
بى اخذهم بلنسية وقرطبة ومرية معتصم بها وبطليس *

Les gouverneurs qui suivirent imitèrent à notre égard la conduite du duc. Tous prirent pour modèle Ardjoua et Merdanès.

Quand ils s'emparèrent de Valence, de Cordoue, d'Alméria qu'illustra sa défense, ainsi que de Badajos.

COMMENTAIRE

En 633, les Chrétiens ravagèrent le pays, le couvrirent d'humiliations, le soumirent à toute la violence de leur tyrannie et frappèrent les Musulmans de contributions. A cette époque, les Chrétiens s'étaient avancés avec sept armées pour bloquer les Musulmans. Deux de ces armées marchaient contre Valence, Chikra et Chat'ba (Xativa) ; les autres étaient à Djiane (Jaën), Sira, Morsia (Murcie) et Lebba. Enfin, en arrière, une autre armée de Français de Gênes attaquait Ceuta. Le roi de Castille s'empara de Cordoue à la fin de l'année 633. Le roi d'Aragon se rendit maître de la plupart des donjons de Valence et de l'île de Chik'ra. Il construisit le château de Anoucha pour pousser vigoureusement le siège de Valence, et partit quand il y eut établi ses soldats. L'Almohade Ziâne ben Mardaniche marcha contre les Infidèles à la tête des milices de Chat'ba et de Chek'r. Les Musulmans, mis en déroute, furent atteints, pour la plupart, par le fer de leurs ennemis. Là mourut, pour la foi, Er-Rabi' ben Sâlem, dont les traditionnistes d'Andalousie furent les disciples. Ce jour néfaste, ce désastre immense présageait la prise de Valence. Le roi d'Aragon marcha contre cette ville (635). Il fut à même de lui faire sentir le poids de ses outrageantes injures. Dès lors, le vent de la fortune des Benou Abd El-Moumène perdit sa force. La population de Valence reconnut le pouvoir de Abou Zakaria. Ce fut Ibn Merdanich, dont le sacrétaire était Abdallah ben El Abbâr, qui se rendit auprès de ce prince pour déposer entre ses mains la soumission de la population de Valence. Cette démarche fut l'occasion d'une fête publique dans la capitale des Hafcides. Ibn Mardaniche implora le secours du prince dans un poème qui commence ainsi :

« Va rejoindre avec la cavalerie, la cavalerie de Dieu, qui est en Andalousie. La voie qui conduit au salut de ces guerriers est effacée. »

L'Émir répondit favorablement au vœu des assiégés. Il leur envoya une flotille de vivres, d'armes et de numéraire. Le tout représentait une valeur de cent mille dinars. Le secours arriva au moment où Valence était à la dernière extrémité. La flotille jeta l'ancre dans le port de Dania et y débarqua les vivres et les mu-

nitions de guerre, mais s'en revint avec le numéraire qu'il n'avait pas été possible de remettre à destination. La faim fit de nombreuses victimes parmi les assiégés. Enfin la ville se rendit à discrétion au roi Chrétien (636), Ibn Merdantche en sortit la même année pour se rendre à l'île de Chik'ra, puis à Dania, où est né Abou O'mar Ed-Dâni, lecteur du Coran pour les sept leçons.

En l'année 644, le roi chrétien Ridrak (Rodrigue) prit Barcelone et Murcie. Cette dernière a donné le jour à Abbou El-Abbas El-Morci, dont le tombeau, à Alexandrie, est en grand honneur. Ibn H'oud sortit de cette ville sans esprit de retour. La durée est à Dieu.

Dans ces jours de luttes en Espagne, il se passa un fait qui fera toujours notre étonnement : Ibn El-Ahmeur, originaire des Ans'ar et de la tribu des Khazredj, alors roi de Grenade, fournit au roi chrétien des troupes et du grain pour la prise de Valence ! Les décrets de Dieu sont infinis.

Dans cet intervalle, Xerès et Tarifa furent pris, ainsi que Malaga (648) ; Sarragosse l'avait été en 606. Yahya El-Toumleli, en 627, s'était vu enlever Majorque. Le sultan Abou El-Hassane, après la prise de Tlemcen et la conquête des Benou-Ziâne, remporta sur l'escadre chrétienne une grande victoire navale, le samedi, 6 chaouâl 740. A la suite de ce succès, il passa en Andalousie et débarqua à Tarifa. Le sultan de Portugal marcha contre lui. C'était le 3 moharrem. Les Chrétiens firent subir aux Musulmans une désastreuse défaite, qui fit passer dans leurs mains la puissance de l'Islamisme. « Nous sommes à Dieu et c'est à Dieu que nous retournons. » Abou El-Hassane reprit le chemin de la mer et débarqua à Ceuta.

(المرية). — Alméria est une des principales villes de l'Espagne. Au temps de l'Islamisme, elle appartenait aux Benou-S'emadeh'. Ce S'madeh', chanté par un poète, son compatriote, avait juré de se rendre à sa demeure en marchant sur des dinars semés sur son chemin. Alméria fut prise en 542. (Jne & July 1147)

Nous plaçons ici une piquante anecdote.

Youssof ben Tachefine, sultan du Mar'reb, lors de son passage en Andalousie, qui fut marqué par la grande défaite qu'il infligea aux Francs, demanda aux gens du pays des subsides pour l'aider dans la guerre qu'il avait entreprise. Quand son message, où il était dit qu'une réunion de jurisconsultes avait, ainsi que cela s'était présenté pour Omar ben El-Khatt'âb, autorisé la perception de cette contribution, parvint à la population d'Alméria, celle-ci chargea son cadi, Abou Abdallah ben El-Berr, homme de religion et de scrupule, de faire une réponse. Le cadi écrivit :

« En ce qui concerne les secours en argent dont parle l'Émir des croyants (Amir El-Mouminine), nous lui observons que Abou El-Oualid El-Bâdji, et tous les cadis des rivages africain et andalous, ont émis l'avis que O'mar ben El-Khatt'âb avait, il est vrai, sollicité des subsides, mais qu'il n'y avait aucun doute à concevoir sur la loyauté de son caractère, tandis que l'Amir El-Mouminine n'est pas dans ce cas. Si les jurisconsultes vous ont comparé à O'mar, sous le rapport de la droiture d'esprit, Dieu leur demandera compte de la hardiesse dont ils ont fait preuve en cette circonstance. O'mar n'a demandé de secours en argent qu'après avoir juré, dans la mosquée, que le trésor public ne renfermait plus la moindre drachme. Allez donc à la mosquée, et formulez ce serment en présence des gens de la science. Vous serez alors digne qu'on agisse avec vous comme on a agi avec O'mar. »

En rapportant ce fait dans *El-Mass'dref*, El-Benâni ajoute que le titre d'Amir El-Mouminine n'appartenait point à Youssof ben Tachefine ni à aucun de ses prédécesseurs sur le trône du Mar'reb, et que le premier qui reçut ce titre honorifique fut Youssof ben Abd El-Moumène, qui régna 63 ans après Youssof ben Tachefine. C'est là ce que nous-même, nous avons avancé précédemment et ce que n'ignore aucun homme ayant quelques notions en histoire.

Nous devons signaler un événement important qui se passa sous le règne du sultan Abou Zakaria le Hafcide. Les circonstances alors n'étaient plus aussi favorables à la domination des khalifa de l'Orient en Afrique. Le point d'appui d'un vaste empire n'existait que dans le palais d'Abou-Zakaria ; on l'aurait vai-

nement cherché soit à Baghdad soit à Maroc. Sous le règne de ce souverain hafcide, et sous celui de son fils Mohammed, dont H'azem a fait l'éloge, la plus grande partie de l'Andalousie fut prise par les armes chrétiennes. En ce temps-là, la population des deux villes saintes reconnaissait l'autorité des Abbacides et y était restée fidèle depuis le jour où Youssof ben Ayoub El-Kordi l'avait fait reconnaître dans le pays. Lorsque les Tartares s'emparèrent de Baghdad, le roi des deux villes saintes, qui était de la postérité de El-H'assane ben Ali, envoya à Mohammed El-Montac'ir ben Abou Zakaria une lettre de soumission écrite par le jurisconsulte Abd El-H'ak'k' ben Sebah'ine. Quand cette lettre, qui était longue et d'un style merveilleux, arriva à sa destination, le Sultan assembla le peuple et les grands du royaume; le cadi Abou El-Bera la lut publiquement, et, comme il s'agissait de la soumission de La Mecque et de Médine, en prit texte pour faire ressortir que cet écrit était la preuve sensible de la grandeur du Sultan et de la puissance de son gouvernement.

En l'année 552, la ville de Fez se rangea à l'obéissance de Mohammed-el-Montac'ir. Ya'k'oub ben Abd-el-Hak'k', s'étant emparé du Maroc, y établit l'autorité des Hafcides. Dans le Soudan, le seigneur de Bornou, dont les États sont au sud de Tripoli, se déclara vassal du souverain hafcide et lui adressa de riches offrandes, parmi lesquelles se trouvait une girafe que courut considérer une foule immense.

Pour faciliter les échanges, ce sultan créa la monnaie de cuivre appelée Nas'ri'. Il bâtit la Kasba de Tunis et fonda la Medrasa où enseigne notre Cheikh, le vénérable El-Kouâche. Sous son règne, en l'année 559, les Francs attaquèrent Tunis; mais devant l'insuccès de ce coup de main, ils reprirent le chemin de leur pays. Ziâne ben Abd-el-K'oûi avait conduit au sultan hafcide, pour l'aider à combattre les Infidèles, un corps d'armée de 7,000 hommes de troupes oranaises. Cette expédition des Français avait été motivée par la destruction de Carthage.

(بطليس). — Bet'lious (Badajos) est une contrée d'Espagne, dans le voisinage de laquelle se trouve Zellak'a, illustré par la bataille de ce nom. Lors de la division de l'Espagne en plusieurs petits royaumes, Badajos devint une province des Beni Aft'euss, ainsi

que Tarifa et autres villes environnantes. Le roi de la famille des Beni El-Aft'euss était fort instruit, surtout en littérature, en faits anecdotiques et en histoire arabe. Il composa un ouvrage littéraire, en 50 volumes, qu'il appela *Tedkira*. Il était originaire des Toudjine, tribu de Kenda.

Les Beni El-Aft'euss, après s'être transmis la possession d'une partie de ces territoires, en furent définitivement dépouillés par le roi chrétien, Ibn Dermil (fils de Dermil, et mieux fils de Don Ramil, ou Ramir — Ramirez — c'est-à-dire Alphonse I, fils de Dom Sanche Ramirez).

---

* طريقة درميل الردى تملكها * فلم تدم لابن افطس
ولا افطـــــس *

Don Ramir le mauvais s'empara de Tarifa, dont ni El-Aft'euss ni son fils ne furent longtemps les maîtres.

COMMENTAIRE

Tolède, située au centre de la Péninsule andalouse, fut la première ville qui tomba au pouvoir des Chrétiens. Aussi, à la nouvelle qu'elle était sortie des mains des Musulmans, Ibn El-H'assane s'écria-t-il :

« Pressez vos montures loin de la terre d'Andalousie : y rester serait une faute.

» Tout vêtement se déchire à partir des bords ; mais j'ai vu le manteau de la presqu'île se déchirer par le milieu.

» Dans le voisinage du mal, il n'y a pas de sûreté contre les calamités. Serait-ce vivre que de vivre près de serpents enfermés dans un bocal ? »

Ibn El-H'assane s'exila à Fez. La conquête de Tolède par les Espagnols eut lieu en 477, et, selon d'autres, en 476.

Nous prenons, dans la relation que El-Razâli a faite de son voyage en Andalousie (1179), les détails suivants :

« Nous constatâmes, chez le commandant de la ville de El-Khezirat (Algérisas), que nous appelons El-Khadra, ainsi que chez le cadi (alcade) et autres personnages de cette cité, une bienveillance pour les Musulmans que nous n'avions encore rencontrée nulle part.

» Nous arrivâmes à Tarifa, sur le bord de la mer. Les remparts, qui ont une grande étendue, sont de construction musulmane. Quant à sa forteresse, elle est encore dans l'état où l'avaient laissée les Musulmans à leur départ. Elle se compose de 16 bastions. La hauteur des remparts et des bastions est de 10 *kama* (19 mètres environ). La forteresse ou K'as'ba est en pierres de taille, semblables à du marbre. Au-dessus de la porte existe une plaque de marbre sur laquelle on lit en caractères coufiques : *Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Que Dieu répande ses grâces sur notre seigneur Mohammed, sur sa famille, sur ses compagnons, et leur accorde le salut !* (Construit) *par l'ordre de Abdallah ben Abd-Er-Rahmane Ed-Dakhel, prince des Musulmans.*

» Lorsque nous entrâmes à Séville, ses majestueuses constructions, la hauteur de ses murailles, le nombre de ses minarets, nous rappelèrent la description que nous avons faite du Caire, de la longueur et de l'étendue de cette capitale de l'Égypte. Le fleuve court dans les environs, couvert de bateaux innombrables. Ce fleuve porte le nom de Lekk (Guadalette).

» Le troisième jour de notre arrivée dans cette ville, nous allâmes visiter la grande mosquée, qui a appartenu aux Musulmans, — que Dieu ait leurs âmes ! — L'alcade et la plupart des moines (Feraïles) avaient fait des préparatifs pour nous recevoir. Nous montâmes dix marches pour entrer dans la mosquée élevée au-dessus du sol. Ce temple est un véritable chef-d'œuvre d'architecture. Les murs et les colonnes sont en pierres de taille assemblées avec un tel art, que les joints inférieurs ou supérieurs sont invisibles. Il a dix portes et son dôme est supporté par 120 colonnes, dont chacune se compose de 24 morceaux. Sa largeur est de 64 empans et sa hauteur de 15 k'âma (28 mètres environ). D'une colonne à l'autre on compte 48 pas. Les Chrétiens ont orné la nef de saphirs, de lampes d'or ; ils y ont établi le chœur pour accomplir leurs prières ; des sièges d'or y sont disposés pour la lecture de leurs livres sacrés. Ils y ont également placé 25 cloches ; la plus grande pèse 185 quintaux (de 80 livres environ chacun), et sa voix s'entend à une journée de distance.

» Nous entrâmes ensuite dans la ville de Cordoue. C'est une grande et merveilleuse cité, construite sur l'oued El-Kebir (Guadalquivir), qui reçoit toutes les rivières de l'Andalousie. A l'est et à proximité de la ville, est une montagne peu élevée, couverte de jardins et de maisons innombrables : c'est la Sierra-Morena. Du sommet d'un mamelon, nous découvrîmes la ville avec ses vastes et hardis monuments, que domine la grande mosquée. Les remparts qui l'enceignent datent des Musulmans.

» A cette vue, nous fûmes envahis par les regrets, et notre cœur se serra de douleur dans la poitrine. Comment n'aurions-nous pas éprouvé ces pénibles sentiments au souvenir de nos frères qui peuplaient cette cité ? Dieu leur fasse miséricorde ! — A Dieu appartient le passé et l'avenir. — Cette mosquée est la plus grande du monde musulman : elle a 602 pas de longueur sur 345 de largeur. On y voit deux plaques de marbre descendant jusqu'à terre ; sur chacune d'elles, on lit l'Au nom de Dieu et l'appel des bénédictions divines sur le Prophète, puis la date des règnes de chacun des souverains qui l'ont construite ou agrandie. J'essuyai avec ma barbe la poussière des pieds qui les couvrait, puis je les enlevai et les plaçai, avec de grandes précautions, au sommet des remparts, à l'abri de toute atteinte.

» Les arceaux de la mosquée supportent une autre rangée d'arcades ; sans cela, les piliers eussent été trop élevés. Nous terminâmes notre visite du saint lieu par la chaire musulmane. O surprise ! elle était encore dans son premier état, aucun changement n'y avait été fait. Les Chrétiens l'avaient simplement entourée d'un grillage pour empêcher que personne ne pénétrât dans l'intérieur. Je ne découvrais pas les ressorts secrets qui avaient ainsi fait agir les Infidèles. Mais Dieu me dévoila leurs véritables desseins, tant il est vrai qu'un bon Croyant doit s'en

remettre à Dieu du soin de le guider dans de pareilles circonstances.

» Cette chaire, ses pieds, toute sa construction repose, pour ainsi dire, sur des versets du Coran. Dieu a voulu certainement préserver sa parole écrite de l'attouchement impur des Infidèles. Il n'est pas douteux que les ancêtres des Espagnols actuels n'aient craint quelque catastrophe, s'ils entraient dans cette tribune sacrée, et l'ont alors entourée d'un grillage protecteur. Nous réussîmes, après maintes démarches, à nous faire ouvrir cette chaire. Nous y pénétrâmes par une *K'obba* ou coupole contiguë. Voici la description de cette chaire :

» Elle est entièrement enveloppée de la k'obba ; sa forme est octogone ; elle est enrichie de plaques de marbre. Sa longueur est de dix empans, sa largeur de sept. A la partie supérieure du marbre est gravée une inscription en caractères coufiques, du plus riche dessin. On lit d'abord l'*Au nom de Dieu*, puis : *Faites avec soin vos prières, ainsi que celle du milieu. Tenez-vous avec Dieu dans l'obéissance.* Et enfin : *El-Imâm El-Mostanc'er Billah Abdallah El-Hâkem, prince des Musulmans — que Dieu le conserve ! — a ordonné la construction de cette chaire, dans le but de mériter une grande récompense à venir et un glorieux retour auprès de Dieu. Ce monument a été achevé dans le mois sacré de Dou El-Hidja de l'année* 354. La figure circulaire de l'inscription se termine par ce verset : *Celui qui rapporte sa conduite à Dieu et fait le bien, a en main l'anse la plus solide. C'est de Dieu que dépend l'issue des événements.* Au-dessus de cette première épigraphe, s'en trouve une autre qui fait également le tour de la chaire : *O vous qui croyez, priez en vous inclinant et en vous prosternant, et adorez votre Dieu ; faites le bien, peut-être obtiendrez-vous le bonheur.* En dehors de la chaire, à droite et à gauche, on lit : *Au nom de Dieu miséricordieux et clément. Louange à Dieu, qui nous a conduits à cette situation. Nous n'étions pas capables d'être dirigés, si Dieu ne nous avait pas conduits. Certes, les envoyés de notre Seigneur sont venus avec la vérité.* Vient ensuite l'ordre donné par El-Mostanc'er Billah Abdallah El-H'âkem, prince des Musulmans, en vue de la construction du

monument, ordre que nous avons rapporté plus haut, mot pour mot.

» Au milieu de la coupole, qui est extérieurement attenante à la chaire, sont trois cercueils enfermés dans des caisses de marbre. Je ne négligeai aucune recherche pour arriver à connaître leur origine. Ce fut en vain. L'opinion la plus probable, c'est que ces cercueils sont ceux de Musulmans, car s'ils appartenaient à des Infidèles, leurs compatriotes auraient eu le soin, ainsi qu'ils en ont l'habitude pour leurs personnages remarquables, d'y mettre quelque épitaphe, quelque chiffre indicateur.

» Au centre de la mosquée, dans le vaste carré formé par quatre colonnes, qui supportent une coupole fort élevée, les Infidèles ont établi leur autel. Ils ont dû, pour cela, démolir un certain nombre de colonnes de marbre, qu'ils ont remplacées par des colonnes en maçonnerie. La circonférence de chacune de ces dernières est de 64 empans ; elles sont entourées d'un grillage de cuivre doré. C'est dans cet endroit que les Chrétiens font leurs prières ; ils y ont placé des crucifix, ainsi que de nombreuses statues, dont quelques-unes sont en or, et d'autres en bois ou en pierre.

» Près de la mosquée, est la K'as'ba ou citadelle des rois musulmans. Elle est devenue la résidence de l'alcade. »

ARNAUD,
Interprète militaire.

(A suivre.)

LES

BEN - DJELLAB

SULTANS DE TOUGOURT

NOTES HISTORIQUES

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite. — Voir les nos 133, 135, 136, 137, 140, 141, 142 et 146)

Après le meurtre des enfants du cheïk Abd-er-Rahmam, Selman appelait à lui les Souafa, convoquait tous les contingents des villages de l'Oued-Rir, augmentait les défenses de Tougourt et se disposait à soutenir un siège. Il écrivait aussi au chérif Mohammed ben Abd-Allah, lui demandant son assistance pour faire, disait-il, la guerre sainte. Le chérif se mit en marche en toute hâte avec 200 cavaliers et 800 fantassins. Arrivé à El-Hadjira il apprit que la colonne française avait rebroussé chemin de Dzioua. Tougourt n'ayant dès lors plus besoin de son secours, il retourna à Ouargla.

Délivré de tout souci du côté des Français, Selman se rend au Souf. Il cherche à arrêter à Kouinin plusieurs partisans de l'ancien cheïk Abd-er-Rahman, mais ceux-ci se lancèrent à travers les dunes de sable jusqu'à Guemar, en tiraillant avec ses serviteurs. Selman rentre à Tougourt sans avoir obtenu grand profit

de son expédition. L'été se passa sans incidents remarquables. La mésintelligence qui éclata entre Mohammed ben Abd-Allah et Si Naïmi, le frère de Sidi Hamza, des Oulad-Sidi-Cheïkh, paralysa les insoumis.

Cependant Selman continuait à nous adresser des lettres, affectant de rester en bonne relation avec nous; mais ces lettres étaient toutes dictées par l'esprit du mensonge et de fourberie dont il nous donnait des preuves si fréquentes. Durant ce temps, il demandait au chérif d'être prêt à venir lui porter secours, si les Français attaquaient Tougourt. Le chérif conseillait à Selman de ne pas s'enfermer dans sa ville que les Français finiraient toujours par prendre. Le plan qu'il préférait consistait à réunir leurs forces et à harceler les Français dans leur marche sur Tougourt; si les Français les repoussaient, ils devaient se retirer dans Ouargla, d'où ils pourraient toujours troubler aisément l'établissement que nous tenterions de faire dans l'Oued-Rir'. Selman adopta ce projet, fit transporter le trésor de la Kasba à Ouargla et vendit les approvisionnements de dattes que l'on gardait habituellement en cas d'événement. Les caravanes du chérif et des insurgés de l'ouest de l'Algérie, allaient librement aux marchés de Tougourt et d'El-Oued.

Selman envoya même une députation au Bey de Tunis pour lui demander son appui. Cet émissaire était Bou Chemal dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. Mais celui-ci s'occupa plutôt de ses propres intérêts que de ceux de son maître qu'il souhaitait voir renverser pour se mettre à sa place. Il y avait longtemps que le trône de Tougourt l'empêchait de dormir et longtemps encore il devait en être ainsi comme nous le verrons. Cheïkh du faubourg de Nezlá, Bou Chemal ne manquait pas d'une certaine influence. A la mort du sultan Abd-er-Rahman, il s'était hâté d'aller à Biskra, saluer le colonel Boudville et le capitaine Seroká, leur exposant les vœux soi-disant formés par le Prince avant de mourir et il demandait que la tutelle de ses enfants lui fût confiée à l'exclusion de tout autre. Bou Chemal accueilli par nos officiers avec la plus grande bienveillance, était envoyé à Constantine où le général commandant la province, le recevait de même et lui remettait en le congédiant un pli ca-

cheté à l'adresse des habitants de Tougourt. Persuadé que cet écrit lui conférait la tutelle des enfants d'Abd-er-Rahman et par conséquent le gouvernement provisoire de Tougourt, il s'était fait précéder par des courriers porteurs de la nouvelle. En effet les habitants à son approche de la ville, sortirent en masse au-devant de lui et il ne craignit pas de se proclamer leur chef, comme maire du Palais en quelques sorte, investi par le Gouvernement français. A son arrivée à Tougourt on ouvrit en assemblée le pli du général de Constantine et au grand désappointement de Bou Chemal on en tira une proclamation, invitant les habitants de Tougourt à ne pas s'écarter des règles du devoir et à n'obéir à personne autre qu'au fils de leur Prince défunt. Cette lecture porta un rude coup au crédit de Bou Chemal, se disant investi de la régence et ses assertions ne furent plus écoutées. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons déjà dit, quant à la tutelle de Lalla Aïchouch et de ce qui s'en suivit. Bou Chemal était une de ces natures remuantes qui ne peuvent vivre sans intrigues et jouent un rôle avec le maître quel qu'il soit et le trahissant à la première occasion pour se mettre à sa place. Après avoir fait de l'opposition à Selman il affectait de se rattacher à sa cause et c'est lui qui s'offrit pour partir en députation, demander l'appui du Bey de Tunis et lui offrir le protectorat officiel de la principauté de Tougourt.

Bou Chemal avec les six notables qui l'accompagnaient, passa quelque temps à Tunis, sollicitant en faveur de son maître, mais en même temps il travaillait pour son propre compte ; quelques années auparavant notre historiographe algérien, M. Berbrugger, dans une course à travers le Sahara, avait fait à Tougourt la connaisance de Bou Chemal qui lui avait donné l'hospitalité avec un empressement quelque peu intéressé. Bou Chemal s'était figuré que le Gouvernement français lui enverrait une décoration. Tout ce que fit M. Berbrugger fut de dédier à Bou Chemal la brochure de ses impressions de voyage.

Donc étant en ambassade à la Cour du Bey de Tunis, Bou Chemal écrivit à Alger à son ancien hôte le priant de faire des démarches et des propositions pour amener la conquête de Tougourt par la France; naturellement il offrait de gouverner pour

nous la ville Saharienne, aussisôt la chute de l'usurpateur Selman. Cette intrigue n'eut aucun succès ; on n'obtint pas non plus à Tunis les renforts, les canons que l'on n'y demandait, et la députation s'en retourna à Tougourt avec une demi douzaine de fusils seulement, donnés en cadeau au moment du départ.

Au mois de juillet Selman faisait auprès de nous une nouvelle tentative pour rentrer soi-disant en grâce, afin de couvrir une nouvelle faute. Au moment où il protestait encore de sa fidélité, le chérif d'Ouargla arrivait à Tougourt. Mohammed ben Abd-Allah fit son entrée dans cette ville avec une trentaine de cavaliers précédés de musique bruyante et une caravane de chameaux. Prévenu de son approche Selman lui avait fait dresser des tentes près de l'Aïn-Flita, groupe de palmiers au sud-est de Sidi-Bou-Djenan. Il alla ensuite à sa rencontre à la tête d'une cinquantaine de chevaux composant son goum. Ils mirent l'un est l'autre pied à terre, s'embrassèrent, puis ensemble entrèrent à Tougourt. Peu de jours après Selman faisait exécuter des travaux pour mettre Tougourt en état de défense. La porte dite Bab-Abd-er-Rahman était murée, les communications avec l'extérieur n'avaient plus lieu que par le Bab-el-Khodra, où étaient placés des agents chargés de surveiller l'entrée des étrangers. L'enceinte de la ville était réparée et refaite entièrement sur certains points reconnus trop faibles. Tels étaient les préparatifs contre les Français, disait-on sans mystère, pour leur faire perdre du temps à un siège, pendant qu'on les harcelerait en rase campagne.

Le chérif Mohammed ben Abd-Allah, s'appuyant sur Tougourt, devenu pour le moment son centre d'action, opéra quelques razzias heureuses sur nos tribus, en avant de Géryville et de Laghouat. L'échec moral plutôt que matériel que nous venions d'éprouver par suite de ses coups de main très hardis réclamait une revanche éclatante. Le gouverneur de l'Algérie donna l'ordre à tous nos commandants d'avant-postes de faire harceler sans cesse les tribus dissidentes par les tribus soumises afin que celles-ci ne fussent pas elles-mêmes surprises et attaquées par les premières. Les généraux commandant les trois divisions faisaient attaquer simultanément le chérif et tous les dissidents depuis la frontière de l'Est jusqu'à celle de l'Ouest par des pointes pro-

fondes poussées par nos goums soutenus en arrière par les petites colonnes mobiles de Géryville, Laghouat, Bousâda et Biskra. Ces irruptions de nos goums dans ces espaces où les objectifs sont aussi mobiles que les intérêts matériels des tribus qui les habitent, ne pouvaient naturellement avoir de but bien défini. On laissa donc à chaque chef indigène le soin de frapper où son instinct de guerre le conduirait, connaissant assez par expérience la prudence habituelle de chacun d'eux, pour ne pas craindre d'entreprises trop compromettantes. On avait confiance que ces coups frappés inopinément des différents points de notre ligne du Sud, produiraient une grande pertubation chez nos ennemis qui, fuyant un danger, se précipiteraient dans l'autre.

Des préparatifs furent faits sur toute la ligne dans les derniers jours du mois d'octobre 1853. Notre khalifa Si Hamza ould Bou-Beker, à la tête de 1,000 cavaliers et 1,200 fantassins de ses ksour et si Chérif Bel Arche avec ses contingents des Oulad-Nayls et des Larbâa se tinrent prêts à marcher, le premier de Géryville, dans la direction de Metlili, et le second de Laghouat, sur Berryan; les goums de Bousâda et de Biskra se rassemblèrent en avant de ces postes, pour se porter également dans le Sud. Des goums de réserve furent appelés des tribus limitrophes du Tell pour protéger les populations du Sud, dont les guerriers allaient être lancés en avant et, dans le but de couvrir le flanc droit de cette grande offensive, trois camps de cavaliers arabes, tirés des subdivisions de Mascara, Sidi-bel-Abbès et Tlemcen, commandés par des officiers français, furent établis pour battre de ce côté le sud-ouest de la province et surveiller les dissidents de la frontière marocaine.

L'un de ces goums, celui de El-Aguer, eut l'honneur de préluder par une action vigoureuse aux opérations de la campagne. Son chef, le capitaine Lacrételle, attaqua le 26 octobre à Brazia, sur le Chot El-Gharbi, les Rézaïna insurgés, mêlés aux Maïas du Maroc et les vainquit dans un combat acharné, dans lequel ils perdirent 150 morts, 250 fusils et deux drapeaux.

Dès les premiers jours de novembre nos corps indigènes, soutenus en arrière par nos petites colonnes mobiles, s'ébranlèrent à la fois. Dans cette marche en bataille, le commandant supé-

rieur de Laghouat, au centre de la ligne, n'attendit pas dans son impatiente ardeur les mouvements des ailes et se porta trop rapidement jusqu'à Berryan et Guerara, avant que celles-ci eussent eu le temps de marcher à sa hauteur. Il fallut rappeler en arrière les goums de Laghouat qui, parvenus le 16 novembre à Guerara, alors que le khalifa Sidi Hamza, retenu par les pluies torrentielles sur l'Oued-Seggeur, n'avait pas encore atteint le pays de Metlili, et se trouvait là dans une situation isolée et comme un point de mire pour tous nos ennemis. Toutefois cette pointe prématurée du commandant du Barrail, ne laissa pas que de produire dans le Sud une impression considérable, en donnant à nos ennemis la mesure des marches hardies que nos soldats ne craignaient plus de faire dans les régions sahariennes.

Cette manœuvre produisit notamment un grand effet sur les villes de l'Oued-Mzab, qui renouvelèrent leurs protestations de soumission et se mirent en relations plus intimes avec le commandant supérieur de Laghouat.

Cependant le khalifa Si Hamza avait pu franchir, le 9 novembre, les eaux de l'Oued-Seggeur et continuer sa marche sur Metlili. Les habitants de cette oasis et les Chambâ-Berazga qui se meuvent autour d'elle, quoiqu'ils fussent ses *serviteurs religieux*, n'étaient pas tous disposés à le recevoir, mais à son approche tous les partis se mirent d'accord pour faire acte de soumission à ce serviteur de la France.

Le 18 novembre, le khalifa s'établit sous les murs de Metlili, à une journée de marche des grandes villes de l'Oued-Mzab qui lui montrèrent, comme au commandant du Barrail, d'excellentes dispositions.

Pendant que les événements que nous avons rapportés, pour indiquer la marche générale des opérations, s'accomplissaient dans le sud-ouest, les contingents indigènes de Bousâda et de Biskra, placés d'abord en observation à Sâada et à Aïn-Rich, dès les premiers jours de novembre, ne restaient point inactifs. Le 20 novembre 500 chevaux d'élite conduits par le kaïd Si Ahmed bel Hadj ben Ganâ, furent lancés sur les villages au sud de Dzioua. Sur leurs traces et sous leur protection, marchaient des groupes de Selmia, de Rahman et d'Oulad-Moulat, accourant à leurs pal-

miers de l'Oued-Rir', pour en faire la récolte. Enfin, pour prévenir toute entreprise du côté de l'Oued-Souf, un autre goum, sous les ordres du kaïd Ben Chenouf, alla battre le pays entre El-Oued-Souf et Tougourt.

Le 24 novembre Si Ahmed bel Hadj, campé à Dzioua, y apprend la réception pacifique de la colonne de Laghouat à Guerara et profite de l'ébranlement qu'elle a produit pour se jeter sur les villages où les Oulad-Sacy révoltés ont abrité leurs richesses; il y pénètre le 29 après une longue marche de nuit, s'empare des villages de Taïbet et El-Alia et des approvisionnements de blé, d'orge, de dattes, de tentes, d'étoffes, d'armes, ainsi que des chameaux qui y étaient renfermés.

La seconde et la plus remarquable période de cette brillante campagne va s'ouvrir maintenant. Si Hamza venait d'entrer sans coup férir à Metlili, mais la soumission de cette bourgade et des Chamba-Berazga qui l'environnent, ne pouvait être que très éphémère, tant que le chérif Mohammed ben Abd-Allah resterait établi à Ouargla, car ces populations nouvellement soumises, abandonnées à elles-mêmes, n'étaient pas capables de lutter avec le chérif et de maintenir leur indépendance à son égard.

Le marabout Si Hamza qui ne s'était annoncé jusque là que sous l'égide, pour ainsi dire, de son influence religieuse sur les gens de cette contrée, irait-il combattre jusqu'à Ouargla pour le compte de la France, celui qui tenait encore contre elle le drapeau religieux des Musulmans?

La circonstance était délicate et l'on comprend que ce chef réfléchit longtemps et sérieusement avant de s'engager dans cette audacieuse expédition à plus de 60 lieues au delà de Metlili. C'est ce qui explique qu'il resta près de vingt jours campé sous les murs de cette ville. Au reste on ne saurait trop louer la prudence et la circonspection de sa conduite en présence des difficultés immenses qu'il avait à vaincre. Que l'on songe en effet à ce qu'il fallait de hardiesse à notre khalifat, en ne parlant ici que des périls matériels de l'entreprise, pour franchir avec une troupe indigène, sans organisation et sans consistance, les solitudes qui les séparaient de son adversaire et se trouver ensuite face à face avec lui au milieu d'un système d'oasis où l'eau manque à

qui n'est pas maître des villes, et où les villes entourées presque toujours d'un fossé plein d'eau et cachées au milieu de jardins inextricables, pourraient résister même aux efforts d'une colonne française munie d'un équipage de siège! Ajoutons qu'une telle témérité ne pouvait être permise qu'à un chef indigène tenant comme Sidi Hamza, d'une main l'épée du guerrier et de l'autre le chapelet du marabout.

Si Hamza passa donc 18 ou 20 jours devant Metlili, envoyant adroitement sonder les dispositions de ses adversaires et réveiller chez eux le respect et l'affection pour le nom de ses ancêtres les Oulad-Sidi-Cheïkh; il fit surtout parler à ses frères Si Naïmi et Si Zoubir qui étaient au nombre des partisans du chérif. Enfin, à force de patience et d'adresse, il parvint à débrouiller l'écheveau de la résistance qu'il avait devant lui. Quelques paroles amies lui arrivèrent d'abord de Ouargla, apportées par un homme de la tribu du Mekhadma qui s'était sauvé au péril de ses jours. Peu après, Si Zoubir, son plus jeune frère, vint lui faire de la part de quelques hommes influents des Châmba-bou-Rouba, Mekhadma et Saïd-Atba, des protestations de dévouement. Enfin, le cheïk Taïeb ben Babia, chef de Negouça, lui ayant fait savoir qu'il était tout à lui et aux Français et qu'il lui livrerait les portes de la ville, Si Hamza n'hésita plus à se porter en avant.

Dès que le Gouverneur général appris cette résolution, il prescrivit au commandant du Barail de se porter avec sa colonne à hauteur de Guerara, et, au commandant Niqueux, de la colonne de Geryville, de marcher sur Metlili pour appuyer le mouvement du khalifa.

Ce fut le 5 décembre que Si Hamza partit de Metlili avec sa petite armée indigène, se dirigeant sur l'oasis de Negouça. Lorsque après plusieurs journées de marches pénibles au travers des steppes rocailleuses du désert, il parvint à 4 lieux de Negouça, les envoyés du cheïkh Ben Babia, resté fidèle à sa parole, se portèrent à sa rencontre et le lendemain il fit son entrée dans la ville où il établit ses approvisionnements et ses impédimenta, sous la garde d'une partie de ses fantassins; puis avec la partie la plus mobile et la mieux disposée au combat, il marcha rapidement sur le douar des partisans du chérif.

Cependant celui-ci qui n'ignorait plus qu'il y avait chez les Chambâ-bou-Rouba, les Mekhadma et les Saïd-Atba, des éléments de défection et qu'un ennemi redoutable s'apprêtait à le combattre, avait parcouru ses ksour et ses douars pour stimuler le zèle des siens et était parvenu à réunir sous ses drapeaux, à Ouargla, près de 4,000 hommes, fantassins et cavaliers. Cette masse s'avançait sur Negouça, le jour même où Si Hamza en sortait pour attaquer les dissidents. Mohamed ben Abd-Allah, arrivé sous les murs de la ville, se disposait à l'enlever de vive force, lorsque la nouvelle de la marche de Si Hamza se répandit avec rapidité parmi les siens et les jeta dans une grande confusion. Quelques coups de fusil tirés sur eux de Negouça, mirent le comble au désordre et en un instant la débandade fut générale.

Les gens d'Ouargla et autres ksour des environs, coururent à la défense de leurs villes; les Makhadma, Saïd-Atba, Chambâ-bou-Rouba, s'élancèrent vers leurs douars et il ne resta plus auprès du chérif que les gens des Larbaâ et Oulad-Nayl, avec lesquels il se mit en toute hâte à suivre les traces de Si Hamza. Celui-ci avait fait grande diligence et dès le point du jour il s'emparait de quelques troupeaux, puis continuant sa marche le jour et la nuit suivante, il se trouva en présence du chérif et de ses partisans, qui avaient doublé de vitesse pour venir protéger leurs richesses si fort compromises. Au point du jour Si Hamza aperçut l'ennemi posté sur des dunes formées par les sables, dans les sinuosités desquelles il avait disposé ses cavaliers et ses fantassins. Notre khalifa sans s'en laisser imposer par ces énormes masses de sable qui cédaient sous le poids des hommes et des chevaux, s'élança à la tête des siens contre ces véritables remparts naturels et suivi par les fantassins de nos ksour, par ceux de Stitten, en particulier, et par quelques cavaliers intrépides. La mêlée devint générale; Si Hamza animant les siens par son exemple, combattait au premier rang; bientôt son cheval est tué et il est blessé lui-même à la main. Saisi peu d'instants après corps à corps par El Hadj Taïeb, des Beni-Méida, l'un des partisans du chérif, le plus renommé par son courage, il ne peut se débarrasser de cet adversaire qu'en lui cassant la tête d'un coup

de pistolet. Mais les gens du chérif tenaient bon et les assaillants harassés de fatigue s'étaient retirés en arrière pour reprendre haleine. Le choc avait été rude et meurtrier et les deux partis avaient éprouvé des pertes sensibles. Ben Nacer ben Chôhra, le bras droit du chérif, gisait sur le sable grièvement blessé.

Cependant Si Hamza se préparait à recommencer la lutte et courant de l'un de ses contingents à l'autre, choisissait les plus braves pour en faire une tête de colonne d'attaque, quand il vit s'avancer vers lui huit hommes à pied conduisant un cheval de soumission en criant : « Au nom de Dieu, nous vous demandons l'aman; nous vous demandons à venir sous votre drapeau et sous celui de la France ! »

Le khalifa suspendit ses préparatifs de combat, fit dire aux insurgés de s'arrêter et rassemblant ses kaïds les consulta sur ce qu'il était convenable de faire. « Donnez leur l'aman, lui dirent-ils, les Français eux-mêmes s'ils étaient ici n'hésiteraient pas à l'accorder, mais nous savons qu'ils sont miséricordieux et qu'ils pardonnent avec joie à leurs ennemis vaincus. » Si Hamza se rendit à leurs désirs.

Quant au chérif il n'était plus là. Suivi de quelques cavaliers et d'un chameau portant presque à l'état de cadavre son lieutenant Nacer ben Chôhra, grièvement blessé, il s'éloignait sur Tougourt auprès de son ami Selman ben Djellab. Mais comme nous l'avons déjà dit le chérif avait trop peur d'être pris en se tenant enfermé dans une ville. Après quelques jours de repos, il se remettait en marche et allait vivre en rase campagne entre Tougourt et le Souf, nourri, approvisionné par les soins de Selman.

Nacer ben Chôhra, lui, resta à Tougourt, dans l'impossibilité où il était de suivre son maître. Le moment est venu de dire quelques mots sur ce personnage que nous reverrons encore souvent en scène.

Les Ben-Chôhra ont pour ancêtre un certain Ali, habile fauconnier, originaire des Chorfa du Maroc, qui vint vers la fin du XVIe siècle s'établir avec quelques tentes chez les Mâmra, l'une des quatre fractions des Larbâa, alors installés dans le Zab, près

de Biskra. Guandouz, fils d'Ali, se signala dans les luttes que les Larbâa soutinrent pour s'implanter définitivement sur le territoire qu'ils occupent encore aujourd'hui au sud de Laghouat et il acquit une grande renommée.

Les Larbâa formaient une sorte de petite république oligarchique, dirigée par les principales familles de chaque fraction.

Guandouz reçut du gouvernement turc un cachet et des présents comme chef de cette tribu, avec pouvoir de nommer les cheïkhs sous ses ordres. Son fils Chaouï lui succéda dans cette position prépondérante, mais la discorde se mit parmi ses enfants et dans cette famille, comme dans le plus grand nombre des familles indigènes nobles ; deux partis se formèrent, des luttes sanglantes eurent lieu et se renouvelèrent fréquemment chez les Larbâa.

Ben Chôhra resté maître après plusieurs combats et la mort de son compétiteur El-Bey, était le chef de la tribu au moment de la conquête française. Lorsque notre action s'étendit vers le Sud il fut nommé kaïd des Larbâa. Ennemi de Ben Salem, qui était le chef de la famille la plus puissante de Laghouat, il lutta sans cesse contre lui et fut tué à El-Fedj, laissant un fils nommé Nacer.

Nacer ben Chôhra hérita de toute l'influence de ses ancêtres. Cachant ses ressentiments contre Ben Salem, il accepta la position d'agha des Larbâa, sous ses ordres, lorsqu'en 1846 (1) celui-ci fut investi khalifa du Sud. Mais toute entente était impossible entre ces deux hommes et leur mésintelligence qui avait plusieurs fois troublé la tranquilité du pays, détermina l'autorité à examiner lequel des deux il convenait de destituer.

Inquiet d'un ordre qui le mandait à cet effet à Médéah, Nacer prit le parti de s'enfuir, emmenant avec lui ses partisans et raziant les tentes de ses adversaires sur son passage. Il rejoignit alors (1851) le chérif Mohammed ben Abd-Allah dans les environs de Ouargla et se montra l'un des plus énergiques défenseurs de Laghouat, attaqué par nous en 1852.

(1) C'est par ordonnance royale du 16 août 1844 qu'Ahmed ben Salem a été nommé khalifa de Laghouat. — N. de la R.

Depuis cette époque, malgré la soumission des Larbâa, il ne cessa, en compagnie du chérif Mohammed ben Abd-Allah, de nous faire une guerre continuelle. Nous le reverrons souvent dans le cours de ce récit. Nacer ben Chôhra représente la branche aînée des descendants d'Ali et de Guandouz dont le souvenir a été conservé par un chant populaire bien connu dans le Sud. On le dit composé par le marabout El-Hadj Aïssa, de Laghouat, en l'honneur du fauconnier Ali, l'ancêtre de la famille; en voici la traduction :

Dès qu'apparaît l'aurore, mon premier soin est de seller ma monture pour aller rôder dans le désert.

Légèrement vêtu, j'ai sur mes deux épaules mes faucons, mes compagnons.

Je saute sur ma gracieuse jument qui au seul bruit d'un éternuement s'emporte avec la vitesse du vent.

A peine ai-je commencé à galopper qu'une outarde se présente à mes yeux, sortant d'un massif de thym.

Quelle joie pour moi de voir cette belle proie ! et je lâche aussitôt mon faucon favori.

Il s'élève dans les airs, redescend plus vite qu'une balle, enlève sa proie et revient à son maître.

Les faucons que j'aime le plus ce sont ceux qu'on appelle *bourni*.

Leurs maîtres s'attachent tellement à eux qu'avant de leur rendre la liberté ils leur font au bec une marque avec un fer tranchant, afin de pouvoir les reconnaître l'année suivante.

Ceux-là, un seul mot de leur maître suffit pour les rappeler et quand vous les lancez sur des outardes, ils ne sont pas longs à vous en rendre maîtres.

J'aime ces nobles qualités de faucon; j'aime en faisant galopper ma cavale, à leur chanter des chants mélancoliques.

La veille du jour de chasse, je ne les laisse pas dormir, leur colère retombera sur le gibier.

Heureux d'avoir des faucons, j'ai encore le bonheur d'être dans l'aisance.

Ma tente en brillants poils de chameau est gardée par des esclaves qui ne connaissent que leur maître.

Et il y a dedans des belles dont la vue est éblouissante comme

celle de charbons ardents placés sur un blanc tapis de neige.

On ne peut nier que la chasse ne soit un exercice louable, car tous l'aiment : saints, prophètes ou simples humains.

C'est ainsi ma belle cavale, que parcourant ensemble les déserts, nous passons tantôt dans les sentiers difficiles, tantôt dans de belles plaines, à l'aspect pittoresque, poursuivant la trace des outardes et n'ayant pour compagnons de route que nos chers faucons.

C'est à El-Hamadjin (entre Laghouat et le Mezab) qu'il nous faut passer l'hiver.

Quel bonheur de faire veiller là nos faucons, au milieu de gens honorables et de nous montrer à nos rivaux, nous promenant dans de riches vallées.

Mon Dieu ! fait moi savoir ce que je suis, car je ne crois pas qu'il y ait sur la terre un cavalier aussi redoutable que moi !

Allons donc visiter ce désirable lieu de Sahouana (près de Laghouat).

Promenons-y nos faucons avec leurs poitrines semées d'étoiles brillantes comme celle du Firmament.

Après avoir quitté cet endroit fertile nous arriverons à un terrain aride et l'ayant traversé nous trouverons un sol couvert de verdure.

Nos faucons lancent une chrétienne (nom donné à l'outarde), ivre, endormie, avec un collier au cou, ne se doutant pas de la surprise qui l'attend.

Mon cher faucon s'élance dans les airs, redescend comme une flèche et tombe sur la pauvre chrétienne.

Je lui arrache ses beaux habits et lui fait goûter l'amertume de la mort.

La victime désespérée se déchire les joues jusqu'au sang et se noircit la figure en signe de deuil.

Le chérif après avoir vu ses lieutenants les plus dévoués et les plus intrépides tomber à ses côtés, avait donc fui, délaissé de presque tous ses partisans, abandonnant à notre discrétion et nous laissant le soin de recueillir sous notre protection toutes les villes et les tribus sahariennes qui avaient armé contre nous.

Ces résultats que nous avions obtenus par l'offensive simultanée de nos goums, sur un théâtre d'action presque indéfini et sous l'appui moral de quelques centaines de bayonnettes, avait dépassé nos espérances.

Après la capitulation des dissidents, réglée sur le champ de bataille, Si Hamza reprit la route de Nogouça et fut salué, chemin faisant, par les acclamations des tribus venant en foule lui présenter le cheval de soumission. Sa marche devint un véritable triomphe jusqu'à l'oasis de Ouargla, où on le força de s'arrêter, à Rouïssat, dans la kasba que le chérif s'était fait construire, pour que sa victoire fut bien constatée aux yeux de tous.

Afin de mettre à profit le trouble et la confusion qui régnaient dans les tribus, afin de ne pas donner au chérif le temps de se remettre des échecs qu'il venait d'essuyer, il fut décidé que le colonel Durrieu, commandant la subdivision de Mascara, rejoindrait le khalifa Si Hamza, pour consacrer par l'apparition du drapeau de la France sur le théâtre des événements, la conquête que ce chef venait d'accomplir et ensuite préparer l'organisation de ce pays. Le colonel Desvaux, commandant la subdivision de Batna, agissait de son côté vers Tougourt et le Souf pour empêcher le chérif de reconstituer un centre quelconque de résistance; mais l'Oued-Rir' restait toujours là sous la possession de Selman, souffrant du blocus, de l'interdiction de tout commerce, mais incapable de se soustraire au joug qui pesait sur lui. Le Souf continuait sa politique tortueuse à notre égard, protégeant le chérif en sous main, tout en envoyant des Miad protester de sa fidélité à Biskra. La tranquillité ne pouvait donc être de courte durée.

En effet, après avoir passé quelque temps dans l'ombre, sur la frontière tunisienne, le chérif s'étant refait une bande d'une centaine de cavaliers, se rapprochait du Souf où il attendait l'été. Tous nos nomades partant à cette saison pour le Tell et laissant le Sahara désert, il espérait opérer quelque coup de main sur les Oulad-Naïl.

Voici quelles étaient les dispositions prises en vue de parer à ces éventualités. Un goum d'une centaine de chevaux à Zerlbet-El-Oued, protégeait le Zab. Cent chevaux au bordj de Sâda cou-

vraient l'Oued-Rir' ; enfin, cent chevaux au bordj de Doussen offraient un point d'appui aux Oulad-Zekri, dont les troupeaux paissaient encore dans les ravins qui forment les sources de l'Oued-Itel. Les Oulad-Moulat, espérant obtenir l'autorisation d'enlever leurs dattes, étaient encore au mois d'avril à Bou-Fegoussa, à l'est de l'oasis de Sidi-Khelil.

Vers le commencement du mois, ils enlevèrent quelques troupeaux aux Oulad-Sahïa. Ceux-ci et les Rebaïa se réunirent en grand nombre pour tomber à leur tour sur les Oulad-Moulat qui étaient sur leurs gardes; les insoumis survinrent inopinément; ils étaient donc attaqués par ceux qu'ils voulaient surpendre.

Le combat fut vif. Les Oulad-Sahïa laissèrent sur le terrain une quinzaine de morts et perdirent une soixantaine de chameaux montés par leurs fantassins.

Tous les nomades étaient concentrés dans le Zab, se disposant à prendre la route du Tell ; il ne restait plus que quelques caravanes des Selmia et des Rahman qui étaient encore à Meraïer, occupés à enlever leurs dattes, lorsque le commandant supérieur de Biskra apprit que le chérif s'était mis en route pour tomber sur ces caravanes. Il fit partir immédiatement tous les goums des nomades pour Meraïer, mais déjà le chérif avait traversé l'Oued-Rir'. Le chérif, en effet, était parti avec cent cavaliers et quatre cents fantassins montés sur des chameaux, sans que rien trahit sa marche ; il franchit plus de cent lieues et tomba sur l'Oued-Djedi à cinq lieues de l'oasis de Sidi-Khaled. Le chérif enlève plus de 2,000 moutons et près de 200 chameaux, 45 tentes. Le fils du cheikh des Oulad-Harkat, le jeune Taïeb ben Harzallah, rallie son monde, file le long de l'Oued-Djedi, jusqu'au Bordj-de-Doussen. Avec le kaïd Si Ahmed ben Bouzid, ils en partent au nombre de cent cavaliers et cent cinquante fantassins. Pendant que les Oulad-Harkat sont sur la piste du chérif, le commandant supérieur donne ordre au brigadier de spahis El Arbi Mamelouk de se porter avec 150 chevaux droit vers l'Oued-Rir' sur la ligne de retraite du chérif. Au lieutenant Amar, il était prescrit de se diriger de Zeribet-el-Oued sur les puits du Souf. Ainsi, si le chérif échappe aux Oulad-Harkat, il peut encore être atteint par le brigadier El Arbi; s'il évite celui-ci, reste encore

la chance que le lieutenant Amar le rencontre. Mais, dès le 1er mai au soir, Si Ahmed ben Bouzid aperçoit aux environs d'El-Fouhar les feux de bivouac du chérif. Taïeb ben Harzallah veut attaquer de suite pour se donner toutes les chances de la surprise. Mais le kaïd ben Bouzid remet l'attaque au lendemain. Le 2 mai, au matin, Taïeb et ses Oulad-Harkat, animés par l'espoir de reprendre leurs troupeaux, se jettent intrépidement sur l'ennemi. Les gens du chérif sont mis dans le plus grand désordre; lui-même couché en joue par deux cavaliers n'échappe que grâce au dévouement d'un de ses nègres. Cependant Si Ahmed ben Bouzid au lieu d'achever le succès, se tient à l'écart avec son goum. Les ennemis reviennent de leur première surprise, voient le petit nombre des assaillants et recommencent la lutte en gens désespérés. Taïeb et ses gens sont ramenés et Ben Bouzid prend la fuite avec ses soixante-dix cavaliers, sans brûler une amorce. Les Oulad-Harkat laissèrent sur le terrain 32 hommes tués, beaucoup de blessés et 147 fusils. Quant au chérif, il continua sa retraite sur Dzioua et entra en triomphe à Tougourt. Cette fois encore, comme après le combat de Metlili, comme après la prise de Laghouat, il se relevait par un de ces coups hardis qui aurait pu lui coûter cher, sans la lâcheté du kaïd Si Ahmed ben Bouzid.

Mohamed ben Abdallah ramena son monde auprès de Taïbet, où il était dans une excellente position pour continuer ses intrigues sur l'Oued-Rir' et sur le Souf, et en même temps à portée de tenter encore quelque entreprise contre nos gens. Excité par le chérif à faire la guerre sainte, Selman se rend à El-Oued, à la tête de quatre-vingt cavaliers; les villages du Souf procurent leurs contingents. Guemar seule ferma ses portes à Selman.

Selman, de retour à Tougourt, fait tous les préparatifs d'une expédition; il annonce qu'il va se mettre en mouvement avec tout l'Oued-Rir', Souf et le chérif qui déjà campe entre Tougourt et Temacin. Il dit qu'après avoir chatié Meraier de ses bonnes dispositions pour les Français, ils se jetteront sur le Zab. Mais tout cela n'était que pure forfanterie. Le Souf n'envoya que quelques jeunes gens sans importance; Temacin ne bougea pas, grâce aux bons conseils du marabout Tidjani Si Mohamed El Aïd.

Réduit à ses seules forces, Selman renonce à ses projets et se

venge par de nouveaux meurtres, de nouvelles confiscations, qui frappent les gens soupçonnés avoir des sympathies pour nous. Enfin, ce qui prouvait combien Selman se sentait peu solidement assis, c'est qu'il ne comptait plus, pour nous combattre, que sur le fanatisme des populations sur lesquelles sa naissance lui donnait jadis tant de prestige. Selman, abdiquant le rôle de cheïkh, de sultan de Tougourt, se déclarait le khalifa du chérif.

Mettant à profit les bonnes dispositions des gens de Guemar, le colonel Desvaux envoya le sous-lieutenant Rose, avec un goum, faire la reconnaissance de la route d'El-Faïd au Souf. M. Rose fut bien accueilli à Guemar et sa mission s'accomplit sans accident. Au mois d'août, voulant punir la tribu des Lakhedar des nombreux vols qu'elle avait commis et de plusieurs attaques à main armée, le commandant supérieur de Biskra se rendait, avec un escadron de chasseurs, au milieu de leur campement, près de Sidi-Okba. Comme on refuse de lui livrer les coupables, il inflige une amende et emmène les troupeaux comme garantie. Les Lakhedar essayent de les reprendre par les armes; on leur tue dix hommes.

Telles furent nos démonstrations pendant cette courte période; mais, afin d'isoler de plus en plus Selman, l'interdiction de commerce fut levée pour tous les villages du Souf, excepté celui d'El-Oued, dont les manifestations hostiles ne pouvaient être pardonnées. Dans les autres, au contraire, nous avions de nombreux partisans; il fallait leur donner l'ascendant. Les gens d'El-Oued virent là un indice certain que nous prenions nos dispositions pour l'hiver prochain. Ils voulurent détourner le coup qui les menaçait; ils envoyèrent un miad à Biskra. On leur imposa 50,000 francs d'amende, mais le parti hostile l'emporta encore sur celui de la paix, et ces démarches n'aboutirent pas.

Le 2 novembre, le brigadier El Arbi Mamelouk se portait, avec 250 chevaux de goum, jusqu'auprès d'El-Ouïbet, et enlevait plus de 5,000 moutons et 100 chameaux aux rebelles. Il ramenait sa proie, lorsqu'il fut assailli par la cavalerie ennemie. Notre goum charge d'abord, puis, apprenant que le chérif est là, une panique subite s'empare de nos cavaliers, qui fuient de tous côtés sans qu'il soit possible de les rallier. Afin de s'échapper

plus facilement dans les dunes, beaucoup mettent pied à terre et abandonnent leurs chevaux. Dans cette échauffourée, nous eûmes plusieurs morts, et les insoumis emmenèrent encore triomphalement à Tougourt plusieurs chevaux, plusieurs prisonniers, dont un cheïkh des Sahari et un cheïkh des Oulad-Moulat. Ce fut un incident fâcheux, surtout au moment où l'insoumission des Oum-el-Lakhoua avait amené un renfort important au chérif.

La première nécessité à remplir était de faciliter aux Selmia-Rahman et Oulad-Moulat de faire la récolte de leurs dattes dans l'Oued-Rir'. Il était à craindre que pour sauver leurs dattes, ces tribus ne prêtassent l'oreille aux menées de Selman pour les attirer dans son parti. Il fut décidé qu'une colonne légère, composée de 800 chevaux de goum, 1,300 fantassins des R'amra, Amer, Oulad-Djelal, Sidi-Khaled, Oulad-Zekri, appuyés par deux escadrons de spahis et une compagnie de tirailleurs indigènes, se porterait dans l'Oued-Rir', tatant le terrain, n'avançant qu'à coup sûr, faisant appel à nos partisans et qu'elle irait prendre position à Meggarin, à quelques heures de Tougourt. Faisant face à Selman et au chérif dans cette position, on protégeait la récolte de nos nomades. Le commandant Marmier, chef du bureau arabe de Batna, commandait cette colonne légère. Le colonel Desvaux avec 500 bayonnettes du 68me de ligne, 3 escadrons de chasseurs et deux obusiers devait se placer à Mraïer, servant de base d'opérations à la colonne légère et lui prêtant une sorte d'appui moral.

Voici quelle était la situation des choses en ce moment; — c'est toujours le colonel Seroka qui parle: — Le chérif était à El-Oued, cherchant à décider cette capitale du Souf à se lever en masse pour aller au secours de Tougourt. Selman forçait les habitants de la banlieue de Tougourt à rentrer toutes leurs dattes dans la ville afin d'avoir un gage de leur fidélité. La masse des populations était secrètement pour nous, mais elle n'osait se prononcer tant que nous ne marcherions pas de façon à opérer le renversement de Selman.

En même temps que la formation de la colonne mobile de Bis-

kra, le Gouverneur général avait prescrit le mouvement des deux autres colonnes partant de Laghouat et de Bousâda, sous la protection desquelles une offensive générale des goums allait être dirigée dans le Sud.

C'est à ce moment que Selman, prévenu par ses espions de nos préparatifs de campagne, écrivait au Gouverneur général la lettre que l'on a lue en tête de ce travail, espérant que ses protestations mensongères allaient détourner l'orage qui le menaçait très sérieusement cette fois.

C'était le 18 novembre, auprès du bordj de Taïr-Rassou, que le rendez-vous avait été donné à tous les contingents de Biskra. Le commandant Marmier se mettait en mouvement le 21, avec la petite armée, emmenant un mois de vivre pour tout son monde, sur un millier de chameaux. Il campait le 22 à Mraïer, le 24 à la hauteur d'Ourlana, le 25 à Sidi-Rached. Partout, sur son passage, les gens des oasis s'étaient présentés protestant de leur désir d'avoir la paix avec les Français. Le mouvement de cette colonne avait été si rapide, on s'attendait si peu à une pareille offensive que ses éclaireurs enlevèrent à Sidi-Yahïa les trois serviteurs de Selman occupés à faire payer une amende. L'un d'eux, Talhaï, kaid de Tamerma, était un de ces coquins avec lequel Selman dominait l'Oued-Rir' par la terreur. Ainsi donc, jusque là personne n'avait bougé. Les négociations entamées depuis longtemps avec l'Oued-Rir' portaient leurs fruits. Du reste le colonel Desvaux adressait aux populations une proclamation où il leur disait que la guerre n'était dirigée que contre Selman, cheïk de Tougourt, l'assassin des enfants d'Abd-er-Rahman, son prédécesseur, et non contre les populations écrasées par la tyrannie. Que le Souf restât sourd aux sollicitations du chérif, que les grands villages de la banlieue, travaillés par les émissaires des exilés qui suivaient la colonne, montrassent assez d'énergie pour s'enfermer chez eux, il était probable que Selman réduit aux seuls combattants de la ville et de la deïra, n'oserait attendre et prendrait la fuite.

En arrivant à Ghamra, petite oasis à 4 lieues au nord de Tougourt, on trouve le village abandonné; il n'y restait plus que les femmes, les enfants et les vieillards. Toute la population virile

s'était rendu en arme à Tougourt. Les gens de Ghamra ne pouvaient donner pour excuse la pression de Selman, car c'était la nuit précédente même, pendant que la colonne campait à Sidi-Rached, à quelques pas d'eux, qu'ils avaient abandonné leur pays. Ils ne pouvaient ignorer avec quel respect de la propriété, quelle discipline et quel bon ordre, la petite armée indigène avait traversé toutes les oasis depuis Mraïer. Il fallut donc infliger un châtiment à Ghamra. Le châtiment pouvait donner de l'ascendant aux partisans qu'on avait dans Nezla, Tabesbest, Zaouïa, qui avaient fait dire cent fois qu'ils n'attendaient que la présence d'une colonne française pour se prononcer. Après qu'on eut fait sortir ce qui restait de la population, le village fut livré au pillage.

Dans l'après-midi la colonne arriva devant Meggarin. Celle-ci fit mine de vouloir résister, mais quand on eut pris les dispositions pour l'enlever de vive force, la population jetant ses fusils vint en masse demander merci.

A Meggarin le commandant Marmier apprit que le chérif était à la veille d'entraîner les contingents du Souf. Tout donnait à croire qu'en se portant sur Taïbet-el-Gueblia, oasis sur la route de Tougourt à El-Oued, on parviendrait à en imposer au Souf, à y retenir les contingents, à faire échouer ainsi les manœuvres du chérif. Le mouvement sur Taïbet avait en outre l'avantage d'inspirer à Selman, qui devait déjà connaître la marche du colonel Desvaux, la crainte de se voir coupé son unique ligne de retraite, mission des goums, pendant que la colonne française marchait directement sur Tougourt.

En conséquence le colonel Marmier donna l'ordre au kaïd Si Mohammed bel Hadj de s'établir avec 400 cavaliers et autant de fantassins à Tala, en avant de Ghamra, afin de garder les communications avec Mraïer et isoler Tougourt et l'Oued-Rir', pendant la pointe qu'il allait faire dans l'Est. Le 27, dans l'après-midi, le commandant Marmier se met en route pour Taïbet avec le reste de ses forces. Si El Gharbi, beau-frère du marabout Si Mohammed el Aïd, le chef spirituel Tidjani des Oulad-Saïah, propriétaire de Taïbet, précédait la colonne dans le village. Pendant la nuit un émissaire de Si El Gharbi arrive au bivouac et

annonce que la veille le chérif a fait son entrée à Taïbet, non seulement avec tout son monde, mais avec de nombreuses bandes recrutées dans les villages du Souf. Le commandant Marmier ne pouvait plus songer à marcher sur Taïbet, qui est un grand village de 400 maisons, ou magasins, bâti au milieu de dunes de sable impraticables pour les manœuvres de cavalerie. D'ailleurs le but principal de retenir les gens du Souf chez eux était manqué, il ne restait plus qu'à se replier sur Meggarin, où Si Ahmed bel Hadj fut rallié le 28 dans l'après-midi.

A la même heure le chérif faisait son entrée dans Tougourt avec plus de 2,000 fantassins et 400 cavaliers.

La colonne légère était campée sur le plateau qui domine Meggarin ; à droite elle s'appuyait sur l'oasis, à gauche dans la plaine de Taïbet. Le village de Meggarin était à une demi lieue en avant à droite.

Le 29, au matin, grâce à l'oasis de Tougourt qui leur permettait de dérober entièrement leur mouvement, Selman et le chérif se disposent à aller attaquer le camp de Meggarin. Le mouvement de retraite de l'avant-veille leur avait inspiré une grande confiance. Les nombreux troupeaux de chameaux qui paissaient à leur vue, ces mulets, ces bagages, c'était une proie qui alléchait ardemment leurs bandes. Le vice de la position de la colonne, obligée de s'appuyer à une oasis sourdement hostile, pour être maîtresse de l'eau, ne leur avait pas échappé, aussi croyaient-ils marcher à une victoire assurée, beaucoup de non combattants suivaient pour prendre part au pillage.

Pendant que Selman et le chérif, à la tête de leurs cavaleries réunies, devaient se déployer dans la plaine, pour attirer l'attention vers l'est, les nombreux saga cheminant dans les replis de terrain devaient se glisser derrière la large bande de palmiers de Meggarin, se jeter dans le village, l'occuper fortement, marcher et tourner le camp. Ce plan combiné faillit réussir.

A la première nouvelle de l'apparition de l'ennemi, le commandant Marmier donna l'ordre à ses fantassins de défendre le camp et de border l'oasis et il forme ses escadrons. Cependant le goum de Si Ahmed bel Hadj ben Gana avait été lancé pour déblayer le terrain. Ben Gana est ramené. Les balles des cavaliers

ennemis viennent presque déjà dans le camp. Au même moment les saga surgissent en poussant des cris féroces de tous les recoins et se précipitent vers le village dont les habitants ont déjà ouvert le feu sur nous. Ce fut le moment critique de la journée. Le village était la clef du champ de bataille. Le peloton de spahis du lieutenant Amar, le premier formé, est lancé pour contenir les goums qui débordent déjà sur la gauche. Le capitaine Vindrios, avec ses tirailleurs, arrête net les fantassins dont les cadavres couvrent déjà les bords du fossé de Meggarin. Le lieutenant Amar a chargé avec un admirable élan. Mais les cavaliers du chérif, un moment refoulés reportent leur drapeau en avant. Alors arrive l'escadron du capitaine Courtivron, tous les goums des Oulad-Derradj et des Sahari. Le capitaine de Courtivron se précipite bien massé au milieu des ennemis ; le goum ne tient pas, les fantassins fusillés de flanc par les tirailleurs, tournés par la cavalerie ne songent plus qu'à fuir. Alors ce n'est plus un combat, c'est une poursuite. Avec le plus grand à propos le capitaine Vindrios se jette en avant suivi d'une section de ses tirailleurs, tandis qu'avec l'autre le lieutenant Jouanneau escalade le village intrépidemment. Les saga de Ghamra, quelques Oulad-Djelal suivent les tirailleurs dans Meggarin et en chassent les habitants auxquels s'étaient joints déjà des fantassins du dehors. Dès ce moment le succès n'était plus douteux. Selman et le chérif fuyaient à toute vitesse, abandonnant leurs fantassins qui, débordés, enveloppés dans la plaine, cherchaient à se sauver dans toutes les directions. Le lieutenant Rabotte, détaché de l'escadron, poussa la poursuite jusqu'au delà de la Sebkha. Cependant le commandant Marmier est averti qu'un grand nombre de fantassins avec leur drapeau et leur musique s'étaient réfugiés dans un jardin de Meggarin et se montraient disposés à y vendre leur vie. Tout faisait croire qu'il y avait là un personnage important. On sut depuis que c'était le mokaddem de Nezla, un des plus chauds partisans de Selman et qui y fut tué. Le commandant fit arriver les tirailleurs au pas de course et mettre pied à terre au capitaine Clavel avec une partie de son escadron. Entraînés hardiment par leurs chefs, spahis et tirailleurs se précipitent et franchissent les murailles, sous le feu désespéré de ces fantassins qui se sentaient

perdus ; quelques-uns à peine échappèrent, tous les autres restèrent morts sur le terrain. Ce fut le dernier épisode de la journée. Il était alors près de 2 heures de l'après-midi ; ce combat avait commencé à 9 heures. Un incident peut donner une idée de ce que la déroute de l'ennemi eut d'affreux. La multitude des fuyards se pressait avec une telle confusion sur le pont de Bab-El-Khodra, unique issue pour entrer dans Tougourt, que treize hommes étouffés dans la presse tombèrent morts dans le fossé.

Près de 1,000 fusils, 100 sabres, cinq drapeaux, tels étaient les trophées de ce brillant combat dont le capitaine Seroka, chef du bureau arabe de Biskra et l'un des principaux acteurs de ce fait de guerre, nous a laissé le récit mouvementé qu'on vient de lire.

Les pertes de l'ennemi étaient énormes ; abandonnés par les goums, les malheureux saga de Selman et du chérif fuyant dans cette plaine inondée par nos cavaliers avaient jonché leur fuite de cadavres. On évalua les blessés et les tués à près de 500. Quant à nous, nous ne comptions que 11 morts et 46 blessés. Le commandant Marmier garda la position si bravement conquise et attendit les résultats du combat de Meggarin. Le 30, au matin, il fit faire une grande patrouille par 200 chevaux tout le long du flanc oriental de l'oasis de Tougourt ; il voulait juger de la confiance que pouvait conserver l'ennemi. Notre goum ne rencontra rien ; pas un éclaireur n'osa sortir des palmiers ; les exilés qui accompagnaient la colonne redoublèrent l'activité de leur correspondance avec Tougourt, Nezla, Tabesbest, Zaouïa.

Dès le 30, au matin, les gens de Zaouïa commencèrent à arriver au camp par dix, vingt et trente. Dans la journée du 1er décembre, Selman fit sortir tout son monde pour en passer la revue et chercher à réveiller l'enthousiasme. Il reçut de tous un accueil glacial et après la revue les contingents de la banlieue, au lieu de rentrer à Tougourt, se dispersèrent dans l'oasis. Déjà le chérif avait été abandonné par les contingents de Taïbet et d'une grande partie de ceux du Souf. Alors Selman envoie dire au chérif, qui s'obstinait à camper au dehors de la ville, qu'il fallait prendre un parti décisif, c'est-à-dire renvoyer ses goums qui devenaient inutiles et embarassants, car on ne pouvait plus songer à

tenir la campagne et entrer à Tougourt avec tous ses fantassins. Le chérif répondit qu'à Laghouat il avait fait le serment solennel de ne plus s'enfermer dans une ville attaquée par les Français. Dès lors l'idée de fuite commença à entrer dans l'esprit de l'un et de l'autre. Le bruit de la marche de différentes colonnes du Sud qui semblaient converger sur Tougourt, l'arrivée des goums de Bousâda qu'il prenait pour une avant-garde, la nouvelle de l'approche du commandant du Barail, déjà à El Hadjira ; la certitude de la présence des troupes du colonel Desvaux à Mraïer, tout dut leur faire croire que cette année les Français ne se borneraient pas à de simples démonstrations, mais que Tougourt allait être sérieusement attaqué. S'ils tardaient trop à fuir, ils pouvaient se trouver cernés. Vers une heure du matin, le 2 décembre, Selman et le chérif abandonnèrent Tougourt dans la plus grande précipitation, Selman confiant ses femmes et ses enfants à la zaouïa de Temacin. Cette fuite se fit avec une telle panique que quelques cavaliers seulement des Oulad-Sidi-Amar pillèrent une partie des bagages.

Dans la matinée le commandant Marmier s'étant fait précéder des lieutenants Rose et d'Yanville, avec un peloton de spahis (1), faisait tranquillement son entrée dans Tougourt.

Aussitôt les dispositions les plus sévères étaient prises pour éviter tout désordre, pour rassurer les populations.

Dès le lendemain un grand nombre d'habitants qui s'étaient réfugiés à Temacin rentraient dans leurs maisons. Le 5 décembre 1854, le colonel Desvaux arrivait à Tougourt avec sa colonne et prenait possession de l'ancienne capitale de Ben-Djellab, au nom de la France.

Au palais de la Division de Constantine, dans la salle dite des trophées, rappelant les souvenirs des campagnes accomplies par nos troupes dans la province, on voit une belle panoplie d'armes, de tambours en cuivre et de timbales, ayant appartenu à

(1) C'est le lieutenant Constant d'Yanville qui quelques jours après se rendait à Paris, pour présenter au Gouvernement les drapeaux enlevés à l'ennemi au combat de Meggarin.

la musique de Selman. Cinq drapeaux pris également au combat de Meggarin surmontent le tout et sur une plaque explicative on lit la légende suivante :

TOUGOURT

—

Entrée dans cette ville, le 5 décembre 1854, de la colonne commandée par le colonel DESVAUX, du 3e Spahis, commandant la subdivision de Batna.

—

Combat de Meggarin, 29 novembre 1854.

—

État-major

MARMIER, chef d'escadron au 3e Spahis.
SÉROKA, capitaine chef du bureau arabe de Biskra.
ROSE, sous-lieutenant adjoint au bureau arabe.

3e *Régiment de Spahis*

DE COURTIVRON, capitaine commandant.
CLAVEL, capitaine.
DE BONNEMAIN, capitaine.
AMAR BEN ABD-ALLAH, sous-lieutenant.
CHÉGU, maréchal-des-logis.
GARNAULT, brigadier.
AHMED EL-FERGANI, spahis.
KHALED BEN DIF, spahis, a pris un drapeau.

3e *Tirailleurs indigènes*

VINDRIOS, capitaine commandant.
JOUANNEAU, sous-lieutenant.
FARGUE, sergent-major.
MOHAMMED BEN AMRAOUI, a pris deux drapeaux.
TAÏEB BEN ALI, sergent.

Colonne de Bousâada

PEIN, chef de bataillon, commandant.

L. Charles FÉRAUD.

(A suivre.)

HISTOIRE

DU

CHERIF BOU BAR'LA

—

(Suite. — Voir le n° 145.)

Le général Bedeau, qui opérait alors au sud du Titery, prévenu de ce qui se passait, accourt à grandes marches forcées avec deux bataillons; parti de Boghar le 9 décembre, il arrivait dans le Hamza le 11. Le 16 et le 18, bien qu'entravé par un mauvais temps permanent, il bat complètement les insurgés, et les deux fractions les plus hostiles des Beni-Djaad sont razziées par les goums de Ben Mahieddin; Ben Salem et les cherifs s'enfuient dans le Djurdjura, après avoir perdu beaucoup de monde.

Les Beni-Djaad font leur soumission, moins les Senhadja, chez lesquels la colonne se porte le 24 décembre; puis, l'insurrection comprimée, le général Bedeau se met en marche pour le Chélif, afin de concourir aux opérations ayant pour but de cerner Abd el Kader dans le Tell.

Après ces revers multipliés, Mouley Mohamed se sépare de Ben Salem et parcourt la grande Kabylie, pour y prêcher la guerre sainte; il n'y eut aucun succès, ses prétentions orgueilleuses, ses allures autoritaires et son caractère emporté et violent ne pouvant plaire aux Kabyles.

Il arriva d'abord au marché de l'arba des Beni-Ouassif, et il trouva les Aït-ben-Madhi en guerre les uns avec les autres; il voulut les amener à faire la paix, mais on lui répondit que, suivant la coutume du pays, cela était impossible tant que le nombre des tués ne serait pas égal de part et d'autre. Comme il insistait, Si El Djoudi (plus tard bach-agha du Djurdjura), chef de l'un des partis, lui déclara qu'il n'avait pas à se mêler des affaires des tribus et qu'il eût à les laisser en repos. Si El Djoudi devait pourtant devenir un lanceur de cherifs, mais celui-ci, avec ses allures hautaines, ne lui allait pas du tout, et puis il ne paraissait pas devoir facilement se laisser guider par celui qui lui donnerait son patronage.

Les partisans de Si El Djoudi, irrités contre le cherif, vinrent, pendant la nuit, pour le tuer avec des haches, le croyant invulnérable aux balles, et le marabout kabyle eut beaucoup de peine à les faire renoncer à leur dessein.

De là, Mouley Mohamed alla chez les Beni-Sedka et il parut au marché du dimanche des Ouadia. Ayant trouvé un individu des Guechtoula qui avait été vendre de l'huile à Alger, il lui reprocha le commerce qu'il avait eu avec les Chrétiens, et il lui coupa la cuisse d'un coup de sabre, pour mieux lui faire sentir l'horreur que lui inspirait une telle conduite. Le Kabyle mourut des suites de sa blessure, et, le dimanche suivant, les Guechtoula arrivèrent en armes sur le marché, pour le venger. Une grande bataille eut lieu, à coups de fusil, avec les Beni-Sedka, et il y eut de nombreux tués et blessés de part et d'autre.

Sur ces entrefaites, les Beni-Sedka firent confidence au cherif que Ben Salem avait laissé en dépôt, chez le chikh El Mobarek, de la zaouïa des Aït-bou-Ali, dans les Beni-Douala, et chef de l'ordre de Si Abd er Rahman bou Goberin, une grande quantité d'argent, de poudre et d'armes. Mouley Mohamed décida aussitôt qu'il s'en emparerait et il se rendit à Aguemoun, village situé en face de Taguemount-ou-Kerrouch, avec les Kebars des Beni-Sedka. Il

n'avait pas emmené beaucoup de monde, car il avait l'intention d'employer la ruse pour s'emparer de l'objet de sa convoitise. Mais le chikh El Mobarek avait été prévenu, et il avait fait appel à ses khoddam des Beni-Douala, Beni-Mahmoud, Hassenaoua, Ir'il-Imoula, qui s'étaient réunis à Akala-Aberkan (1).

Mouley-Mohamed, voyant ses projets éventés, appela, de son côté, ses partisans des Zouaoua, des Beni-Zmenzer, des Maatka, etc., et il somma le chikh El Mobarek de lui livrer le dépôt de Ben Salem. Celui-ci répondit que, n'ayant rien en dépôt, il ne pouvait rien donner; il n'y avait donc plus qu'à livrer bataille. D'un côté, les partisans du cherif ne se souciaient pas beaucoup de combattre un marabout aussi vénéré que le chikh El Mobarek, dont la malédiction pouvait plus tard les poursuivre; de l'autre, les partisans du marabout kabyle étaient persuadés que leurs fusils, dirigés contre un cherif, ne partiraient pas. Le chikh El Mobarek n'essaya pas de les détromper; il savait bien qu'il n'y serait pas parvenu; mais il leur dit que si le chérif avait un charme pour empêcher les fusils de porter, lui en avait un plus puissant qui annulerait celui de Mouley Mohamed, et, pour rendre la confiance aux siens, il leur dit qu'il tirerait le premier. En effet, quand la bande du cherif s'avança, le chikh El Mobarek, prenant une arme, que sa qualité de marabout lui interdisait ordinairement de toucher dans les luttes entre tribus, fit feu : le coup partit comme s'il n'avait pas été dirigé contre un cherif, les partisans du chikh tirèrent à leur tour quelques coups de fusil, et ceux du cherif, qui n'avaient jamais eu la moindre envie de se battre, se mirent à fuir à toutes jambes en entraînant leur chef.

Mouley Mohamed se rendit alors dans les Beni-Zmenzer, où il avait un parti qui tenait pour lui, et il campa auprès

(1) C'est là que se faisaient les grandes réunions des Khouan; plusieurs milliers de personnes s'y réunissaient quelquefois.

du village des Aït-Anane. Notre agha des Flissa, Ali ben El Haoussin ben Zamoum, prévenu de ses manœuvres, accourut aussitôt; par son influence, il parvint à réconcilier les deux partis des Beni-Zmenzer, qui se réunirent alors pour inviter le cherif à quitter leur pays. Mouley Mohammed s'exécuta et, désespérant de rien faire dans la grande Kabylie, il se rendit dans le Sahel de Guergour, où sa présence est signalée au mois de mars 1846.

Mouley Mohamed a écrit de nombreuses lettres aux principaux personnages de la grande Kabylie, pour les décider à le suivre; nous n'avons pu en retrouver qu'une, que voici :

« A notre frère Si Moula ben Amar. Nous avons reçu » votre lettre que nous avons comprise entièrement. Que » Dieu bénisse vos enfants, etc. Quant à la troupe insur- » gée, il n'existe aucun sujet de guerre entre elle et nous. » Nous ne combattons que les infidèles et les impies, » qui cherchent à nous faire du mal. Dieu inflige une » juste punition aux méchants. Dieu a dit : Celui qui » transgresse mes préceptes se perd lui-même. Dieu a » dit : Si quelqu'un vous opprime, opprimez-le comme il » vous a opprimés. Maintenant, si vous êtes jaloux de » votre Dieu, de son Prophète et de votre religion, grands » et petits, tous, jusqu'au dernier, préparez-vous à com- » battre dans la voie de Dieu. La porte du bonheur vous » sera ouverte, et celle du malheur vous sera fermée. »

En tête de la lettre, un cachet d'une dimension inusitée (1) porte dans sa partie principale : « Celui qui met

(1) Le cachet a 48 millimètres de diamètre; un cercle tracé à 6 millimètres du bord contient deux carrés inscrits, disposés de telle façon que les angles de l'un tombent au milieu des intervalles des angles de l'autre. Le pourtour et les petites cases formées par les lignes que nous venons d'indiquer sont pleins de formules précises; l'inscription principale est au milieu, sur quatre lignes séparées par des traits.

sa confiance dans l'Éternel, le serviteur de Dieu, cherif Mouley Mohamed, année 1261 (1845). »

Nous ne suivrons pas le cherif sur le nouveau théâtre de ses exploits, notre intention étant de ne nous occuper que de la Kabylie du Djurdjura. Nous dirons seulement que, pendant deux ans, Mouley Mohamed a fomenté l'hostilité dans les tribus de Djidjelli et de Collo, et tenu en échec notre khalifa Bou Akkaz, qui, plusieurs fois, a été forcé de réclamer l'appui des colonnes de Sétif. Le 3 août 1847, il ne craignit pas d'attaquer la ville de Djidjelli; à la fin du même mois, battu par Bou Akkaz, à la suite d'une razzia manquée contre les Oulad-Khalfallah, il disparut tout à coup et on perdit sa trace pendant plusieurs mois.

Au commencement de mars, Mouley Mohamed reparaît dans l'oued Sahel, mais non plus cette fois, en ennemi; comme son ancien chef Bou Maza, il venait faire sa soumission entre les mains des Français. Le 5 mars, il arrivait aux Mecheddala, conduit par Hammou Tahar ou Tajja, chikh des Beni-Abbès, ayant avec lui une trentaine de cavaliers et deux drapeaux; le surlendemain, 7 mars, il partit pour Aumale, sans autre garantie que la promesse qu'il aurait la vie sauve, avec le caïd de Bouïra, Si Bouzid ben Ahmed, qui était venu le chercher avec un goum. Transféré à Alger sous bonne escorte, il fut envoyé en France dans une forteresse. Le jeune aventurier ne s'était sans doute pas attendu à cette fin; il devait croire qu'il avait en lui l'étoffe d'un chef indigène, et qu'on s'estimerait heureux de lui demander ses services.

Depuis le moment où Mouley Mohamed bou Aoud quitte la Kabylie, jusqu'à la fin de juillet 1849, il n'y a plus été question de cherifs; s'il s'en est trouvé encore, ils sont restés inaperçus au milieu des graves événements qui se sont succédé dans cet intervalle d'un peu

plus de trois ans. Nous allons les rappeler sommairement.

Abd el Kader reparaît en Kabylie en février 1846, fait une grande razzia dans les Isser, est surpris dans son camp de Cherak-et-Teboul par le général Gentil et est obligé de fuir. Il passe quelques jours à Bor'ni et chez les Beni-Meddour, et disparaît pour tomber comme la foudre, le 7 mars, sur les Douaïrs de Médéa.

Le 15 octobre 1846, une colonne aux ordres du colonel de Ladmirault arrive à Sour-el-Rozlane, pour jeter les fondations du poste d'Aumale.

Le 27 février 1847, soumission de si Ahmed Taïeb ben Salem, à Aumale; elle est suivie de celle de Bel Kassem ou Kassi. Ce dernier est nommé bach-agha du Sebaou (1); Ben Salem est autorisé à aller se fixer à la Mecque, et son frère, Aomar ben Salem, est nommé bach-agha des Beni-Djaad et de l'oued Sahel (2).

Du 6 au 23 mai 1847, expédition dirigée par le maréchal Bugeaud dans l'oued Sahel, dont toutes les tribus se soumettent.

En décembre 1847, restauration du bordj de Bouïra pour y installer le caïd Si Bouzid ben Ahmed avec 100 cavaliers, et plus tard avec 50 askars.

En juillet 1848, insurrection des Mezzaïa de Bougie, réprimée par le général Gentil.

En mai 1849, insurrection des Beni-Sliman de Bougie, et répression par le général de Salles et le général de Saint-Arnaud.

(1) Son bach-aghalik comprenait les aghaliks de Taourga et des Ameraoua, et le commandement direct des Beni-Raten, Beni-Fraousen, Beni-Khelili, Beni-bou-Chaïb, Beni-Yahia, Beni-Idjeur, Beni-R'obri, Beni-Flik, Oued-el-Hammam, Zerkhfaoua.

(2) Son commandement comprenait l'aghalik des Beni-Djaad, et directement les Guechtoula, Oulad-el-Aziz, Beni-Meddour, Beni-Yala, Beni-Aïssi, Mecheddala, Beni-Ouakour, Beni-Kassi, Cheurfa, Beni-Mellikeuch.

En mai et juin 1849, expédition du général Blangini dans les Nezlioua, les Guechtoula et les Flissat-oum-el-Lil.

En juillet 1849, le colonel Canrobert, commandant la subdivision d'Aumale, châtie les Beni-Yala et les Beni-Mellikeuch.

Au moment où nous sommes arrivés, il ne restait donc plus, comme tribus kabyles indépendantes, que celles adossées au versant nord du Djurdjura, depuis les Guechtoula jusqu'au col d'Akfadou; celles du versant occidental du contrefort qui va de Tirourda aux Beni-Raten, en y ajoutant les Beni-Yenni et quelques tribus du littoral, entre Bougie et l'oued El-Hammam, qui n'ont jamais joué qu'un rôle très effacé. Tout le reste était soumis; mais nous devons nous empresser de dire que cette soumission était plutôt nominale que réelle; elle consistait, non pas à nous obéir, mais simplement à garder la neutralité envers nous et envers nos tribus soumises et à payer un impôt très modique. Ainsi, le bach-aghalik du Sebaou ne payait qu'une lezma de 30,000 francs, et l'aghalik des Flissat-oum-el-Lil une lezma de 10,000 francs. Quand ils avaient acquitté leur impôt, les Kabyles soumis pouvaient faire tout ce qu'ils voulaient chez eux, et tous les marchés de l'Algérie leur étaient ouverts, avec la protection de toutes les autorités françaises pour leur sécurité. S'ils avaient eu la sagesse de chasser les cherifs de leur territoire, ils auraient joui encore de longues années, et à peu de frais, d'une quasi-indépendance; car nous ne demandions que leur neutralité.

Au mois de juillet 1849, apparaît le cherif Si Mohamed el Hachemi, dont nous avons raconté le courte histoire dans la *Revue africaine* de 1870 (page 349). Nous ne reviendrons pas sur ce récit, et nous nous bornerons à rappeler qu'il a trouvé la mort aux Cheurfa des Beni-

Mançour, dans un combat livré, le 3 octobre 1849, au goums du lieutenant Beauprêtre.

Mouley Brahim s'était attaché à la fortune de ce cherif et nous le retrouvons, à la fin d'octobre, à la zaouïa de Sidi Ahmed ben Driss, dans les Illoula-Oumalou, suivi d'une trentaine de cavaliers arabes. Qu'était-il devenu, depuis la fin de 1845 jusqu'à ce moment ? Nous l'ignorons; nous savons seulement qu'au mois d'octobre 1846, il est signalé dans le Djebel Amour, détroussant les voyageurs et se mettant à la suite du cherif Bou Maza du Dahra, dans les derniers événements qui ont précédé sa reddition au colonel de Saint-Arnaud.

Puisque nous sommes chez les Ben-Dris, nous rappellerons en quelques mots ce qu'était cette étrange zaouïa.

A la zaouïa Ben-Dris, il y avait deux sortes d'étudiants : les étudiants de la lecture ou de la planchette (1), et les étudiants de la massue (tolba-ed-debbouz). Les premiers ressemblaient à tous ceux qu'on trouve dans les autres zaouïa ; les étudiants de la massue formaient une association de bandits, qu'on devait être au moins étonné de trouver sous l'invocation du saint fondateur de la zaouïa, Sidi Ahmed ben Dris. Ces étudiants d'un nouveau genre étaient les plus nombreux, leur nombre dépassait souvent trois cents, sans compter les anciens affiliés, qui s'étaient retirés dans leurs familles et qui se faisaient un plaisir de répondre à l'appel de leurs frères, lorsqu'il y avait un bon coup à faire. Leur métier était de dépouiller ou d'assassiner les voyageurs de jour comme de nuit, de voler et de tuer ou de rançonner les gens du pays. Ils attaquaient quelquefois des villages à force ouverte, et, lorsqu'ils ne se croyaient pas assez forts pour réussir de cette façon, ils coupaient les arbres, incendiaient les

(1) Voir, pour plus de détails, *la Kabylie et les coutumes kabyles*, par Hanoteau et Letourneux, tome II, page 126.

maisons et les meules de paille, se mettaient en embuscade pour enlever les troupeaux et même les gens.

Il n'y avait qu'un moyen de se mettre à l'abri de leurs coups, c'était de se faire le serviteur de la zaouïa, moyennant le paiement d'un tribut annuel.

Lorsqu'ils étaient en expédition, les tolba-ed-Debbouz avaient une sorte d'organisation et de discipline militaires ; ils marchaient en pelotons alignés, au son du tambour ou de la flûte en roseau, chaque groupe ayant son chef. Celui qui fuyait était chassé de l'association.

Partout où les tolba-ben-Dris passaient, ils exigeaient une large hospitalité, et on se serait bien gardé de la leur refuser.

Dans les luttes de tribu à tribu, on avait souvent recours aux tolba-ben-Dris, dont on payait le concours à prix débattu. Il semble incroyable qu'une pareille institution ait pu longtemps subsister; pourtant, quoi d'étonnant à ce qu'un pays, n'ayant ni pouvoir central, ni force publique, n'ait pas pu se débarrasser de cette monstrueuse exploitation, lorsque nous voyons des peuples plus civilisés ne pas mieux réussir chez eux, avec des troupes et une nombreuse police. D'ailleurs, les tolba-ben-Dris avaient bien soin de ne pas s'attaquer aux gens de leur tribu ou des tribus voisines, où ils n'avaient que des alliés et des serviteurs, et il aurait fallu une véritable expédition pour aller les chercher dans leur asile.

Les tolba-ben-Dris étaient des partisans tout trouvés, pour tous les cherifs, qui leur fournissaient l'occasion d'opérer plus en grand; ils avaient fait cause commune avec Si Mahamed El Hachemi, et ils faisaient de même avec Mouley Brahim.

La question qui s'agitait entre eux, en octobre 1849, était d'arriver à faire rendre gorge à Si El Djoudi, qui s'était emparé du trésor du cherif défunt; mais ils avaient affaire à un homme qui n'entendait pas raison en pareille matière, et, après quelques escarmouches sans impor-

tance, celui-ci finit par garder ledit trésor, qui se composait d'environ 1,500 francs.

Mouley Brahim ne tarda pas à faire la paix avec Si El Djoudi; car nous le voyons, peu après, parcourir les tribus qui reconnaissaient la suprématie de ce marabout, en compagnie de deux autres cherifs, dont l'un s'appelait Mohamed ben Abd Allah ; on ignore le nom de l'autre.

Il visita successivement les Illoula-ou-Malou, les Beni-Idjeur, les Akbiles, les Beni-Attaf, les Beni-bou-Drar, les Beni-Ouassif, les Beni-bou-Akkach, les Beni-Yenni, prêchant la guerre sainte, annonçant l'arrivée prochaine du Moul-Saa, et récoltant les offrandes des Kabyles ; il alla aussi visiter la célèbre maraboute Lalla Fatma, à Ourdja. Ses prédications furent partout accueillies avec faveur; on s'assemblait autour de lui, on promettait le concours des croyants, on récitait la Fataha, et on faisait une décharge générale des armes à feu (miiz) pour consacrer l'alliance.

Mouley Brahim était un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, ayant un certain embonpoint, il avait une longue barbe noire, il était instruit et avait plutôt les allures d'un marabout que d'un chef de bande; les Kabyles avaient beaucoup de respect pour lui et lui soumettaient volontiers leurs affaires. Il avait un caractère assez doux et se laissait facilement effacer; aussi ne joua-t-il jamais qu'un rôle secondaire et se mit-il à la remorque des gens plus entreprenants avec lesquels il s'est rencontré. On lui reproche d'avoir commis des atrocités dans l'oued Sahel, à la fin de 1850; mais nous croyons qu'on doit plutôt s'en prendre aux gens sans aveu qui avaient grossi son parti, qu'à lui-même. Il était mokaddem de l'ordre de Si Abd er Rahman bou Gobrine, mais il paraît n'avoir fait que peu de prosélytisme religieux.

Le 15 février 1850, Mouley Brahim parut sur le marché du dimanche des Beni-Raten, suivi d'une trentaine de cavaliers, et il voulut y prêcher la guerre sainte ; mais

là, il reçut un accueil tout autre que celui auquel on l'avait accoutumé. On lui déclara que s'il venait comme hôte, il serait le bienvenu dans la tribu; mais que s'il se présentait comme cherif, on ne pouvait pas l'accueillir, la coutume des Beni-Raten s'y opposant.

Comme on paraissait vouloir lui faire un mauvais parti, Mouley Brahim quitta le marché et alla se réfugier à la zaouïa de Si Ahmed ou Saïd, à Adeni, où il reçut l'hospitalité. Son intention était d'aller, le lendemain, dans les Beni-Aïssi; mais il apprit dans la nuit que les Beni-Raten s'étaient réunis et voulaient l'attendre, au passage de la rivière, pour le dépouiller. Il n'osa pas tenter l'aventure, et il alla à Tamazirt, chez les Aït-ou-Amar, qui lui donnèrent leur anaïa et le firent passer, le lendemain, à la zaouïa de Sidi Mhamed ou El Hadj, dans les Beni-Aïssi.

Il est à remarquer que les Beni-Raten n'ont jamais reçu chez eux aucun cherif étranger; les autres tribus kabyles doivent regretter aujourd'hui de n'avoir pas suivi cet exemple.

Mouley Brahim retourna à la zaouïa Ben Dris, et, le 25 mars, il franchit le Djurdjura pour s'établir dans les Beni-Mellikeuch. Cette tribu était, sans contredit, la plus turbulente et la plus belliqueuse de l'Oued-Sahel; sans cesse en guerre avec ses voisines, elle avait acquis une certaine pratique du métier des armes et elle avait, à ce point de vue, une supériorité marquée sur les autres tribus, dans les affaires desquelles elle intervenait volontiers. Les Beni-Mellikeuch se figuraient avoir fait reculer la colonne du colonel Canrobert, en juillet 1849, et cela ne contribuait pas peu à enfler leur orgueil. Ils étaient perpétuellement insoumis et ils donnaient asile à tous les révoltés du pays ; au moment où Mouley Brahim arriva chez eux, il y avait, en particulier, au village de Teharkatin, une fraction des Ouled-Ali de l'Ouennour'a, à laquelle s'étaient joints quelques Oulad-Djellal, qui reconnaissaient pour chef un nommé Mohamed ben Messaoud, cavalier énergique et redouté. Ces étrangers

pouvaient fournir une vingtaine de chevaux et une cinquantaine de fantassins, et ils s'occupaient à détrousser les voyageurs, particulièrement sur la route des Portes-de-Fer et même dans l'Ouennour'a, où ils avaient des complices.

Mouley Brahim fut bien accueilli dans les Beni-Mellikeuch; il s'établit dans la maison de Sliman Naït Amar, d'Irzer-ou-Guentour. Sa troupe se grossit rapidement de tous les mécontents du pays, et il se mit à envoyer des lettres et des émissaires, pour entraîner à sa suite les tribus de l'Oued-Sahel.

Après l'expédition de juillet 1849, dirigée par le colonel Canrobert, il avait été décidé que les Beni-Yala, Beni-Aïssi et Mecheddala s'établiraient dans la plaine et y construiraient des villages; le but qu'on se proposait était de soustraire ces tribus à l'influence des Kabyles du versant Nord du Djurdjura et à celle des cherifs, et de rendre leur protection plus facile au moyen de nos goums. Cette mesure éprouva une grande résistance de la part des tribus qu'elle atteignait, lesquelles avaient d'importantes plantations à surveiller dans la montagne et y avaient leurs habitudes; aussi fut-on obligé de sévir contre elles à plusieurs reprises. Ainsi, le 21 janvier 1850, le lieutenant Beauprêtre fait une razzia sur les Beni-Hammad-et-Selloum; le 5 mars suivant, il brûle le village de Belbara, qui ne voulait pas se décider à s'établir en plaine. Il en résulta un mécontentement que Mouley Brahim mit à profit. Il agissait également sur les tribus du cercle de Bougie (1), et il avait fait soulever les Beni-Our'lis, les Beni-Immel et les Tifra, qui eurent un engagement sérieux, près de Trouna, le 21 mai 1850, avec la colonne du général Barral, lequel reçut, dans le combat, une blessure mortelle. Les insurgés laissèrent sur

(1) Ce cercle, qui avait toujours fait partie de la division d'Alger, a été rattaché à la division de Constantine et à la subdivision de Sétif, par décret du 10 mai 1850.

le terrain 200 des leurs; les villages des Beni-Immel furent livrés aux flammes et les tribus révoltées firent leur soumission peu de jours après.

C'est à la même époque qu'eut lieu la soumission des Beni-bou-Drar, tribu du versant Nord du Djurdjura. Cette tribu ne vit guère que du colportage; ses hommes valides se répandent dans toute l'Algérie et ne reviennent, le plus souvent, chez eux, qu'une fois l'an, à l'époque de la récolte des figues; dans certaines saisons, on ne trouve dans leurs villages que des femmes et des vieillards.

Les hostilités constantes, en empêchant leur industrie, les réduisaient à la misère; aussi, dès le mois de mars 1850, les Beni-bou-Drar avaient-ils fait, à Aumale, des ouvertures de soumission; ces ouvertures furent accueillies, et le 10 mai, cinq chikhs de la tribu et même de villages voisins : El Hadj Hammich ou Ali, de Tala-Ntazert; Amar Naït Yahia, de Bou-Adenan; Dahman Naït Betroun, d'Iril-bou-Ammès; Mohamed Saïd Naït El Amara, des Aït-Saada (Attaf); Si Amar ben Mihoub, des Aït-Sidi-Atman (Beni-ben-Akkach), amenèrent à Aumale des mulets de Gada.

Le 17 juillet, ils furent présentés, à Blida, au général commandant la division, par le capitaine Petit, chef du bureau arabe d'Aumale, et reçurent des burnous d'investiture et des cachets. Ils eurent soin de ne jamais mettre, chez eux, leurs burnous; mais ils se servirent fructueusement de leurs cachets, en délivrant des permis de voyage moyennant une honnête rémunération.

Cette soumission n'avait rien de sérieux; mais elle devait contribuer à désagréger les tribus des Zouaoua, en y créant un parti favorable à nos intérêts. D'autres tribus, les Beni-bou-Akkach, les Beni-Irguen, demandèrent aussi à se soumettre, mais les événements ne permirent pas de donner suite à leur demande.

Au mois d'août 1850, Mouley Brahim va faire de la propagande dans les tribus du haut de la vallée; le 13, il

était aux Beni-Ouakour; le 15, aux Aït-ou-Alban; le 16, il rentre dans les Beni-Mellikeuch, sans avoir rien entrepris contre les populations soumises. Le 21 août, il va dans les Beni-Our'lis et attaque le village de Takats; mais il est repoussé; le 3 septembre, il fait, sans plus de succès, une tentative sur les Beni-Yala. A cette époque, un choléra intense sévissait dans l'Oued-Sahel, et les Kabyles trouvaient fort mauvais qu'un homme qui se disait cherif allât les attaquer dans un pareil moment, et pendant le jeûne du Ramadan.

Au mois de septembre, un nouveau cherif, qui se fait appeler Mohamed ben Abdallah et se fait passer pour Bou Maza, est signalé dans les Beni-Sedka; il disait venir de France, mais, en réalité, il arrivait des Flitta. Il se mit aussitôt, sans grand succès, à inscrire des askars et des khiala. Le 23 septembre, il attaque le village d'Indjedjera, des Beni-Meddour, et il est repoussé avec une perte de 4 hommes tués et beaucoup de blessés; le 29, il renouvela son attaque, sans plus de résultat. Il essaie alors de se mettre à la tête d'un parti de Beni-Irguen, Ahl-Ogdal, Beni-Chebla, pour forcer quelques fractions restées neutres à se joindre à lui; mais il est insulté, frappé au bras d'un coup de sabre, et il disparaît sans qu'on entende plus parler de lui.

Pour mettre un terme aux déprédations exercées par la bande de Mohamed ben Messaoud, le général commandant la division de Constantine envoya, au mois d'octobre 1850, le capitaine Bonvallet avec un fils de Mokrani et 100 chevaux des Hachem, pour protéger la route des Portes-de-Fer; il établit son campement à Azrou, au-dessus de Bab-el-Kebir, auprès de la zmala de Kouider ben Abd Allah ben Betka.

Dans la soirée du 5 décembre, le capitaine Bonvallet, qui avait été obligé de renvoyer son goum, par suite du mauvais temps, est attaqué tout à coup par Mohamed ben Messaoud, suivi de ses cavaliers et d'une centaine de piétons venus de l'Ouennour'a: il n'avait plus avec lui

que 5 spahis et 5 hommes du pays, mais il n'en fit pas moins la défense la plus énergique. Le combat dura de 6 heures 1/2 à minuit; les insurgés furent repoussés avec 2 hommes tués, dont l'un abandonné sur le terrain, était le frère de Mouley Brahim, de 6 blessés, dont 2 mortellement, d'un cheval tué et de 2 blessés. De notre côté, nous n'avions qu'un seul blessé, mais les insurgés avaient pénétré dans le camp, ils avaient enlevé 4 chevaux à la corde et ils les avaient emmenés, à la faveur d'un petit ravin qui prend naissance près de la zmala.

Cette affaire était toute à notre avantage, puisque, malgré la grande supériorité du nombre, les assaillants avaient été repoussés avec des pertes relativement sérieuses; les insurgés n'en regardèrent pas moins ce combat comme une victoire, et ils ramenèrent en triomphe dans les Beni-Mellikeuch les chevaux du capitaine Bonvallet (1).

A la suite de l'affaire d'Azrou, il fut décidé que le capitaine Bonvallet continuerait à rester dans les Beni-Abbès avec un goum, mais qu'il changerait fréquemment de campement, et que le lieutenant Beauprêtre resterait en permanence dans l'Oued-Sahel, avec un goum de 150 chevaux de choix relevé tous les quinze jours. La mission de ce dernier était ainsi définie : — Profiter de toutes les occasions favorables pour faire le plus de mal possible aux Beni-Mellikeuch. — N'agir qu'avec certitude du succès, et, sous aucun prétexte, ne s'engager jamais dans la montagne avec le goum.

Le lieutenant Beauprêtre devait choisir son campement dans un endroit favorable, y construire des abris pour les chevaux, et entourer le tout d'un retranchement

(1) Profitant de l'effet produit chez les Djouara, fraction des Oulad-Ali, par les recherches faites pour découvrir les gens qui avaient aidé Mohamed ben Messaoud dans l'attaque d'Azrou, ce chef de bande décide 45 tentes de cette fraction à le rejoindre. Elles passent aux Beni-Mellikeuch, dans la nuit du 3 au 4 janvier, abandonnant leurs cultures et leurs silos remplis.

en pierres sèches et en terre, pour mettre le camp à l'abri d'un coup de main. Il s'établit sur l'emplacement où devait s'élever, un peu plus tard, le bordj des Beni-Mançour.

Bien que Mouley Brahim n'eût guère essuyé que des revers, sa présence dans les Beni-Mellikeuch, les émissaires qu'il envoyait partout, jetaient une grande perturbation dans les tribus de l'Oued-Sahel; nous n'avions plus, de ce côté, sur la rive gauche, qu'un seul partisan fidèle : c'était Si Mohamed Saïd ben Ali Cherif, chef de la zaouïa de Chellata. Cette grande personnalité indigène, qui est trop connue pour que nous ayons à nous étendre à son sujet, n'avait pas de commandement, à proprement parler; mais on lui avait confié la gestion des affaires de cette région. Ben Ali Cherif avait toujours mis à notre service la grande influence religieuse qu'il possédait, mais il n'avait plus guère de point d'appui que dans les Illoula-Acameur, et ceux-ci, ayant été victimes d'une razzia faite par erreur sur eux par le goum d'Aumale, voulurent l'abandonner.

Ben Ali Cherif envoya, au mois de novembre, sa démission de représentant de notre autorité, en se plaignant de l'abandon dans lequel on le laissait. Le Gouverneur général prescrivit de faire tous les efforts pour le faire revenir sur sa résolution, et le lieutenant Beauprêtre eut, à cet effet, une entrevue avec lui le 19 décembre. Ben Ali Cherif demanda une somme de 10,000 francs pour indemniser les gens de sa tribu des pertes qu'ils avaient subies et les ramener ainsi à lui. Cette demande lui fut accordée quelques jours plus tard. La présence d'un goum en permanence à Beni-Mançour lui assura d'ailleurs un point d'appui, en cas de danger.

Le 18 janvier 1851, les Mecheddala envoyèrent deux des leurs au lieutenant Beauprêtre pour demander à faire leur soumission; celui-ci y consentit en posant comme condition que les insurgés paieraient trois douros d'amende par famille; cette condition fut trouvée trop dure

par les Mecheddala. Le lendemain 19, avec les contingents des Beni-Yala et des tribus de la rive droite, appuyés par les goums, le lieutenant Beauprêtre attaque et enlève, en peu d'instants, les villages des Oulad-Ali-ou-Temim, des Beni-Oualban, de Sahridj et d'Aïach, qui sont pillés et livrés aux flammes. Le lieutenant Beauprêtre fait alors attaquer le village de Selloum; il ne s'était pas fait une idée suffisante des obstacles naturels que présentent les abords de ce village; nos goums sont repoussés avec une perte de 4 blessés et une jument tuée. Cet échec était insignifiant; il eut pourtant un grand retentissement en Kabylie.

Quelques jours après, le goum prit sa revanche de l'échec de Selloum; le 26 janvier, il tomba à l'improviste sur des troupeaux qui paissaient dans les oliviers du pied de la montagne des Beni-Mellikeuch, sous la garde de contingents kabyles. Ceux-ci sont mis en fuite après une fusillade d'une heure, et le goum ramène un troupeau de 400 moutons ou chèvres et 4 mulets. De notre côté, personne n'avait été atteint; seulement, au retour, un cavalier se noya en passant la rivière.

Les troupeaux razziés appartenaient aux Djouara, que nous avons vu s'enfuir de chez eux pour rejoindre Mohamed ben Messaoud. Ils demandèrent l'aman et rentrèrent dans leur tribu quelque temps après.

Dans la nuit du 15 au 16 février, 200 piétons conduits par Mouley Brahim et Mohamed ben Messaoud, et partis des Beni-Mellikeuch, attaquent le village des Beni-Ikhelef, des Mecheddala, et mettent le feu à deux gourbis en avant des maisons. Les habitants se défendent énergiquement; les gens du village des Oulad-Brahim accourent, conduits par leur chef Hammou ben Amraoui, au secours de leurs voisins, et les assaillants sont repoussés, avec 2 hommes tués, dont l'un était Amar ben Mansour, brigand redouté.

Ces constants insuccès décourageaient les rebelles, et on parlait de soumission chez les Beni-Mellikeuch et les

Tolba-ben-Dris; la misère était grande, et tous ces réfugiés étaient une lourde charge pour le pays, depuis qu'on ne faisait plus aucune prise. C'est sur ces entrefaites que le cherif dont nous avons surtout voulu raconter l'histoire vint donner à l'insurrection un nouvel essor.

N. ROBIN.

(A suivre.)

Pour tous les articles non signés:

Le Président,
H.-D. DE GRAMMONT.



Alger. — Typ. A. JOURDAN.

ESSAI
D'ÉTUDES LINGUISTIQUES & ETHNOLOGIQUES
SUR LES
ORIGINES BERBÈRES

(Suite. — Voir le n° 147.)

□

Valeur hiéroglyphique. — □ La lune dans son plein.

Valeur idéographique. — *Err, Ieru, Rhea, Our, Our* des Chaldéens et des Soumirs ; la lune, embryon, principe, noyau ou germe originel. Manifestation de *Enn (Anou),* symbole de la création. *Our* qui embrase l'hori-

---

NOTA. — Il convient, dans le numéro précédent, de rectifier ainsi la valeur de la lettre *iemm* ⊐ :

⊐ *Valeur hiéroglyphique.* — Un croissant en tracé rectiligne. Le croissant, matière première et substance mère de la lune □ *our.* Le croissant qui augmente, mesure le temps, s'emplit, décroît et meurt ou s'anéantit ; peut être aussi un vase, un récipient.

zon, fend la nue et s'élance dans le ciel ; le nucleus qui fend la terre, déchire son enveloppe et surgit.

« Les anciens Lybiens, nous dit Hérodote, n'offraient » de sacrifice qu'au soleil et à la lune, ce sont les seuls » dieux qu'ils adorent ; mais sur le lac Triton, les séden- » taires honorent aussi la déesse Minerve, Triton et » Neptune. » (Melpomène, 88). Ce culte du soleil et de la lune se prolongea en Berberie jusqu'aux temps qui suivirent l'établissement de l'islamisme (1). Le nom du dieu Lune chez les Lybiens étaient *Ieru*, mot qui nous a été conservé par des inscriptions romaines.

Valeur phonétique. — *R.* Nom *Ierr.*

Remarque. — La forme archaïque est □, la forme moderne est indifféremment □ ou bien ○.

Lettres-racines et radicaux d'une seule consonne

1\. — □: *Our, Iour, Iorr, Aiour,* lune, surtout pleine lune, mois (lunaire), croissant ;

2\. — □ *Ar,* ouvrir, se détacher en fendant ou déchirant, enfanter, produire, détacher, surgir, faire saillie, se montrer, s'élancer, s'avancer (tous les sens du latin *Oriri*) ;

3\. — .□ *Ara,* embryon, nouveau-né, petit enfant, cordon ombilical ;

4\. — □ *Our* et □□ *rour,* fils, homme, créature ;

5\. — □ *Ré,* quiconque, un individu quelconque, quelqu'un ;

6\. — ⋜□ *Ari,* écrire, buriner, graver, rayer ;

7\. — :□ *Arou,* être ancien. — ○⋮ *Ahar,* être vieux ;

(1) Bou Ras, *Histoire inédite de l'Afrique septentrionale, Revue africaine,* n° 29.

8\. — ⋜□ *Eri,* aimer, désirer ;

9\. — □ *Err,* brûler. — ⋜□ *Arroi,* incendie. — .□ *Ioura* (Zg.), il fait chaud ;

10\. — .□ *Erra,* sécher, dessécher. — □: *Iour, ioor,* (Zg.) sec ; (Mz.) être avare ;

11\. — ⋜□ *Iri,* nuque, sommet, point culminant, extrémité, bord, saillie, épaule. — □: *ouar,* être sûr ;

12\. — □ *Our, ara* ne, non, ne pas, rien (négation), jamais, chose ;

13\. — □⋜ *Ierra,* (Mz.), être malade, brûler la fièvre. — □⋜ *Ir,* mauvais. — □⋜ *Ioura,* tromper ;

14\. — □ *Ar,* jusqu'à, à ;

15\. — □ *Ora* (Zg.), crier, appeler, faire sortir en appelant ;

16\. — □ *Ar* et □⋮ *Ahr,* être associé ;

17\. — :□ *Rou,* pleurer (K.), d'où ○⋮⋜ *Aihar,* sang des hemorragies ; liquide s'échappant d'une ouverture. — □ *Ari,* lait. — □ *Ori* (Somali), sueur ;

18\. — □⋜ *Iere,* pâle, couleur de la lune, jaune. — □ *Ouri,* or (Zg.) ;

19\. — □ *Ar* et □: *Ouar,* lion (celui qui déchire), sanglier (Zg.) ;

20\. — □ *Aré* (Zg.), moment ;

21\. — □ *Iari* (Mz.), circoncire ;

22\. — □ *Ore* (T, S.), étrangler.

Our était en Chaldée un des noms de la ville de *Chalanne* (en berbère Kal-Anné, la ville du peuple d'Enn) ; d'après les inscriptions cunéiformes, c'était « la ville du Dieu qui veille sur la lune.... la ville de la maison du

monde. » — Our paraît être identique avec la *Hera* pelasgique Hera ou Junon, déesse de la fécondité, de la reproduction, déesse suprême des races Doriennes et Ioniennes, celle qui *seule* et sans époux avait enfanté Eres, Mars (le Dieu solaire). — Our a encore de grandes ressemblances avec *Rhea*, la mère des dieux chez les phrygiens : la Rhéa idéenne (en berbère : compagne, reflet, associée de Enn) est identique aussi avec la *Bellit* babylonienne, mère des dieux et compagne de Anou.

Les diverses valeurs de la lettre racine *ierr* ☐ qui toutes se rattachent aux qualités, apparences et influences de la lune, peuvent être l'objet des remarques suivantes :

1. — Pour les mathématiciens et les astronomes de tout le globe le signe O représente la lune, alors que ⊙ représente le soleil : ce signe viendrait-il des astronomes Chaldéens ?

Quoiqu'il en soit, ☐ *Our* c'est la lune dans son plein ; la nouvelle lune, lorsqu'elle apparaît, porte le nom de *tallet* + ‖ +, celle de *Ell*, ou mieux la petite *Ell*, la petite divinité. — *Thor*, le Dieu des anciens Saxons était « le père de la lune » c'est le sens analytique de son nom en berbère : ☐+ = *parter lunæ*, ou celui de la lune. — Ιερευς, prêtre ; ιερος, sacré, etc. — Ιρις, arc-en-ciel, croissant divin. — Ὁρος, règle, époque. — Ωρα, saison, temps, heure. — Latin, *ara*, autel ; anglais, *èra*, époque, ère ; français, *ère*, *roue*, *eür* pour heur, sort ;

2. — Αρωο, labourer, fendre la terre. — Latin, *aro*, même sens. — Εαρ, printemps. — αἰρω, lever, soulever, élever. — Ὁρος, montagne, colline. — Ραιω, briser, détruire. — Latin, *oriri*, naître. — *Ar*, nez, en summérien. — Latin, *ruo*, jeter sur, pousser ; *os*, genitif, *oris*, bouche ; *hure* ; *ire*, aller ;

3, 4 et 5. — En scythe, *oïor* signifiait homme (Herodote, IV, p. 110). — Ουρος, queue, postérité. — Mogol,

ere, homme. — Tartare, *er*, homme. — Ἐρος, heros. — Ὀαρ, femme. — Allemand, *herr*, homme. — Latin, *heres*, héritier *(hoir)* ; *herus*, maître ;

6. — *Rayer*, *raie* ;

7. — Sanscrit, *aria*, ancien, vénérable. — Ἡρως, héros.

8. — Ἐραω, aimer, désirer ; ἔρως, amour.

9 et 10. — Ὥρα, la saison de la sécheresse et de la reproduction, c'est-à-dire l'été, d'où l'idée de chaleur. — Latin, *uro*, brûler, dessécher, incendier, enflammer ; *areo*, être désséché ; *ara*, autel, lieu où on brûle les victimes.

11. — Ὄρος, montagne. — Ὅρος, limite, but. — Latin, *ora*, bord, extrémité, éminence.

12. — En georgien, non, se dit *ara*, comme en kabile. — En tamachek, +☐⁝ *ahret*, *haret*, et +☐ *aret*, signifie « chose » et « rien ». En français *rien* a d'abord signifié *chose*, puis et devenu négatif ; comparez le latin *res*, chose. — *Ara* est sans doute une dérivation de *ara*, *embryon*, chose encore non existante, non en vie, chose à venir. — *Ara* peut aussi reproduire l'idée de *nuit*, l'idée du temps de la lune et être apposé à ⊡ *as*, soleil et affirmation. — Enfin il peut encore se rapporter à l'idée de sécheresse qui conduit à celle de privation ; l'expression triviale *être sec de* pour *être privé de*, comme la mezabia *ior*, être avare, rentrent dans ce même ordre d'idées ;

13. — *Ir* s'emploie le plus habituellement avec les affixes personnels et le préfixe Λ *(cum)* +≮☐Λ *dirit*, avec méchanceté de lui, lui méchant ; comparez le grec Ιερα, mal sacré, épilepsie ; le français *rouer*, *rouerie* ; le latin *ira* (colère) ;

14. — Ὅρος, limite, but ; *rue*, *ruer* ;

15. — Ορω, dire, prier, appeler, invoquer. — Εἰρω, dire, proclamer, annoncer, haranguer ; Ωρυειν, *hurler* ;

16. — Sens dérivé du n° 1 ; la lune est la compagne, le reflet de *Enn ;*

17. — Ρεω, couler. — ροος, cours, écoulement. — Sanscrit : *Ri,* couler. — Latin : *Ros,* rosée. — ὀρος, sérosité, petit lait ; français, *rouir, ru ;*

20. — Sens dérivé des phases ou époques lunaires, voir n° 1 ;

21. — □ *Ar,* détacher expliquerait, à la rigueur, ≤□ *Iari,* circoncire ; mais il est peut-être plus exact de rapporter ce mot à *Ieru,* la divinité berbère ; la circoncision étant avant tout une consécration religieuse.

⊡

Valeur hiéroglyphique. — Le soleil.

Valeur idéographique. — *Ess, Ass, Esus, Ausus, Osos, le soleil* (placé ici après *Err,* la lune, parce que chez les Berbères qui, comme les Celtes, comptent par nuit, celle-ci précède le jour). — *Ess* est la manifestation éclatante et la splendeur rayonnante de l'être suprême. — C'est le *mobile* par excellence, celui qui, chaque jour, régulièrement, occupe toutes les positions entre le zénit et l'horizon ; pour cette cause, c'est le symbole du mouvement, de la situation, du départ et de l'arrivée, de la diffusion, du compuct, etc. C'est aussi le *moteur* par excellence, le régulateur, le repère, la source et le dispensateur de la chaleur et de la lumière dont l'action bienfaisante éclaire, réjouit, maintient et permet la vie.

Le dieu *Ess* était adoré des anciens Berbères sous les noms de *Osus, Ozza, Ausus, Auzia,* noms qui nous ont été conservés par les inscriptions latines,

Valeur phonétique. — *S.* Nom, *Iess.*

Remarque : La forme primitive est ⊡, la forme moderne est depuis bien des siècles ⊡ ou ⊙. Ce dernier sigle est le même : 1° que l'hiéroglyphe égyptien signifiant soleil ⊙ ; 2° que le signe employé par tous les astronomes pour désigner le soleil, alors que le signe O sans point représente la lune ; 3° que le sigle lybo-phénicien ayant la valeur de *B.*

Lettres-racines et radicaux d'une seule consonne

1. — ⊡ *As,* soleil, jour (K.) ; *Assa* (A.), aujourd'hui ; *Asso* (Mz.), aujourd'hui ;
2. — :⊡ *Esou,* boire ;
3. — :⊡ *Asou,* étendre ;
4. — ⊡ *As,* aller, aller en avant, se diriger vers, présenter (et tous les sens actifs, passifs ou neutres de *Movere*) ;
5. — ⊡≤ *Is, Aïs,* cheval, et ⊡≤≤ *Aiis.* — :⊡ *Asou, esou,* bœuf, bufle. — □ *Isi,* mouche ;
6. — ⊡ *Isi* (Somali) ; *iousa* (A.) ; *ioucha, iouch* (Mz.), présenter, donner. — *Isa, icha* échanger, acheter ;
7. — ≤⊡: *Eousi,* et ≤⊡⁝ *ehousi,* être joli, brillant, resplendir (être soleil). — □ *Isa, icha* (A.), être content, rayonnant ;
8. — ⊡ *Es, S,* de, d'entre (*ex* des latins), par, avec, au moyen de (*per* du latin), selon, d'après, en conséquence de, pendant, à, en, vers ;
9. — ⊡ *Sé,* et ⊡ *Séoui,* où (avec mouvement) ;
10. — .⊡ *Esa,* sept ;
11. — ⊡ *As,* afin que, lorsque, pour que, depuis que, lors. :⊡ *Soui* (Mz.), depuis ;
12. — ≤⊡ *Isi,* Os (Zg.) ;

13. — ⊡ *S,* affixe personnel de la 3e personne ;

14. — ⊡ *S,* préfixe formatif des verbes causatifs, transitif ;

15. — ⊡ *S,* préfixe des ethniques, avec le sens de (8), venant de, fait de, ayant pour père, etc. ;

16. — ⋞⊡ *Si,* et ⋞⁝⊡ *si* et *shi,* père, même idée que (15) ;

17. — :⊡ *Ousou,* tousser.

18. — :⊡ *Isou,* chauffer, cuire ;

Les différentes valeurs de la lettre racine ⊡ *S,* ont toutes pour point de départ une idée solaire : cette lettre *S* existe, en effet, dans presque tous les vocables primitifs servant à désigner les dieux solaires ; et ses sens dérivés se retrouvent dans la plupart des langues indo-européennes. Ainsi :

1. — Dieux solaires : *Ozza* chez les Sabéens arabiques. — *Esus* chez les Celtes. — *Æsar* chez les Étrusques. — *Uschas,* l'aurore, en persan. — Ἠως, aurore, orient. — *Sol,* des Latins, qui est ⊡ *Es* ‖ *L, ell,* dieu suprême. — Ζευς, Jupiter, qui fut d'abord Ζες, n'est autre chose que le reduplicatif de ⊡ *As,* soleil. Ζες est pour *Asas; S* s'est changé en *Z* par suite d'une loi d'euphonie qui existe encore aujourd'hui dans la grammaire berbère, et qui veut que ⊡ préfixe devienne *Z* devant un radical commençant par *S* (Voir Hanoteau, *Grammaire tamachek,* p. 69). Αισσω, mouvoir. — Αισα, sort, destin. — عيسى *Iesus.* — Ὁσιος, sacré. Remarquons que Platon dérivait Θεος, dieu, de θεειν, *courir,* « parce que les premiers dieux étaient le soleil et la lune (1) ; »

2. — :⊡ *Esou,* boire ; le soleil est le grand ; *essuyeur,*

(1) Platon, Crat. 397, cité par Max Muller, t. II, p. 136.

le grand buveur de la rosée, de l'humidité, — celui qui fait boire ou donne soif ; comparez le bourguignon, *soi ;* berry, *soue ;* wallon, *seu ;* français, *soif, suer ;*

3. — Les métaux maléables, c'est-à-dire s'étendant, ont pour nom : *Ayas,* bronze, en sanscrit ; — *Aes,* cuivre, bronze, en latin ; — *Aïs,* fer, en gothique ; — *Ausis,* fer, en borusien ; — *Asel, ouzal,* fer, en berbère ;

4. — Sanscrit : *Ishu,* flèche. — ασσον, plus près. — Αἱσσω, s'élancer, agiter. — Ιος, flèche ; υσσος, javelot, arme de jet. — Allemand, *has,* lièvre, coureur. M. Olivier *(loc. cit.),* fait remarquer que dans les lanques anciennes, les radicaux, signifiant *être* et *aller,* se font de fréquents emprunts : Sanscrit, *as,* être ; *as,* être rapide. — Latin, *esse,* être ; *es,* tu vas ;

5. — Ce sont les animaux marcheurs, mobiles par excellence ; — aux chevaux (sanscrit, *açoua)* et aux bœufs, on peut ajouter les moutons (en grec, οις, brebis), les porcs (υς), etc. — Chez les anciens Berbères, le bœuf était non seulement un bien meuble, mais c'était aussi, comme le cheval, un moyen de transport ; les attelages de bœufs et de buffles, chez les Touareg, ont précédé les chameaux. — En outre, dans toutes les langues indo-européennes, il y a connexion entre les idées de soleil et de chevaux. Ηῶος, *Eous* était le nom d'un des chevaux du soleil. — Allemand, *ochs,* bœuf. — Latin, *asinus ;* Anglais, *ass,* âne ;

7. — Sanscrit, *vas,* être brillant ; l'anglais *yes,* le français *si, oui,* sont pour : c'est évident, c'est clair comme le soleil, c'est soleil ;

8 et 9. — *Ex* du latin. — *Ès* du français, dans ès sciences, etc. — εις ις et σι, du grec (dans, en, vers, pour, jusqu'à, etc. — *Suivre, suite ;* berry, *suir.* — *sus,* vers.

10. — Voir plus loin la théorie des noms de nombre ; en summérien, *SU* signifie légion.

11. — ὡς, lorsque ;

12. — *Os,* génitif, *ossis.* — Les *os* sont les leviers, les moteurs du corps ; en chaouia, en kabyle et en mzabia, on retrouve la même idée avec un mot composé : ⊡□ *ires*, qui se décompose en □ *ar,* origine, germe et ⊡ *is* (du) mouvement, (de la) locomotion ; grec : Ἶς, fibre, nerf ;

13, 15 et 16. — *OS,* celui qui. — Latin, *IS,* celui-ci. — Arménien, *IS, Sa,* ce, cet. — Géorgien, *ES,* lui. — Sanscrit, *esah.* — Turc, *chou.* — Lapon, *As,* lui. — Comparez aussi le pronom démonstratif scyto-médique *SA* (hic, hæc, hoc), qui, comme idéogramme, a le sens de peuples, gens de. Cet idéogramme est représenté par trois racoins •: ce qui correspond aussi, à la lecture, ka, ki ; il précède les noms de peuples dans la plupart des textes cunéiformes assyriens et se lit ka, ki ; il les suit, au contraire, dans les textes médiques, où il se lit *Sa.* — D'autre part, ⊡ qui, avec le sens *ex* du latin et au commencement des noms de peuples, a, en berbère, le son *S,* se lit, en lybo-phénicien, *B;* mais il garde son sens de *originaire de, formé de, ayant pour père ; ab* en sémitique, *si* en berbère ;

16. — Summérien, *Sa,* maître ;

17. — *Oussou,* tousser, dont la 6ᵉ forme, tousser fréquemment, est ⊡+ *toussou,* qui se rapproche singulièrement du latin *tussio,* et du français *tousser.* — :⊡ *oussou,* n'est déjà qu'un fréquentatif de ⊡ *as, movere* (à la 9ᵉ forme); la toux n'est-elle pas un mouvement fréquent, un *accès* ou une série d'accès ?

18. — Latin, *asso,* je fais rôtir.

ⵉ = ⴼ

Valeur hiéroglyphique de ⵉ — Le sillon de l'éclair.

Valeur idéographique. — L'éclair qui avertit, *frappe*,

engendre le feu et la lumière, éclaire, embrase l'horizon, etc. C'est encore l'avertissement humain, le coup de sifflet.

Valeur phonétique. — *I.* Nom moderne, *Ii.*

Remarque. — Soit que la forme primitive se soit altérée en passant par les formes Z ⵊ pour arriver à ⴼ, soit qu'il y ait eu confusion entre les idées dérivées du feu et de la lumière de l'éclair, et celles dérivées du feu et de la lumière de la lune, toujours est-il qu'il n'est resté de ⵉ avec sa valeur première, que deux racines : ⵉ *ii,* être mâle, et ⵉⵉ *ii,* laisser, et que ce sigle est devenu une aspiration, un signe voyelle que nous étudierons plus loin. Tous ses sens sont passés à ⴼ *ieff,* qui peut être ainsi défini :

Valeur hiéroglyphique de ⴼ — Les deux croissants de la lune au début et à la fin de sa phase.

Valeur idéographique. — Les croissants extrêmes de la lune, ses phases ; d'où les idées de lumière, de croissance, de supériorité, d'élévation, de pointes, etc.

Valeur phonétique. — *F.* Nom moderne, *Ieff.* — Formes : ⴼ et ⵊ.

Lettres-racines et radicaux d'une seule consonne

1. — .ⴼ *Afa,* lumière. — ⴼ *Effou,* faire jour, éclairer. — :ⴼ *Fo,* évidemment ;
2. — ⴼ *Af,* trouver ;
3. — ⴼ *If,* valoir mieux, surpasser, exceller, s'enfler, s'étendre, augmenter, s'épanouir, se fendre, se diviser, se ramifier, devenir ;

4. — ⵊⵉ *If*, tête (Zg.);

5. — ⵊ *Iff*, (Mz.). — ⵊ ⵊ *Fouf, foufou*, téton, sein;

6. — ⵉⵊ *Effaï*, verser, répandre, étaler, sortir, ouvrir, se vider, s'éparpiller, décroître, diminuer. — ⵊ *fée*, eau (B. du haut Nil);

S'il est naturel de représenter graphiquement l'éclair par un zig-zag plus ou moins accentué, il est fort difficile de représenter phonétiquement soit le sifflement qui précède ou accompagne le bruit de la foudre, soit le coup de sifflet humain ou cri d'avertissement. Chacun l'entend et l'exprime d'une façon un peu différente, en faisant usage des diverses sifflantes et pseudo-sifflantes, comme *S, Z, Ch, Tz, J, F, I* et *Psi*. — Aussi, dans les langues indo-européennes, dont les alphabets sont de la même famille que les tifinar, il y a souvent confusion ou mutation entre ces différentes lettres, soit comme forme, soit comme son: à ce titre, il est intéressant de rapprocher du tifinar ⵉ *(I* aspiré) ⵣ # ‡ ⵊ *(F, J* et *Z)*, les caractères suivants :

⋟ = *S*, en lybique, phénicien, ancien arabique, sabéen, éthiopien et grec;

ⵣ = *Z*, en phénicien, arabique, sabéen, tamachek;

H = *Êta* grec;

ⵉ = *Tz*, en ancien arabique et sofastique (Holevy);

Z = *Z*, en grec ζ et ξ;

ⵉ = ص *sod* = *S*, en phénicien et ancien arabique;

ⵉ = Forme archaïque du *Iota*, *i* des Grecs; — forme du *Iey* ou *i* tamachek.

Le H, *êta* grec, qui se prononce *I*, et qui fut un des premiers signes d'aspiration, a la forme du ⵣ *ieff* tamachek, qui succéda au ⵉ *iey*, qui lui-même a la forme archaïque de l'*Iota;* le *digamma* grec, qui, lui aussi, est une aspiration, sonne *F*. Or, en latin, en espagnol et en berbère, *F, H* sont souvent équivalents: *hircum*, bouc, *fircum;* — *hermoso*, beau, *formosus*. — ⁝ ll ⁝ *ehoulagh*, bouc. — ⁝ ll ⵊ *afoulagh*. — Chez les Romains les formes de Y et de V, qui est F ont été longtemps confondues; les radicaux sanscrits par Y *(youg)* sont, en grec, écrits par Z (ζουγ) et en latin, par I ou J *(jugus)*. Il y a là tout un ensemble de rapprochements qui ont une cause commune, et que nous complètent les comparaisons ci-après faites entre les sens de la lettre-racine berbère *ieff* et les sens de quelques vocables des langues indo-européennes.

1. — φως, φαος, lumière. — οφις, serpent, animal qui a les ondulations de la flamme. — παιαν, Pean, hymne en l'honneur d'Apollon, dieu de la lumière (P = F). — Français, *Feu* et *Fou*. — L'étymologie classique de *Fou* est *follis*, soufflet (Voir Littré, Larousse, etc.). On en rapproche le bourguignon *Fo* et les mots *Fol, Foll, Folh* des langues néo-latines, du gallois et bas-breton. Le sens analytique serait: « tête enflée et vide, » ce qui est bien forcé et même peu conforme à la vérité scientifique; car rien n'est moins vide que la tête d'un fou. Si, au contraire, de cette idée de folie, nous rapprochons le sens du mot *illuminé*, et si nous tenons compte de ce sentiment superstitieux qui, chez tant de peuples, fait regarder le fou comme un être mystérieusement en rapport avec la divinité, nous sommes conduit à voir dans le vieux mot barbare ou berbère ⁚ⵊ *afou*, éclairer, l'origine du mot *Fou*. La forme *FOL* serait explétive.

ⵊ, illuminé;

ll (par la) divinité;

embrasé de lumière divine, ou simplement illuminé (25e forme dérivée). Les Gaël, Kimriques, Burgondes ou autres, ont pu l'introduire chez nous, après l'avoir pris

des Touraniens, dans la Haute-Asie. Avec cette étymologie, le sens analytique est plus rationnel pour *Fou*, et on s'explique aussi beaucoup mieux la valeur de l'expression « vierge folle »;

2. — Trouver, c'est rencontrer ce qui est en lumière. — αφη, tact, toucher, contact, prise. — Latin, *Fio*, arriver, résulter, deviner. — L'arabe نفع *profit*, est la 4e forme des noms verbaux de]I[

3. — *Japhet*, extension qui a été rapprochée du sanscrit *Juvan*, du grec ιαωνες pour ιαϝονες, est la 5e forme de]I[d'où son sens : extension. — De même, *Ioucef* (Joseph), qui a à peu près le même sens, est la 2e forme de]I[— φυω, faire croître, enfanter. — En cochinchinois, *FA* signifie beaucoup, et devient l'indice du pluriel quand il est placé devant un substantif. — *Fieu*, *fief*, latin, *afa*, masse de choses. — Anglais, *foe*, ennemi (envahisseur) ;

4. — επι, sur, à la tête de. — *If*, l'arbre qui dépasse. — *Fût* (colonne). — Allemand, *auf*, sur ;

5. — Latin, *uber*, sein ; — *uber*, fertile ;

6. — Latin, *fusus*, *effusus* (de *effundo*, radical : *Eff*), versé, répandu. — Anglais, *offen*, large, ouvert. — Allemand, *ofen*, feu.

+

Valeur hiéroglyphique. — Une étoile.

Valeur idéographique. — *Taïa*, l'étoile, l'étincelle divine, l'émanation de *Err*, un des éléments de sa suite, de son cortège ; son accompagnement. — L'étoile, œil de Dieu, source de la lumière douce et pure ; point de repère ou de direction pour le voyageur ; — la créature par excellence, être ou chose. C'est aussi l'étincelle qui vient du feu et engendre le feu, d'où la fille, la femelle qui est engendrée et engendrera. + *Taïa* était une déesse berbère adorée en Afrique, et dont le nom se retrouve comme désignation topographique de plusieurs montagnes ; on trouve aussi *taout*, qui est le nom de la dame chaldéenne, — *taout*, la grande dame.

Valeur phonétique. — *T*. Nom moderne, *Iett*.

Lettres-racines et radicaux d'une seule consonne

1. — .+ *Ta*, *at*, *ata*, étoile (sens donné par les dérivés). — *Taïa* (Mz.), esclave affranchie remplissant le rôle de mère ou de duègne ;

2. — ++ *Taout*, *taot*, *tet*, jeune fille vierge et nubile ;

3. — + *Ta*, elle, celle-ci, celle, cette, celle de ;

4. — ++ *Tit*, œil, source. — *Tëit* (T. S.), intelligence, esprit ;

5. — ++ *Tit* (Zg.), vrai, visiblement ;

6. — ++ *Tet*, têter, tétine, bout du sein. — Manger constamment, sans discontinuité (comme l'enfant qui tête) ;

7. — ++ *Tet*, affixe pronominal, 3e personne féminin ;

8. — ⋜+ *Ti*, *ta*, et + *at*, Père ;

9. — +⋜ *Ait*, *at*, *it*, fils, en réalité au père, appartenant au père, ayant pour père ;

10. — +: *Ouatta* (Mz.), descendre ;

11. — +⋜ *It* (Zg), nuit ; ∃⋜ *ith*, *iedh* (B.), même sens ;

12. — + *Te*, *ti*, affixe personnel, 3e personne masculin ;

13. — + Préfixe et affixe de verbes d'habitude, de fréquence, d'énergie, de verbes passifs, de verbes de transition à un état. — Préfixe et affixe de nombreux noms dérivés (caractéristique des féminins, des diminutifs, des noms d'individualité, etc.), lettre intercalaire formative de pluriels, etc.;

14. — + *Ti* (A.), depuis;

15. — :+ *Itaou, ataou,* oublier;

16. — +ϵ *Iett,* une;

17. — + *Toa,* lampe (Somali).

L. Rinn.

(A suivre.)



NOTES
POUR SERVIR
A
L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION
DANS LE SUD
DE LA PROVINCE D'ALGER
DE 1864 A 1869

SECONDE PARTIE

(Suite. — Voir les nos 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145 et 146.)

XI

Les forces insurrectionnelles se reconstituent et se groupent autour du marabouth mourant. — Il fait jurer, en présence de sa mère, aux principaux de ses adhérents, qu'ils vengeront la mort de Sid Sliman et la sienne, et qu'ils soutiendront son jeune frère et successeur Sid Ahmed-ould-Hamza. — Retour de Sid El-Ala de sa mission dans le Sud. — Mouvement des rebelles vers le Nord. — Sid Ahmed-et-Tedjini à Bou-Semr'oun. — Tentative d'assassinat sur la personne de Sid Mohammed-ben-Rian. — Mise en mouvement de la colonne de Géryville. — Combat de Kheneg-Souez. — La colonne se dirige sur El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh. — Combat de l'ouad Dir'em. — La colonne se dirige sur Chellala. — Combat de Chellalat-el-Gueblia. — Combat entre Chellala et Aïn-Tazina. — Rentrée de la colonne à Géryville. — Mouvements de la colonne

mobile de Laghouath. — Le général Jusuf est appelé au commandement d'une division en France. — Sa mort. — Sa dépouille mortelle est rapportée en Algérie.

En même temps que la nouvelle certaine de la mort de Sid Mohammed-ould-Hamza parvenait à Géryville, le colonel de Colomb, commandant la colonne mobile, apprenait, par une autre voie, que les populations du Sud-Ouest de ce poste, affolées de terreur, et dispersées dans le Sahra par l'apparition subite de la colonne du général Deligny au milieu de leurs campements, et par son séjour prolongé à Benoud, étaient parvenues cependant à se reconstituer, et qu'elles s'étaient réunies autour de la famille du marabouth Sid Mohammed-ould-Hamza quelques jours avant qu'il ne succombât. Le chef de l'insurrection, qui survécut seize jours à ses blessures, avait pu rassembler, en effet, autour de la couche où il agonisait, les personnages les plus influents des Oulad-Zyad, El-Ar'ouath-Ksal, et des diverses fractions qui suivaient sa fortune; il leur avait fait jurer, devant sa mère, qui était aussi celle de Sid Sliman — tué par Beauprêtre — et de Sid Ahmed-ould-Hamza, de venger la mort du premier et la sienne, et de soutenir le second, son jeune frère, qui doit être aussi son successeur à la tête des forces insurrectionnelles.

Les tribus ou fractions de tribus groupées autour de la Zaouïa de Sidi Ech-Chikh, qui jurèrent fidélité au successeur de Sid Mohammed-ould-Hamza, sont les suivantes :

Les Oulad-Zyad,
Les Rzaïna,
Une fraction des Rahman (province d'Alger),
Une fraction des Oulad-Châïb (province d'Alger), avec leur chef Nâïmi-ould-El-Djedid,
Une fraction des Oulad-Naïl (province d'Alger),
Une fraction des Harar, avec l'ex-kaïd Safi,
Une fraction des Akerma (Thrafi), les Ferah,
Une fraction des Akerma (Thrafi), les Oulad-Bou-Douaïa,
Les Rzeïgat (El-Ar'ouath-Ksal),

Les Oulad-Moumen (El-Ar'ouath-Ksal),
Les Gueraridj (El-Ar'ouath-Ksal),
Cinq ou six familles des Ahl-Stiten, avec l'ex-kaïd Ahmed-bou-Bekr,
Cinq ou six familles des Ahl-Ouïakel, avec l'ex-kaïd Yahya-ben-Zidan.

Le commandant de la colonne de Géryville savait aussi que Sid El-Ala avait échoué dans ses tentatives d'entraînement sur Ouargla et Metlili, oasis dont les populations s'étaient bornées à l'accompagner de leurs vœux, et à lui faire une sorte de soumission qui ne les engageaient que tant qu'il serait en vue de leurs ksour. Il n'avait pas été plus heureux auprès des Beni-Mzab, chez lesquels il venait refaire la caisse de l'insurrection, très basse alors, et qui avait besoin de se remplir si les rebelles voulaient continuer la guerre. Sid El-Ala avait été, en outre, ainsi que nous l'avons dit dans le chapitre précédent, rencontré au sud d'Ouargla par les goums du colonel Seroka, et suffisamment battu pour ne point s'attarder davantage dans des régions où il venait chercher tout autre chose que des horions. Rappelé d'ailleurs dans l'Ouest par la mort de son neveu, il avait rejoint à Haci-Bou-Zid, son frère Sid Ez-Zoubir, qui, jusque-là, s'était tenu à l'écart; il était remonté avec lui vers le Nord, et avait établi ses campements de manière à boire les eaux de Kert, d'El-Allaga et de Sidi-El-Hadj-ed-Din.

Les deux frères avaient réuni autour d'eux toute la tribu des Oulad-Sidi-Ech-Chikh, à l'exception de la Zaouïa, qui était campée avec le jeune Sid Ahmed-ould-Hamza. Ils ont également avec eux :

Les Ahl-Feteït (habitants de Sidi-El-Hadj-ed-Din),
Les Oulad-Aïça (fraction des Ar'ouath-Ksal),
Les Oulad-Allouch (fraction des Châanba-Berazga de Metlili,
Les Mekhadma, avec leurs chefs Guenan et Naceur-ben-Nas,
Les Châanba-bou-Rouba,
Les Châanba-Mouadhi.
L'ex-agha Bou-Di[illegible] des Oulad-Mokhtar de Boghar, et Ben-Na-

ceur-ben-Chohra, l'infatigable rebelle des Arbaâ (Laghouath), avec Sid El-Ala et Sid Ez-Zoubir, les oncles, nous le savons, de Sid Ahmed-ould-Hamza.

Le colonel de Colomb avait pu acquérir la certitude, dans les premiers jours de mars, que le jeune chef de l'insurrection et son entourage, ayant repris confiance, quittaient les eaux et les pâturages de l'ouad El-R'arbi, et remontaient insensiblement vers le nord, en appuyant à l'est, de manière à se relier à Sid El-Ala. Pendant que les Zaouïa, la Rzeïgat, les Rahman, etc., s'étendaient vers El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh, les Oulad-Zyad, les Oulad-Moumen et les Harar de Safi suivaient les vallées de Bou-Semr'oun et des Chellala, et se rapprochaient des Arbaouat, en occupant les eaux et les pâturages de Tazina, de l'ouad Dir'em, de Gueltet-el-Hammam, de Douïs et de Mouïlah.

Bientôt toutes les communications du commandant de la colonne de Géryville avec les ksour furent interceptées; il reste même sans nouvelles du marabouth d'Aïn-Madhi, Sid Ahmed-et-Tedjini, que le général commandant la province d'Oran avait laissé à Bou-Semr'oun dans le but de ramener dans le devoir les Oulad-Zyad, ses serviteurs religieux.

Les négociations entamées, dans cette circonstance, avec Sid Mohammed-ben-Eth-Thaïyeb et les Thrafi, négociations dont Sid Ahmed-et-Tedjini avait été, jusque-là, le principal et le plus utile intermédiaire, furent aussi forcément suspendues.

Une tentative d'assassinat inspirée, sans aucun doute, par les Oulad-Sidi-Ech-Chikh, fut essayée à Bou-Semr'oun sur la personne de Sid Mohammed-ben-Rian, fils du mokaddem de l'ordre des Tedjana, que le général commandant la province avait investi du commandement des cinq ksour de l'Ouest. L'assassin, un vieux cherif à demi fou, d'Arbâ-el-Foukani, prétendit que son crime lui avait été inspiré par Mâamar-ben-Ioucef, kaïd des Arbaouat, essayant ainsi de perdre et de déconsidérer à nos yeux un homme à qui son dévouement à notre cause avait attiré toutes les haines de l'insurrection.

Sid Ahmed-et-Tedjini ne se sentant plus en sûreté derrière les murs de Bou-Semr'oun, où il se croyait exposé aux poignards des Oulad-Sidi-Ech-Chikh, et où, d'ailleurs, ses serviteurs religieux les plus dévoués lui refusaient leur appui, le marabouth d'Aïn-Madhi, disons-nous, demandait constamment des secours. En moins de huit jours, six des *rekkas* (1) employés pour communiquer avec lui et avec les kaïds des autres ksour, avaient été égorgés par les rebelles; le kaïd nouvellement nommé du ksar El-R'arbi d'El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh, dépouillé et bâtonné par l'ordre de Sid Ahmed-ould-Hamza, était mourant. Le kaïd des Arbaouat tenait bon derrière ses murailles, mais il laissait forcément ses parents racheter, pour ainsi dire, sa vie en offrant son cheval au marabouth.

Les choses en étaient là lorsque, le 23 mars, le colonel de Colomb apprenait de source certaine que Sid El-Ala réunissait les contingents rebelles à El-Itima, et que les gens des tribus qui entourent Sid Ahmed se rassemblaient sur l'ouad El-Gouleïta, au-dessus des Arbaouat, avec un mois de vivres.

Le colonel avait conclu, des renseignements contradictoires qui lui étaient parvenus, et avec son expérience de la guerre dans ce pays, que l'intention des rebelles était de tenter un grand coup dans le Nord, pour inaugurer brillamment le commandement du jeune chef qu'ils venaient de se donner; que Sid El-Ala avait résolu de se jeter à l'Est sur les Arbaâ, s'il les trouvait en prise, ou de se porter sur les campements d'Ed-Din-ben-Yahya, des Oulad-Yâkoub et des Harar; enfin, que le goum réuni à El-Gouleïta par Sid Ahmed devait rallier Sid El-Ala à Sidi-Ahmed-bel-Abbas.

Le commandant de la colonne de Géryville écrivit au colonel Margueritte, commandant celle de Laghouath, à Ed-Din-ben-Yahya, l'agha du Djebel El-Eumour, et à Sid El-Hadj Kaddour-ould-Es-Sahraoui, le chef des Harar, pour les informer des projets présumés des Oulad-Sidi-Ech-Chikh, et il porta sa colonne, munie de dix-huit jours de vivres, à Aïn-Sidi-Amar, par le versant nord des Guenata. De là, cet officier supérieur pouvait directement faire reconnaître tous les passages par ses éclaireurs, et il lui était facile de surveiller et de contrarier tous les mouvements de l'ennemi, s'il tentait de monter vers le Nord, par le bassin de

(1) Courrier ou messager à pied dans le Sahra.

l'ouad Sidi-En-Naceur, la route la plus directe et la plus commode.

Parti le 25 mars de Géryville, le colonel de Colomb arrivait, le lendemain 26, sur l'Aïn-Sidi-Amar. Ses *chouâf* (éclaireurs) poussèrent des reconnaissances jusqu'aux ksour d'El-Maïa et de Tadjrouna, et même au delà des cols d'El-Ouaça, de Safsaf, de Tacina, au sud et à l'est de Géryville. Ces éclaireurs rentrèrent sans avoir trouvé trace de l'ennemi.

Le 28 mars, des renseignements, venus d'El-R'açoul et des Arbaouat, firent craindre au colonel qu'il n'entrât dans les projets du chef de l'insurrection de se porter directement dans le bassin du Chothth-ech-Chergui, par El-Khedheur et Tismoulin, pour envahir par l'ouest les campements des Harar et des Oulad-Yâkoub, pendant que Sid El-Ala attaquerait à l'est, avec ses fantassins des Chânba, ceux de l'agha Ed-Din-ben-Yahya. Il lui parut alors que le seul moyen de s'opposer à une agression qui, certainement, eût jeté du trouble parmi nos tribus soumises, et produit une grande émotion jusque dans le Tell de la province d'Oran, était de tenter une diversion en marchant lui-même sur les campements des rebelles.

En descendant vers le sud par Es-Sbouâ, El-R'açoul et Cheriâa, le colonel de Colomb menaçait les populations campées au-dessous de Sidi-El-Hadj-Ed-Din, et celles qui s'étaient établies autour d'El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh et des Arbaouat. Il prit cependant la résolution de se porter directement sur le premier de ces points, où se trouvaient à ce moment les plus gros campements. En opérant ainsi, il avait la certitude de détourner à temps les contingents de Sid Ahmed, et même ceux de Sid El-Ala, de leurs projets d'agression sur le Nord ; il courait également la chance, s'il parvenait à leur dérober sa marche, de surprendre et d'enlever la Zaouïa ainsi que les populations qui campaient autour d'elle.

La colonne se mit en marche le 29 ; elle arrivait le 31 à Cheriâa, sans qu'aucun indice pût faire supposer que l'ennemi eût éventé son mouvement. Le soir même de ce jour, le colonel envoyait 50 cavaliers en reconnaissance, leur recommandant de rallier la colonne au Kheneg-Souez, où elle devait arriver le lendemain vers cinq heures du soir.

Le colonel quittait Cheriâa le 1er avril à dix heures du matin, après avoir fait boire les animaux, et distribuer deux jours de viande cuite aux hommes pour leur éviter le besoin d'allumer du feu au bivouac de Souez. Le bataillon de Zouaves marchait sans sacs : il devait reprendre sa marche, pendant la nuit, avec les cavaliers réguliers et le goum, si les rapports des éclaireurs signalaient les campements des insurgés sur les points où le commandant de la colonne espérait les trouver.

A cinq heures du soir, la colonne entrait dans le Kheneg-Souez, que le colonel avait l'intention de dépasser avant d'établir son camp, lorsqu'il fut prévenu qu'un goum nombreux marchait dans ses traces, menaçant ses derrières.

Le commandant de la colonne prend aussitôt avec lui le bataillon de Zouaves, l'Artillerie, les deux escadrons de Hussards, et ce qui lui restait de son goum, et il prescrivait au commandant Louis, du 17e d'infanterie, de marcher, avec deux compagnies de son bataillon, un peu en arrière de lui, en longeant à mi-côte les collines rocheuses dans lesquelles s'ouvre le défilé de Souez, de manière à former un échelon entre la gauche de la ligne et le convoi, lequel, gardé par le reste des troupes, aux ordres du commandant Duhousset, devait suivre, à bonne distance, la portion principale.

La colonne se trouva bientôt en présence d'un millier de cavaliers, au milieu desquels flottait le drapeau vert des Oulad-Sidi-Ech-Chikh, et le colonel reconnut sans peine qu'il avait affaire au goum rassemblé aux Arbaouat par Sid Ahmed-ould-Hamza. Tout d'abord, les rebelles s'avancèrent sur nos troupes avec assez de résolution ; car le commandant de la colonne ne leur présentait que les deux escadrons de cavalerie régulière et le goum ; en arrière marchaient massés les Zouaves et l'Artillerie. Mais bientôt l'ennemi s'apercevait que la cavalerie n'était pas seule, et son élan en était sensiblement affaibli. Il s'arrêta et fit néanmoins bonne contenance, bien qu'il fût dans la portée de nos armes. Le colonel déploya une compagnie de Zouaves à droite, lança les tirailleurs de la cavalerie au trot, et entama ainsi l'action. L'Artillerie put, en même temps, se mettre en batterie sur une éminence, d'où elle envoya quelques obus, qui,

dirigés habilement par le lieutenant Owitz, dispersèrent les groupes, et y causèrent un désordre extrême.

Le goum ennemi combattit néanmoins pendant quelque temps encore en se retirant sur son convoi, qu'on apercevait au loin; il essaya même de se reformer autour du drapeau; mais une charge vigoureuse des deux escadrons de Hussards le rompit définitivement et acheva sa déroute.

La nuit ayant obligé le colonel à faire cesser la poursuite, et le convoi l'ayant rejoint, il établit son camp sur place.

Dans le combat de Kheneg-Souez, qui, pendant près d'une heure, fut d'une certaine vivacité, les pertes de l'ennemi furent, autant qu'on put en juger, d'une trentaine de tués et blessés. De notre côté, nous eûmes deux tués, et quatre blessés, dont un officier et un cavalier du goum.

Au moment où commençait l'action, les éclaireurs rentraient, et apprenaient au commandant de la colonne qu'ils avaient trouvé les populations rebelles campées, et dans la sécurité la plus complète, à l'est d'El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh. Seulement, après ce qui venait de se passer, le colonel ne pouvait plus espérer les y surprendre; car il était évident que Sid Ahmed-ould-Hamza avait dû leur expédier des cavaliers bien montés pour leur donner l'éveil.

Le lendemain matin, 2 avril, la colonne se remettait en marche sur El-Abiodh, où elle arrivait à trois heures du soir. Elle y trouvait le goum ennemi occupé à faire boire ses chevaux. Le colonel lança sur lui la cavalerie, qu'il fit soutenir par le bataillon du 17e d'infanterie qui marchait sans sacs; la poursuite fut poussée jusqu'à près de six kilomètres, dans les dunes qui s'étendent au sud des ksour d'El-Abiodh. Un des cavaliers rebelles fut tué dans cette escarmouche.

Le colonel apprit des habitants des ksour (1) que le rassemblement qu'il venait de combattre était déjà en marche vers le Nord, et en avant d'El-Khedheur, où il avait passé la nuit du 31

(1) El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh se compose de cinq ksour s'élevant autour de la koubba de Sidi Ech-Chikh, et très rapprochés l'un de l'autre.

mars au 1er avril, lorsqu'il avait été avisé de la marche de la colonne sur ses campements: deux cavaliers, porteurs de lettres de Sid Ahmed et de Sid El-Ala, avaient reconnu les traces de nos troupes entre El-R'açoul et Cheriâa, puis, après s'être assurés de leur direction, ils étaient revenus à toute vitesse sur leurs pas pour informer le marabouth de leur découverte. Le goum ennemi avait tourné bride aussitôt, et s'était dirigé à marches forcées sur Souez, en passant par le col de Mâmoura.

Les ksariens faisaient également connaître au colonel que la Zaouïa et son entourage s'étaient enfuis dans la direction de Benoud, et que les Oulad-Zyad, les Oulad-Moumen et les fractions des Thrafi campés avec eux s'étaient retirés sur Asla et Msif.

Le colonel passa à El-Abiodh les deux journées du 3 et du 4, autant pour donner à la colonne le repos dont elle avait besoin, que pour gêner les rebelles en occupant leur ksar, et les obliger à diviser leurs forces. Pendant la première nuit, les grand'gardes échangèrent quelques coups de fusil avec des gens qui venaient puiser de l'eau aux puits les plus éloignés. Dans la nuit du 4 au 5, entre deux et trois heures du matin, des troupes d'hommes à pied, trompant la vigilance — peu active — des grand'gardes, venaient, à deux reprises différentes, troubler le repos du camp par une fusillade assez vive, mais tout à fait inoffensive.

Pendant son séjour à El-Abiodh, le colonel de Colomb écrivait à Sid Mohammed-ben-Eth-Thaïyeb, pour lui faire connaître les intentions du général Deligny, et pour l'engager à se rendre lui-même à son camp, ou à lui envoyer un homme sûr à Chellala, où il lui annonçait devoir être le 15. Un nègre du ksar de l'Ouest se chargea de porter cette lettre à destination.

Plusieurs raisons déterminaient le colonel à se diriger sur Chellala: d'abord, le désir de communiquer plus facilement avec Sid Mohammed-ben-Eth-Thaïyeb, la nécessité de tirer de Bou-Semr'oun Sid Ahmed-Et-Tedjini et Sid Mohammed-ben-Rian, qui n'y étaient plus en sûreté, et dont la position devenait de jour en jour plus critique, donner satisfaction aux demandes instantes du mokaddem Rian-ben-El-Mecheri, qui marchait avec la colonne,

accompagné de son second fils, et qui renouvelait sans cesse sa prière au colonel de sauver son seigneur et son fils aîné, compromis pour notre service, enfin, l'espoir d'amener la dissolution du goum que la colonne venait de combattre, et de rompre l'alliance des Oulad-Zyad et des Oulad-Moumen avec les Oulad-Sidi-Ech-Chikh, en menaçant les campements des deux premières tribus.

Le 5 avril, le colonel allait établir son bivouac au-dessus de l'Arba-et-Tahtani; le 6, il se dirigeait sur Chellala en passant par les vallées de Douïs. Il trouvait devant lui un goum de 4 à 500 chevaux des Oulad-Zyad et des Oulad-Moumen. Pendant toute la matinée, ce goum marche sur le flanc droit de la colonne, occupant des crêtes éloignées d'où il envoyait une fusillade inoffensive, à laquelle elle ne répondit pas.

A trois heures, la colonne dressait ses tentes sur la rive gauche de l'ouad Dir'em. Le camp venait à peine d'être installé, que l'ennemi était aperçu, à trois ou quatre kilomètres au nord-ouest, allumant des feux, et paraissant faire ses préparatifs de bivouac pour la nuit. Le colonel l'envoya inquiéter par ses quelques cavaliers de goum, dans l'espoir que les rebelles ne manqueraient pas de leur donner la chasse, et qu'ils pousseraient la poursuite jusque dans la portée de nos armes. C'est, en effet, ce qui arriva.

Le colonel partit alors au trot avec les deux escadrons de Hussards, lesquels étaient soutenus par deux compagnies du 1er Bataillon léger d'Afrique (commandant Duhousset), et longea un pli de terrain qui dérobait son mouvement à l'ennemi; arrivé à hauteur de son flanc gauche, le colonel fit brusquement à droite, et lança ses deux escadrons sur les cavaliers rebelles, qu'ils fusillèrent à bonne portée et mirent en pleine déroute.

Le goum des Oulad-Yâkoub, soutenu par les Hussards, et sachant l'infanterie à proximité, revint à la charge et montra beaucoup de vigueur. Poursuivi pendant près d'une heure, l'ennemi se retira en désordre dans la direction d'Aïn-Tazina, abandonnant sur le terrain les cadavres de six de ses cavaliers, parmi lesquels celui de Meçaoud-ould-Bou-Guerba, khalifa de l'ex-kaïd El-Hadj-Ahmed-ben-Amer.

Dans cette escarmouche, le kaïd des Oulad-Yâkoub-ech-Cheraga, Zir'em, fut blessé légèrement au flanc gauche, et le kaïd Achour eut un cheval tué sous lui.

Le 7, le colonel se portait sur Chellalat-edh-Dhahrania. Dans la matinée, le goum ennemi se montrait de nouveau sur des hauteurs très éloignées ; il se dirigeait vers Asla. Il ne reparut plus de la journée. A trois heures, le colonel établissait son camp devant le ksar de Chellala, sur les eaux de l'Aïn-Amar.

Dans la soirée, le nègre d'El-Abiodh, que le colonel de Colomb — on se le rappelle — avait envoyé à Sid Mohammed-ben-Eth-Thaïyeb, lui revenait avec des lettres de ce personnage et des kaïds des Thrafi, adressées l'une au général commandant la province, les autres au capitaine Burin, commandant supérieur de Géryville, et au colonel commandant la colonne lui-même. Quelques-unes de ces lettres étaient écrites en français par un renégat établi depuis quelques temps à Figuig. Sid Mohammed-ben-Eth-Thaïyeb écrivait qu'il faisait tous ses efforts pour réunir les Thrafi ; il ajoutait qu'il demandait qu'une colonne se portât sur Mor'ar pour l'aider à les ramener, et pour protéger, contre les Oulad-Sidi-Ech-Chikh, leur retour vers le Nord.

Le colonel de Colomb recevait l'avis, pendant la nuit, que Sid El-Ala, revenu de Sidi-El-Hadj-Ed-Din par El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh et les Arbaouat, et ayant rallié en passant le goum de son neveu, était venu établir son camp à Chellalat-el-Gueblira, où il avait été rejoint par les contingents que la colonne avait battus la veille sur l'ouad Dir'em. Le colonel n'hésita pas à se porter à sa rencontre pour le combattre.

La colonne se met en mouvement le 8 avril à huit heures du matin. Le 1er Bataillon léger d'Afrique, auquel le colonel rappelle très opportunément qu'il y a un an à pareil jour que quarante-trois des siens ont été massacrés au combat d'Aouïnet-Bou-Beker, marche sans sacs en tête de colonne.

En débouchant du Kheneg-Eth-Thrad, passage assez étroit entre les deux Chellala (1), la colonne put apercevoir les cavaliers

(1) Les deux Chellala dont il est question ici sont distantes l'une de l'autre de 6 kilomètres environ. La *Chellalat-edh-Dhahrania*, ou

ennemis, au nombre de 2,000 environ, rangés en assez bon ordre sur le bord du plateau rocheux de Smath-el-Hadjar, leur aile gauche appuyée aux murs du ksar; 5 ou 600 fantassins

---

du nord, est située au nord-ouest de la *Chellalat-el-Gueblia*, ou du sud.

Plus d'une fois, depuis le mois de juin 1846, époque à laquelle les visita la première colonne française, sous les ordres du vaillant colonel Renault, dont la bravoure chevaleresque était déjà légendaire en Algérie, à différentes reprises, disons-nous, nos soldats eurent l'occasion de bivouaquer sous les murs de ces ksour. Les gens de la Chellala du nord n'ont point encore oublié que leur refus d'ouvrir les portes de leur ksar, que l'émir Abd-el-Kader venait de quitter, à la colonne Renault leur coûta 60 tués et un certain nombre de blessés. Cette leçon leur a profité, sans doute; car, depuis cette sanglante aventure, il ne leur est point venu à l'idée d'essayer de nous résister.

Nous-même, avons dressé souvent notre tente dans les jardins des deux Chellala : la première fois, entre autres, en avril 1853, lors de l'expédition dirigée par le colonel Durrieu, commandant la subdivision de Mascara, sur les Hameïan-Chafâ, expédition qui fit tomber entre les mains du khalifa Sid Hamza-ould-Sidi-Bou-Beker, l'une des plus formidables razias qui se soient faites dans le Sahra algérien : 35,000 moutons, 3,000 chameaux et un butin considérable.

Nous voulons dire quelques mots sur le passé et sur la position de ces ksour, dont les environs ont été plusieurs fois le théâtre d'actions de guerre assez sérieuses.

La *Chellala du nord* est assise sur la pente occidentale d'un bassin très étroit formé par le Djebel-Brahim au sud, et par le Djebel-R'oundjaïa au nord. Le R'oundjaïa, qui s'aperçoit de très loin, semble un gigantesque tumulus, ou un immense vaisseau dont la quille serait en l'air.

Chellala occupe l'angle sud-ouest de ce bassin. Ses jardins sont généralement groupés au pied et au nord du ksar; quelques-uns seulement sont épars dans la plaine. Ces jardins, dans lesquels on compte une centaine de palmiers à peine ne produisant que des dattes médiocres, donnent des légumes de toute espèce, et sont complantés d'arbres fruitiers assez nombreux et de bonne venue, grâce à l'emploi du fumier, que les Chellaliens conservent précieusement dans de petites huttes destinées à recevoir les ordures et les détritus du ksar.

Chellala est riche en eaux : on n'y compte pas moins de huit fontaines ou sources.

Le grès affleure à chaque pas, particulièrement aux abords du ksar, où il apparaît en blocs d'un volume considérable.

étaient embusqués au-dessous d'eux dans les jardins et dans les anfractuosités de l'escarpement.

Le colonel prescrivait au convoi, placé sous la garde du ba-

Comme tous les ksour de notre Sahra, Chellala est pourvue d'une enceinte qui, par exception, est en assez bon état. D'une petite place publique entourée de larges bancs en pierre, se détachent quatre rues, dont la plus longue, étroite et tortueuse, et en partie voûtée, aboutit à une porte percée à l'angle sud-ouest de l'enceinte.

Chellala du nord est un des ksour les mieux bâtis de notre Sud algérien. Exceptionnellement, les maisons y sont construites en maçonnerie, au lieu de l'être en briques crues séchées au soleil. Elles ont, pour la plupart, un étage supérieur qui est habité pendant la saison d'été.

Le ksar est dominé, au sud, par un petit mamelon couvert de tombeaux, au milieu desquels il s'en trouve un que les Chellaliens assurent être celui de Lella Fathima, la fille du célèbre marabouth Sidi Ahmed-ben-Ioucef, le poëte satirique de Miliana. A quelques pas au sud de ces tombes, dans un petit vallon, on vous montre l'élégante koubba renfermant le tombeau de Sidi Mohammed-ben-Sliman, le père de l'illustre et vénéré Sidi Ech-Chikh.

Aux pieds du saint homme, se déroulent de nombreux vergers remplis d'arbres fruitiers, de légumes, de céréales et de bouquets de palmiers. Là coule une très belle source, qui est désignée sous le nom d'Aïn-el-Hanech.

A l'ouest de Chellala, s'élèvent deux constructions d'une maçonnerie massive et grossière : l'une est dédiée à Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani, et l'autre à Sidi Abd-el-Djebbar-ben-Ali-ould-Moulaï-Eth-Thaïyeb. Ces deux monuments sont commémoratifs; le second marque le point où le saint marabout Sidi Abd-el-Djebbar dressa jadis sa tente.

Dans la plaine, près des jardins, s'élève un *Mekam* commémoratif d'une visite que fit aux Chellaliens, à la fin du siècle dernier, l'illustre Sidi Ahmed-ben-Mohammed-et-Tedjini, le fondateur de l'ordre religieux qui porte son nom, et dont le siège est le ksar d'Aïn-Madhi.

Chellala compte des *khouan* (frères, affiliés) des quatre ordres religieux suivants : Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani, Moulaï-Eth-Thaïyeb, Tedjini, Sidi Ech-Chikh.

L'industrie et le commerce des Chellaliens sont les mêmes que ceux des autres ksour de notre Sud algérien, la fabrication des tissus. Les Thrafi et les Rzaïna, qui emmagasinent dans ce ksar, fournissent la laine, et les femmes en confectionnent des tissus, dont fournisseurs et travailleurs partagent le produit.

Le ksar de *Chellalat-el-Gueblia*, ou du sud, est bâti sur un plan lé-

taillon du 17e d'infanterie, de trois compagnies de Zouaves, et du goum, aux ordres du commandant d'Arguesse, de prendre pour point de direction la position occupée par Sid El-Ala, qu'il tour-

---

gèrement incliné, terminé par un large banc de roche quartzeuse d'une épaisseur considérable. Les couches de grès sur lesquelles il s'élève forment, avec le sol, un angle d'environ quarante degrés ouvert au nord, et sont coupées presque à niveau de ses murailles. Une centaine d'hommes pourraient, au besoin, s'abriter sous ces roches relevées.

Trois sources d'une eau abondante et limpide sourdent du milieu de ces roches.

A l'est, les bancs de grès sont plus larges et plus épais : aussi, l'accès du ksar, de ce côté, présente-t-il d'assez sérieuses difficultés.

La forme du ksar de Chellala du sud est à peu près quadrangulaire. La face septentrionale de l'enceinte est défendue par trois tours carrées formant bastion au milieu et au centre. La porte s'ouvre sur la face est du ksar.

La Chellala du sud est moins importante, sous tous les rapports, que sa voisine du nord; elle compte une centaine d'habitants au plus, bien que son étendue pourrait en comporter davantage.

Près de la place, s'élève une très modeste mosquée qui ne rappelle en aucune façon celle de Cordoue; les rues sont infectes; on peut en dire autant des habitations, lesquelles sont bondées d'immondices destinées à fumer les jardins.

Au pied des roches sur lesquelles s'élève le ksar, se développent les jardins ou vergers; au delà une plaine aride qui se continue jusqu'aux abords de la Chellala du nord. Ces jardins sont très étendus relativement au chiffre de la population : on y cultive le figuier, le grenadier, la vigne, le prunier, l'abricotier, le pommier et le figuier de Barbarie. La culture des potagers sont la courge, le navet, l'oignon, le cumin, le poivron, l'ail, le tabac, la coriandre, le cresson alénois et la nigelle.

Les habitants de Chellala du sud sont *Cheurfa* par leur ancêtre Sidi Abd-er-Rahman, qui vint de l'Ouest, et qui fonda le ksar.

Chellala fut deux fois ruinée par les Zegdou (tribu pillarde du Marok), et une fois par sa voisine du nord.

A l'est du ksar, se trouve un *mekam* dédié à Sidi Ahmed-ben-Mohammed-et-Tedjini, le fondateur de l'ordre des Tedjana. Un peu plus loin, près des jardins, et au centre du cimetière, s'élève une petite construction assez mal entretenue : c'est le tombeau de Sidi Ben-Rian, qui fut précepteur dans la famille de Sidi Sliman, le grand-père de Sidi Ech-Chikh.

L'industrie de Chellala du sud est la même que celle de sa voisine du nord.

nait par la droite avec le Bataillon d'Afrique, une compagnie de Zouaves, l'Artillerie, et les deux escadrons de Hussards.

Se sentant menacés par ce mouvement, les cavaliers ennemis rompirent leur ordre et se précipitèrent en foule à la rencontre de la colonne d'attaque; mais le commandant Duhousset, enlevant son bataillon avec beaucoup de vigueur, gravit audacieusement l'escarpement sous leur feu, établit solidement ses tirailleurs sur le plateau, et repoussa ainsi au loin le gros des rebelles. Cependant, 300 ou 400 d'entre eux, faisant un long détour sur la droite de la colonne, descendirent dans la plaine avec l'intention évidente de la tourner et d'inquiéter ses derrières. Mais le mouvement de l'ennemi n'ayant pas échappé au commandant de Galliffet, des Hussards, il fit un à-droite avec ses deux escadrons, repoussa les rebelles, et les contraignit à se rejeter sur le plateau après un combat assez vif engagé à portée efficace.

Le colonel fit alors un changement de front à gauche pour s'avancer dans la direction du nord, où étaient rassemblées les principales forces de l'ennemi. La gauche de notre ligne restait appuyée à l'escarpement rocheux, et la droite, se développant sur le plateau, était soutenue par la cavalerie, et par la compagnie de Zouaves, qui venait un peu en arrière. En longeant l'escarpement, les tirailleurs dominaient les jardins, et y fusillaient à très courte portée les fantassins rebelles, lesquels étaient, en outre, gênés dans leur fuite par les murs de clôture des vergers. L'artillerie attelée, soutenue par une réserve, marchait à peu près au centre de la ligne, et toutes les fois qu'elle trouvait une bonne position et l'occasion favorable, elle se mettait en batterie, et envoyait des obus dans les groupes compacts de fantassins et de cavaliers, lesquels se pressaient tumultueusement autour de Chellala.

Pendant que le commandant de le colonne s'avançait ainsi, refoulant l'ennemi devant lui, un grand nombre de cavaliers rebelles repassaient sur sa droite, et y attaquaient furieusement notre cavalerie dont ils croyaient, sans doute, avoir facilement raison. Le commandant de Galliffet, obligé de charger pour dégager quelques-uns des Zouaves de la compagnie de soutien, qui, attardés sur la ligne de tirailleurs, s'étaient laissé cerner,

l'intrépide commandant, disons-nous, fut enveloppé lui-même un instant; mais il se dégagea en se faisant jour à travers le cercle des assaillants, qu'il repoussa brillamment par des charges répétées, bien que ses Hussards eussent affaire, à ce moment, à un ennemi qui leur était trois ou quatre fois supérieur en nombre.

Maître du plateau, et ayant dépassé le ksar, le colonel s'aperçut que le convoi était assailli sur sa gauche par quelques centaines de cavaliers, maintenus à distance alternativement par le feu de nos tirailleurs, et par les charges des quelques hommes de goum qu'il avait laissés à sa défense avec le bataillon du 17e d'infanterie. Des hauteurs qu'il avait conquises, le colonel de Colomb fit envoyer au milieu des assaillants quelques obus qui produisirent un excellent effet, et qui leur firent lâcher prise instantanément.

Enfin, après trois heures d'un combat qui avait été très vif sur tous les points, la colonne n'avait plus un seul ennemi devant elle, et elle pouvait voir les derniers cavaliers rebelles disparaître dans la direction de l'Est, derrière les crêtes les plus éloignées.

La colonne n'avait pas perdu un seul homme; 16 étaient blessés ou contusionnés. L'ennemi avait abandonné, dans les jardins, un grand nombre de cadavres de ses fantassins. D'après le chiffre de ces morts, et les rapports qui lui avaient été faits, le colonel de Colomb estimait les pertes des rebelles à une soixantaine de tués, et au double de blessés.

Le commandant de la colonne établit son camp, à une heure de l'après-midi, sous les murs du jardin de Chellalat-el-Gueblia, à proximité de l'eau; mais dans la crainte qu'il ne fût inquiété, ou, tout au moins, tenu en alerte, pendant la nuit, par quelques tirailleurs de l'ennemi embusqués dans les jardins ou dans les rochers, il changea d'emplacement à six heures, et il alla dresser ses tentes dans la plaine, à 7 ou 800 mètres de son premier point d'installation.

Le colonel apprenait, le soir même, que Sid El-Ala avait établi son bivouac à Aïn-en-Nâdja, à 10 kilomètres environ dans le nord-est du camp français. Si ses approvisionnements en vivres

le lui eussent permis, le colonel de Colomb eût marché, dès le lendemain matin, aux rebelles; mais, malheureusement, il n'était aligné en denrées de toute nature que pour trois jours, et quatre longues marches le séparaient de Géryville, c'est-à-dire de ses magasins. Il dut donc, à son grand regret, renoncer à toute attaque et se résigner à prendre, le lendemain 8 avril, la direction d'Aïn-Tazina.

Le colonel ne doutait pas qu'il ne dût être attaqué pendant sa marche : il prit donc ses dispositions en prévision de cette éventualité. Le nombre de ses chameaux haut-le-pied, étant suffisant pour lui permettre de faire porter les sacs de son infanterie, il n'hésita pas à en débarrasser ses fantassins. Il se mit en route le 9 au matin, sa troupe, bien allégée, avec le Bataillon léger d'Afrique en tête, deux compagnies de Zouaves sur son flanc droit, deux autres sur le flanc gauche, et, en arrière-garde, le bataillon du 17e d'Infanterie, troupe éprouvée, solide et très bien commandée par le chef de bataillon Louis qui, d'ailleurs, avait longtemps servi au 1er de Zouaves.

La colonne marchait à peine depuis une heure, ses tirailleurs déployés et prêts à recevoir l'ennemi, lorsqu'il se montra sur sa droite. Il entamait l'action aussitôt avec une furie extrême, et comme s'il eût voulu prendre sa revanche de son échec de la veille. Ses fantassins, profitant très habilement des moindres mouvements de terrain, engageaient un feu violent sur les tirailleurs de droite et sur ceux de l'arrière-garde. Quelques obus à balles, parfaitement envoyés au milieu des groupes les plus nombreux, calmèrent un peu la fougue des gens de pied, et les rendirent plus prudents et moins entreprenants.

Mais les cavaliers rebelles, pris subitement d'une sorte de frénésie guerrière, et comme honteux, eux les agiles, de ne pouvoir avoir raison d'une poignée d'hommes embarrassés d'un lourd convoi, se mirent à tournoyer vertigineusement autour des quatre faces du carré, qui a continué sa marche, vidant leurs fusils dans la masse, et allant s'abriter de son feu et recharger leurs armes dans les plis de terrain dont est haché le chemin parcouru par la colonne. Vingt fois ils se précipitent, comme des fauves blessés, et en poussant d'effroyables cris, sur les quatre faces

de cette citadelle mouvante pour chercher à y faire brèche et à y jeter le désordre; mais ils se heurtent contre le calme et l'imperturbabilité de nos fantassins, qui, familiarisés déjà avec ce genre d'ennemi, tiraient sans se presser et sans perdre une seule balle.

Cette impuissance des rebelles ne faisait qu'accroître leur surexcitation et leur rage ; dès lors leur audace, leur témérité ne connaissent plus de bornes : debout sur leurs étriers, la bride au *guerbous* de la selle, l'œil en feu, l'injure et l'écume à la bouche, la rage au cœur, le fusil tournoyant en l'air, ils se lancent en enfants perdus, et s'abattent comme une volée d'oiseaux gigantesques sur les faces du carré; mais ils y sont reçus par la mort, qui noie la sainte fureur de *Moudjehedin* (1) dans les flots de leur sang, et qui en fait des *Chohada,* des martyrs de la guerre sainte.

Il fallait pourtant en finir : exaspérés par cette lutte qui décime leurs guerriers sans profit pour leur cause, ivres de poudre, de bruit, de mouvement et de sang, les chefs des rebelles ont résolu de tenter un suprême et décisif effort : Sid El-Ala, Ben-Naceur-ben-Chohra, et l'ex-agha Bou-Diça, — que nous connaissons déjà, — réunissent autour d'eux tout ce qui restait debout de ces valeureux cavaliers qui, depuis un an, combattent pour la foi. Sid El-Ala leur rappelle leurs glorieuses journées de poudre depuis qu'il avait levé l'étendard de la révolte, « et aujourd'hui encore, leur dit-il, il faut vaincre; car, il n'y aura que de la honte pour les Musulmans qui désespèreront de la victoire et tourneront le dos au combat..... Il ne faut pas que nos femmes puissent nous jeter à la face le reproche d'avoir fui devant une poignée de Chrétiens. »

Puis, prenant la tête de la charge avec Ben-Chohra et Bou-Diça, Sid El-Ala, suivi d'une cinquantaine de cavaliers d'élite, se précipitait avec un impétuosité irrésistible sur l'une des faces du carré en marche : pareils à une trombe de fer et de feu, ces merveilleux cavaliers fondent sur la ligne des tirailleurs de gauche tenue par les Zouaves, qu'ils culbutent sur leur passage, et pénètrent dans le carré, où ils jettent le désordre. Le moment était critique : mais le commandant de Galliffet a vu le danger : il enlève vigoureusement ses escadrons, se précipite sur les assaillants, les repousse et les rejette en dehors de la ligne des tirailleurs, lesquels, ayant repris leurs rangs, fusillent à leur tour les cavaliers de Sid El-Ala tant qu'ils restent dans la portée de leurs armes..

(1) Combattants pour la guerre sainte.

Cette dernière charge de Sid El-Ala lui coûte quelques-uns des meilleurs cavaliers qui suivaient sa fortune; aussi, à partir de ce moment, l'attaque commença-t-elle visiblement à faiblir; peu à peu le feu des rebelles diminue d'intensité, puis les dernières paroles de la poudre se perdent dans les sinuosités de la vallée où court l'ouad El-Hadj-Sidi-Sliman. Les rebelles avaient disparu. Le calme venait remplacer la tempête, et il ne restait plus d'autres traces du passage de l'ouragan que quelques cadavres dont les bernous blanc-sale se confondaient avec le sol, des chevaux errants traînant des selles vides sous leur ventre, et cherchant, la tête haute et la lèvre supérieure relevée, la direction perdue.

L'action avait duré près de quatre heures. Nous le répétons, jamais, depuis le commencement de l'insurrection, on n'avait vu les Arabes combattre de si près et avec autant d'audace et d'acharnement; mais, fort heureusement, nos troupes étaient aguerries, et elles purent opposer à cette fougue, à cette impétuosité frénétique de l'ennemi, un calme, un sang-froid qui ne se démentirent pas un seul instant : imperturbables sous un feu violent et continu, ne se laissant émouvoir ni par les vociférations, ni par les charges furieuses de l'ennemi, ils marchaient à leur pas, ne tirant que très peu et à bonne portée, maintenant, autant qu'ils le pouvaient, les assaillants à distance, et cherchant à leur faire le plus de mal possible. Et il fallait certainement au colonel des troupes de cette valeur pour vaincre dans de pareilles conditions; il fallait aussi au commandant de la colonne l'habitude de la guerre dans le Sahra, la parfaite connaissance du pays et celle du genre d'ennemi qu'il avait à combattre.

Le bataillon du 2e de Zouaves, engagé sur les deux faces latérales, et le bataillon du 17e d'infanterie, qui tenait l'arrière-

garde, ont supporté les principaux efforts de l'ennemi. La compagnie des Voltigeurs de ce dernier bataillon, déployée en tirailleurs à l'extrême arrière-garde, s'est fait admirer de toute la colonne par son aplomb et sa solidité.

Le colonel de Colomb n'avait eu, dans cette affaire, qu'un homme tué et 17 blessés ou contusionnés, dont un officier, M. Guénard, lieutenant au 2e de Zouaves.

On estime les pertes de l'ennemi à 70 tués environ ; le nombre des blessés doit être plus considérable. On cite, parmi ces derniers, Ben-Naceur-ben-Chohra, l'ancien agha du Arbaâ, et notre irréconciliable ennemi. Un fanatique du nom d'El-Medjehed, qui se disait ancien cavalier de l'émir Abd-el-Kader, et qui jouissait d'une grande influence sur les rebelles, personnage que, pendant le combat, on remarquait toujours au premier rang vêtu d'un bernous rouge, avait fini par être abattu d'un coup de fusil dans les derniers moments de la lutte.

La colonne arrivait à Aïn-Tazina à midi, et y faisait une grande halte prolongée sans que l'ennemi essayât de l'inquiéter. Après avoir fait boire les animaux, la colonne se remettait en marche, et allait dresser ses tentes à 3 kilomètres au delà des Dhaïyat-eth-Thouadjen, qui étaient à sec.

Le 10, la colonne coucha à El-Khedheur, et, le 12 avril, elle rentrait à Géryville sans avoir revu l'ennemi.

Le marabouth Sid Ahmed-et-Tedjini et Sid Mohammed-ben-Rian, qui, partis de Bou-Semr'oun pendant la nuit, avaient rejoint la colonne à Chellalat-el-Gueblia au point du jour, au moment où elle allait se mettre en marche, quittèrent le colonel, le soir même de son arrivée à Géryville, pour rentrer à Aïn-Madhi. Tedjin renonçait à employer au profit de notre cause une influence que méconnaissaient même ses *khoddam*, et Rian se déclarait impuissant à exercer le commandement des ksour de l'Ouest — qu'on lui avait confié — dans des conditions aussi défavorables.

Pendant cette campagne de dix-neuf jours, si courte et pourtant si remplie, dans les cinq rencontres qu'elle avait eues avec un ennemi nombreux et particulièrement audacieux, nos troupes s'étaient montrées admirables de constance, de dévouement et

de bravoure. L'infanterie avait déployé dans les marches, dans les combats, l'entrain, le sang-froid et la solidité de vieilles troupes que ne terrifient plus les cris, les sauvages fureurs, la férocité de cette horde de fanatisés auxquels la guerre sainte ouvre les portes, dans l'autre vie, du séjour des jouissances sensuelles promises par l'Envoyé de Dieu. La cavalerie régulière a prouvé qu'engagée sagement, bien commandée, et manœuvrant sous la protection de l'infanterie, c'est-à-dire dans une zone relativement restreinte, elle pouvait lutter avantageusement contre les meilleurs cavaliers du monde. Tous, du reste, à quelques corps ou services qu'ils appartinssent, ont fait leur devoir pendant les cinq jonrnées dont nous avons rapporté les émouvantes péripéties.

Parmi ceux qui s'étaient fait le plus particulièrement remarquer, le colonel commandant la colonne citait :

État-major de la colonne :

Le capitaine ***Burin***, commandant supérieur du cercle de Géryville ;

Le lieutenant ***de Saint-Sauveur***, du 2e de Chasseurs d'Afrique, officier d'ordonnance du commandant de la colonne.

2e de Zouaves :

Le commandant ***d'Arguesse ;***
Le capitaine adjudant-major ***Lemontagner ;***
Le lieutenant ***Guénard***, blessé ;
Le médecin-major de 1re classe ***Germain ;***
Le sergent ***Besse ;***
Le zouave ***Keller***, blessé grièvement.

17e d'Infanterie :

Le chef de bataillon ***Louis ;***
Le capitaine adjudant-major ***Mollière ;***
Le capitaine ***Grammont ;***
Le lieutenant ***Louval ;***

Le grenadier *Guillaume*, blessé ;
Le fusilier *Perceveau*, idem.

1er *Bataillon d'Infanterie légère d'Afrique :*

Le chef de bataillon *Duhousset ;*
Le capitaine adjudant-major *Rodde ;*
Le médecin-major *Dumon.*

1er *de Hussards :*

Le chef d'escadrons *de Galliffet ;*
Les capitaines *Dupré* et *Vienne ;*
Les sous-lieutenants *de Léotaud* et *de Montfort ;*
Le maréchal-des-logis *Hermelin*, blessé ;
Le maréchal-des-logis-chef *Roussel*, qui, dans un moment critique, a mis pied à terre et offert son cheval au lieutenant *du Hautbourg*, qui venait d'avoir le sien tué sous lui.

En résumé, la sortie de la colonne de Géryville n'avait pas été sans produire des résultats sérieux ; nous allons le démontrer en rappelant les raisons qui l'avaient motivée.

L'insurrection s'était reconstituée peu à peu après la mort de Sid Mohammed-ould-Hamza, et son remplacement par son frère Sid Ahmed ; elle était même redevenue agressive. Au moment où la colonne de Géryville se mit en mouvement pour opérer une diversion en menaçant ses campements, elle était en marche vers le Nord, où, bien certainement, son apparition eût produit un trouble considérable, particulièrement chez les Harar, soumis récemment, voire même parmi les tribus du Tell. Les combats des 1er, 2, 6, 8 et 9 avril ont incontestablement déconcerté l'agression ; mais la résistance, il faut le reconnaître, est encore dans toute sa force, et il est à craindre que le mouvement proposé par les Oulad-Zyad, campés, à ce moment, dans l'Ouest, ne gagne les Hameïan-el-R'eraba, ceux-ci, bien que se tenant un peu à l'écart, ayant toujours eu, en effet, un penchant très prononcé pour la guerre sainte, et, pour les chefs de l'insurrection, des sympathies qu'ils ne se sont même jamais donné la peine de dissimuler.

Dans ces conditions, le commandant de la colonne de Géryville était d'avis qu'il y avait urgence à reprendre l'offensive, non-seulement pour profiter du mois de mai et de la première quinzaine de juin, époque pendant laquelle les troupes peuvent encore se mouvoir, sans trop de fatigue, dans les régions sahriennes ; mais encore pour ne point laisser à Sid El-Ala, et à ses dangereux auxiliaires Ben-Naceur-ben-Chohra et Bou-Diça, le temps de se réorganiser et de recruter de nouveaux adhérents à la cause de l'insurrection.

Nous voulons profiter de cette sorte de trève tacite pour retourner dans la province d'Alger et y suivre les mouvements de la colonne Margueritte, que nous avons laissée campée sous les murs de Laghouath, où elle est établie depuis le 24 février. Nous avons dit précédemment qu'elle n'avait été appelée à exécuter aucun mouvement pendant le mois de mars. L'insurrection s'est, en effet, concentrée dans la province d'Oran, son foyer d'origine.

Nous avons rapporté plus haut que, dans les derniers jours de mars, le commandant de la colonne de Géryville avait fait connaître au colonel Margueritte, de son camp d'Aïn-Sidi-Amar, les projets présumés des Oulad-Sidi-Ech-Cheikh ; il l'avait informé en même temps de son intention de s'opposer à la marche des rebelles vers le Nord, au cas où ils tenteraient un mouvement dans cette direction. Au reçu de cet avis, le commandant de la colonne de Laghouath avait résolu de faire, dans la direction du sud-ouest, une diversion ayant pour objet de menacer les Oulad-Sidi-Ech-Chikh, et de leur donner des craintes pour leurs campements.

En conséquence, la colonne Margueritte quittait Laghouath le 2 avril, et allait camper au Kheneg.

Le 3, elle bivouaquait à moitié chemin d'El-Haouïtha, où la rejoignaient 800 cavaliers de goum.

Elle faisait séjour le 4 sur ce point.

Le 5, elle campait sous le ksar El-Haouïtha, où arrivait le goum des Oulad-Naïl, commandé par Sid Bel-Kacem-ben-El-Ahreuch, qui avait succédé à son frère Sid Cherif-ben-El-

Ahreuch, ce vaillant bach-ar'a des Oulad-Naïl, qui fut tué par les siens, en défendant notre cause, le 13 octobre 1864.

La colonne bivouaque, le 6, sur l'ouad Guemen, le 7, à 4 kilomètres en deçà de Tadjrouna, et, le 8, à 1,500 mètres au delà d'El-Maïa, où elle faisait séjour le 9.

Le 10, la colonne continuait son mouvement, et allait camper sur l'ouad El-Meguerchi, où elle était obligée de creuser des puits dans le lit ensablé de la rivière.

Pendant la nuit, les goums de Ben-Naceur et de Sid Bel-Kacem-ben-El-Ahreuch poussent une reconnaissance dans la direction de l'ouad Seggar; la colonne les suit à douze heures de marche.

Le 11, la colonne campe à Kert, où elle est encore obligée de creuser des puits.

La marche du 12 est extrêmement pénible, en ce sens qu'elle s'exécute dans le sable pendant presque tout son parcours. A midi, la colonne arrive sur l'ouad Seggar; elle détruit, sur son passage, d'assez vastes champs d'orge qui sont la propriété des Oulad-Sidi-Ech-Chikh.

A droite et à gauche de la direction suivie, s'élèvent, dans la plaine de sable, deux immenses *gour*, dont l'un, celui du nord, cache le ksar de Brizina.

A cinq heures, la colonne arrivait à Sidi-El-Hadj-Ed-Din, petit ksar inhabité et de misérable aspect.

Le ksar de Sidi-El-Hadj-Ed-Din a deux koubba renfermant, l'une, la dépouille mortelle du saint qui lui a donné son nom, et l'autre, la cendre d'un marabouth également de la descendance de l'illustre Sidi Ech-Chikh, et mort en odeur de sainteté.

On remarque, tout près de la sépulture de Sidi El-Hadj-Ed-Din, une tombe récemment refermée : on ne manque pas de dire, dans la colonne, que c'est celle de Sid Mohammed-ould-Hamza, mort, nous le savons, le 22 février, des suites des blessures qu'il avait reçues le 4 du même mois.

Le ksar est livré aux flammes; mais les koubba sont respectées.

La colonne séjourne sur ce point le 13 pour y attendre la rentrée des goums, envoyés en reconnaissance.

Nos cavaliers indigènes avaient poussé une poursuite fort audacieuse jusqu'à 80 kilomètres au delà de l'ouad Seggar, et ils avaient fait, sur les biens du marabouth, une r'azia considérable; aussi, ramenaient-ils un gros butin et un grand nombre de troupeaux de moutons et de chameaux.

La position de Sidi-El-Hadj-Ed-Din n'était plus tenable par suite des tempêtes de sable qui règnent, à cette époque de l'année surtout, dans ces régions; la colonne se voyait contrainte de quitter cette position inhospitalière, et de remonter dans le nord-est. Aussi, le 14 avril, reprenait-elle péniblement la direction de Kert, point où elle arrivait dans la soirée.

Les hommes passent leur nuit à creuser des puits dans le sable pour y trouver l'eau qui leur est nécessaire; ils ne parviennent, après un long travail et de pénibles efforts, à obtenir que quelques suintements qui sont tout à fait insuffisants pour les besoins des hommes et des animaux.

La colonne rétrograde lentement, et par courtes marches, pendant les journées des 15, 16 et 17 avril, sur le ksar El-Maïa, prête à se jeter du côté de Brizina au cas où le colonel de Colomb viendrait à réclamer son concours. Elle reprend définitivement, le 18, la direction de Laghouath, où elle rentrait le 26.

En prévision des chaleurs de l'été, qui n'allaient point tarder à se faire sentir dans cette région du Sud, la colonne mit à profit les jours de repos que, selon toutes les probabilités, allaient lui donner les derniers succès de la colonne de Géryville sur les rebelles, pour se construire un camp de gourbis sous les murs de Laghouath. Ces constructions, plus ingénieuses qu'impénétrables aux ardeurs implacables d'un soleil de feu, s'élevèrent comme par enchantement, et nos soldats furent au moins assurés d'un abri permettant de leur rendre à peu près supportables les chaudes et énervantes journées des longs étés du Sahra.

Laissons les colonnes de Laghouath et de Géryville dans leurs camps, jusqu'à ce qu'il plaise aux chefs des rebelles de les en faire sortir.

Nous avons dit, dans un de nos précédents chapitres, que le

général Jusuf, rentré à Alger le 14 décembre 1864, après une expédition qui n'avait pas duré moins de quatre-vingt-quinze jours, sur lesquels il fallait compter soixante-dix jours de marche, nous disions que cet officier général, qui avait complètement pacifié sa province et réduit les tribus de son commandement à venir implorer notre pardon, et cela sans perdre un homme pour ainsi dire; nous disions que ce soldat de la conquête, qui avait laissé sa santé — de fer — dans les marches sans fin sous un soleil de plomb, avait été mal accueilli en haut lieu, lorsque, à sa rentrée à Alger, il était allé rendre compte de sa mission au Gouvernement général. Pendant qu'il se tuait pour le service du pays, ses ennemis avaient achevé de miner sa situation par un travail de termites; la calomnie avait fait son chemin; il suffisait, dès lors, de le pousser du doigt pour le renverser; et puis on était las de l'entendre nommer le *vaillant*, et, à l'exemple d'Aristide le Juste, il fallait qu'il fût banni. Ce ne fut pas chose facile tout d'abord; mais, à force d'insistance, on finit par arracher le décret d'expulsion à la faiblesse du chef de l'État, qui l'envoya — lui qui avait passé sa vie en Afrique — commander la division de Montpellier.

Cette décision fut un coup terrible pour le général Jusuf, qui espérait — et selon toute raison — terminer sa carrière sur cette terre d'Afrique où, pendant trente-cinq années, il avait si vaillamment combattu; cette décision — tous ses amis le prévoyaient — était son arrêt de mort.

Il quittait l'Algérie le 8 avril 1865 : officiers de tous les corps, de tous les services et de tous les grades, fonctionnaires civils de toutes les administrations, ministres de tous les cultes et colons de toute la province, indigènes des villes et de la tente, gens de loi et du makhzen, tous se pressent pour faire leurs adieux au Général, qui ne cherche même point à dissimuler son émotion. Certes, ces témoignages de respect et de vive sympathie — toujours sincères quand il s'agit d'un départ — ont sensiblement adouci ce que ses regrets avaient de pénible et d'amer.

Moins d'un an après, le 16 mars 1866, le général Jusuf expirait sur la terre de France.

Quelques jours plus tard, le paquebot faisant le courrier rap-

portait sur cette terre algérienne où, comme il l'avait dit à son départ, il voulait reposer du sommeil éternel, la dépouille mortelle de celui qui avait été le général de division Jusuf, c'est-à-dire le plus brillant soldat de l'armée d'Afrique. Ah! nous sommes bien ingrats et bien oublieux!

Colonel C. TRUMELET.

(*A suivre.*)

VOYAGES EXTRAORDINAIRES

ET

NOUVELLES AGRÉABLES

PAR

MOHAMMED ABOU RAS BEN AHMED BEN ABD EL-KADER EN-NASRI

—

HISTOIRE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

(Suite. — Voir les nos 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 144 et 147).

* عدة اعوام والا سلام في شخص * لذا تعدوا ملوك الصعبراندلس *

Pendant un certain nombre d'années, l'Islam se montra vacillant, désuni. Les rois des Beni El-As'feur (Chrétiens), régnant en Andalousie, profitèrent de ce manque de cohérence pour attaquer les Musulmans.

COMMENTAIRE

Nous avons déjà dit que le royaume des Beni Oméya prit fin, en Andalousie, vers l'année 430. De ce moment, l'Espagne arabe s'en alla en lambeaux ; le fil de sa puissance se brisa ; de nombreux émirs et gouverneurs se disputèrent les perles de son collier. La conséquence de cette situation troublée fut la division

de l'Andalousie entre une infinité de roitelets. Plus de saine politique ; plus de direction vers un objet unique. Le morcellement de l'autorité souveraine persista pendant plus de cent ans. A la faveur de cette anarchie, l'Infidèle voulut asservir le vrai croyant, et lui fit une guerre active. Les Musulmans n'en continuèrent pas moins à vivre dans les dissensions, et les affaires à ne prendre aucune forme bien nette. Il ne vint pas à l'idée de notre Espagne de se réunir sous la puissante égide d'un seul maître. On connaît les événements qui terminèrent ce triste état de choses.

Nous avons déjà parlé de l'origine des Roum (Francs, Romains, Grecs), et de l'époque où ils adoptèrent le christianisme. On les appelle quelquefois Beni El-As'feur ; mais cette dénomination vient tout simplement de ce que leur chef, César Inîouch (Enée), qui vivait bien longtemps avant qu'il se fissent Chrétiens, reçut le nom d'El-As'feur. On voit par là ce qu'il faut penser des auteurs qui, à l'encontre de l'opinion de Ibn H'azem et des historiens consciencieux, regardent comme un même homme El-As'feur et A'ïss'ou ben Ish'âk' (Esaü).

Voici la liste des roitelets d'Espagne qui se déclarèrent indépendants, à la suite du renversement de l'empire des Beni Oméya.

Abou El-H'azem Djahouar donna le signal des défections. Il se rendit maître de Cordoue, où ses fils conservèrent après lui le pouvoir jusqu'au jour où les A'bbâd, originaires des Mondir, rois de El-H'ira, et branche de Lakhm, s'emparèrent de cette cité (462).

La famille des A'bbâd eut pour chef le cadi Mohammed ben A'bbâd, dont le fils El-Mo'tad'ed fut le plus audacieux de tous les princes dissidents et se fit une renommée qui laissa bien loin en arrière celle de tous ses rivaux.

On raconte de El-Mo'tad'ed qu'il remplit un grand caveau des têtes des révoltés coupées avec son sabre. On sait l'histoire de son fils et successeur, El-Mo'tamed, qui avait pour capitale Séville, et que Youssof ben Tachèfine, après l'avoir fait prisonnier,

interna pour la vie à Ar'mât, ancienne ville au sud du Maroc. « C'est notre Dieu qui nous a envoyés ici », s'exclama la fille de l'exilé en se servant avec un rare succès de l'allitération.

Mondir ben Yahya ben H'oc'éine ben Houd El-Djodâmi secoua le joug de la vassalité à Sarragosse. L'un de ses fils fut Mohammed ben Youssof, qui proclama la souveraineté des Abbacides et contre lequel se soulevèrent les Beni Nas'r, rois de Grenade.

Le très docte Ibn El-Aft'euss fit défection à Bet'lious (Badajos).

Badis Ba-Amakâcène ben Ziri, d'origine sanhadjienne, se déclara indépendant à Grenade, puis se rendit en Afrique (420). Il eut pour successeur le fils de son frère, H'âbous. Les descendants de cette famille conservèrent le trône à Grenade, jusqu'au jour où les Lemtouna les en précipitèrent.

Ibn Dou En-Noun Isma'ïl ben Abd Er-Rah'mane s'affranchit à Tolède de toute subordination. Ses descendants se transmirent le pouvoir souverain et Alphonse — que Dieu le maudisse — s'empara de leur capitale sur le dernier d'entre eux, Yahya Ed-D'âfer.

Les Beni S'emâdeh' se révoltèrent à El-Meria, Abou Abdallah ben T'aher à Murcie, Ibn Rezine à Sahla, les enfants de El-Man-s'our Mod'fer à Denia, Mobarek à Valence. Quant au seigneur de tous ces princes, El-Mans'our ben Abou A'mer, dont le règne fut signalé par d'éclatantes victoires, il vécut avant la division de l'Espagne en principautés indépendantes. Il tint en réclusion Hichâm El-Mouayed, ce qui fit dire à Ibn El-Khat'ib :

« Mans'our, issu de A'mer, le cacha de telle façon qu'il n'eut ni la volonté de défendre ni celle de commander. »

Ce Hichâm fut l'un des derniers rois de la race des Beni Oméya, celui-là même qui désigna pour son successeur Ali ben H'ammou El-Idrici. Toutefois, je ne sache pas que les Infidèles, pendant toute la période des roitelets, se soient emparés, si nous en exceptons Tolède, d'aucune des capitales de l'Andalousie que nous avons citées. Alphonse, fils de Ferdinand, un ou deux ans avant la bataille de Zellâk'a, livrée par Youssof ben Tachefine, devint maître de Tolède, qui, depuis lors, est restée au pouvoir des Espagnols. Comme cette ville était la grande capitale de l'Andalousie et occupait le point central de la Péninsule, elle fut, pour les Musulmans, quand la vieillesse atteignit l'empire des Benou Abd El-Moumène, la source de bien des maux. Sa prise par les Chrétiens demeura le présage de la conquête de l'Andalousie par eux, ainsi que l'avenir se chargea de l'établir. Rien ne saurait mettre obstacle au don que Dieu a fait; personne, également, ne peut disposer d'une chose si Dieu y met obstacle. Ce sont là des vérités dont il faut que nous soyons bien persuadés. Si Dieu l'avait voulu, les Espagnols n'eussent rien accompli de ce que nous leur reprochons.

En 629, Grenade tomba au pouvoir d'un prince des Beni Nas'r, Mohammed ben Youssof ben Mohammed ben Ahmed ben Khamîs ben Nas'r El-Ans'ari El-Khazredji, appartenant à la famille de Sa'd ben A'bâda.

Les ancêtres des Beni Nas'r s'étaient fixés, au commencement de l'expédition de la Mecque, dans une bourgade appelée la bourgade des Khazredj. Parmi les souverains de cette race, on remarque le grand et illustre Isma'ïl, qui gagna, sur les Roum, une célèbre bataille, tua deux de leurs rois, conquit une grande partie de l'Andalousie et moissonna la puissance des Chrétiens (709). Les Beni Nas'r continuèrent à enrichir leur royaume de nouvelles acquisitions; mais, en 897, les Espagnols leur enlevèrent le pays et arrêtèrent ainsi leurs progrès.

Mohammed ben Nas'r, descendant de cette famille, fut le seigneur de Ibn El-Khatîb Es-Selmâni, surnommé Lissâne Ed-Dîne (la langue de la religion), professeur de Ibn Zermek.

Au nombre des batailles rangées, livrées dans la Péninsule hispanique, il faut citer celle où fut victorieux Mans'our, chambellan de Hichâm, à Smoura (Zamora), ville des Infidèles en Andalousie, d'où le vainqueur sortit avec 19,000 captifs.

El-Makk'ari, dans le *Nafh' Et-T'ib*, dit, en parlant de Ibn El-Khat'ib : « En tête de l'histoire de Grenade se trouve le poème récité par Ibn El-Khat'ib au sultan Mohammed ben Nas'r ben Ouenda, qui avait quitté Abou Salem, roi du Mar'reb, pour rentrer à Grenade, capitale de son royaume, d'où s'était enfui ce vassal révolté. » Voici les premiers vers de cette *K'acîda* ou poème :

« Le vrai monte, le faux descend. On ne demande pas compte à Dieu de ses décrets.

« Si les choses de la création changent ou se modifient, Dieu — qu'il soit honoré et glorifié — est incommutable.

« L'aisance après la pénurie, telle est la promesse divine. Vous en trouverez un témoignage suffisant dans ces paroles : « Attachez d'abord et fiez-vous ensuite. »

Ce poème est long et l'écriture s'en est conservée intacte jusqu'à nos jours.

---

* كانها ما تنفضت بالعذيب لنا * بمعسول اللها راف شهى اللعس *

On dirait vraiment qu'Oran nous reste encore avec ses eaux limpides, que les lèvres pourprées et brûlantes y excitent encore l'admiration.

COMMENTAIRE

Dans ce vers, je fais allusion aux jouissances évanouies, aux joies d'Oran toujours en fête, à la vie abondante et facile qu'on y menait, au bien être matériel et aux douceurs de l'existence, à l'immense étendue que couvrait le voile protecteur de la liberté des musulmans. Cette ville était, pour l'islamisme, un jardin émaillé de fleurs printanières et caressé par les brises parfumées. Hélas! cet heureux état de choses ne s'est pas maintenu : tout ce bonheur a été renversé, bouleversé, et notre belle cité est passée, avec tous ses joyaux, en des mains étrangères.

Moslim ben El-Oualid, surnommé *S'ari El-R'aouâni* (le chantre galant des femmes), a dit :

« Nous avons convenu de certains signes pour nos rendez-vous amoureux. Les artifices de leurs regards sont plus dissimulés que le moment qui précède le crépuscule du matin.

« Je sais que je puis aborder mon amie quand je vois ses yeux briller de plaisir. Je sais que je dois prendre la fuite quand je vois de la dureté dans son regard. »

« Il emprunte la forme de ses *noun* à ses sourcils, et de ses *lam* à la courbure de ses tempes,

« La noirceur de son encre à ses prunelles assassines, la blancheur des feuilles sur lesquelles il écrit à la candeur de l'amitié vivifiante qu'il inspire. » (Omar ben Feteh' — poésie sur un jeune homme).

« Lorsque sa main court sur le cahier pour écrire, la blancheur de neige des feuilles prend une teinte de perle et de corail.

« S'il parle, le mot propre lui arrive sans effort pour expliquer et faire comprendre tout ce qu'il veut. » (Ibn Rokane).

Kamal (plénitude) ben Cherif, annotateur du commentaire d'Ibn Es-Sebki, sur l'ouvrage appelé El-Mah'alli, a fait ces spirituels jeux de mots à propos de son nom et de celui d'un beau garçon du nom de Bedr (pleine lune) :

« O pleine lune de la religion de Dieu, viens trouver ce cœur malade, que sa vive amitié pour toi a changé en spectre.

« Ne crains pas qu'on te reproche d'aller le visiter : la pleine lune ne saurait être blâmée d'arriver à la plénitude. »

A la suite de ce distique, un poète contemporain d'El-Kamal écrivit à Bedr :

« O Bedr (pleine lune), ne prête pas l'oreille aux conseils d'El-Kamal (plénitude) ; chaque fois que tu iras au fond de ses paroles tu n'y trouveras que mensonges inadmissibles.

« La pleine lune n'a pas à craindre d'être diminuée lors de sa croissance, mais elle a à redouter les éclipses auprès de la plénitude. »

On doit à un poète les deux vers suivants, où il a fait un usage remarquable du trope, espèce de figure appartenant à la partie de la rhétorique qui traite des ornements du style :

« Une taille bien proportionnée est le caractère de la beauté, de la pureté des formes, et cette perfection m'a rendu malade.

» Son corps est enveloppé de vêtements de soie comme d'une gaine. Si ce n'était cette enveloppe, qui comprime ses grâces souples et moelleuses, il coulerait comme un liquide non contenu. »

Quelqu'un a écrit sur un beau jeune homme appelé Cherk'i (Est) :

« Ils m'ont dit : tu as beaucoup parlé du vent d'est, mais tu n'as jamais rien dit ni des assemblées, ni des femmes dont la beauté éclaire comme le feu de la nuée.

» Nous t'en conjurons : parle-nous de ces choses et ne nous cache pas tes secrets. Qu'est-ce donc que la brise de l'est ? — C'est Cherk'i, ai-je répondu. »

Le plus grand des hommes féconds et des orateurs, le porte-étendard des poètes et des littérateurs, Abou El-H'assane Ali El-R'errâb Es-S'efâk'ci, s'est ainsi exprimé sur un beau jeune homme malade :

« Ils disent qu'il est malade, mais ils ne savent ni la cause ni la nature de sa maladie.

» Ce que je puis dire, moi, c'est que sa maladie, dont le siège est dans son regard alangui, s'est répandue dans ses membres,

» Car elle ne veut pas se borner à un seul point : du regard, elle s'est étendue à tout le corps. »

Le même, dans ces vers sur un jeune homme du nom de Sa'd, rappelle ces paroles : « Tue comme Sa'd, ou bien ne t'en mêle pas. »

« Sa'd a, dans son cœur, un trésor d'amitié aussi riche, aussi abondant que la beauté de son visage.

» Allons ! dis à celui qui veut tuer les ennemis : tue comme Sa'd, ou bien ne t'en mêle pas. »

Tous les littérateurs reconnaissent quatre genres de poésie, qui

embrassent la louange, la satire et l'amour. Ce dernier genre est, assure-t-on, le plus harmonieux.

« Les yeux alanguis, qui lancent la douleur par leurs paupières entr'ouvertes, nous ont tués et n'ont ressuscité aucune de leurs victimes.

» Ils foudroient l'homme de cœur et le laissent sans mouvement. Et cependant, ils sont les plus petits organes de la créature de Dieu !

---

* ولا قضينا على الطراف كاظمة * بوصل سلمى زمنا غير منعبس *

Comme si nous ne nous étions points unis à Selma, l'objet de notre amour, sur les bords du chemin de Kâd'ima.

COMMENTAIRE

Bechchâr est l'auteur de ces vers sur les tendres sentiments inspirés par les femmes.

« Par Dieu, j'aime ton regard enchanteur, bien que je craigne le trépas de ceux que consument l'amour. »

. . . .

« Oui, mes amis, mon oreille est amoureuse d'une beauté de la tribu. En amour, parfois l'oreille devance les yeux.

» Amoureux m'ont-ils dit, et d'une personne que tu n'as pas vue !

» L'oreille, ai-je répondu, aussi bien que l'œil, pénètre jusqu'au cœur. »

Voici de jolis vers composés par le regretté Abou El-H'assane ben El-R'arrâb :

« Un échanson m'a abreuvé d'une eau pareille à la larme qui tombe de la paupière. Elle a l'éclat de ses joues et le feu de mes désirs.

» Il m'a abreuvé alors que les flambeaux de la nuit achevaient leurs cours et quittaient nos amies, en laissant derrière eux une trace lumineuse qui se cache dans les horizons.

» Notre chantre, à son luth fait rendre des accords mélodieux auxquels, du milieu du feuillage, répond le luth vivant des bois.

» Notre réunion en écoutant ces deux luths tressaillait de plaisir, car l'un des deux exaltait nos désirs et l'autre nous brûlait.

» Quand Youssof fait entendre sa voix rivale de celle de David, les voix d'Ibrahim et d'Ish'ak disparaissent avec la rapidité d'un trait.

» Nous craignions le lever du soleil alors que ses feux étincelaient dans nos coupes, qui scintillaient encore davantage en reflêchissant l'éclat des joues des échansons.

» Les coupes étaient comme des astres lumineux qui se levaient parmi nous et allaient se coucher, après avoir un instant brillé dans les horizons profonds de nos entrailles. »

---

* ولا سفحنا على واد بن الخير دما * من منحر الدن اذ يحيى
ويرتمـــــــــس *

Comme si nous n'avions pas répandu, sur les rives de l'Oued Ben El-Khéir, le vin vermeil coulant par le long col de l'amphore, ce vin qui fait vivre quand on l'enterre dans l'estomac.

COMMENTAIRE

L'Oued Ben El-Khéir est la rivière d'Oran. Sur ses bords sont situés les jardins de la ville, dont elle est la richesse.

Ibn El-Khéir est le même que Mohammed ben El-Khéir ben Khezer, qui était roi d'Oran, comme nous l'avons déjà raconté. Son aïeul, El-Khezer, est le fondateur de notre ville.

Abd El-Malek dit un jour à El-Akht'el :

— Fais-toi musulman, et tout ce que tu demanderas je te le donnerai, fût-ce même la moitié de mon royaume.

— Si je me fais musulman, faudra-t-il me séparer du vin ?

— Sans doute.

— Ce serait là une mort que ne compenserait aucune joie.

Mans'our ben Riane El-K'at'afâni, avant de se convertir à l'islamisme, était marié à l'épouse de son père, Moléika. Il aimait le vin. Quand il fut musulman, on lui retrancha et Moléika et sa boisson favorite.

— Ami, s'écria-t-il, ne me tue pas davantage : tu m'as déjà privé de Moléika et de vin.

Le fils d'Abou Mih'djâne étant venu trouver Moa'wya, prononça un discours fort éloquent. Un courtisan envieux essaya de le dénigrer aux yeux du souverain.

— N'est-ce pas vous, lui dit-il, auquel votre père a fait cette recommandation :

« Quand je mourrai, enterrez-moi à l'ombre d'une vigne, dont les racines abreuveront mes os dans la mort. »

— Non, répliqua-t-il ; mais voici ce que je dis, moi :

« N'interroge personne sur mes richesses et le degré de ma fortune ; cherche, au contraire, à connaître ma générosité et mon caractère.

» Frappe d'estoc et de taille, et garde le secret dont dépend le salut d'une tête. »

« Allons, vous deux, s'écriait H'ark'ous En-Nemri, donnez-moi à boire avant l'arrivée des troupes de Abou-Becr. Peut-être notre mort est-elle proche ; mais ce n'est là qu'une pure supposition.

» Allons, penchez de suite une seconde fois les amphores ; versez encore le vin à la couleur foncée et qu'il tombe liquide.

» Allons, videz donc ce précieux liquide et mélangez-le — que Dieu vous bénisse ! — à l'eau de la nuée, qui se précipite de la montagne abrupte.

» Abreuvez-moi de vin, avant le repos qui m'attend dans le tombeau pendant la durée des nuits éternelles.

» Apporte mes armes, chef de mon armée : je crains que l'ennemi ne tombe sur nous pendant la nuit, avec ses lances sombres.

» Je crois que les soldats musulmans arriveront sur nous pendant les ténèbres, vers le point du jour.

» Serez-vous prêts, guerriers, avant l'attaque de Khaled et avant que les femmes soient sorties de leurs demeures privées ?

» A mon avis, la mort est préférable à une longue vie qui me rendrait un seul jour à une existence méprisable. »

Khaled ben El-Oualîd fondit sur cette armée ; il dirigea ses coups contre un homme, contre H'ark'ous qu'il avait entendu réciter les vers précédents. Il le tua et coupa sa tête qu'il plaça dans un bassin plein de vin, devant lequel il avait surpris cet ennemi.

Nous citerons encore ces délicieux vers de Abou El-H'assane A'li El-R'arrâb, sur une amphore au col de laquelle il avait mis une orange.

« Une orange au col d'une amphore, forme pour moi et pour tout véritable artiste un tableau ravissant de grâce,

» Qui me plaît tellement qu'il me représente un dinar d'or pur entre les dents d'un ami. »

Abdallah ben El-Mo'tezz ben El-Motouekkel ben El-Mot'acem ben Haroun Er-Rachîd El-A'bbâci, auteur de vers élégants et de comparaisons d'une rare fraîcheur, a dit :

« C'est El-Mat'îra avec ses arbres et son ombre ; c'est Déir A'bdoun avec ses torrents que forment les pluies.

» Pendant longtemps j'ai été invité à venir y vider la coupe du matin, au lever de l'aurore et avant le vol des oiseaux,

» Par les chants des moines d'un couvent, qui, pour prier, se dépouillaient, vers le crépuscule du matin, de leurs frocs,

» Ne restaient vêtus qu'à partir des reins et ceignaient leur tête d'une couronne de cheveux.

» Il vint à moi, couvert seulement du voile de nuit. Par crainte et par prudence il précipitait ses pas.

» Je posai aussitôt ma joue sur le chemin, en signe d'humilité. Les pans de mon manteau traînaient par terre.

» En ce moment la lumière du croissant de la lune, pareille à un onglet détaché du doigt, faillit nous trahir.

» Il se passa entre nous ce que je n'indiquerai pas. Mais crois au bien et ne demande pas autre chose. »

On lui doit aussi ces vers élégants :

« C'était un homme ivre auquel le vin avait noué la langue. Je lui parlai par signe et par gestes.

» Je le secouai avec la main : — Réveille-toi, lui criai-je, toi le plus gai des compagnons et des convives.

» D'une voix affaiblie par l'ivresse, il me répondit ces mots que mâchonnait sa langue épaisse :

» Je ne te comprends pas. Je sens seulement que le vin m'a vaincu. »

Abdallah ben El-Mo'tezz fut khalifa pendant un jour et une nuit, à la suite de la déposition de El-Mok'tader. Ceux qui étaient attachés à la fortune de ce dernier se liguèrent et attaquèrent les partisans de Ibn El-Mo'tezz. El-Mok'tader fut rappelé. Ibn El-Mo'tezz se cacha dans la maison d'un négociant appelé Ibn El-Djass'âs. El-Mok'tader s'empara de son compétiteur et le mit à mort (296) ; puis il se fit livrer par El-Djass'âs 2,000,000 de dinars et lui en rendit ensuite 700,000. El-Mo'tezz était hanafite.

H'ammâd ben Sabour, le conteur, récita ce vers à A'ddi ben Zéid El-A'bbâdi :

« Ils furent un jour invités à boire la coupe du matin. Une jeune esclave arriva chargée d'une amphore. »

Ce H'ammâd avait une mémoire prodigieuse et sans rivale. Un jour, il déclama tant de vers à El-Oualîd ben Abd El-Mâlek, qu'il l'obligea à lui demander grâce. Ce souverain chargea quelqu'un de continuer l'épreuve et de voir jusqu'où irait le savoir de cet homme extraordinaire. Seulement en fait de poésie antéislamiques, H'ammâd récita 2,900 *K'ac'ida*. Quand El-Oualîd connut ce surprenant exemple de mémoire, il fit donner à H'ammâd 100,000 drachmes.

« Nous avons bu et répandu à terre le fond de nos coupes : à la terre revient une partie de la coupe des hommes généreux. »

---

* يا حسرة لمعالم الايمان بها * فكانت مدته سنة الكبس *

Quels regrets pour les soutiens de la foi à Oran, de la foi qui n'eut guère que la durée d'un sommeil !

COMMENTAIRE

On raconte que le prophète Jésus rencontra notre seigneur Nouh (Noé). Le vit-il en songe, le vit-il en réalité? C'est ce qu'on ne saurait affirmer. Toujours est-il qu'il lui dit :

— Quelle est votre opinion sur le monde?
— C'est un château dans lequel on entre par une porte et dont on sort par l'autre.

La perte des jouissances de ce monde, eussent-elles duré longtemps, est peu de chose. La mesure du temps est si peu appréciable que les historiens, pour préciser l'époque d'un fait

arrivé sous le règne d'un souverain, disent qu'il eut lieu sous le gouvernement de tel prince, quand même il s'agit d'un laps de temps de plusieurs années. Et cependant, la durée de notre existence serait encore belle si elle n'était éprouvée par l'éloignement des personnes chères, ou bien si la réunion des amis n'avait pas de fin. Malheureusement, cette réunion est éphémère, et n'arrive même pas à être complète. Le temps se précipite dans la fuite et disparaît avec toutes les espérances qu'il avait amenées avec lui. Les amis ont quitté leurs demeures après n'y être resté, pour ainsi dire, qu'un instant. Nos âmes ont suivi leurs traces ; le corbeau est venu gémir sur les lieux qu'ils peuplèrent. Le temps, chaque fois que je lui ai reproché sa courte présence, avait déjà coupé de sa faux les liens qui semblaient retarder son départ, en s'écriant : « Comment ne partirais-je pas, après la dévastation de la forteresse de l'Islamisme !

« Le temps, a dit le poète, et les jours se passent, comme tu le vois, à déplorer la perte de la fortune et la séparation des amis. »

---

* اخرما بعده الزناكى حاصرها * وامتنعت وشهست ايما شهس *

A la fin du siècle qui suit le Xe, Ez-Zanagui assiégea Oran, qui se défendit et opposa la plus vive résistance.

COMMENTAIRE

A la fin du XIe siècle, Ez-Zanagui Sidi El-Bey Cha'bâne, homme de loi et de guerre, esprit aux vastes pensées, lion dans les combats, prince cultivant les lettres et soutenant avec gloire le fardeau du gouvernement, abattit la puissance des Infidèles et des révoltés contre Dieu. Il bloqua étroitement les Chrétiens

d'Oran, les entoura d'instruments de guerre et d'armées, les épouvanta du nombre de ses soldats et de ses contingents belliqueux. C'est qu'il portait l'étendard et la bannière de l'Islamisme, qu'il alluma de ses propres mains la fournaise des combats et mit en mouvement les meules qui broient les ennemis de Dieu; c'est qu'il prit lui-même la direction de la guerre. Ce roi a laissé un tel renom de grandeur qu'aucune parole ne pourrait en rehausser l'éclat.

Le premier des rois turcs qui attaqua Oran, fut Ibrahim-Pacha que l'on appelait, avant son avénement au trône, Ibrahim-Khodja. Il se porta rapidement vers cette ville avec un fort matériel de siége, établit sous ses murs sa nombreuse armée. Il dressa ses batteries sur le plateau situé au sommet du Djebel-Heidour et, pendant quelque temps, couvrit la vieille cité de boulets et de bombes, mais sans obtenir aucun avantage marqué. Il eut beau mettre en usage toutes ses ressources, avoir recours à tous les stratagèmes, il n'obtint pas de plus grands résultats que s'il s'était fatigué à battre du fer froid. Quand il fut bien convaincu de l'inutilité de ses efforts, en présence de la résistance opiniâtre de de la ville, il leva le siége et rentra dans sa capitale.

En 1170 et quelques, les Turcs s'étant annexé la province de Mazouna, avec toutes ses dépendances, donnèrent ce beau fleuron à Sidi El-Bey Cha'bâne. Ce prince tourna toutes ses pensées vers la guerre sainte et se prépara à affronter la nation perverse des hérétiques. Il fit de nombreuses attaques sur Oran, porta le ravage autour de ses murs. Les Chrétiens avaient imploré à grands cris le secours de leurs frères de l'autre continent, bien que déjà ils eussent obtenu contre nous l'aide de Musulmans aux croyances froides. Grâce à ce dernier appui, les Chrétiens se rassurèrent et sentirent la joie rafraîchir leur cœur.

Presque tout le temps du siége se passa en combats, avec des alternatives de succès et de revers pour les belligérants. Toutefois, les Infidèles furent repoussés des plaines entourant la place; de nombreux troupeaux leur furent enlevés dans les pâturages. Le Bey resserra plus étroitement Oran. Les assiégés perdirent toute occasion de bonheur pour leurs armes. Ils furent environnés d'espions et d'éclaireurs pour découvrir soit leurs intentions,

soit leurs mouvements. Dès lors, il n'y eut plus d'engagements qu'entre la ville et le Bordj El-A'ioun. C'est à cette situation que j'ai fait allusion dans les deux vers suivants de mon poème.

* وطني الفيلق الجرار لا راضيهم * به هبت دمعهم من زكا وخس *
دارث حروب عظام بينهم * فدانى ا خرامرها باستشهاده النبس *

L'armée épaisse des Musulmans adhéra fortement à cette terre des Infidèles; elle fit couler les larmes de tous les habitants de la ville, sans exception.

Des combats acharnés furent livrés, qui se terminèrent par la mort d'un martyr.

COMMENTAIRE

Voici dans quelle circonstance le Bey Cha'bâne trouva la mort :

Ce Bey marcha contre Oran à la tête de 4,000 hommes, parmi lesquels 3,000 cavaliers environ. Les Infidèles sortirent d'Oran et se portèrent à sa rencontre. Ils avaient avec eux les contingents de ces méprisables Beni A'mer, Kiza, R'omza et autres. Leur armée était forte de plus de 8,000 hommes. La cavalerie comprenait 1,000 chevaux; tout le reste était de l'infanterie. Le choc eut lieu à Kodiat El-Khiâr. Les deux partis soutinrent vaillamment le combat. A la fin, les Infidèles plièrent; leurs rangs ébranlés s'ouvrirent, bien que les soldats eussent pris la précaution de s'attacher les uns aux autres à l'aide de liens. Un bon nombre d'entre eux se livrèrent aux chaînes de l'esclavage. Dieu abandonna ainsi, comme un vil butin, les Chrétiens aux Musulmans et en fit la proie des unitaires. Il en périt dans cette affaire plus de 1,100.

Les Musulmans poursuivirent les vaincus jusqu'aux portes d'Oran. Là, la lutte recommença avec acharnement; c'est alors que le Bey Cha'bâne fut frappé d'un coup mortel. — Dieu lui

fasse miséricorde, lui accorde les marques de sa satisfaction et lui donne la place qu'il mérite dans le paradis! — Le corps de ce prince resta au pouvoir des ennemis. Sa tête fut coupée et suspendue à la porte de la ville. Mais quelques Infidèles, ayant remarqué qu'une lumière éblouissante l'éclairait pendant la nuit, la rendirent aux Musulmans, et ceux-ci la réunirent au corps. Cet événement se passa en 1098. Le Bey Cha'bâne reçut la mort de l'un de ces auxiliaires des Chrétiens, de l'un de ces mauvais Musulmans que nous avons surnommés El-Mek'ât'is (les baptisés). Le nom du fratricide serait Abou Meç'âbia. Telle fut la cause de la guerre que déclara le sultan Ismaïl et que nous raconterons bientôt.

Abou El-Oualîd Abdallah ben Mohammed ben Youssof El-K'ort'obi El-Andalouci, cadi de Valence, homme d'un vaste savoir sur la Tradition, ayant été tué pour la foi en 403, son corps demeura trois jours sans sépulture. Il ne fut enterré que le quatrième jour dans un état de décomposition très avancé. On rapporte de lui ces paroles :

« J'avais prié Dieu, en saisissant les voiles de la K'aba, de m'accorder le martyre. Mais effrayé ensuite à l'idée des horreurs de la mort, je pensais à revenir sur ma détermination et à demander à Dieu de ne point exaucer mon vœu. J'eus honte de ce mouvement de faiblesse. »

Blessé dans la bataille livrée aux Chrétiens, Abou El-Oualîd resta parmi les morts. Il entendit une voix mystérieuse murmurer doucement ces mots :

« Personne n'aura été blessé en combattant dans la voix de Dieu qu'il ne coule de sa blessure, au jour de la résurrection, un sang qui aura toutes les apparences du sang et dont l'odeur aura tout le parfum du musc, comme si la blessure était toute fraîche. »

Après avoir entendu ces paroles, Abou El-Oualîd rendit le dernier soupir.

Ce fait est rapporté par Moslém.

On doit à Abou El-Oualîd d'excellents vers, dont voici un exemple :

« L'esclave de ses erreurs est debout à ta porte, tout craintif de la connaissance que tu as de ses fautes.

» Il redoute la suite des crimes dont tu sais tout l'odieux. Il a néanmoins confiance en ta mansuétude. Il craint et il espère tout à la fois.

» Où donc est celui qui placerait en un autre que toi sa crainte et son espérance, qui contrarierait l'accomplissement de ta toute puissante volonté ?

» Seigneur, lorsque, au jour du compte, seront déployées les pages de la vie des hommes, ne me couvre point de confusion à la lecture de la feuille qui m'est spéciale.

« Sois mon compagnon dans les ténèbres du tombeau, alors que les parents se détournent et que les amis vous abandonnent.

» Je suis perdu, si ton généreux pardon que j'espère n'est point acquis tout entier à ma prodigalité. »

La guerre est une meule dont le poids doit être la patience, l'axe la ruse, la circonférence les efforts, l'arrêt la lenteur, l'appareil du mouvement la circonspection. Chacune de ces conditions est fertile en résultats. La ruse donne la victoire, la patience la fermeté ; les efforts procurent le concours des circonstances favorables ; la sage lenteur amène la sûreté des opérations ; dans la circonspection se trouve le salut. Du reste, de même que chaque temps a sa génération, chaque chose a sa description particulière. La guerre a des succès et des revers : il est préférable de faire agir la politique.

Omar ben El-Khatt'âb disait à Ameur Ma'di-Karib Ez-Zobéidi :

— Définis-nous la guerre.

— La guerre a une saveur amère, lorsqu'on l'entreprend avec énergie. Celui qui la conduit avec patience est celui qui la connaît le mieux. La faire mollement, c'est courir à sa perte.

« La guerre, continua-t-il, est d'abord une simple rébellion ; elle se fait belle aux yeux de l'ignorant.

» Elle s'anime ensuite et son feu devient ardent ; elle se transforme alors en une vieille sans amant,

» Arrivée à cet excès de décrépitude, où la peau est pelée, où elle répugne à l'odorat et au baiser. »

On disait à A'ntara, le héros des Perses :

— Décris-nous la guerre.

— Son commencement, répondit-il, est une plainte, son milieu un secret, sa fin une calamité.

Dieu a réuni en deux versets de son Livre, la façon d'entendre la guerre : « O vous qui croyez, lorsque vous rencontrez une troupe ennemie, affermissez vos cœurs et priez Dieu avec ferveur : peut-être serez-vous heureux. Reconnaissez la puissance de Dieu et de son Prophète. N'ayez pas de dissension parmi vous, sinon vous mollirïez et perdriez la victoire. Soyez patients, car Dieu est avec les patients. »

Les Arabes disent : le courage est un bouclier ; la peur, c'est la mort. — Ceux qui sont tués par derrière sont plus nombreux que ceux qui sont tués par devant. — Recherche la mort, tu gagneras la vie. (Conseil de Es-Siddik à Khâled). — L'homme brave est à l'abri ; le poltron est dans le péril (proverbe arabe). — Khâled ben El-Oualid criait à ses soldats en marchant au milieu d'eux : la fermeté est la source de la gloire, la peur celle de l'impuissance. — Il est plus utile d'affronter la mort que de l'éviter (maxime des sages).

« Les croupes de mes chevaux sont interdites à la lance, tandis que leurs poitrines et leurs gorges sont dans le sang.

« Il est défendu à nos lances de frapper un fuyard ; leur pointe perfore seulement les poitrines. »

Les Arabes glorifiaient ceux d'entre eux qui mouraient de mort violente et flétrissaient ceux qui mouraient dans leur lit. De là ce dicton : *un tel est mort par le nez* (son dernier souffle est sorti par le nez ou bien s'est échappé par sa blessure). Cette expression fut introduite dans le langage par le Prophète.

Abdallah ben Ez-Zobéir apprenant la fin tragique de Mas'a'b, son frère, s'écria : « Vive Dieu ! Nous ne mourons pas étendus sur des tapis comme les Beni Merouâne. C'est la pointe de la lance ou le fil de l'épée qui nous donne la mort.

» Aucun de nos héros n'est mort dans son lit, et le sang d'aucun de nous n'est répandu ailleurs que dans les combats. » (Samouâl.)

Une famille célèbre par ses morts fut celle de A'mâra ben H'amza ben Mas'a'b ben Ez-Zobéir ben El-A'ouâne. A'mâra fut tué par l'épée ; son père, H'amza, l'avait été par les Khaouaredj ; son aïeul, Mas'a'b, par O'béidallah ben D'obiâne ; son bisaïeul, notre seigneur Zobéir, reçut le coup mortel au combat du chameau, et son trisaïeul, El-A'ouâne, fut tué par les Haouazine, lors des célèbres guerres de Fedjar.

En comparant la guerre à une meule, j'ai fait usage d'une figure de mot, qui ne me paraît point exagérée. D'après les règles du trope, lorsque le terme métaphorique est accompagné d'idées accessoires, la figure est forte ; elle est nue, quand elle est employée avec des idées accessoires à l'objet auquel elle est appliquée ; elle est absolue, si elle n'est jointe à aucun qualificatif et qu'elle n'est suivie d'aucune idée dans la dépendance du terme comparé et de l'image. Selon les rhéteurs, il s'agit ici du qualificatif logique et non de l'adjectif dont on se sert pour entrer dans une proposition circonstancielle ou énonciative.

Ismaïl de mon vers est le célèbre sultan Ismaïl ben Ali Es-Sedjelmeci Ech-Chérif El-H'assani, descendant du seigneur Moussa El-Djeoun ben Abdallah El-Kâmel ben H'assane ben Ali ben Abou T'aleb. Ses ancêtres sont originaires de Yanbou'En-Nekhel, où l'emplacement de leurs demeures porte encore aujourd'hui le nom de Medcher (village des) beni Ibrahim. Du vivant de cette famille, les gens de Sedjelmesse passant à Yanbou', à leur retour de pèlerinage, reçurent au milieu d'eux le saint, le très glorieux, l'astre fortuné, Sidi Ali, connu sous le nom de Ech-Chérif, lequel alla s'établir sur le territoire de Sedjelmesse, dont la population lui constitua de nombreuses et riches fonda-

tions. C'était aux environs de l'année 675, sous le règne du sultan Ia'k'oub ben Abd El-H'ak'k' El-Merini. Ce saint laissa une nombreuse postérité à Sedjelmesse.

Lorsque le vent qui soutenait la fortune des Beni Ouett'âs et des Beni Saïd, se fut calmé, le sultan Rachîd fondit sur le Mar'reb et fit la conquête de ce royaume. Pour s'assurer de la victoire, il s'aida de l'argent du juif Ibn Macha'l.

Ce sultan fut le créateur de la monnaie depuis lors appelée *mouzouna rachîdya*.

A sa mort, son frère Ismaïl fut reconnu sultan; ses descendants conservèrent le pouvoir souverain jusqu'à leur extinction (1136). Il régna 63 ans, d'autres disent davantage. Telle était la piété de ce prince qu'il prêtait son dos pour la lecture de la dernière leçon du S'ah'ih' de Bokhari. Il s'était emparé de Tanger, de Medinet El-Bid'â et autres villes. Ses conquêtes réduisirent les Chrétiens à un grand état de faiblesse sur les côtes du Mar'reb.

Ech-Chihâb El-Khafadji, dans son commentaire sur le *Chifa*, avance que Tanger est un mot berbère. D'après cet écrivain, les Musulmans se rendirent maîtres de cette ville, qui passa ensuite aux mains des Chrétiens (870), à la suite d'une bataille meurtrière, et lorsque ses défenseurs eurent acquis la certitude qu'ils n'avaient aucun secours à espérer. « Nous sommes à Dieu et c'est à Dieu que nous retournons. » Les Chrétiens firent de Tanger le centre de leur puissance dans le Mar'reb, et purent étendre leur domination sur la plus grande partie du pays. Dès lors l'Islamisme revint dans l'isolement qui avait signalé sa naissance.

Le sultan Ismaïl assiégea Ceuta. Son règne fut marqué par l'affaiblissement des Chrétiens dans le Mar'reb et l'obligation où ils se trouvèrent de se dessaisir de leurs possessions.

Sedjelmesse était une des principales villes du Maroc. Ses habitants engraissaient les chiens pour les manger. Nous avons déjà indiqué la date de la fondation de cette ville. La population de Biskra professe le même goût pour la chair de chien.

Notre seigneur Moussa El-Djeoun, cité plus haut, est mort dans la prison de Abou Dja'fer El-Mans'our El-A'bbâci. « Dieu, a écrit Et-Teneci, bénit sa famille en ne la laissant pas s'éteindre, car elle a donné naissance à trois branches souveraines: les Benou

El-Akhider, rois de l'Yemâma, puis les Haouâchem et les Benou bou A'ziz, rois de la Mecque jusqu'à nos jours. »

A propos de ce passage de Et-Teneci, le cheikh El-Kess'âr s'exprime ainsi : « La généalogie de l'objet des bénédictions et des faveurs complètes de Dieu, Sidi Abd El-Kader El-Djilâni, ce maître en la vie spirituelle, est la suivante : Moh'i Ed-Dine Abou Mohammed Abd-El-K'ader, fils de Abou S'âlah' Moussa, fils de Abdallah, fils de Yah'ya Ez-Zâhed, fils de Mohammed, fils de Daoud, fils de Moussa, fils de Abdallah Abou El-Kiram, fils de Abdallah El-Djeoun, fils de Abdallah El-Kâmel, fils de El-H'assane El-Motna, fils de El-Hassane Es-Sebt, fils de Ali et de Fat'ima. Onze générations le séparent du Prophète. Cette filiation de ce grand saint de l'Islamisme est acceptée et reconnue par les historiens, tels que Ed-Dahbi dans son histoire, Sebt ben El-Djouzi dans la Mirat Ez-Zamâne, Ech-Chet'noufi dans El-Bohdja, Ibn H'adjar dans sa R'obt'a, et d'autres illustres princes de la science, dont l'autorité fait loi en pareille matière.

Abdallah Abou El-Kiram, l'un des ancêtres de Abd El-Kader El-Djilâni, avait été désigné pour succéder à son cousin décédé, Ali ben Moussa, connu sous le nom de Er-Rid'a El-H'assani, par El-Mamoun, qui s'était engagé à le pourvoir d'une lieutenance dans son royaume. Mais Abdallah refusa cet honneur. Ce fait est raconté par El-Azouarak'ani El-Mosnaouy. La mère de Abdallah s'appelait Oum Salama bent Mohammed ben T'alh'a ben Abdallah ben Abd Er-Rahman ben Abou Becr Es-Siddik. Il fut surnommé Moussa El-Djeoun à cause de sa couleur brun foncé. Sa mère, dont le véritable nom était Hind — Oum Salama n'était qu'un sobriquet — appartenait à la postérité de Abou O'béida, l'une des dix personnes que le Prophète avait désignées comme étant entrées dans le Paradis; elle était la mère de ses deux frères : Mohammed, qui commandait à Medine, et Ibrahim qui commandait à Bas'ra et Ouacet'.

L'Imam Mâlek assure que les généalogistes ont fait suivre les noms Abdallah et El-H'assane ben El-H'assane, des mots *El-Kâmel* pour le premier et *El-Motna* (second) pour le deuxième, afin de les distinguer d'autres personnages de même nom, et bien que ces sobriquets ne leur eussent pas été appliqués pendant leur vie.

Le mot *motlat* (troisième) est également employé quand il s'agit de filiation. Consulter à cet égard l'ouvrage intitulé : *Bah'r El-Ansâb*.

Le cheikh Abd-el-Kader El-Djilâni naquit, en 470, dans le Djilâne, contrée de la Perse, à l'ouest du Kilane, au delà du Tabarstâne. Le village où il vit le jour porte le nom de Nif. Il se rendit à Baghdad pour y faire ses études. Telle devint la culture de son esprit qu'il pouvait disserter sur treize branches de connaissances ; il rendait des décisions sur les points litigieux des doctrines Chaféïte et Hanbalite. Il fut initié à la philosophie mystique par Abou El-Khéir Hammad ben Moslim Ed-Deffâs et autres. L'Imamat lui fut abandonné dans l'Irak par droit de mérite.

« Un jour, raconte le cheikh Abd-el-Ouahhâb Ech-Cha'râni, je demandai à mon professeur, Ali El-Khaouâs', s'il était admissible que le cheikh Abd-el-Kader eût suivi l'enseignement doctrinal de Ahmed, fondateur du rite hanbalite, et Sidi Mohammed El-H'anafi celui de Abou Hanifa, alors que tous les deux ont brillé comme des étoiles polaires et que, lorsqu'on est parvenu à cette haute individualité, on ne reconnaisse plus d'autre système que la loi de Dieu.

» Ces deux saints, me répondit-il, avant d'atteindre à la perfection, avaient chacun adopté un rite ; quand ils furent arrivés à la plénitude de l'être, le peuple continua de les voir dans la dépendance des fondateurs de doctrines, bien que tous deux eussent renoncé à puiser dans les instrnctions de maîtres. »

El-Hanafi est enterré au Caire ; un splendide tombeau lui a été érigé dans cette ville. Son surnom était Abou Mohammed. On raconte de lui des miracles surprenants.

ARNAUD,
Interprète militaire.

(*A suivre.*)

HISTOIRE

DU

CHERIF BOU BAR'LA

(Suite. — Voir les nos 145 et 147.)

CHAPITRE II

Apparition de Bou Bar'la. — Razzia sur Ben Ali Cherif. — Combat de Selloum. — Insurrection des tribus de l'Oued-Sahel. — Attaque de Bougie. — Opérations de la colonne du général Camou.

Vers 1849 arriva dans les tribus du cercle d'Aumale un étranger venant de l'Ouest, qui se mit à parcourir les villages et les marchés ; il se disait taleb et il écrivait des talismans préservant de toutes sortes de maux et guérissant toutes les maladies ; il faisait aussi le métier de devin, et il avait, paraît-il, un procédé tout particulier pour rendre fécondes les femmes stériles. On l'a accusé de faire, en outre, de la fausse monnaie.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, à barbe noire et peau basanée ; avec ses traits vulgaires, son nez camus et enfoncé à la racine, sa large face et ses lèvres épaisses, on pouvait le trouver laid, mais on ne pouvait lui refuser une physionomie intelligente. Ce qu'il avait de remarquable, c'étaient ses grands yeux noirs qui, lorsqu'il était irrité, ce qui arrivait souvent, prenaient

une expression terrifiante. Il était de taille moyenne, mais trapu et vigoureux, et toute sa personne respirait la force et l'audace. Dans ses excursions, il était toujours monté sur une belle mule grise, et on ne le connaissait, dans le pays, que sous le nom de Bou Bar'la *(le père à la mule)*.

Sa physionomie n'était pas du tout celle d'un faiseur d'amulettes; aussi, la petite industrie qu'il exerçait n'était-elle qu'un moyen de pénétrer partout et de circuler dans les tribus sans éveiller de soupçons; en réalité, il cherchait, par des menées ténébreuses, à réveiller l'insurrection dans la région qui avait suivi Mouley Mohamed en 1845.

D'où venait ce personnage? On n'en savait rien exactement, et lui-même ne demandait sans doute pas mieux que de laisser la chose dans le mystère. Les uns le croyaient Marocain, d'autres en faisaient un ancien spahis originaire de Miliana, d'autres en ont fait un évadé du bagne de Toulon.

Bou Bar'la s'était marié à la nommée Fatma bent Sidi Yahia ben Aïssa, originaire des Oulad-Sidi-Aïssa, qui habitait avec ses frères, dont l'aîné était Si Letreuch ben Aïssa, la fraction des Oulad-Sultan, dans la tribu des Adaoura. C'était là qu'il avait son domicile. Il séjournait fréquemment aux Adaoura, chez Si Mohamed Brahim, des Oulad-Sidi-Mohammed-el-Khider, et aux Oulad-Dris, chez Ali ben Djafer.

Au commencement de 1851, les menées de Bou Bar'la ayant été dénoncées au bureau arabe d'Aumale, des ordres furent donnés pour le faire traquer partout et le faire arrêter. Prévenu à temps, il s'enfuit précipitamment, laissant sa femme chez son beau-frère, et il alla chercher un refuge au village d'El-Kela, des Beni-Abbès, dépendant de Bordj-bou-Arréridj, chez un nommé Ahmed ben Haroun, de la fraction des Aït-Haroun. Il chercha à dissimuler le plus possible sa présence, et il ne voyait

ostensiblement personne; il se mit secrètement en relations avec les Beni-Mellikeuch, chez lesquels il avait le désir d'aller, par l'intermédiaire de deux hommes de cette tribu, Arab ou Kerrouch et El Hadj Ali Naït Oudia.

Les gens de Kelaa ne tardèrent pas à apprendre à quel hôte dangereux leur village avait donné asile, et il se forma deux partis : l'un, composé des gens du sof d'Hammou-Tahar-ou-Tajja, voulait le livrer à l'autorité française; l'autre, composé des gens du sof des Oulad-Mokran, n'en voulait rien faire. On se battit dans le village, à coups de bâton, et, comme cette querelle faisait du bruit et que le parti d'Hammou-Tahar devenait le plus fort, Bou Bar'la comprit qu'il ne lui restait qu'à se sauver au plus vite. Il s'entendit avec ses amis des Beni-Mellikeuch, et il s'enfuit furtivement, dans la nuit du 23 au 24 février 1851. Il était resté environ un mois à El-Kela.

Les Beni-Mellikeuch étaient venus au-devant de Bou Bar'la jusqu'à la limite de la tribu des Beni-Abbès; ils le firent monter sur un cheval qu'ils lui avaient amené, car il était à pied, et ils le conduisirent en grande pompe à la maison du marabout Si Abd el Kerim ben Ali ben Abd Allah, au village d'Aggachen (1).

Voici deux lettres de la subdivision d'Aumale, dans lesquelles il est question de l'entrée en scène de ce nouveau cherif :

Aumale, le 22 février 1851.

« J'ai l'honneur de vous informer qu'un nouveau che-
» rif est venu s'installer, il y a quelques jours, chez les
» Beni-Mellikeuch. Cet homme, originaire de l'Ouest,
» paraît avoir pour nom réel : Hadj-Moussa, mais son

(1) Ce marabout avait été caïd des Beni-Mellikeuch.

» cachet porte celui d'Hadj Mustapha ben Mohamed (1);
» il a résidé autrefois, pendant quelque temps, dans les
» montagnes voisines d'El-Babour, et c'est de là, qu'en
» se disant parent de l'ex-émir El Hadj Abd el Kader, il
» écrivit un jour à M. le général Herbillon, le priant de
» lui envoyer quelques secours en argent. Mais des ren-
» seignements ne tardèrent pas à faire reconnaître qu'El
» Hadj Moussa n'était nullement parent de l'ex-émir, et
» le général lui refusa tout secours.

» Jusqu'à présent, cet homme a fait peu de bruit chez
» les Beni-Mellikeuch, parce qu'il n'a pu s'entendre en-
» core avec Mouley Brahim, qui paraît peu disposé, jus-
» qu'à ce jour, à partager avec lui son influence et ses
» faibles ressources.

. . . .

» L'on annonce aussi l'arrivée prochaine, chez les
» Beni-Mellikeuch, d'un marabout qui se présente comme
» cherif et se donne déjà, comme Bou Maza, le nom de
» Mohamed ben Abd Allah.

» Cet homme, qui s'appelle réellement Si Mohamed
» Lemedjed ben Abd el Malek, a pour surnom Bou Bar'la,
» et c'est sous ce dernier titre qu'il paraît être connu.
» On dit qu'il est venu prendre domicile, pendant quel-
» que temps, à El-Kelaa des Beni-Abbès, et qu'à peine
» était-il arrivé dans ce dernier lieu, il avait demandé à
» des gens de la famille du khalifa de la Medjana des se-
» cours en argent, afin d'inscrire des askars. Sur le re-
» fus qui lui aurait été fait à cet égard, il aurait demandé,
» pour toute faveur, l'autorisation de rester à El-Kelaa,
» ce qui lui aurait été accordé.

» Il paraîtrait qu'avant de venir à El-Kelaa, Bou Bar'la
» serait allé visiter le khalifa et lui aurait demandé, en se
» présentant comme un simple marabout, la permission

(1) Ce personnage va devenir bientôt un des lieutenants de Bou Bar'la.

» d'établir chez lui une école ; le khalifa lui aurait refusé
» aussi cette permission.

» Depuis son installation à El-Kelaa, il s'occuperait,
» dit-on, ouvertement, comme le font beaucoup de tolba,
» à écrire des amulettes, et il entretiendrait une corres-
» pondance assez suivie avec le khalifa. J'ignore si ce
» dernier dire est exact; dans tous les cas, ceci pour-
» rait s'expliquer, sans soupçonner, en quoi que ce soit,
» la conduite du khalifa, par la nécessité dans laquelle
» se trouvait Bou Bar'la de conserver, tant qu'il est
» parmi nous, de bonnes relations avec une famille au
» pouvoir.

» Mais, ce qui paraîtrait beaucoup plus certain, c'est
» qu'il aurait écrit, tout récemment, au nommé Si Mus-
» tapha ben Mahi Eddine, lequel aurait joué un rôle chez
» les Beni-Ourlis, et qui serait aujourd'hui chez les Beni-
» Mellikeuch, une lettre par laquelle il semblerait avoir
» des intelligences avec les insurgés et exprimerait le
» désir de se rencontrer bientôt avec eux.

» Je vous envoie ci-joint copie de la traduction de
» cette lettre.

» *Signé :* D'AURELLES. »

Voici cette traduction :

« A Si Mustapha ben Mahi Eddine, conservateur de la
» religion.... Ta lettre nous est parvenue, et, après
» l'avoir lue, nous avons compris son contenu, qui
» nous apprend que tu es bien portant. Dieu en soit
» loué ! Ce que tu as perdu, Dieu te le rendra, et ce dont
» nous t'informons, c'est le bien, s'il plaît à Dieu. Je te
» conseille d'être lent dans tes opérations, de ne pas être
» léger et de patienter.

» Quant à celui qui est avec toi, Ahmed el Kecenni,
» aies-en bien soin et soies bien avec lui. A l'arrivée de

» la présente, envoie à Sidi Sadok el Mazouni Khodja et » dis-lui qu'il aille chez toi ; fais-le lui dire partout où il » sera; qu'il prenne avec lui tous ses effets et enfin » tout ce qu'il a. Arrivé chez toi, qu'il m'écrive une » lettre de sa main, et cela avec le vrai mot d'ordre que » nous avions dans le temps.

» Écris-moi aussi une lettre, et nous nous rencontre- » rons sans que personne soit présent. »

(Le cachet porte le nom de Si Mohamed ben Lemdjed ben Abd el Malek.)

Une autre lettre, adressée aux Illoula et saisie plus tard, porte le nom de Si Mohamed ben Abd Allah ben Abd el Malek, avec le même cachet que ci-dessus.

N° 28. Aumale, le 1er mars 1851.

« J'ai l'honneur de vous informer que le derwiche Bou » Bar'la, qui était à El-Kelaa des Beni-Abbès, vient de » passer chez les Beni-Mellikeuch. Ce mouvement s'est » fait dans la nuit du dimanche 23 au lundi 24 courant. » Les insurgés arabes, retirés chez les Beni-Mellikeuch, » sont allés à sa rencontre et lui ont, dit-on, offert un » cheval de gada.

» M. Beauprêtre, en me donnant cette nouvelle, me » fait une demande dont je considère l'effet comme assez » important pour vous en rendre compte immédiatement. » Il pense qu'il serait bon et prudent de placer, pendant » quelque temps, le goum au Mergueb des Beni-Aïssi, » et il admed que cette position serait aussi bonne pour » nous que celle qu'il occupe, en ce moment, aux Beni- » Mançour. De ce nouveau point, il dit qu'il verrait venir » sans danger, et tout en les observant, les derwiches » qui sont chez les Beni-Mellikeuch.

» En faisant ce mouvement, nous revenons à cinq lieues

» environ en arrière du point avancé de Beni-Mançour, » et je regarde comme une chose fâcheuse d'abandonner » momentanément ce dernier poste, surtout dans les » circonstances présentes. En effet, les Kabyles et les » insurgés retirés chez eux ne croiront-ils pas que l'ar- » rivée dans leurs montagnes des deux derwiches est le » motif de ce déplacement?

» D'un autre côté, ne serait-il pas admissible que les » insurgés, nouvellement remués et excités par ces » deux fanatiques, eussent l'idée de tenter un coup de » main sur notre camp, et M. Beauprêtre ne se regarde- » rait-il pas comme assez en sûreté chez les Beni- » Mançour?

. . . .

» *Signé :* D'AURELLES. »

En arrivant aux Beni-Mellikeuch, Bou Bar'la, par ses allures décidées, par sa parole énergique et entraînante, avait aussitôt rallié tout le monde autour de lui ; Mouley Brahim s'était effacé immédiatement pour lui laisser la direction des affaires. Bou Bar'la vit accourir beaucoup de gens, curieux de voir le nouveau cherif; il écrivit de nombreuses lettres de tous côtés, et son arrivée jeta une grande émotion, aussi bien dans les tribus soumises que dans les tribus insoumises. Nous en voyons le contre-coup dans la lettre ci-dessus, car le lieutenant Beauprêtre, qui ne passait pas pour pusillanime, n'aurait pas demandé à reculer son campement s'il n'avait senti quelque chose d'inusité dans les tribus, et peut-être même chez les siens.

La lettre suivante contient le récit de la première rencontre de Bou Bar'la avec nos goums :

N° 29. Aumale, le 2 mars 1851.

« Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire par ma
» lettre d'hier, j'ai autorisé M. Beauprêtre, s'il en recon-
» naissait la nécessité, à transporter son camp au Mer-
» gueb des Beni-Aïssi.

» Une lettre que je reçois à l'instant de M. Beauprêtre
» m'apprend qu'il ne croit pas devoir faire encore ce
» mouvement. Mais, vu le peu de forces qu'il a, en ce
» moment, avec lui, il me propose, tout en laissant chez
» les Beni-Mançour ses bagages et ses *impedimenta*, de
» parcourir la vallée de l'Oued-Sahel, en changeant cha-
» que jour de camp, sauf à retourner chez les Beni-
» Mançour, si le mauvais temps revenait par trop fort.

» Dans cette même lettre, M. Beauprêtre avait entendu
» dire que les Beni-Mellikeuch devaient tenter, aujour-
» d'hui, une razzia sur l'azib de Si ben Ali Cherif, situé
» près d'Akbou.

» Le courrier qui vient d'apporter cette lettre m'en re-
» met une autre, datée d'hier à 7 heures du soir, qui
» m'apprend que les contingents des Beni-Mellikeuch,
» augmentés de ceux de leurs voisins, renforcés par 50
» cavaliers des insurgés arabes, tout cela sous la con-
» duite des deux derwiches, étaient descendus de leurs
» montagnes et étaient arrivés jusqu'au moulin de Si
» Abd el Kerim.

» Présumant que cette descente des Beni-Mellikeuch
» avait pour but de tenter, à la tombée de la nuit, un
» coup de main sur son camp, M. Beauprêtre avait en-
» voyé en éclaireurs quelques fractions de son goum.
» L'un des détachements ayant aperçu le mouvement des
» kabyles, s'est mis en devoir de l'arrêter. Aux premiers
» coups de fusil, un deuxième détachement du goum
» est venu se joindre au premier, et M. Beauprêtre, pré-
» venu par des gens des Beni-Mançour, a envoyé aussi-
» tôt tout ce qui lui restait du goum, attendant dans le
» camp, avec le peloton de spahis, le résultat du com-

» bat. L'affaire n'a pas été longue; mais, dans le prin-
» cipe, elle a été vigoureusement engagée.

» Le goum des insurgés a été plusieurs fois repoussé
» par le nôtre; mais, dans une charge, deux de nos ca-
» valiers de la tribu des Oulad-Ali-ben-Daoud, emportés
» par leurs chevaux, ont été précipités dans un fourré
» raviné, qui servait de retraite aux Beni-Mellikeuch, et
» où le goum ne pouvait les sauver. Le lieu où ceci s'est
» passé appartenant au territoire des Bou-Djelil, subdi-
» vision de Sétif, M. Beauprêtre a envoyé chez eux pour
» rechercher nos deux hommes. On a répondu qu'on ne
» les avait pas vus, et cependant ils n'ont pas été tués
» pendant le combat, et on les a vus un instant de l'autre
» côté de la rivière, se dirigeant chez les Bou-Djelil. Un
» troisième cheval de notre goum, trop fatigué, a été
» également abandonné et pris par l'ennemi.

» Les pertes en hommes, des insurgés, ne sont pas
» exactement connues; mais on les dit plus considéra-
» bles que les nôtres. Nous savons seulement que deux
» de leurs cavaliers ont été tués; le cadavre de l'un d'eux
» a pu être enlevé par l'ennemi, mais l'autre est resté
» en notre pouvoir, ainsi que leurs deux chevaux, dont
» l'un a été pris, il y a quelque temps, à M. le capitaine
» Bonvallet.

» Bien que les insurgés aient été obligés de se sauver
» en désordre, le point avancé où ils sont arrivés servira
» probablement à faire voir aux plus incrédules qu'ils
» ont eu un succès; aussi, M. Beauprêtre pense-t-il, et,
» je crois, avec raison, que, dans les circonstances ac-
» tuelles, il ne doit pas faire le mouvement rétrograde
» dont je vous parlais hier, et il me demande que son
» goum soit porté à 300 chevaux.

» J'apprécie, mon général, que cette force est indis-
» pensable en ce moment, et je viens de faire donner des
» ordres pour que 200 cavaliers de nos goums aillent
» rejoindre immédiatement M. Beauprêtre, qui conser-
» vera ainsi avec lui, jusqu'à nouvel ordre, 300 chevaux.

» Dans cette dernière affaire, aux Beni-Mellikeuch,
» s'étaient joints les Illoula insoumis, dits Illoula-
» Oumalou, et les Beni-Idjeur, formant, en tout, environ
» 50 cavaliers et de 900 à 1,000 piétons.

» Le derwiche surnommé Bou Bar'la serait, dit-on, un
» ancien prisonnier des îles Sainte-Marguerite, où on
» l'appelait Hadj Mohamed el R'orbi, homme à redouter
» par son audace.

» *Signé :* D'AURELLES. »

L'extrait ci-après d'une lettre du 9 mars indique le sort d'un des cavaliers du goum qui avaient disparu :

« J'ai l'honneur de vous informer que le nommé Bou
» Ras, de la tribu des Oulad-Ali-ben-Daoud, qui avait
» disparu, est rentré le surlendemain au camp de M.
» Beauprêtre, et est arrivé ici le 6 courant. Cet homme,
» après avoir reçu un grand nombre de coups de sabre,
» avait été laissé pour mort sur le bord de la rivière par
» les Beni-Mellikeuch, qui étaient partis, emportant ses
» armes, ses vêtements et emmenant son cheval. Quel-
» ques heures après, Bou Ras avait pu se relever et
» était parvenu à gagner, de nuit, le pays des Ben-Djelil ;
» ceux-ci le firent reconduire à notre camp.

» Il reste encore, entre les mains des Beni-Mellikeuch,
» le second de nos cavaliers, qui avait disparu dans la
» même affaire ; c'est le fils de Tounsi ben Otman, caïd
» des Oulad-Ali-ben-Daoud. D'après les renseignements,
» les Beni-Mellikeuch ne l'auraient pas tué ; ils se se-
» raient contentés de le garder prisonnier. »

Quelques jours après, le prisonnier est parvenu également à s'échapper.

Comme l'avait prévu le lieutenant Beauprêtre, les in-

surgés regardèrent le combat du 1er mars comme une grande victoire ; les femmes vinrent au-devant des vainqueurs, en poussant de joyeux « you, you », et le lendemain, une grande fête fut donnée à Akarrou-Taourirt, au-dessus de Tiharkatin. Il y eut une grande fantazzia, dans laquelle Bou Bar'la fit valoir ses talents équestres, qui étaient, en effet, remarquables ; les musiciens kabyles firent rage ; par trois fois, les Beni-Mellikeuch firent une décharge générale de leurs armes ; ce fut, en un mot, une allégresse universelle.

Bou Bar'la prit la parole, déclara qu'il était le véritable Moul-Saa, chargé par Dieu de jeter les Nazaréens à la mer, qu'il était le cherif Mohamed ben Abd Allah bou Maza, qu'il était invulnérable, et il offrit aux personnes de l'assemblée qui auraient des doutes à ce sujet de tirer sur lui, pour en faire l'épreuve. Naturellement, personne n'osa émettre un doute aussi offensant. Mouley Brahim confirma ce que venait de dire Bou Bar'la, et il ajouta qu'il était bien le Moul-Saa dont il avait annoncé la venue prochaine. On récita alors la fateha, et les notables de toutes les fractions vinrent prêter, entre les mains de Bou Bar'la, le serment de fidélité.

Le cherif donna aux Beni-Mellikeuch quatre caïds, qui furent : El Hadj Ali Naït Oudia, de Tar'alat ; Ahmed ou Soula, d'Iaggachen ; Si El Hadj Deha, de Tiharkatin ; et El Hadj Mahi-Eddin, d'Irzer-ou-Guentour.

A partir de ce jour, Bou Bar'la se mit à trancher du sultan et son ambition n'eut plus de bornes ; nous allons dire quelques mots de ses habitudes et de sa manière de faire.

Bou Bar'la ne se laissait pas approcher facilement par le menu peuple ; il avait des hommes de garde devant sa maison ou sa tente, et on ne pénétrait jusqu'à lui que quand on était appelé. Il traitait les affaires avec les grands des tribus et montrait de grandes prévenances pour les marabouts, dont il connaissait l'influence et

qu'il cherchait à attirer à lui. Il s'exprimait très bien en arabe et ne manquait pas d'éloquence; il ne parlait pas le kabyle.

Dans ses relations avec les tribus, il évitait de prendre parti pour un sof, car il savait qu'il se serait fait des ennemis de l'autre sof, et il ne voulait avoir d'autres ennemis que les Français ou ceux qui les servaient.

Il était probablement de la secte des Derkaoua, mais nous n'en avons pas de preuve certaine; ce qui est avéré, c'est que, tout en se faisant le champion de la religion, il ne s'est pas occupé de propagande pour une secte religieuse, et que les khouan de Si Abd er Rahman bou Goberine affectèrent plutôt de s'écarter de lui, qu'ils ne s'empressèrent à le suivre. Le sentiment de l'indépendance menacée, la haine de l'Étranger suffisaient seuls pour grouper les Kabyles autour de lui. En 1871, l'insurrection a été faite, en Kabylie, par les khouan de Si Abd er Rahman, et presque uniquement par eux, mais les conditions n'étaient pas les mêmes; pour organiser un vaste soulèvement, dans un pays soumis et surveillé par une police vigilante, et étendre partout le réseau des adhérents, pour les fanatiser, il faut agir dans l'ombre, instituer une sorte de hiérarchie pour faire passer le mot d'ordre et centraliser les ressources sous le voile de la religion. La secte des khouan de Si Abd er Rahman, déjà fort répandue, se prêtait parfaitement à ces menées ténébreuses, et elle procurait l'obéissance passive des affiliés; aussi, quand le signal fut donné, l'insurrection éclata à la fois sur tous les points de la Kabylie.

A l'époque où Bou Bar'la est venu en Kabylie, les tribus étaient encore à peu près indépendantes; on pouvait agir ouvertement, et il n'y avait pas besoin, dans le pays, de manœuvres souterraines et de sociétés secrètes. Ces moyens furent seulement mis en œuvre dans les territoires qui nous étaient complètement soumis, comme nous le verrons plus tard.

Avant d'aller au combat, Bou Bar'la s'enfermait seul,

afin de se livrer aux pratiques qui devaient le rendre invulnérable; il faisait ses ablutions, se parfumait, et on l'entendait marmoter des invocations. Nul ne l'approchait en ce moment. S'il eût négligé une seule des pratiques auxquelles il se livrait, le talisman qu'il portait et qui le rendait invulnérable aurait perdu sa vertu; de cette façon, il avait toujours une explication à donner, si les balles venaient à ne pas le respecter.

Il avait deux chevaux préférés : un noir, qu'il appelait Derouich et qu'il montait dans les grands jours de combat; un blanc, qui s'appelait Djiouad et qui servait pour la parade et la fantazzia. Il portait toujours, à cheval, un fusil à deux coups, deux pistolets, un tromblon et un sabre. Dans le combat, au lieu de relever les pans de ses burnous sur sa selle, il les laissait flotter au vent pour se faire reconnaître. Il avait ses musiciens, ses drapeaux, et, en rentrant du combat, il ne manquait pas de faire faire la fantazzia à ses cavaliers, pour détourner l'attention des morts et des blessés.

Il avait un caractère emporté et violent, et avait la main prompte; il tuait sans miséricorde ceux qui l'avaient offensé ou dont il avait à se plaindre.

Il était, comme nous l'avons dit, excellent et audacieux cavalier, et il a fait preuve, en mainte occasion, du plus grand courage. Il excitait, de la part des Kabyles, autant d'admiration que de crainte. Il ne dédaignait pas un peu de jonglerie pour faire croire qu'il avait le don des miracles; voici comment il opérait pour transformer du papier en monnaie d'argent : il découpait avec des ciseaux, autour de la pièce de monnaie qu'il voulait reproduire, autant de ronds de papier qu'il voulait de pièces d'argent; il jetait le tout dans un fourneau, y ajoutait des herbes, des parfums, et faisait ses invocations. L'opération terminée, on trouvait dans la cendre le nombre de pièces voulu.

Comme les Kabyles n'auraient pas manqué de lui recommander d'employer ce procédé, plutôt que de re-

courir à leurs bourses, il avait soin de dire qu'il ne pouvait en faire usage que dans la plus extrême nécessité, et que l'opération magique à laquelle il devait recourir le rendait sérieusement malade.

Des gens, d'ailleurs, intelligents, qui ont vu faire ce miracle, y croient encore aujourd'hui très fermement (1).

On racontait des merveilles de son sabre, qui coupait les ennemis en morceaux, à des distances prodigieuses.

Sa réputation grandit rapidement, les choses merveilleuses qu'on disait de lui étaient colportées de bouche en bouche et recueillies avidement. Tous les aventuriers qui avaient passé leur existence à batailler dans les bandes d'Abd el Kader ou de ses lieutenants, et qui, incapables de reprendre la vie paisible du fellah, ne savaient plus que devenir, accoururent autour de lui, espérant voir revenir leur bon temps d'autrefois. La plupart d'entre eux étaient cavaliers. Bou Bar'la prit parmi eux ses lieutenants; nous citerons : Si Kouider Titraoui, Abd el Kader el Boudouani, Mohamed ben Messaoud, Abd el Kader el Medboh, Si El Haloui, El Hadj Mustapha, qui étaient des hommes audacieux et intrépides. Bou Bar'la rallia également à lui tous les partisans que s'était faits Mouley Brahim; les tolba Ben-Dris formèrent l'élite de ses fantassins.

N. ROBIN.

(A suivre.)

Pour tous les articles non signés:
Le Président,
H.-D. de Grammont.

(1) Un neveu de Lalla Fatma nous a raconté le tour de force suivant qu'il avait vu faire à Bou Bar'la : le cherif avait parié qu'il couperait les quatre jambes d'un bœuf d'un seul coup de sabre; l'animal était lui-même l'enjeu; il coupa, en effet, les quatre jambes d'un seul coup, à hauteur du jarret. Sur les doutes que nous émîmes, le neveu en question nous affirma énergiquement qu'il avait vu, de ses yeux vu.

Alger. — Typ. A. JOURDAN.

HISTOIRE

DU

CHERIF BOU BAR'LA

(Suite. — Voir les nos 145, 147 et 148.)

Le cherif inonda de ses lettres, qui étaient des appels aux armes, toute la Kabylie, le Hodna, la subdivision de Médéa et même celle de Miliana (1).

Après avoir donné ces détails sur Bou Bar'la, il est juste que nous fassions aussi le portrait de l'adversaire qu'il trouva devant lui pendant presque toute sa carrière de cherif, nous voulons parler du lieutenant Beauprêtre, et nous ne pouvons mieux faire, pour cela, que de reproduire l'appréciation donnée par le lieutenant colonel Bourbaki, dans une lettre écrite le 24 octobre 1851, au moment où on recherchait un officier actif et énergique pour mettre un terme aux incursions des Tunisiens. « Je ne connais personne qui convienne mieux que cet » officier, à la mission que vous voulez lui confier; sa

(1) Bou Bar'la se fit faire un cachet autre que celui que nous avons vu sur ses premières lettres; il était tout pareil à celui de Mouley Mohamed, que nous avons décrit; — seulement, son diamètre n'était que de 55 millimètres. Il portait, à la partie centrale : « Celui qui met sa confiance dans le bon par excellence, Mohamed ben Abd Allah bou Sif. » Il voulait ainsi prendre le surnom qu'avait porté le cherif Si Mohamed El Hachemi, mais ce fut celui de Bou Bar'la qui prévalut.

» véritable vocation est celle de partisan. Il est doué de » sagesse dans la conception, de prudence hardie dans » la marche et d'énergie dans l'exécution. Ses habitudes » lui font aimer la solitude; très sobre, il se contente de » la nourriture des moindres arabes. Sa patience dans » l'attente lasse celle des indigènes; sa vigueur de com- » mandement jointe à sa face de lion et aux qualités gé- » néreuses qu'il a pour ceux qui le servent bien, en font » pour moi, le meilleur chef de bande que vous puissiez » trouver et je ne doute pas que, quelque temps après » son arrivée, les coureurs de frontière n'aient, ou changé » leurs habitudes ou émigré bien loin de La Calle. »

Le lieutenant Beauprêtre n'avait pas une grande instruction et il ne respectait pas toujours l'orthographe; mais les rapports qu'il a écrits intéressent toujours par leur lucidité et la profonde connaissance des hommes et des choses du pays arabe, qu'ils dénotent.

On lui a reproché de commander à la turque. Il est vrai qu'il a fait plus d'une exécution sommaire; mais, lorsqu'on est en guerre avec une population rusée et peu scrupuleuse, la sentimentalité n'est pas de mise, il faut inspirer la crainte. Dans une période troublée comme celle où il s'est trouvé en Kabylie, lorsqu'on prend, dans une embuscade, des coupeurs de route, on ne les envoie pas devant un conseil de guerre; ils seraient infailliblement acquittés, car ils prouveraient que, s'ils étaient de nuit sur les chemins, c'était pour leurs affaires et que s'ils étaient armés, c'était pour leur défense personnelle. Ce n'a été qu'après la soumission complète et sérieuse du pays, qu'on a pu revenir aux formes régulières de la justice.

Revenons maintenant à notre récit. Après sa première rencontre avec Bou Bar'la, dans laquelle, en somme, nos cavaliers avaient été ramenés, le lieutenant Beauprêtre s'était retiré, le 3 mars, à El-Mergueb. Ayant reçu des renforts le 6 et voulant agir par surprise, il recula encore

jusqu'aux Beni-Yala et, à la nuit, il envoya un goum et des contingents des Beni-Yala et Beni-Aïssi vers les Mecheddala. Une rencontre eut lieu vers le village des Beni-Ikhelef, nos gens tuèrent 4 hommes des Beni-Ouakour, prirent 20 fusils et firent 14 prisonniers, parmi lesquels étaient des personnages influents de Mecheddala.

Quelques jours après Bou Bar'la réussit à enlever et à livrer au pillage et à l'incendie le village d'Iril-Hammad des Mecheddala, par la complicité d'une partie des habitants.

Cependant le cherif voulait frapper un coup retentissant, en s'attaquant à l'homme qui était notre seul allié dans l'Oued-Sahel, à Si ben Ali Cherif. Il eut à lutter avec les scrupules religieux des Kabyles qui étaient habitués à respecter son caractère de marabout, bien qu'il fit cause commune avec les français; il arriva pourtant à ses fins dans la journée du 18 mars. Nous allons donner le rapport du lieutenant Beauprêtre sur cette affaire.

Beni-Mançour, le 19 mars 1851.

« J'ai eu l'honneur de vous écrire ce matin deux lettres » dans lesquelles j'ai joint deux autres lettres de Ben » Ali Cherif, vous parlant de la malheureuse affaire qui » lui était survenue, mais je ne vous ai point donné de » détails sur la razzia faite sur son azib, ainsi que sa fuite » chez les Beni-Abbès.

» Ces deux événements sont les résultats d'un plan de » campagne mis à exécution par le derwiche et les Zoua- » oua, ainsi que par la trahison des serviteurs du mara- » bout. D'après leurs projets, les derwiches devaient » réunir le plus de contingents possible, dans le but de » faire une razzia ou une attaque sur quelques villages » soumis de la vallée. Ils avaient avec eux quelques fi-

» dèles associés des Zouaoua qui, pour mieux tromper » ses gens et ne pas laisser divulguer son secret, devaient » opérer de la même manière chez les Zouaoua. Une fois » tous ces contingents réunis, le derwiche se dirigea » mardi, jour convenu, sur l'azib de Si Ben Ali Cherif, » qui se trouve à deux lieues au-dessous d'Akbou et les » contingents Zouaoua du versant nord, sur la zaouïa et » le village (Chellata), afin d'attirer tous les partisans du » marabout dans le haut et faciliter l'attaque de l'azib » par le cherif et ses bandes.

» L'exécution de ce projet a été d'autant plus facile » que ses gens, que Ben Ali Cherif croyait dévoués et fi- » dèles, ne lui ont rendu compte de la venue des révol- » tés que lorsqu'ils ont été à une portée de fusil de son » village.

» Un de ses conseillers l'a engagé à se sauver seul, en » l'assurant que ce n'était qu'à sa tête que les insurgés » en voulaient. Si Ben Ali Cherif a suivi ce conseil et » s'est retiré pendant quelques heures chez les Hal-Tifrit, » village situé près d'Akbou, dont les habitants ont seuls » défendu avec quelque vigueur son azib.

» Lorsque les Zouaoua et les Beni-Mellikeuch ont su » que le marabout s'était enfui, ils l'ont poursuivi jusque » chez les Hal-Tifrit et ont sommé le village de leur li- » vrer Si Ben Ali Cherif. Traqué et ne sachant où donner » de la tête, il a demandé deux hommes de bonne vo- » lonté qui voulussent bien le guider et l'aider à traver- » ser la rivière. Aussitôt que ces deux hommes se sont » présentés, Si Ben Ali Cherif a fui de nonveau et s'est » retiré chez un de ses parents, Oulid Sidi Laïdi, aux Beni- » Abbès, où il est arrivé ce matin à la pointe du jour. » C'est de cet endroit qu'il m'a fait prévenir où il était.

» Je lui ai immédiatement envoyé un petit détachement » du goum, commandé par le caïd Ben Ali, des Oulad- » Dris, pour le voir et savoir quelles étaient ses inten- » tions. Je ne pouvais y aller moi-même sans craindre » de faire des mécontents parmi les Beni-Abbès.

» Ben Ali Cherif a demandé à se rencontrer avec moi » près de Bou-Djelil. Je m'y rendrai, attendu que le ren- » dez-vous qu'il me donne est à ma portée et sans aucun » danger. Je n'ai pas besoin de vous ajouter, mon colo- » nel, combien la position du marabout est devenue em- » barrassante pour moi, et avec quelle force aussi il ré- » clame votre appui. D'après les renseignements que » j'ai recueillis, Ben Ali Cherif paraîtrait disposé à faire » sortir toute sa famille de la zaouïa et à la faire venir » près de lui. Veuillez je vous prie, mon colonel, me » dire dans le plus bref délai, quelle conduite je dois te- » nir vis-à-vis de lui. C'est un personnage dévoué, qui a » tout sacrifié pour nous et qui vient de violer la prédic- » tion de ses ancêtres (1) en se sacrifiant complètement » pour nous.

» Aujourd'hui le marabout est pauvre, sans asile et » poursuivi ; il demandera qu'on lui donne un refuge, » peut être insistera-t-il pour qu'on le laisse aux Beni- » Abbès, aux Beni-Mançour ou bien à Aumale. Dans les » circonstances actuelles, je doute qu'il soit en sûreté au » Beni-Mançour, ou aux Beni-Abbès, près desquels fer- » mentent les cherifs, dont l'influence et les partisans » grossissent et grossiront encore, si on n'y porte pas » un prompt remède.

» Je vous écrirai demain, mon colonel, pour vous ren- » dre compte de mon entrevue avec Si Ben Ali Cherif ; en » attendant, répondez-moi de suite, pour que je sache » que faire avec lui.

» Comme il importe qu'on prenne, à l'heure qu'il est, » une décision prompte et provisoire, à l'égard de ce mara- » bout, je me propose de l'engager à laisser la charge de sa » zaouïa à un de ses tolba et à faire venir près de lui

(1) D'après cette prédiction, les descendants d'Ali Cherif ne peuvent traverser la rivière de l'Oued-Sahel sans s'exposer aux châtiments les plus terribles, dont le moindre est la ruine de la zaouïa. Il est inutile d'ajouter que cette prédiction ne s'est pas réalisée.

» tous ses parents, avec lesquels il restera réuni en at-
» tendant vos ordres.

» Les contingents qui ont pris part à l'attaque de la
» zaouïa sont : les Beni-Itourar', les Illoula ou Malou et
» les Tolba-ben-Dris.

» *Signé:* BEAUPRÊTRE. »

La razzia que venait d'exécuter le cherif était considérable pour un pays où les troupeaux ne sont pas nombreux; elle ne contenait pas moins de 300 bœufs et de 3,000 moutons. Aussi, on se rend compte facilement de l'allégresse qu'une si bonne prise excita chez les insurgés. Le troupeau fut conduit à Bou-Hichem; Bou Bar'la préleva sa part du butin et voulut essayer de faire la répartition du reste entre les contingents, mais cette opération amena tant de réclamations et de criailleries qu'il y renonça et chacun s'empara de ce qu'il put emmener.

Les Tolba-ben-Dris qui n'avaient pas été présents au partage du butin arrivèrent le lendemain pour réclamer leur part et Bou Bar'la voulut faire rendre gorge à Mohamed ben Messaoud, qui s'était adjugé une belle partie de la razzia. Celui-ci refusa, en disant qu'il n'avait fait que profiter de la permission qui avait été donnée. Le cherif, n'osant s'attaquer à lui, fit enlever quelques individus des Oulad-Ali et les emmena prisonniers. Mohamed ben Messaoud, furieux de ce procédé, monte à cheval, court vers Bou Bar'la qui rentrait chez lui et qui croyant qu'il voulait simplement lui parler ne se défiait pas, et il lui tire, presque à bout portant, un coup de pistolet entre les épaules. Il y eut un mouvement d'effroi, on s'attendait à voir tomber le cherif, mais les balles n'avaient fait que traverser son burnous. C'était une preuve de son invulnérabilité capable de convaincre les plus incrédules; aussi, dans un mouvement de clémence qui n'était pas dans ses habitudes, Bou Bar'la se tourna vers Mohamed

ben Messaoud et lui dit : — Insensé et incrédule, tu as cru que tes balles pourraient m'atteindre, tu es maintenant entre mes mains et je pourrais te tuer, mais je te pardonne. — Cette aventure impressionna si vivement Mohamed ben Messaoud que, de ce moment, il voua au cherif un dévouement sans bornes.

La razzia faite sur Ben Ali Cherif eut un grand retentissement chez les indigènes; il devenait urgent de prendre des mesures pour contenir l'insurrection; aussi le général Blangini, commandant la division, écrivait-il, à la date du 25 mars, au colonel d'Aurelles :

« Je pense comme vous que dans l'état actuel des
» choses, M. Beauprêtre ne peut rester seul avec des
» goums dans l'Oued-Sahel; d'un autre côté une retraite
» complète produirait certainement des effets désas-
» treux. Nous ne sommes pas et nous ne serons pro-
» bablement pas de longtemps en mesure de tirer ven-
» geance de l'agression dont notre allié a été victime.
» Dans cet état de choses, je ne vois qu'un parti à
» prendre : vous partirez d'Aumale avec une petite co-
» lonne composée d'un bataillon de zouaves, présentant
» 800 combattants, deux pièces de montagne et un esca-
» dron de spahis. C'est le minimum de forces que, sui-
» vant mon appréciation, nous pouvons envoyer sans
» crainte en ce moment chez les Beni-Mançour; un
» effectif plus considérable rendrait les ravitaillements
» trop difficiles et surtout trop dispendieux. Pour vous
» donner une attitude convenable et détruire le mauvais
» effet moral que la défensive nous donne toujours vis-à-
» vis des indigènes, vous ferez commencer immédiate-
» ment la maison de commandement projetée. Ce sera le
» motif avoué de votre présence dans l'Oued-Sahel; elle
» pourra servir provisoirement de refuge à Ben Ali Cherif
» qui, chez les Beni-Mançour est presque au milieu des
» siens.................

» Votre premier soin, en arrivant sur les lieux, sera » de faire établir quelques ouvrages de campagne au- » tour de votre camp et de vos avant-postes. Ces travaux » pourront être disposés de façon à être utilisés plus » tard pour la Zmala qui s'établira nécessairement au- » tour de la maison de commandement...........

» Si les contingents zouaoua venaient encore attaquer » nos villages alliés, faites marcher à leur secours vos » goums et les fantassins de toutes les tribus qui vous » environnent, mais à moins de certitude de succès » éclatant, ne traversez la rivière sous aucun prétexte et » dans aucun cas ne vous engagez dans la montagne... »

Le colonel d'Aurelles arriva aux Beni-Mançour le 28 mai; il y trouva Ben Ali Cherif, qui s'était réfugié le 23 auprès de M. Beauprêtre.

Le général Bosquet, commandant la subdivision de Sétif, se porta, de son côté, le 30 mars à El-Hammam, au débouché des portes de fer, avec une colonne pour surveiller les Beni-Abbès.

Les Kabyles, effrayés de l'audace qu'ils avaient montrée en s'attaquant à Ben Ali Cherif et quelque peu repentants de ce qu'ils avaient fait, avaient conclu une anaïa avec les gens des Illoula-Açameur, en vertu de laquelle la zaouïa devait être respectée. Cela ne faisait pas le compte de Bou Bar'la, qui voulait poursuivre à outrance son ennemi et qui avait formé le projet, paraît-il, de s'emparer du fils de Ben Ali Cherif. Il s'adressa aux Beni-Idjer et aux Illoula-Oumalou, ainsi qu'aux Tolba-Ben-Driss; il les convoqua à Iaggachen et les tribus arrivèrent conduites par leurs marabouts, avec les drapeaux de leurs zaouïas. Les contingents restèrent plusieurs jours dans les Beni-Mellikeuch; pendant ce temps Bou Bar'la cherchait à se créer un parti dans les Illoula-Açameur, par le moyen de Belkassem ou Aïssa, ennemi de Ben Ali Cherif, et en semant l'argent à pleines mains.

Le 24 mars, les insurgés allèrent établir leur camp à Ouairis, entre Akbou et Chellata, et on se disposa pour l'attaque. Un cavalier, envoyé par Lalla Aïcha, mère de Ben Ali Cherif, vint offrir un cheval de gada et proposa un arrangement dont les conditions étaient que la razzia de l'Azib serait oubliée et que la zaouïa fournirait une diffa au camp des insurgés. Bou Bar'la ne voulut rien entendre, il prétendait que sa troupe serait reçue à Chellata et qu'elle y serait hébergée jusqu'au moment où Ben Ali Cherif viendrait s'y livrer, menaçant d'incendier le village si ses propositions n'étaient pas acceptées. Lalla Aïcha rassembla les Kebars des Illoula pour leur faire connaître les exigences du cherif; ceux-ci furent pris d'un bel enthousiasme et décidèrent qu'on vengerait l'anaïa violée et qu'on attaquerait immédiatement le camp du cherif. Les Illoula-Ouçameur du sof du marabout, les tolbas de Chellata et une partie des l'Illilten se précipitèrent, en effet, sur le camp ennemi et au premier choc les partisans de Bou Bar'la furent mis en pleine déroute; ils leur tuèrent 10 hommes, firent prisonnier le chef des Beni-Idjer, Si El Hadj El Mouloud et ramassèrent 75 fusils que les fuyards avaient jetés pour courir plus vite. Bou Bar'la, après sa défaite, n'osa pas retourner aux Beni-Mellikeuch et il alla se réfugier au village d'Ibouziden, dans les Ouarzellaguen, où il eut à essuyer les moqueries des Kabyles. Pour expliquer sa déroute, il raconta qu'un cavalier invisible était venu l'enchaîner pendant l'action et que ce devait être l'ancêtre de Ben Ali Cherif qui avait voulu protéger lui-même sa zaouïa.

Ce grave échec jeta, pendant quelque temps, la déconsidération sur le cherif, de sorte que quand la colonne du colonel d'Aurelles arriva à Beni-Mançour, elle trouva les populations dans un calme relatif.

Ce calme ne fut pas de longue durée; dès le 2 avril, en effet, des contingents des zouaoua comprenant environ 450 fusils, conduits par un des fils de Si El Djoudi, arri-

vèrent à Selloum. Bou Bar'la, rentré le 3 aux Beni-Mellikeuch, arriva le 4, avec des contingents de cette région, vers trois heures du soir et s'installa sur un plateau situé au-dessous de Takerbouzt, entre ce village et Selloum, il y avait environ 3,000 fusils; à cinq heures du soir, les insurgés firent une décharge générale de leurs armes et prirent leurs emplacements de bivouac. Tous ces mouvements pouvaient être suivis de notre camp de Beni-Mançour. La nuit, les feux occupaient une longue ligne de Selloum aux Beni-Mellikeuch.

Le jour suivant les contingents insurgés se grossirent encore et Bou Bar'la alla attaquer le village des Beni-Ikhelef, tout près de l'Oued-Sahel, à 7 kilomètres de notre camp, à la tête de 4,000 piétons. Les gens des Beni-Ikhelef s'étaient enfuis et s'étaient réfugiés à notre camp, leur village fut incendié et les insurgés enlevèrent 25 bœufs.

La situation devenait intolérable : d'un côté les Kabyles soumis nous demandaient de les protéger, de l'autre Ben Ali Cherif se plaignait de ce que nous ne prenions pas assez à cœur l'injure qu'il avait reçue et les sacrifices qu'il avait faits pour notre cause et il demandait que la colonne allât le rétablir à sa zaouïa. Le colonel d'Aurelles sollicita l'autorisation d'agir, mais elle lui fut refusée par le Gouverneur général (1), le Ministre de la guerre ne voulant pas, en ce moment, d'opérations dans l'Oued-Sahel.

Enhardis par notre inaction, les cavaliers du cherif descendirent, le 6 avril, dans la plaine en face de notre camp; une simple démonstration du goum suffit pour les faire disparaître. Le 3, le cherif fait une tentative sur le village des Cheurfa, qui était resté fidèle; il fallut une nouvelle démonstration de nos troupes, avec 5 compagnies d'infanterie, pour lui faire lâcher prise.

Ne pouvant plus supporter davantage ces insultes

(1) Le général d'Hautpoul.

journalières, qui laissaient croire aux insurgés que nous n'osions pas les attaquer et produisaient un fâcheux effet dans les tribus, le colonel d'Aurelles se décida à aller chercher le lendemain Bou Bar'la dans son camp. Voici le rapport sur cette opération :

Aux Beni-Mançour, le 10 avril 1851.

» J'ai eu l'honneur de vous annoncer, par ma dépêche » du 9 de ce mois, n° 29, que le derwiche Bou Bar'la avait » eu l'audace de faire sur les Cheurfa, qui nous sont » soumis, une tentative que nos troupes avaient re- » poussée. Hier, dans la journée, je fus informé qu'il » s'apprêtait à renouveler cette tentative et qu'une sur- » prise pouvait faire tomber, entre ses mains, ce village » qui forme, en quelque sorte, nos avant-postes et qui » n'est situé qu'à 3 kilomètres de mon camp.

» J'étais informé, en outre, que ce derwiche devait » passer la nuit à Selloum, village situé sur la pente sud » du Djurdjura à environ 8 kilomètres des Beni-Mançour. » Le voisinage des contingents zouaoua, au nombre de » 3,000, était, pour nos tribus soumises, une cause de » crainte perpétuelle et je savais que quelques-unes » d'entre elles, pour éviter d'être razziées, lui avaient » envoyé des chevaux de soumission et étaient à la » veille de déserter notre cause.

» Afin d'éviter ces défections et aussi pour venger l'in- » jure faite à notre allié, Si Ben Ali Cherif, le chef le plus » influent de toute la vallée de l'Oued-Sahel, dont il avait » enlevé les troupeaux, je suis parti la nuit dernière vers » minuit, avec une colonne légère composée de deux » bataillons de zouaves, deux escadrons de cavalerie, » l'un du 1er régiment de chasseurs d'Afrique et l'autre » du 1er spahis; deux obusiers de montagne et le goum » qui fait partie de ma colonne (1).

(1) La colonne de Beni-Mançour avait été récemment renforcée et

» Au petit jour, j'étais arrivé en face de Selloum, véri-
» table nid d'aigle, bâti sur le haut d'un rocher, acces-
» sible seulement d'un côté et défendu par une suite de
» retranchements en pierres sèches, qui en faisaient une
» forteresse redoutable.

» J'ai aussitôt pris des dispositions d'attaque : 2 com-
» pagnies devaient occuper un mamelon pour protéger
» le passage de la cavalerie, qui devait tourner le vil-
» lage par sa gauche, pour barrer le passage aux popu-
» lations dans leur fuite; 4 compagnies devaient exécuter,
» par la droite, un mouvement analogue et opérer leur
» jonction avec la cavalerie ; pendant ce temps, 5 autres
» compagnies devaient donner l'assaut au village par
» son côté accessible.

» Les travaux de fortification exécutés, depuis la pré-
» sence du derwiche, autour de ce village, rendaient im-
» praticable le mouvement que devait opérer la cava-
» lerie.

» La fusillade, vive et nourrie, a commencé derrière
» les retranchements ; notre colonne d'attaque était sous
» leurs feux et immédiatement elle s'est précipitée au
» pas de charge pour franchir tous les obstacles qui se
» trouvaient devant elle. Sl l'attaque a été énergique, la
» défense ne l'était pas moins et les zouaves, avec un
» élan digne d'admiration, ont eu bientôt franchi tous
» ces obstacles.

» Les deux obusiers de montagne, placés en batterie
» à une bonne portée (1), ont servi à faire la brêche et
» nos soldats, bientôt confondus pêle mêle avec les
» défenseurs, étaient maîtres de la place. Les contingents
» ont alors pris la fuite, laissant plusieurs morts qu'ils

le général Blangini amenant de nouvelles troupes, avait établi son quartier général à Aumale.

(1) Les deux obusiers ont été mis en batterie sur un mamelon appelé Takarouit au sud du village et qui le domine. Les obus ont fait beaucoup d'impression sur les Kabyles, qui n'y étaient pas encore habitués.

» n'avaient pas eu le temps d'enlever. Sur plusieurs
» points la terre détrempée de sang attestait que l'en-
» nemi avait fait des pertes considérables. Ce brillant
» succès, qui est une belle page de plus à ajouter à l'his-
» torique du brave régiment de zouaves, n'a pas été ob-
» tenu sans que nous ayons à déplorer des pertes re-
» grettables et vivement senties. M. le lieutenant Hus-
» son a été tué en montant à l'assaut à la tête de sa
» compagnie; il nous coûte, en outre, la perte de 4 sous-
» officiers, d'un caporal et de 2 soldats des zouaves. Ce
» corps a eu encore 32 sous-officiers et soldats blessés,
» parmi ces derniers 4 le sont sans gravité.

» Les spahis ont perdu 1 homme et ont eu 4 bles-
» sés, parmi eux M. le sous-lieutenant Gaillard.

» Le goum a eu 1 homme et 2 chevaux de blessés (1).

» Ce village de Selloum, l'effroi des tribus soumises et,
» parmi elles, réputé imprenable, a été livré aux flam-
» mes et la fumée de cet incendie, qui s'étendait sur tout
» le versant sud du Djurdjura, annonçait à nos alliés que
» ce lieu, que le derwiche avait choisi pour la réunion
» de ses contingents, n'existait plus.

» Lorsque j'ai ordonné la retraite, ces Kabyles, ordi-
» nairement si ardents à la poursuite, se sont présentés
» en petit nombre. Le derwiche Bou Bar'la a fait tous
» ses efforts pour réunir ses contingents et à peine est-
» il parvenu à se faire suivre par une vingtaine de cava-
» liers et par environ 150 piétons. Dans un retour offen-
» sif, exécuté avec vigueur par la cavalerie, il a failli être
» pris et n'a dû son salut qu'à la vitesse de son cheval.
» Quelques-uns de ses piétons ont été sabrés et laissés
» morts sur place. Quelques têtes ont été rapportées au

(1) Nos contingents des Cheurfa et de Tikseriden, portant des feuillages à la tête pour se faire reconnaître de nos soldats, avaient essayé un mouvement tournant par la droite pour couper la retraite à l'ennemi du côté de Takerbouzt, mais les zouaves s'étant mépris sur leur compte ont tiré dessus et ils n'ont pas achevé leur mouvement.

» camp et trois prisonniers, appartenant aux Zouaoua,
» ont été pris et ramenés vivants.

» J'ai lieu d'espérer, mon général, d'heureux résultats de cette affaire, qui fait tomber le prestige dont le derwiche avait su s'entourer. Elle rassure les tribus qui nous sont soumises et les chikhs, dès mon arrivée au camp, m'y attendaient pour exprimer la joie qu'ils éprouvent de cet événement.

» Parmi tant de militaires dont la conduite a été admirable de dévouement et de courage, il est de mon devoir de vous signaler d'une manière toute particulière :

Aux zouaves

M. Champont, capitaine adjudant-major, commandant le 1er bataillon ;
Pujolle, caporal, entré le premier dans le village ;
Beaumout, sergent (blessé) ;
Villarey de Joyeuse, fourrier (blessé) ;
Maurice, zouave, qui a sauvé la vie à un de ses camarades ;
Pierre, sergent ;
Gigot, sergent-major.

Aux spahis

M. Gaillard, sous-lieutenant (blessé).

» P. S.— Aux Beni-Mançour, 8 heures du soir. Je reçois à l'instant un billet du chikh des Cheurfa, que j'avais chargé de prendre des renseignements sur les pertes éprouvées par le derwiche. Il m'écrit : le nombre des morts est considérable ; je n'ai pu en connaître le chiffre, mais celui des blessés ne peut se compter tant il est grand.

» Il ajoute que le derwiche a voulu se retirer chez les Beni-Ouakour, qui ont refusé de le recevoir, et qu'il a été obligé de se retirer, presque seul, chez les Beni-Mellikeuch.

» *Signé :* D'AURELLES. »

Aux Beni-Mançour, le 12 avril 1851.

« Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous en rendre compte dans mon rapport du 10 avril, n° 31, l'effet moral produit par la prise et l'incendie de Selloum a été grand parmi nos tribus soumises et parmi celles qui nous avoisinent, mais qui ne le sont pas encore.

» Le derwiche a été obligé de s'enfuir aux Beni-Mellikeuch, escorté seulement d'une vingtaine de cavaliers. Les contingents Zouaoua l'ont abandonné et se sont retirés chez eux. Toute la nuit du 10 au 11 a été employée à emporter les morts et les blessés.

» Le nombre des tués, et je ne parle que de ceux qu'on désigne nominativement, s'élève à 39. Bien d'autres ont aussi péri, mais leur mort a été cachée. Le nombre des blessés connus s'élève à environ 120.

» Parmi les morts se trouve un ancien khodja de l'émir Abd el Kader, arrivé la veille de Mascara pour se réunir au derwiche et auquel celui-ci avait donné un cheval, et le fils unique du chikh des Beni-Ouakour, le principal auteur de l'insurrection de cette tribu.

» J'ai reçu, à cette occasion, une lettre des chikhs des Beni-bou-Drar (fraction des Zouaoua). Ils me disent qu'ils ont l'espoir que cette nouvelle fera rentrer dans le devoir leur tribu qui les avait trahis et ils renouvellent personnellement leurs protestations de fidélité à notre cause. J'ai également reçu une lettre du chikh le plus influent des Beni-Abbès, qui m'annonce que la fuite du derwiche, déjà connue chez eux, a calmé, dans le pays, l'agitation et l'effervescence qui y régnaient depuis son apparition. Je n'ai pas de nouvelles de la manière dont il a été reçu chez les Beni-Mellikeuch, les espions que j'ai euvoyés ne sont pas encore rentrés.

» Bou Bar'la a perdu tout le prestige qui l'entourait

» parmi ceux qu'il avait entraînés et n'est plus considéré » que comme un imposteur.

» J'ai également reçu de Si Ben Ali Cherif (1) une lettre » par laquelle il me fait connaître que les grands des » Illoulà sont venus le trouver pour faire acte de sou- » mission; mais il ne veut l'accepter qu'à la condition » qu'ils s'engageront à rompre toute relation avec les » Beni-Mellikeuch, qu'ils ne fréquenteront plus leurs » marchés, qu'ils ne leur fourniront plus de vivres, ni » de munitions de guerre.

» Toutes ces conditions seront acceptées, je n'en doute » pas, et le retour de Si Ben Ali Cherif dans sa zaouïa » sera le commencement du blocus des Beni-Mellikeuch, » qui auront aussi les chemins du sud fermés de tous » côtés...........

» Je viens de recevoir des nouvelles du général Bos- » quet, toujours campé aux Biban. Il reçoit demain un » renfort de troupes de 2 bataillons.

» J'apprends par lui que M. le Gouverneur, d'après » son entrevue avec le général de Saint-Arnaud, persiste » dans son projet d'expédition sur Djidjelli et que, plus » que jamais, il considère celle de la Kabylie comme in- » dispensable.

» *Signé* : D'AURELLES. »

Un ordre général, du 15 avril 1851, publié au *Moniteur*, infligea un blâme très sévère au colonel d'Aurelles, à l'occasion du combat de Selloum; le Gouverneur général lui infligea même des arrêts, mais l'effet n'en était pas moins produit et il était excellent pour nous.

Le général Bosquet se désolait, de son côté, de l'inaction à laquelle il était condamné; il avait demandé à marcher sur les Beni-Mellikeuch pour en expulser Bou Bar'la,

(1) Le jour du combat de Selloum, Ben Ali Cherif avait fait sur les Beni-Mellikeuch une razzia de 80 chèvres et moutons, 1 mulet et 14 bœufs. Le lendemain, il était tombé sur les Mezeldja et leur avait pris 500 moutons et 2 prisonniers.

ce qui eût été facile après la défaite de Selloum; il reçut l'ordre formel de se maintenir sur la défensive, l'intention du Gouverneur étant de l'envoyer avec ses troupes du côté de Djidjelli.

Le 13 avril, le goum du lieutenant Beauprêtre fit une razzia de 1,100 têtes de bétail sur le village des Oulad-Brahim, qui avait envoyé la diffa et des mulets de gada à Bou Bar'la. A la suite de cette affaire les Mecheddala demandèrent à faire leur soumission et ils l'obtinrent moyennant le paiement d'une amende de 5,000 francs. Les Beni-Ouakour voulaient aussi se soumettre, mais ils en furent empêchés par Si El Djoudi qui arriva chez eux avec des contingents de zouaoua; le cherif leur avait imposé une amende de 500 duros, pour avoir refusé de le recevoir après le combat du 10 avril.

Bou Bar'la n'était pas resté inactif; il avait fait de nouveaux appels aux armes et, dès le 18 avril, il avait réuni autour de lui environ 3,000 hommes armés. Il s'occupa de faire fermer tous les accès du village des Beni-Mellikeuch, du côté de la rivière, au moyen de fortes barricades en pierre et en troncs d'arbres qui se commandaient l'une l'autre; puis il alla, le 24 avril, aux Beni-Ouakour en manifestant l'intention de tenter un coup de main du côté de Bouïra. Pour parer à cette éventualité, le général Blangini envoya aussitôt à Bouïra deux bataillons d'infanterie et un escadron de chasseurs aux ordres du colonel Cassaignolles. Le danger ayant disparu, ces troupes rentrèrent à Aumale le 5 mai.

Le cherif n'avait pas donné suite à ses projets de ce côté et était retourné aux Beni-Mellikeuch. Dans la nuit du 30 avril au 1er mai, les Oulad-Sidi-Yahia-El-Aideli, au nombre de 25 ou 30 fantassins, vinrent le chercher pour le conduire dans les Beni-Aydel; le 1er mai, il prêcha la guerre sainte sur le marché du Khemis de Tensaout, près de l'Oued-Bou-Selam.

A partir de ce moment nous voyons Bou Bar'la diriger tous ses efforts sur la rive droite de l'Oued-Sahel pour

se relier au mouvement insurrectionnel qui, parti de Collo au mois d'avril 1851, s'était étendu, par le cercle de Djidjelli, jusqu'aux Babors. C'était pour réprimer cette insurrection que le général de Saint-Arnaud réunissait en ce moment une colonne à Mila.

Le 5 mai, Bou Bar'la, avec les contingents des Beni-Mellikeuch des Illoula et des Tolba-Ben-Dris, augmentés de ceux qu'il avait réunis dans le pays où il se trouvait, se porta devant le village d'Imoula où habitait le caïd d'El-Harrach, Si Cherif Mezian ben El Mihoub, appartenant à une famille de marabouts qui avait joué un rôle prépondérant, au temps des Turcs, dans la vallée de l'Oued-Sahel, où lui-même jouissait encore d'une grande influence. Bou Bar'la avait fait sommer Si Cherif de se soumettre à lui, mais il n'en avait obtenu qu'un refus. Il poussa ses contingents à l'attaque du village et ils furent d'abord repoussés; il chargea alors avec ses cavaliers, ramena son monde en avant et le village fut emporté; il faut dire que le cherif y avait un bon nombre de partisans, ce qui avait paralysé la défense.

Imoula fut pillé et livré aux flammes, une partie du village qui paya rançon fut seule ménagée. Le caïd, Si Cherif ou Mezian, s'enfuit vers Bougie, ses femmes et tous ses biens étaient tombés aux mains du vainqueur. Dans le partage du butin Bou Bar'la s'adjugea une mulatresse fort jolie, enlevée chez Si Cherif ou Mezian et pour laquelle il éprouva une passion des plus vives. Elle se nommait Halima bent Messaoud. Il lui donna comme mari *in partibus*, pour sauver les apparences, un de ses cavaliers appelé Chikh el Haloui el Mor'ribi et elle le suivit dans toutes ses expéditions pour lui préparer sa nourriture.

Bou Bar'la se maria à peu près à la même époque à la nommée Yamina bent Hammou ou Bali (1), originaire de

(1) Cette femme existe encore et habite Tizi-Ouzou avec sa fille Cherifa qu'elle a eue de Bou Bar'la.

Tazaert des Beni-Abbès et que sa mère Zineb, devenue veuve, avait conduite chez son deuxième mari, au village de Timokra des Beni-Aydel. Il avait toujours avec lui sa femme des Oulad-Sidi-Aïssa, dont nous avons parlé.

Après avoir pris Imoula le cherif marcha sur les Aït-Djelil qui firent d'abord mine de se défendre, puis se soumirent. Leur caïd, Si Mohamed ou Saïd, se retira chez les Aït-Tamzalt avec ses parents et les quelques partisans qu'il avait gardés. Le même jour aussi le cherif se porta sur les Beni-Immel; un seul village, celui d'Ir'il-Elloulit, fit un semblant de résistance et fut incendié. Les Beni-Immel s'étaient préparés pour la défense et avaient d'abord fait bonne contenance; mais quelqu'un ayant crié : voilà le cherif! ils ont tourné le dos et se sont enfuis à toutes jambes, avant même qu'on eût tiré sur eux, tant était grande la peur que leur avaient inspirée les histoires, aussi absurdes que merveilleuses, qu'on leur avait racontées sur Bou Bar'la.

Ce moment fut, peut-être, pour ce dernier, le plus brillant de sa carrière de cherif; les populations se soumettaient partout sur son passage et grossissaient sa petite armée. Nos caïds, nos chikhs étaient chassés et remplacés par des hommes de son choix; il levait des contributions et imposait de fortes amendes à ceux qui étaient soupçonnés d'être partisans des Français; en un mot tout pliait sous sa volonté.

En même temps qu'il accomplissait ces progrès dans l'Oued-Sahel, ses émissaires avec ses lettres excitaient une grande fermentation dans les cercles de Médéa, Miliana et d'Orléansville. Dans un rapport du mois de mai, adressé au Gouverneur, le général Blangini écrivait : « partout le cherif inonde les tribus de ses émissaires; » on en arrête tous les jours et le pays est infesté de der- » wiches et de fanatiques prêchant la guerre sainte et » excitant les populations à la révolte. Les subdivisions » de Médéa et de Miliana ont été surtout travaillées par » ces prédicateurs : une grande conspiration vient d'être

» découverte, où beaucoup de nos chefs indigènes sont
» compromis........

» Nous sommes dans un moment de crise; si la révolte
» est vaincue promptement, nous maintiendrons l'ordre;
» mais si, avant d'avoir châtié les rebelles, on laisse le
» temps aux Arabes de mettre leurs récoltes en sûreté,
» on peut craindre de voir les mouvements prendre des
» proportions plus sérieuses et les événements se com-
» pliquer d'une manière embarassante. »

Bou Bar'la avait envoyé un de ses lieutenants, El-Hadj Moustafa, dans le Bou-Taleb, pour y exciter l'insurrection; quelques populations se rallièrent d'abord à lui, mais il n'y eut pas grand succès et il dut bientôt abandonner la partie.

Dans le cercle de Médéa, l'agitation était organisée par un autre des lieutenants de Bou Bar'la, Si Kouider ben Si Mohamed Titraoui (1). Ce Si Kouider appartenait à une famille de marabouts très considérée, des Mfatah, près de Boghar; il était un des sectateurs les plus ardents de l'ordre des Derkaoua. Agé de 40 à 45 ans, c'était un homme énergique, vigoureux cavalier et, quoique marabout, amoureux des hasards et des aventures de la guerre.

Avant notre occupation de Médéa, il avait acceuilli avec empressement Si Moussa bou Hamar qui a été pendant quelque temps un des adversaires de l'émir Abd el Kader, et il devint son lieutenant.

Fait prisonnier en 1840, Si Kouider fut envoyé en France où il resta interné pendant plusieurs années.

A son retour en Algérie, il recommença la même existence; il suivit Si Moussa bou Hamar à Zaatcha et lorsque ce dernier fut tué, lors de la prise de l'oasis (28 novembre 1849), il se jeta en Kabylie et s'établit aux Oulad-

(1) Cet ancien agitateur existe encore; il habite sa tribu d'origine près de Boghar. Il a rejoint Bou Bar'la le 23 mars.

Ali-ou-Iloul dans les Beni-Sedka. Si Kouider se joignit à Mouley Brahim; puis, lorsque Bou Bar'la fit son apparition comme cherif, il s'attacha à lui et devint, comme nous l'avons dit, un de ses lieutenants.

Si Kouider Tritaoui excita, au moyen des Khouan des Derkaoua, une telle recrudescence de fanatisme religieux dans les Beni-Bou-Yakoub, les Haouara, les Beni-Hassen, les Mfatah, les Oulad-Allane, que le général de Lamirault, commandant la subdivision de Médéa, dut demander à sortir avec des troupes, pour apaiser cette agitation et arrêter les principaux perturbateurs.

Au mois de mai un émissaire kabyle était apparu dans le cercle de Miliana, se faisant appeler Si Mohamed ben Abd Allah Bou Maza; il fut traqué et tué le mois suivant dans le cercle d'Orléansville.

Revenons maintenant au cherif. Dans les premiers jours de mai, il s'était avancé jusqu'au Dra-el-Arba des Guifsar et avait intercepté les communications entre Sétif et Bougie. Un de nos cavaliers, porteur de dépêches, fut arrêté et décapité publiquement.

Le 8 mai, escorté d'un peloton du 3e chasseurs d'Afrique et d'une quinzaine de cavaliers indigènes, le lieutenant-colonel de Wengi, commandant supérieur de Bougie (1), poussa une reconnaissance jusqu'au ksar; il ne trouva partout que des gens effarés et, jugeant impossible d'organiser la résistance, il rentra le soir même à Bougie (2).

Le 9 mai, le colonel de Wengi se porte avec la garnison à 4 lieues de Bougie et prend position à Bou-Keffou, sur la rive gauche de l'Oued-Sahel; Bou Bar'la était déjà installé, de l'autre côté de la rivière, au Sebt des Djeba-

(1) Le lieutenant-colonel d'état-major Morlot de Wengi a été nommé commandant supérieur de Bougie le 19 février 1851.

(2) Lire le récit plein d'intérêt que donne de ces événements et de l'attaque de Bougie, M. Féraud, qui en a été témoin oculaire, dans son *Histoire de Bougie*.

bra, à 2 lieues de notre camp. Les Djebabra avaient fait défection et il ne resta bientôt plus de fidèle que la tribu des Mezzaïa qui nous avait fourni ses contingents. L'ennemi nous enveloppait de toutes parts et il était urgent de rentrer à Bougie, avant qu'il ne nous coupât le chemin de la retraite.

Ce mouvement eut lieu le lendemain, 10 mai. A peine la garnison était elle rentrée dans la ville que les bandes du cherif firent irruption dans la plaine de Bougie, en brûlant tout sur leur passage; elles comptaient de 8 à 9,000 hommes et 200 cavaliers.

La garnison, qui ne pouvait mettre sur ligne que 600 hommes, sort formée en trois colonnes pour marcher à l'ennemi. Le cherif avec son goum s'était établi sur le plateau de l'oasis de Sidi-Yahia; les chasseurs d'Afrique et une vingtaine de cavaliers arabes reçoivent l'ordre de les déloger. Après trois charges successives de nos braves chasseurs, les goums du cherif, enfoncés et refoulés fuient pêle mêle par les sentiers du col du Tizi. Les contingents Kabyles, voyant disparaître leur chef, commencent à hésiter; l'arrivée de notre infanterie les mit bientôt en déroute. Les Mezzaïa tombèrent alors sur les fuyards et en tuèrent un bon nombre.

Cet affaire ne nous avait coûté que 2 chasseurs d'Afrique tués et une dizaine de blessés; l'ennemi avait eu une centaine de tués. Bou Bar'la rallia les fuyards dans la plaine de l'Oued-R'ir (1).

Pendant la déroute du goum du cherif, dont nous venons de parler, Mouley Brahim avait eu son cheval tué et il était en danger de tomber entre les mains de nos chasseurs; Bou Bar'la lui dit de se cacher dans la broussaille, lui promettant qu'il viendrait l'y chercher la nuit

(1) D'après une lettre du général Blangini, du 9 juillet, Bou Bar'la aurait été légèrement blessé au menton, dans l'affaire du 10 mai, et il aurait été, peu après, victime d'une tentative d'empoisonnement, à la suite de laquelle il serait resté trois jours sans connaissance.

suivante. Il y alla, en effet, la nuit venue avec Abd el Kader el Boudouani, tenant un cheval en main et il réussit à ramener Mouley Brahim au camp.

La colonne du général Bosquet, qui était allée concourir aux opérations du général de Saint-Arnaud, du côté de Djidjelli, avait été remplacée aux Oulad-Sidi-Brahim-bou-Bekeur, au débouché des Biban, par une petite colonne commandée par le général Camou; elle y resta jusqu'au milieu du mois de mai et elle alla ensuite s'installer à Roumila, au sud des Beni-Abbès. Elle reçut l'ordre de partir pour aller opérer contre Bou Bar'la et se mit en route de Roumila le 18 mai; elle campa le 18 à Bordj-bou-Arreridj, puis elle alla gagner la route de Sétif à Bougie et arriva le 21 mai à Elma-bou-Aklan, où elle devait attendre le général Bosquet qui avait été détaché avec quelques troupes de la colonne du général de Saint-Arnaud pour la renforcer.

Le cherif avait abandonné les tribus de Bougie à elles-mêmes et il s'était porté à la rencontre du général Camou pour organiser la résistance. Il avait présenté l'affaire de Bougie comme une victoire, ses récits trouvaient sans doute des incrédules, mais il n'en avait pas moins réussi à réunir autour de lui des forces assez considérables. Le 23 mai eut lieu un combat, au sujet duquel nous allons donner le rapport du général Camou.

Plateau d'Elma-bou-Aklan, 24 mai 1851.

« Depuis le 21 j'étais installé sur le ruisseau d'Elma-
» bou-Aklan, à l'embranchement des chemins des Re-
» boula avec la route de Bougie, j'y attendais l'arrivée
» du général Bosquet.

» Mon inaction pendant deux jours a fait penser aux
» tribus et à Bou Bar'la que nous n'osions combattre et
» que le moment était venu de nous exterminer. Aussi
» des contingents des Beni-Yahia, Reboula, Beni-Oudjan,

» Beni-Sliman, Mezalta, Rahmin, etc., sont-ils venus » hier, au nombre de plus de 3,000, couronner les hau- » teurs à 5 kilomètres de mon camp.

» Il était 2 heures lorsque je fus prévenu que ces con- » tingents, déjà très nombreux, augmentaient encore. » Si je restais dans la vallée où j'étais installé, j'allais » (il n'en fallait pas douter) être attaqué sérieusement.

» Ma position était défavorable, je ne voulus pas y at- » tendre l'attaque et je me décidai à partir, pour aller » mettre le camp au plateau où je suis.

» A 3 heures 1/4, j'étais en route; à 4 heures ma tête » de colonne débouchait sur le plateau.

» Mon intention, en partant, était de n'attaquer que le » lendemain 24 ; je craignais de ne pas avoir assez de » jour; mais, en arrivant, il n'y avait plus à hésiter : sur » tous les points de l'horizon étaient les contingents, à » trois portées de fusil; sur un mamelon on voyait en- » viron 50 chevaux, ayant un drapeau et la musique.

» J'attendis tout juste le temps d'avoir réuni tout mon » monde, je fis mettre sacs à terre et je formai 3 petites » colonnes composées chacune d'un bataillon.

» Les zouaves étaient à droite, avec 25 chevaux du » goum ; au centre était un bataillon du 8e léger, l'esca- » dron de chasseurs et 25 chevaux du goum ; les tirail- » leurs indigènes tenaient la gauche.

» Au signal de deux coups de canon, tout le monde se » mit en mouvement, sonnant la charge, mais ne tirant » pas un coup de fusil. L'ennemi ne nous attendit pas et » ne fit qu'une seule décharge très peu nourrie. Il se jeta » de suite dans les ravins, où il fut atteint par nos trou- » pes, qui montrèrent beaucoup d'ardeur.

» Les zouaves, sur qui la cavalerie et le 8e léger jetè- » rent les Kabyles, ont eu les honneurs de la journée.

» Nous avons tué 50 hommes à l'ennemi et brûlé 6 » petits villages; un seul des nôtres a été blessé, c'est » un cavalier du goum.

» A 7 heures, tout le monde était rentré au bivouac,

» les Kabyles avaient disparu pour ne pas reparaître, » au moins pendant 24 heures.

» Ce combat va, sans nul doute, démonétiser le cherif » dans ces tribus ; toutefois, les Kabyles adoptent si fa- » cilement le mensonge que peut-être ils auront besoin » d'une autre leçon.

» *Signé* : CAMOU. »

Au bivouac du plateau d'Elma-bou-Aklan, le 25 mai 1851.

» Je pensais que le petit combat du 23 avait déconsi- » déré le cherif aux yeux des tribus et que les contin- » gents avaient dû l'abondonner en très grande partie. » Les chefs arabes me disaient, le 24 au matin : « Le » cherif est mourant et les Kabyles sont rentrés chez » eux. » Cette fois encore leurs renseignements étaient aussi mauvais que tous ceux qu'ils fournissent depuis l'apparition de Bou Bar'la dans la subdivision de Sétif. Voici comment j'en eus la preuve :

« Hier matin, 24, je voulus brûler le village d'El-Matia » (Oulad-Khelef), situé à deux lieues et demie de mon » camp. Comme je le dis plus haut, je pensais qu'on ne » trouverait pas de résistance; toutefois, par mesure de » précaution, je donnai au commandant Duportal, char- » gé de l'opération, une bonne petite colonne, composée » de son bataillon du 8e léger, 3 compagnies de zouaves, » un peloton de chasseurs à cheval, des canonniers » chargés de mousquetons à tige et 5 mulets de cacolet; » 50 chevaux du goum devaient éclairer cette colonne.

» A onze heures et demie le commandant Duportal se » mit en route; à une heure et demie il arriva au village; » personne ne paraissait pour le défendre; on y mit le » feu.

» A peine la fumée parut-elle que le cherif en per- » sonne, avec des contingents aussi nombreux, si non

» plus, que ceux du 23, descendit des villages de Re-
» boula, passa le Bou-Sellam et monta les mamelons
» d'El-Matia, où il attaqua sérieusement. La position du
» commandant Duportal était très bonne pour tenir en
» face de toutes les forces du cherif et il y tint très vi-
» goureusement. Mais la retraite devait être extrême-
» ment difficile, s'il n'était soutenu.

» Dès que j'eus connaissance de l'attaque, j'envoyai à
» son secours le reste de l'escadron de chasseurs, le
» reste du bataillon de zouaves et un autre bataillon du
» 8e léger. Je fis partir aussi 20 mulets de cacolets. Ce
» renfort permit au commandant Duportal de faire un
» retour offensif, dans lequel on ne put joindre les Ka-
» byles, il est vrai, mais qui les mit en fuite sur tous les
» points. La troupe put rentrer sans qu'un coup de fusil
» fût tiré sur l'arrière-garde.

» Dans cette deuxième affaire, l'effet moral est encore
» pour nous et nous avons vu les contingents des Beni-
» Sliman et des tribus du Sahel rentrer chez eux; on dit
» aussi que ceux des Beni-Yala et de Zamora en ont fait
» autant, mais il n'y a pas à s'y fier. Pour avoir un ré-
» sultat, il faut frapper plus vigoureusement que je ne
» puis le faire avec ma petite colonne et frapper au cœur.
» Aussi, j'attends avec une vive impatience le général
» Bosquet, car ce n'est qu'après son arrivée qu'il pourra
» y avoir une opération sérieuse.

» Cette affaire nous a coûté 1 tué (le sous-officier
» commandant le peloton de chasseurs) et 13 blessés. Il
» n'y a qu'une blessure grave. Je ne puis préciser les
» pertes de l'ennemi, mais elles ont dû être considé-
» rables, à en juger par les hommes que l'on emportait
» et par les traces de sang que l'on a vues dans le der-
» nier retour offensif.

» P. S. — Je reçois à l'instant des renseignements arabes.
» Les Kabyles ont perdu 50 morts et de nombreux bles-
» sés; le porte-drapeau et son cheval ont été tués; les

» Beni-Yala surtout auraient été maltraités. Les contin-
» gents se seraient séparés pour aller enterrer les morts;
» ils auraient promis de revenir, cette besogne faite. Le
» cherif serait chez les Reboula qui le retiendraient pour
» s'en faire un drapeau : on les dit déterminés à dé-
» fendre leurs villages jusqu'à la dernière extrémité. Je
» ne vous donne pas ces nouvelles comme certaines,
» car, je suis, je le répète, on ne peut plus mal rensei-
» gné par les Arabes qui m'entourent.

» Le commandant Dargent m'écrit qu'El Hadj Moustafa
» parcourt les Ayad dans la chaîne du sud et cherche à
» exciter un mouvement en faveur de Bou Bar'la.

» *Signé* : CAMOU. »

Le général Bosquet, qui avait quitté la colonne du général de Saint-Arnaud le 26 mai, avec deux bataillons du 8e de ligne et une section d'artillerie, fit sa jonction le 30 avec le général Camou. Un repos de 24 heures fut donné aux troupes et le lendemain matin on se mit en marche dans la direction du cherif dont on voyait le camp, de l'autre côté du Bou-Sellam, sur les hauteurs d'Aïn-Anou, dans les Reboula. Bou Bar'la paraissait avoir le dessein de nous laisser nous engager dans le défilé de la route de Bougie, puis de tomber sur nos derrières avec ses 4,000 Kabyles. Il fallait donc d'abord le déloger.

Le 1er juin la colonne, retenue au bivouac par un brouillard épais, ne se mit en marche qu'à huit heures du matin; à onze heures notre camp était formé de l'autre côté de la rivière; on le laissa sous la garde de 3 compagnies du 8e de ligne et l'infanterie y déposa ses sacs.

Pendant que le goum de Sétif entamait la fusillade avec les cavaliers du cherif descendus à sa rencontre, le général Bosquet déployait 4 bataillons : à droite les tirailleurs indigènes d'Alger, à gauche les zouaves et au centre les deux bataillons du 8e de ligne avec deux obu-

siers et la cavalerie de la colonne (un escadron du 3e chasseurs d'Afrique et un escadron du 3e spahis). Notre ligne s'ébranle et gravit les pentes d'Aïn-Anou aux sons de la musique du cherif, qui se fait entendre sur la hauteur, le centre restant en réserve à mi-côte.

Les Kabyles essaient vainement de nous arrêter par leurs feux et avant de se laisser aborder ils cherchent à gagner la vallée par leur droite. Le général Camou voyant ce mouvement lance sa réserve, précédée d'un peloton de cavaliers d'élite, composée dans le moment même des sous-officiers et des brigadiers du train des équipages et de quelques chasseurs de l'escorte, pour lui couper la retraite de ce côté. Une vingtaine de fuyards sont sabrés, le reste est obligé de se rejeter dans les ravins, devant l'ardente poursuite de nos fantassins. Ce fut un véritable massacre, les Kabyles laissèrent plus de 300 morts sur le terrain, la musique du cherif, sa tente, ses bagages tombèrent en notre pouvoir; plusieurs villages furent incendiés. Nous n'avions eu que 2 hommes tués et 17 blessés, dans ce sanglant combat dont le souvenir est resté profondément gravé dans la mémoire des Kabyles. Dès le soir, les Reboula et plusieurs tribus voisines faisaient leur soumission. Depuis ce moment nos troupes ne trouvèrent plus de résistance; le 4 juin le général Camou fit brûler les villages de Chreah, fraction des Beny-Yala, coupable d'avoir donné asile au cherif après le combat du 1er juin. Le 8 juin, cette punition avait porté ses fruits: car les Oulad-Yahia, Oulad-Abdallah, Oued-Ayad, Oulad-Rezoug, Oulad-El-Khalf, Mguerba, Beni-Brahim, Beni-Achach, Beni-Afod, Reboula, Beni-Yala, Beni-Chebana, Beni-Afif, Sebtia et Beni-Ourtilan arrivaient au camp d'Aïmeur pour demander l'aman; le même jour toutes les tribus d'El-Harrach, moins les villages d'Aguemoun et des Beni-Khiar, envoyaient leurs grands pour faire leur soumission.

Le 10, le général Camou campe à Dra-el-Arba des Guifsar; le 11, il fait brûler le village des Oulad-Amara,

fraction des Beni-Oudjan, la seule qui ne fût pas encore arrivée; le 12, il campait à Taourirt chez les Barbacha; le 15, il arrivait sous Bougie pour s'y ravitailler, après avoir obtenu la soumission de toutes les tribus qui se trouvaient sur son passage. Les bataillons du 8e de ligne et du 22e léger, qui étaient dans la place, ont rallié le général dès son arrivée.

Le 17 juin, le général Camou remonte la vallée de l'Oued-Sahel, sur les traces de Bou Bar'la, qui avait déjà mis à profit le temps du ravitaillement sous Bougie, pour entraîner de nouveau les tribus de la vallée. Le cherif était avec 60 chevaux chez les Beni-Immel, mais sa tactique était de nous susciter des ennemis plutôt que d'attendre l'effet de nos armes.

Le 18, une reconnaissance de cavalerie, partie du bivouac de l'Oued-Amacin, l'aperçut en conférence avec les contingents des Beni-Immel, mais elle ne put le déterminer au combat malgré l'incendie des moissons qu'elle alluma sous ses yeux. Le cherif abandonna les Beni-Immel à notre aspect. Il a fallu néanmoins quatre jours de station au milieu des villages et des moissons des Beni-Immel pour les déterminer à demander l'aman. L'exemple a porté ses fruits: les Beni-Mançour, Tifra et Beni-Ourlis sont venus se soumettre; pendant ce temps les Mcisna, Melaha et Beni-Aïdels sont entrés en pourparlers.

Le cherif n'a trouvé de refuge et d'appui que chez les Ourzellaguen que Bou Bar'la avait su si bien séduire par ses mensonges et son audace, qu'ils se croyaient en mesure de nous arrêter et qu'ils avaient conservé les femmes et les enfants dans leurs villages. Le 24, le général Camou campait au pied de leurs montagnes. Le 25, dès le matin, l'avant-garde, composée de la cavalerie et d'un bataillon de zouaves, aperçut un premier rassemblement de 500 fantassins entourant le petit goum du cherif.

Vers midi, le général Camou mit en mouvement 7

bataillons sans sacs, deux obusiers, l'escadron de spahis, l'escadron du 3e chasseurs et le goum, en prenant pour point de direction le village d'Iril-N'tara qui était occupé par les contingents ennemis. Notre droite, formée du bataillon du 8e léger et des tirailleurs, était commandée par le colonel Cambray; notre centre, formé des trois bataillons du 8e de ligne et deux obusiers, était aux ordres du colonel Jamin; le lieutenant-colonel Lerouxeau commandait la gauche, composée du bataillon de zouaves et du bataillon du 22e léger.

Dès le début, notre cavalerie chargea le petit goum du cherif et le mit en fuite, mais elle fut arrêtée dans sa poursuite sous les murs d'un village d'où partait un feu nourri. Néanmoins, nos cavaliers maintinrent le combat en mettant, en partie, pied à terre jusqu'à l'arrivée des zouaves et du 22e léger qui bientôt pénétrèrent dans le village.

Pendant ce temps la colonne du centre était maîtresse d'I'ril-N'tara. A gauche quelques compagnies du 22e léger, emportées par trop d'ardeur, furent arrêtées par de nombreux contingents, sous le village d'Ibouziden; mais un bataillon du centre fut envoyé à leur appui et, en quelques instants, les villages d'Ibouziden et d'Ifri furent enlevés malgré l'escarpement des pentes, le feu plongeant de l'ennemi et la défense opiniâtre des habitants. Tous les villages des Ourzellaguen ont été pillés et brûlés et la leçon a été si sévère que pas un coup de fusil ne fut tiré sur l'arrière-garde, lorsque les troupes ont regagné le camp. Cependant on quittait des villages en feu par des sentiers semés de cadavres d'hommes et de chevaux tués à l'ennemi.

Nous avons eu 3 officiers et 4 soldats tués; 2 officiers et 20 soldats blessés.

Les Ouzellaguen sont venus le 27 faire leur soumission et ils ont avoué avoir enterré 30 des leurs et 4 cavaliers du cherif, sans compter les pertes des contingents étrangers; ils ont eu aussi beaucoup de blessés.

Cependant une fraction des Ouzellaguen, qui avait reçu des renforts des Zouaoua, n'avait pas suivi l'exemple du reste de la tribu et il fallut un nouvel effort pour la réduire. Le 28 juin, le bataillon de tirailleurs d'Alger, appuyé par le 8e de ligne, enlève les crêtes élevées qui dominent les défenses des villages rebelles, pendant que les zouaves et le 8e léger attaquent la position de front. Les Kabyles ne peuvent tenir devant l'élan de nos troupes, malgré les abris qui les défendaient; ils lachent pied, après quelques décharges de leurs armes, et s'enfuient par le col des Beni-Idjeur, d'où le cherif regardait le combat. Cette journée ne nous avait coûté que 6 blessés; l'ennemi a laissé entre nos mains 10 morts et en a emporté beaucoup d'autres. Le soir, toute la tribu sans exception était dans notre camp.

Le lendemain, le général est allé à Akbou, où il a passé les journées du 1er et du 2 juillet. Il a réuni sur ce point les gens des Illoula, des Ouzellaguen, des Beni-Our'lis, des Beni-Aïdel et des Beni-Abbès, et a fait jurer entre les mains de Si ben Ali Cherif, une alliance pour le maintien de la paix, et contre les tentatives de Bou Bar'la.

Le 3, le général s'est dirigé par des sentiers affreux, chez les Oulad-Sidi-Yahia-el-Aideli, marabouts qui avaient appelé à eux le cherif; ils s'enfuirent, laissant leur village entre nos mains; le général Camou le fit raser et pesa sur le pays jusqu'au 7. Les Mahin, Djafra et Ouchanin, sont venus sur ce point amener leurs ôtages; c'est encore là que la confédération d'El-Harach et les Beni-Aïdel ont remboursé à Si ben Ali cherif la valeur des pertes qu'ils lui avaient fait éprouver.

Le général Camou s'est ensuite porté chez les Beni-Abbès qui sont venus à sa rencontre, à l'exception d'une seule fraction, celle des Beni-Aïal, qui en avait agi de même à l'égard du maréchal Bugeaud, en 1847. Le 8, ce village, d'un accès très difficile, est enlevé par le 8e de ligne, après une résistance assez énergique. Les Beni-Aïal laissèrent à notre discrétion leur village et leurs

moissons emmeulées autour des maisons. Le général fit respecter leurs propriétés, et alla camper le jour même à Tala-Mziḍa, près de Kelaa, où les gens de ce village apportèrent une copieuse diffa à la colonne.

Pendant la journée du 9, une soixantaine d'officiers allèrent visiter El-Kelaa, village admirablement fortifié par la nature, d'où les Oulad-Mokran ont longtemps défié la puissance des Turcs; ils y reçurent l'accueil le plus hospitalier.

Le 11 juillet, la colonne ayant terminé sa mission, les troupes se séparent pour regagner leurs garnisons.

Bien que les résultats obtenus dans cette campagne aient été très importants, l'œuvre entreprise n'avait pas été achevée, puisque la tribu des Beni-Mellikeuch qui, plus que toutes les autres, avait mérité un châtiment exemplaire était restée impunie.

Pourquoi nos troupes, avant de se séparer, n'ont-elles pas donné à cette tribu turbulente une leçon bien méritée, ce qui n'eût pas été bien difficile, son territoire n'étant pas plus inabordable que ceux que nous avions visités? C'est ce que nous n'avons pu éclaircir.

N. ROBIN.

(A suivre.)



ESSAI D'ÉTUDES LINGUISTIQUES & ETHNOLOGIQUES SUR LES ORIGINES BERBÈRES

(Suite. — Voir les nos 147 et 148.)

La lettre + est une des lettres berbères dont la prononciation varie le plus d'un dialecte à [illegible] elle correspond, selon les endroits ou selon les mots, aux lettres arabes ت, ث, ط et même ظ, aux lettres grecques θ et τ, au *th* anglais, au *tz*, *ts*. Elle se confond avec le Ǝ dans beaucoup de cas et dans beaucoup de localités.

Les différents sens de cette lettre-racine se prêtent aux rapprochements suivants :

1. — *Theia*, la fille du soleil, dans la mythologie grecque. — Sanscrit, *atta*, mère, sœur aînée, tante. — Gothique, *aitheï*, mère. — Sanscrit, *tu*, croître, être fort ; *ta*, honorer, vénérer. — τίω, honorer. — θειος, oncle ; θεια, tante ; θεος, dieu ; θεα, déesse. — *Tueri*, défendre, protéger. — *Tutor*, tuteur. — *Hutte ;* bourguignon, *hoté, autau* (maison) ; wallon, *teu*, toit. — L'influence tutélaire et protectrice de l'étoile est une superstition qui a traversé les siècles, au moins comme allégorie ;

2. — Le mot kabyle si connu, *temtout, femme*, ++⊐+ est une forme verbale de ++ *tout*, forme qui indique un fréquentatif de passivité, — ou bien c'est un mot composé de *tout*, jeune fille nubile, et de *tem* ⊐+ celle mère : la femme est la jeune fille devenue mère;

3. — Comparez l'article anglais *the*, et les démonstratifs *they, that*;

4. — Ce sens de source est probablement le même que 6 *tet*, bout de sein. Les sources sont les yeux de la terre, comme en arabe عين. Comparez en grec *Tethys*, la déesse des eaux; l'allemand *thauen*, couler, distiller; *thaù*, rosée (qui n'a lieu que par les nuits étoilées). Rapprochez le grec θεαω, θεαομαι, voir, considérer; ταως, paon (oiseau scellé), mot qui se retrouve en berbère et en arabe ⊙:+ *taous*. — τοι, vrai; θυω, s'élancer (jaillir). — *Taie*, maladie de l'œil. — Ἰτεα, saule, arbre des sources. — Αιτία, cause, motif;

5. — On dit, en normand, il *étèlle*, il fait *clair d'étoiles*. — Allemand, *heiter*, serein, clair;

6. — Anglo-saxon, *tite*, mamelle, *eat*, manger; gaëlique, *teth*, le bout de la mamelle; provençal, italien, espagnol, *teta*, bout du sein. — Grec, τιτθευω, allaiter; τιτθος, mamelle; τιθη, nourrice. — Français, *téter*;

8. — Dans les patois des îles de Friedland, on a : île d'Aunou, *aats*, père; île de Foehr, *oti*, père; dans les autres îles, *tate*. — En japonais archaïque, *hito*, homme, *unité* (conf. sens 16), perfection; gaulois, *ta*, père. « En » summérien, en médique, dans toutes les langues tar- » taro-altaïques, l'idée de père s'exprime d'une manière » ressemblant à la syllabe *at*; seules, les langues sémi- » tiques n'ont pas voulu de *at* pour rendre ce sens. » *(Oppert, Journal asiatique*, 1875, page 485, — mai-juin). — Rapprochez encore le sanscrit *ta*, honorer, τιω, etc., cités plus haut. — *Ti*, ≤+ en berbère, est certainement

un radical primitif; mais est-ce bien une racine? Ne serait-ce pas la 8ᵉ forme du radical-racine ≤ *(être mâle)*, forme qui est ≤ + et signifie être habituellement mâle?

9. — ετης, compagnon. — Sanscrit, *tu*, être fort. — *État*; bourguignon, *Etay*. — *Natio, nation*, n'est que la reproduction du berbère +| *N'ait*, clan;

10. — C'est l'étoile filante qui brille, va, s'enfle et descend vers l'horizon; le bolide qui tombe, frappe ou disparaît. De là : +:. *Out, aout* (B.), *iout* (A.), *iouat* (Mz.), frapper, battre. — Ουταω, blesser. — ωθεω, pousser, renverser, faire tomber. — ατη, dommage, malheur. θυω, sacrifier, immoler. — Allemand, *that*, acte, action. — Anglais, *hit*, coup. — Wallon, *tey*, tailler; *teie*, coupure. — Latin, *it*, il va. — Wolof, *it*, frapper;

11. — La nuit est le temps des étoiles. — En summérien, *ti*, étoile, étincelle;

12. — Τις, τι, qui, quoi? quelqu'un, quelque chose. — ουτος, celui-ci, lui-même, etc.;

13. — Εθω, avoir coutume; εθος, coutume, habitude. — ηθος, mœurs, usage. — Latin, *uti*, faire usage de, être maître de; — *tot*, tant; *tolus, tout*. Anglais, *tot*. Bourguignon, *tô*. Wallon, *to*. Osque, *touto* (tout). — Comparez nos suffixes français en *té*, en *ot*, en *et* et en *ette* (pauvre*té*, chari*ot*, cheval*et*, char*ette*, pauvr*ette*);

15. — Doit être dérivé du sens 11 « être obscure comme la nuit » ou du sens 10 « disparu, comme l'étoile filante »;

16. — Dérivé du sens 4. — θειν, brûler.

Λ ou Π

Valeur hiéroglyphique. — Rencontre et réunion de deux lignes; angle, porte.

Valeur idéographique. — L'angle, symbole du dualisme formant l'unité, symbole de la réunion, de la convergence, de l'association, de la solidarité, de la société. La porte, symbole de l'idée d'origine, de la sortie, de la provenance, de la localité d'où l'on vient (*mais non* de la *matière originelle* qui est ⊐ *M,* ni de la *production* qui est ☐ *R,* ni de la *sélection* qui est ⊡ *S,* ni de l'*action* qui est ⋈ *G*).

Da ou *dê,* le dieu femelle, la déesse primordiale, nourricière des hommes. *Ga* ou *Céres,* des Pelasges, devenue la *Deméter* des Grecs. *Da,* le prototype et la racine de la *Dia* ionienne, des *Devi* et *Deva* sanscrits, de *Deus* et *Dea* des Latins, de *Hada,* la Junon babylonienne, de *Iadou,* l'ancêtre mythologique du *Khrima* indien, etc., etc.

Remarque. — La forme Λ semble plus archaïque que ⊓ ; les deux sont aujourd'hui également usitées.

Valeur phonétique, D. — Nom, *iedd.*

Lettres-racines et radicaux d'une seule consonne

1. — Λ *Ed,* aller de compagnie, aller, passer, mettre avec. — Et, avec (accompagnement de), parmi, entre, d'entre, de. — Λ *Ad,* habiter (Serère). — *Hadi,* toi (Somali);

2. — Λ *Id, idh,* homme, compagnon (socius). — ≮Λ≮ *idi, aidi,* chien (socius). — ΛΛ *Edid,* peau, peau de bouc (T. S.);

3. — Λ *Id, idh, ied, iedh, iod,* etc., démonstratifs isolés tenant lieu de relatifs (surtout en Zenaga); ce, ces, cet, celle, ces, etc.;

4. — Λ *Id, idh, iid,* etc., affixes des noms servant (en Zg.) de démonstratif pour les objets rapprochés, juxtaposés; est opposé à l'affixe I *N,* qui sert pour les objets éloignés, qu'on montre;

5. — Λ *Da, di, ad,* ici, voici; — *idh,* moi (Zg.);

6. — :Λ *Addou, eddiou,* aller ensemble. — .Λ *ieda,* obéir (Zg.) — ≮Λ *ieddi,* charger (un fusil) (A.). — *Addia,* ongle (Somali);

7. — :Λ *Daou, eddou,* sous. — *Ioddi* (Mz.), tomber; *iodda* (A.), même sens. — *Addai* (Mz.), en bas;

8. — :Λ *Eddou,* être joyeux;

9. — Λ *Deïa,* lune (Somali). — Λ≮ *id, ied, eâd.* ∃≮ *idh, ied,* Nuit. — :Λ *oudou,* voyager le soir;

10. — :Λ *Dou,* compagnon de, maître de, seigneur de. — :Λ *oudia* (Zg.), maître;

11. — Λ: *Oud,* venir, arriver;

12. — Λ: *Aoud,* publier, porter à la connaissance d'autrui. — *Aad, ad, had,* usage, coutume;

13. — Λ *Ad,* et plus souvent ΛΛ *adad,* doigt, un des associés, des groupés;

14. — Λ *Addi,* exhaler, sentir, être odorant, odeur;

15. — Λ *Adda,* et plus souvent ΛΛ *dada,* terme de familiarité respectueuse (père, oncle, tante, etc.);

16. — Λ *D, ed,* préfixe des adjectifs qualificatifs ou ethniques répondant comme sens à « celui qui est inséparable de, celui qui provient de, celui qui est, celui qui a, etc.;

17. — .ΛΛ *Deded, dedd, dedded* (Somali), sueur.

18. — :Λ *Dou* (T. S.), son (ce qui accompagne le grain);

Le sens mystique de Λ *da*, déesse, se retrouve en berbère dans ΛΛ *dida*, ou *Marem-Dida*, qui est le nom d'une idole du Baghermi ; il se déduit de divers composés tels que le mot Λ|⊡ *Abendou*, pluriel Λ|⊡ *Ibounda*, qui dans le Djurdjura signifie « rayon de soleil pénétrant par les fissures des toits ou murs » (1) et se décompose en ⊡ *aba* — a envoyé ;

| *en* — ici, — ou *Enn (Anou)* ;

Λ *dou* — divinité.

Les valeurs diverses de la lettre racine Λ *D* donnent lieu aux remarques suivantes :

1. — Lapon et celte : *ad*, toi ; celui qui m'accompagne, qui va avec ; allemand, *dù*, toi. — Le *De* français et provençal avec les sens de *en*, *fait* de, *d'entre*, *etc.* — Le latin *do*, donner ; *Duo*, *deux* ; *Ædes*, *édifice* (ce qui est bâti avec des matériaux rassemblés, groupés). — Δε *et*, δεω, lier, enchaîner. — Δια, en dans. — Εδος, demeure. — Anglais, *ad*, ajouter, joindre ;

2-3. — En suménérien, *A D*, *père*. — Médique, *houde*, celui-ci. — Latin, *id*, ceci, cela. — Arabe ذا, *da*, celui-ci. — Grec, οδε, ηδε, celui-ci, ceci, cela, etc. — Allemand, *der*, *die*, *das*, celui, celle, ceux ;

5. — Ιδε, *voici*, *voilà*. — Allemand, *da*, là, cela. — Ιδιος, propre particulier ;

6. — Latin, *edo*, produire, rapporter ; *do*, donner. — Arabe, أدا, conduire. — Sanscrit *da*, donner. — ὁδος, route, voyage. — Anglais, *dou*, porter, se conduire. — *Idea*, *idée*, — *idem* ;

7. — Αδης, Pluton, dieu des enfers, dieu du *dessous*, de l'intérieur de la terre. — δυω, s'enfoncer ;

(1) Sens donné par M. le général Hanoteau, *Chants populaires de la Kabylie*, p. 62, note.

8. — Ἀδω, chanter. — Ἡδω, réjouir, charmer. — Ἡδυς, *doux*, agréable, gai ;

9. — Ιοδης, violet, par excellence la couleur du mélange ; ou, la couleur sombre. — La nuit est le temps où on se réunit ; où on marche serré, — c'est aussi l'indication (du temps) chez un peuple qui compte par nuit et non par jour — la nuit est le temps de la crainte. Αιδως. — Anglais, *die*, s'éteindre, mourir ; *dye*, teindre, colorer ;

10. — Mot passé à l'arabe ذو avec le sens de maître et synonime de صحب *sahab*, compagnon de. — Comparez le *De*, nobiliaire français, *de*, de possession ou d'origine ;

11. — Latin, *ad*, vers (*adeo*, aller vers, venir) ;

12. — Latin, *audire*, *ouir*, entendre dire, écouter ; — *edo*, proférer déclarer ; *édit*. — Αδω, chanter, *ode* ;

13. — Latin, *edo* ; sanscrit, *ad*, manger ; parce que primitivement on mangeait avec ses doigts. — Hébreu, *id* ; arabe, يد *ied*, main. — Δαις, repas. Rapprochez aussi les Dactyles Idéens grecs (et voy. Strabon, L. X, chap. III. 22). Le Mont Ida en Phrygie était plutôt un *nœud* de montagne, un *groupe* montagneux qu'un mont isolé. Il s'en détachait quatre branches se terminant par quatre promontoires, quatre doigts ; les « idéens daclyliens » cet image de la main (sans le pouce) est très remarquable. — Comparez aussi le vieux français des 11e, 12e et 13e siècles où on trouve *dei*, *doie*, *doi*, au lieu de doigt, ce qui semblerait montrer qu'à côté de l'origine latine *digitus*, rattaché au sanscrit *die*, montrer, il y a une origine berbère (ou barbare). — Οδους, ιdent (objets juxtaposés et groupés comme les doigts) ;

14. — Latin, *odor* ; français, *odeur* ; grec οζω, sentir, dont le radical est οδ ;

15. — Αιδος, respect, pudeur, crainte.

⋈

Valeur hiéroglyphique. — Les deux bras ou les deux jambes.

Valeur idéographique. — Symbole de l'activité humaine, de l'activité animale et de l'activité des forces de la nature : nous dirions en langage moderne, symbole de l'activité générale et de l'attraction moléculaire.

Valeur phonétique. — *G. K. J.*, selon les dialectes. Nom moderne, *Iegg, Iekk, Iejj.*

Remarque. — Cette tifinar a, à peu près, la même figure que l'idéogramme égyptien des verbes de mouvement Λ et aussi que le γ gamma minuscule des grecs : elle a aujourd'hui la double forme ⋈ et ·ǀ· et même ˙T˙ formes, tantôt confondues dans la prononciation ou l'orthographe, tantôt formant deux variétés gutturales bien distinctes : ⋈ sonne alors *J* un peu dur et ·ǀ· sonne *gu, gh.*

Lettres-racines et radicaux d'une seule consonne :

1\. — ⋈ *Ek, eg, ej, ak, ag, ig, ika, aka, iouka, iouga, etc.*, agir, être ou entrer en action ou en mouvement, faire, prendre, mettre, jeter, s'accoupler, pousser devant soi, conduire, s'agiter, aller, passer, combattre, épouser, peiner (neutre), etc., en un mot tous les sens du latin *ago* et du grec αγω, et εχω. — ⋈ *iokka,* ⋈⁝ *ahog,* ⁝⋈ *agh,* ⁝⋈: *aough,* prendre, saisir, piller. — :⋈ *Koua* (K.), force, vigueur. ⋈ *ikaia* (Zg.), chasser le gibier, pousser devant soi. — ⋈ *iaka* (Zg.), donner produire. — ⋈ *iokki,* porter. — ⋈ *ika* (T.) et ⋈ *iaka* (Zg.), charger une bête de somme. — ⋈ *eki, egi,* s'éveiller, se mettre en action. — ⋈ *oudj,* cœur (agent de l'activité vitale) ;

2\. — ⋈ *Ag,* fils, agent. — *Idj* (Zg.), homme ;

3\. — ⋈ *Ek,* dans, de, préposition du génitif dans certains dialectes ;

4\. — ⋈ *Aga,* instrument outil, sceau en cuir. — *Kaa,* terre, sol, fonds. — *Edj* (Zg.) quelque chose. — *Ago,* pied (somali). — *Idj, ij,* bras (Zg.). — *Éké* (T. S.), souche, racine ;

5\. — ⋈ *Ga,* voir. — *Ouga* (B.) et ⁝⋈ *ahag,* certifier, témoigner, affirmer. — *Agi* (K.), affixe démonstratif : ce, celui, celui-ci, celui que voici ;

6\. — ⋈ *Ougi,* saisir étroitement, serrer, retenir, refuser, ne pas vouloir. — *Iaga* (Zg.), peiner (actif et passif) ;

7\. — ⋈ *Ika* (T.), passer, quitter, laisser faire, permettre. — *Egi, éji* (K.), même sens. — *Ejj, edj,* abandonner, délaisser. — *Ejj, edj* (Mz. et Zg.), pardonner. — *Egé* (Poul), faim, besoin ;

8\. — ⋈ *Ek,* tout, chaque (plus souvent écrit :•) ;

9\. — ⋈ *Ek,* toi, caractéristique de la 2e personne (souvent écrit :•) ;

10\. — ⋈ *Ag, ek, G. K., ga, ka, etc.,* affixe ou préfixe des noms d'agents, d'animaux, de patient, de substance, de métier, d'instrument ; noms de résultat, de conséquence, de etc. ;

11. — ⋈ ≶ *Ik* et ⋈ ⁝ *hik,* vite *(eka,* passer);

12. — ⁚⋈ *Kou, gou* et plus souvent ⁚•⁚ *kou, si,* dubitatif (variation du sens 7);

13. — ⋈ *Goi* (Somali), couper; *goh,* fossé profond;

14. — ⋈ *Ige* (Zg.), éléphant, dérivé de 7; *koua,* force;

15. — ⋈ *Oudj, ondj,* lait (Zg.);

16. — ⋈ *Iguiou* (Zg.), chanter;

17. — ⋈ *Ouki* (K.), se coucher, s'étendre, dérivé de 7, laisser aller, ou de 4, *kaa,* terre.

En grec, *Gæa,* divinité de beaucoup antérieure à la famille des dieux homériques, était la mère qui conçoit, enfante et nourrit; elle était unie à *Ouranos,* le père qui féconde, et elle fut de bonne heure identifiée et confondue avec *Rea, Cybèle* (Κυβέλη) et *Da* ou *Demeter,* qui ne sont que trois types de cette même *Gæa.* Or, en berbère, nous voyons souvent ces trois lettres ⋈ *G, K,* □ *R,* et Λ *D,* avoir des sens communs et jouer le même rôle dans des radicaux différents : □⁚ *our,* et ⋈ *ag,* s'emploient dans le sens d'enfanter et fournissent les mots □⁚ *our,* fils ou homme; ⋈ *ag,* fils ou homme; et Λ signifie aussi, homme, et même, originaire de.

Nous avons déjà rappelé, à propos de ⊡ (1), qu'en écriture cunéiforme, le sigle ⁚• idéogramme indiquant les noms de peuples, pays, villes, se lisait phonétiquement *SA* ou *KA,* selon les dialectes. La tifinar berbère ⋈ (que nous montrerons être identique à •⁚), présente la même singularité : c'est *G* ou *K* en tamachek, c'est *S* dans les dialectes néo-puniques.

Voici maintenant les principaux rapprochements aux-

(1) Voir le numéro précédent de la *Revue africaine,* page 250.

quels se prêtent les différentes valeurs de la tifinar berbère ⋈ *K* ou *G* :

1. — Latin, *Ago;* grec, Αγω. — Summérien, *AK,* faire. — Οικεω, habiter. — Sanscrit, *ga,* aller. — En summérien, la lune se nomme *Aku,* l'agissante, celle qui fait; en chaldéen et en berbère, c'est *our,* celle qui fait, qui enfante. — Le latin *equus,* radical : *eq,* est l'expression de la même idée que *iis* berbère; c'est l'agissant, l'actif, l'agent, l'allant. — Latin, *augeo,* augmenter; — français, *gué* (passage); provençal, *ga;* vieux catalan, *guau;*

2. — Sanscrit, *gâ,* descendance. — Anglais, *egg,* œuf. — Summérien, *UK,* homme. — Picard, *ga* (pour gars, garçon).

3 et 10. — Rapprochez le suffixe grec des adjectifs en ικος, qui est ⋈ *ek,* totalité, ⊡ *S,* de lui; les suffixes du mesogothique *ags, egs, igs,* et ceux de l'allemand en *ig;*

4. — Αιγη, peau de chèvre. — *Auge* (vaisseau de bois). — Latin, *quia,* parce que. — Provençal, *quia,* façon, manière;

5. — *Aguet;* Provençal, *agah, aguag;* — *Echo;* Anglais, *echo,* répéter. — Εγγυη, garantie, fiançailles. — Ογε, ηγε, celui-ci, celle-là. — Latin, *ecce, oculus, hic, hæc, hoc.* — Allemand, *auge,* œil; Hollandais, *oog;* Espagnol, *ojo;* Russe, *oko;*

6. — Préfixe français *co;*

7. — Εικω, céder. — *Egeo,* avoir faim, avoir besoin. — *Quiescere (quies, quietis);*

8. — Εκαστος; chaque (superlatif de εκας). — Ογκος, grosseur, volume, enflure;

9. — *Toi,* c'est l'objectif, le but, celui qui reçoit l'action. — Nous trouvons aussi ⋈ *ek,* comme affixe de la 1re personne dans les verbes; c'est alors celui qui agit;

11. — ωκυς, vif, rapide; ωκα, vite. — *Aigue*, archaïque, eau vive, *aiguïade ;*

12. — *Kou*, signifiant *si*, correspond à notre locution française dubitative et conditionnelle : *en faisant cela..*, *en agissant..*, *il arrivera que..*, pour : si vous faites.., si vous agissez.., il arrivera.., etc. ;

13. — *Aigu*, *aiguiser ; — gui*, la plante que l'on coupe ; — Wallon, *guahi*, couper ; — *Queuse*, Archaïque, *queu* (pierre à aiguiser) ;

15. — Bourguignon, *cœu*, cœur ;

16. — *Gai*, *égayer ;*

17. — Latin, *jacere*, gésir. — Wallon, *couki*, coucher.

◫

Valeur hiéroglyphique. — La créature (☐ *our*) ou la chose créée, fendue, coupée ou divisée en deux.

Valeur idéographique. — Le symbole de la coupure, du sectionnement, du partage, de la séparation, de la disjonction, de la distribution, et, par suite, de l'organisation et de la disposition ; mais, plus souvent, de l'éloignement et même de la destruction et de la malédiction divine.

Valeur phonétique. — *B*. Nom moderne, *Iebb*.

Remarque. — *Iebb* placé ainsi ⊟ est la forme lourde et anguleuse du β, *bêta* grec, et du *B* des langues germaniques ou latines ; placé ainsi ◫ c'est celle du ψ, φ, *phi* grec. C'est aussi la forme archaïque de l'η, *éta* grec ⊟

Lettres-racines et radicaux d'une seule consonne

1. — ◫ *Aba*, disparaître, échapper, partir, s'éloigner, être maudit. — Particule péjorative : loin de.. ! hors d'ici ! maudit soit ! — A, en composition, tous les sens disjonctifs du latin *ab* et du grec απο ;

2. — ◫ *Ebbi*, couper, séparer, trancher, pincer, tondre, etc. — En Poul, *baé*, c'est « orphelin de père et de mère » ;

3. — ◫ *Ab*, boire (Somali). — :◫ *biou*, eau, fleuve, liquide (qui s'échappe). — :◫ *obbo*, bouteille (Somali) ;

4. — ◫ *Aobi*, fumée (Zg., Mz., S.), fumée (celle qui s'échappe et va loin). — ◫ *beïa*, encens (Somali) ;

5. — ◫ *Ibha*, beau (Mz.), bien fait, bien coordonné ;

6. — ◫◫ *Abab*, être habile, expert, adroit ; disposer, organiser ;

7. — :◫ *Baou*, *bahou* (T. S.), fausseté, mensonge, calomnie, faux, etc. — ◫◫ *boubou*, non ;

8. — ◫ *Abo*, frère (Somali).

Iebb peut avoir été le prototype de *Belus* et de *Baal*, qui seraient « l'envoyé de l'être suprême » :

⊟ *aba*, a envoyé ;

ǁ *ila*, dieu.

Belus, chez les Assyriens, était le dieu organisateur par excellence. *Bin* était, chez le même peuple, « le dieu fils, le fils ; » c'était une émanation de l'*Anou* chaldéen, et son nom, qui, en berbère, signifie encore *fils*, s'analyserait ainsi :

⊟ *Aba,* a envoyé (lui) — *missit* — *missus;*
ⵏ *Enn,* le dieu *Enn* — *Ennus* — *Enni* ou *ab Enno.*

Le dieu chaldéen inventeur de l'écriture se nomme *Nebo,* mot s'analysant de même: « l'envoyé du dieu *Enn* »; or, il est à remarquer que les mythographes assimilent le *Nebo* assyrien au *Mercure* latin ou à l'*Hermès* grec. Enfin, ce *Nebo* est le radical primitif de l'arabe نبى prophète, envoyé de Dieu (mot qui n'est, par lui-même, que la 14[e] forme dérivée de ⊟ *aba,* envoyé, comme nous l'établirons plus loin).

Voici quelques autres rapprochements auxquels se prêtent les sens du *iebb* berbère :

1 et 2. — Latin, *AB, Abs.* — Grec, Ἀπο, — Βαω (inusité qui fournit des temps à Βαινω, aller, venir, partir. — Βαιον, branche, feuille de palmier. — Βια, force, contrainte, violence. — Βοη, cri, clameur portant loin. — Anglais, *bi,* par d'après, par là. — Anglais, *bay;* Français, *bayer,* être ouvert; *bée, baie,* ouverture, coupure. — Basque, *baïa,* port; — *abée,* issue pour l'eau dans un moulin; *bout,* ce qui est coupé. — Hébreu, *oubou,* baie, découpure, échancrure du rivage. — Anglais, *buy,* acheter. — Arabe, بيع vendre, aliéner. — Sanscrit, *bu.* — Anglais, *be,* être (à rapprocher du sens de *aller;* voir plus haut le commentaire sur ⊡ *as,* aller). — Le préfixe français *bé..,* qui est péjoratif, comme dans *bévue;*

3. — *Bû,* boire. — Latin, *bibo,* je bois. — Génois, *beo,* ruisseau. — Normand, *bieu,* ruisseau. — Provençal, *bahiu;* Portugais, *bohu* = *bac,* auge. — *Boue,* plus ou moins liquide. — Anglais, *bay,* écluse; *hob,* boire; *buoy,* soutenir sur l'eau; *bouée;*

4. — *Buée, bis,* couleur fumée;

5. — Français, *beau.* — Latin, *beo,* rendre heureux *(beatus).* — Le nom propre berbère de *Iuba;*

6. — Comparez, sinon comme expression phonétique, du moins comme idée, le latin *peritus,* habile, qui a pour radical, *pereo,* passer à travers. En berbère, le reduplicatif ⊟⊟ *abab,* exprime l'idée de passer à travers tout, d'échapper sans cesse : c'est *passe-passe.* N'avons-nous pas, en français, l'expression triviale de « tour de passe-passe, » pour dire manœuvre très habile, très adroite ? — Anglais, *bée* = *abeille,* l'insecte architecte. — Allemand, *bau,* structure, disposition;

7. — Vieux français du XIII[e] siècle, *bée;* et *baie* du XV[e] : tromperie. — Portugais, *vaya,* tromperie;

8. — *Abo,* c'est celui qui se détache ou se sépare des autres; c'est la partie, d'un tout qui est la famille. Nous avons, en français, le mot *coupon* qui correspond à peu près à cet ordre d'idées. Aussi, *abo,* qui veut dire frère chez les Berbères somali, est-il à rapprocher des mots : Anglais, *by,* près de; *babe, baby,* enfant. — Allemand, *bube,* garçon. — Grec, Ἡβαω, être jeune, ardent. — Kimri, *baben,* enfant. — Rapprochez aussi *baie,* fruit qui se *détache.* — L'arabe *ab, abou, aba* أبو père, rentre dans ce sens général; le père est, en effet, celui qui *émet,* les enfante, et celui dont ils se séparent. — Si nous admettons le mot connu *rejeton* pour enfant, il faut bien admettre celui de jeteur ou rejeteur comme logique et possible pour signifier le père. Cette comparaison explique comme quoi la même lettre ⊟ *B,* peut signifier, selon les idiomes ou dialectes, père, enfant ou frère.

D'autres tifinar ou lettres-consonnes furent ajoutées, plus tard, en nombre plus ou moins grand, selon les époques et les dialectes, mais celles en usage aujourd'hui ne sont toutes que des modifications phonétiques ou des variétés graphiques de la décade originelle. Elles changent souvent de forme et de son en passant d'un dialecte dans un autre, et elles sont, en général, peu im-

portantes au point de vue des étymologies premières des mots, bien qu'elles aient, dans la pratique, une valeur réelle pour fixer le sens précis d'une expression nouvelle ou pour l'étude comparée des différents dialectes berbères.

Voici celles le plus en usage :

ⵊ ou ⵋ a le son du *Z* tellement adouci que c'est indistinctement *Z* faible ou *J*. C'est une lettre très rarement employée et le plus souvent remplacée par le *Z* franc # ou ⵖ *iegg (G* doux);

iezz, qui sonne *Z,* peut être, soit une modification phonétique de ⊡ soit un signe hiéroglyphique spécial représentant un métier à tisser (+# *Zet,* tisser). C'est, au point de vue étymologique, un idéogramme qui participe à la fois de ⊡ et de Λ *D,* ce que résume bien l'idée de *tisser* et le verbe racine # *az,* écrit aussi #⁝ approcher, rapprocher;

≻ *iey,* c'est l'*ieff* primitif formant aujourd'hui la voyelle aigue et forte ≺ *I,* mais ayant conservé, dans un petit nombre de mots, son caractère de consonne et de signe d'attention. Il forme deux lettres-racines et radicales : ≺ *ie,* mâle; ≺≺ *ii,* laisser. Il sert, en outre, comme :

Préposition signe du datif;
Affixe pronominal de la 1re personne;
Préfixe grammatical signe du pluriel dans les noms; caractéristique de la 3e personne du singulier dans les verbes.

On remarquera qu'en sanscrit, le thème *I* est celui de la relation et du relatif, comme dans le vieil allemand et le gothique *ei*.

La transition, entre ces trois sons *Z, J* et *Y,* s'opère, en berbère comme dans toutes les langues indo-européennes, par des gradations insensibles; et, de même que le sanscrit *Yug,* unir, devient *jung* en latin et ζυγ en

grec, de même on a, selon les dialectes, les mots *agouzil, agoujel, agouïl,* orphelin. D'autre part, cette lettre *Z* est aussi une modification des lettres *D* et *T,* comme nous allons le dire tout à l'heure. On voit déjà par là combien ces tifinar complémentaires ont peu de fixité et combien sont délicates les analyses étymologiques faites en les prenant pour base.

La lettre *iedh* Ǝ est dans le même cas : selon les dialectes, elle change absolument de son, et quelquefois même elle est indistinctement + *T,* ou Λ *D,* comme chez les imouchar; d'autres fois, c'est un simple Λ double ⵎ pour ΠΠ; plus souvent, c'est un son chuintant analogue ou identique au *th* anglais, aux *Ts, Tz, Ds, Dz,* son très fluide et qui se modifie insensiblement, et arrive par le *g* palatal (ou espèce de *djim* analogue au *Dz* lithuanien), à se prononcer *Z* à peu près pur, et même *S,* ainsi que l'a constaté M. Halévy dans ses études sur les inscriptions lybiques. En ceci, le Ǝ *iedh* berbère rappelle le *Z* du haut allemand, dont le son varie, suivant les dialectes, du *t* presque net à l'*S* franc.

Enfin, nous citerons encore, parmi les tifinar modernes usuelles, le ⵛ *iech,* qui a tantôt le son du *CH* chuintant, tantôt celui du *CH* allemand. Ce n'est, en réalité, qu'une variété de ⊡ *S,* ou de ⋈ *K.* Il caractérise surtout les particularités dialectiques et les mots étrangers introduits dans le berbère. (Ainsi, presque tous les mots réellement arabes en س *S,* introduits dans le kabyle du Djurdjura, prennent le son ش ou ⵛ *ieeh.)*

Il existe bien encore d'autres tifinar dont les formes ont été relevées dans de vieilles inscriptions rupestres, aujourd'hui indéchiffrables pour les Berbères du pays; la valeur de ces lettres n'ayant pas été dégagée, nous n'en parlerons pas, si ce n'est pour émettre l'idée que ces sigles, là où ils n'ont pas une valeur hiéroglyphique ou idéographique, ont peut-être été jadis les expressions graphiques des sons berbères existant aujourd'hui, et que ne rendent pas complètement les tifinar usités; tels sont :

Tch, écrit en caractère arabe ou plutôt persan : چ ou پس ;

V, spécial à Ghadamès et figuré : ڥ ;

P, spécial à quelques noms propres berbères et écrit : پ ;

Gn, qui existe en Zenaga et en tamachek et se rend par ا ou ن sans aucune indication particulière.

L. RINN.

(A suivre.)



VOYAGES EXTRAORDINAIRES

ET

NOUVELLES AGRÉABLES

PAR

MOHAMMED ABOU RAS BEN AHMED BEN ABD EL-KADER EN-NASRI

—

HISTOIRE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

(Suite. — Voir les nos 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 144, 147 et 148).

Le chéikh Abd El-Kader mourut dans la nuit du vendredi au samedi, 8 de Rabi-second de l'année 561. Son fils Abd El-Ouahhâb présida aux prières funéraires.

Ce grand saint initia de nombreux élèves à la connaissance des sens allégorique et littéral des écritures. Ces élèves, parmi lesquels furent ses dix fils, devinrent de savants et distingués professeurs.

La vie du chéikh Abd El-Kader a fait le sujet de plusieurs ouvrages qui sont : *Anouâr En-Nâd'er*, par Abdallah ben Nas'r El-Bekri Es-Seddîk'i ; *Nezhat En-Nâd'er*, par Abd El-Lat'îf ben Hibet Allah El-Hachemi ; *Bohdjet El-Asrâr*, en trois volumes, par Abou El-H'assane Ali ben Youssof ben Djarir El-Lakhmi Ech-Chet'noufi (de Chet'noufa), disciple de Ali El-Marâr'i El-Hanbali, qui eut pour professeur El-Maoufek', connu sous le nom de Ibn K'orâma, élève du chéikh Abd El-Kader.

Chet'noufa est une bourgade de l'Égypte.

Le chéikh Abou Mohammed S'âlah', enterré à Asfi, ville maritime, disait :

« Voici ce que raconta devant moi notre chéikh Abou Mediène.

» Ayant un jour rencontré El-Khad'ir (1), je le questionnai sur les chéikh de chaque contrée.

— Le chéikh Abd El-Kader, me répondit-il, est le plus grand des hommes véridiques, l'argument de ceux qui savent.

» Le chéikh Abou Mediène baissa la tête et s'écria : mon Dieu, je te prends à témoin, toi et tes anges, que je crois à tout ce que j'entends raconter du chéikh Abd El-Kader. »

Une grave question fut un jour soulevée à Baghdad. Il s'agissait d'un homme qui s'était engagé par vœu à faire un acte d'adoration que personne autre que lui ne pourrait faire dans le même moment. Les sommités de la science déclarèrent impossible l'accomplissement de ce vœu. Lorsque le chéikh Abd El-Kader s'écria :

« Il n'y a qu'à faire le tour du temple, alors qu'aucun musulman ne s'y trouve dans le même but. »

Sidi Abd El-Kader El-Djilani eut dix fils :

Le chéikh Aïssa, auteur des *Lat'aïf El-Anouâr*, sur le soufisme. Il se rendit au Caire et y fit des conférences sur la Tradition du Prophète ; puis il alla à Alexandrie entendre les leçons de Abou Tahar Es-Selafi, sur le même sujet. Il mourut en 573. Son tombeau, situé à K'arafa, est visité par les pèlerins ;

Le chéikh Abdallah, l'aîné de tous ses frères, qui mourut à Baghdad, en 589 ;

La chéikh Brahim, dont la postérité existe encore à Fez et en

(1) Personnage mystérieux qui, ayant bu à la source de vie, ne doit jamais mourir. Il en est parlé dans le Coran. Son rôle est peu défini. Il parcourt inconnu le monde et ne se découvre qu'à de rares privilégiés.

Syrie. Il mourut à Ouacit'a en 592. Ouacit'a fut fondée en l'année 83 de l'hégire, par El-H'addjâdj, entre El-Bas'ra et El-Koufa ;

Le savant et illustre chéikh Abd El-Ouahhâb, qui mourut en 593 à Bagdad ;

Le chéikh Yahya, le dernier né de cette sainte famille ; il mourut à Bagdad en 600 et fut enterré auprès de son frère Abd El-Ouahhâb ;

Le chéikh Mohammed qui mourut en 600 et fut enterré au cimetière de El-H'alya, à Bagdad ;

L'ami de Dieu, le glorieux chéikh Abd Er-Rezzâk', qui accomplit le pèlerinage de la Mecque, en compagnie de son père. C'est dans ce voyage que ce dernier rencontra, à Arafat, Abou Mediène, dont les restes sont à Tlemcène. Le chéikh Abd El-Kader ne renouvela pas son pèlerinage. Le chéikh Abd Er-Rezzâk mourut en 603 et fut enterré au même lieu que son père ;

Le chéikh Moussa, qui mourut à Damas en 618. C'est le dernier mort des enfants du saint. Il fut enterré au pied de la montagne de Kacioun.

Quelques auteurs assurent que le chéikh Abd El-Kader eut 40 enfants. L'histoire a seulement conservé le nom de ceux que leur savoir mit en relief, et qui sont les dix que nous avons mentionnés ; une partie de leur postérité est en Syrie. La branche qui porte, en Égypte, le nom de K'âdrioun forme la descendance du chéikh Abd El-A'zîz ; une de ses fractions s'établit d'abord en Andalousie, puis émigra à Fez lors de la prise de Grenade.

Certains biographes du chéikh Abd El-Kader El-Djilâni soutiennent que le chéikh Abd El-Djebbar Figuig est de sa postérité.

Le chéikh Abou Mohammed Abd Es-Selâm ben Mechîche ou Bechîche est, sans contredit, l'un des plus illustres *cherif* ou descendants de H'assâne. Mohammed ben Mohammed ben Abou T'ouâdjène s'étant révolté à Ketâma (625), se donna pour alchimiste et sut se concilier les bonnes grâces de la populace ; il poussa bientôt l'audace jusqu'à faire le prophète et le législateur. Il appuyait sa mission divine sur des actes de sorcellerie. Ses partisans devinrent nombreux. Cet ennemi de Dieu se précipita sur le chéikh Abd Es-Selâm et le tua. A la nouvelle de ce crime abo-

minable, on hua l'assassin et quelques Berbères le tuèrent par surprise.

L'assassinat du chéikh Abd Es-Selâm fut la cause du voyage que fit, en Orient, son disciple Abou El-H'assâne Ech-Chadoli, auquel un magnifique mausolée a été érigé à Tunis. Au Caire, il rencontra le chéikh El-Moundri et El-I'zz, fils de Abd Es-Selâm le Chaféite. C'était sous le règne du sultan Ed-Daher Abou El-F'ethouh'at Bibers. « J'accusais d'erreur, racontait El-I'zz, les adeptes du grand œuvre ; mais dès qu'il me fut permis de causer avec Abou El-H'assâne, je reconnus que les alchimistes sont dans le vrai. »

Le tombeau de Abou El-H'assâne se trouve dans un endroit écarté de la Haute-Égypte. L'un des meilleurs disciples de cet homme éminent fut Abou El-A'bbâs El-Morci (de Murcie).

Au nombre des nobles rejetons de H'assâne se trouve Abou El-A'ïnéine Ech-Chéikh Ibrahim Ed-Dessouni, enterré sur les bords du Nil, entre Rachid et le Caire.

Quant à Abou Feradj Ech-Chéikh Ahmed El-Badaouy, dont le tombeau est très vénéré à Touta, il descend de El-H'océine.

En disant, dans mon vers, que Ismaïl réunit à Oran les contrées les plus éloignées du Sous, j'ai entendu parler des populations de Tar'oudant, de Asfi, de Tement'it et autres localités ; j'ai également voulu rappeler que le Sous se divise en deux parties : le Sous le plus proche ou oriental, et le Sous le plus éloigné ou occidental. Cette division est très exacte. Le Sous oriental se compose de Maroc et du Djebel Derêne ; le Sous occidental comprend le pays situé au delà du Djebel Derêne.

Le nom de Sous désigne également un pays des Chrétiens, et aussi une ville de Kour El-Ahouaz dans l'Irak. Au milieu du fleuve qui traverse cette ville se trouve, d'après Djarir, le tombeau du prophète Daniel, enfermé dans un cercueil de plomb.

Les premiers remparts construits sur la terre, après le déluge, furent ceux de Sous en Irak, et de Tester ; ils furent élevés par Es-Sous ben Sâm ben Nouh'.

Tester possède le tombeau de El-Bira, fils de Mâlek, compagnon du Prophète, ainsi que les tombeaux de A'dène et de Mohammed, frères de Abdallah ben Djafer.

La première ville édifiée sur terre fut Temânine (quatre-vingts), sur le Djebel El Djoudi. Cette ville fut ainsi nommée du nombre de personnes réfugiées dans l'arche de Noé ; chacune d'elles bâtit une maison. Elle a donné naissance à un groupe de savants et de poètes.

---

* بحط كلكله حولها معتزما * على النزال بلم يجد محل بس *

Ismaïl disposa son matériel de siége autour de la place, afin de pousser la guerre avec vigueur ; mais il ne trouva pas l'occasion de faire sentir à l'ennemi le poids de son bras.

COMMENTAIRE

Le sultan Isma'il déploya ses tentes et celles de ses soldats sous les murs d'Oran ; il rangea ses troupes en ligne de combat et installa son matériel de siége dans un ordre parfait. Tout ces préparatifs indiquaient son intention bien arrêtée d'en venir aux mains avec les infidèles et de conduire vivement la guerre sainte. Sa cavalerie cerna les mécréants, qui se retirèrent dans leurs refuges. Dès lors, le bey perdit toute occasion de leur faire du mal et ne trouva plus de circonstances favorables pour les écraser. Les musulmans n'eurent plus qu'à supporter avec patience leur situation critique, à attendre que Dieu leur ouvrît les portes de la victoire et leur offrît la ruine de leurs ennemis. Cet état de choses se termina par la défaite d'Oran.

« Lorsque les voies pour parvenir à quelque chose sont diffi-

ciles, a dit le poète, on arrive par la patience à ouvrir tout ce qui était fermé.

» L'homme patient est admirable: il obtient tout ce dont il a besoin. A force de frapper aux portes ont fini par les voir s'ouvrir.

» Ne désespère jamais, dusses-tu longtemps attendre. La patience te conduira sûrement à la joie.

---

* فام بهيدور اياما يحتال لها * فد استعان بما حولها ڥ مخس *

Ismaïl s'établit à Heïdour pendant plusieurs jours; il mit en œuvre les plus ingénieuses combinaisons pour réduire Oran; il appela à son aide les tribus peuplant, autour de la ville, le territoire des Makhis.

COMMENTAIRE

(هيدور). — Heïdour est une montagne d'Oran citée par Ibn Khaldoun.

(مخيس). — Ce n'est point aux Makhis eux-mêmes qu'Ismaïl eut recours, à cause de la faiblesse de son armée que ne devait plus renforcer aucun contingent, mais aux populations fixées sur l'ancien territoire de ces tribus. En effet, ces populations connaissaient mieux que quiconque les endroits faibles de la place et savaient plus que tout autre les moyens propres à attirer sur la ville les calamités de la guerre. Quant aux Makhis proprement dits, ils avaient disparu bien avant les événements dont nous parlons; leurs traces n'existaient plus dans la contrée; on n'apercevait plus les tentes d'aucune de leurs fractions; le

souvenir de leur nom s'était éteint de la mémoire des hommes, sans laisser le moindre vestige de rapport avec les tribus qui leur avaient succédé. Dès lors, leurs guerriers ne pouvaient se liguer pour accourir à l'appel d'un musulman en détresse. En somme, le vent de l'oubli avait effacé toute marque du passage des Makhis dans le pays oranais; d'autres tribus occupaient les lieux où ils avaient vécu.

Ces Makhis formaient une branche des Zar'ba, issus des Beni-Hilal. Makhis était le frère de Souéid, comme descendant de Ibn A'mmâr ben Mâlek. Souéid était lui-même descendant de Ibn A'mmâr ben Mâlek.

Aux environs de Tripoli, se trouve la tribu de Zor'b, frères des Debbâb, branche des Beni-Soléim. La généalogie des Zor'b est la suivante: Zor'b ben Nâs'era ben Djeffâne ben A'mrou El-K'éis ben Baht ben Soléim.

On prononce quelquefois Zir'b.

On trouve le nom de la tribu des Zor'b cité dans une poésie composée par Inâne ben Djâber, lorsqu'il fuyait le ressentiment d'Abou Zakariâ, dont il était le vizir:

« Au moment où je m'aperçus que l'amitié avait rompu ses attaches et s'en allait mourir, que le feu du désir envahissait mon âme avec l'impétuosité d'un torrent,

» Je vis un homme des Riâh', de Mâlek, de Zorb', de Dabbâb, de A'ouf, de Mâdjer. »

Les Benou-Makhis se fixérent dans les environs d'Oran au milieu du VII[e] siècle; il en reste encore quelques groupes disséminés dans les villes et les tribus. Nous avons déjà dit quelques mots à leur sujet.

Les Soléim et les Hilal ont pour tige commune K'éis ben R'ilâne ben Mod'ar.

Quant aux tribus arabes des Benou-Rabia', Benou-Mod'ar, Benou-H'imiar et Benou-Kahlal, nous conseillons de consulter le *Kitâb En-Naouâder El-Kebir* d'Abou A'meur Ish'âk ben Merrâr Ech-Chibâni. Cet auteur a réuni les poésies particulières à ces tribus qui étaient au nombre de plus de quatre-vingts, et les a coordonnées en un recueil précieux. Cet éminent historien, ré-

puté parmi les plus instruits de son temps, a fait autorité auprès de grands écrivains, telsque Ibn H'anbel, El-K'âcem ben Selâm, Yak'oub ben Es-Sekît. Ce dernier est l'auteur de *Is'lah' El-Men-t'ik'*. On était généralement persuadé que Abou A'meur buvait du vin. Il vécut 118 ans et avait encore la plume à la main à son heure dernière, arrivée en 213.

Il convient de rappeler ici que A'yâd' ben R'enem El-Fehri fut chargé par O'mar ben El-Khatt'âb, de conduire la guerre contre les populations d'El-Djezîra (Mésopotamie). Ce général conquit toutes les villes de cette contrée; Rakka, dont la porte, dit-on, indiquait, en une écriture que peu de personnes parvenaient à déchiffrer, les événements futurs jusqu'à la fin du monde; H'arrâne, Ras-El-Aïn (Rasaïna), Chemeïchât, El-Khâbour. Ayant porté som camp sous les murs de Nacîbîne (Nisibe), il assiégea cette cité pendant une année entière, sans pouvoir en venir à bout. Quand A'yâd' vit qu'il n'aurait pas aisément raison de la résistance opiniâtre de ses défenseurs, et qu'il lui serait très difficile, malgré de nombreux conseils de guerre, de sortir à son honneur de son entreprise, il eut recours à un stratagème qu'on lui avait vanté et qui consistait à lancer des scorpions sur les assiégés. Il écrivit à Abou Moussa El-Acha'rî, alors à Chahrouz, dans l'Irâk', dont les scorpions sont considérés comme les plus venimeux, et le pria de lui expédier quelques jarres de ces insectes. Abou Moussa lui en fit un fort envoi. A'yâd, remplit à moitié ces jarres de terre dont les scorpions se nourrissent et y plaça ces insectes. Puis, au moyen de ses machines de guerre, il lança, de nuit, ces projectiles d'un nouveau genre, au milieu de la ville. Les marmites en tombant se brisèrent et les scorpions s'échappèrent de tous côtés. Le matin était à peine levé que déjà bon nombre des assiégés avaient perdu la vie par la piqûre des scorpions. Les habitants de Nisibe ouvrirent leur porte et sortirent pour fuir le terrible ennemi qui avait envahi leur ville. Les troupes mulsulmanes les arrêtèrent et en firent un grand carnage. Un riche butin et de nombreux prisonniers furent le prix de cette victoire.

Ce récit de la prise de Nisibe est tiré de la vie de Ibn Djarîr. Un compagnon du Prophète dit à ce propos :

« Nous nous sommes rendus dans le pays d'El-Djezîra ; là nous avons assailli toutes les villes des chrétiens avec la lance et l'épée.

» Nos chevaux, fidèles et admirables escadrons, nous ont amenés contre les portes de Nisibe.

» Nous avons été tenus devant cette ville pendant un an entier, cherchant à en écraser tous les lions féroces.

» Lorsque Dieu puissant voulut la vaincre — car Dieu puissant et bienfaiteur ne nous avait point abandonnés,

» Nous leur lançâmes la mort au moyen d'un poison subtil, de scorpions mortels pour les vigoureux et élégants cavaliers.

» Ils se livrèrent eux-mêmes : les uns étaient hors d'état de nuire, les autres étaient tués. Nous revînmes chargés de leurs richesses et de leurs biens.

» Leurs chevaliers furent dépouillés de leurs coursiers de prix ; leurs plus belles filles devinrent notre propriété.

» Je n'ai jamais assisté à un aussi brillant succès et n'ai jamais vu sur terre une victoire pareille à la victoire des scorpions. »

Suivant El-Kolâi' la victoire de Nisibe fut décidée d'une tout autre façon.

---

* اعيته حيلتها حزما و منعتها * عقاب جو فد ارتقى عن الردس
بفال هى حية تحت صخرتها * تضرلا الضرياتى لها من انس *

Fatigué, malgré son énergie, des stratagèmes de cette ville aussi inaccessible que l'aigle au haut des airs, Ismaïl s'écria : c'est un serpent caché dans son antre ; il fait du mal, sans que l'homme puisse le lui rendre.

COMMENTAIRE

(تحت صخرتها). — En parlant, dans mon vers, de serpent

caché dans son antre ou sous son rocher, j'ai entendu faire allusion aux forts d'Oran : Bordj-El-Aïoun, Bordj-El-Ihoudi, Merdjadou, El-Ahmeur, etc.

Le distique suivant, dû à Abou El-H'assane Ali El-R'orâb, est la preuve de la grande éloquence et du remarquable savoir littéraire de cet écrivain :

« Les sots nient ma supériorité. N'est-il pas arrivé bien souvent que les lieux de la véritable grandeur ont été méconnus?

» Ils ont caché mon nom de peur qu'il ne se répandît dans le monde. Mais est-il besoin au pronom, pour exister, d'être exprimé ? »

(عقاب الجو). — Nous avons déjà parlé du meurtre de Djodéima El-Abrèche par Ez-Zabbâ. O'mar ben A'di ayant succédé à la victime, dont il était le neveu par sa sœur, quelqu'un lui dit :

— « Pourquoi ne vous êtes-vous pas vengé d'Ez-Zabbâ ?

— » Comment l'aurais-je pu, répondit-il, elle est plus imprenable que l'aigle dans les airs. »

« O'mar a dominé ses rivaux. Toutes les grandeurs se sont humiliées devant lui.

» Ez-Zabbâ fut abaissée de vive force, bien que plus élevée que l'aigle des airs. »

(Mak's'oura de Ibn Dor'eid).

(الفسر). — Il n'est pas hors de propos de rappeler ici l'anecdote suivante :

Ayoub Sol'éimane El-Khouzi, vizir de Abou Dja'fer El-Mans'our, se sentant en disgrâce et craignant de devenir la victime du ressentiment de son maître, n'abordait plus son souverain qu'en proie à une profonde terreur. Cependant il s'en séparait toujours sans que rien eût menacé sa vie. On assure qu'il portait

sur lui un onguent charmé qu'il passait sur ses sourcils, au moment où il pénétrait chez El-Mans'our.

« Un jour, raconte Khâled El-Ark'et', pendant que Ayoub était occupé aux affaires de son ministère, un envoyé vint le chercher de la part du monarque. Le visage du ministre fut à l'instant tout bouleversé. A son retour, nous manifestâmes notre étonnement de son état pitoyable.

— » Pourrait-il ne pas être dans l'effroi, nous dit-il, celui qui se livrerait à un serpent, à la gueule ouverte ? Le faucon, continua-t-il en usant de l'apologue, dit au coq :

» Il n'y a pas sur terre un être vivant plus mal partagé que toi.

— » Comment ça?

— » Tu es entré dans la famille en forme d'œuf; on t'a couvé, nourri, et ton enfance s'est passée au milieu des tiens. Devenu grand, tu n'as socié avec personne; quant à moi, j'ai été pris, dans la force de l'âge, au milieu des montagnes. On m'a enseigné à chasser; je poursuis le gibier et le rapporte à mon maître.

— » Si tu avais vu, répondit le coq, autant de faucons et d'éperviers à la broche que j'y ai vu moi de coqs, tu serais devenu plus misanthrope que moi.

— » Si vous connaissiez aussi bien que moi, ajouta le ministre, les raisons que j'ai de craindre, vous ne vous étonneriez plus. »

En 153, El-Mans'our fit arrêter son vizir, le mit à la question et confisqua ses biens. Ce ministre mourut en 154.

Cependant Ismaïl, jugeant qu'Oran resterait imprenable pour lui, abandonna le siége et revint dans sa capitale, après avoir soumis les Beni-A'mer et autres alliés des infidèles. La plupart de ces tribus s'étaient retirées, avec leurs familles et leurs troupeaux, dans les forteresses des Chrétiens; quelques-unes aidèrent activement, de leurs armes et de leurs bras, les ennemis de l'islamisme à repousser les assiégeants. Ces renégats de notre religion, pris dans les filets du polythéisme, fondaient entre les forts et en avant des Chrétiens, sur les Musulmans qu'ils frappaient impitoyablement. La retraite d'Ismaïl me rappelle ce vers de Omar ben Ma'di-Karib :

« Il faut abandonner la chose qu'on ne peut pas et passer à une autre possible. »

Ce vers fut récité par Ma'di-Karib à la suite de la défaite que lui fit subir El-A'bbas ben Merdas et dans laquelle sa sœur Réih'âna fut faite prisonnière.

« J'enseignais la prosodie, raconte El-Khelil ben Ahmed, à un homme qui n'avait pour les vers aucune disposition, et qui suivait mes cours, mais sans espoir de succès. Je l'invitai un jour à scander ce vers : « Quand une chose est au-dessus de tes forces, abandonne-là et occupe-toi de ce qui ne dépasse pas ton pouvoir. » Après avoir scandé tant bien que mal, il se leva et ne revint plus chez moi. Je fus d'autant plus émerveillé de sa perspicacité qu'il avait manqué jusque-là de compréhension et que j'avais écourté le sens du vers. »

El-Khelil fut un jour surpris par son fils en train de scander un vers selon les règles de la prosodie. Ce jeune homme alla partout répandre le bruit que son père était fou. El-Khelil informé des propos de son fils, lui parla ainsi :

« Si tu avais compris ce que je disais tu m'aurais excusé. De mon côté si j'avais entendu ce que tu as dit, je t'aurais blâmé ; mais à cause de ton ignorance tu m'as accusé, tandis qu'à cause de ton ignorance, je t'ai excusé. »

---

* لما اراد الله عود الايمان بها * افام بالجزاير مذهب الغلس *

Dieu ayant décidé le retour de la foi à Oran apporta à Alger la lumière qui devait faire disparaître l'obscurité.

COMMENTAIRE

(الجزاير). — Alger, magnifique ville sur le bord de la mer,

fut bâtie par les Sanhadjiens. Nous avons rendu compte, dans les développements nécessités par le 17e vers de notre poème, de la date de sa fondation, du nom de son fondateur, etc.

Cette cité après avoir appartenue aux Benou-Bologuine, rois sanhadjiens d'Achîr et de Kairouane, passa aux mains de leur cousin H'ammâd, qui s'empara du Djebel-Ketâma et s'y fortifia par l'établissement de la kola' ou forteresse dont nous avons déjà parlé. Hammâd voyant ses armées grossir et ses étendards librement flotter sur ses conquêtes, se rendit maître de Bâdja, Bougie, Dellys et autres villes. Alger devint une des provinces de ce royaume.

Bâdis ben El-Mans'our ben Bologuine ben Zîrî ben Menâd, s'avança contre H'ammâd, le repoussa de Medjâna jusqu'à l'Oued Chelif. Rallié par ses soldats, H'ammâd revint en toute hâte à sa kola', vivement poursuivi par Bâdis. Ce dernier mit le siège devant la forteresse et sa mort seule y mit fin.

El-Moa'zz, fils de Bâdîs, fut salué souverain à l'âge de 8 ans.

El-Kola devint prospère sous la direction de H'ammâd, qui reprit possession d'Alger. A la mort de ce prince, son fils El-K'âïd lui succéda. Menacé par Ibn Zîrî ben A't'ya, El-Kâïd l'arrêta par des propositions de paix ; il eut le même succès avec El-Moa'zz, fils de Bâdîs, qui allait l'attaquer, et conserva ainsi le trône à El-Kola. Médéa et Alger, jusqu'aux frontières des Mor'raoua, firent partie intégrante de son royaume. Cette situation florissante ne subit aucun arrêt pendant tout son règne. A sa mort (446), il fut remplacé par son fils Moh'cine, dont le successeur En-Naceur ben A'lennâs ben H'ammâd construisit, à Bougie, vers l'année 470, la citadelle du Djebel-Louloua, l'un des plus grand châteaux forts que l'on connût.

Ibn Khaldoun, parlant du Mar'reb, dit que Bougie fut fondée par En-Nâs'eur ben A'lennâs, qui eut pour fils et successeur El-Mans'our.

Youssof ben Tachefine s'était emparé de Tlemcène sur la famille de Ya'la l'ifrinide (474). Après avoir confié le commandement de cette ville à Mohammed ben T'inamer El-Moussaouy, il fit irruption dans le pays des Sanhadja, dont il attaqua les places frontières, entre autres Alger. El-Mans'our marcha contre lui,

ruina ses villes fortes, les châteaux de Makhoukh, le réduisit à la dernière extrémité et l'obligea de signer la paix. Le pays des S'anhadja échappa ainsi à la domination des Almoravides.

Mans'our détruisit les forteresses d'El-Dja'bât et d'Amrât. La guerre qu'il entreprit contre Makhoukh se termina par la mort de ce dernier, dont le fils se rendit à Tlemcène pour implorer le secours d'Ibn Tina'mer. Ces deux alliés marchèrent sur Alger qu'ils assiégèrent pendant deux jours.

Ibn Tinamer étant mort, son frère Tachefine ben Tina'mer fut désigné par Youssof ben Tachefine pour le remplacer. Le nouveau gouverneur conquit Achir, Alger et rentra à Tlemcène. El-Mans'our sortit de Bougie à la tête des tribus orientales et se dirigea contre Tlemcène. Il établit son camp à Oued-Es-S'afc'if. Tachefine se porta à sa rencontre avec ses troupes; mis en complète déroute, il se réfugia dans le Djebel Es-S'okhrâ. Les soldats d'El-Mans'our livrèrent Tlemcène au pillage. C'est alors que H'aouâ, épouse de Tachefine, se rendit auprès d'El-Mans'our et fit valoir auprès de ce prince les liens de parenté qui les unissaient, les uns et les autres, à la grande famille sanhadjienne. El-Mans'our la reçut avec bienveillance et revint à El-Kola.

A la suite de la conquête de l'Andalousie par Youssof ben Tachefine, El-Moa'zz Ed-Dawla ben S'emadeh' quitta Alméria et se réfugia à la cour d'El-Mans'our, qui lui donna Dellys en apparage et lui assigna cette localité comme séjour.

Mans'our, mort en 498, fut remplacé par son fils Bâdis, homme d'une violence et d'une cruauté extrêmes. El-Azziz succéda à son frère Bâdis et épousa la fille de Makhoukh; son règne fut long. Son conseil était composé des savants du pays pour l'étude des questions gouvernementales. Djerba et Tunis se rangèrent sous ses lois. Pendant son règne, les Arabes s'établirent à El-Kola. Vers le milieu de l'année 510, El-Mehdi, fils de Toumert, venant de l'Est, s'arrêta à Bougie. Là il voulut introduire des réformes dans les mœurs. L'attention de El-A'zziz ayant été appelée sur sa conduite, El-Mehdi se retira chez les Benou-Ouriaguel, se fixa au milieu d'eux et les initia à ses doctrines. El-A'zîz le manda auprès de lui; les Benou-Ouriaguel prirent fait et cause pour leur hôte et le soutinrent de leurs armes, jusqu'à ce qu'il se fût retiré dans le Mar'reb.

El-A'zîz mourut en 515. Son fils Yahya lui succéda. Ce dernier est le créateur de la monnaie des rois de sa famille. Le dinar qu'il fonda offrait, sur chaque face, trois lignes d'écriture et une légende circulaire. L'une des faces portait cette inscription: « Craignez un jour où vous serez ramenés à Dieu, où chaque âme sera traitée selon ses œuvres, sans qu'elle ait à redouter l'injustice. » Les trois lignes de la même face se composaient de ces mots: « Il n'y a de dieu que Dieu. Mohammed est l'envoyé de Dieu. Se met sous la sauvegarde de Dieu, Yahya ben El-Aziz Billah, le prince victorieux. » A la légende de l'autre face, on lisait après l'Au nom de Dieu: « Ce dinar a été frappé à Nacerya (Bougie) en l'année 543. » Quant aux trois lignes centrales d'écriture, elles étaient ainsi conçues: « L'imâm El-Mok'tafi Bi-Amrillah Abou Abdallah Amir El-Mouminine El-Abbaci. »

Yahya s'adonnait aux plaisirs, à la chasse, aux femmes sans se soucier de la fortune qui tournait le dos aux tribus sanhadjiennes. Il avait nommé, au gouvernement d'Alger, son frère El-K'aïd ben El-A'ziz ben El-Mans'our. Lorsque les vents heureux cessèrent de favoriser en Afrique les desseins de ses cousins, les Oulad-Badis, que Djordjine ben Menh'aïl, chef chrétien, les eut réduits aux abois, Yahya envoya ses escadrons qui recueillirent El-H'assane, dernier roi d'Afrique de la dynastie sanhadjienne; il établit à Alger, auprès de son frère El-K'aïd, ce monarque détrôné. Quant à la cause qui avait amené les Chrétiens à attaquer la ville frontière, capitale d'El-H'assane, ce fut l'expédition que Ali ben Youssof ben Tachefine avait dirigée contre la Sicile sous le commandement de Mohammed ben Méimoun, expédition dans laquelle ce général s'était emparé d'une ville et en avait fait captive la population. En effet, le roi de Sicile ne doutant pas, bien que cela fût faux, que El-H'assane n'eût été l'inspirateur de ce coup de main, équipa 300 vaisseaux dont il confia le commandement à Djordjine ben Menhaïl. Cette flotte portait de nombreuses troupes chrétiennes, dont 1,000 cavaliers. Djordjine occupa le château de Ed-Demas et revint en Sicile après avoir eu à soutenir de longs combats dans lesquels il perdit beaucoup de monde.

Les Ahmohades ayant tourné leurs efforts contre Alger, El-K'aïd, frère de Yahya, quitta cette ville. Les Algériens reconnurent aussitôt pour chef El-H'assane. Celui-ci alla à la rencontre de Abd El-Moumène, qui lui donna l'amane et se présenta tout à coup sous les murs de Bougie. Yahya essaya d'un combat contre lui et fut mis en déroute. Abd El-Moumène devint ainsi maître de Bougie.

Yahya, auquel la route de Baghdad était fermée, se retira à Bône, auprès de son frère El-H'âret ; de là il poussa à Constantine, où son frère El-H'assane le recueillit et lui abandonna la direction des affaires. Il se soumit à Abd El-Mommène an 547. Transporté à Maroc, il s'y fixa d'abord, puis établit sa résidence à Selà (Salé), dans le château des Benou-El-A'chera. C'est là qu'il mourut.

Yahya fut, pour El-K'olà, Bougie et Alger, le dernier des rois sanhadjiens, dont l'empire a disparu jusqu'à nos jours sans laisser aucune part ni traces, ni reste de vie. Le nom de cette dynastie berbère s'est fondu et anéanti au milieu de nouvelles sociétés et son histoire n'entre plus dans le cercle des connaissances actuelles. Il en est de même pour les rois d'Afrique, cousins des Sanhadjiens.

Le château de Selà fut appelé K'as'r-des-Benou-El-A'chera (château de la famille des dix), à cause de l'étrange fait suivant :

Une femme avait mis au monde dix enfants d'un même accouchement. Le père plaça sur une table les nouveaux-nés et les porta au prince, qui leur fit don de 1,000 dinars. Avec cet argent, l'heureux père éleva dix maisons à sa progéniture. On peut consulter, pour la foi qu'il faut accorder à cette prodigieuse fécondité de la femme, les commentaires de la loi sur les successions. Je n'ai pas cité le nom du sultan, dont la générosité mit à même ces dix enfants d'avoir dix maisons, parce qu'il n'y a pas accord entre l'époque de son règne et celle où Yahya vint se fixer à Selà.

Alger, comme toutes les autres villes des deux Mar'reb, tomba au pouvoir des Almohades. Les cités du Mar'reb oriental lui-

même ne furent pas à l'abri de leurs armes. Ainsi Tripoli fit, par intervalles, partie de leur empire ; Tunis leur appartint pendant la plus grande partie de leur ère et sous leurs premiers khalifa. Lorsque le vent de la prospérité cessa de souffler sur cette branche souveraine, que la vieillesse décrépite, suivant la loi commune à tous les empires passés, eut effacé son ancienne vigueur, Abou Zakaria le hafcide, de la famille des Almohades, se déclara indépendant dans la province d'Afrique. Cet émir s'était décidé à s'affranchir de la suzeraineté, quand il apprit que El-Mamoun, roi de la race de Abd El-Moumène, changeait les bases fondamentales de l'empire almohade, instituées par son créateur, El-Mahdi, et donnait une autre forme à la monnaie carrée, connue chez nous sous le nom de monnaie de Abd El-Moumène et qui, comme on le sait, porte cette inscription : « Dieu est notre maître, Mohammed notre prophète, le Mahdi notre imâm. » Dans la khot'ba ou prière du vendredi, Abou Zakarià raya les noms des princes almohades et, après le nom de l'imâm El-Mahdi ben Toumert, mit le sien accompagné seulement du titre d'amir ou prince. Un poète fit à ce sujet ce vers :

« Complète le mot Amir par celui d'El-Mouminine, car dans dans tout l'univers tu es seul à mériter ce titre. »

Jusqu'à la fin de son règne Abou Zakarià refusa d'écouter ce conseil de courtisan.

Alger, Tlemcène, le Zab et autres contrées reconnurent ses lois et furent successivement agrandies par lui ou ses successeurs. Ces embellissements furent interrompus par l'apparition du berger Ibn Abou A'mâra qui ébranla le trône des Hafcides et brisa l'harmonie de leur puissance, — chose fort ordinaire dans les affaires de ce monde.

Les Benou-Abd-El-Ouâd tournèrent également leurs vues sur Alger. L'un des plus cruels rois de cette race, le sultan Abou H'ammou Moussa ben O'tmâne, auquel le champ avait été laissé libre par la révolte de Mohammed ben Abou Ac'ida, sultan de Tunis et de Abou Zakarià, deuxième roi de ce nom, sultan de Bougie. Ce fut en 711, sous le règne du sultan Abou El-Lih'yni,

roi de Tunis, que Abou Hammou s'empara d'Alger sur le kaïd de Harrouba, fils de son oncle Mohammed ben Youssof ben Yar'moracène. Lorsque vers le commencement du 8e siècle, Youssof ben Y'akoub El-Merini mit le siége devant Tlemcène, Abou Zakariâ, seigneur de Bougie, était l'allié de O'tmâne ben Yar'moracène, et Mohammed ben Abou Ac'ida, sultan de Tunis, que le saint, le vertueux Abou Mohammed El-Merdjani avait élevé physiquement et moralement, prit parti pour Youssof El-Merini. Quand Youssof, occupé au siége de Tlemcen, sut que Abou Zakariâ prêtait le concours de ses soldats à O'tmâne, il envoya contre ces deux alliés les escadrons les Benou-Merine, les battit et les mit en déroute. Sous l'inspiration de Abou A'c'ida, sultan de Tunis, Youssof fit partir ses soldats sous la conduite de son frère Abou Yahya, avec mission de se rendre maître de Bougie; cette ville fut réduite à la dernière extrémité et le pays ravagé par les troupes mérinides. Ils se replièrent ensuite sur Youssof, qui se disposait à bloquer Tlemcène.

En 703, Mohammed ben Abou A'c'ida envoya à Youssof, par l'intermédiaire du chef des Almohades, Abou Abdallah ben Akmazer, de nombreux présents qui, entre autres objets, comprenaient une selle, un sabre, des éperons sertis de rubis et de perles. En retour, il reçut de Youssof ben Ya'k'oub un riche cadeau où se trouvaient 300 mulets.

Sous le règne de Ibn Abou A'c'ida, en 705, les Eulama de Tunis tuèrent H'addâdj des Ka'oub qui avait fait montre de mépris pour la mosquée en y entrant chaussé de ses brodequins. « Par Dieu, répondit-il aux observations qui lui furent faites sur son peu de respect pour le lieu saint, c'est ainsi que je pénètre dans les cours des souverains. » Il fut assassiné dans une rue de Tunis par l'ordre de Ibn Abou Ac'ida. Tel est le récit que fait de cet événement, El Ouancherici, dans l'ouvrage intitulé *El-Mic'iâr*, Ce H'addâdj était Ibn O'beïd ben Ahmed ben Ka'b; il appartenait à une branche des Soléim. La tribu dont il était le chef portait le nom de Kaou'b et était fort connue dans l'Afrique.

A partir de l'an II, Alger resta sous l'obéissance des rois Abdelouadites de Tlemcène; mais en 748 elle fut prise ainsi que l'Afrique et Tripoli, par Abou El-H'assane, lequel s'était déjà em-

paré de Tlemcène. Alger devint la plus humble et la plus fidèle cité de son empire.

Après le désastre de Kairouane, Abou El-H'assane vit son fils Abou I'nâne F'ârès proclamer l'indépendance du royaume du Mar'reb, les Benou-Abd-El-Ouad rétablir leur empire et leur fortune, et se relever tout d'un coup, après avoir un instant chancelé. Abou El-H'assane, rentré à Alger par mer, réunit des contingents et marcha contre Tlemcène. Il perdit la bataille de Tâssâla, et son fils El-Nas'eur y fut tué. Ouâterma Es-Souéidi mit le vaincu en sûreté dans les montagnes des Mas'mouda, près de Maroc.

Abou I'nâne et son père continuèrent à guerroyer l'un contre l'autre et leur lutte se termina par la maladie et la mort de ce dernier (752), dans le Djebel Abd-El-A'zîz-ben-Mohammed-El-Hentâti. Celui-ci avait protégé l'illustre proscrit contre les entreprises de son fils, l'avait secouru de ses troupes et même avait combattu pour lui; il le soigna pendant sa maladie et, à sa mort, pourvut aux frais des funérailles, plaça lui-même son cadavre sur le corbillard, tant il le tenait en haute estime et considération. Le sultan Abou I'nâne, auquel Abd El-A'ziz avait dépêché son propre fils pour l'informer de la triste nouvelle, se porta à la rencontre du funèbre convoi, les yeux pleins de larmes; il marchait pieds nus, l'air profondément affligé, et baisait la terre sur le passage de la dépouille mortelle. Il pardonna à Abd El-A'zîz et le combla de bienfaits. Cette noble conduite lui acquit une certaine influence sur le chef des Hentâta.

Abou I'nâne, après l'entière soumission du Mar'reb, dirigea ses troupes contre Tlemcène, fit une horrible tuerie de ses habitants et s'acharna tellement après eux qu'il les passa presque tous au fil de l'épée (753). Il se rendit maître du Mar'reb central. Alger se dévoua au service de son vainqueur et fut placée sous l'autorité d'un A'mel ou Préfet. Il manda ensuite à Abou Abdallah, qui avait prit Bougie aux Hafcides, de surveiller les Benou-Abd-El-Ouâd fugitifs. Ce prince envoya des émissaires qui rencontrèrent Mohammed, fils du sultan abdelouadite Abou Sa'idya O'tmâne ben Abd Er-Rahmane, puis le frère ce ce dernier, Abou Tâbet, ainsi que le vizir Yahya ben Daoud. Ces princes furent

enchaînés et livrés à Abou l'nâne. Après avoir mis à mort Abou Saïd, les bourreaux demandèrent lequel des deux suivants était Abou Tâbet, afin de ne point le confondre avec Yahya ben Daoud qu'ils ne connaissaient pas.

— C'est moi, répondit le vizir, qui suis Abou Tâbet, et voici Yahya, ajouta-t-il en montrant le prince.

Yahya fut mis à mort ; mais son généreux sacrifice sauva la vie de Abou Tâbet.

Ce dévouement est sublime ; je n'en connais pas qui puisse lui être comparé, sauf celui de Ka'b ben Omâma, qui donna sa provision d'eau à un autre et mourut lui-même de soif.

Tlemcène resta en ruines pendant plusieurs années. Un devin célèbre, du nom de Moussa ben S'alah', qui eut quelque connaissance de l'avenir réservé aux états pas l'inconstante fortune, avait dit autrefois : « Tlemcène sera labouré par un jeune esclave noir, à l'aide d'un bœuf noir. » Cette prédiction se vérifia en 760 ou 761, à la suite de la dévastation de la ville par Abou l'nâne.

Le Tlemcène d'aujourd'hui s'appelait *Tikrâret*, dont le sens est *ma'sker* (camp). Cette dénomination lui venait de ce que l'armée de Youssof ben Tachefine campa sur cet emplacement, où l'illustre Abou H'ammou construisit, pour l'armée, un monument resté célèbre jusqu'ici.

Les habitants de la vieille cité vinrent peupler la nouvelle. C'est ainsi que la fondation de la nouvelle ville devint la cause de l'abandon et de la ruine de la vieille.

A la mort de Abou l'nâne, l'empire des Benou Ziâne fut rétabli en la personne de leur prince Abou Tâbet, dont nous avons parlé et qui est le sultan le plus en relief de cette dynastie. Ce roi reprit possession de son royaume, dont faisait parti Alger.

Comme on le voit, Alger passa tour à tour aux mains des rois de Tlemcène et des rois d'Afrique, c'est-à-dire appartint à celui qui s'en rendait maître. Parfois, certains de ses chéikh réussirent à se déclarer indépendants. Ce manque de stabilité ne prit fin qu'à l'avénement des souverains turcs, en 915.

Le premier roi turc fut le sultan H'assane Khéir Ed-Dîne,

prince des Musulmans, qui excella dans l'art de régner, fut le joyau le plus brillant de l'écrin des monarques ottomans, car son caractère concordait avec chaque circonstance et sa politique fut toujours suivie de succès. C'est lui la principale cause de la fortune des Turcs, le pivot de leur renommée. D'une figure très belle, éloquent et persuasif, généreux, d'une intelligence hors ligne, ce grand homme, avant son avènement au trône d'Alger, avait déjà exécuté de nombreux coups de main contre la terre des infidèles. Dans ses courses en pays ennemi, il obtint toujours les faveurs de la victoire et en retira, en abondance, les biens du monde. Voici quelques détails sur sa naissance et sa vie.

Le sultan Ba-Yazid, fils du sultan Mohammed, vainqueur de Constantinople, fils du sultan Morâd, de la famille de O'tmane 1er le Turcoman, souche des glorieux Khalifes de l'islamisme, trônant à Constantinople, avait conquis une île de l'Archipel appelée Medeli (Mételin-Lesbos) et y avait implanté une colonie de Turcs. Ces nouveaux insulaires demandèrent au sultan l'autorisation — qu'il leur accorda — de contracter mariage avec les filles des tributaires chrétiens, habitants de l'île. L'un d'eux eut, de son mariage avec une chrétienne, trois fils : A'roudj connu sous le nom de Raïs, Khéir Ed-Dîne et Ish'âk. A'roudj était l'aîné. La jeunesse de ces enfants fut façonnée aux rudes vertus de l'homme de guerre. Ils se livrèrent d'abord au commerce, puis armèrent des vaisseaux contre les infidèles qu'ils abreuvèrent de douleurs et les traitèrent avec la plus grande rigueur. Dans un combat livré près de Bougie, A'roudj perdit la main. Bougie était alors peuplée d'infidèles, qui y étaient entrés à la faveur de la ruine des Hafcides et de la dispersion de leur puissance entre les mains de nombreux chefs ; elle ne leur fut arrachée qu'en 961.

Les trois frères venaient dans les ports musulmans pour vendre leurs prises et s'y ravitailler. Khéir Ed-Dîne ayant un jour mouillé dans le port d'Alger, afin de s'y défaire comme d'habitude de son butin, la population de cette ville, vu le peu de consistance des familles royales de Tlemcène ou de Tunis, lui proposa de le prendre pour roi. Il accepta.

La mésintelligence ne tarda par à naître entre les Algériens

et leur nouveau chef. Khéir Ed-Dine s'emporta contre ses sujets et quitta sa capitale où, d'un an, il ne reparut plus. Il finit cependant par se rendre aux sollicitations des Algériens, qui s'engagaient à une entière soumission et obéissance. Toutefois, il exigea comme condition de sa rentrée dans la ville, la mort des mutins. Une liste des auteurs de la sédition fut dressée et on se disposait à leur ôter la vie, lorsque Kéir Ed-Dine s'écria :

— Ne tuez que les plus criminels.

Un triage réduisit les coupables à quelques personnes seulement.

— Cherchez bien, recommandait cet excellent T[illegible] véritables rebelles, et prenez garde de mettre [illegible] charge de celui-ci le crime de celui-là.

Ce roi ver[illegible]ux n'agissait avec tant de circonspection que par [illegible]ainte de répandre le sang innocent. On assure qu'il ne cessa de mettre des bornes au zèle des Algériens que lorsque les gens arrêtés furent descendus au chiffre de trois, et encore prescrivit-il de bien instruire leur affaire. On pendit sur les remparts ces trois principaux auteurs de la révolte, premiers condamnés sous le gouvernement turc.

ARNAUD,
Interprète militaire.

(*A suivre.*)

L'INSCRIPTION DE L'OUED-QSOB

La *Société de Géographie d'Oran* a publié, dans son bulletin nº 10, la reproduction d'une pierre trouvée dans la région qui sépare Frenda de Géryville, à 90 kilom. de la première de ces villes, à 60 de la seconde. Cette pierre qui était tombée et brisée en deux parties, avait dans l'origine la forme d'un prisme présentant deux grands côtés inclinés et se rejoignant à une arête, avec deux plans latéraux verticaux. Ces quatre faces ont, sans doute, eu, toutes quatre, des inscriptions ; mais une des grandes faces, une des petites ont été rongées profondément par suite de leur séjour à l'air pendant 16 siècles ; les deux autres, mieux protégées par la position que leur chute leur avait donnée, conservent encore une partie des caractères qu'elles doivent au graveur romain.

M. Demaeght a donné de ces deux inscriptions survivantes une lecture pleine de restitutions ingénieuses ; mais il n'a pas poursuivi son œuvre ju[illegible]. Cela rend renoncé à étudier certaines lignes [illegible] m'autorise, par [illegible] ma lecture, et surtout à donn[illegible] ces inscriptions un commentaire que je crois utile. Ces documents, en effet, nous révèlent des faits historiques assez importants, savoir :

Que sous Marc-Aurèle les Romains entreprirent, dans le sud de la province actuelle d'Oran, une expédition qui

eut lieu dans les pays mêmes où nos troupes combattent aujourd'hui et absolument pour la même cause;

Que la ville, près de laquelle on a trouvé ce monument et dont il ne reste plus aujourd'hui que les ruines, se nommait Thasunum;

Et, enfin, que, dans ces lieux, on adorait deux divinités indigènes : le Dieu Saint Hédef et le Seigneur Saint Ilaeoni, jusqu'ici inconnus.

Inscription de face :

PRO SALV*te imp. C.*
m. ANTO*nini p. Aug.*
*ar*M. PART*hici max.*
p. p. DOM. *n. inv. ac*
*max*IM IMP*eratoris*
QV. NOM. *s. s. juvant.*
VOVI R. P. A*ras*........
PRO SAL*ute M. Ope*
LI· MACRI*ni leg. Aug.*
PR. PR. C. V. P. *p. m. C.*
CVIVS SVF*f. institut*
A SACRATIS O*mnibus*
ORDINIBVS *al. His*
Vovi aras...... ubi
*sem*PER VIR*tus ej.*
CELEBRATVR *pub*
*l*ICE*q*VE ARIS *illis*
NOTA MIHI *acta*
ejus EXPLICV*i ju*

Inscription latérale :

VT SCIA*t*
QVICVM*que*
IN HAC EX*pe*
DITIONE *mil*
*e*S FVERI*til*
IOS TITVL*os*
FECERI S. R. V.
GENIO S*anc.*
THASVNI DE
O S. HEDEF *do*
MIN. SANC. I
LAEONI *sub*
DIEB. XLIF
die...... post
eaq. Apro et P
O*l*LION. Eo D. *ex*
DEC. S. V. M. PRO*mo*
TVS VOTVM *so*

VANTIBV*s hisce :*
M. Por*c*IO *op*
TATO D*ec. coh.* V S.
POPILIO.......
DEC. COH. V S*ing.*
ET FL. FELICE E*q. S.*
ET AVRELIO O*pta*
TO DVPL. N. FL*av.*
*g*ERMANO FLA*v*
io IANVARIO IVLI*o*
*pr*OCESSO ASINIO
*p*ERITO SESQ.

LVI M. L. Q. NO*n.*
CATVLVS 7 L*eg.*
III AVG.

Inscription de face :

« Pro salute imperatoris Cæsaris Marci Antonini pii Augusti Armeniaci Parthici maximi, patris patriæ, domini nostri, invicti ac maximi imperatoris,

Quorum nomina subscripta sunt juvantibus,

Vovi, ritu perfecto, aras......

Pro salute M. Opelii Macrini legati Augusti pro prætore clarissimi viri, præsidis provinciæ Mauritaniæ Cæsariensis cujus suffragio instituta, sacratis omnibus ordinibus, ala Hispanica singularium fuit,

Vovi aras..... ubi semper virtus ejus celebratur, publiceque aris illis, nota mihi acta ejus explicui, juvantibus hisce :

M. Porcio Optato decurione cohortis quintæ singularium,

Popilio..... decurione cohortis quintæ singularium,

Et Flavio Felice, equite singulare,

Et Aurelio Optato, duplario numeri, Flavio Germano, Flavio Januario, Julio Processo, Asinio Perito, sesquiplicariis. »

Face latérale :

« Ut sciat quicumque in hac expeditione miles fuerit, hos titulos feceri, solvendi reus voti,
Genio sancto Thasuni,
Deo sancto Hedef.,
Domino sancto Ilaeoni,
Sub diebus duo et quadraginta,
Scripsi, Flacco et Gallo, die....., posteaque, Apro et Pollione, eo die, ex-decurione secundum votum meum promotus, votum solvi merito lubens, Q. Nonius Catulus, centurio legionis tertiæ Augustæ. »

Avant d'en arriver aux conclusions, je crois devoir présenter quelques observations sur ma lecture :

1° Aux 8e et 9e lignes de l'inscription de face, j'ai restitué *M. Opelii Macrini*. Cette restitution est arbitraire, le texte porte seulement LIMACRII. On pourrait tout aussi bien lire : *L. Cornelii Macri*, ou quelque nom analogue. Ce n'est donc qu'une hypothèse que m'a inspiré le nom de l'empereur Macrin. Non pas que je me figure avoir ici retrouvé une ligne nouvelle de ses états de services : notre inscription est de l'année 176. Macrin était né en 164 et n'avait alors que 12 ans ; il ne peut donc s'agir de lui ; mais il peut s'agir de son père, et dans ce cas, cela donnerait raison à l'historien qui le faisait descendre d'une ancienne famille contre celui qui le traitait d'homme de rien, dépourvu d'aïeux ;

2° Aux 13e et 14e lignes, j'ai restitué ALHIS PANICA ; j'aurais préféré COHVHIS PANICA ; mais je n'ai pas trouvé sur la pierre, telle qu'elle est reproduite, la place nécessaire pour cette seconde lecture ;

3° A la 3e ligne, j'ai restitué ARMPART ; le texte avant

PART ne porte que la deuxième partie d'une M, mais comme toutes les restitutions concernant les Antonins ne permettent, étant donnée la phrase, d'autres lettres précédant le mot PART, qu'un I (génitif), un R (Ger pour Germanicus), un X (pour maximus), un B (pour Adiabenicus) ou, enfin, une M (pour Armenicus) ; comme d'autre part le fragment de lettre qui reste ne peut entrer que dans une M, c'est donc une M que j'ai restituée, et que, par conséquent, j'ai complétée en ARM. Cette restitution nous montre que l'Antonin de notre inscription était Marc-Aurèle, puisqu'il fut le seul des empereurs de ce nom qui ait pris ce titre. Il en résulte que notre monument a été élevé entre les années 169 et 177, pendant lesquelles il a régné seul. Auparavant, en effet, il régnait avec Verus, et par la suite il s'associa son fils Commode ;

4° L'indication FL... CO ET (14e et 15e lignes de la petite inscription) a une physionomie de date consulaire, si nette et si marquée, qu'elle frappe tout d'abord, et m'a permis de retrouver de suite le sens du fragment de mot... OLIONE. Les Fastes m'ont donné les noms des collègues de Flaccus et de Pollion, ainsi que la date de ces deux consulats ; l'un (Flaccus et Gallus) est de 174, l'autre (Aper et Pollion) est de 176 ; ils tombent tous deux dans cette période, dont je viens de parler, où Marc-Aurèle régna seul. Les deux passages du monument se contrôlent donc et se confirment donc mutuellement ;

5° La mention d'une expédition dans l'ouest de l'Afrique est en concordance avec l'histoire. La révolte des Maures de ce pays fut terrible. On sait qu'ils passèrent même en Espagne et en ravagèrent presque toutes les provinces. On a trouvé dans ce pays des inscriptions relatant cette guerre. Je laisse à ceux qui s'occupent des avantages et des inconvénients du gouvernement civil, en Algérie, le soin de comparer les causes de cette expédi-

tion dans le Sud, avec les causes de celle que nous y menons actuellement ; mais l'historien a au moins le droit de remarquer que pendant cette guerre, le sage Marc-Aurèle avait donné le gouvernement civil de la Mauritanie Césarienne (præsidi provinciæ Mauritaniæ Cæsariensis), au général en chef des troupes africaines (legatus Augusti proprætore), et que le gouvernement de cette province de l'Ouest ne fut de nouveau rendu à un président, qu'après la guerre finie ;

6° Le génie saint de Thasunum était jusqu'ici ignoré, ainsi que le nom de la ville dont il était le protecteur ; il n'y a rien d'arbitraire à admettre que ce nom doit s'appliquer aux ruines marquées sur la carte d'Algérie au $\frac{1}{5,500,000}$ comme se trouvant sur la route de Frenda à Géryville, à proximité de l'Oued-en-Naceur. Cette petite ville ou poste, (car j'ignore l'importance réelle de ces ruines) formait comme la grand-garde des possessions romaines vers le Sud. Là tenaient garnison un détachement d'infanterie de la 5e cohorte des singulaires et un petit corps de cavalerie, l'escadron espagnol des singulaires. L'escadron dépendait de la 5e cohorte, et celle-ci de la légion 3e Auguste, ce que prouve l'avancement de Q. Nonius Catulus, qui, d'abord décurion de cavalerie dans la cohorte, fut promu centurion d'infanterie dans la 3e légion ;

7° Un autre fait qui ressort de l'inscription, c'est que la 2e légion qui, sous Pline, avait son quartier-général à Cartenna, avait cessé, sous Marc-Aurèle, de tenir garnison en Afrique, sans cela, c'eût été l'un de ses détachements qui eût défendu les frontières de la Mauritanie césarienne, et non pas un détachement de la 3e légion Auguste qui avait son quartier-général à Lambèse, en Numidie ;

8° Le Dieu Saint Hédef et le Seigneur Saint Ilaeoni étaient tous deux jusqu'ici tout à fait inconnus ; la lec-

ture même de leurs noms n'est pas sûre. On peut toutefois remarquer que le titre de *Seigneur Saint,* appliqué à Ilaeoni, semble révéler une divinité orientale. Ce titre, en effet, DOMINUS SANCTUS, est toujous réservé, dans les inscriptions romaines, aux dieux de cette origine. Je serais donc tenté, si une nouvelle étude de la pierre pouvait s'y prêter à lire ce nom *Iladoni*. Il s'agirait alors du Dieu Seigneur d'Israël (*Il*, dieu, *Adonaï*, seigneur), et cela nous indiquerait que le pays était alors habité par quelqu'une de ces tribus juives que Martius Turbo avait, sous Hadrien, chassées de la Cyrénaïque.

En somme, l'inscription latérale est de 174 (consulat de Flaccus et de Gallus). Il existait alors à Thasunum un décurion qui servait dans la cavalerie de la 5e cohorte des singulaires. Ce décurion, nommé Q. Nonius Catulus, y fit le vœu (si un souhait qu'il ne désigne pas alors plus clairement se réalisait), de graver, dans les 42 jours, des inscriptions au génie de Thasunum, au Dieu Saint Hédef, et au Seigneur Saint Iladoni. Pour laisser trace de ce vœu, il le fit graver en haut d'une des faces latérales d'une pierre taillée en prisme.

Deux ans après, le désir, jusque-là caché du décurion, fut exaucé. Son vœu était un vœu, d'ailleurs fort naturel, d'avancement. Il fut nommé centurion dans la 3e légion Auguste. Il accomplit aussitôt ses promesses, et au bas de la note épigraphique qui constatait son vœu, il ajouta, deux ans après, jour pour jour, une autre note constatant qu'il s'en était acquitté.

Il est probable que les trois autres faces du monument étaient destinées à cet accomplissement et que, par conséquent, celle qui subsiste encore devait porter, en tête, une dédicace aujourd'hui disparue à l'un des trois dieux nommés ci-dessus. Telle qu'elle est, l'inscription rappelle que Catulus avait voué des autels pour le salut de l'empereur Marc-Aurèle, alors régnant, et que, pour le salut du légat impérial propréteur, personnage claris-

simi, président de la Mauritanie césarienne, Opelius ou Cornelius Macrinus, notre nouveau promu avait voué des autels, sur lesquels il avait célébré par l'épigraphie le courage de son général, et y avait énuméré en détail tous les exploits de Macrinus dont il avait pu se procurer la connaissance. Il avait une raison particulière, ajoutait-il, pour honorer ainsi Macrinus. C'est à ce personnage, en effet, et à son avis favorable qu'on devait l'institution du petit corps de cavalerie attaché à la 5e cohorte. Aussi Catulus n'avait-il pas été seul à faire les frais de ces monuments : il y avait été aidé par plusieurs de ses camarades, les uns ses égaux, les autres ses inférieurs. C'étaient d'abord deux décurions de la 5e cohorte, puis un cavalier d'escorte, puis un fantassin à double solde (duplarius), et, enfin, quatre autres soldats d'infanterie à solde et demie (sesquiplicarius).

Sans doute, bien des conclusions importantes, ressortant de cette inscription, ont dû nous échapper ; nous n'avons relevé que celles qui nous ont frappé de prime abord. Aussi prenons-nous la liberté de signaler aux savants sérieux les textes épigraphiques d'Aflou, certains qu'ils y trouveront largement les éléments d'un mémoire précieux pour l'histoire de l'Algérie.

H. TAUXIER,
Officier d'Académie.

Pour tous les articles non signés:
Le Président,
H.-D. DE GRAMMONT.

Alger. — Typ. A. JOURDAN.

NOTES
POUR SERVIR
A
L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION
DANS LE SUD
DE LA PROVINCE D'ALGER
DE 1864 A 1869

SECONDE PARTIE

(Suite. — Voir les nos 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146 et 148.)

XII

La colonne d'observation d'Aïn-el-Oucera. — Panorama du pays autour d'Aïn-el-Oucera. — Physionomie d'un camp français dans le Sud algérien. — La colonne Arnaudeau quitte son camp d'Aïn-el-Oucera. — Opinion sur la division des étapes en deux marches. — Le délire de la soif. — La colonne établit son camp à Ksar-Charef. — Un tour d'horizon. — Le camp et ses abords. — Une forêt dépaysée. — Les gourbis artistiques. — Les Turcos et leurs constructions. — Le théâtre au camp. — La *zriba* du commandant des Tirailleurs, et les concerts orientaux. — Les almées mâles. — La colonne quitte Charef. — Elle va s'établir à Dar-Djelloul. — Le bordj de Djelloul. — Aspect du pays. — Le camp et ses construc-

tions. — Les criquets. — La colonne quitte Dar-Djelloul. — Le camp de Boghar. — Coup d'œil sur la situation de l'insurrection dans la province d'Oran.

Nous avons dit, dans un des chapitres précédents, qu'avant de regagner le Tell, le général Jusuf avait établi, le 8 décembre 1864, une *colonne d'observation* sur le plateau où s'élève le caravansérail d'Aïn-el-Oucera, c'est-à-dire au centre des tribus récemment soumises du cercle de Boghar. Constituée à l'effectif de 1,800 hommes, cette colonne fut placée sous les ordres du colonel Arnaudeau, du 34e d'infanterie.

Dans la pensée que la description d'un camp français dans le Sahra algérien pouvait ne pas être sans intérêt pour le lecteur, nous avons résolu de donner la physionomie de celui d'Aïn-el-Oucera. Nous espérons qu'on ne nous fera pas un crime d'avoir employé la forme dite *légère* dans une publication aussi sérieuse que l'est la *Revue africaine ;* cela nous reposera d'ailleurs de la monotonie des marches qui n'en finissent plus, des poursuites aussi efficaces souvent que l'est celle de la roue de derrière d'un véhicule par rapport à celle de devant ; cela nous changera un peu de ce régime agaçant, irritant, énervant auquel sont soumis nos soldats guerroyant dans le Sahra, et n'ayant que trop rarement la douce satisfaction de frapper ailleurs que dans le vide.

Décrire un camp permanent français dans le désert, c'est dire l'ingéniosité de nos soldats, — des maîtres ès-débrouillage, — de braves gens qui transportent la vieille gaîté gauloise partout où ils font flotter notre glorieux drapeau, et qui se moquent de toutes les misères quand elles sont endurées pour le service et la grandeur de la patrie. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'est jamais du spleen que meurt le soldat français, quelque peu réjouissante que soit la situation. Nous en donnons la preuve plus loin.

Quand on n'est pas du métier, il est assez difficile de se faire une idée bien précise de ce que c'est qu'un camp, et surtout un camp dans le Sahra, c'est-à-dire dans un pays inhabitable, dans une région qui, si l'on en croit les savants, fut un vaste océan

qu'aplanirent, vers les premiers âges du monde, les flots roulants et les vagues irritées. Que sont devenues les eaux de cette mer?... Les Arabes prétendent — cette opinion n'a rien de scientifique — qu'elles ont été bues par les deux soleils qui, bien antérieurement à la venue du Prophète, avaient la mission de chauffer et d'éclairer, — le feu et la chandelle, — en se relevant toutes les douze heures, les trois parties du monde ; car Sidna Mohammed — que Dieu répande ses grâces sur lui et sur sa famille ! — veut bien en admettre trois, concession exorbitante pour cet opiniâtre unitaire.

Sur les réclamations pressantes des rôtis de cet âge primitif, Dieu aurait ordonné à l'ange Djebril (Gabriel) de passer sa manche sur la face d'un de ces soleils, lequel astre, dérayonné par suite de ce frottement angélique, aurait perdu sa chaleur, et serait devenu ce qu'aujourd'hui encore nous appelons la lune, un soleil froid.

Le camp d'Aïn-el-Oucera (1) est planté sur un vaste plateau blanchâtre, qui se termine par des mouvements de terrain doucement ondulés ; à l'Est et à l'Ouest, l'horizon n'a d'autres limites que la calotte du ciel ; au Nord, il est borné par les Grin-el-Adaoura, les djebel Tarer'egred et Taguelza, la Sra Ech-Cheaou ; au Sud, par le djebel Tsaka, le pic d'Açafia, la gâda des Sebâ-Chaouaïa, le piton d'El-Loubiret-el-R'arbia, les Sebâ-Rous du djebel El-Khidher, El-Kebouria, les Rous du djebel Oukat, et, plus près, par le mamelon d'Es-Saïada.

L'ouad Aïn-el-Oucera, criblé de sources qui répandent leurs eaux sur un fond vaseux encombré de joncs, et peuplé de batraciens, a sa tête dans l'Est ; il vient s'infléchir en passant au pied du caravansérail, et va se perdre dans le Nord par un long canal.

La colonne d'Aïn-el-Oucera est donc campée sur un vieux fond de mer tigré de touffes de harmel, et tapissé d'une végétation étique, et encore, cette tapisserie est-elle due aux bons vents

(1) Aïn-el-Oucera est située à 15 lieues au sud du poste de Boghar.

du Nord qui, depuis des siècles, se chargent de véhiculer sur leurs ailes des graines et du pollen qu'ils dérobent aux plantes du Tell; quelques gouttes d'eau par là-dessus, et l'on est tout surpris de voir sortir de cette terre ingrate des pâquerettes, des mufliers, des soucis, des boutons d'or, et la plupart des charmantes et modestes petites fleurs de nos prés. Pendant quinze jours, c'est à se croire en pleins pâturages de Normandie. Mais tout cela vit bien moins encore que ce que vivent les roses: ce n'est qu'une apparition, qu'un mirage, un rêve rappelant la patrie et donnant la nostalgie : le *guebli* (1) souffle, et, sous son haleine de feu, les fleurs se penchent, reploient leurs pétales, se flétrissent et meurent. Au bout de quelques jours, le Sahra est jaune, râpé comme une vieille brosse de chiendent, comme un paillasson qui a été trop fréquenté.

Le camp d'Aïn-el-Oucera enveloppe trois des faces du caravansérail de ce nom, nord, ouest, sud; ce dernier côté abrite sous sa muraille les tentes et les gourbis des *négociants* qui ont suivi la colonne dans l'intention d'en vivre. Chrétiens, Mzabites et Juifs composent l'ensemble de ces représentants du *cantiniérisme*. Ce quartier est généralement désigné par nos soldats sous le nom de *Coquinville*. Nous ne nions pas que cette désobligeante épithète ne soit fréquemment justifiée; mais, en définitive, nous croyons que ces marchands sont honnêtes au même degré que tous les individus qui spéculent sur la bourse de leurs contemporains. Du reste, ce n'a jamais été, généralement, par le commerce en détail des allumettes chimiques, du savon et des boîtes de sardines, que nos parvenus du négoce, dont quelques-uns tiennent aujourd'hui le haut du pavé algérien, sont arrivés à dérider la capricieuse fortune, bien que, cependant, nous pourrions citer deux ou trois paires de millionnaires qui ont commencé avec deux bouteilles de pseudo-absinthe.

Quoiqu'il en soit, pour notre compte, nous n'hésitons pas à classer dans la série des hommes utiles ceux qui ne craignent point, bien que le métier n'en soit pas toujours sans danger, de

(1) C'est cet horrible vent du sud ou du désert que nous nommons *sirocco*.

traîner pour trente-cinq sous de denrées coloniales et autres, et avec l'espoir d'un gain plus que problématique, dans ces parages ingrats et déshérités; nous ajoutons que nous n'éprouvons pas la moindre répugnance à les aider à faire fortune; car, après tout, sans eux, nous risquerions fort d'en être réduits aux productions d'un pays qui ne produit rien.

Comme tous les camps d'Afrique, celui d'Aïn-el-Oucera est assis sur les quatre faces d'un carré. Chacun s'est ingénié pour souffrir le moins possible des rigueurs de l'hiver et de ses affreux vents d'ouest, et des chaleurs impitoyables de l'été et de ses atroces vents du sud : les tentes sont creusées à un mètre au moins, et enveloppées sur leur contour inférieur par un retranchement dont les arêtes sont couronnées de *metsnen (passerina hirsuta)*, cette précieuse et presque unique plante ligneuse du Sud mozen. Des constructions en maçonnerie, des caves, des réduits et des cuisines fouillés dans le tuf; des gourbis charpentés de térébinthes et capitonnés de *metsnen*; des sous-sol ténébreux suintant le salpêtre, pleuvant des scarabés noirs, et servant de repaires-abris contre les coups d'un vent embrasé; des tubes (1) de puits artésien faisant l'office de cheminées, et donnant au camp l'aspect d'une ville du Nord de la France avec ses hauts-fourneaux; des box pour enfermer les chevaux; des puits — quelques-uns atteignent jusqu'à huit mètres de profondeur — forés par les soldats des divers corps, et donnant une eau ayant, à défaut d'autres qualités, la propriété d'être fortement purgative : telles sont les somptuosités effrénées dont jouissent jusqu'à l'abus les campés d'Aïn-el-Oucera. Ils semblent ne redouter qu'une chose, c'est que leur sybaritisme ne vienne à exciter l'envie de leurs contemporains.

De même que, dans leur prison, Pellisson et Latude entretenaient des relations on ne peut plus suivies avec des araignées et des rats, les campés d'Aïn-el-Oucera, emprisonnés dans l'immen-

(1) Ces tubes provenaient d'un puits artésien qu'on avait essayé de forer à Korirech, au sud du Zar'ez el-R'arbi, et que, dans les premiers jours de l'insurrection, les tribus rebelles avaient saccagé avant de quitter leur pays pour faire cause commune avec le marabouth Sid Mohammed-ould-Hamza.

sité, se livrent avec un certain acharnement, pour se distraire, à l'éducation ou au perfectionnement des bêtes ou bestioles indigènes qui leur tombent sous la main ; — les Français ont un grand besoin de civiliser, et puis ils ne peuvent pas supporter que leurs facultés amatives restent en disponibilité ; — il n'est pas une tente qui ne soit pourvue ou d'une gazelle, ou d'une chèvre, ou d'un mouton, ou d'un chacal, ou d'une collection de tortues, ou d'un oiseau quelconque. Tout cela vit en assez bonne intelligence avec l'espèce si supérieure des bipèdes qui lui donne si généreusement la table et le logement. On trouve aussi, de temps à autre, dans les tentes, des vipères cornues et de gros et hideux scorpions noirs ; mais, est-ce bien utile de l'affirmer ? ce n'est pas en qualité d'invités qu'ils y ont été admis.

Nous l'avons dit dans le premier chapitre de ce volume, le caravansérail d'Aïn-el-Oucera est remarquablement solide et bien construit : c'est un carré dont les faces ont environ 70 mètres de longueur. Il est flanqué d'un bastion à chacun de ses angles ; son entrée est à l'est, et les pièces d'habitation, les magasins et les écuries qu'il renferme sont blindés. Aussi, l'incendie qu'allumèrent les insurgés dans la nuit du 13 au 14 août de cette année, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ne produisit-il que des dégâts sans importance.

Le camp d'Aïn-el-Oucera n'est pas précisément, on le voit, un camp de plaisance, et il faut être éminemment Français, avoir au suprême degré l'amour de la France, et le sentiment du devoir profondément enraciné, pour rester plus de deux fois vingt-quatre heures sur ce point si affreusement dénudé, et, en même temps, si dépourvu de tout ce qui est nécessaire à la vie. Nous pensons être cru sur parole en avançant que cette ville de toile, ces trous de troglodytes ne rappellent en rien absolument les anciens camps de Compiègne. Les carrosses du roi, bourrés de resplendissantes beautés faisant, avec des yeux incendiaires, la revue des Gardes-Françaises ou d'un Royal N'importe-Quoi, sont remplacés de temps à autre par des charrettes de rouliers portant, juchées sur leur bâche, des pécheresses terminées *retour* de Laghouath.

C'est pourtant un événement dans le camp que le passage de ces Madeleines plus ou moins repentantes. Dès qu'il en est si-

gnalé une à l'horizon, la nouvelle s'en répand avec la rapidité de l'éclair ; on se porte en foule sur le front de bandière ; on veut voir de près l'un de ces si rares spécimens de la plus belle moitié de l'espèce. Les compliments, les madrigaux, les élégies pleuvent serrés et drus quand la carriole arrive à hauteur des soupirants. La passante, qui, probablement, ne s'est jamais trouvée à pareille fête, triomphe sur toute la ligne, fût-elle laide comme Mirabeau au repos. Une femme !.... Mais cela fait éphéméride à Aïn-el-Oucera, et on en parle jusqu'à ce qu'il en passe une autre. On voit d'ici combien les régions sahriennes doivent être sympathiques à des *muliérolâtres* comme le sont les Français.

Au camp d'Aïn-el-Oucera, les distractions manquent absolument de coloris et de piquant : les officiers vont deux fois par jour à ce qu'ils appellent pompeusement *le Cercle*. Le Cercle se tient dans une des salles dévastées du caravansérail : on se borne, faute de littérature à se mettre sous l'œil, à y faire un cours d'absinthologie appliquée ; on y fait aussi un peu de politique algérienne. L'assemblée y est divisée en *Sudistes*, ou conservateurs du Sud, et en *Tellistes*, ou *abandonnateurs* des régions sahriennes. Nous devons avouer, bien qu'ayant toujours voté avec le premier de ces groupes, que celui des Tellistes formait une formidable majorité, quelque chose comme les neuf dixièmes et demi de l'assemblée ; mais cette disproportion s'expliquait par l'envie immodérée qu'éprouvaient ces derniers de revoir le Tell, et de rentrer en pays plus ou moins civilisé.

Bien que consciencieuse, l'opinion des Tellistes ne pouvait avoir d'influence sérieuse sur les décisions que devait prendre le Gouvernement (1) ; car on sentait trop qu'étant juges et parties,
sans, et ils [illegible]
soutenue que par les militaires qui [illegible] bon marché des principes et région, ou par les gens qui n'entendaient absolument rien à la politique sahrienne, et qui ignoraient que le Tell et le Sahra étant solidaires, il fallait, pour avoir la tranquillité et la sécurité dans le premier, occuper, ou, tout au moins, être le maître dans le second.

des intérêts de la politique algérienne. Il est évident que l'approche de la saison qui devait leur rappeler, une fois encore, ce qu'éprouvait saint Laurent sur son gril, déterminait sensiblement la couleur de leur vote. Du reste, nous ne parlons de cela que pour donner une idée des tendances funestes qui avaient envahi l'armée d'Afrique, la portion surtout qui opérait dans le Sud depuis un an.

Cette gaîté folle des officiers ne leur était pas absolument particulière; les soldats *se désaltéraient* aussi d'absinthe et de qualité encore plus médiocre que celle dont faisaient usage leurs supérieurs, sous les tentes déguenillées des négociants de Coquinville; en outre, ils jouaient aux quilles, au billard chinois, à la roulette, au petit-pot; quelques groupes, réunis en cercle et assis par terre, pratiquaient le noble jeu du loto; l'impresario-croupier qui dirigeait le jeu savait tous les numéros par leurs noms et prénoms. Mais ce n'étaient là que des distractions-matière; ils avaient aussi leurs délassements de l'esprit : ainsi, le 16e de Chasseurs à pied et le 4e de Chasseurs à cheval se réunissaient, le soir, pour interpréter en chœur les chefs-d'œuvre des grands-maîtres. Le 34e d'Infanterie avait manifesté l'intention d'organiser un théâtre; mais les événements ne lui laissèrent pas le temps de donner suite à cette idée si éminemment française.

Le commandant T....... (1), du 1er de Tirailleurs algériens,—un Sudiste celui-là, — avait fait construire auprès de sa tente une vaste *zriba* (haie) circulaire où, tous les soirs, — quand le temps le permettait, — ses Bédouins donnaient des concerts orientaux. Convaincu que la musique épure, nettoie les mœurs, moutonnise la férocité, et mène tout droit à la civilisation en prenant le sujet barbare par les oreilles, il n'avait pas voulu laisser péricliter la tentative dont il avait déjà fait l'essai ailleurs, et dont il persistait à attendre les plus surprenants effets. Il s'était empressé, dès son arrivée au [illegible] fait clair de

(1) Depuis colonel.

lune; parce que, pendant la nuit, les sons harmonieux n'ont pas à lutter avec les bruits du jour; parce qu'enfin, la musique — celle des Arabes surtout — vous conduit tranquillement et sans effort jusqu'aux portes d'ivoire du temple du Sommeil.

Ces concerts étaient divisés en spirituels et en profanes : à droite, en entrant dans le cercle, les représentants du vieux parti religieux, les *meddaha*, côté des Croyants, accompagnés par la *guesba* (grande flûte taillée dans un roseau), chantaient les louanges des plus grands saints de l'Islam, particulièrement de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani, le sultan des saints, celui qui a un pied sur la terre et un autre sur la mer, de Sidi Abd-el-Kader qui a son tombeau et sept chapelles dorées à Baghdad, et cent mille *koubba* (chapelles) en pays musulman, de Sidi Abd-el-Kader, que n'invoquent jamais en vain ceux qui souffrent ou les infortunés que le malheur a mordus. Une fois monté, le joueur de *guesba* du parti religieux ferme les yeux, et pousse dans son roseau pendant un temps infini — curieux effet de la foi — sans reprendre haleine. Quand le cantique est terminé, le flûtiste l'indique en laissant tomber son air, à la façon du joueur d'orgue de Barbarie quand il lâche sa manivelle pour ramasser un sou, témoignage d'admiration d'une locataire dilettante du septième étage; seulement, le musicien arabe ne s'interrompt pas; il relie, rattache adroitement sa chute finale au commencement de l'air nouveau qu'il entame, et il va comme cela jusqu'au moment où on le réveille de son épilepsie musicale.

La multitude indigène accompagne et soutient le chanteur par des claquements de mains parfaitement rhythmés; car il est à remarquer que, si les Arabes ne mordent pas à la ligne droite et au parallélisme, ils ont, en revanche, à un très haut degré le sentiment de la mesure.

C'est de l'autre côté, à gauche, en entrant, que se groupent les amateurs de musique profane : ici l'on chante l'amour et la guerre, l'amour avec ses plaintes, ses déchirements, ses frissons, ses défaillances, ses regrets, ses tourments, ses cuissons, ses joies, ses bonheurs, ses extases, ses désirs, ses fureurs, ses espoirs, ses déceptions, ses jalousies, ses folies, ses frénésies; tantôt, c'est à transporter d'aise un pigeon pattu; tantôt ce sont des colères à

donner la chair de poule à un coq. Là c'est le *djouak* (petite flûte en roseau), aidé de la *gouïthra* (petite guitare), et soutenu par la *derbouka*, qui accompagne le chanteur. De ce côté, on n'entend que de voluptueuses chansons de Tunis ou d'Alger, celles sur l'accompagnement desquelles dansent les almées de café ou d'ailleurs.

Le groupe des profanes est bien plus nombreux que celui des spirituels; le plaisir y est dans tous les yeux et dans tous les mouvements; parfois même, un Tirailleur se détache du groupe des auditeurs, se voile la face d'un mouchoir, se fait ceindre les reins d'une *foutha*, et saisissant au vol les foulards que lui jette l'assistance, il entame, aux claquements de mains des spectateurs, une de ces danses épicées où la moitié du corps roule sur les hanches, comme la meule supérieure d'un moulin arabe roule sur l'inférieure. Les musiciens s'exaltent et précipitent la mesure; la foule se met à l'unisson; les petites bougies s'élèvent à hauteur de l'endroit où se produit le mouvement de déhanchement du danseur, la mesure redouble de vitesse, les yeux s'allument et les dents se montrent, la contagion exerce ses ravages; les natures nerveuses imitent convulsivement les torsions de l'almée mâle, jusqu'à ce qu'épuisée, éperdue, elle chancelle et s'affaisse sans se demander si, dans sa chute, elle sera récoltée par quelque charitable camarade. Mais, rassurons-nous, elle trouve toujours des bras pour la recueillir.

Au signal de la retraite, musiciens et chanteurs se taisent; on ramasse les bouts de chandelles, et les groupes se dispersent et regagnent leurs tentes, en s'extasiant sur la puissance miraculeuse et la bonté de Sidi Abd-el-Kader, ou en se pâmant d'aise au ressouvenir des félicités charnelles dont les danseurs leur ont si fidèlement reproduit l'image.

Le commandant s'était proposé de fonder un Karagous pourvu de toute la limpidité des mœurs des civilisés, — *castigat ridendo mores;* — c'est par un Guignol amélioré qu'il espérait arriver à la transformation, à la rénovation, à la rédemption de la société musulmane : « Sous aucun prétexte, disait-il, je ne permettrai à mon Karagous-guignolisé de rosser le commissaire; car cette familiarité blessante mène tout droit à la négation du principe

d'autorité. Pourquoi, en France, se moque-t-on du gendarme ou du commissaire, et n'a-t-on pas toujours pour eux le respect qu'ils méritent? C'est parce que, dès notre plus tendre enfance, nous assistons à l'immoral spectacle de Guignol rossant de coups de bâton cette variété de fonctionnaires répressifs. Respectons le commissaire; tout est là. »

Le commandant s'occupait aussi de la traduction de la *Tour de Nesle* en arabe vulgaire. « Il y a là, affirmait-il, d'excellents principes à mettre sous les yeux d'un peuple barbare, qui se figure que la femme doit, tout uniment, se borner à n'être que la mère de ses enfants. »

Quoiqu'il en soit, il y avait foule, quand le vent respectait les chandelles, aux *hadhra* des Tirailleurs.

Mais la distraction suprême, c'est le marché qui, depuis l'installation du camp, se tient tous les vendredis sous les murs du caravansérail; malheureusement, ce désennui ne se reproduit qu'une fois par semaine. Dès le jeudi soir, on voit arriver des quatre points cardinaux les vendeurs et les acheteurs qui doivent former le personnel mercantile du lendemain : Mzabites et Juifs de Ksar El-Bokhari — que nous appelons *Boghari* — avec des étoffes, des bernous, des gandouras, des âbaïa, des baboudj, des belr'a, des seubbath-cothurnes pour les femmes, des porte-monnaie arabes et ces mille produits qui composent la droguerie et la parfumerie indigènes; gens du cercle de Boghar, Oulad-Mokhtar, Bou-Aïch, Oulad Sidi-Aïça, Oulad Si-Mehammed, Oulad-Dhïa, avec des troupeaux de bœufs, de moutons, des toisons, des flidj, des chèvres, des ânes, des chameaux; des Oulad Mohani et des Abaziz avec du goudron; des Arbâa avec le fruit du palmier et du pain de dattes; des Kabils du Djerdjera, qui ont marché pendant onze jours pour venir échanger des cardes à laine primitives, — qu'ils confectionnent sur place, — et d'immenses plats coupés dans la rondelle d'un frêne séculaire, contre quelques sous ou une charge de laine.

Tout cela grouille, se coudoie, se traverse, se heurte, gesticule, crie, beugle, bêle, hennit, glougloutte, mugit; toute cette population pédiculeuse — quelquefois plus de six mille individus — commerce, transactionne, parle *douro* (la pièce de 5 francs),

marchande, mesure et remesure, pèse, soupèse et repèse, paie avec regret, empoche avec volupté, se vole le plus possible.

Les Arabes du Sud ne croient pas encore au système métrique; ils n'acceptent la subdivision du mètre, dont se servent pourtant les Mzabites et les Juifs, qu'autant qu'elle est plus longue que leur *draâ* (coudée); aussi, avant de conclure leur marché avec un enfant du Mzab ou d'Israël, comparent-ils soigneusement, en s'appliquant le demi-mètre sous l'avant-bras, ces deux sortes de mesures. Les Juifs emploient un moyen assez ingénieux pour marquer sur la cotonnade — quand ils vendent ce produit aux Arabes — le nombre de mètres ou de demi-mètres demandés par l'acheteur; ce peuple admirable, sans rival pour le commerce, pousse le génie jusqu'à utiliser même sa malpropreté : il fait son indication à la crasse en se passant l'index dans la bouche et ensuite sur la toile ; c'est indélébile.

Quelques déguenillés trouvent le moyen de se payer à déjeuner sans bourse délier : ils vont marchander du pain de dattes; à force de palper ce produit agglutinant, il leur en reste toujours quelque peu aux doigts. Il est inutile de dire qu'ils ne réussissent jamais à tomber d'accord sur le prix avec le vendeur; ils se retirent alors, après avoir longtemps marchandé, en se léchant les mains jusqu'aux coudes, et, pareils aux frélons, ils s'en vont butiner ailleurs.

Les troupeaux de moutons sont entravés tête à tête et se faisant face comme un chapelet d'oignons, les cornes enchevêtrées les unes dans les autres ; les connaisseurs viennent leur tâter la toison du côté opposé à la tête. Ces infortunés représentants de l'espèce ovine restent dans cette désagréable position jusqu'à ce que marchands et acheteurs tombent d'accord sur le prix, et cela n'a pas lieu instantanément. Les bœufs, les chevaux, les mulets et les bourriquets présentent le spectacle de cette admirable résignation, si voisine de l'abrutissement, que l'islam impose même aux bêtes.

Tous ces négociants du Sud étalent leurs produits entre leurs jambes nues, hâlées, et poussant l'énergie de la coloration jusqu'au marron-foncé, absolument comme s'ils avaient pris un bain dans un tonneau de mélasse. Quelques-uns d'entre eux sont venus de vingt et trente lieues avec la perspective de réaliser un bénéfice de vingt-cinq centimes sur leurs marchandises; mais le temps n'est rien pour l'Arabe ; il ne sait pas le compter, et la fatigue n'est pas grand'chose pour lui quand il voit miroiter quelques sous au bout.

Les gens de grande tente et du Makhzen viennent au marché à cheval ; ils s'arrêtent de temps à autre, quand ils rencontrent un cavalier de leur connaissance, pour lui demander des nouvelles et traiter la question politique du moment : accoudés sur le pommeau de leur selle, la main en l'air comme quelqu'un qui professe, ils se font mystérieusement, en s'assurant qu'ils ne sont pas observés, quelque importante communication sans doute, puis ils se quittent brusquement comme s'ils ne s'étaient jamais vus.

Il faut croire que, depuis le commencement de l'insurrection, il y a eu une singulière recrudescence religieuse dans le Sahra ; car tous les cous sont cerclés de chapelets, depuis celui à grains d'ivoire jusqu'à celui à grains de noyaux de jujubier sauvage.

L'élément féminin est représenté sur le marché du vendredi par quelques femmes mariées et d'un âge rassurant pour la tranquillité de leurs maris ; il est difficile de voir quelque chose de plus ratatiné, de plus flétri que ces visages illisibles. Le vêtement de ces houris malpropres, lequel se compose de deux pièces de cotonnade retenues aux hanches par une ceinture cordée, et aux épaules par des boucles d'un métal indigent, s'ouvre généralement sur le côté droit, et produit un décolleté vertical qui, pendant la marche, peut se prolonger jusqu'à la cheville du pied. C'est trop, bien certainement. La coiffure de ces Sahriennes est pleine de complications : c'est un fouillis inextricable de linges sales, de lambeaux de foulard décolorés, de nattes de laine noire ou multicolore, de crins embroussaillés, et sans doute peuplés ; une corde en poil de chameau retient tout le système, et fixe en même temps le haïk, grand voile maculé d'impuretés se répandant le long du dos comme une cascade de café au lait. Une boucle de fer ou d'argent oxydé, ornée d'un morceau de corail brut, fixe ce vêtement au-dessous du menton ; des bracelets de corne, et des

anneaux de pied de fer ou d'argent terni complètent la bijouterie de ces Sahriennes. Des brodequins-cothurnes, taillés dans la peau d'un chameau, et d'un assez bon style, chaussent ces dames d'une façon très pittoresque.

Les Sahriennes emploient, pendant l'été, pour ôter toute envie aux mouches de venir établir leurs campements sur leur visage, un moyen qui nous a paru plus ingénieux que coquet : il consiste à se faire une virgule de goudron sur le bout du nez. Cette ponctuation suffit, à ce qu'il paraît, pour éloigner ces agaçants diptères des environs de la goudronnée.

Vers trois heures de l'après-midi, le marché est terminé ; les Mzabites et les Juifs ont plié bagage, et les gens des tribus ont repris le chemin de leurs campements.

Sur cet horrible plateau blanc-sale d'Aïn-el-Oucera, il n'y a que deux saisons, l'hiver et l'été; pendant les mois de décembre, janvier et février, du froid, de la pluie et de la boue; aussi, les quelques broussailles clair-semées de jujubier sauvage qui entouraient le camp eurent-elles bientôt disparu; nos cuisines en plein vent avaient épuisé toutes nos ressources en combustible de cette nature dès la fin de mars. En avril, les corvées de bois n'avaient pas moins de douze kilomètres à parcourir pour trouver le combustible nécessaire à la cuisson des aliments, lequel consistait, avec le jujubier, en pistachiers atlantiques tout noueux, et n'ayant que la peau et les os, qu'on trouvait dans des *dhaïa* situées au sud et à l'ouest du camp. Il va sans dire que ces arbres, si précieux et en même temps si rares dans ces régions désolées, n'en eurent que pour quelques jours ; au bout de trois semaines, c'était fini : ces arbres séculaires, que personne n'avait plantés, qui donnaient un pan d'ombre de la largeur d'un bernous développé au voyageur fatigué, ou au berger à l'heure de la sieste ; ces arbres qui avaient abrité, contre les ardeurs d'un soleil de feu, de nombreuses générations de Nomades changeant de campements ou allant en caravane, ces *bethoum* qui rompaient la monotonie du désert, et que nous-mêmes étions si heureux de rencontrer, eh bien ! nous passons à notre tour, et nous, — les civilisés, — qui n'avons que des anathèmes contre les indigènes que nous accusons de détruire nos forêts, bien que nous ne puissions jamais mettre la main sur un coupable, nous qui parlons sans cesse de reboisement, c'est-à-dire de faire l'œuvre de la nature, oubliant qu'il n'est point au pouvoir de l'homme de créer des forêts, et qu'il ne sait que les détruire, nous frappons de la hache ces vieux parasols, destinant leurs troncs contorsionnés à cet emploi vulgaire de faire bouillir la marmite. Ah ! nous sommes terribles avec notre besoin de manger chaud !

A la fin de mai, la position n'était plus tenable ; autant le froid y avait été rigoureux pendant les mois d'hiver, autant la chaleur y était devenue intense et insupportable au printemps. Si l'on ajoute aux inconvénients de cette situation l'impossibilité de s'y créer des abris, — les éléments indispensables pour la construction de gourbis manquant absolument, — les vents accablants du Sud soulevant incessamment des trombes de sable, les propriétés purgatives et débilitantes des eaux, l'invasion et la permanence des mouches et des sauterelles, on comprendra les misères dont souffraient les troupes stationnées sur ce point.

On ne saurait se figurer ce qu'est le supplice des mouches sur les Hauts-Plateaux et dans le Sahra. Nous voulons, pour en donner une idée, ainsi que de celui que nous infligèrent les sauterelles, reproduire quelques passages d'une lettre que nous écrivions, à cette époque, à un de nos amis :

« Nous sommes au 26 mai; le soleil marque tout ce qu'il y a de plus midi. En nous hâtant, en engloutissant, nous avons réussi aujourd'hui à manger tout près de la moitié de notre déjeuner : un million de mouches qui, pourtant, sortaient de ripailler sur des détritus innommables, se sont, comme d'habitude, précipitées, pareilles à ces harpies fouilleuses des derniers mythographes, sur nos invariables et implantureux aliments. Nous avons bien un chasse-mouches suspendu en frise de théâtre à la traverse de la tente-popote, et qu'agite aussi consciencieusement que nonchalamment un nègre indigène de mon bataillon ; mais ces agaçants diptères s'en inquiètent autant que de l'an XL : ils vont, au contraire, s'y faire balancer quand ils sont repus.

« Après le déjeuner, nous nous mettons en quête, chaque

jour, d'un gîte pour y cuver, pendant deux ou trois heures, les 55 degrés de chaleur que nous emmagasinons depuis dix heures du matin. Tantôt c'est sous le gourbi émaillé et à claire-voie de C... ; là, le soleil y est comme chez lui, et il y pleut des miettes de feuilles rôties à faire croire qu'on vous vide dans le dos le fond du cylindre-roulette d'une marchande d'oublies ; tantôt c'est dans la grotte souterraine de V..... ; les parois y sont de salpêtre et l'on y étouffe : des rhumatismes en conserve. Quant à rester sous sa tente, impossible ; au bout de deux heures, on y serait bon à manger. Souvent, on s'installe en plein soleil, avec la voûte bleue pour chachia. C'est dur, sans doute, mais c'est encore ce qu'il y a de mieux, de moins insupportable, veux-je dire.

« Mais, s'il fait chaud à Aïn-el-Oucera, en revanche, il y fait furieusement beau ; les ondes tremblottent à la surface du sol comme la vapeur d'un pot-au-feu en ébullition ; dans le fond du tableau, au sud, elles filent de l'est à l'ouest comme un goum fantastique lancé à une allure de ballade ; il semble, tant elles sont épaisses, qu'on pourrait les prendre avec la main. On dirait que la terre filtre par des fissures les vapeurs s'exhalant du séjour infernal.

« Les *atheucus sacrés*, de l'illustre maison des coprophages-bousiers, ont seuls, par cette énervante température, le courage de rouler leur boule, et nous passons des heures à admirer leur travail sisyphien criblé de péripéties et de déboires ; notre bonheur — c'est féroce — est de multiplier les obstacles sur la direction de leurs magasins. Plus d'une fois, surtout lorsqu'ils travaillent deux, nous avons pu constater qu'ils seraient capables de nous en remontrer dans l'art de rouler des fardeaux. Il nous arrive quelquefois de les plaindre et de nous faire cette réflexion : et encore si, avec leur cuirasse noire, ils avaient, pendant la saison d'été, l'intelligence de ne travailler que dans la farine ! Mais là n'est pas leur ambition, sans doute ; ils continuent tout bêtement l'œuvre de leurs ancêtres, et tout porte à croire que leurs descendants suivront longtemps encore les mêmes errements. Que voulez-vous ? il faut bien en prendre son parti. Nous constatons que, dans tous les cas, c'est un scarabée

bien précieux, et que, pour peu qu'on eût voyagé dans les ksour du Sud algérien, on n'avait plus à s'étonner du culte que professaient, à l'endroit de cet infatigable nettoyeur, les Égyptiens de l'antiquité.

« Toutes les ressources de notre imagination sont tendues, dans cette immensité étuvéenne, vers une seule et unique idée : chercher le moyen de nous procurer quelque fraîcheur. Seul, jusqu'à présent, de tout le camp, le capitaine de G., un Africain de l'année de la comète, je veux dire un bon, a obtenu un résultat de quelque efficacité ; du reste, de G. est un maître ès-confort : ainsi, il sait à peu près, même au mois d'août, rendre sa tente presque habitable en plein midi ; il a le sentiment des courants d'air agréables ; il se fait de l'air à moitié frais avec de l'air chaud ; il semble posséder l'art de se faire obéir du zéphyre et de la brise, et il respire assez commodément quand tout le monde étouffe et cuit dans ses sueurs. A l'aide de soulèvements, de troussements, d'ouvertures savamment combinés, il ventile sa maison de toile à pouvoir y rester retiré quand tous les autres fuient la leur. Il emploie aussi un mode d'excavation qui double l'espace intérieur de son habitation de toile : il pourrait presque y donner un bal. Son système de couchage est aussi on ne peut plus ingénieux : cela se roule, et, en faisant quelque effort, on pourrait insérer le tout dans un canon de fusil. Il a des cantines-labyrinthes emmosaïquées de cases à les faire ressembler à la table d'un damier. Ses tabourets de campagne sont à dossier, et à condition qu'on n'ait pas le diable au corps, on a quelque chance d'éviter les effondrements ; aussi, quand de G. reçoit une visite, ne manque-t-il jamais d'inviter le visiteur au calme et au maintien d'un équilibre suffisant.

« Au moment où je trace ces lignes, le camp est sens dessus dessous. Je vais voir ce que c'est. Je reprends la plume, après, toutefois, avoir renouvelé mon encre, que le soleil vient de me lamper. Voici ce que c'est : le feu vient de prendre spontanément à la litière d'halfa qui était sous les pieds des chevaux — idée de Roumi du commandant — du 4e de Chasseurs de France. En un clin d'œil, la flamme en a avalé deux cents mètres de long. Je te donne à penser si la file de chevaux, qui étaient en-

través à la corde, cabriolaient en sentant la flamme leur courir sous le ventre et leur grimper aux jambes. Grâce à la rapidité des secours et à l'énergique dévouement de mes Tirailleurs, qui ont étouffé l'incendie sous le sable, l'escadron en sera quitte pour une dizaine de chevaux roussis, et deux autres qui, probablement, ne survivront pas à cet accident.

« Heureusement que nous avons les sauterelles — de l'ordre des criquets ou acridiens pèlerins — comme compensation à nos maux ; autrement, je ne sais trop comment nous ferions pour y tenir. En effet, ces acridiens tapissent en ce moment le sol fauve du désert de leurs noirs escadrons ; mais ils ne sont encore qu'à l'état de promesse, et il leur faut passer par deux métamorphoses pour arriver à l'état d'insecte *parfait*. Comme c'est humiliant pour l'homme, lequel, quel que soit le nombre de ses transformations, ne peut cependant point prétendre à cet état ! Il nous est réservé, sans doute, de voir croître et embellir ces intéressants orthoptères sauteurs, c'est-à-dire d'assister à leur prise de taille et d'ailes. En attendant, leurs foules sautillent, massées et presque en ordre, en marchant vers le nord, c'est-à-dire du côté du Tell, où le vert abonde ; le vent leur est d'ailleurs on ne peut plus favorable. Nos tentes, nos lits de cantines en sont couverts d'une couche épaisse ; nos marmites en sont littéralement remplies. C'est inouï ce que nous en avons déjà mangé ! »

Ce que nous venons de dire d'Aïn-el-Oucera suffit, pensons-nous, pour démontrer que notre installation sur ce point n'avait que très peu de chose de commun avec un camp d'agrément ; or, la situation ne pouvait qu'empirer à tous les points de vue. Il y avait donc lieu de songer à nous éloigner de cet enfer, et de nous envoyer dresser nos toiles ailleurs. Il est évident que, si l'on eût laissé le choix de la direction à la colonne, elle se fût décidée sans grande hésitation pour le côté nord, c'est-à-dire le Tell ; il était préférable, en effet, surtout pour une troupe qui avait déjà un an d'expédition dans l'halfa, d'aller se reposer sous les frais ombrages de la région relativement fortunée où fleurit l'oranger ; mais la situation politique de notre Sud, ou plutôt de

celui de la province d'Oran, ne permettait pas encore notre retour vers Capoue et ses enivrantes délices. L'impossibilité, disons-nous, d'abandonner le Sud à lui-même, et les raisons qui avaient déterminé l'établissement du camp d'Aïn-el-Oucera subsistant encore dans toute leur force, il fallut chercher un point qui, tout en répondant à certaines conditions stratégiques, présentât, en même temps, les ressources nécessaires pour qu'une colonne de 1,500 à 2,000 hommes pût y passer, le moins incommodément possible, les rudes mois de l'été sahrien.

Ksar-Charef, village arabe situé à deux marches à l'ouest de Djelfa, était le seul point de la subdivision de Médéa qui répondît aux conditions d'une installation estivale satisfaisante : il est sain, et il a du bois et de l'eau en abondance. Aussi, bien que ce mouvement laissât le pays découvert jusqu'à Boghar, le colonel Arnaudeau obtint-il d'y porter son camp.

La colonne quittait donc Aïn-el-Oucera sans trop de regrets, bien que, cependant, elle dût s'enfoncer davantage dans le Sud. Le 3 juin, elle s'éloignait de cet affreux et monotone terrain de campement, où elle avait séjourné pendant six mois, et allait bivouaquer à Bou-Sedraïa.

Le 4, elle faisait sa grande halte à Gueltet-es-Sthol, où elle était arrivée vers sept heures du matin par une chaleur accablante ; elle se remettait en marche à quatre heures de l'après-midi, et dressait ses tentes, à la chute du jour, sur un point sans eau, à quatre kilomètres au nord de Mesran.

Bien que ce système de scinder les marches ou étapes, dans la saison des chaleurs, ait ses partisans, nous persistons à dire qu'il présente moins d'avantages que d'inconvénients. En effet, pour ne point trop souffrir de l'élévation de la température, la colonne a dû se mettre en route, au plus tard, à quatre heures du matin, pour arriver à la grande halte vers sept heures, condition qui met la diane à trois heures du matin. Les hommes dressent leurs petites tentes, et c'est là, généralement, le seul abri sur lequel ils peuvent compter à la plupart des grandes haltes, dans le Sud algérien ; ils ne font donc là qu'une installation tout à fait élémentaire, et ils se reposent d'autant moins que presque tous sont pris pour les corvées d'eau — quand il y

en a — et de combustible, quand ils n'en ont pas fait en route ; ils mangent la soupe, puis ils s'étendent sur le sol brûlant pour y passer les huit ou neuf heures que durera la halte. Vers une heure, si l'on vent se remettre en marche à quatre, ils font de nouveau la soupe pour la manger à trois heures, ce qui est trop tôt ; il ne faut pas compter la faire en arrivant au bivouac, car les hommes, fatignés de la seconde portion de l'étape, préfèreront se coucher sans dîner que de l'attendre jusqu'à dix heures, surtout s'ils doivent se lever à trois heures du matin. D'ailleurs, cette seconde partie de la marche est d'autant plus pénible que les hommes n'ont point reposé, que le sac leur semble plus lourd, et qu'ils sont eux-mêmes alourdis par le repas qu'ils ont fait avant de se remettre en marche.

Nous nous sommes toujours bien trouvé de l'autre système, qui consiste à faire l'étape d'une seule traite, et en ne partant jamais avant quatre heures du matin, ce qui mettait la diane à trois heures. Nous arrivions, il est vrai, vers dix heures ; mais les hommes pouvaient s'installer définitivement, manger la soupe du soir à l'heure habituelle, se coucher de bonne heure, et reposer pendant sept ou huit heures de nuit. Ils avaient, en outre, le temps nécessaire pour mettre leurs effets de toute nature en état.

Sans doute, les marches dans le Sahra sont des plus pénibles et des plus fatigantes, soit qu'il faille marcher dans les touffes d'halfa ou dans des terrains sablonneux ; mais, en définitive, les chaleurs y sont aussi supportables que dans le Tell, en ce sens que ces grands espaces sont fréquemment traversés par des courants d'air qui en rafraîchissent très sensiblement la température. Ce qu'il y a de certain, c'est que les cas d'insolation sont moins fréquents dans le Sahra que dans le Tell. Nous ne prétendons pas établir, cependant, que le *guebli* — vent du désert — a quelque chose de commun avec la brise ; mais, enfin, il ne souffle pas toujours, et nous donne bien quelque répit.

Le 5, la colonne alla coucher aux Hadjeur-el-Meleh, — les Rochers de Sel.

Pendant cette journée, la chaleur fut accablante ; une température d'étuve, et pas d'eau — même salée — sur le parcours de

la colonne, pour humecter les petits bidons extérieurement. Aussi, l'abondance de café qu'ils contenaient atteignit-elle bientôt une température qui enlevait à ce breuvage toute vertu désaltérante. Un grand nombre d'hommes furent bientôt en proie au délire de la soif, qu'ils cherchaient à tromper en se mettant de petits cailloux dans la bouche, en mâchant des feuilles de *sedra* (jujubier sauvage), ou en broyant dans leurs dents des tiges d'halfa, moyens ne présentant qu'une efficacité dérisoire. L'effet de mirage, qui donnait à la sebkha du Zar'ez occidental se développant sur notre gauche, l'aspect d'un lac plein à déborder, venait encore augmenter le supplice des assoiffés, en les transportant par la pensée vers les grands fleuves, vers les riantes et belles rivières du beau pays de France. A ce spectacle tentateur, les sécrétions s'amoindrissent davantage, et les muqueuses, privées de mucus pour les lubrifier, se dessèchent de plus en plus. Dès lors, la bouche, la gorge, le pharynx, deviennent le centre de sensations étranges : on n'ose plus respirer, parce que le courant d'air de l'inspiration et de l'expiration contribue encore, en favorisant l'évaporation, à rendre sur ces points les membranes plus sèches encore. On arrive bientôt à l'hallucination ; on envie le sort de ces torturés de l'Inquisition qui étaient soumis à la question de l'eau ; on ne les plaint plus ; on trouve que la douzaine de pintes de liquide qu'on leur faisait absorber n'était pas la mer à boire, et qu'il n'y avait pas lieu de faire tant que cela la petite bouche quand l'excellent Tomas de Torquemada leur offrait, avec tant de sollicitude, l'occasion de se désaltérer. On se transporte encore par la pensée, quand la gorge vous arde, dans les grandes brasseries allemandes, où la bière coule à flots ; la liqueur blonde de Gambrinus est versée dans des choppes gigantesques ; on rêve de se noyer, non pas dans un tonneau de vin de Malvoisie, comme le duc de Clarence, mais dans un foudre de bière ; enfin, comme le roi Richard III d'Angleterre, qui, dans un moment où ses jambes lui étaient insuffisantes, s'écriait désespéré : « Mon royaume pour un cheval ! » modifiant son souhait, nous eussions dit volontiers : « Mon cheval pour un bock ! »

Le 6 juin, la colonne allait dresser ses tentes au sud du vil-

lage européen de Djelfa, où elle faisait séjour le 7. Elle bivouaquait, le 8, à Bab-Aïn-Msâoud, et elle arrivait, le 9, devant Ksar-Charef, sa destination.

Le point choisi par le colonel Arnaudeau pour servir d'assiette à son camp, fut tout naturellement celui qu'avait occupé, au mois d'août de l'année dernière, la colonne Archinard. C'est un mamelon rugueux et rocailleux, dont la surface est affleurée par des bancs de roches, et qui s'épanouit en pente douce vers le nord, embrassé, à l'est, par les eaux de l'Aïn-el-Azria et de l'Aïn-Tiouelfin. Abrité contre les vents du Sud par les hauteurs boisées du djebel Ez-Zabech; rafraîchi par sa forêt de pins d'Alep, de thuyas et de genévriers, et par les eaux de ses sources, qui lui font un collier de cristal; égayé par la verdure des bois et par celle des jardins du ksar, le mamelon où fut assis le camp nous semblait, en le comparant à l'affreux plateau blanc-sale d'Aïn-el-Oucera, la délicieuse *Djenna* (le jardin, le paradis) que promet le Prophète, pour l'autre monde, aux Croyants qui auront pu à peu près justifier d'une vertu passable dans celui-ci. De l'eau courante et des arbres verts! mais c'était splendissime!

Au sud et à l'est, un paysage du Tell, un frais décor dressé au milieu du désert par le machiniste divin; une vaste ceinture ceignant le Sahra dans sa robe de couleur fauve; une forêt avec des tourterelles qui roucoulent, des oiseaux qui *tuituitent* : c'était comme une fraîche ondée tombant du ciel après les rissolements de l'enfer.

Évidemment, en disant *forêt*, nous n'avons point l'intention d'établir de comparaison entre les baliveaux clair-semés du djebel Ez-Zabech et la haute futaie de la forêt de Fontainebleau; mais, dans le Sahra, les appréciations doivent être minimantes, pour cette raison que quelques arbres rabougris contorsionnant çà et là dans les rochers y représentent une forêt; de l'eau ne dérobant qu'à un millimètre de profondeur la vue des têtards qui y grouillent, c'est du cristal de roche; de l'herbe piquée rare et courte dans une terre ingrate, c'est un gras pâturage; par une température d'une quarantaine de degrés, on s'aborde en se disant : « Il fait bon ce matin! » et l'on court

revêtir ses habits de drap. Tout est relatif ici-bas; c'est pourquoi Charef nous fit l'effet d'un Eden.

Si le camp de Charef n'était pas établi précisément selon les règles de la castramétation, il l'était — et cela valait mieux dans cette circonstance — suivant celles de la commodité; on avait sacrifié, et c'était sans danger, les rigueurs de la ligne droite aux caprices de l'utilité et du bien-être. On ne se doute pas, dans le monde civil, combien il faut être fort pour s'écarter en quoi que ce soit, dans le monde militaire, des données qu'on appelle réglementaires, et pour oser chercher l'esprit de nos institutions et en laisser quelquefois la lettre de côté. Il est vrai que l'interprétation juste n'est pas à la portée de toutes les intelligences.

Si l'est et le sud nous rappelaient le Tell, l'ouest et le nord, en revanche, nous présentaient l'image la plus parfaite des régions désertiques : à l'est, au delà de Ksar-Charef, l'immensité se développait, pareille à une mer aux eaux bleu-foncé, jusqu'aux limites de l'horizon, et se rattachait aux sommets du djebel Harchet-ech-Cherguia, que noie une gaze bleuâtre vaporeusement indécise; des roches poudrées de sel, et à base tapissée d'halfa, ajoutent encore à l'effet dont nous parlons, en nous montrant ces soulèvements comme des vagues à crêtes moutonnées. Quand, sous les ardeurs d'un soleil de feu, les ondes courent, frémissantes, à la surface du sol, l'illusion alors est complète, et Ksar-Charef, avec ses constructions blanchâtres et sa disposition en amphithéâtre, rappelle volontiers, aux hallucinés qui ont la nostalgie du Tell, Alger la bien-aimée, Alger, la ville des plaisirs faciles et des situations militaires particulièrement agréables; mais, nous le répétons, ce n'est là qu'une illusion, qu'un effet d'optique. Que le soleil vienne à s'éteindre dans l'ouest, la vérité toute nue vient nous montrer brutalement la réalité.

Dans la même direction encore, à l'horizon, des lignes dorées courent, du sud-ouest au nord-est, à mi-côte du versant oriental de la Harchet-ech-Cherguia : ce sont des dunes de sable apportées par les vents du sud, et qui se sont heurtées, impuissantes, aux flancs décharnés de cet obstacle.

On peut suivre, au loin, par la direction de la chaîne de col-

lines qui le couvrent, à l'est, le cours de l'ouad El-Beïdha, qui prend sa source dans le djebel El-Eumour, et qui, après s'être nommé successivement ouad Thaguin, ouad Bet-Tin, ouad El-Ouerg, devient un affluent de droite du Chelif, en tombant dans le Nahr-Ouacel, tête de ce fleuve.

Au nord-ouest, les Gourin du Zar'ez, pareilles à un taureau gigantesque, éventrent le ciel de leurs redoutables cornes.

Au nord, le banc de sable de Zebart-el-Fatha fait une bordure d'or au lac salé de Zar'ez, vaste glace d'argent où le soleil se mire avec une coquetterie d'efféminé. Derrière le Zar'ez, le djebel Oukat, hérissé de gibbosités, s'allonge de l'est à l'ouest et va se relier au djebel El-Khidher, la montagne aux Sept-Têtes.

A l'est, le djebel Ouacheba, tacheté de quelques rares bouquets de thuyas et de genévriers, semble une panthère rasée dans les hautes herbes.

Il n'est point de spectacle plus splendide que celui que présentent, aux diverses heures du jour, le banc de sable de Zebart-el-Fatha et la Sebkhat-Zar'ez : c'est parfois comme un bouillonnement d'or en fusion menaçant d'un débordement la surface argentée du lac; par certains effets de lumière, l'or se calme et passe par les tons rose et aurore ; la sebkha devient bleu tendre; les montagnes, mystérieusement enveloppées de gàze, se fondent dans l'azur du ciel. Nous sommes obligés de convenir, malgré notre orgueil de mortels, que le Créateur a bien quelque talent en peinture.

Le Ksar-Charef s'élève, ou plutôt s'émiette, à six ou sept cents mètres à l'ouest du camp, sur un plateau blanc-sale horriblement dénudé et affreusement rocailleux ; la teinte de ses maisons se confond nécessairement avec celle du sol, puisque c'est le terrain même sur lequel s'assied le village qui a fourni la pierre et la terre qui ont servi à sa construction. Des vergers, clos de murs ébréchés, et dans lesquels on ne trouve que le figuier, le grenadier et l'abricotier, se développent au nord du ksar en une longue bande de verdure. Dans les carrés où les arbres fruitiers sont clair-plantés, les Abaziz ont jeté quelques poignées d'orge qui n'ont produit qu'un maigre rendement.

Les eaux de Charef sont remarquablement belles, et les con-

templer n'était pas la moindre jouissance des officiers de la colonne; on s'asseyait sur les bords de la source principale, qui pleure par cinq ouvertures des larmes de cristal grosses comme le poing; on admirait la limpidité du Haci-Tiouelfin, aux quatre sources bouillonnantes ; on suivait, l'œil rafraîchi, le cours de ces belles eaux que la couleur du sol sur lequel elles s'épandent fait paraître d'argent; on écoutait avec plaisir leur gentil caquetage et leurs ricanements, et, pour peu qu'on s'isolât de ce qui vous entourait, on ne tardait pas à se croire transporté au bord d'un de ces charmants ruisseaux qui courent joyeux dans les prés fleuris de notre chère France. Jugez donc de l'eau claire dans le Sahra ! Mais aussi c'est une curiosité, et on se dérange pour aller voir cela.

L'Aïn-el-Azria, à l'est du camp, donne aussi des eaux qui ne sont pas à mépriser.

En résumé, Charef est un des meilleurs bivouacs de notre Sahra, et ce n'est pas sans raison que les Arabes l'appellent une *dar mliha*, une bonne demeure.

Dès le lendemain de l'arrivée de la colonne à Charef, les officiers avaient porté une cognée arboricide sur les pins d'Alep qui peuplent le djebel Ez-Zabech, et les malheureux conifères jonchent par centaines, comme des guerriers tombés sur le champ de bataille, le terrain où s'asseyait le camp. C'était à fendre le cœur de voir cet affreux carnage d'abiétinées, lesquelles pleuraient leurs cônes dans toutes les directions.

La conscience des abatteurs n'était pas sans gronder un peu ; mais ils cherchaient à se mettre d'accord avec elle en tâchant de se persuader à eux-mêmes que le pin d'Alep pousse aussi vite que le radis, et que, d'ailleurs, il ne pouvait y avoir grand mal à dévaster un pays qu'on allait, disait-on, bientôt abandonner. L'excuse n'était pas fameuse, mais c'est toujours comme cela quand le remords vous talonne. Du reste, il n'y avait point à hésiter ; il fallait nécessairement se mettre à l'abri contre les menaces d'une température qui n'est pas absolument à l'usage des organisations européennes.

Au bout de quelques jours, la forêt était dépaysée, et le plateau rocailleux de Charef était transformé, comme par l'effet

d'un pouvoir magique, en une vaste oasis de pins d'Alep balançant leurs verts panaches au souffle des brises sahriennes.

Comme on était menacé de passer là l'été, chacun songea à s'abriter contre les chaudes caresses du soleil de cette région en formant un établissement solide, presque impénétrable aux rayons de l'astre, et de force à lutter avec les vents déchaînés du Sud. L'abatis que nous déplorons plus haut devait donc nous fournir les matériaux nécessaires à la construction des gourbis.

Dès le lendemain de l'installation du camp, disons-nous, ceux de nos officiers qui, comme Titus, craignent de perdre une journée, ceux qui, professant les doctrines de l'épicuréisme, recherchent toujours ce qu'il peut y avoir de bon dans une mauvaise situation ; ceux qui ont horreur de *la maison de toile*, mauvaise en hiver, inhabitable en été, et qui préfèrent plonger, en plein midi, leur crâne dévasté — dût-il virer au buis ou à l'ivoire ranci — dans la lumière ardente du grand chauffeur de notre planète ; ceux qui, affolés de verdure, dressent habituellement trois baliveaux ou un paquet d'arbustes étiques devant leurs tentes, et qui, poussant l'orgueil de l'horticulture jusqu'à la démence, n'hésitent pas à mépriser le jardinier d'Armide, Le Nôtre, et peut-être même Alphonse Karr, sous prétexte qu'ils n'ont jamais rien fait de pareil ; toutes ces catégories de *verduriers*, disons-nous, s'efforçaient de trouer le rocher, de le tourmenter avec la barre à mine, de faire au sol, en un mot, un visage de variolé pour planter dans ses cicatrices les arbres qui devaient former la charpente, le squelette de leurs habitations.

Les destructions et les constructions continuèrent de plus belle les jours suivants ; à chaque instant, surgissait un nouvel îlot de verdure ; la bâtisse est contagieuse, et il ne restait plus guère n'ayant pas mis la main à la pâte que ces pseudo-spartiates qui ne mordent aux jouissances de ce monde qu'à huis-clos, mais qui y mordent, pourtant, et ferme.

Au bout de quinze jours, le camp de gourbis de Charef offrait le plus merveilleux coup d'œil qu'on pût imaginer : il y avait là de véritables œuvres d'art, et l'inouïsme de la chose, c'est que tout cela s'était fait avec rien, sans autres outils que des couteaux et les hachettes ébréchées des escouades. Le pin composait la

charpente ; le thuya et le genévrier formaient le clayonnage des parois ; on capitonnait avec du romarin, et on couvrait avec de l'halfa. Quels ingénieux débrouillards que les Français !

Les gourbis des Tirailleurs algériens — des moutons dans une peau de tigre — n'avaient ni le fini ni le léché de ceux du 16e de Chasseurs à pied ou du 34e d'infanterie ; ils ressemblaient volontiers à ces merveilleux soldats qu'on est convenu d'appeler les *enfants du désert* (1) ; tout cela, malgré les idées de rectitude que s'efforce de leur inculquer leur commandant T......., était construit avec un mépris candide de l'alignement, avec une indépendance absolue de principes à l'endroit de la ligne droite ; — elle n'y figurait même pas pour mémoire ; — tout cela était tourmenté, hérissé, penché, désorienté. La forme dominante — il y en avait une — était celle d'un gibus sur lequel un myope se serait assis par mégarde ; quelques-uns de ces gourbis rappelaient assez l'idée d'un bonnet à poil qui aurait été exposé longtemps aux écoulements célestes, ou d'un chat faisant inopinément, dans un escalier, la rencontre d'un chien inconnu. Mais enfin, cela paraissait leur suffire.

Leur commandant gémissait à cœur tendre de cet état de choses, qui tranchait très désagréablement sur les élégantes constructions du camp. Il s'en consolait cependant, en songeant qu'un jour, — il ne savait pas au juste lequel, — les natures incultes dont les pères ont bâti la mosquée de Cordoue et l'Alhambra finiraient par faire quelque chose de suffisamment droit, quelque chose qui ne serait pas, comme aujourd'hui, un objet

(1) Il est généralement admis par les journaux de France, voire même d'Algérie, que les Turcos sont des enfants du désert. Bien que cette qualification pittoresque donne un certain cachet d'étrangeté à ces intrépides soldats, et qu'il nous coûte énormément de saper une illusion qui a son demi-siècle, nous n'hésitons cependant pas à déclarer que tous les Tirailleurs algériens sont nés dans le Tell, à l'exception pourtant de ceux à qui le hasard fit voir le jour à Manheim, à Astrakan, à Turin ou à Concarneau ; mais nous ajouterons qu'on n'en fait plus comme ça. Il nous faut donc, à dater d'aujourd'hui, en prendre notre parti : — le prendra-t-on ? — il n'y a pas plus de *Tirailleurs du désert* que de lions de cette même région.

de risée pour leurs contemporains, dont plusieurs se flattent d'avoir appris la géométrie.

Les gourbis du 4e de Chasseurs à cheval restèrent, pour la plupart, à l'état de projet ou de carcasse. Les cavaliers de ce régiment paraissaient imbus de ce principe — ils étaient peut-être dans le vrai — qu'il ne faut jamais se presser lorsqu'il s'agit de travail. Les officiers, parmi lesquels on comptait de vieux Africains, savaient d'expérience, sans doute, l'instabilité des choses humaines, et ne voulaient pas risquer de travailler pour la postérité. Avaient-ils raison? Avaient-ils tort?... L'avenir le démontrera.

Nous avons dit plus haut que le 34e d'Infanterie avait eu le projet de construire un théâtre au camp d'Aïn-el-Oucera; le prompt départ de la colonne pour Charef avait fait échouer cet excellent dessein; mais le caporal-impresario — un Parisien — s'était bien promis de reprendre son idée et de la mettre à exécution, si les Destins lui assuraient un mois de séjour sur ce point.

Il est évident que si, dans une réunion de trois Français, il se rencontre un Parisien, vous ne l'échapperez pas; vous aurez un théâtre, fussiez-vous sur terre, sur mer, ou dans les airs, quand on aura trouvé le moyen de se maintenir et de faire ses quatre volontés dans cet élément. Trois Français! mais c'est plus qu'il n'en faut pour jouer la *Chambre à deux lits!*

Les théâtres en campagne ont, croyons-nous, plus d'inconvénients que de véritables avantages; ils exercent, surtout dans le désert, une influence nostalgique sur les natures impressionnables, en ce sens que vous leur présentez des scènes de la patrie, que vous leur mettez sous les yeux, comme à cet infortuné Tantale, des images qui leur font sentir d'autant plus vivement les mille privations auxquelles elles sont assujetties. L'audition du *Ranz des Vaches* arrachait des pleurs aux *Cent-Suisses* et les portait à la désertion. Ainsi, au théâtre, il n'est presque point de pièces dans lesquelles l'amour n'ait un rôle. Croyez-vous qu'il soit sans danger de réveiller cela dans les armées en campagne, et surtout dans le Sahra?

Quoiqu'il en soit, le caporal-impresario du 34e entreprit la construction de son théâtre; au bout de quelques jours, la charpente devant figurer la scène s'élevait dans les airs avec une hardiesse des plus provocantes pour les vents du Sud.

Le commandant du bataillon de Tirailleurs avait fait reconstruire sa *zriba* pour ses concerts orientaux, lesquels étaient toujours suivis avec un enthousiasme des plus persistants.

En définitive, le camp de Charef était tout uniment une merveille, mais une merveille qui avait le grand tort d'être à Charef, dans le Sahra, au lieu d'être à Saint-Maur, aux portes de Paris. Faire de la gloire ou de l'art à huis-clos ou entre hommes, cela manque de stimulant, et, pour le Français, là où le sexe enchanteur n'est représenté que par des cantinières qui ont roulé leurs glorieux tonnelets sur tous les champs de bataille de leur temps, l'enthousiasme a toutes les peines du monde à escalader le zéro du thermomètre de l'amour-propre artistique.

Mais l'installation du camp venait à peine d'être terminée, lorsque le bruit d'une incursion imminente de l'ex-agha Bou-Diça — que nous connaissons — sur les terres des Oulad-Mokhtar, tribu à laquelle il appartenait, et qu'il avait, prétendait-on, l'intention d'enlever et d'entraîner de nouveau dans la défection, vint obliger la colonne Arnaudeau à quitter son camp de Charef pour se porter là où sa présence paraîtrait utile.

Cette menace — vraie ou fausse — de Bou-Diça semblait causer une frayeur extrême aux tribus du cercle de Boghar, qui avaient leurs campements au nord de notre camp. Quelle que fût la valeur d'une nouvelle qui ne reposait que sur des bruits arabes, il convenait néanmoins de prendre une position qui rassurât ces tribus, et qui les mît, s'il y avait lieu, à l'abri des tentatives de ce transfuge; il fallait couvrir les Oulad-Mokhtar et les Rahman, qui paraissaient le plus directement menacés. Or, la position de Dar-Djelloul, située à trois marches au nord de Charef, près de Serguin, remplissait parfaitement le but qu'on se proposait, puisqu'elle gardait ces deux tribus nomades contre toute attaque ou toute tentative d'enlèvement venant de l'Ouest.

Le 26 juin, en même temps qu'il venait prendre le commandement de la colonne de Charef, le lieutenant-colonel Morand, du 34e d'Infanterie, qui remplaçait le colonel Arnaudeau, du même corps, désigné pour commander la colonne de Laghouath en remplacement du colonel Margueritte, se formait en colonne légère pour se mettre en marche dès le lendemain dans la direction du nouveau camp.

On avait signalé, dans la soirée de ce jour, la présence d'un fort parti de rebelles sur les eaux de Thaguin, où, s'il fallait en croire les on-dit, il serait venu boire dans la matinée.

Le lendemain, 27 juin, c'est-à-dire dix-huit jours après son arrivée à Charef, la colonne légère s'ébranlait, abandonnant ses merveilleux gourbis, et, probablement, pour jamais, et mettait le cap sur le Nord; en jetant un regard de regret sur sa ville de verdure, l'enfant de ses sueurs et de son incomparable génie. Elle allait bivouaquer sur les eaux de Hammiet-el-R'arbia, source thermale sourdant au pied d'un îlot situé au bord sud de la sebkha du Zar'ez occidental.

Cette particularité d'une source d'eau douce jaillissant dans le lit d'un lac salé se reproduit encore au nord-ouest de Hammiet-el-R'arbia, sur un îlot voisin de Mokthâ-el-Djedian. Les Arabes donnent tout naturellement une origine merveilleuse à cette source, qu'ils nomment Haci Sidi Aïça-Mahammed (le puits de Sidi Aïça-Mahammed).

Le 28, après avoir traversé un bras du lac salé, que les pluies de la veille avaient rendu boueux, la colonne prit la direction de Thaguin, et alla coucher, en appuyant à l'est, sur le r'dir de Feïdh-el-Hallouf.

C'est sur notre droite, à Mendjel, que, le 16 avril de l'année dernière, l'agha de la tribu des Oulad-Châïb, En-Nâïmi-ould-El-Djedid, assassina traîtreusement, au milieu des campements de cette tribu, son kaïd Djelloul-ben-Msâoud.

Après cet assassinat, que nous avons raconté dans tous ses détails dans la première partie de cet ouvrage, et pour échapper au châtiment qui l'attendait, l'agha En-Nâïmi s'enfuit en entraînant les Oulad-Châïb dans la défection.

C'est au nord de Feïdh-el-Hallouf que fut tué, le même jour, par Bou-Bekr-ould-El-Djedid, frère d'En-Nâïmi, le lieutenant indigène Ahmed-ben-Rouïla, du bureau arabe de Boghar.

Une reconnaissance poussée par quelques mekhazni dans la direction des eaux de Thaguin, où l'on avait signalé, la veille, la présence d'un fort parti de rebelles, n'avait eu d'autre résultat que la constatation du passage récent de nombreux cavaliers sur ce point; mais rien n'avait démontré que ce fût un goum ennemi.

La colonne arrive à Dar-Djelloul le 29, après une marche longue et fatigante sur les plateaux rocailleux de la rive gauche de l'ouad Eth-Thouïl, et pose son camp sur les bords de la source thermale d'El-Khadhra, laquelle donne son nom à l'ouad qu'elle alimente de ses eaux.

C'est à une maison que fit bâtir, en 1860, le kaïd Djelloul-ben-Msâoud sur la rive droite de l'ouad El-Khadhra, que l'emplacement sur lequel est établie la colonne Morand doit son nom de Dar-Djelloul (*la Maison de Djelloul*).

Cette construction, dont la continuation fut arrêtée par la mort du kaïd des Oulad-Châïb, Djelloul-ben-Msâoud, assassiné, comme nous l'avons dit plus haut, par l'agha En-Nâïmi, promettait un développement monumental; elle devait avoir la forme de la maison moresque, c'est-à-dire se composer de quatre faces servant d'appui à des constructions s'ouvrant sur la cour. La face sud est seule terminée; le goût n'en est pas irréprochable : c'est le style *gâteau de Savoie* adopté par les architectes français qui ont bâti la Chellala du cercle de Boghar. Deux tours-guérites — des poivrières du XIIIe siècle — défendent les angles est et ouest de l'édifice, et lui donnent, de loin, l'aspect d'un castel des temps féodaux.

Dar-Djelloul, ruinée avant d'être achevée, c'est l'histoire de son infortuné fondateur, arrêté prématurément et violemment dans la vie par l'assassinat.

Bien que kaïd des Oulad-Châïb, Sid Djelloul était cependant étranger à cette tribu : il appartenait à une famille de marabouth des Oulad-Sidi-Aïça-El-Ouerg. Cette origine explique le choix de l'emplacement de son bordj sur le territoire de cette dernière tribu.

Le site où s'élève Dar-Djelloul séduit tout d'abord, surtout quand, venant du Sud, on a traversé la plaine affreusement rocailleuse qui s'étend entre les hauteurs dénudées qui se nouent au djebel Ben-Hammad, et le cours de l'ouad Bet-Tin.

L'abondance et la beauté de ses eaux, ses nombreux canaux d'irrigation marqués par des lignes d'herbes vertes, son petit bois si ombreux de figuiers et d'abricotiers, tout cela réjouit l'œil et le guérit de l'aride uniformité dont il a souffert. Mais ne nous éloignons pas trop des lieux arrosés par les sources. La chaîne de collines qui ferme notre ouest, en prenant successivement les noms de Kaf Aïn-El-Frithiça, de Bou-Chethaïba et de Kaf Aïn-El-Khadhra, est hideusement pelée : c'est une suite de rochers jaunâtres qui semblent avoir été émiettés par le marteau patient du casseur de pierres.

Cette chaîne à croûte brisée va se river, au nord, au djebel Arfouf, piton rocheux qui, à quelque distance, présente l'aspect d'une gigantesque mître d'évêque, et au djebel Daoura, taillé en soufflet comme un accordéon.

Notre est est sans limites : c'est une vaste plaine tigrée de buissons de jujubiers sauvages et de maigres touffes d'halfa. L'ouad Bet-Tin ou Eth-Thouïl, qui reçoit toutes ses eaux, coule du sud au nord à deux kilomètres de Dar-Djelloul, et devient plus tard un affluent du Nahr-Ouacel, qui est le Haut-Chelif. Au loin, dans le sud-est, le djebel El-Khidher nous montre encore ses éternelles Sebâ-Rous, ses sept têtes de géants décapités. Notre sud est borné par le djebel Oukat et le djebel El-Meksem, qui se rattache aux collines de Thaguin.

Nous l'avons dit, les eaux sont très abondantes autour de Dar-Djelloul; les sources ont généralement leurs têtes dans l'ouest, au pied des contre-forts du djebel Ben-Hammad et du djebel Amar-ben-Khaddou. Trois de ces sources sont remarquables par le volume de leurs eaux : au sud, l'Aïn-el-Frithiça (1), qui s'échappe du pied du Kaf (rocher) de ce nom,

(1) Diminutif de *forthaça*, teigneuse. Ce qualificatif se rattacherait, suivant les Oulad-Sidi-Aïça, à un fait légendaire qui aurait eu pour héroïne une femme affectée de cette maladie que les dermatologues

et qui arrose quelques maigres vergers plantés d'abricotiers; l'Aïn-el-Khadhra, qui sourd dans les figuiers, à l'ouest de Dar-Djelloul, par quatre bouches, et qui forme, au point de jonction de ces sources, un ruisseau qui, dans le Sud, peut parfaitement passer pour une rivière; les sources de Serguin, ou Mserguin, au nord, présentent également un gros volume d'eau qui arrose les jardins de cet ancien ksar, et qui, en se divisant, va former une *dzira*, une île couverte d'une forêt de roseaux impénétrable. Entre les sources d'Aïn-el-Khadhra et de Mserguin, on trouve encore une fontaine, qui est bien inférieure aux autres sous le rapport du volume de ses eaux, mais qui leur est infiniment supérieure sous celui de leur qualité : c'est l'Aïn-el-Abadia, qui prend sa source au pied des derniers mouvements de terrain du Kaf Aïn-el-Khadhra.

Les eaux d'Aïn-el-Khadhra, nous l'avons dit, sont splendides; elles roulent leurs nappes tièdes, limpides comme du cristal, sur un lit de petits cailloux jaunes, verts et rouges. Tout le long de son parcours, le ruisseau est peuplé de crustacés-brachyoures et de cyprinoïdes, qui augmentent les maigres ressources des popotes; il fourmille aussi de petits mollusques à coquille noire — pulmonées aquatiques — qui hérissent chacune des pierres du cours d'eau.

Malheureusement, les belles eaux d'Aïn-el-Khadhra sont fortement chargées de carbonate de chaux; aussi ont-elles à un haut degré la propriété de pétrifier les végétaux qu'elles rencontrent; elles agissent par incrustation et composent ordinairement une sorte de conglomérat formé de débris de roseaux, de branches de figuiers, des mollusques dont nous parlons plus haut, et de toutes les plantes qui naissent sur les bords du ruisseau. On rencontre ces pétrifications en grande quantité, surtout dans la dérivation qui est creusée entre le bouquet de figuiers et les ruines du Ksar Aïn-el-Khadhra, qu'on nomme aussi Ksar El-Kheurab.

appellent la *teigne*, affection d'ailleurs on ne peut plus commune parmi les indigènes des deux sexes.

Les Arabes emploient aussi le qualificatif *forthas* pour désigner un terrain aride et rocailleux.

La plupart des hauteurs voisines de Dar-Djelloul sont couvertes de constructions : au nord, les deux ksour Serguin, Ksar El-Ahmeur et Ksar Er-Ragouba, complètement ruinés, se confondent avec les rochers sur lesquels ils s'élevaient; à l'ouest, sur un piton, les ruines de Bou-Chethaïba ; au sud, ruines sur l'Aïn-el-Frithiça. Tout près de Dar-Djelloul, sur un petit plateau qui domine la rive gauche de l'Aïn-el-Khadhra, un ksar de ce nom a fait place à la redoute Archinard, construction qui, ainsi que l'indique une pierre scellée dans le bastion de l'est, date du mois de septembre 1864 ; elle est l'œuvre d'un bataillon du 77e d'Infanterie (commandant Charles), qui faisait partie de la colonne que commandait alors le colonel Archinard, et rappelle l'expédition la plus ingrate, la plus pénible, la plus difficile, la plus longue qui ait été faite dans notre Sahra. En effet, pendant cinq mois, — de juillet à novembre, — la colonne Archinard, ainsi que nous l'avons dit dans un des chapitres précédents, n'eut pas un moment de repos : chargée, au milieu d'un pays insurgé, de l'importante mission des ravitaillements, et manquant absolument des moyens de transport spéciaux au Sahra ; les chameaux; obligée de se servir de charrettes dans un pays sans routes, haché de ravins, bourrelé de dunes de sables, criblé de fondrières, impraticable dès que les voitures y avaient passé deux fois, défoncé par les moindres pluies ; contrainte, le plus souvent, de prendre sa direction en dehors des sentiers arabes, à travers les touffes d'halfa, en tâtonnant, sondant son terrain, parfois rebroussant chemin, se jetant à droite ou à gauche, guidé par un hardi pilote, Juan Mas, l'intrépide colon de Mesran, un homme d'entreprise et de ressources, un homme qui a rendu les plus grands services à la colonne Archinard, et qui lui a permis de faire l'impossible, et tout cela avec l'ennemi partout, ennemi harcelant, insaisissable, agaçant, et tout cela sous un soleil de plomb, pendant les mois d'été, sans eau ou avec de l'eau vaseuse et infecte, et tout cela avec des journées de marche de quinze à seize heures, à cause de la lenteur du convoi, lenteur amenée par des charrettes qu'il faut décharger et recharger dix fois dans une journée. Aussi, malgré les jurons des conducteurs, les coups de fouet aux bêtes épuisées ou qui se rebutent,

le convoi s'allongeait-il outre mesure, et la queue n'arrivait-elle ordinairement au bivouac qu'à la nuit close. Et pourtant, tout cela reste ignoré, parce que cela se fait sans éclat, sans bruit, et sur un théâtre sans écho et vide de spectateurs. Ce sont pourtant là des services, et des meilleurs.

Tout est ruines et décombres autour du Dar-Djelloul; les Oulad Sidi-Aïça-Mahammed ont repris la vie nomade et la tente; ils ont abandonné la maison de pierre qui les clouait sur leurs rochers. En effet, sous la tente, on peut suivre les troupeaux sur leurs pâturages ; on se déplace suivant les saisons et on choisit son terrain ; on n'a point de murs à relever ; on n'a point à redouter la chute d'une terrasse ; avec la tente, la liberté, l'espace, le grand air. En présence de tous ces biens, les Oulad Sidi-Aïça-Mahammed n'avaient pas à hésiter entre l'habitation de poil et la demeure de pierre.

La *dzira* (l'île), avec sa forêt de roseaux, est délicieusement verte et d'une adorable fraîcheur ; c'est de la volupté, par les affreuses chaleurs qui, dès le matin, se font sentir à Serguin, d'aller s'étendre au bord des eaux sous une voûte formée par d'épais panaches de roseaux impénétrables aux rayons du soleil, avec des oiseaux qui se balancent sur leurs tiges flexibles en sifflant une berceuse. Ne quittons pas cette île bénie ; car, au delà de son périmètre, ce ne sont plus que des ruines, des roches brisées, des pierres à ne savoir où poser le pied, et une température étuvéenne.

Disons quelques mots de l'installation du camp.

L'infanterie occupe trois des faces d'un carré ; le bordj Djelloul forme l'autre. Le 34e d'Infanterie tient la première face, sud, le 16e de Chasseurs à pied occupe la deuxième, ouest, et les Tirailleurs du 1er régiment forment la troisième, est. Les escadrons du 4e de Chasseurs de France, l'Artillerie et le Train campent dans l'intérieur du carré. L'Administration et ses magasins sont placés dans le bordj Djelloul.

L'ambulance a été construite sur la face nord de la redoute Archinard. L'État-major de la colonne a dressé ses tentes dans une clairière du bouquet de figuiers.

Les troupes sont sous la tente-abri.

L'Aïn-el-Khadhra, qui forme un gros ruisseau dès son point d'émergence, traverse le camp diagonalement, et y répand, avec une certaine fraîcheur, cette gaîté que donne, dans le Sud, la vue de l'eau courante.

On n'a pas oublié que nous sommes à la fin de juin, et que ce n'est pas précisément cette époque de l'année qu'on choisit pour faire des voyages d'agrément dans le Sahra. Dar-Djelloul, en effet, c'est un bain maure à ciel ouvert : dès cinq heures du matin, on y mijote au bain-marie ; à huit heures, on y cuit ; à dix heures et jusqu'à quatre heures du soir, on y rissole ; puis on y remijote jusqu'au coucher du soleil, pour retomber dans l'étuve jusqu'à dix heures du matin. Nous ajouterons qu'on ne se plaignait pas ; on se bornait à s'éponger le front toutes les cinq minutes, en regrettant le bon temps des guerres de M. de Soubise, où l'on attendait — de connivence avec l'ennemi — pour livrer bataille, le délicieux mois de mai, le mois des fleurs et des jolies brises, et où l'on remettait l'épée au fourreau dans les premiers jours de juin, en ajournant la suite des affaires au commencement de l'automne, après les chaleurs. On savait alors ce que c'était que les quartiers d'été et les quartiers d'hiver ; mais, en Algérie, nous avions changé tout cela ; il est vrai de dire que nos adversaires, les Arabes, se prêteraient mal à cette combinaison, d'autant mieux que le soleil est un de leurs plus puissants auxiliaires. Nous en prenions donc notre parti en songeant qu'il s'agissait ici des intérêts de notre chère et bien aimée France.

Cependant, sous les menaces de cette température tropicale, qui n'était pas encore arrivée à son maximum d'intensité, il fallut bien penser à se créer des abris ; ici on ne pouvait pas, comme à Charef, compter sur le bois ; il fallait faire cinq lieues pour trouver quelques arbres rabougris ; mais la Providence — qui pourvoit à tout, assure-t-on, — n'a pas manqué, dans la prévision, sans doute, de l'établissement d'un camp permanent à Dar-Djelloul, de faire pousser tout près, à Serguin, comme nous l'avons dit, une forêt de roseaux impénétrable comme les forêts de bois du Nouveau-Monde. C'est là une importante ressource ; car, avec des roseaux, ont peut fabriquer de superbes gourbis refusant impitoyablement l'entrée de toute demeure aux rayons du soleil ; le roseau est, en outre, très favorable aux œuvres d'art ; il se prête à toutes les combinaisons, à tous les caprices, à toutes les fantaisies. Aussi, comptions-nous sur des prodiges de la part des constructeurs que nous avions déjà vus travailler à Charef. Cependant, avec la menace d'instabilité qui se balançait au-dessus de leurs projets comme cette épée si connue sur la tête du flatteur de Denys de Syracuse, les échaudés de Charef, qui avaient été forcés d'abandonner leurs monuments juste au moment où ils venaient d'être terminés, avaient bien juré qu'on ne les reprendrait plus à se lancer dans des constructions gigantesques qui ne devaient servir — c'était supposable — qu'à loger des bédouins. Oui, mais serment d'artiste et de maçon n'a pas d'autre valeur que celui du malheureux qui a le goût de la boisson ; ici-bas, quand nous avons des aptitudes, nous en sommes les esclaves comme les vicieux le sont de leurs vices, et les habitués de leurs habitudes. Il y avait là des matériaux pour la bâtisse, fatalement, les constructeurs devaient édifier, et c'est ce qui arriva.

Au bout de quelques jours, la forêt de roseaux était sensiblement tondue ; mais cette typhacée n'est pas un arbre, et plus on en coupe, au contraire, plus il en pousse. D'ailleurs, il y en avait une quantité tellement prodigieuse, qu'il n'était pas à craindre qu'on en vît de sitôt la fin. Dès qu'il y en eut assez de fauchés pour que partout on pût commencer les travaux, chaque corps se mit à l'œuvre.

Comme à Charef, l'Artillerie fit merveille : les gourbis des officiers furent des œuvres d'art du premier mérite, du meilleur goût. Les pavillons, établis sur des polygones réguliers, étaient d'une grande élégance rustique ; ils tranchaient avec la sévérité des gourbis-baraques de la troupe, lesquels trahissaient pourtant des connaissances achevées en l'art de la charpenterie, et révélaient le corps savant.

La Cavalerie, qui s'était fait tirer l'oreille à Charef pour entreprendre ses constructions, s'était hâtée, au contraire, à Dar-Djelloul, de poser les bases de son installation ; le gourbi-bonnet-de-police y avait été généralement adopté, à cause de la nature des matériaux de construction, et surtout de sa simplicité architecturale.

Les Tirailleurs avaient presque exclusivement adopté les gourbis cubiques ou à terrasse pour éluder les difficultés de la toiture; c'était, du reste, de l'architecture moresque, mais dans sa plus tendre enfance.

L'Infanterie de ligne, qui paraissait vouloir finir ses jours à Dar-Djelloul, avait bâti à chaux et à sable. Il est vrai que la pierre était à pied-d'œuvre. Un grand nombre d'officiers avaient des maisonnettes du modèle de celles qu'on trouve dans les boîtes de petits ménages à vingt-cinq sous: ce n'était pas absolument spacieux; mais il n'y faisait pas clair en plein midi. C'est ce que les officiers appelaient ménager les jours; il est vrai que, dehors, ils avaient de la lumière à en mettre à la Caisse d'Épargne, et cela sans trop s'exposer aux privations. Enfin, les maçonneries étaient à l'abri du renversement, et par les affreux vents du sud et de l'ouest qui règnent dans ces régions, les gourbis de roseaux n'offraient point assez de résistance pour se permettre cette prétention. Du reste, au bout de quelques jours de construction, ils affectaient des airs penchés qui dénotaient qu'ils n'étaient point de force pour lutter avantageusement avec le brûlant *guebli* et le fougueux *r'arbi*.

Comme tous les camps du Sud, celui de Dar-Djelloul manquait absolument de gaîté; les distractions les plus intenses étaient des siestes de quatre heures sous les figuiers; — il n'y en avait pas pour tout le monde; — c'était la pêche à la ligne dans les eaux thermales d'El-Khadhra, avec les émotions vives que donne aux fanatiques de l'halieutique cet exercice à bras tendu. Quand un pêcheur prenait, après deux ou trois heures d'un espionnage félin, un poisson — toujours du barbeau — de la dimension d'un manche de grattoir, il rapportait triomphalement sa victime au camp, en le traversant par une diagonale, pour recueillir les bravos de la foule. L'heureux pêcheur parlait pendant quinze jours des incidents et des péripéties qui avaient marqué son opération avant que ça ne mordît sérieusement.

On avait aussi la chasse; mais l'état du pays — affirmait-on — ne permettait de prendre ce plaisir qu'en famille. Nous devons

dire pourtant qu'on était autorisé à tuer tout gibier venant s'aventurer dans un rayon de cent treize mètres du quartier-général. C'était, de cette façon, la cavalerie qui avait le monopole de la chasse: la corvée de l'halfa, qu'elle était obligée d'aller faire à cinq ou six kilomètres du camp, lui permettait le massacre de quelques malheureux léporidés mal en chair, et de pauvres perdicinées amaigries par les difficultés de gagner leur vie dans les régions désertiques. Quant aux gangas, ils étaient méprisés, et ils ne s'en plaignaient pas. Ces gallinacés sont extrêmement nombreux dans le sud de Serguin: cela tient à leur chance d'avoir été doués d'une chair particulièrement incomestible.

Le whist, ce jeu silencieux que jouent certainement les ombres en attendant le vapeur qui doit les conduire de l'autre côté des sombres bords, était aussi fort pratiqué sous le gourbi des officiers.

Mais les criquets qui fréquentaient si volontiers notre camp d'Aïn-el-Oucera, alors qu'ils n'en étaient encore qu'à leur troisième métamorphose, ont pris des ailes et sont arrivés à l'état d'insectes parfaits. Nous les retrouvons achevant l'œuvre de destruction qu'ils avaient commencée il y a six semaines, et qu'ils continueront jusqu'à leur mort, catastrophe qui, heureusement, n'est pas éloignée; car ils en sont à la période de l'accouplement; les criquets femelles vont terminer leur mission ici-bas en déposant, d'ici à quelques jours, leurs œufs dans les sables.

Un immense essaim de ces orthoptères sauteurs vient s'abattre sur un abricotier gigantesque qui nous prêtait si généreusement l'ombre de son feuillage. Malgré nos cris, nos bruits discordants pour les chasser, l'arbre est dépouillé de ses feuilles en moins de dix minutes. Ajoutant l'insulte à leur œuvre dévastatrice, elles nous rejettent sur la tête le résultat de leur digestion; car leur tube digestif n'est qu'un passage où les aliments ne s'attardent pas.

Le commandant de la colonne avait poussé activement les établissements d'utilité générale: c'est ainsi que le camp fut bientôt pourvu d'un four en briques pour la cuisson du pain, d'une ambulance en maçonnerie, et d'une immense piscine qu'alimen-

taient, par une dérivation, les eaux thermales d'Aïn-el-Khadhra. Des bains dans le Sahra, c'était merveilleux !

Enfin, quand tout le monde fut parfaitement installé, la colonne de Dar-Djelloul reçut l'ordre d'aller s'établir sous Boghar pour y passer le reste de l'été. Deux causes motivaient ce mouvement rétrograde. D'abord, le camp avait fini par devenir inhabitable : les chaleurs insupportables de l'été, et les propriétés laxatives de ses eaux avaient gravement compromis l'état sanitaire de la colonne Morand, laquelle s'égrenait de ses hommes comme un chapelet brisé ; il était donc urgent de placer les troupes qui la composaient dans d'autres conditions climatériques. D'ailleurs, la position de Dar-Djelloul avait beaucoup perdu de son utilité : Sid El-Ala se reposait ; on n'avait pas de nouvelles de Bou-Diça, qu'on savait ne pas pouvoir vivre de la vie des Sahriens, lui, l'habitué des villes, et surtout se passer de l'absinthe du Tell ; les inquiétudes des tribus du cercle de Boghar paraissaient dissipées ; les fidélités se refaisaient et se consolidaient ; la colonne pouvait donc sans danger remonter vers le Nord pour y prendre ses quartiers civilisés. Ce mouvement s'opérait dans le courant du mois d'août, et la colonne Morand allait s'installer dans la forêt de pins d'Alep qui est à quelques kilomètres de Boghar.

Nous rappellerons qu'une colonne d'observation, sous les ordres du général Liébert, avait été formée à Tniyet-el-Ahd dans les premiers jours de décembre 1864. De cette date au mois de juillet 1865, il ne se produisit aucun fait qui méritât d'être cité. Pourtant, le 20 de ce mois, quarante tentes des Beni-Lent et des Oulad-Oradj, travaillées activement par les émissaires du marabouth se laissèrent entraîner dans la défection et passèrent aux rebelles.

L'emplacement choisi par le lieutenant-colonel Morand pour y établir son camp réunissait toutes les conditions d'un bon bivouac d'été ; mais la distance de ce point aux magasins de la colonne — Boghar — et l'éloignement de l'eau, la nature des voies de communications qui y conduisaient, les rigueurs de l'hiver à cette altitude ; tous ces inconvénients ne permettaient pas de séjourner au delà du mois d'octobre sur les lieux où le colonel

avait établi sa colonne ; c'était l'époque à laquelle les brouillards et les pluies commencent à faire leur apparition ; en novembre, les neiges blanchissent déjà les sommets voisins du point où s'assied Boghar, poste avancé qui, lui-même, nous le savons, est juché à plus de 1,100 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Or, comme, selon toute probabilité, la colonne devait passer l'hiver dans ces parages, il y avait lieu de s'occuper le plus tôt possible de la recherche d'une position répondant à tous les besoins d'une installation sérieuse, c'est-à-dire, facilités de communications avec Ksar El-Bokhari, où l'on a établi un biscuit-ville, proximité de l'eau et du bois, altitude moyenne, température supportable, matériaux à pied d'œuvre pour les constructions projetées.

Le point d'El-Bordj, situé à 1,500 mètres au sud-est de Boghar, réunissait à peu près toutes les conditions du programme. Le lieutenant-colonel Morand y porta donc sa colonne dans le courant de septembre, pour y commencer sans plus de retard ses travaux d'établissement.

Mais retournons dans la province d'Oran, et suivons de près les menées des chefs de l'insurrection, qni, désorganisés à la suite des combats des Chellala, vont chercher à reconstituer leurs forces pour tenter de nouveau le sort des armes. Malheureusement pour eux, les tribus restées sous leurs drapeaux sont fatiguées, ruinées ; elles n'ont plus la foi ; elles ne voient pas la fin d'une guerre stérile, inefficace et sans issue. Quelques fidèles parlent même de soumission. Sid Ahmed-ould-Hamza et Sid El-Ala font tous leurs efforts pour ramener à eux les tièdes et les chancelants ; ce sont les Hameïan et les Thrafi surtout qui sont l'objet de leurs tentatives de séduction, et qu'ils veulent gagner à leur cause. Tout l'été se passera à cette besogne d'embauchage, et ce n'est qu'au commencement de novembre qu'ils seront en mesure de reprendre les hostilités. Nous dirons dans le chapitre suivant ce qu'il advint de cette nouvelle levée de boucliers.

Colonel C. TRUMELET.

(A suivre.)



HISTOIRE

DU

CHERIF BOU BAR'LA

(Suite. — Voir les nos 145, 147, 148 et 149.)

CHAPITRE III

Bou Bar'la se fixe dans les Beni-Sedka. — Il fomente l'insurrection dans les Guechtoula, les Maatka, les Flissa, les Nezlioua. — Sortie du capitaine Péchot. — Des colonnes d'observation sont envoyées à Ben-Haroun et dans le Sebaou. — Combats livrés par cette dernière. — Expédition du général Pélissier.

Bou Bar'la avait déployé dans l'Oued-Sahel une ténacité remarquable, il avait défendu le sol pied à pied, en nous suscitant à chaque pas de nouveaux ennemis ; mais il n'en est pas moins vrai que, dans les combats soutenus contre le général Camou, il n'avait pas justifié la réputation de courage qu'il s'était acquise; on l'avait vu, en effet, tenir très mollement devant nos troupes et se hâter de fuir dès le début des engagements.

Après la soumission des Ourzellaguen, il s'était retiré à la zaouïa Ben-Dris, où ses femmes étaient allées le rejoindre. De là, il alla s'établir dans les Oulad-Ali ou Iloul, tribu des Beni-Sedka adossée au versant nord du Djurdjura, où son lieutenant Si Kouïder Titraoui, qui avait déjà habité le pays, lui avait assuré un bon accueil.

Il se fixa d'abord au village de Taguemont, le plus élevé de la tribu, mais il fut bientôt obligé de le quitter, à la suite du fait suivant : un jour qu'il s'était absenté, deux de ses cavaliers, Ben Keddah et Letreuch, à qui il avait confié la garde de sa maison, voulurent faire violence à la belle mulâtresse Halima bent Messaoud que Bou Bar'la avait enlevée chez Si Cherif ou Mezian, caïd d'El-Harrach et dont il était fort épris.

Halima ayant porté plainte contre eux, au retour du cherif, celui-ci entra dans une violente colère et se mit à la recherche des coupables. Les ayant trouvés sur le chemin de la fontaine du village, il les tua tous les deux et exigea que leurs corps restassent sur place, sans sépulture.

Après cette exécution, les femmes du village ne voulurent plus aller à la fontaine et les Kabyles signifièrent à Bou Bar'la qu'il eût à chercher un autre asile. Il alla alors s'établir un peu plus bas, au village de Mecherik, où Mohamed Saïd Naït Zeggane lui donna gratuitement le terrain nécessaire pour bâtir son habitation. Les Beni-Sedka lui fournirent, par corvées, tous les matériaux et la main d'œuvre. Les constructions, pour son usage personnel, comprirent six maisons donnant sur une même cour; une septième maison, formant vestibule, servait d'entrée. En face s'élevèrent deux autres maisons pour les cavaliers et les hôtes, et une écurie pour les chevaux. Ces maisons n'avaient rien de luxueux; c'étaient de simples rez-de-chaussées couverts par des terrasses (1).

Le village de Mecherik était trop exigu et avait trop peu de ressources, pour qu'on pût y installer tous les cavaliers étrangers qui s'étaient mis au service du cherif;

(1) Trois des maisons de l'habitation personnelle de Bou Bar'la existent encore, ainsi que celle servant de vestibule. A la mort du cherif toutes les constructions sont devenues, sans opposition, la propriété de Mohamed Saïd Naït Zeggane, qui avait fourni le terrain.

quelques-uns de ceux qui étaient mariés habitaient avec ce dernier et leurs femmes étaient les servantes des femmes de Bou Bar'la, les autres étaient répartis chez les notables des Beni-Sedka, chaque notable nourrissait un cavalier et son cheval.

Les cavaliers habitant à l'extérieur ne fournissaient habituellement que deux hommes de garde; lorsqu'il y avait une prise d'armes, tous se réunissaient à Mecherik et alors les tribus fournissaient l'orge et le fourrage nécessaires à la nourriture des chevaux. Bou Bar'la pourvoyait à la nourriture des hommes.

Les cavaliers du cherif n'avaient pas de solde fixe; ils se contentaient de leurs parts de razzias; il leur fournissait habituellement leurs vêtements, leurs armes, leurs équipements et quelquefois leurs chevaux; il leur distribuait une partie des grains, des figues et de l'huile que les Kabyles lui apportaient en offrande au moment des récoltes, [et il leur donnait des gratifications en argent aux fêtes religieuses.

Dès le mois de juin, et avant même qu'il se fût installé dans les Beni-Sedka, Bou Bar'la avait déjà réussi à jeter une certaine fermentation dans la grande tribu des Flissa-Oum-El-Lil et dans les Nezlioua. Bechar, personnage riche et important des Nezlioua, racontait à qui voulait l'entendre, qu'en traversant le défilé de Chabet-El-Ahmar (sur la route de Dra-El-Mizan ou Djemâa des Isser), un ange lui était apparu et lui avait ordonné de suivre le libérateur de l'Islamisme à qui Dieu avait donné, pour exterminer les Chrétiens, un sabre de quatorze coudées, d'où sortaient des éclairs. Dans les Flissa, un autre individu, El-Hadj Amar ben Kherif, des Rouafa, faisait aussi une active propagande; il avait reçu de Bou Bar'la un cachet et la promesse d'être nommé agha des Flissa.

Le capitaine du génie Péchot, chef du bureau arabe

subdivisionnaire d'Alger (1), reçut la mission de parcourir les tribus pour contrebalancer le mauvais effet produit par les intrigues de Bou Bar'la. C'était un officier d'un grand mérite, et sa manière de faire était tout l'opposé de celle du lieutenant Beauprêtre. Ce dernier en imposait par la crainte : le capitaine Péchot employait surtout les bons procédés et la persuasion, ce qui n'excluait pas chez lui l'énergie et la décision. Il aimait, pour agir sur les populations, à se servir de l'influence des grandes familles religieuses. En apprenant la sortie du capitaine Péchot, Bechar et El-Hadj Amar ben Kherif prirent la fuite; le premier se réfugia à la zaouïa de Si Abd-er-Rahman bou Goberin, dans les Beni-Koufi, auprès de l'oukil Si El-Hadj Amar; ses troupeaux furent razziés. La djemâa de Rouafa pilla et démolit la maison d'El-Hadj Amar ben Kherif et lui confisqua ses troupeaux.

A peine arrivé dans les Oulad-Ali ou Iloul, Bou Bar'la se mit à parcourir les tribus des Beni-Sedka pour prêcher la guerre sainte. Un incident de minime importance faillit, à ses débuts, le faire chasser du pays. Il était allé au marché du dimanche des Ouadia et un de ses cavaliers avait pris des fruits à un Kabyle, sans les payer, sous prétexte qu'un homme qui se dévoue pour la guerre sainte doit bien avoir quelques privilèges. Le Kabyle jeta les hauts cris et réclama son bien avec tant d'éner-

(1) Le bureau arabe subdivisionnaire d'Alger avait été créé par décision ministérielle du 22 mars 1849. Le territoire de la subdivision comprenait, d'après l'organisation du 16 avril 1849 : 1° le cercle d'Alger, composé du Sahel d'Alger, du bach aghalik de Sebaou, des agaliks des Khachena et des Flissa e tdes tribus insoumises de la Kabylie; 2° le cercle de Dellys, composé de la banlieue de Dellys, des caïdats des Beni-Tour, Beni-Slyim, Sebaou-El-Kedim, Isser-Dreœu Isser-El-Djediane et Isser-Oulad-Smir.

Le cercle d'Alger avait été auparavant administré directement par le Gouverneur général avec la direction centrale des affaires arabes. Le capitaine Péchot a été le premier chef du bureau arabe d'Alger.

gie que le cavalier roula par terre; un grand attroupement se fit autour des deux champions, Bou Bar'la intervint, et pour bien montrer que ses gens étaient inviolables, même quand ils avaient tort, il imposa au coupable une amende de 1,200 réaux. Les gens du marché s'ameutèrent contre cette exigence et, pour ne pas en venir à une bataille qui eût compromis le succès de ses prédications, le cherif dut se retirer en dévorant son affront. Ce ne fut pas le seul qu'il eut à subir de la part de ces montagnards entêtés; quelque temps après le fait que nous venons de raconter, il avait appris qu'un de ses cavaliers nommé Haloui avait reçu de l'argent pour le tuer; il le fit mettre aux fers malgré ses dénégations et il voulait le faire mettre à mort; les Kabyles protestèrent, ne voulant pas lui laisser exercer ce droit de haute justice dans leur pays. Haloui resta donc emprisonné dans la maison du cherif, et, au retour d'une absence que ce dernier avait fait, il trouva que son prisonnier avait disparu.

Bou Bar'la entra dans une violente colère et il accusa un homme influent des Oulad-Ali Ilou oul, nommé Kassi Ihaddaden, d'avoir favorisé l'évasion. L'affaire fut portée devant la djemâa des Kebars des Beni-Sedka; Bou Bar'la produisit des témoins qui déclarèrent qu'ayant vu Haloui à la zaouïa de Si Abd-er-Rahman bou Goberin, où il s'était réfugié, il leur avait dit que c'était Kassi Ihaddaden qui avait coupé ses fers et l'avait délivré. L'accusé récusa les témoins et les somma d'affirmer qu'ils l'avaient vu de leurs propres yeux couper les fers d'Haloui, ajoutant que, s'ils ne pouvaient faire cette affirmation, leur témoignage n'était pas acceptable d'après la coutume.

Les témoins répondirent qu'ils n'avaient pas assisté à l'évasion, et la djemâa acquitta Kassi Ihaddaden, malgré les réclamations violentes de Bou Bar'la. On conçoit combien des faits de cette nature devaient irriter un homme de son caractère, habitué à l'omnipotence.

A l'époque où nous sommes arrivés, la tribu des Maatka avait montré des velléités de résistance contre le bach agha Bel Kassem ou Kassi; des vols nombreux étaient commis au dehors par les gens de la tribu; les impôts n'étaient pas payés. Le bach agha fit, le 5 juillet, une tentative de razzia, qui n'eut pas grand succès; quelques jours après il s'établit dans les récoltes que les Maatka avaient dans la plaine de Bor'ni, avec 400 cavaliers des Amenoua et autant de l'aghalik des Flissa, menaçant de tout détruire, si les Maatka n'arrivaient à composition. Au bout de deux jours ceux-ci s'exécutèrent et payèrent 700 douros d'amende, la lezma de l'année et le reliquat non payé de la lezma précédente. Cette exécution souleva un grand mécontentement, que le cherif mit à profit.

Il arriva dans les Maatka dans les premiers jours du mois d'août, et il chercha à les entraîner à faire un coup de main sur les Ameraoua; mais les chefs indigènes avaient pris leurs mesures : le bach agha avait réuni son goum au Sebt-d'Ali-Khodja (près de Dra-ben-Khedda) et fait rassembler des contingents aux Betrouna et aux Beni-Khalifa; l'agha des Flissa avait également placé des contingents armés aux Beni-Arif et à Tamdikt (le lac). Le commandant Berger, commandant supérieur de Dellys (1), sollicité par Bel Kassem ou Kassi, avait fait sortir la garnison forte de 300 hommes et lui avait fait passer la journée du 12 août à Sidi-Namen.

« Fidèles au rendez-vous que je leur avais donné, dit
» cet officier supérieur dans son rapport, nos goums se
» trouvaient aux lieux de réunion et grossissaient ma

(1) Le commandant Berger du 25e léger avait été nommé commandant supérieur de Dellys le 17 avril 1851, en remplacement de M. Périgot nommé lieutenant-colonel au 16e léger. Ce dernier a été le premier commandant supérieur de Dellys, ayant été nommé le 9 mai 1844 alors qu'il était capitaine aux tirailleurs d'Alger.

» colonne au fur et à mesure; je les avais mis sous le
» commandement de M. Berger, chef du bureau arabe,
» et je les avais disposés de manière à ce que chaque
» caïd fût maître de ses cavaliers. Il était à peu près
» 4 heures du matin, lorsque nous défilâmes sous les
» yeux des Flissa et des Maatka; j'avais eu soin, pour
» rendre ma troupe plus nombreuse, de la faire marcher
» sur un rang, en laissant entre chaque homme un ou
» deux pas de distance; ma colonne par cette disposi-
» tion occupait au moins une demi-lieue d'étendue et elle
» a produit son effet, puisque Bel Kassem lui-même a
» paru étonné du nombre de mes hommes. Les Maatka,
» comme tous les Kabyles, portés à l'exagération, ont
» dû porter le chiffre de ma colonne à près de 2,000
» hommes...... »

Cet ordre de marche eût pu être dangereux en cas d'attaque, mais il n'y avait pas de rassemblements ennemis à portée de la colonne et d'ailleurs son mouvement était couvert par les goums des bach agha; en somme, cette manifestation a produit un bon effet sur l'esprit des Kabyles. Les Maatka étaient, du reste, divisés: un sof voulait le cherif, un autre sof refusait de le recevoir et il y eut des batailles à ce sujet dans la tribu. Quelques notables des Maatka étaient auprès de Bel Kassem ou Kassi, et ils vinrent faire au commandant Berger des protestations de soumission.

Cette sortie de la garnison de Dellys, qui avait été faite contrairement aux ordres donnés et en dehors du territoire du cercle (le bach agalik du Sebaou dépendait du cercle d'Alger), ne fut pas approuvée par le Gouverneur général, qui releva le commandant Berger de ses fonctions le 14 août et le remplaça par le commandant d'Hesmivy d'Auribeau, du 12e léger.

Bou Bar'la, ayant échoué chez les Maatka, alla dans les Beni-Mendès, où il était appelé par un nommé Amar ou

Mohamed ou El-Hadj du village d'Ir'il Tiguerflouin. Cet homme était un ambitieux qui cherchait à jouer un rôle dans le pays; il avait marié sa fille Tassadit à l'agha des Flissa, Si Mohamed ben Zitouni, et comme elle se trouvait veuve par suite de la mort de ce chef indigène, arrivée le 3 février 1851 (1), il avait rêvé de la remarier à Bou Bar'la, espérant ainsi obtenir une haute position.

Le cherif fut bien accueilli dans les Guechtoula; les Beni-Mendas, les Beni-Koufi, les Mechtras, les Beni-bou-Rerdan, une partie des Beni-Ismaïl, les Frikat vinrent à lui et lui apportèrent leurs contributions et leurs contingents armés. La tribu Makhezen, des Abid, qui relevait de l'agha des Flissa, craignant d'être razziée par les Kabyles lui fit aussi sa soumission, conduite par son caïd Saïd ben Toubal. Les Flissa, les Nezlioua étaient fortement ébranlés; le caïd de cette dernière tribu crut devoir s'enfuir aux Beni-Khalfoun; les Beni-Djad étaient hésitants et le cherif menaçait de s'avancer jusqu'à l'Isser, si on n'y portait un prompte remède. Le capitaine Péchot reçut l'ordre de s'avancer avec un goum dans les Nezlioua afin de maintenir les tribus de cette région dans le devoir; des ordres furent donnés pour l'envoi d'une colonne d'observation à Bou-Haroun, dans les Hachaoua.

Nous allons donner les lettres par lesquelles le capitaine Péchot a rendu compte de sa mission.

« Nezlioua, le 16 août 1851.

» Arrivé le 13, dans la journée, à Bordj-Menaïel, j'allais
» continuer ma route jusqu'au Sebt-d'Ali-Khodja, des
» Ameraoua, quand j'appris que les troupes étaient ren-
» trées à Dellys (2). Je crus donc ne pas devoir continuer

(1) Ben Zitouni a été remplacé comme agha des Flissa par Si Mohamed bel Hadj, par arrêté ministériel du 7 mars 1851. Son installation a eu lieu le 26 mars.

(2) Il est question de la sortie de Dellys à Sidi Namen.

» dans cette direction, d'autant plus que les nouvelles » qui m'arrivaient à chaque minute du côté de Bor'ni » étaient loin d'être bonnes. Le cherif faisait des progrès, » les populations entraînées par ses promesses, lui » avaient promis le passage jusqu'au djemâa des Nez- » lioua. Enfin, dans la soirée du 13, ayant appris d'une » manière certaine que Bou Bar'la devait le lendemain » arriver à Aïn-Zaouïa et partir de là pour entrer chez » les Flissa, j'écrivis immédiatement à Bel Kassem ou » Kassi de venir me rejoindre dans la nuit avec son » monde.

» Le 14, au point du jour, je me mis en route avec ce » que j'avais pu réunir de chevaux et pris la route de » Chabet-El-Ahmeur ; à droite et à gauche du défilé, je » fus accosté par une foule de Kabyles armés, décidés à » nous être fidèles si nous étions les plus forts et à » nous couper la retraite si nous éprouvions un échec. » Les chefs seuls étaient décidés à bien faire quand » même.

» Je m'arrêtai la journée du 14 devant les Beni-Khal- » foun, dont les principaux personnages m'avaient re- » joint. Là, j'attendis l'arrivée de Bel Kassem et pris de » nouveaux renseignements sur les intentions du cherif; » le lendemain, il devait être au djemâa des Nezlioua, » avec de la cavalerie et de l'infanterie. Une partie des » Nezlioua l'avait déjà accepté, les Abid étaient dans son » camp et il avait promis aux tribus de venir me cher- » cher au milieu de mes goums, si je n'osais pas aller à » lui. La panique était très grande parmi tous nos gens; » je ne dois excepter que l'agha des Flissa et Bel Kas- » sem.

» Le 15, au point du jour, je disposai aussi bien que » possible tout mon monde et marchai directement sur » Bou Bar'la. Je le trouvai, en effet, au djemâa de Nez- » lioua (1). Malheureusement pour moi, il fut prévenu de

(1) A côté de l'emplacement où a été bâti Dra-El-Mizan. Les Néz-

» notre marche et malgré tous nos efforts pour l'at- » teindre il nous échappa dans la forêt de Tineri, des » Beni-Mendas. Nous ne tuâmes que nos chevaux; le » seul résultat que nous ayons obtenu, c'est qu'il a pris » la fuite devant nous sans tenir une minute. Les Ka- » byles, placés sur les mamelons pour nous accabler » dans le cas d'un échec, l'ont vu se sauver et ne lui ont » pas épargné les gros mots.

» Aujourd'hui, tout le monde a repris courage; les » Nezlioua, qui avaient donné la diffa au cherif, nous » l'apportent et vont, de plus, payer une amende.

» J'ai fait détruire complètement Aïn-Zaouïa; Bel Kas- » sem me l'a demandé avec instance. Il faut, m'a-t-il dit, » que les Kabyles voient de face pour ouvrir les yeux.

» Hier soir, après la fuite de Bou Bar'la, le caïd des » Harchaoua, envoyé par Si Omar ben Salem, est venu » me trouver et à mis tout son monde à ma disposition; » je l'ai remercié, je préfère qu'il garde les derrières des » Nezlioua; de cette manière j'ai, à peu près, ma retraite » assurée.

» Je vais aujourd'hui commencer une tournée dans la » vallée de Bor'ni; je vais aller camper chez les Mech- » tras. Je ne négligerai rien pour démontrer à ces Ka- » byles le peu de foi qu'ils doivent apporter aux propos » de ces cherifs. Je punirai, dans les limites de mes » forces, les tribus qui lui ont prêté leur concours.

» Permettez-moi, moi général, de vous recommander » d'une manière toute spéciale, Si Mohamed El Miliani, » le brigadier de spahis du bureau arabe d'Alger.

» N'ayez pas trop d'inquiétude, je ne marcherai qu'avec » la plus grande prudence. Je conçois que le moindre » échec ne peut être réparé par deux bonnes affaires.

» *Signé :* PÉCHOT. »

lioua venaient d'apporter la diffa au cherif, mais il n'eut pas le temps de la manger.

« Hadjar-bou-Lahia, le 18 août 1851

» Comme j'ai eu l'honneur de vous l'écrire dans ma dernière lettre, le cherif, qui était venu camper au djemâa des Nezlioua, a pris la fuite quand il nous a vus déboucher dans la vallée de Born'i. Nous le poursuivîmes inutilement jusqu'à la forêt de Tineri.

» Le 16, au soir, je vins camper au pied des Nezlioua et de là j'envoyai de tous côtés pour connaître les dispositions des populations et les intentions du cherif. On m'apprit bientôt que Bou Bar'la, qui avait eu l'intention d'abord de camper au pied des Mechtras, s'était décidé, après avoir reconnu qu'il ne serait pas en sûreté en cet endroit, à rentrer dans la montagne et à s'établir entre les Mechtras et les I'ril-Imoula.

» Quant aux populations, je ne puis rien savoir de positif; les Maatka m'envoyèrent quatre des leurs, avec la promesse de tous venir si je voulais leur donner l'aman; je leur accordai ce qu'ils me demandaient; depuis, ils n'ont pas reparu.

» Les Guechtoula ne sont pas plus francs dans leur conduite, à part le caïd El-Hadj Akli et le fils de Mohamed ou Amran, tous sont restés dans la montagne.

» Dans la soirée même du 16, je fus rejoint par tous les caïds et chikhs des Flissa, m'amenant un contingent formidable d'infanterie — environ 3,000 hommes — bien qu'il n'y ait pas une grande confiance à accorder à ces Kabyles, je les gardai néanmoins avec moi. Le 17, je me dirigeai avec tout mon monde vers les Guechtoula, pour déterminer leur mouvement dans un sens ou dans l'autre.

» Les Frikat (fraction des Guechtoula) et les Beni-Ismaïl, autre fraction, nous envoyèrent la diffa, mais ne voulurent pas m'envoyer des contingents. Malgré cela, je campai chez eux et il ne survint rien de fâcheux.

» Dans l'après-midi, je fis monter tout le goum à cheval. J'avais appris que Bou Bar'la s'était rapproché de Bor'ni avec ses cavaliers; je marchai directement sur ce point. Je vis, en effet, les crêtes vis-à-vis de nous couronnées de fantassins et le goum de Bou Bar'la avec deux petits drapeaux.

» Je fis mettre pied à terre, sans m'occuper du voisinage de l'ennemi et cacher 100 bons chevaux derrière le bordj. Au bout d'une heure, je remontai à cheval pour revenir au camp. J'espérais de cette manière être suivi par le cherif et le surprendre au passage. Les Kabyles, placés sur les crêtes, le prévinrent malheureusement par des cris et quelques coups de fusil; il se contenta alors de faire un peu de fantazzia, sans descendre jusqu'au bordj.

» Les Maatka, les Guechtoula et Mechtras ont tout fait pour l'empêcher d'être surpris. De ce fait et de la conduite de ces Kabyles depuis que je suis ici, j'ai acquis la conviction que jamais ils ne se battront contre Bou Bar'la. Ils le suivront tous, j'en suis convaincu, quand je ne serai plus ici. Ceux qui ne le suivent pas de bonne volonté seront entraînés par les masses. L'aveuglement de ces montagnards est quelque chose d'extraordinaire. Le cherif leur avait promis monts et merveilles; ils l'ont vu fuir devant nos goums; malgré cela, ils ont encore peur de lui.

» J'en étais là ce matin, de ma lettre, mon général, quand on est venu me prévenir que Bou Bar'la avait l'intention de venir m'attaquer, suivi par toutes les tribus kabyles qui forment le bassin de Bor'ni et une masse de Zouaoua qu'il avait envoyé chercher. Je fis immédiatement monter tout le monde à cheval et bientôt, en marchant vers Aïn-Zaouïa, je vis sur les mamelons des Guechtoula, d'immenses contingents kabyles et, au-dessous, Bou Bar'la avec ses goums et deux drapeaux. Des coups de fusil ne tardèrent pas à être échangés et l'affaire marchait convenablement, quand, au bout d'une demi-heure, tous les Ameraoua,

» d'un commun accord, ont tourné bride se sauvant » comme si le diable était à leurs trousses. Tous mes » efforts ont été inutiles pour les rallier; heureusement » j'avais avec moi les Aribs et le goum des Flissa. J'ai » battu en retraite, en échangeant quelques coups de » fusil. Les Flissa que j'avais laissés au camp n'ont pas » bronché. J'ai eu trois hommes blessés; deux Ame- » raoua se sont sauvés dans la broussaille et ne sont pas » encore rentrés.

» Comme j'avais l'honneur de vous le dire plus haut, » mon général, l'influence du cherif est énorme dans les » populations de la montagne.

» Il promet aux Kabyles l'indépendance, leur parle » beaucoup des secours qu'il attend de chez les Arabes » et les autres accordent une grande foi à ces paroles.

» Dans ce moment-ci les populations sont complète- » ment inoccupées; elles ont fini leurs moissons, le tra- » vail de l'huile, et, d'ici l'époque des labours, sont dans » une position toute favorable aux projets du cherif. » Je ne doute donc pas que si on ne sévit pas très sévè- » rement contre elles, le mal ne fasse de très grands » progrès.

» Je suis rentré à Bordj-Menaïel où je suis en toute » sûreté. J'ai reçu vos instructions relativement à la » colonne de M. le lieutenant-colonel Bourbaki; je le re- » joindrai le 21.

» *Signé :* PÉCHOT. »

D'après les récits que nous en ont faits plusieurs témoins oculaires, voici de quelle façon s'est produite la panique du 18 août. Le goum de Bel Kassem ou Kassi s'était rangé en bataille derrière le ruisseau d'Aïn-Zaouïa; le bach agha avait recommandé de ne faire feu qu'à bonne portée; quelques éclaireurs étaient en avant. Ceux-ci se replièrent en tirant quelques coups de fusil quand ils virent arriver le goum du cherif. Bou Bar'la,

monté sur son cheval noir, Derouich, marchait seul en avant sans se presser, son fameux sabre à la main; à vingt pas derrière lui venait son khalifa Abd El-Kader-El-Medboh, reconnaissable à son burnous vert et à quelques pas derrière, le goum du cherif composé d'une trentaine de cavaliers; les fantassins kabyles suivaient le mouvement le long des pentes du Bou-Korraï.

Quand le cherif fut à portée, Bel Kassem ou Kassi tira le premier et le goum fit une décharge générale. Les cavaliers avaient-ils bien visé? Cela n'est pas probable, car nul ne se souciait d'avoir sur la conscience la mort d'un envoyé de Dieu. Quand la fumée de la charge se fut dissipée les cavaliers de Bel Kassem virent le cherif qui continuait à s'avancer; ils ne doutèrent plus alors qu'il ne fût réellement invulnérable; pris d'une terreur folle, ils tournèrent bride et se mirent à fuir à toute vitesse, sans que rien pût les arrêter. Le capitaine Péchot, qui avait mis le sabre à la main pour charger, fit tous ses efforts pour les retenir; rien n'y fit et, la rage dans le cœur, il dut suivre le mouvement.

Bou Bar'la poursuivit notre goum jusqu'à Dra-bou-Khalfa; il tua un cavalier qui était tombé de cheval, deux autres cavaliers furent tués, leurs chevaux et leurs armes tombèrent entre les mains des insurgés.

Bien que la poursuite n'ait pas été longue, parce que les gens de Bou Bar'la craignaient un retour offensif dans un terrain favorable à la cavalerie, les Ameraoua n'en continuèrent pas moins à fuir et il ne fut possible de les rallier qu'à Bordj-Menaïel.

On a cru à une trahison de la part de nos goums, mais il n'y avait eu qu'une panique, comme il s'en est produit souvent dans les armées les plus aguerries.

Cette affaire eut un grand retentissement dans les tribus kabyles et exalta le prestige du cherif; l'insurrection aurait pu prendre un essor considérable si en ce moment même une colonne française n'avait été en marche sur Ben-Haroun.

Bou Bar'la alla camper au village de Tizi-El-Had des Beni-Ismaïl.

Reproduisons encore une lettre du capitaine Péchot qui indique les conséquences de l'affaire du 18 :

« Bordj-Menaïel, le 20 août 1851.

» J'ai eu l'honneur de vous faire connaître, par ma dernière lettre, la conduite des goums des Ameroua. La » fuite de ces cavaliers m'a été d'autant plus sensible » que, s'ils avaient montré un peu de bonne volonté, » nous avions grandes chances de prendre Bou Bar'la ou » au moins de diminuer sensiblement ses forces.

» Depuis cette affaire, le cherif est retourné au milieu » des contingents zaououa, campés un peu au-dessus du » sebt (marché des Guechtoula); parmi ces derniers il » n'en est que fort peu qui ne se soient pas réunis au cherif.

» Les Flissa, jusqu'à ce moment, ont fait très bonne » contenance; j'ai fait placer leurs contingents dans » Chabet-El-Ahmeur et tout me fait espérer que Bou Bar'la » ne trouvera pas moyen de les entamer, quand ils au- » ront l'appui d'une colonne française chez les Nezlioua, » et il est temps que cette dernière arrive, car tous les » Kabyles ont perdu la tête.

» Maatka, Mechtras, I'ril-Imoula, Taguemont ou Ker- » rouch, Guechtoula, Zouaoua, etc., fournissent leurs » contingents au cherif. Malgré cela, l'agha des Flissa et » Bel Kassem sont tranquilles et semblent très rassurés » sur ce que peut faire Bou Bar'la. Je crois ces deux » chefs décidés à nous aider dans tout ce que nous » pourrons entreprendre contre la Kabylie.

» Ils veulent tous deux venir au camp de M. le colonel » Bourbaki; malheureusement le bach agha vient d'a- » voir successivement deux accès de flèvre très violents » et est obligé d'aller prendre quelques jours de repos. » La conduite de ses goums l'a sensiblement peiné;

» pendant un jour entier, il a à peine osé parler. Ce n'est » pourtant pas de sa faute, car, ainsi qu'a dû vous le dire » M. Daussy, c'est au moment où il chargeait le sabre à » la main que les autres lui ont tourné le dos.

» El-Hadj Mustapha, l'ancien khalifa de Bou Bar'la, en » ce moment-ci chez les Beni-Raten, vient de m'envoyer » demander l'aman; j'ai cru devoir le lui promettre. Il » est dans de très mauvais termes avec son ex-chef et, » si je pouvais le conduire au camp de M. le colonel » Bourbaki, il pourrait, par ses discours, diminuer le » prestige dont est entouré le cherif; d'un autre côté, » une fois à Alger, il pourrait encore donner des rensei- » gnements précieux sur la participation de nos chefs à » l'apparition si fréquente des cherifs.

» El-Hadj Mustapha m'a fait prévenir d'engager Bel » Kassem à prendre des précautions : Bou Bar'la lui en » veut beaucoup et pourrait bien le faire assassiner.

» *Signé :* PÉCHOT. »

La colonne d'observation, aux ordres du lieutenant-colonel Bourbaki, des zouaves, campait le 19 août à l'Oued-Khedera, arrivait le 20 à Ben-Hini en passant par les Ammal et Aïn-Sultan et s'installait, le 21, au point qui lui avait été assigné, c'est-à-dire à Ben-Haroun. Elle était composée de deux bataillons de zouaves, d'un bataillon du 25e léger, de deux escadrons de chasseurs et de deux obusiers de montagne. Le capitaine Péchot, venant de Bordj-Menaïel, la rejoignit le jour même, avec un goum de 100 chevaux.

Les Nezlioua ne tardèrent pas à demander l'aman; quelques jours après ils étaient rétablis sur leur territoire et reconstitués; quelques fractions des Guechtoula paraissaient vouloir suivre cet exemple. Le cherif avait reculé peu à peu; le 19 août il avait campé à l'Oued-Bor'ni, le 20 aux Mechtras, le 21 aux Beni-bou-Rerdan;

il annonçait qu'il allait réunir des contingents dans les Zouaoua et qu'il allait bientôt revenir avec de grandes forces; il donnait rendez-vous aux tribus aux Mechtras, pensant que la colonne allait arriver à Bor'ni. Le 24, il assista au marché des Ouadia et il rentra de là dans les Oulad-Ali ou Iloul.

Nous avons vu plus haut qu'un des lieutenants de Bou Bar'la, El-Hadj Mustapha, s'était séparé de son chef et qu'il était dans les Beni-Raten où il faisait des démarches de soumission. Nous avons laissé ce personnage au mois de juin, cherchant à soulever l'insurrection sur la limite des cercles de Sétif et de Batna; après avoir entraîné une partie des Ayad, des Oulad-Feradj et des Madid, il avait été abandonné et avait été obligé de rentrer aux Beni-Mellikeuch. Il séjourna dans cette tribu jusqu'au commencement du mois d'août. Traqué par des créanciers qu'il ne pouvait payer, il avait franchi le Djurdjura et était allé aux Beni-Raten, où il s'était mis en relation avec le bach agha Bel Kassem ou Kassi pour obtenir l'aman.

Sa demande ayant été accueillie, il arriva le 28 août se remettre aux mains du lieutenant-colonel Bourbaki; il avait laissé sa famille chez Bel Kassem ou Kassi à Tamda. El-Hadj Mustafa ben El-Hadj Toumi était le neveu d'un beau-frère de l'ex-émir Abd El-Kader. Il fut envoyé à Blida au général commandant la division; on le renvoya ensuite à la colonne, où on espérait qu'il pourrait amener des désertions dans l'entourage de Bou Bar'la, mais cet espoir fut trompé. Quelque temps après il tomba malade; on l'évacua sur l'hôpital de Dellys et il mourut le 29 octobre.

Quelques jours après sa rentrée aux Oulad-Ali ou Iloul, Bou Bar'la faillit tomber sous les coups d'un assassin. Un de ses cavaliers, nommé Ben Toumi, avait été gagné à prix d'argent pour tuer le cherif; il avait reçu à l'avance une partie de la somme convenue et le reste était déposé, paraît-il, entre les mains d'un certain El-Hadj Ferhat, d'Ir'il-Imoula.

Le dimanche 31 août, Bou Bar'la se trouvait dans sa maison de Mecherik, Ben Toumi était de garde avec cinq autres cavaliers; il avait caché sous ses vêtements une guezoula, sorte de massue kabyle ferrée de gros clous et il attendait devant l'entrée de la cour la sortie de sa victime. Il avait choisi pour arme une massue parce qu'il croyait, comme tout le monde, que le cherif était invulnérable aux armes à feu. Tout à coup Bou Bar'la, qui avait eu connaissance du dessein de Ben Toumi, sort sans armes du vestibule qui servait d'entrée à sa maison; il aperçoit devant lui celui qui lui avait été dénoncé et donne l'ordre l'arrêter et de l'attacher. Mais Ben Toumi avait compris, à la figure contractée de son maître et au regard terrible qu'il lui avait lancé, que c'en était fait de lui s'il ne prenait les devants. Il sort sa guezouela, se jette sur le cherif et lui assène sur la tête un coup à assommer un bœuf. Bou Bar'la ne tombe pourtant pas sous le choc, son sang coule, mais sa coiffure a amorti le coup; il se précipite sur son agresseur et une lutte corps à corps s'engage entre ces deux hommes, tous deux d'une vigueur remarquable. Ben Toumi avait sorti de sa poche un de ces couteaux affilés qu'on fabrique à Bou-Saâda et il cherchait à le plonger dans le ventre du cherif, sans pouvoir y réussir.

Les cavaliers présents, dans le premier moment de surprise, étaient restés immobiles; ils répondent enfin aux appels de leur maître et frappent l'assassin de deux coups de feu, puis ils l'achèvent en lui enfonçant le crâne à coup de maillet et lui coupent la tête.

Bou Bar'la voulut s'opposer à ce qu'on enterrât le corps de Ben Toumi, mais les habitants du village lui représentèrent que c'était déjà bien assez pour eux que d'avoir le spectacle des têtes qu'il suspendait aux arbres et il lui demandèrent avec tant d'instance l'autorisation

de donner la sépulture au coupable, qu'il céda le lendemain à leur désir.

Le bruit de la mort du cherif s'était répandu instantanément dans les tribus et était arrivé à nos postes; il ne fut démenti que quelques jours après.

Cette tentative commise par un de ses cavaliers avait mis Bou Bar'la dans une fureur terrible; il prétendait que tous ses hommes le trahissaient et il voulait tout tuer. Dix-huit de ses cavaliers, trouvant trop dangereux de servir un maître aussi irascible, désertèrent dans la nuit et cherchèrent à gagner le camp français; un seul parvint jusqu'à Ben-Haroun, les autres furent arrêtés par les Ouadia et reconduits au cherif. Celui-ci voulut les faire mettre à mort, mais Si El-Djoudi et les grands des Beni-Sedka s'interposèrent lui demandant la grâce des déserteurs et lui représentant qu'ils les avaient pris sous leur anaïa et que le soin de leur honneur les obligerait à prendre fait et cause pour les coupables, s'il persistait dans son dessein. Bou Bar'la finit par céder à leurs sollicitations; il fit grâce de la vie aux coupables, mais il leur fit donner la bastonnade et il leur retira leurs chevaux et leurs armes.

Le 8 septembre, on apprit, tout à coup à Aumale, que Bou Bar'la était de retour chez les Beni-Mellikeuch. Le lieutenant de spahis Hamoud fut immédiatement envoyé avec 100 goumiers d'Aumale à Beni-Mançour (1); il y arriva le 9 septembre. On pris des mesures pour faire garder tous les passages, car on pensait que le cherif, ayant perdu une grande partie de son crédit en Kabylie, voulait chercher à s'enfuir.

(1) On avait installé dans la maison de commandement de Beni-Mançour un chef du makhezen nommé Bel Kher et on lui avait donné 30 khiala et 30 askars. La décision qui l'a nommé à ces fonctions est du 8 juin 1851.

Il y avait à poste fixe, à Bouïra, un officier de bureau arabe d'Aumale, le lieutenant Camatte; cet officier avait à sa disposition les goums des Oulad-Bellil; une petite garnison gardait le bordj.

Bou Bar'la n'avait pas les intentions qu'on lui prêtait: il était allé chez les Beni-Mellikeuch pour les décider à faire la paix avec les Zouaoua en leur restituant des troupeaux qu'ils avaient enlevés à ces derniers, et pour leur faire fournir ensuite des contingents; il cherchait aussi à ramener quelques cavaliers qui l'avaient quitté. Bou Bar'la fut bien accueilli, mais il échoua complètement dans ses négociations; les Beni-Mellikeuch étaient depuis plus d'un mois en rapport avec le bureau arabe d'Aumale pour traiter de leur soumission et ils ne se souciaient pas, pour le moment, de rompre avec nous; par la même occasion, ils gardaient les troupeaux razziés. Quant aux cavaliers, ils refusèrent de suivre leur ancien chef.

Bou Bar'la resta le 7 et le 8 septembre aux Bahlil; il avait avec lui une quarantaine de chevaux; le 9 il alla à Takerbourzt, et, le 11, il franchit de nouveau le Djurdjura. Les Beni-Ouakour, à proximité desquels il avait passé, avaient refusé de le recevoir, mais ils lui avaient envoyé la diffa. On voit qu'en ce moment le prestige du cherif avait bien décliné.

Bou Bar'la alla le 13 aux Beni-Ouassif pour rassembler des contingents des Zouaoua; le 17 il était aux Cheurfa-Ir'ilguiken et le 18 il arrivait au Khemis-des-Maatka. Les lettres ci-après, du capitaine Péchot (1), vont nous indiquer quelle était la situation de ce côté :

« Sidi-Namen, le 13 septembre 1851.

« On dit que Bou Bar'la est de retour de chez les Beni-
» Mellikeuch et que demain il doit aller au Had-des-
» Ouadia. On ajoute que le caïd Bel Kher, du bordj des
» Beni-Mançour, a fait défection et accompagne le

(1) Il avait quitté la colonne du lieutenant-colonel Bourbaki le 29 août pour aller à Sidi-Namen, où on lui avait envoyé 50 saphis.

» cherif (1). Ces nouvelles, pas plus vraies que beau-
» coup d'autres que l'on répand avec intention dans le
» pays, ont tourné la tête de tous nos Kabyles et changé
» complètement leurs intentions (2). Depuis quelques
» jours, je croyais trouver en eux de bonnes disposi-
» tions et le désir de voir la paix et la tranquillité réta-
» blies dans leur pays; il n'en est plus ainsi. Le bach
» agha s'est aperçu comme moi, depuis deux jours, de ce
» changement. Les gens sur lesquels il comptait ont
» cessé de lui donner des nouvelles et de venir au camp.
» Il a même appris, d'une manière certaine, que pendant
» qu'ils venaient le voir, ils envoyaient aussi des émis-
» saires à Bou Bar'la; enfin, ce matin, ayant voulu réunir
» ses contingents pour faire cesser une rixe survenue
» entre deux fractions des Hassenaoua, presque tout
» son monde lui a fait défaut.

» Les Maatka n'ont pas paru depuis trois jours et ont
» laissé prêcher la guerre sainte sur leur dernier marché.

» Si ces mauvaises dispositions se bornaient à la
» montagne, le cas ne serait pas encore très grave; mais,
» malheureusement, je suis sûr que Bou Bar'la a de
» chauds partisans dans les Zmoul du bas Sebaou, ce
» qui lui permettra, s'il parvient à prendre pied chez les
» Maatka ou les Beni-Zmenzer, de faire d'abord des
» pointes dans le Sebaou et Bel Kassem y sera aban-
» donné par une partie de ses gens.

» En un mot, Bel Kassem a perdu confiance.

» *Signé :* PÉCHOT. »

« Sidi-Namen, le 15 septembre 1851.

» Aujourd'hui, comme je le redoutais, lorsque j'ai eu

(1) Cette nouvelle était fausse.

(2) Le 10 septembre les Beni-Arif et les Maatka avaient demandé à se soumettre, les premiers avaient même payé 1,600 fr. sur l'amende qu'on leur avait imposée.

» l'honneur de vous écrire ma dernière lettre, aujour-
» d'hui, dis-je, il n'y a plus à en douter, les Kabyles sont
» complètement en révolte.

» Bel Kassem, malgré ses efforts et ceux de quelques
» fidèles peu nombreux, il est vrai, ne peut pas se faire
» obéir. Ils le traitent de roumi et Bou Bar'la, lui a fait
» dire qu'il voulait bien lui pardonner, s'il se hâtait
» d'aller lui faire sa soumission.

» Le bach agha a essayé d'arrêter l'insurrection dans la
» montagne; tout a été inutile. Les Ouadia, Beni-Sedka,
» Maatka se sont réunis, ont menacé ceux qui étaient
» encore indécis; ces derniers, pour l'acquit de leur
» conscience, ont tiré quelques coups de fusil et bientôt
» ont cédé devant le nombre.

» La position se complique et je crois, mon général,
» qu'il serait bon qu'on envoyât de la cavalerie française,
» en attendant que l'autorité supérieure prenne une
» décision.

» La présence des chasseurs maintiendrait les Zmoul
» et le mal, pour le moment, serait borné à la montagne,
» au moins j'ose l'espérer.

» Les insurgés ont brûlé la maison du cheikh de Bou-
» Hinoun et celles de quelques individus de ce village
» qui ne voulaient pas les suivre.

» *Signé :* PÉCHOT. »

« Sidi-Namen, le 15 septembre 1851 (1).

» Je reçois à l'instant même la lettre que vous m'écri-
» viez en réponse à celle que j'ai fait partir pour Alger à
» la date du 13, et il y a quelques heures j'en ai adressé
» une seconde à M. le général Cuny, malheureusement

(1) Cette lettre est adressée au lieutenant-colonel Durieu, qui était chef du bureau politique des affaires indigènes depuis le 1er juin 1850.

» plus sombre encore que cette première, qui a jeté
» Alger dans un si grand émoi.

» Cette fois, j'entretiens M. le général, non seulement
» de mes craintes pour la tranquillité du pays, mais
» encore de faits sérieux qui viennent de se passer et
» qui prouvent dans quelles mauvaises dispositions sont
» les populations kabyles. Elles ont refusé d'obéir à Bel
» Kassem et, de plus, pris les armes pour défendre ceux
» contre lesquels il voulait sévir. Voici à quelle occa-
» sion :

» Prévenu que Bou Bar'la avait l'intention de venir
» s'établir chez les Hassenaoua, appelé par quelques in-
» dividus de cette tribu, le bach agha voulut sévir contre
» ces derniers et prendre quelques dispositions pour
» empêcher le cherif de mettre son projet à exécution.
» Il envoya, à cet effet, quelques hommes dans le village
» de Bou-Hinoun qui lui avait été, jusqu'à ces jours-ci,
» très dévoué, afin d'y renforcer son parti. Ils y furent
» mal reçus par quelques-uns et immédiatement la po-
» pulation fut divisée en deux camps, qui échangèrent
» des coups de fusil.

» Bel Kassem dut faire soutenir ses partisans et ap-
» pela ses contingents ; presque tous refusèrent de mar-
» cher, tandis que les Maatka, Ouadia, Beni-Sedka, Ta-
» guemout ou Kerrouch, etc., n'ont eu besoin que d'un
» mot du parti opposant pour venir à son secours.
» Aussi, ce matin, le parti de notre chef, dans le village
» Bou-Hinoun, a-t-il été obligé de déguerpir et de des-
» cendre dans la plaine.

» Le village de Bou-Hinoun est juste sur la crête des
» collines qui ferment la rive gauche de Sebaou. Les
» Beni-Khalifa, Betrouna, Beni-Zmenzer, etc., qui occu-
» pent la face nord de ces mêmes collines (ou plutôt
» petites montagnes) et, jusqu'à présent, restés fidèles,
» n'ont pas voulu marcher au secours de Bou-Hinoun.
» D'après ce qui vient de se passer, on peut donc dire,

» que depuis l'Oued-el-Kseub, jusqu'à celui des Beni-
» Aïssi, qui sépare la tribu de ce nom, des Beni-Raten,
» toutes les tribus sont en révolte ou complètement
» ébranlées. Ce sont : les Maatka, Beni-Khalifa, Betrou-
» na, Zmenzer, Beni-Abd-El-Moumen, Ait-Ameur ou Faït,
» Beni-Douala, Beni-Mahmoud, Ouadia, Beni-Ouassif,
» Mechtras, Ir'il-Imoula et Hassenaoua.

» Comment vous expliquer maintenant, mon colonel,
» de quelle façon l'horizon politique peut ainsi, en un
» instant, passer du blanc au noir foncé ; voici ce que je
» suppose :

» Lorsque les tribus de ce versant et celle des Maatka,
» qui est la plus voisine du camp de M. le colonel Bour-
» baki, ont vu le départ de Bou Bar'la pour les Beni-
» Mellikeuch et les conséquences du blocus, elles ont,
» celles qui ne s'étaient pas encore compromises, conti-
» nué à dire qu'elles étaient fidèles, les autres ont fait
» des propositions de soumission. Je dus poser des con-
» ditions ; on accepta. Les Beni-Arif payèrent, en deux
» ou trois jours, 5,000 francs, les Beni-Ouaguennoun
» 1,000. Je crus alors pouvoir écrire, sans me compro-
» mettre, ma lettre du 10.

» Au retour de Bou Bar'la, tout a changé de face et
» pourquoi ? C'est que l'on croit trop facilement ce que
» l'on désire. Cet homme leur promet de nous chasser
» et ils ont confiance en lui.

» Dans ce moment-ci, les Kabyles ont la conviction
» que nous n'avons plus de soldats ; ils répètent que
» l'escadre, qui est entrée il y a quelques jours dans le
» port d'Alger, n'y est venue que pour prendre des
» troupes dont nous avons besoin en France. Ce conte
» et mille autres semblables, comme l'histoire d'une
» correspondance avec l'Empereur Abd-El-Madji, font
» tourner la tête aux populations. On les a vues suivre
» le cherif jusqu'aux portes de Bougie, je dois craindre

» de les voir descendre dans la plaine, jusqu'aux
» Zemoul.

» J'ai donc demandé qu'on envoyât un peu de cavalerie
» française pour permettre d'attendre les événements et
« empêcher le mal de trop grandir, seul résultat que
» j'ose espérer.

« *Signé :* PÉCHOT. »

N. ROBIN.

(A suivre.)



VOYAGES EXTRAORDINAIRES

ET

NOUVELLES AGRÉABLES

PAR

MOHAMMED ABOU RAS BEN AHMED BEN ABD EL-KADER EN-NASRI

HISTOIRE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

(Suite. — Voir les nos 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 144, 147, 148 et ~~150~~).149

Khéir Ed-Dîne voyait souvent le Prophète en songe. D'une extrême simplicité dans la vie matérielle, d'une grande austérité de mœurs, d'une piété scrupuleuse, il n'accepta le pouvoir souverain que lorsqu'on le lui eut démontré comme une nécessité à laquelle il devait obéir. Quelqu'un complota de l'assassiner et, dans ce but, chercha à corrompre un jeune esclave ; quand l'intention criminelle de cet homme lui fut connue, Khéir Ed-Dîne coupa le mal dans sa racine.

Khéir Ed-Dîne ne tarda pas à voir son pouvoir solidement affermi à Alger : il avait déjà saisi d'une main ferme et habile le gouvernail des affaires, créé une belle et nombreuse armée, restauré les parties dégradées de l'édifice gouvernemental, lorsque le jurisconsulte Sid Ahmed ben El-K'âd'i, homme recommandable par sa science et la générosité de son caractère, que l'auteur d'*El-Mer'drissa* compte parmi ses ancêtres, tenta le renversement de l'ordre des choses, fit entrer dans ces vues les rois

zianites de Tlemcène, leur conseilla de déclarer la guerre à l'usurpateur et d'entrer aux prises avec lui.

L'auteur de *Ed-Dorar El-Meknouna fi naouâzel Mazouna* (les perles cachées dans les événements de Mazouna) cite ce savant, natif de Medjadja, à propos du statut du mariage.

Les fils, les frères et les compatriotes de Sid Ahmed ben El-K'âd'i donnèrent l'hospitalité au cheikh A'li Abehloul El-Ouet-t'âci, suivirent ses leçons sur les sens littéral et allégorique des saintes écritures, le chargèrent de l'administration des Ouak'f et instituèrent des legs pieux en sa faveur. A sa mort, il fut remplacé, dans l'enseignement, par ses deux fils, Mohammed ben A'li et Ech-Chéikh Abou A'li. Le chéikh Abd Er-Rahmane ben Abd El-Kader, auteur d'El-Mer'ârissa fut l'un de leurs disciples.

Le chéikh Ahmed ben El-K'âd'i, l'un des personnages les plus marquants du Mar'reb, parvint à armer les Benou-Ziâne contre Khéir El-Dîne; mais il n'eut de succès dans aucune de ses tentatives, vu l'affaiblissement progressif des Benou-Ziâne, l'épuisement marqué des forces vitales de leur empire, qui ne donnait plus l'ombre protectrice d'autrefois, depuis surtout qu'Oran avait été arrachée à leur domination.

En ce temps là, les savants illustres, les jurisconsultes célèbres abondaient dans cette partie du Mar'reb. On y trouvait, outre les personnages que nous avons nommés, l'imâme El-Mak'lli à Tlemcène, El-Ouancherîci, auteur d'*El-Mie'iar*, enterré à Fez; Abou Abdallah El-Mor'râony, auquel on a élevé deux kobba sur les bords du Chelef. Avant eux avaient vécu, au IXe siècle, Sid Ahmed El-Marîd', habitant un des villages de Ouaraucheris et contemporain de Ibn A'rfa. Au VIIe siècle avait appartenu Abou El-A'bbâs Ahmed El-Meliâni, jurisconsulte éminent et traditionnioniste distingué ; il en est parlé dans le Mie'iar et le Dorar.

Cet Abou El-A'bbâs avait la présidence de tous les conseils d'administration dans le Mar'reb central. La faveur dont il était l'objet fit remettre à son fils, Abou A'li, la conduite sans contrôle des affaires publiques. Celui-ci profita de la guerre des Mor'râoua et de Yar'moracène pour s'emparer de Miliana et s'y faire reconnaître prince indépendant. El-Montacer, sultan de Tunis, leva une armée contre cet agitateur; il en donna le commandement à son frère Abou H'afs', qui prit d'assaut Miliana. Abou A'li s'enfuit aux A'tt'af et Miliana fut remise aux Benou-Mendîl.

Avant d'être aux Benou-Mendîl le pays avait appartenu aux Benou-Ouriabène dont une partie était nomade.

L'imâm El-Mazirî, dont nous avons déjà eu l'occasion de citer le nom, a écrit un livre sur l'origine des tribus du Mar'reb central. Il d'y que les Mah'âl, habitants d'El-Bot'h'a, sont issus des Benou-Hilâl. Quant aux tribus désignées sous le nom d'El-Med'âreb, tels que les Benou-Dek'îche, les Benou-H'oméirat-El-A'bd et les Benou-A'râdj, elles descendraient, selon Ibn Khaldoun, des Benou-Makhzoum, postérité de S'a's'a' ben H'ârita, issu lui-même de Hichâm ben Isma'îl El-Makhzoumi. Cet opinion d'Ibn Khaldoun est parfaitement fondée. Maintenant, quand on considère l'aveu fait, par les Meh'âl, des droits de suzeraineté et de suprématie qu'avaient sur eux les Med'âreb, on en arrive à adopter l'opinion d'El-Mazani. Les Med'âreb, avant l'évanouissement de leur gloire et la disparition de leur belle fortune, ne mariaient point leurs filles aux Meh'âl. Du reste, il n'était jamais venu à l'idée de ces derniers d'aspirer à une pareille alliance : leur ambition ne s'était point élevée jusque là. Cette situation d'infériorité leur avait été léguée par leurs ancêtres et ils s'en contentaient.

Trois groupes de populations appartenaient aux Med'âreb : l'un était dans la tribu de Chekala, un autre chez les Oulad-Fares et le troisième à l'Oued Sli. On ne parle plus aujourd'hui ni des uns ni des autres ; leurs traces ont entièrement disparu.

On dit que le saint, le vénérable Sidi En-Nâc'eur ben Abd Er-Rahmane était originaire des Beni-Makhzoum. La vérité à cet égard n'est bien sue que de Dieu.

Après cette digression je rentre dans mon sujet.

Khéir Ed-Dîne eut également à lutter contre Mohammed ben A'li, chef arabe d'Afrique, qui, dans le but de le perdre, devint l'âme d'intrigues à la cour des H'afcides, à Tunis. Cet aventurier fut tué, dit-on, dans les guerres qu'il avait fait naître.

Les populations du Mar'reb central envoyèrent une députation à Khéir Ed-Dîne et l'appelèrent au milieu d'elles. Pendant qu'il

était en marche, il nomma son frère, Ish'âk', gouverneur de la K'ola' ou forteresse des Benou-Râched. Aussitôt entré à Tlemcène, il y plaça son frère, A'roudj, comme gouverneur. Après son départ, El-Mase'ou'd, roi de Tlemcène, ourdit une conspiration, leva une forte armée, monta dans la chaire de la grande mosquée et parla du royaume d'Alger; il parvint à inspirer à la population le désir de la restauration du royaume des Abd El-Ouadites. A'roudj attaqué fut chassé de la ville. Mais cet homme énergique revint à la tête de ses partisans, reprit Tlemcène de vive force, mit à mort sept princes de la famille des Benou-Ziâne et massacra une soixantaine de leurs cousins, les Oulad Abd El-Ouad, ainsi que plus de mille habitants de Tlemcène. Des mesures cruelles apaisèrent l'idée de révolte des Tlemcéniens. El-Mase'oud, voyant A'roudj solidement affermi à Tlemcène, se rendit à Oran, d'où, avec le secours des Chrétiens, il marcha contre Ish'âk', à El-K'ola'. Il établit son camp à El-Berrâk' et, de ce point, canonna la forteresse. Quand les assiégés se furent rendu compte de la force de l'ennemi et de leur propre faiblesse, ils capitulèrent et livrèrent la ville. A peine ces malheureux avaient-ils franchi les murs de la citadelle que les assiégeants manquant à la fois jurée, les attaquaient et tuaient Ish'âk'. « Mon père, raconte Es-S'ebbâr', fut du nombre de ceux qui furent égorgés ce jour là. »

El-Mase'oud, toujours aidé des Chrétiens, prit la direction de Tlemcène pour y assiéger A'roudj. Celui-ci trouvant que le siège trainait en longueur, sortit secrètement de la ville avec ses compagnons d'armes, chargé seulement de quelques dépouilles. Cette fuite réussit tout d'abord, mais poursuivi et rejoint, dans le djebel Beni-Moussa, il périt avec son escorte. Cet événement eut lieu le jour de la fête qui terminait le jeûne de l'année 935. A'roudj était resté maître absolu de Tlemcène pendant une année environ.

On rapporte que A'roudj était à peine installé à Tlemcène que la population se soulevait contre sa tyrannie, le chassait de la ville; puis, dans l'effroi de son retour au milieu d'eux, courait tout alarmé implorer le secours de l'ami de Dieu, Ibn Mellouka. Celui-ci fit appel à la colère de Dieu, et il paraît que c'est

à la suite de cette invocation que A'roudj périt dans le djebel Beni-Ournid. Nous n'affirmons pas l'authenticité de ce récit.

J'ai lu dans une histoire des victoires d'Alger, que Khéir Ed-Dine entra deux fois à Tlemcène : la première fois lorsqu'il nomma son frère gouverneur; la seconde après la mort d'A'roudj, qui lui servit de prétexte pour l'établissement immédiat d'une h'anba (garnison turque) dans la place, où elle est encore actuellement. Cette mesure en tranchant dans le vif, mit un terme aux rébellions qui ne reparurent plus.

Bientôt Khéir Ed-Dine se prépara à repousser une attaque dirigée contre Alger par terre et par mer.

Le port de cette ville était alors aux mains des Espagnols, peuple infidèle, qui y possédaient une forteresse, celle même où se trouve aujourd'hui le phare. Tant que dura cet état de choses, Musulmans et Espagnols vécurent tantôt ne cachant point l'aversion qu'ils ressentaient les uns pour les autres, tantôt conservant les apparences d'une bonne intelligence, d'autres fois vivant sur le pied d'une bonne et franche paix ou cherchant à se surprendre en défaut de vigilance. Cette forteresse était entourée par la mer, car la chaussée qui la relie à la terre ferme ne fut construite que plus tard par les rois turcs.

Avant la fondation d'Alger par Bologuine ben Zîri, les Beni-Mezer'nna et la plus grande partie de la Metidja payaient tribut aux détenteurs de la forteresse dont il s'agit. Lorsque Bologuine, le Sanhadjien, eut bâti la ville, l'eut entourée de remparts et y eut mis garnison, les Chrétiens renoncèrent à cette redevance coutumières et consentirent à la remplacer par des échanges commerciaux.

Après un blocus entremêlé d'attaques et d'armistices, Khéir Ed-Dine finit par se rendre maître de la citadelle du port d'Alger (948). En 956, il obligea également les Benou-Ziâne à renoncer à tout espoir de jamais rentrer en possession de Tlemcène.

J'ai lu dans une relation des victoires d'Alger, pendant le règne de Khéir Ed-Dine, que ce prince, venu pour la première fois dans cette capitale vers 915, en construisit les remparts en 924. S'il est vrai, comme dit l'auteur de cette relation, que

Khéir Ed-Dîne ait élevé ces remparts, que penser de ce que j'ai dit précédemment que Yahya ben R'ânia pendit Mendîl ben Abd Er-Rahmâne sur ces mêmes remparts, au commencement du 6e siècle? On ne peut concilier ces deux opinions contradictoires qu'en supposant que Khéir Ed-Dîne construisit une nouvelle enceinte après avoir détruit la première. Dieu est le plus savant.

Non seulement Alger fut en butte aux attaques des Chrétiens de tous les pays, mais elle fut encore une cause constante de guerre entre nous.

La première attaque des Chrétiens se fit, avec 300 vaisseaux, après la conquête turque, en 925. Dieu les jeta en déroute et nous permit d'en tuer un grand nombre, soit plus de 10,000.

Sous le règne de Khéir Ed-Dîne la ville fut de nouveau menacée par les Chrétiens. Dieu leur fit encore subir un désastre et les Musulmans en firent captifs environ 3,000.

A la suite de la prise de Bordj-El-Morsa (Penon) par les Musulmans en 948, le roi des Chrétiens dirigea lui-même une troisième attaque contre cette ville avec 700 vaisseaux. Dieu envoya un vent qui brisa la plupart des navires. Ceux de nos ennemis qui abordèrent le rivage furent tués. Le roi chrétien s'en retourna avec 12 vaisseaux seulement.

Toutes ces expéditions eurent lieu sous le règne de Khéir Ed-Dîne. Que Dieu lui fasse miséricorde!

Ce souverain portait deux titres : celui de Bacha et celui de Daoulatli.

Alger n'était certainement pas la première ville assaillie par les infidèles. L'exemple d'une cité musulmane, exposée aux coups des Chrétiens, remontait déjà fort loin, à Constantin, fils de Herk'el (Heraclius), c'est-à-dire à une date postérieure à la prise d'Alexandrie et de sa cathédrale par les Musulmans. Les vrais croyants, sous le règne du khalifa O'mar, s'étaient déjà emparés, il est vrai, de cette ville; mais les Chrétiens y étaient rentrés au commencement du règne du khalifa O'tmâne, pour en être de nouveau expulsés. A'mer ben El-'Aci jura qu'il laisserait Alexandrie ouverte à tout venant comme la demeure d'une femme débauchée. Quand, après la destruction des fortifications,

Constantin vint, en hiver, attaquer cette grande cité avec mille vaisseaux, une tempête fit sombrer tous ses navires, moins celui qui le portait. Ayant abordé en Sicile, ce général fut introduit dans une étuve; là, on se rua sur lui et il fut assassiné en punition de l'imprudence qu'il avait eue d'entreprendre une expédition navale en plein hiver.

En 1071, sous le règne de Ramadan-Pacha, les Anglais attaquèrent aussi Alger avec 23 vaisseaux de haut bord et la bombardèrent sans aucun résultat.

En 1093, sous le règne de H'assan Pacha, les Français arrivèrent à Alger avec 25 vaisseaux. Ils couvrirent cette ville de bombes, et la détruisirent en grande partie et ruinèrent quelques mosquées. Cherchell eut également à souffrir de leur bombardement. Les Musulmans eurent la joie de capturer un vaisseau monté par un groupe de chefs chrétiens. Les Infidèles reprirent le chemin de leur pays sans avoir retiré le moindre avantage de leur expédition.

L'année suivante, sous le règne du même Bacha, les Français, avec 80 vaisseaux, renouvelèrent leur attaque. Dès le troisième jour de leur arrivée, ils bombardèrent la ville. Une bombe monstrueuse tomba sur le palais du gouvernement, et ce Bacha voyant les moyens de salut se rétrécir à chaque instant, signa, sans consulter aucun des membres de son conseil, la paix avec ses adversaires et accepta la condition de délivrer les captifs chrétiens, ainsi que de payer les frais de la guerre. Les ennemis de Dieu s'en retournèrent pleins de joie. Peu de temps après, les Turcs mirent leur prince à mort et le remplacèrent par Hassane Bacha, connu auparavant sous le nom de Hassane-Raïs.

Le nouveau roi envoya ce message au chef maudit des Chrétiens : « Renvoyez les captifs musulmans si vous voulez conclure la paix; mais n'espérez rien de nous en échange. » A cette nouvelle le Chrétien impie fondit, la même année, sur Alger et détruisit environ 300 maisons; une quarantaine de Musulmans furent tués pour la foi. L'ennemi de Dieu s'en retourna déçu dans ses desseins.

Les Espagnols menacèrent Alger l'an 1119, sous le gouvernement de Mohammed Bacha. Ils débarquèrent près d'El-H'arrache,

y établirent des retranchements à l'aide de madriers, de planches, etc., et allumèrent les torches de la guerre. Ils passèrent la nuit dans leur camp. Le lendemain matin, dimanche, un peu avant l'aurore, Dieu les mit en déroute. Leurs morts furent si nombreux que Dieu seul en connut l'importance. Ils se rembarquèrent déçus dans leur espoir, sans avoir retiré le moindre profit de leur audace. Environ 400 Musulmans obtinrent le martyr dans cette circonstance. On leur éleva des tombeaux près de Aïn Er-Robt'. Les Espagnols étaient arrivés avec 500 vaisseaux, dont les carcasses restèrent dans les sables d'El-H'arrâche comme un enseignement utile aux siècles futurs. Notre prince, victorieux par la grâce de Dieu, Sidi Mohammed ben O'tmâne-Bey, prit part à cette victoire. Le courage et l'application qu'il montra dans la lutte firent de cette guerre l'un des épisodes les plus glorieux de son règne et les plus dignes de passer éternellement dans la mémoire des hommes.

Les Espagnols attaquèrent encore Alger en 1197. Leurs bombes détruisirent plus de 200 maisons. Ils demandèrent la paix et n'obtinrent aucune réponse. Ils repartirent désolés de leur ambition inassouvie. Ils reparurent l'année suivante. Les Musulmans les assaillirent sur mer et les mirent en fuite sans leur permettre le plus léger succès. Ces Chrétiens revinrent encore, mais cette fois pour implorer la paix, et en offrant des quintaux d'or en échange de la liberté de commercer; car, ils avaient perdu toute confiance dans le sort des armes. Selon leur habitude de peuple tributaire, ils offrirent en cadeau (1) un objet en

(1) Les trois manuscrits que nous avons en main portent عجلة (génisse ou véhicule, selon la lecture). Nous croyons à une faute des copistes ou à un *lapsus calami* de l'auteur. L'un de ces copistes, trouvant le mot extraordinaire, a écrit en marge qu'il faudrait peut-être lire علجة (chrétienne en esclavage en pays musulman). Cette dernière correction ne nous paraît pas heureuse, car on ne saurait admettre que les Espagnols, pour se concilier les faveurs des Algériens, eussent sacrifié une de leurs compatriotes. D'un autre côté, le cadeau n'était assurément ni un veau, ni un véhicule. Aussi, lirons-nous جعلة présent donné en rétribution d'un pacte et ce cadeau, déterminé par les mots qui suivent, serait tout simplement un objet de fabrication européenne ou d'art.

usage dans leur pays. — Que Dieu les maudisse! — La paix fut donc conclue entre eux et les Musulmans. Cet événement eut lieu sous le règne de Mohammed Deoulatli, mort en 1205, sous le règne du sultan Selim, fils du sultan Mos'tafa El-O'tmâni.

Le sultan O'tmâne 1er, aïeul des rois Ottomans, de ces empereurs de Constantinople, grands vicaires de l'islamisme, dépositaires de la puissance suprême et du plus haut rang humain, était d'origine turcomane. Il fut mis à la tête du pays de Roum, situé à l'est du canal de Constantinople, à la fin de la domination des T'art'ar (676). Il était fils de Art'efel ben Soléimâme Chah, et appartiendrait à la postérité de Anoucherouâne. Es-Sekhâouy le fait descendre de notre seigneur O'tmâne ben A'ffâne.

Soléimâne Chah, aïeul de O'tmane 1er, était roi de Mâhâne, près de Balkh, dans le Khorassâne. A l'apparition du roi Genkezkhane (Gengiskhan), près de Balkh, il sortit de cette ville avec cinq mille familles turcomanes pour se réfugier sur la terre de Roum (Asie mineure). Il mourut en route, sur les bords de l'Euphrate. Ses Turcomans se répandirent dans ce dernier pays.

O'tmane se rendit auprès de A'l'a Ed-Din, le Seldjoucide, qui l'autorisa à séjourner dans le Karouâm et à faire la guerre sainte; puis, favorisé par la faiblesse de A'lâ Ed-Dine et soutenu par les troupes placées sous ses ordres, il devint roi à la date que nous avons indiquée. Il mourut en 727.

On donne le titre de Khakâne aux rois turcs, celui de K'éic'er aux rois romains, de Chosroès aux rois perses, de Tabba' aux rois de l'Yemèn, et d'H'adramout, de Chedjer ou de Khenchouâne aux rois d'El-Hiat'ela, de Nedjachi aux rois d'Abyssinie, d'A'ba au roi de Zendjebar, de Seméida au roi des Amalécites, de Faroun'n ou d'A'ziz au roi des Kobtes, de Georgir au roi des Berbers, de Dja'lout' (Goliath) au roi des Philistins, d'Amir El-Mouminine au khalifa des Musulmans. Le premier qui porta ce dernier titre fut O'mar ben El-Khatt'âb.

Le poète a dit :

« Il n'y a que deux palais : Aïouâne et Ramdâne ; — que deux rois : Sâssâne et Kahtâne ;

» Qu'une terre : la Perse ; — qu'une contrée : la Babylonie. L'Islamisme est la Mecque, le monde le Khorassâne.

» Le bon sens des peuples a assigné à chacun son rang : Satrape, Patrice et T'arkhâne.

» En Perse, c'est Chosroès ; chez les Chrétiens, K'éic'er ; en Abyssinie, Nedjâchi ; chez les Turcs, Khak'âne. »

« Est-ce que le royaume de Dieu, a dit un autre poète, ne comprend pas tout ? Sur la terre, il y a quatre noms de rois bien distincts :

» Tabba', Khak'âne, Chosroès et K'éic'er. Après cela, laisse de côté les théories des hommes d'imagination. »

Constantinople ne fut d'abord qu'un bourg appelé Byzance. Lorsque Constantin monta sur le trône et qu'il eut adopté, ainsi que sa mère, Hélène, la religion du Prophète de Dieu, Aïssa (Jésus), il ajouta de nouvelles constructions aux anciennes et transforma le bourg en une ville qui devint, 300 ans environ avant l'hégire, la plus grande de l'univers.

A la fin du VIe siècle, les Frandj ou Européens s'emparèrent de Constantinople sur les Grecs. Nous ne citerons pas, vu leur longueur, les faits qui donnèrent lieu à ce changement de domination.

Kechker ben Roumi se rendit ensuite maître de cette capitale, et c'est avec lui que El-Maus'our K'alâoun, roi d'Égypte et de Syrie, par l'intermédiaire de son envoyé, Ibn Ed-Daï En-Nah'ouy, conclut la paix. Kechker montra à ce dernier la lettre que le Prophète avait écrite à Héraclius, et qui était soigneusement enveloppée d'une étoffe d'or.

La dynastie des Benou Kechker (Lascaris) dura jusqu'à la prise de Constantinople par les Musulmans, vers le milieu du IXe siècle. Dieu est le plus savant.

Quant à Rome, capitale des Romains, elle fut fondée, 4,500 ans après la création du monde, par Romulus ben Berkâche. Au nord et au sud, elle avait vingt milles de long et douze de large. Ses remparts avaient une hauteur de quarante-huit coudées et une largeur de dix. Les nations chrétiennes lui doivent leur origine.

L'hégire eut lieu l'an 1100 de la fondation de Rome. L'empire des Grecs, frères des Romains, finit avec sa dernière souveraine, Kela Bed'ra (Cléopâtre), sage de l'antiquité.

D'après Et-Tabari, il s'est écoulé, de la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor à l'hégire, plus de mille ans ; entre le royaume d'Alexandre et l'hégire, il y a un espace de 920 ans et quelque.

Le Prophète de Dieu, Aïssa (Jésus), avait 32 ans quand il monta au ciel, et de son ascension à l'hégire, 585 années se sont accomplies.

ARNAUD,
Interprète militaire.

(*A suivre.*)

Pour tous les articles non signés :
Le Président,
H.-D. DE GRAMMONT.

TABLE DES MATIÈRES

DU VINGT-CINQUIÈME VOLUME

DE

LA REVUE AFRICAINE

— 1881 —

ARTICLES DE FONDS



Achevé d'imprimer sur les presses
de l'OFFICE DES PUBLICATIONS UNIVERSITAIRES
1, Place Centrale de Ben Aknoun (Alger)

Edition n° 2120 — 08 — 85